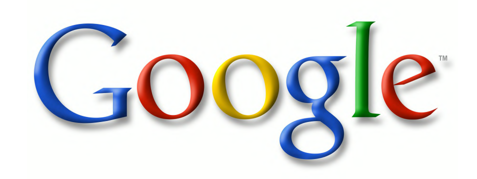
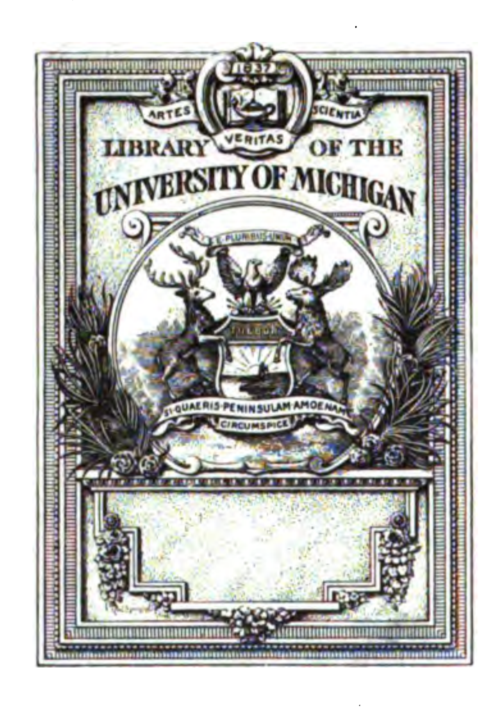








VICTOIRES

CONQUÊTES

DÉSASTRES, REVERS ET GUERRES CIVILES

DES FRANÇAIS

DEPUIS 1792

TYPOGRAPHIE DE H. FIRMIN DIDOT — MESNIL (EURE).

Beauvais de Préau, Charles Théodore

VICTOIRES
CONQUÊTES
DÉSASTRES, REVERS ET GUERRES CIVILES
DES FRANÇAIS
DEPUIS 1792

NOUVELLE ÉDITION

TOME DIXIÈME

PARIS
LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET Cie
Imprimeurs-Libraires de l'Institut
RUE JACOB, 56
1858

VICTOIRES,

CONQUÊTES,

DÉSASTRES, REVERS ET GUERRES CIVILES

DES FRANÇAIS

Depuis 1792.

LIVRE CINQUIÈME.

GUERRE D'ESPAGNE.

CHAPITRE V.

SUITE DE L'ANNÉE 1809.

Le maréchal Soult entre en Portugal; combat de Monterey; prise de Chavés; bataille de Carvalho-da-Este; combat de Guimaraens; combat et prise d'Oporto; combat d'Amarante, etc. — Suite des opérations militaires en Espagne; bataille de Medellin; combat de Ciudad-Réal, etc. — Suite des opérations en Portugal; l'armée anglaise s'avance sur Oporto; retraite du maréchal Soult sur la Galice, etc.

A aucune autre époque de la guerre de la révolution française 1809.
le gouvernement anglais n'avait déployé autant d'activité et d'énergie que dans la circonstance présente, où il s'agissait d'arracher les Espagnes au joug du vainqueur des coalitions; jamais aussi les démarches et les intrigues du cabinet de la Grande-Bretagne n'avaient eu de prétextes plus spécieux, plus légitimes en quelque sorte, pour appeler l'attention nationale sur les projets gigantesques de Napoléon, et provoquer les ef-

1809. forts de l'Europe entière contre cet imprudent violateur des droits des peuples et des souverains.

L'ouverture du parlement britannique avait eu lieu le 19 janvier ; de vives discussions s'y étaient élevées au sujet des secours infructueux accordés à la Suède dans le cours de l'année précédente, de l'expédition de Portugal, de la convention de Cintra, des désastres de l'Espagne, et du bill du congrès américain, par lequel l'entrée des ports des États-Unis était interdite à tous les bâtiments appartenant à l'Angleterre, à la France ou aux pays soumis à l'influence de ces deux gouvernements, et naviguant sous les restrictions imposées, soit par le décret de Berlin, soit par l'ordre du conseil britannique. Les plus intéressants de ces débats furent relatifs aux affaires de Portugal et d'Espagne. Dans la chambre haute, les lords Saint-Vincent, Moira et Grenville parlèrent contre l'envoi d'une armée en Portugal, tandis que l'Espagne se trouvait dans un danger aussi imminent. Le premier fit observer qu'il était dérisoire de faire débarquer des troupes à l'extrémité méridionale de la Péninsule lorsqu'il s'agissait de porter des forces au nord, où un prompt secours était devenu urgent pour les Espagnols. Lord Moira chercha à démontrer que l'indépendance de l'Angleterre, menacée par Napoléon, devait être décidée en Espagne ; que la chute de cette dernière puissance ne pouvait qu'entraîner celle de la Grande-Bretagne ; qu'enfin, si le ministère se fût hâté d'envoyer, en temps utile, un habile négociateur pour se concerter avec la nation espagnole, et s'expliquer franchement sur la conduite que la Grande-Bretagne désirait tenir à l'égard d'un pays si injustement envahi, les insurgés n'auraient jamais douté de l'efficacité des secours qu'on leur avait offerts trop tard. Lord Grenville soutint que ce n'était qu'au nord de l'Espagne, sur les frontières des Pyrénées, qu'une armée anglaise eût pu réellement être utile, et que si, après l'évacuation de Madrid par les Français (au mois d'août 1808), et leur retraite au delà de l'Èbre, il eût été possible d'envoyer une armée anglaise sur ce point avant l'arrivée des renforts de la grande armée d'Allemagne, peut-être fût-on parvenu à chasser Joseph et ses troupes au delà de la Bidassoa, et même à ouvrir aux Espagnols l'entrée de la France. M. Ponsomby parla dans le même sens à la

chambre des Communes. Le ministère répondit, par l'organe des lords Hawkesbury et Castlereagh, qu'en envoyant une armée en Portugal plutôt qu'en Espagne on avait agi conformément au désir manifesté par les diverses juntes espagnoles. M. Canning, autre orateur ministériel, s'efforça de justifier les motifs qui avaient déterminé les ministres du roi, en exposant la situation des choses en Espagne au commencement du premier mouvement insurrectionnel. « Lorsque toute la nation espagnole, dit-il, se leva spontanément et avec un accord pour ainsi dire surnaturel, on vit se former différentes autorités locales indépendantes, et jalouses à l'excès de toute tentative que l'une aurait pu faire pour obtenir quelque suprématie sur l'autre. » La junte suprême n'avait été établie, comme nous l'avons dit, qu'à la fin de septembre, et c'est à ce retard dans la concentration du gouvernement insurrectionnel que M. Canning attribuait la direction donnée à l'expédition anglaise, et la lenteur de la marche de sir John Moore depuis Lisbonne. 1809.

Les événements venaient de prouver la justesse des observations faites par les orateurs du parti de l'opposition.

Cependant la consternation et l'effroi s'étaient répandus dans tout le Portugal, lorsqu'on y avait appris qu'à la suite d'un grand nombre de succès sur les armées espagnoles les Français, marchant d'un côté sur l'armée anglaise commandée par sir John Moore, avaient contraint ce dernier à se retirer précipitamment sur la Galice, et que, s'avançant de l'autre vers la haute Estramadure, ils avaient complétement battu et dispersé l'armée du général Galluzzo, dont la position sur le Tage couvrait Lisbonne. Les troupes anglaises que le général Moore avait laissées dans ce royaume ne songèrent alors qu'aux moyens d'échapper plus promptement et plus sûrement au danger qui les menaçait. La garnison d'Almeida abandonna cette place; tous les magasins formés dans l'intérieur furent évacués à la hâte; les forts et les batteries sur le Tage furent démantelés, et tous les différents corps se concentrèrent autour de Lisbonne pour s'y embarquer sans délai.

Toutefois, cette terreur, qui provenait, en grande partie, de la certitude acquise que Napoléon dirigeait en personne la guerre de la Péninsule diminua sensiblement lorsqu'on fut in-

1809. formé que cet empereur était parti précipitamment d'Astorga pour retourner en France.

Cette circonstance, heureuse pour les Portugais, ranima l'énergie de la junte de gouvernement établie à Lisbonne depuis l'évacuation du royaume par l'armée française du général Junot; elle eut assez de présence d'esprit pour juger que tout n'était point encore désespéré. Convaincue de la faiblesse de ses ressources, et comptant toujours sur le constant appui du ministère britannique, elle lui remit avec confiance et sans restriction le soin de réorganiser et de guider ses forces nationales. Le général Beresford, qui commandait le petit nombre de troupes anglaises restées en Portugal après le départ du général Moore, fut nommé, en février, avec l'agrément de sa cour, maréchal et chef suprême de l'armée portugaise. Les grades supérieurs, dans chaque corps de cette armée, jusqu'à celui de capitaine inclusivement, furent donnés aux officiers anglais. Cette mesure salutaire introduisit promptement un système général de discipline et de subordination qui pouvait seul donner aux forces nationales une consistance formidable. On suivit en cela l'exemple déjà donné par le colonel sir Robert Wilson. Cet officier, au moment même où régnait la plus grande épouvante dans le royaume, était le seul qui n'eût point cédé au sentiment d'effroi qui portait tous ses compatriotes à se rapprocher de Lisbonne pour s'y embarquer. Il était resté dans la province de Beira, pour y organiser une légion nationale sous le nom de légion lusitanienne, forte de 2,500 hommes auxquels il joignit bientôt environ 500 traîneurs de l'armée de sir John Moore, qui, pour échapper à la poursuite des Français, s'étaient jetés vers cette partie de la frontière portugaise. Sir Robert, en réoccupant de son propre mouvement Almeida abandonnée par la garnison anglaise, avait ainsi conservé cette place importante à la nation portugaise.

Dans le courant de février, l'armée nationale montait déjà à plus de 40,000 hommes, qui, réunis aux 10 à 12,000 Anglais alors rassemblés près de Lisbonne, présentaient une masse assez imposante pour retarder les progrès de l'invasion combinée des Français au nord et à l'est du royaume [1].

[1] C'est ici le lieu de rappeler ce que nous avons déjà dit en parlant de

D'après le plan de Napoléon, deux armées étaient destinées à envahir le Portugal : l'une, aux ordres du maréchal Victor, devait y pénétrer en descendant le Tage et traversant la haute Estramadure; cette armée était flanquée à gauche par le 4ᵉ corps, dont le général Sébastiani prit le commandement. Entre cette armée et le 4ᵉ corps, la division Lapisse, forte de 10,000 hommes, devait déboucher par Zamora et Ciudad-Rodrigo. L'armée conduite par le maréchal Soult (2ᵉ et 8ᵉ corps, sous le nom de 2ᵉ corps), que Ney remplaça dans la Galice, devait passer le Minho à Tuy, et s'avancer ensuite dans l'intérieur du royaume par Braga et Oporto. 1809.

Nous allons d'abord présenter le détail des opérations de cette dernière armée, et nous dirons plus tard quels furent les obstacles qui arrêtèrent la marche du maréchal duc de Bellune.

Le maréchal Soult entre en Portugal; combat de Monterey; prise de Chavés; bataille de Carvalho-da-Este; combat de Guimaraens; bataille et prise d'Oporto; combat d'Amarante, etc. — Le maréchal Ney, étant arrivé en Galice avec son corps d'armée, dans les derniers jours du mois de janvier, occupa successivement Lugo, la Corogne, le Férol et Santiago. Le maréchal Soult put alors concentrer ses troupes vers Vigo, et s'occuper immédiatement des préparatifs de l'expédition qui lui était confiée. Il arriva le 3 février 1809 à Santiago, précédé par les divisions de cavalerie des généraux Lahoussaye et Franceschi. Le premier se dirigea sur Ribadavia et Salvatierra, et le second prit la route de Tuy, villes situées sur la rive droite du Minho. Cette cavalerie était soutenue par la division d'infanterie du général Merle, qui marchait sur Pontévédra. Le maréchal Soult partit le 8 de Santiago, avec les autres divisions, et arriva le 10 à Tuy, point sur lequel devait s'effectuer le passage du Minho, et où il établit son quartier général; mais

Portugal. Avril.

l'embarquement de l'armée anglaise à la Corogne. Si le général Moore eût fait directement sa retraite sur la province de Tras-os-Montes, comme il en avait la facilité en quittant Benavente, le maréchal Soult n'eût point osé envahir le nord du Portugal avec son faible corps d'armée, puisqu'alors les Anglais auraient eu à lui opposer, indépendamment des troupes nationales portugaises, une armée de plus de 35,000 hommes.

1809. Portugal.

la difficulté de conduire et de transporter les embarcations nécessaires, et plus encore le danger d'une pareille opération sous le canon de la forteresse portugaise de Valença, située en face de Tuy, sur la rive gauche du fleuve, firent prendre au duc de Dalmatie la résolution de remonter le Minho jusqu'à Orensé, où il existe un pont sur le fleuve, pour tenter, dans ce dernier endroit, un passage plus facile et moins périlleux. L'armée commença ce mouvement le 17 février. Elle se composait de quatre divisions d'infanterie (17,870 hommes), de trois divisions de cavalerie (4,200 chevaux), et d'un personnel d'artillerie fort de 1,130 hommes [1]. A l'exception du duc d'Abrantès

[1] En voici le tableau :

Le maréchal duc de Dalmatie, commandant en chef;
Le général de brigade Ricard, chef d'état-major-général;
Le général de division Dulauloy, commandant en chef l'artillerie;
Le colonel Garbé, commandant l'arme du génie;
Le commissaire ordonnateur Lenoble, chef de l'administration.

INFANTERIE.

Première division. Le général Merle, commandant.
Reynaud, Sarrut, Thomières, généraux de brigade.
Quatre régiments : 2e, 4e légers ; 15e, 36e de ligne ; 5,920 hommes.
Deuxième division. Le général Mermet, commandant.
Jardon, Ferey, Lefebvre, généraux de brigade.
Six régiments : 31e leger, 47e et 122e de ligne ; 2e, 3e et 4e Suisses ; 4,800 hommes.
Troisième division. Le général Delaborde, commandant.
Foy, Arnaud, généraux de brigade.
Trois régiments : 17e léger, 70e et 86e de ligne ; 3,950 hommes.
Quatrième division. Le général Heudelet, commandant.
Graindorge, Maransin, généraux de brigade.
Cinq régiments : 15e et 32e légers ; 26e, 66e et 82e de ligne ; légions du Midi et hanovrienne ; voltigeurs des régiments de la garde de Paris. Tous ces corps n'étaient que des détachements ou des cadres, dont la force totale ne s'élevait pas à plus de 3,200 hommes.

CAVALERIE.

Première division de dragons. Le général Lahoussaye, commandant.
Marisy, Caulaincourt, généraux de brigade.
Régiments : 17e, 18e, 19e et 27e dragons ; 1,900 chevaux.
Deuxième division de dragons. Le général Lorges, commandant.
Vialannes, Fournier, généraux de brigade.
Régiments : 13e et 22e dragons (la brigade Fournier détachée au 6e corps) ; 1,000 chevaux.

et du général Thiébault, son chef d'état-major, tous les autres officiers-généraux, supérieurs et particuliers, sans troupes, du corps d'armée employé à la première expédition, furent mis à la disposition du maréchal Soult. Napoléon avait pensé que des officiers et des soldats qui avaient déjà fait la guerre dans ce pays difficile seraient plus propres à la recommencer; mais il se trompa à l'égard de quelques-uns des généraux, comme on pourra le voir à la suite de ce récit. La première campagne ayant été marquée par des insurrections, des cruautés de la part des Portugais, et par la perte de la bataille de Vimeiro, l'empereur français aurait dû craindre, d'ailleurs, que l'esprit des corps qui avaient formé l'armée de Junot ne fût frappé de ces tristes résultats de son expédition, et que les soldats, par leurs récits exagérés, n'attaquassent le moral de leurs camarades du 2e corps d'armée avec lequel ils allaient entreprendre une nouvelle campagne [1]. 1809. Portugal.

Cependant le marquis de la Romana, après avoir évité habilement la rencontre des colonnes françaises, en abandonnant aux Anglais la grande route de la Galice pour effectuer leur retraite, s'était jeté, par un mouvement de flanc, dans les montagnes situées à gauche du cours de la Sil, pour tâcher de gagner Orensé. Ce mouvement hardi avait dérobé le corps espagnol à la poursuite du maréchal Ney, et avait mis le marquis de la Romana à même, en réorganisant l'insurrection des Galiciens, de préparer au maréchal assez de besogne pour l'empêcher de prêter aucun secours au duc de Dalmatie dans la campagne difficile qui allait s'ouvrir sur le territoire portugais.

Le maréchal Soult avait ordonné à une forte colonne de cavalerie de longer la rive droite du Minho, pour flanquer la

Division de cavalerie légère. Le général Franceschi, commandant.
Debelle, général de brigade.

Régiments : 1er de hussards, 22e de chasseurs, 8e de dragons, chasseurs hanovriens; 1,300 chevaux.

[1] Par l'effet de cette mesure, les généraux de division Loison et Quesnel, le général de brigade Rouyère, plusieurs officiers d'état-major, et un grand nombre d'employés d'administration de la première armée de Portugal, se trouvèrent à la suite de l'état major général du duc de Dalmatie et de l'administration de la nouvelle armée.

1809. Portugal. marche du corps d'armée qui suivait la grande route de Tuy à Orensé.

Arrivés près du village de Mourentan, les Français furent informés qu'un rassemblement considérable de paysans galiciens se disposait à leur disputer le passage. Ils étaient commandés par le curé du village de Couto, nommé Troncoso, qui s'était mis à la tête de ses paroissiens, auxquels d'autres bandes s'étaient réunies. Pour parvenir jusqu'au village, il fallait traverser un défilé étroit, bordé de haies, coupé par des rochers, et terminé par la rivière torrentueuse de las Hachas, qui, en cet endroit, se jette dans le Minho. 1,200 hommes défendaient un pont barricadé et hérissé de chevaux de frise. Le gros de la colonne se forma en bataille derrière le défilé, et 200 dragons, mettant pied à terre, s'avancèrent vers le village. Les Galiciens firent d'abord mine de marcher à la rencontre de ces assaillants; mais, voyant les dragons armés de fusils, ils lâchèrent pied et s'enfuirent dans Mourentan. Le pont fut forcé, le village enlevé et brûlé; plus de 400 paysans perdirent la vie dans cet engagement, où les Français n'eurent que deux dragons hors de combat.

Dans cette marche de Tuy sur Orensé, l'armée rencontra encore un rassemblement d'insurgés galiciens qui voulaient défendre l'approche de la petite ville de Ribadavia. Leur gauche s'appuyait au Minho, leur droite à une chaîne de montagnes arides et escarpées; leur centre était couvert par le village de Francelos, qu'ils occupaient en force, et en avant duquel coule un ruisseau qui baigne le pied de la montagne, par où les colonnes françaises arrivaient.

Le maréchal ordonna au major Dulong, commandant un régiment provisoire, composé d'un bataillon de chacun des 15e et 32e légers, et formant avant-garde, d'attaquer de front la ligne ennemie, tandis que la brigade du général Graindorge tournerait la droite, en passant le ruisseau qui descend à gauche du chemin de Melone, et longeant ensuite la montagne. Ce mouvement devait être soutenu par la brigade Maransin. Le major Dulong emporta d'abord le village de Francelos, et bientôt après Ribadavia, malgré la plus vive résistance, que favorisaient les maisons et les jardins.

La route de Tuy à Ribadavia présente, dans sa plus grande partie, de grandes difficultés pour l'artillerie; elle est étroite, inégale, cahotante, et d'une pente rapide et dangereuse en plusieurs endroits. Cette considération détermina le maréchal à réduire, de concert avec les généraux d'artillerie Dulauloy et Bourgeat, le matériel d'artillerie qui devait suivre l'armée à quatre pièces de 8, douze pièces de 4, quatre obusiers de 6 pouces, et un certain nombre de caissons renfermant trois mille gargousses et cinquante mille cartouches d'infanterie. Tout le reste, ainsi que le grand parc et les voitures d'équipages, dut rétrograder sur Tuy.

Le maréchal confia le commandement de cette dernière ville, qui devenait un point important, au général Lamartinière, officier d'une bravoure et d'un mérite éprouvés.

L'ennemi fut encore culbuté, le lendemain du combat de Ribadavia, par les brigades Graindorge et Maransin et l'avant-garde que commandait le major Dulong; celui-ci, avec 400 hommes, mit en fuite 3,000 insurgés qui avaient voulu l'envelopper, et dont le chef lui fit la ridicule sommation de capituler.

Le gros de l'armée, qui avait marché, comme nous l'avons dit, par la grande route de Tuy à Orensé, arriva le 4 mars devant cette ville et y traversa le Minho sans obstacle.

Informé du mouvement du maréchal Soult, le marquis de la Romana était venu, sur ces entrefaites, occuper les hauteurs d'Orsuna, près de Monterey, avec environ 25,000 hommes, tant des troupes qu'il avait réorganisées à Léon que des nouvelles levées qu'il venait de faire en Galice.

Le maréchal se porta sur cette position le 5 avec une partie de ses forces, la fit reconnaître, et donna immédiatement l'ordre d'attaquer. Les Espagnols se défendirent d'abord avec quelque résolution contre les tirailleurs français; mais, lorsqu'ils virent les colonnes d'attaque s'avancer sur eux au pas de charge et à la baïonnette, ils se débandèrent dans le plus grand désordre. Les Français restèrent maîtres des hauteurs d'Orsuna, de dix pièces de canon, sept drapeaux, et d'une grande quantité de munitions. Les fuyards furent vivement poursuivis et ne réussirent à s'échapper qu'en se jetant dans les montagnes. On avait fait plus de 2,600 prisonniers dans le com-

1809. Portugal. bat ; mais, craignant de s'affaiblir en les faisant conduire sur ses derrières, le maréchal Soult préféra relâcher ces Espagnols, en exigeant d'eux le serment de ne point reprendre les armes contre la France et le roi Joseph. Précaution illusoire ! car les Espagnols prouvèrent, dans tout le cours de cette guerre, qu'ils ne se croyaient point liés par ce serment. Quinze jours après leur délivrance, ces prisonniers avaient déjà rejoint les rangs de l'armée du général la Romana.

Le lendemain du combat de Monterey, l'avant-garde française, composée de la division de cavalerie légère aux ordres du général Franceschi, qui se trouvait renforcée du régiment provisoire que commandait le major Dulong, atteignit, au delà de Vérin, l'arrière-garde espagnole commandée par le général Mahy, lieutenant de la Romana, et la força de recevoir le combat qu'elle voulait éviter. Attaqué de front par l'infanterie du major Dulong, l'ennemi, mis en désordre, se retirait avec perte de 100 tués et d'un pareil nombre de prisonniers, lorsqu'un mouvement fait sur sa droite par la cavalerie le força de s'arrêter à un tertre élevé que couronnaient des rochers à pic, et autour duquel il essaya de se former en carré. Le général Franceschi désigna un côté à chacun de ses régiments et ordonna une charge générale. Le 22e de chasseurs entama le premier les rangs espagnols, puis le 8e de dragons ; ainsi pressés par les régiments français, les bataillons ennemis furent taillés en pièces. Le major Dulong, arrivé sur ces entrefaites au pas de course, avec une seule compagnie de voltigeurs, atteignit ceux qui cherchaient à s'échapper par les rochers et dans la direction de San-Cypriano, jusqu'où ils furent poursuivis. 1,200 Espagnols restèrent sur le champ de bataille ; 400 furent faits prisonniers ; trois drapeaux et toute l'artillerie tombèrent au pouvoir des vainqueurs. Cette affaire ne dura qu'une demi-heure.

A la sortie de Vérin commence un défilé qui conduit à la frontière de la province portugaise de Tras-os-Montes, et bordé à droite et à gauche par deux chaines de montagnes. Pendant que l'avant-garde française remportait cet avantage, la division Delaborde, qui suivait la division Heudelet, était aux prises avec un parti portugais ; celui-ci, posté dans les montagnes

de Razos-y-Frios, avait laissé passer l'avant-garde et la 4e division (Heudelet); mais ses tirailleurs attaquèrent la 3e (Delaborde); ils furent bientôt repoussés, et l'on reconnut qu'ils appartenaient à un petit corps de 3,000 Portugais en position près du village de Villaza, sur la droite de la route. Ces troupes étaient commandées par le général portugais Silveira.

Le général Delaborde ordonna au général Foy de marcher sur l'ennemi avec le 17e d'infanterie légère, et le fit appuyer par la brigade du général Arnaud. La position fut enlevée après une assez vive résistance. Les Portugais, mis en déroute, abandonnèrent deux pièces de canon qu'ils avaient avec eux; un escadron du 19e de dragons, envoyé pour poursuivre l'ennemi dans sa retraite, lui fit beaucoup de mal. Le général Foy suivit ce mouvement avec le 17e léger, et explora les bois et les rochers où les dragons ne pouvaient pas pénétrer.

Ces deux affaires furent glorieuses pour les troupes françaises. Les rapports citèrent nommément les colonels Defossey, Girardin, le major Dulong, le chef d'escadron Lameth, le capitaine Brossard, aide-de-camp du général Foy, le lieutenant Valuoni, le sous-lieutenant Marcognet, le caporal Coloms, et les voltigeurs Dalille, Demars et Dagny.

Les Portugais avaient fait trois lieues sur les terres d'Espagne pour venir attaquer l'armée française engagée avec le marquis de la Romana, et ce mouvement avait été concerté avec ce dernier pour faciliter sa retraite.

Le 7 mars, l'armée française passa le défilé sans rencontrer d'autre obstacle, et, entrant dans la plaine où est situé San-Cypriano, fut bivouaquer en vue de Villarelo, sur la frontière de Portugal. L'avant-garde, s'étant approchée de cette dernière ville, occupée par un gros de troupes portugaises, reçut quelques boulets envoyés par de gros canons en fonte et sans affûts qui avaient été établis à la hâte sur les rochers qui entourent ce poste. Toutefois, la dispersion de l'avant-garde ennemie dans le défilé de Vérin avait déjà tellement intimidé les troupes qui défendaient Villarelo qu'il suffit d'un seul bataillon pour les en chasser. Le maréchal attendit en cet endroit la réunion de ses troupes, et se disposa à entrer dans la province de Tras-os-Montes.

1809. Portugal. Le corps d'armée français comptait alors 22,000 combattants, dont 3,000 de cavalerie. Le plus grand nombre avait fait les dernières campagnes d'Allemagne et de Pologne, et s'était couvert de gloire à Austerlitz, à Iéna, sur la Passarge et à Friedland ; tous avaient la plus grande confiance dans l'expérience et les talents du chef qui les menait à la conquête du Portugal.

Le 10 mars, l'avant-garde se mit en mouvement, et rencontra auprès du village de Feces de Abaxo, sur la rive gauche de la Taméga, un détachement ennemi fort de 2,000 hommes et occupant une belle position. Cette troupe faisait partie d'un corps d'armée que le général Freire avait réuni et organisé dans la province de Tras-os-Montès. Les Français traversèrent la Taméga pour marcher sur leurs adversaires, et, après une charge vigoureuse, ces derniers furent mis en déroute et se dispersèrent dans les montagnes. Pendant ce temps, un autre détachement de la garnison de Chavés, une des principales ville de la province, s'était avancé, au nombre de 3,000 hommes, sur le flanc droit de l'avant-garde française, tandis qu'une nuée de tirailleurs, embusqués dans des rochers inaccessibles à la cavalerie, faisaient un feu très-meurtrier. 50 dragons du 19ᵉ régiment mirent pied à terre et chassèrent ces tirailleurs. La garnison de Chavés, attaquée de front par le 17ᵉ d'infanterie légère, et tournée sur son flanc droit par le 19ᵉ de dragons, se débanda entièrement à la première charge ; 600 hommes restèrent sur le champ de bataille, un grand nombre fut fait prisonnier, et le reste fut poursuivi jusque sous les murs de Chavés.

Le général Freire, chargé de la défense de cette partie du Portugal, avait ordre de ne point s'engager imprudemment, et de se retirer avec lenteur devant le maréchal Soult, jusqu'à ce que, réuni à un autre corps d'armée qui était chargé de couvrir Oporto, il pût, de concert avec ces dernières troupes, tenter plus sûrement d'arrêter les progrès de l'armée française. Cette mesure était sage et conforme à la tactique prudente des généraux anglais ; mais les Portugais, surtout ceux des provinces frontières de la Galice et du royaume de Léon, qui étaient encore mal disciplinés, et qui se croyaient, en raison

de leur nombre, presque assurés d'être victorieux, refusaient opiniâtrément de céder le terrain sans combattre. C'est ainsi qu'après avoir été battus dans les défilés de Vérin et à Feces de Abaxo, ils voulaient encore se défendre dans Chavés, et que la division entière du général portugais Silveira se mutina à ce sujet. 1809. Portugal.

La garnison de Chavés était forte d'environ 6,000 hommes, parmi lesquels on en comptait 1,500 appartenant à l'ancienne armée de ligne portugaise.

Le 10 mars, le maréchal Soult s'approcha de cette ville et la fit sommer d'ouvrir ses portes; mais, d'après les dispositions dont nous venons de parler, cette sommation fut sans effet. Du haut des remparts les Portugais provoquaient les soldats français par des injures, et menaçaient de la mort la plus cruelle tous ceux que le sort ferait tomber entre leurs mains. L'avant-garde resta jusqu'à la nuit à portée de canon de la place, et fut ensuite bivouaquer près du village de Bustello.

Le 11, à la pointe du jour, le maréchal fit intercepter par la division de cavalerie du général Lorge toutes les communications de Chavés sur la rive droite de la Taméga, tandis que le général Franceschi, avec sa cavalerie légère et une des divisions d'infanterie, complétait l'investissement sur la rive gauche. Ces mouvements, loin d'effrayer la garnison de la place, ne firent qu'augmenter son exaspération. Les remparts étaient couverts de troupes, le canon tirait jusque sur les vedettes françaises, et les vociférations étaient encore plus horribles que la veille. La populace se trouvait dans un tel état d'irritation que le gouverneur eut beaucoup de peine à arracher de ses mains un officier d'état-major envoyé en parlementaire; il était porteur d'une dernière sommation, dans laquelle le duc de Dalmatie menaçait les habitants d'un assaut et de passer la garnison au fil de l'épée, si, le 12, à six heures du matin, on ne lui faisait point de proposition de capitulation.

Cette démarche produisit enfin l'effet qu'en attendait le maréchal; le 12, Chavés ouvrit ses portes; une partie de la garnison en était sortie pendant la nuit. On trouva dans la place beaucoup de munitions et d'artillerie. Le maréchal Soult passa

1809. Portugal. en revue ce qui restait de troupes de ligne et de milices formant la garnison : ces derniers soldats étaient vêtus et armés de mille manières, et présentaient l'assemblage le plus bizarre ; ils furent tous renvoyés chez eux après avoir été désarmés. Le maréchal organisa en compagnies les soldats de la ligne portugaise qui voulurent prendre du service, et leur donna pour officiers quelques gentilshommes de leur nation qui, proscrits ou exilés volontairement après la retraite de l'armée du général Junot, se trouvaient alors à la suite du quartier général Français.

L'armée séjourna trois jours à Chavés pour se reposer de ses premières fatigues et se munir de vivres ; car on savait que la province de Tras-os-Montès que l'on allait traverser était peu fertile ; et qu'en outre les habitants avaient emporté avec eux dans les montagnes toutes les ressources que l'on aurait pu rencontrer dans les villages. Les malades, les blessés et tous les hommes inutiles furent laissés dans la place, sous la protection d'une faible garnison, et les troupes se dirigèrent le 13 sur Braga. Le 15 au soir elles bivouaquèrent à Saltouras, sur la crête des montagnes à l'ouest de Chavés. Les Portugais occupaient sur cette route tous les points susceptibles de quelque défense, et à chaque pas il fallait employer la force pour s'ouvrir un passage. Les défilés de Ruivaens, de Vandanova, de Salamonde, etc., furent ainsi emportés à la baïonnette. Le 17, l'armée vint prendre position sur les hauteurs de Carvalho ; de ses bivouacs elle put apercevoir l'armée portugaise rangée en bataille sur les montagnes qui sont en avant de Braga. Les avant-postes français furent poussés jusqu'à San-Joao del Rey.

L'armée ennemie se composait de toutes les troupes aux ordres du général Freire, et des nombreuses levées faites tout récemment dans les provinces de Tras-os-Montès et d'Entre-Duero-et-Minho. A la vue de l'armée française, le général Freire voulut, suivant ses instructions, lever son camp et se retirer sur Oporto ; mais les paysans, qui formaient la plus grande masse de ses forces, demandèrent à grands cris qu'on attendît l'attaque. En voyant que le général paraissait décidé à commencer avec ses troupes régulières le mouvement rétrograde qui lui était prescrit, les plus furieux se précipitèrent sur lui et

1809. Portugal.

le massacrèrent, ainsi que le plus grand nombre des officiers de son état-major, en s'écriant que tel serait le sort de tous les chefs qui trahiraient la cause sacrée de la patrie. Cependant le besoin d'un chef qui pût diriger leurs mouvements leur fit offrir le commandement à un officier hanovrien, nommé le baron d'Eben, qu'ils forcèrent, sous peine de la vie, à accepter ce poste périlleux.

Le nouveau général en chef, qui venait d'apprendre par l'exemple de son prédécesseur combien il serait fâcheux pour lui de s'opposer aux vœux d'une multitude mutinée, ne tarda pas à les remplir. Le 18 mars il mit ses troupes en mouvement, et fit déborder sa droite pour faire reculer la gauche des Français, qui était adossée à des rochers près du village de Lanhoso. Une colonne de 2,000 Portugais attaqua ce dernier poste et l'enleva. Le maréchal Soult, qui ne parut pas s'inquiéter beaucoup de ce mouvement, se borna à faire resserrer ses troupes; mais le lendemain, à la pointe du jour, il fit reprendre le village de Lanhoso par le 31e régiment de ligne, soutenu par deux escadrons de dragons aux ordres du major Montigny. Le maréchal venait d'être informé que les Portugais se disposaient à une attaque générale pour le jour suivant, et il résolut de les prévenir en marchant lui-même à eux avec toutes ses forces.

Le 20 mars, à sept heures du matin, l'armée française se déploya en ligne de bataille sur les hauteurs de Carvalho-da-Este. La division du général Delaborde formait le centre, ayant derrière elle la division de dragons du général Lorge. La division du général Mermet, soutenue par la division de cavalerie légère du général Franceschi, était à l'aile gauche, et l'aile droite était formée par la division du général Heudelet. Le maréchal duc de Dalmatie fit commencer l'attaque à sept heures et demie : une batterie placée en avant de la ligne donna le signal. La division Delaborde, s'ébranlant aussitôt, s'avança, l'arme au bras, sans riposter au feu qui partait de la ligne ennemie. Cette marche audacieuse, l'ordre et la régularité des mouvements de la troupe française, commencèrent à intimider les Portugais et à leur faire perdre de leur confiance présomptueuse. Sur le point d'être joints par leurs impassibles adver-

1809. Portugal.

saires, ils se débandèrent et prirent la fuite. La cavalerie se mit à leur poursuite, les atteignit, et en fit un grand carnage. Les Français entrèrent pêle-mêle avec les fuyards dans Braga, traversèrent cette ville, et continuèrent leur poursuite jusqu'à deux lieues au delà, en sorte que la cavalerie fit quatre lieues au galop, sans donner de relâche à l'ennemi. La perte de celui-ci fut considérable; son artillerie, ses bagages, ses caisses militaires et plusieurs drapeaux tombèrent au pouvoir des vainqueurs.

Maître de Braga, l'une des principales et des plus influentes villes du Portugal, le maréchal Soult y établit son quartier général. L'infanterie bivouaqua autour de la place, et la cavalerie prit position à Tabossa, à trois lieues en avant, sur la route d'Oporto.

Du 20 au 26, le maréchal fit assurer ses communications, en envoyant sur divers points des colonnes d'infanterie et de cavalerie. Les villes de Barcelos et de Guimaraens furent occupées. La dernière était défendue par un fort détachement de l'armée battue à Carvalho, et ce ne fut qu'après un combat très-opiniâtre et très-meurtrier que les Français parvinrent à s'en emparer. Le général Jardon, l'un des plus anciens et des plus braves officiers de l'armée française, perdit la vie à cette attaque, en faisant le coup de fusil avec les tirailleurs du 17e régiment d'infanterie légère[1].

Dès le 24, la division du général Lorge avait eu ordre de forcer le passage de l'Ave, rivière qui traverse la province d'Entre-Duero-et-Minho dans sa largeur, et qui se jette dans

[1] Ce général, né à Liége, s'était enrôlé comme volontaire dans les bataillons belges qui prirent service pour la France en 1792. Il se distingua si bien par sa bravoure et sa rare intrépidité que, dès l'année suivante, on vit son nom figurer parmi ceux des officiers généraux de la république. Jardon parut prendre à tâche de prouver qu'il n'avait point cessé d'être soldat en devenant général. Aussi combattait-il toujours aux avant-postes avec toute la témérité d'un simple grenadier. Être choisi par lui pour aide-de-camp, c'était recevoir un brevet de mort. Le nombre de ceux tués à ses côtés était devenu si considérable que, dans les derniers temps, il n'avait plus auprès de lui que des sergents d'infanterie pour ce service. Les soldats, dont il était le compagnon inséparable, dont il partageait toujours les fatigues et les privations, comme tous les dangers, l'aimaient comme un père, et donnèrent des larmes abondantes à sa mémoire.

la mer au-dessous de Villa-de-Conde; mais l'ennemi avait rompu le pont en bois du bourg de Villa-Nova, et le gué qui est au-dessous avait été rendu impraticable, au moyen de trous faits dans le lit de la rivière et par des chevaux de frise. Toutes les avenues étant d'ailleurs coupées et barricadées, il fallait le secours de l'infanterie pour surmonter ces obstacles. La division du général Franceschi ayant passé l'Ave, le 26, près de Guimaraens, vint prendre en queue l'ennemi, posté à Troffa sur la rive gauche. Dans le même moment une colonne d'infanterie attaqua de front par la rive droite, tandis que la division de dragons du général Lorge passait au pont de Léoncino, que l'ennemi n'avait point coupé. Ce triple mouvement eut tout le succès qu'on pouvait en espérer. Les Portugais furent mis en déroute et poursuivis jusqu'à la nuit. Ceux qui gardaient le défilé de Sidreira en furent également chassés et contraints de se retirer sur les hauteurs d'Oporto. 1809. Portugal.

Cette dernière ville, dont les Français n'étaient plus qu'à quelque distance, est, après Lisbonne, la plus importante du Portugal. Elle est située sur la rive droite du Duero, à une lieue de l'embouchure de ce fleuve, et avait alors une population de 70,000 âmes. Les Anglais étaient particulièrement intéressés à sa conservation, parce qu'elle est l'entrepôt général de tous les vins qu'ils tirent de cette partie du royaume pour la consommation de la Grande-Bretagne et de ses établissements à l'extérieur; aussi rien n'avait été négligé pour la mettre en état de défense. L'enceinte avait été réparée et fortifiée avec soin; des ouvrages détachés et étendus en avant de la place se trouvaient armés de deux cents pièces de canon; une garnison de 20,000 hommes de troupes régulières avait été mise par le maréchal Beresford à la disposition de l'évêque, nommé gouverneur de cette ville. Les Portugais et leurs alliés se flattaient d'autant mieux de l'espoir d'arrêter les progrès de l'armée française qu'indépendamment de ce déploiement de forces imposantes ils pouvaient encore compter sur l'utile coopération des nombreuses milices qui venaient de toutes parts se réunir sous les murs d'Oporto.

Pour opérer ce rassemblement on avait établi sur différents points des signaux, qui furent mis en activité à l'approche des

1809. Portugal. colonnes françaises : tantôt c'étaient des arbres de cinquante à soixante pieds de haut, élevés sur le sommet des montagnes, et tantôt des feux allumés sur les mêmes points, et dont l'épaisse fumée s'apercevait à de grandes distances. Si l'on voulait avoir des renseignements plus positifs, des jeunes gens lestes et vigoureux, placés de distance en distance, se transmettaient de main en main les dépêches dont ils étaient porteurs, et, partant comme un trait en suivant des sentiers qu'eux seuls connaissaient, ces courriers apportaient aux corrégidors ou aux autorités militaires les avis sur la marche des Français avec plus de célérité que ne l'eussent pu faire des exprès à cheval. C'est ainsi que la population entière s'était repliée sur Oporto, à mesure que les colonnes françaises avançaient, et que celles-ci traversaient des bourgs et des villages sans y rencontrer un seul habitant.

Les forces réunies autour d'Oporto et dans cette place présentaient, en troupes régulières et irrégulières, une masse de 60,000 hommes, commandés en partie par des officiers supérieurs anglais, sous la direction de l'évêque d'Oporto. La droite de cette armée occupait des rochers escarpés qui se prolongent jusqu'au Duero ; la gauche était appuyée à la mer ; le centre était dans une position qui dominait le point par où l'armée française devait déboucher, et sur laquelle l'ennemi avait établi une forte redoute, garnie d'une artillerie nombreuse.

Dès le 26 au soir l'avant-garde française s'approcha jusqu'à portée de canon de la position que nous venons d'indiquer. Toutefois, comme deux divisions se trouvaient encore en arrière, la journée du 27 se passa en escarmouches ou dans de simples attaques d'avant-postes. Pendant la nuit, l'ennemi tira sans discontinuer sur les bivouacs français. Il avait garni ses ouvrages d'un grand nombre de pièces de marine du plus gros calibre, dont les boulets tombaient jusque dans les bivouacs de la cavalerie, établis à près d'une lieue en arrière des premiers postes. Le maréchal Soult fit rapprocher son infanterie de manière à ce que toutes ces décharges passassent au-dessus de sa première ligne, et l'ennemi n'obtint d'autre résultat d'un feu aussi violent que de consommer en pure perte une partie de ses munitions.

Le jour suivant, le maréchal, ne se trouvant pas encore en mesure d'ordonner l'attaque générale et voulant gagner du temps, fit sommer l'évêque d'Oporto d'ouvrir les portes de cette ville. Le général Foy, chargé de cette mission, faillit perdre la vie. Horriblement maltraité par les milices portugaises, il fut dépouillé de tous ses vêtements et jeté dans un cachot, d'où il parvint toutefois à s'échapper le lendemain, au moment où les Français attaquèrent Oporto. La veille l'évêque quitta la ville, et laissa à sa place le général Parreiras. 1809. Portugal.

Pendant la nuit du 28 au 29, le désordre et la confusion furent à leur comble dans le camp ennemi et dans Oporto même. Les paysans armés, ne voulant plus se soumettre à aucune discipline, méconnaissaient la voix des chefs et se livraient à tous les excès; les cloches de la ville étaient en mouvement, et le tocsin sonnait dans les campagnes environnantes.

A sept heures du matin, une forte canonnade et la fusillade s'engagèrent sur toute la ligne. Le maréchal Soult dirigea sa première attaque de manière à tourner l'aile droite des Portugais. La division du général Delaborde aborda le centre ennemi l'arme au bras. Les 70e et 86e régiments de ligne, après avoir franchi les retranchements et les ouvrages avancés, enfoncèrent la ligne portugaise et la mirent dans une débandade complète. Aussitôt que le passage fut ouvert, la cavalerie se précipita à la poursuite des vaincus, en fit un grand carnage, entra avec eux dans Oporto, et les chargea jusqu'au Duero, qui traverse la ville. La foule était si grande sur le pont qu'il se rompit dans le moment où les Portugais travaillaient à le couper. Un grand nombre fut écrasé sous cet éboulement; mais la majeure partie, arrêtée sur ce qui restait encore du pont, et refoulée par les fuyards, dont le nombre allait toujours croissans, fut impitoyablement mitraillée par le canon, qui, de la rive gauche, tirait sur la tête de colonne française. Tout ce qui se trouva ainsi pressé entre cette cavalerie et le canon ennemi périt écrasé par les boulets et la mitraille, ou fut sabré et jeté dans le fleuve.

On se battit encore pendant quelques instants dans les rues de la ville; mais à la fin les Français triomphèrent de toute résistance. Vingt drapeaux, trois cents milliers de poudre,

1809. Portugal.

beaucoup de munitions confectionnées, des tentes dressées pour plus de 50,000 hommes, trente bâtiments anglais chargés de vin, furent les trophées de la journée; il n'y eut de faits que 250 prisonniers, parmi lesquels 25 Anglais, dont 3 officiers nouvellement arrivés de Lisbonne. Il fut impossible au maréchal Soult, aux généraux et aux officiers supérieurs d'arrêter les premiers effets de la fureur et de l'animosité des soldats; mais dans la soirée l'ordre commença à s'établir, et les habitants, qui presque tous s'étaient enfuis ou cachés pour se soustraire aux horreurs d'un assaut, rassurés par les mesures sévères que le maréchal Soult venait de prendre, rentrèrent en foule dans leurs maisons. A huit heures du soir le pont sur le Duero était déjà réparé, et l'infanterie put se porter sur la rive gauche. Le général Franceschi, avec la cavalerie légère, fut prendre position à Abergaria-Nova, et poussa des reconnaissances sur la Vouga. Le maréchal détacha une brigade de dragons, qui passa la Souza le 31 mars, et vint s'établir à Peñafiel, petite ville bâtie sur le penchant d'une montagne escarpée; tous les habitants s'étaient enfuis, emportant avec eux leurs effets les plus précieux. Le lendemain, le général Caulincourt, qui commandait la brigade de dragons, fit un détachement de 500 chevaux pour s'emparer de Canavezes, sur la Taméga, ville que l'on savait occupée par une division ennemie. Cette expédition manqua par les difficultés qu'offrait le terrain et par l'infériorité des forces attaquantes. Le détachement fut obligé de se replier sur Peñafiel, sans avoir pu chasser l'ennemi de Canavezes, et après avoir perdu plus de 60 dragons, sans compter les blessés. Cet échec enhardit même les Portugais au point qu'ils vinrent attaquer le général Caulincourt à Peñafiel. Il fallut que le maréchal envoyât d'Oporto le général Loison avec un régiment d'infanterie et deux pièces de canon, pour aider la cavalerie à se maintenir dans cette position sur la Souza.

Les nouvelles que le duc de Dalmatie ne tarda pas à recevoir dans son quartier général d'Oporto durent nécessairement le forcer à suspendre sa marche vers l'intérieur du Portugal. Il apprit que le général Silveïra, après avoir quitté Chavés, s'était jeté avec sa division dans les montagnes qui séparent la province espagnole de Galice de celle de Tras-os-Montès; qu'a-

près avoir augmenté ses forces d'un grand nombre d'insurgés, formant la population des villages portugais abandonnés, ce général avait marché successivement sur Chavés, Braga et Guimaraens, à mesure que l'armé française s'était éloignée de ces villes, et qu'il avait forcé les faibles garnisons qui s'y trouvaient à se rendre prisonnières; enfin qu'il s'était dirigé vers Amarante avec un corps composé de 6,000 soldats réguliers et de 15,000 paysans armés. A cette nouvelle, déjà très-fâcheuse et très-inquiétante, était venue se joindre celle de l'occupation de Vigo, où étaient les dépôts et les caisses de l'armée française, par une division de l'armée du marquis de la Romana, commandée par le général Morillo.

1809. Portugal.

Cependant le général Loison, envoyé, comme nous l'avons dit plus haut, pour commander la ligne de la Souza, résolut de faire une reconnaissance vers Amarante avec 800 hommes d'infanterie et 600 chevaux. Il rencontra les avant-postes ennemis à trois lieues de Peñafiel, dans le village de Villa-Mania, et, après les avoir repoussés jusqu'à une lieue d'Amarante, il se trouva en présence du général Silveïra, qui, avec 10,000 hommes d'infanterie, était en position sur une montagne, en arrière du village de Pedrilla. Après avoir ainsi reconnu les forces qu'il avait devant lui, le général Loison revint sur Peñafiel, suivi seulement par quelques tirailleurs, et s'empressa de donner avis au maréchal Soult de la découverte qu'il venait de faire.

Le 12 avril à midi, le général Silveïra vint attaquer sur trois points la ligne des Français sur la Souza. Son intention était de s'emparer du pont de cette rivière et de couper la retraite aux troupes qui étaient dans Peñafiel; mais le général Loison s'aperçut assez à temps de ce dessein, et évacua la ville pour venir prendre position sur la rive droite, devant le village de Baltar. L'ennemi, content de ce premier succès, ne dépassa point Peñafiel.

Le maréchal duc de Dalmatie, arrêté sur les bords du Duero par la crainte de voir ses communications avec la Galice compromises, en pénétrant plus avant dans l'intérieur du Portugal, attendait avec impatience des nouvelles du maréchal Victor, dont le corps d'armée devait, ainsi qu'on l'a vu dans le cha-

1809. Portugal. pitre précédent, envahir ce royaume par les frontières de l'Estramadure espagnole. Il lui importait de connaître si cette invasion avait eu lieu, et la position où se trouvaient alors les troupes du duc de Bellune; dans cette conjoncture, et après avoir reçu le rapport de la reconnaissance faite sur Amarante, il envoya au général Loison deux autres régiments avec une batterie d'artillerie, en lui donnant l'ordre de se porter de nouveau sur le général Silveïra, et de pousser le plus loin possible, afin d'obtenir quelques renseignements sur la marche du premier corps (celui du maréchal Victor).

Ce renfort étant arrivé sur la Souza, le général Loison repassa cette rivière et s'avança, le 16, sur Peñafiel, d'où il chassa un détachement de cavalerie ennemie. Le lendemain il continua son mouvement sur Amarante, et retrouva les troupes du général Silveïra dans la position où il les avait reconnues sept jours auparavant; quelques volées de canon tirées sur les masses ennemies suffirent pour les disperser. La cavalerie se mit à leur poursuite sur la route, et l'infanterie par les montagnes. Les fuyards voulurent s'arrêter derrière le village de Fregi, à l'entrée d'un bois de sapins; mais, pressés de toutes parts, ils abandonnèrent bientôt cette nouvelle position, et les Français entrèrent pêle-mêle avec eux dans Amarante. Si l'infanterie eût pu arriver à temps, le général Loison se serait emparé alors du pont bâti sur la Taméga, dont la possession coûta plus tard beaucoup d'efforts et la perte d'un grand nombre d'hommes. Un bataillon portugais se jeta dans un couvent situé en face d'une rue par où la cavalerie française devait déboucher. Tout ce qui se présentait dans ce passage, qui n'avait pas plus de huit à neuf pieds de large, était renversé par la fusillade qui partait du couvent, ou par la mitraille de trois bouches à feu placées en batterie sur une hauteur de la rive gauche, qui domine la ville.

Ce feu meurtrier ayant donné le temps à l'ennemi de se retirer derrière les fortifications, il fut reconnu qu'il était impossible d'enlever le pont sans perdre beaucoup de monde. Aussitôt que l'infanterie fut arrivée, le général Loison fit attaquer le couvent, dont l'ennemi ne fut chassé qu'après une résistance opiniâtre. Deux compagnies de voltigeurs s'y logèrent. Le 17e

d'infanterie légère occupa la ville jusqu'au pont; le 70ᵉ et le 96ᵉ de ligne s'établirent avec la cavalerie sur des hauteurs hors de la ville, dans des bosquets d'orangers et de citronniers. Le général Loison fut obligé de faire élever des épaulements sur la rive droite de la Taméga, pour mettre ses postes d'infanterie à couvert du feu des Portugais, qui, disposés sur la rive gauche, n'apercevaient point une seule sentinelle sans tirer dessus.

L'occupation d'Amarante remplit en partie l'objet que s'était proposé le maréchal Soult. On trouva dans cette ville des papiers anglais et portugais qui firent connaître enfin la situation des affaires en Espagne et dans le midi du Portugal. La nouvelle la plus importante, que le général Loison s'empressa de transmettre au maréchal, fut la détresse où se trouvait alors le maréchal Ney en Galice, et l'impossibilité où il était de prêter secours à l'armée d'invasion. Dès le 30 mars, le marquis de la Romana, après avoir allumé l'insurrection de la majeure partie de la province, était descendu des montagnes de Puebla de Sanabria, s'était porté sur Ponferrada, où il avait fait prisonnier un détachement français qui s'y trouvait; de là, traversant la grande route d'Astorga à la Corogne, le général espagnol avait marché sur Villafranca, dont la garnison, forte de 800 hommes, s'était vue forcée de mettre bas les armes. Ces succès, exagérés par la renommée, ayant fait accourir sous les drapeaux de la Romana plus de 30,000 Galiciens bien armés, le maréchal Ney, harcelé, pressé de toutes parts, avait été obligé de concentrer une partie de ses forces sur Lugo. Un corps de 12,000 hommes, tant Galiciens que Portugais, assiégeait Tuy, où se trouvait le grand parc d'artillerie de l'armée entrée en Portugal.

Le maréchal Soult, en recevant ces nouvelles, détacha sur-le-champ la division du général Heudelet pour secourir le général Lamartinière, qui commandait à Tuy et qui défendait vaillamment cette place non fortifiée. Après avoir traversé la province d'Entre-Duero-et-Minho, le général Heudelet arriva devant Valença, et s'empara de cette forteresse par un coup de main. Dès le lendemain il traversa le Minho, battit et dispersa le corps ennemi, et débloqua la ville de Tuy. Ayant fait

1809. Portugal. sauter ensuite les fortifications de Valança, il rejoignit le maréchal à Oporto.

La colonne du général Heudelet eut souvent à combattre dans cette expédition ; le major Dulong fut chargé de s'emparer de la ville et du pont de Ponte-Lima. Les Portugais défendaient ce poste avec 3,000 hommes de troupes de ligne et une nombreuse artillerie; le major avait à peine 1,500 combattants sous ordres. Ce fut lui qui s'embarqua sur le Minho pour annoncer au général Lamartinière qu'il était débloqué.

Cependant les succès obtenus par général Heudelet n'avaient fait évanouir qu'une partie du danger qui menaçait l'armée française, et celle-ci se trouvait encore dans la situation la plus critique. Isolée, pour ainsi dire, à Oporto, au milieu de l'insurrection des provinces du nord du Portugal, elle était menacée au sud par une nouvelle armée anglaise qui venait de débarquer, au nombre de 18 à 20,000 hommes, à l'embouchure du Tage, et qui se dirigeait déjà sur Coïmbre. Sir Arthur Wellesley, qui commandait ces troupes, avait pris la direction que nous venons d'indiquer après avoir reconnu que l'armée portugaise était suffisante pour défendre Lisbonne et garder les défilés d'Abrantès, dans le cas où le maréchal Victor, ce qui n'était guère probable alors, tenterait de franchir la frontière orientale du Portugal.

Nous devons maintenant faire connaître les circonstances qui avaient empêché le maréchal duc de Bellune d'entrer en Portugal à l'époque qui lui avait été prescrite par les instructions de Napoléon.

Espagne. Mai. *Suite des événements militaires en Espagne; bataille de Medellin; combat de Ciudad-Real, etc.* — Le premier corps d'armée, sous les ordres du maréchal Victor, duc de Bellune, était resté cantonné dans la province de la Manche pendant tout le cours du mois de février, lorsque, d'après le plan de l'empereur, ce maréchal dut entrer en Portugal. Le général Sébastiani, qui avait succédé au maréchal Lefebvre, duc de Dantzig, dans le commandement du 4e corps d'armée, reçut l'ordre de quitter, avec une partie de ses troupes, ses cantonnements vers la haute Estramadure, afin de venir remplacer les troupes du premier corps, qui, de leur côté, s'avancèrent sur

Talavéra de la Reina, Puente del Arzobispo et Almaraz, pour achever d'anéantir les débris de l'armée espagnole d'Estramadure, que le maréchal Lefebvre avait défaite, comme on l'a vu, le 24 décembre. Une division d'infanterie du 4ᵉ corps resta sous les ordres du maréchal Victor, ainsi que la division de cavalerie légère du général Lasalle. L'armée ennemie était alors commandée par le général don Grégorio de la Cuesta, qui était parti le 25 janvier de Badajoz et avait porté son camp à Truxillo. Cette armée, réorganisée depuis sa dernière défaite, renforcée par de nombreuses levées, s'était emparée le 29 janvier du pont d'Almaraz et en avait fait sauter une arche. Cette circonstance contrariait la marche des troupes du maréchal Victor vers les frontières du Portugal, et, pour passer le Tage, il était de toute nécessité de construire un nouveau pont sous le feu des Espagnols, qui s'étaient étendus sur la rive gauche et gardaient avec soin tous les endroits favorables au passage projeté. Il y avait bien deux autres ponts à Arzobispo et à Talavéra; mais les routes qui y conduisaient étaient alors impraticables pour l'artillerie. Le maréchal Victor se décida donc à faire établir un pont de bateaux à Almaraz, et vers le milieu de mars fixa son quartier général dans cette ville, afin d'être plus à portée de surveiller et d'accélérer les travaux. L'armée de Cuesta occupait alors les positions suivantes : 5,000 hommes formant l'avant-garde, commandée par don Juan de Henestrosa, étaient en face d'Almaraz; la 1ʳᵉ division, aux ordres du duc del Parque, occupait las Mesas de Ibor; le seconde division, commandée par don Francisco Trias, à Fresnedoso, et la troisième à Deleitosa avec le quartier général. Cette armée était forte de 30,000 hommes d'infanterie, 4,000 chevaux et trente pièces de canon. 1809. Espagne.

Le 1ᵉʳ corps comprenait les divisions Ruffin (5,000 hommes), Villatte (6,000 hommes), Leval (3,500 hommes de troupes allemandes), la division de dragons du général Latour-Maubourg (2,400 chevaux), la division de cavalerie légère du général Lasalle (1,800 chevaux); en tout 14,500 hommes d'infanterie, 4,200 chevaux, et quarante-huit bouches à feu bien servies et bien attelées.

Quelques troupes légères passèrent sur la rive gauche, par

1809. Espagne. le pont de l'Arzobispo, pour observer l'ennemi et faire des reconnaissances vers son flanc droit, sur la petite rivière d'Ibor qui se jette dans le Tage au-dessus d'Almaraz.

Le 14 mars les radeaux étaient achevés; mais comme on reconnut qu'il était impossible de les lancer à l'eau et de commencer la construction du pont sous le feu de l'ennemi, le maréchal résolut de chasser d'abord celui-ci de la forte position qu'il occupait en face d'Almaraz, au confluent de l'Ibor et du Tage.

Le 15, la division Leval passa le Tage à Talavéra, ainsi que le général Lasalle, avec le 2e de hussards et les 5e et 10e de chasseurs à cheval. La division Villatte prit position à Puente del Arzobispo, où s'établit le quartier général. La division Ruffin occupa Valdeviéja et Torrijo.

Dans la nuit du 15 au 16, le duc de Bellune eut avis que l'ennemi occupait la position de las Mesas de Ibor avec 6,000 hommes; un autre corps de 3,000 hommes occupait le débouché de Fresnedoso, et 1,500 hommes tenaient le pays depuis Fresnedoso jusqu'à Guadalupe. Le maréchal donna l'ordre à la division allemande du général Leval de se diriger sur la position de Mesas de Ibor, et il la fit soutenir par la division Ruffin. Le général Villatte dut se porter avec sa division et la cavalerie légère sur Fresnedoso.

Le 17, à dix heures du matin, le général Leval attaqua l'ennemi, dont il ne put atteindre que la queue de la colonne parce que le duc del Parque s'était dejà mis en retraite; 150 chevaux commandés par le colonel Blancheville firent une centaine de prisonniers et sabrèrent 2 à 300 hommes. Les troupes espagnoles se retirèrent dans le camp retranché de Mesas de Ibor, défendu par plusieurs redoutes garnies d'artillerie. Le général Leval fit attaquer la position, que l'ennemi abandonna bientôt avec perte de 800 hommes hors de combat, 1,000 prisonniers, sept pièces de canon, ses bagages et ses magasins.

Tandis que le général Leval chassait l'ennemi de la position de Mesas de Ibor, le général Villatte le forçait à Fresnedoso. L'ennemi avait déployé ses troupes, au nombre de 3,000 hommes, sur la gauche de l'Ibor et paraissait vouloir tenir dans cette position. Le général Villatte fit déborder sa droite par un bataillon de

voltigeurs, sa gauche par le 27ᵉ d'infanterie légère et le 63ᵉ de ligne, et ordonna au 94ᵉ de l'attaquer de front, ayant en réserve le 95ᵉ. L'engagement ne dura que quelques instants : les Espagnols se retirèrent en désordre, laissant 300 prisonniers. On trouva à Fresnedoso un magasin d'armes considérable et une grande quantité de poudre. 1809. Espagne.

Le 18, le duc de Bellune ordonna à la division Leval de marcher sur Valdecañas, d'attaquer et de culbuter l'ennemi dans les positions qu'il occupait encore sur les crêtes des montagnes jusqu'au col de Miravete. La division Ruffin remplaça la division Villatte à las Mesas de Ibor, et le général Villatte eut l'ordre de pousser la tête de ses troupes jusqu'à Deleitosa, d'attaquer l'ennemi s'il se trouvait sur ce point, et de continuer à garder fortement Fresnedoso. Le maréchal dirigea lui-même le mouvement de la division allemande. Son intention était de nettoyer entièrement la rive gauche du Tage jusqu'à Almaraz, afin de pouvoir jeter le pont et faire passer son artillerie et sa cavalerie.

L'ennemi fut bientôt chassé de ses positions. Attaqué à la fois sur ses flancs et de front par les troupes allemandes, sa déroute fut complète. On lui fit quelques centaines de prisonniers et on le poursuivit jusqu'à la nuit. Cette affaire établit la communication avec le pont d'Almaraz, qui fut jeté de suite. Cette opération étant terminée dans la soirée du 19, la division du général Latour-Maubourg passa sur la rive gauche. Le lendemain la cavalerie légère suivit l'ennemi, qui se retirait sur Truxillo. Le 5ᵉ de chasseurs, conduit par le colonel Bonnemains, atteignit la queue de la colonne ennemie à quelque distance de cette ville, la chargea et la mena au galop pendant une lieue, jusqu'à ce qu'elle eût rejoint le gros de ses troupes. L'ennemi perdit dans cette retraite 100 hommes tués ou blessés et 60 chevaux. Le 5ᵉ de chasseurs eut 8 hommes tués et 10 blessés.

Le 20, le 1ᵉʳ corps arriva à Truxillo à deux heures du soir. Les ennemis, en quittant cette ville, avaient continué leur retraite par la route de Mérida. Leur arrière-garde, composée d'environ 8,000 hommes d'infanterie, 2,000 chevaux et douze pièces de canon, occupait les hauteurs de Santa-Cruz de la Sierra. Le corps d'armée était encore trop éloigné pour pou-

1809. Espagne. voir attaquer avant la nuit. Le général Lasalle alla reconnaître cette arrière-garde avec sa cavalerie. Le 5e de chasseurs eut encore un engagement assez sérieux, culbuta 500 à 600 chevaux et tua 200 cavaliers espagnols.

Les deux armées passèrent la nuit du 20 au 21 en présence. Le général Cuesta paraissait d'abord vouloir accepter la bataille ; mais il leva son camp dans la matinée et continua son mouvement rétrogarde. Il fut promptement suivi par l'avant-garde française, formée par la division de cavalerie légère du général Lasalle, qui poussa sur Miajadas une reconnaissance commandée par le général Bordesoulle. Celui-ci avait dépassé, avec le 10e régiment de chasseurs à cheval, les défilés qui se trouvent entre Villamésia et Miajadas, lorsqu'il aperçut quelques escadrons ennemis qu'il crut pouvoir facilement enfoncer. Sa charge était franchement entamée quand il se vit débordé, à sa droite et à sa gauche, par 1,000 à 1,200 chevaux qui manœuvraient pour lui couper la retraite; mais Bordesoulle, faisant un mouvement par la gauche de sa colonne, passa au travers de la cavalerie ennemie. Le général Lasalle avait jugé de loin que Bordesoulle s'engageait trop; il se porta en avant avec le 5e de chasseurs, et arriva assez à temps pour dégager entièrement le 10e, qui perdit dans cette échauffourée environ 100 cavaliers ; les Espagnols en massacrèrent une partie de la manière la plus atroce. Le général Lasalle, après avoir reconnu l'ennemi, qui occupait Miajadas avec 4,000 chevaux et 10,000 hommes d'infanterie, alla s'établir à Villamésia. De son côté la cavalerie ennemie, composée du régiment de l'Infant et de celui des dragons d'Almanza, satisfaite de son succès, rejoignit au galop le gros de son armée.

Le 22, la cavalerie légère se porta à Miajadas, et 12 compagnies de voltigeurs furent mises à la disposition du général Lasalle. Le même jour Cuesta, continuant sa retraite, traversa la Guadiana sur le pont de Médellin, découvrant ainsi la grande route de Séville et de Badajoz. Il sortit immédiatement de Médellin, voulant éviter toute collision avec les troupes françaises avant sa jonction avec le duc d'Albuquerque, qui venait de la Manche pour se réunir à l'armée d'Estremadure.

Le pont de bateaux d'Almaraz étant terminé, l'artillerie de

réserve et le parc passèrent sur la rive gauche du Tage et furent réunis le 24 à Truxillo, ainsi que la division de dragons du général Latour-Maubourg, qui rejoignit l'armée aux environs de Miajadas, où le maréchal avait établi ses troupes pour attendre son artillerie. Le 26 la cavalerie légère marcha sur Mérida, où elle arriva le lendemain au soir.

Le 27, Albuquerque ayant opéré sa jonction avec Cuesta, à Villanuéva de la Séréna, ce dernier revint le lendemain matin à Médellin avec toutes ses forces réunies, s'élevant alors à 25,000 hommes d'infanterie, 4,000 chevaux et trente pièces de canon. Cette ville est située entre la rive gauche de la Guadiana et le versant occidental d'une colline dont le pied est baigné par les eaux du fleuve. C'est la patrie du célèbre Fernand Cortez. On y arrive, en venant de Truxillo, par un pont fort long, et de l'autre côté s'ouvre une plaine spacieuse entièrement dépourvue d'arbres, qui s'étend, en remontant la Guadiana, entre le lit de ce fleuve et le petit torrent de l'Ortigosa, qui s'y jette au-dessus de Médellin, près du bourg de Don Bénito et du village de Mingabril.

Le champ de bataille avait été choisi judicieusement par le général Cuesta. C'est un plateau situé entre Don Bénito et Médellin, dont la pente est insensiblement inclinée vers ce dernier endroit, d'un développement de plus d'une lieue, très-uni, offrant par conséquent au général espagnol l'avantage de faire manœuvrer ses troupes selon les occurrences. Les ennemis occupèrent d'abord les hauteurs qui s'étendent entre Don Bénito et Mingabril; mais Cuesta jugea ensuite à propos de déployer son armée en forme d'arc sur une ligne d'une lieue d'étendue et sans garder de réserve. L'aile gauche, placée à Mingabril, était composée de l'avant-garde et de la 1re division, conduites par don Juan de Henestrosa et par le duc del Parque; le centre, en avant et vis-à-vis de Don Bénito, était formé de la 2e division, commandée par le général Trias; et l'aile droite, appuyée à la Guadiana, comprenait la 3e division, aux ordres du marquis de Portago, et les troupes amenées par le duc d'Albuquerque, le tout commandé par le lieutenant général don Francisco de Eguia. Presque toute la cavalerie fut placée sur la gauche.

1809. Espagne. Le 27, la division Ruffin était à Miajadas. La division Villatte, qui, à trois heures du soir, avait traversé la Guadiana à Médellin, que les Espagnols avaient évacué, fut suivie de la division Leval, et était venue bivouaquer en avant de cette ville sur le chemin de Mingabril, et la division Leval sur le chemin de Don Bénito. La division de dragons était à Zorita, ayant une brigade de réserve à l'Escorial. Le 2e régiment de dragons avait seul suivi la division allemande.

Le 28, à dix heures du matin, le 1er corps se trouvait réuni à Médellin. Par suite des divers détachements d'infanterie et de cavalerie que le maréchal avait été obligé de faire pour observer la route de Mérida et les montagnes de Guadalupe, les divisions Ruffin, Villatte et Leval ne se composaient que d'environ 12,000 combattants. La cavalerie légère et les 5 escadrons de dragons qui avaient suivi la division Leval formaient un total de 2,000 à 2,400 chevaux. C'est avec ce petit corps, soutenu par quarante-six bouches à feu, que le maréchal déboucha à une heure de Médellin pour attaquer l'armée de Cuesta. Sa position présentait beaucoup de difficultés : il avait la Guadiana à dos, et ne pouvait marcher à l'ennemi que par le pont étroit de l'Ortigosa et sous le feu des batteries adverses. L'armée espagnole, deux fois plus nombreuse que la sienne, avait encore sur lui l'avantage de la position ; mais, confiant dans la valeur de ses troupes, le duc de Bellune n'hésita pas à se porter en avant. Toutefois il ne voulut pas les engager dans la plaine sans avoir d'abord reconnu celles de l'ennemi. En conséquence, il fit avancer sa cavalerie légère par la route de Don Bénito, avec une batterie d'artillerie à cheval et deux bataillons de la division allemande, formés en colonnes serrées par divisions, sur le flanc et en arrière de la cavalerie. Le général Latour-Maubourg, avec 5 escadrons de dragons, huit bouches à feu et deux bataillons de la division allemande formés en colonnes sur l'extrême droite de la ligne de bataille, se dirigea sur le plateau dit de Retamosa, laissant le torrent de l'Ortigosa à sa droite.

La division Villatte fut établie : une brigade à cheval sur la route de Don Bénito, ayant à sa gauche le reste de la division allemande ; une autre brigade sur la route de Mingabril, toutes

les deux en avant de Médellin. La division Ruffin fut laissée en réserve sur le rideau situé à l'est de Médellin, ayant un bataillon au pont de la Guadiana pour la garde des équipages. Un bataillon de grenadiers et une batterie de dix bouches à feu appuyaient la droite du général Latour-Maubourg, longeant le torrent de l'Ortigosa sur sa rive gauche. 1809. Espagne.

D'après cet ordre de bataille, la division de cavalerie légère du général Lasalle formait l'aile gauche; les troupes allemandes de la division Leval occupaient le centre; les dragons du général Latour-Maubourg formaient l'aile droite, et les divisions Villatte et Ruffin étaient en réserve, en seconde ligne.

La cavalerie ennemie était en position dans la plaine au pied du plateau, qui, à gauche de Medellin, domine toute la plaine. L'infanterie était cachée derrière le rideau qui s'étend long de la Guadiana, à l'est de la ville.

L'action s'engagea par un échange de boulets entre l'artillerie du général Latour-Maubourg et celle de la cavalerie espagnole, qui commençait à se reployer sur le plateau. Les généraux Latour-Maubourg et Lasalle continuèrent leur mouvement. Déjà le premier, qui avait moins de chemin à parcourir, était arrivé à la naissance du plateau lorsqu'on vit l'ennemi le couronner.

Le général Cuesta ayant compris les intentions du maréchal, d'après son ordre de bataille, jugea, avec raison, que le général français voulait l'entamer par sa droite, que commandait le le lieutenant général Eguia, et y porta rapidement les deux tiers de ses forces, dont une partie déborda la gauche française, cherchant à se porter sur la communication de Médellin. Le maréchal ordonna sur-le-champ au général Lasalle de se replier lentement sur cette ville, en refusant continuellement sa gauche, et au général Latour-Maubourg de continuer son mouvement sur le plateau de Retamosa et d'en culbuter l'ennemi; il le fit soutenir par le bataillon de grenadiers, une batterie de dix pièces et le 94ᵉ de ligne. L'ennemi s'avança avec 3,000 hommes d'infanterie et 2,000 chevaux pour arrêter le mouvement de Latour-Maubourg. Un régiment de hussards espagnols chargea le bataillon de grenadiers, qui l'accueillit par une décharge de mousqueterie des plus vives et un feu de mitraille qui l'arrêta, tandis que ce régiment était chargé en flanc par un escadron

1809. Espagne. de dragons qui acheva de le culbuter. Mais l'infanterie ennemie, soutenue de près par le reste de la cavalerie, s'avança avec résolution sur les dragons de Latour-Maubourg et les repoussa avec perte. La cavalerie espagnole voulut profiter de cet échec pour enfoncer l'aile droite française, lorsque les 2ᵉ et 26ᵉ régiments de dragons et un escadron du 14ᵉ exécutèrent une charge à fond sur l'infanterie ennemie, qui en moins de cinq minutes fut renversée. La cavalerie chargée de la soutenir tourna bride, et les cavaliers, se heurtant les uns les autres, s'enfuirent au galop dans le plus grand désordre, et abandonnèrent honteusement l'infanterie. C'est en vain que les généraux espagnols firent les plus grands efforts pour arrêter cette cavalerie en déroute : les fuyards n'écoutaient rien ; la frayeur les rendait sourds à la voix de leurs chefs. Le général Cuesta lui-même accourut pour rétablir l'ordre ; mais, heurté et renversé de cheval, il faillit être pris par les cavaliers français, qui, passant outre dans la rapidité de leur charge, ne le remarquèrent pas et lui laissèrent le temps de se remettre en selle et de leur échapper.

En refusant son aile gauche et en faisant avancer sa droite, le maréchal avait opéré un changement de front sur son centre. Sa droite appuyant au plateau de Retamosa et sa gauche à la Guadiana, il resserrait sa ligne de bataille, paralysait le gros des forces de l'ennemi, tandis qu'il écrasait sa gauche. Ce mouvement fut exécuté par les troupes françaises avec un ordre et un ensemble qui n'appartiennent qu'à elles. Le général Latour-Maubourg avançait sa droite de manière à prendre l'ennemi à revers. Les grenadiers, ainsi que les deux bataillons de la division allemande, le 27ᵉ d'infanterie légère, le 94ᵉ de ligne et la batterie de dix pièces, appuyaient ce mouvement. Toute la ligne pivotait sur l'aile gauche. Les 63ᵉ et 95ᵉ de ligne, laissés au centre, se conformaient au changement de front. Le 24ᵉ et le 96ᵉ étaient en seconde ligne derrière le centre. Ce dernier régiment était au pont de l'Ortigosa.

Cependant le général Cuesta ne croyant pas, malgré l'échec essuyé par sa gauche, devoir céder le terrain qu'il avait gagné par sa droite, s'y défendait avec beaucoup d'acharnement. Il avait envoyé un parti de 4,000 hommes d'infanterie et 2,000 che-

vaux par une gorge pour déboucher sur les derrières et par la droite de l'armée française. Le maréchal, s'étant aperçu du mouvement de cette colonne, fit porter à sa rencontre le 9e régiment d'infanterie légère avec quatre bouches à feu. Ce brave régiment, formé en carré, son colonel au milieu (Meunier), suffit à lui seul pour repousser toutes les attaques de l'ennemi. Pendent ce temps le maréchal avait ordonné à la cavalerie légère du général Lasalle de démasquer l'infanterie du centre, qui se porta sur l'ennemi et l'attaqua par un grand feu, tandis que le général Latour-Maubourg et toute l'infanterie de la droite le chargeaient à revers. En même temps le général Lasalle, qui avait arrêté son mouvement rétrograde et repris l'offensive, se précipita sur les lignes de l'armée de Cuesta, qui, s'étant engagée inconsidérément dans la plaine, ne put résister à cette charge générale de toute la cavalerie et de la division Villatte.

1809. Espagne.

En peu d'instants elle fut mise dans une déroute complète; les soldats jetaient leurs armes pour fuir avec plus de vitesse devant toute la cavalerie française, qui se mit alors à leur poursuite. Irrités par une résistance de cinq heures, par les provocations menaçantes qu'ils n'avaient point cessé d'entendre pendant le mouvement rétrograde qu'ils avaient d'abord été obligés de faire, les hussards, les chasseurs et les dragons français, voulant d'ailleurs tirer vengeance du massacre des chasseurs du 10e régiment, ne firent point de quartier dans les premiers moments de cette poursuite acharnée, et sabrèrent impitoyablement tout ce qui ne put pas fuir. L'infanterie, qui suivait de loin la cavalerie, achevait les blessés à coups de baïonnette. La fureur des soldats s'exerçait particulièrement sur ceux d'entre les Espagnols qui ne portaient point d'uniforme.

La cavalerie suivit ainsi l'ennemi jusqu'à la nuit. A chaque instant on voyait revenir des pelotons, escortant de nombreuses colonnes de prisonniers qu'ils remettaient à l'infanterie, pour les conduire à Médellin. Ces malheureux Espagnols, si menaçants pendant la bataille, marchaient alors tête baissée et avec la précipitation de la crainte.

Cuesta perdit dans cette journée 10,000 hommes, tant tués que blessées, 4,000 prisonniers, seize pièces de canon et six dra-

1809. Espagne. peaux. Parmi les blessés restés sur le champ de bataille on trouva le lieutenant général Trias, qui fut porté au logement du maréchal pour y être pansé. Les Français eurent moins de 4,000 hommes hors de combat. Cette sanglante bataille, dans laquelle l'armée d'Estremadure et une partie de celle d'Andalousie furent presque anéanties, est un des plus brillants faits d'armes de l'armée française dans la guerre de la Péninsule. Le maréchal Victor cita, avec de justes éloges, les généraux Lasalle, Latour-Maubourg, Bordesoulle, Villatte, Leval et Ruffin, le colonel Meunier, du 9e d'infanterie légère, et un grand nombre d'autres officiers de cavalerie et d'infanterie, qui tous avaient mérité une distinction particulière. Cuesta, avec les débris de son armée, se retira à Monasterio, sur les limites de l'Estremadure et de l'Andalousie.

La veille du jour de la bataille de Médellin, c'est-à-dire le 27 mars, le général Sébastiani avait également remporté un avantage signalé sur le corps d'armée commandé précédemment par le duc de l'Infantado, qui, après la bataille d'Uclès, avait rallié ses troupes et s'était porté dans la Manche, pour couvrir et garder les défilés de la Sierra-Morena, qui conduisent en Andalousie.

La junte de Séville, mécontente de la conduite du duc de l'Infantado à l'affaire d'Uclès, lui avait ôté son commandement de l'armée dite du centre, et l'avait remplacé par le comte de Cartaojal, qui réunit à cette armée les troupes rassemblées à la Caroline par le marquis del Palacio. Cette nouvelle armée, forte de 16,000 hommes d'infanterie et plus de 3,000 chevaux, avait pris le nom d'armée de la Manche. Cartaojal avait établi son quartier général à Ciudad-Réal. Sa cavalerie s'étendait jusqu'à Manzanarès, occupant Daymiel, Torralba et Carrion; l'infanterie était cantonnée à la gauche et sur les derrières de Valdepeñas.

Le 4e corps, fort de 12 à 13,000 hommes d'infanterie et de cavalerie, se composait de la division Sébastiani, des Polonais du général Valence et de la division de dragons du général Milhaud. Ce corps avait quitté, le 23 mars, les positions qu'il occupait sur le Tage. La division Valence avait marché le même jour sur Mora et Yébenès, la division Sébastiani sur Temblè-

que, sans rencontrer l'ennemi. Le 24, la division Valence se dirigea sur Consuégra. Un régiment de lanciers polonais, qui, la veille, avait pris position à Yébenès, fut attaqué par l'avant-garde espagnole, commandée par don Juan Bernuy. Cette avant-garde, forte de 2,000 hommes de cavalerie, suivie de quelques pièces d'artillerie, cernait les Polonais de toutes parts. Ceux-ci cherchèrent à se retirer sur Orgaz; mais ils étaient déjà coupés par une colonne de cavalerie commandée par le Vicomte de Zolina, qui s'était emparé de la grande route. Il ne leur restait d'autre moyen de salut que de se faire jour à travers les escadrons ennemis, ce qu'ils exécutèrent avec une rare intrépidité, et parvinrent à rejoindre la division à hauteur de Manzanesque, en perdant 30 lanciers et 3 officiers. 1809. Espagne.

La division Valence occupa le même jour Consuégra. Le général Sébastiani, informé de l'affaire d'Yébenès, avait déjà dirigé sur Consuégra le 32e régiment d'infanterie de ligne et un escadron du 16e régiment de dragons, et fait pousser des reconnaissances sur Urda, Villaharta et Fuente del Fresno. Le reste de la division Sébastiani avait pris position à Madriléjos et Comunas. Le 25 les lanciers polonais se portèrent de nouveau sur Yébenès pour reconnaître l'ennemi. En même temps le général Milhaud, à la tête des 12e, 16e et 20e régiments de dragons et des hussards hollandais, se porta à Fuente del Fresno et suivit l'ennemi jusqu'au pont de la Guadiana. Ce détachement était suivi par le 28e régiment de ligne et par le 7e régiment polonais, qui furent placés en échelons à deux lieues de Madriléjos pour soutenir la cavalerie. Le général Milhaud passa la nuit du 25 à Fuente del Fresno. Le lendemain l'ennemi repassa la Guadiana, après s'être retiré la veille d'Yébenès à Malagon par Arda. L'armée fut aussitôt dirigée sur Malagon, et les quatre régiments de cavalerie du général Milhaud, avec deux pièces d'artillerie légère, se portèrent rapidement sur Fernancaballero, et de ce point au pont de la Guadiana, que deux escadrons du 12e régiment de dragons traversèrent.

Cartaojal, apprenant que les Français marchaient à sa rencontre, avait voulu vainement se replier sur Consuégra : la ville était déjà au pouvoir de la division Valence. Surpris de se voir ainsi couper le passage, il retourna précipitamment par

1809. Espagne. Malagon à Ciudad-Réal, où il rentra le 26, trois jours après sa sortie et ayant inutilement fatigué ses troupes.

Dans la nuit du 26 au 27, le 4e corps se porta de Malagon à Fernancaballero, et à cinq heures du matin il se trouva sur la Guadiana. De son côté l'ennemi avait fait avancer plusieurs bataillons, dont il avait garni les hauteurs situées à droite et à gauche de la route de Ciudad-Réal qui conduit au pont. La cavalerie était en bataille dans la plaine, sur deux lignes, occupant un front très-étendu et se prolongeant dans la direction de Ciudad-Réal. L'ennemi avait aussi plusieurs pièces d'artillerie et un corps d'infanterie en colonnes sur la grande route.

Le 4e corps passa le pont et s'ébranla dans l'ordre suivant : la première brigade, formée des 28e et 32e de ligne, marchant en colonnes serrées par section, était suivie par quatre pièces d'artillerie légère, par les lanciers polonais, les hussards hollandais, et par les 12e et 16e régiments de dragons. Toute la division polonaise, avec son artillerie, et le 20e régiment de dragons marchaient ensuite, et les 58e et 75e de ligne, avec l'artillerie de la division Sébastiani, formaient la réserve. L'armée passa ainsi le pont sous le feu des batteries ennemies, et reçut plusieurs décharges de mousqueterie auxquelles elle ne répondit pas. On plaça seulement dix bouches à feu sur les hauteurs de la rive droite, qui furent très-bien servies. L'infanterie qui gardait la chaussée du pont fut chargée par l'infanterie française, qui venait de déboucher, et mise en déroute. Quelques escadrons ennemis s'étaient avancés pour la soutenir; mais les lanciers polonais et les hussards hollandais tombèrent sur cette cavalerie, qui fut à l'instant culbutée. Les cavaliers français, continuant leur charge sur tout ce qui restait dans la plaine, firent un grand carnage de tout ce qui ne put gagner les montagnes; ceux qui parvinrent à s'échapper furent encore poursuivis et sabrés par les dragons des 12e et 16e régiments. On poussa le reste de l'armée ennemie jusqu'aux portes de Ciudad-Réal. Cette ville fut évacuée à la hâte, et le soir le 4e corps prit position à Almagro. Cette affaire coûta à Cartaojal 2,000 hommes tués ou blessés, plus de 2,000 prisonniers, cinq pièces de canon, trois drapeaux, plusieurs caissons et chariots d'équi-

pages, et tous les magasins qu'il avait à Ciudad-Réal, Miguelturra et Almagro. 1809. Espagne.

La déroute de l'ennemi était complète; mais le général Sébastiani, ne voulant pas lui laisser le temps de se reconnaître et apprenant qu'il se retirait sur le Visillo par Santa-Cruz-de-Mudela, partit le lendemain au point du jour, à la tête de toute sa cavalerie, avec quatre pièces d'artillerie légère. Il joignit les colonnes en retraite à un quart de lieue au delà de Santa-Cruz; les lanciers polonais et les hussards hollandais les chargèrent et renversèrent la première ligne sur la seconde, qui, chargée à son tour par les dragons des 12e et 16e régiments, fut jetée en désordre sur la grande route et menée battant jusqu'au village du Visillo. L'ennemi perdit encore dans cette poursuite 1,500 prisonniers, dont 25 officiers, cinq pièces de canon attelées, vingt caissons et soixante chariots de bagages. Le marquis de Gallos fut trouvé parmi les morts. Les carabiniers royaux furent presque entièrement détruits. Si l'infanterie du 4e corps avait pu suivre la cavalerie, l'armée de Cartaojal eût été anéantie. Les débris de cette armée allèrent chercher un abri dans la Sierra-Morena et se rallièrent à Despeñaperros. Le quartier général espagnol fut établi à Santa-Éléna et celui des Français à Santa-Cruz-de-Mudela.

Cette victoire de Ciudad-Réal, et la victoire encore plus mémorable remportée par le maréchal duc de Bellune à Médellin, connues presqu'en même temps dans l'Andalousie, y répandirent la terreur. Toutefois, le gouvernement central, réfugié à Séville, ne perdit rien de son énergie dans des circonstances aussi critiques : ainsi que le sénat romain, qui, après la désastreuse journée de Cannes, remercia le consul Varron de n'avoir point désespéré du salut de la république, la junte suprême déclara, par un décret, que le général Cuesta et son armée avaient bien mérité de la patrie, et leur vota des récompenses comme s'ils eussent remporté la victoire. Les Espagnols dévoués pensèrent avec raison qu'en agissant autrement la junte eût confessé l'impuissance de résister à la domination française, et, par conséquent, eût enlevé à la cause de l'indépendance tout le prestige qui pouvait la fortifier. Cuesta, général plus que médiocre et presque toujours malheureux,

189. Espagne. fut continué dans le commandement en chef, et l'assurance que témoignait le gouvernement en cette occasion imposa tellement à l'opinion publique que, vers le milieu d'avril, l'armée d'Estremadure, recrutée par de nouvelles levées et par les hommes dispersés qui rejoignirent leurs rangs, se trouva forte de plus de 30,000 combattants, et en mesure de venir occuper devant l'armée française tous les débouchés des montagnes.

Le maréchal Victor, après la bataille de Médellin, avait pris des cantonnements dans la haute Estremadure, entre le Tage et la Guadiana. Le général Sébastiani ne crut pas devoir s'avancer au delà de Santa-Cruz de Mudela, au pied de cette partie de la Sierra-Moréna que les Espagnols appellent *las Navas de Tolosa*, lieux célèbres par la victoire que le roi de Castille don Alphonse IX remporta sur les Maures, le 16 juillet 1212.

A cette époque, ces deux corps d'armée s'affaiblissaient chaque jour par les maladies et les combats partiels que les détachements avaient à soutenir contre les différentes bandes qui infestaient les provinces, indépendamment des armées régulières. Le maréchal Victor ne pouvait point hasarder de s'éloigner de la Guadiana sans s'exposer à voir de nombreux rassemblements se former sur ses derrières et intercepter ses communications avec Madrid par le pont d'Almaraz. Il était d'ailleurs informé que les Anglais, réunis à l'armée portugaise réorganisée, portaient toute leur attention vers le Tage; que 7,000 hommes de leurs troupes occupaient déjà Abrantès; qu'un autre corps plus considérable était à Leiria, prêt à se porter sur Coïmbre ou vers les frontières du Beira; enfin que le gros des forces portugaises chargées de couvrir Lisbonne avait pris position à Thomar. D'un autre côté, le royaume de Léon, jusqu'au Duero, n'était contenu que par une seule division aux ordres du général Lapisse, qui avait son quartier général à Salamanque. Dans cet état de choses, le duc de Bellune, qui ne pouvait pas disposer de plus de 20,000 hommes pour s'avancer vers le Portugal, jugea qu'il serait imprudent de faire un mouvement pendant lequel il se trouverait peut-être dans la nécessité de combattre à la fois de front, sur ses flancs et sur ses derrières. Ignorant d'ailleurs la position du maré-

chal Soult en Portugal, il attendait lui-même quelques nouvelles des progrès que ce corps d'armée avait pu faire, afin de connaître au moins le point vers lequel il était convenable de diriger ses propres troupes. 1809. Espagne.

Telles étaient les causes qui empêchèrent le maréchal Victor de pénétrer dans le Portugal du côté du Tage, tandis que le maréchal Soult restait forcément stationnaire sur les bords du Duero; et certes, quand on verra par la suite combien il eut de peine à se maintenir dans l'Estremadure espagnole, on le louera de ne s'être point aventuré plus loin. Il avait trop d'ennemis à combattre sur le point par lequel il était obligé de s'avancer pour qu'il pût espérer qu'un premier succès lui ouvrît la route de Lisbonne; et, en cas d'échec, sa retraite eût été presque impraticable.

Suite des opérations en Portugal; l'armée anglaise s'avance sur Oporto; retraite du maréchal Soult sur la Galice, etc. — Chaque jour rendait la situation de l'armée du maréchal Soult sur les bords du Duero plus difficile et plus fâcheuse. Immédiatement après l'expédition du général Heudelet sur Valença et Tuy, les communications avec la Galice avaient été interceptées de nouveau. Les forces françaises, qui ne s'élevaient point alors à plus de 22,000 hommes, étaient insuffisantes pour garder à la fois les deux provinces déjà envahies (Tras-os-Montes et Entre-Duero-et-Minho) et s'avancer dans l'intérieur du Beira. L'occupation d'Oporto était d'ailleurs trop importante pour que le maréchal pût hasarder d'en confier la défense à une simple garnison, qui, dans l'état actuel des choses, eût été toujours trop faible pour résister à une attaque un peu sérieuse dirigée sur une ville ouverte et en communication avec la mer. D'un autre côté, le duc de Dalmatie, doué d'un caractère ferme et persévérant, avait à cœur de prouver qu'il ne dépendait pas de ses efforts, de son expérience militaire et de la valeur de ses troupes, que l'expédition qui lui avait été confiée ne réussit au gré des désirs de Napoléon. Dans cette idée, il avait résolu de garder les positions qu'il occupait jusqu'à ce que des événements sur lesquels il ne pouvait former, au surplus, que des conjectures vagues, le missent dans le cas, ou de continuer son mouvement offensif, ou de se retirer Portugal. 30 mai.

1809. Portugal. en Galice, en abandonnant tout le territoire dejà conquis.

Pour mieux assurer l'état de défensive dans lequel il se trouvait contraint de demeurer, le maréchal essaya de changer les dispositions morales de la population portugaise qui l'entourait. Il se flatta qu'en présentant avec adresse l'invasion des Français dans le pays sous un aspect moins défavorable aux intérêts nationaux que les habitants ne le pensaient, il parviendrait peut-être à calmer l'effervescence des esprits. Son premier soin fut de recommander et d'établir une exacte discipline dans les cantonnements occupés par l'armée. Il réunit ensuite auprès de lui, à Oporto, les Portugais les plus considérables de la province par leur rang, leurs richesses et leurs emplois. En leur remettant sous les yeux les funeste résultats de l'abandon où les avait laissés le départ de la famille royale pour le Brésil, lors de la première invasion du général Junot; l'absence d'un gouvernement stable et régulier; le projet des Anglais de traiter le Portugal comme une de leurs colonies; l'état de guerre continuel où cet ordre de choses plaçait nécessairement le royaume, il leur fit entrevoir la possibilité d'un meilleur avenir s'ils voulaient seconder les intentions de l'empereur français en leur faveur. Il leur rappela à ce sujet l'article 1er du traité de Fontainebleau, dont nous avons déjà rapporté les principales dispositions, lequel article stipulait « que la ville d'Oporto et toute la province d'Entre-Duero-et-Minho formaient une souveraineté indépendante, sous la dénomination du royaume de la Lusitanie septentrionale, » et il les engagea à solliciter de Napoléon la mise à exécution de cette clause bienveillante, qui préserverait de suite leur pays des maux qu'entraine une occupation militaire.

La conduite que tint le maréchal Soult pendant tout le temps de son séjour à Oporto fut en harmonie avec ces sages insinuations, et les Anglais eux-mêmes n'ont pu s'empêcher de lui rendre justice à cet égard. Il se concilia l'estime et l'affection d'un grand nombre de Portugais. « Il était aimé, dit une relation, du reste peu impartiale[1], autant que pouvait l'être un Français. » Mais le bruit se répandit tout à coup dans l'armée fran-

[1] *Mémoires sur la guerre d'Espagne*, par de Naylies.

çaise que le maréchal, à l'exemple de Junot, sollicitait pour lui la souveraineté de la Lusitanie septentrionale. Le soin qu'il prenait de complaire aux Portugais avait fait naître ce soupçon, qu'entretenaient plusieurs publications imprimées, dans lesquelles les signataires témoignaient le désir que l'empereur nommât le maréchal roi de Portugal; mais l'approche des troupes anglaises mit bientôt un terme à ces manifestations, qui, tout en répondant peut-être aux désirs et aux vœux du maréchal, ne pouvaient les réaliser dans la situation où les circonstances de la guerre l'avaient placé.

Cependant, le général sir Arthur Wellesley était débarqué le 22 avril à Lisbonne avec un renfort de troupes anglaises, ainsi que nous l'avons dit, et il avait pris le commandement en chef de toutes les forces anglo-portugaises. Cette dernière mesure allait mettre dans les opérations des deux nations alliées un ensemble qui n'existait point dans celles des Français. D'après ce qu'on a lu plus haut, il est facile de remarquer que la campagne ne pouvait plus avoir l'issue qu'en attendait Napoléon, tandis qu'au contraire si les corps des maréchaux Soult et Victor et la division Lapisse avaient été réunis sous la direction d'un chef suprême, les choses eussent changé de face.

Le 29 avril, sept jours après son débarquement, sir Arthur Wellesley se mit en mouvement de Leiria, où il avait établi son quartier général, avec un corps de 16,000 hommes de troupes anglaises, et se dirigea par Coïmbre et Braganza-Nova ou Aveiro sur Oporto, tandis qu'un autre corps, composé de troupes portugaises, sous les ordres du maréchal Beresford, s'avançait par Viseu pour passer le Duero à Lamégo, afin de couper au maréchal Soult la retraite sur Amarante. Le gros de l'armée portugaise, réuni à un détachement de troupes anglaises, restait à Abrantès, pour s'opposer au mouvement offensif qu'aurait pu tenter le maréchal Victor.

De son côté, le maréchal Soult, informé de la position critique où se trouvait le maréchal Ney en Galice, et ne pouvant plus compter sur la coopération du maréchal Victor, présumait bien, sans avoir d'ailleurs des renseignements précis sur la marche de l'armée anglaise, qu'il ne tarderait pas à être at-

1809. Portugal. taqué du côté du Beira; il songeait déjà à se retirer par Mirandella et Braganza; mais, pour opérer cette retraite, il fallait être maître du pont d'Amarante. On a vu, dans le paragraphe précédent, que le général Loison, après la prise de cette ville, avait jugé convenable de suspendre l'attaque de ce pont, trop fortement défendu pour qu'on pût espérer de l'enlever sans une grande perte d'hommes. Le 2 mai, l'officier du génie attaché à la division Loison fit pratiquer une fougasse sous les retranchements qui défendaient les abords du passage, et, aussitôt après son explosion, le 17ᵉ d'infanterie légère, formé en colonne serrée, se précipita, la baïonnette en avant, sur le pont, malgré le feu violent d'artillerie et de mousqueterie qui partait de la rive gauche, et culbuta les troupes du général Silveïra, qui se dispersèrent dans les montagnes environnantes. La cavalerie poursuivit un gros de fuyards jusqu'à Villa-Réal, dont elle s'empara. La poste de Lisbonne venait d'y arriver : les gazettes et des lettres particulières apprirent aux Français le commencement des hostilités en Allemagne, et les levées extraordinaires faites en Portugal pour repousser l'invasion, de concert avec l'armée anglaise.

Nous venons de dire que le maréchal Soult n'avait que des données très-incertaines sur la marche du corps d'armée que sir Arthur Wellesley dirigeait alors en personne sur Oporto; bien que le passage de la Taméga fût ouvert à ses propres troupes par Amarante, il ne put se résoudre à quitter les bords du Duero avant d'y être forcé par une démonstration sérieuse qui le convainquît qu'il fallait absolument renoncer à l'espoir de la coopération des troupes du maréchal Victor en Portugal.

Toutefois le maréchal, ne se dissimulant point le danger de la position où se trouvait l'armée française, avait résolu de réunir ses troupes dans la province de Tras-os-Montes pour se couvrir du Duero et de la Taméga. Le 9, l'ordre fut expédié au général Lorges de rallier sa division avec la garnison d'infanterie de Viana, et de se rendre à Amarante par Guimaraens. Pour que cet ordre parvînt à sa destination, qu'il fût communiqué, et que les troupes de Viana, qui étaient les plus éloignées, pussent arriver à Amarante, l'état-major général calcula qu'il fallait cinq à six jours, c'est-à-dire qu'elles arrive-

raient sur la Taméga du 14 au 15; ainsi il fallait occuper Oporto jusqu'à cette époque pour couvrir le mouvement du général Lorges. 1809. Portugal.

Le 10 mai, la division de cavalerie légère du général Franceschi fut attaquée sur la Vouga par l'avant-garde anglaise, et se replia sur Oporto. Le maréchal fit aussitôt détruire le pont de bateaux établi sur le Duero. Le même jour, le général Loison fut informé par ses avant-postes que le maréchal Beresford, ayant passé le Duero à Lamégo, avait rejoint le général Silveira avec le corps détaché qu'il commandait.

Le 11, le duc de Dalmatie chargea le colonel Garbé de préparer la rupture du pont, afin qu'elle eût lieu aussitôt que les divisions Franceschi et Mermet auraient passé sur la rive droite du Duero. Le général Dulauloy fut prévenu de l'incendie du pont; il devait faire partir pour Amarante autant de voitures qu'il le pourrait, faire sortir le parc d'artillerie d'Oporto et l'arrêter au delà du faubourg de Vallongo, route d'Amarante; toute l'artillerie qu'on ne pouvait pas emmener devait être mise hors de service. Les généraux Merle et Delaborde furent prévenus de la retraite des divisions d'avant-garde et de la rupture du pont; ils eurent ordre de tenir leurs régiments aux casernes, prêts à marcher.

Le général Quesnel, gouverneur d'Oporto, fut informé par l'état-major général que les divisions qui étaient sur la rive gauche faisaient leur retraite sur la rive droite, et qu'aussitôt après le pont serait détruit. Il lui fut également prescrit de faire amener sur la rive droite tous les bateaux qui étaient sur la rive gauche, et de les faire réunir sur un point, afin que la garde en fût plus aisée; cet ordre exécuté, il devait empêcher qu'aucun passage eût lieu. On le prévint encore que les quatre régiments des divisions Merle et Delaborde avaient l'ordre de se tenir dans leurs quartiers, prêts à marcher; qu'il devait donner pareils ordres aux troupes sous son commandement, à l'exception d'un bataillon, qu'il devait poster sur le quai avec de l'artillerie, pour le service, et pour protéger le mouvement des divisions d'avant-garde. Tous les bagages devaient sortir de la ville et s'établir hors du faubourg de Vallongo.

De son côté, l'intendant général de l'armée, M. Lenoble,

1809. Portugal. administrateur aussi zélé qu'actif, fit transporter sur la rive droite les magasins qui existaient à la rive gauche; il fit aussi distribuer le biscuit, verser dans la caisse du payeur de l'armée ce qu'il y avait dans les caisses publiques, et reconnaître les malades en état de service. Le nombre de ceux qui parurent incapables d'être déplacés se trouva être de 900.

Les soldats d'infanterie durent être pourvus de cent cartouches, et ceux de cavalerie de cinquante. On fut prévenu que le quartier général s'établirait dans la nuit au faubourg d'Oporto, route de Vallongo.

Le même jour, 11, vers midi, les Anglais se présentèrent devant Grejo (entre la Vouga et le Duero, à peu de distance de la mer) avec 2,000 chevaux et 15,000 hommes d'infanterie; en même temps, une seconde colonne, sous les ordres du général Hill, longeait la mer, et une troisième, commandée par le général Murray, fut dirigée sur le Duero, au-dessus d'Oporto, pour réunir des barques.

Cependant les généraux Franceschi et Mermet continuaient leur mouvement de retraite; il y eut quelques engagements d'arrière-garde, dans lesquels le 47e régiment, qui marchait le dernier, se conduisit avec distinction. Ces divisions vinrent prendre position en avant de Villa-Nova, et à huit heures du soir elles commencèrent à passer le Duero. Le général Mermet eut ordre de diriger sa division à l'extrémité du faubourg, sur la route de Vallongo à Amarante, où il devait la faire rentrer en colonne, par régiments, jusqu'au lendemain matin, pour lui faire prendre une position militaire sur deux lignes.

A deux heures après minuit le pont sauta, et les pontons désunis achevèrent de brûler au milieu du fleuve.

Dans la soirée, le maréchal s'était transporté sur le quai, afin de voir par lui-même si l'ennemi suivrait l'arrière-garde et se présenterait sur le bord du fleuve pour forcer le passage et chercher à s'opposer à la destruction du pont. A quatre heures du matin il rentra à son quartier général et expédia de suite un ordre qui contenait les dispositions suivantes :

Le général Franceschi fut chargé de garder la côte et de former l'arrière-garde avec la brigade Reynaud, de la division Merle.

Le général Delaborde était chargé de soutenir l'arrière-garde; le général Mermet devait, dans le jour, établir une de ses brigades à Valiongo, et les deux autres à Baltar. Il lui était recommandé d'avoir, jusqu'à nouvel ordre, de fréquents partis sur sa droite, pour savoir tout ce qui se passait sur le Duero, et faire en sorte de détruire tous les bateaux dont on pourrait s'emparer. Le général Caulaincourt devait aller s'établir à Amarante avec le 86e de ligne et le 19e de dragons, et laisser le 18e entre Baltar et le pont de Paredes sur la Souza.

Par ces dispositions tout le cours du Duero, où pouvaient se présenter les Anglais, était observé, et si l'ennemi venait à passer, ce ne pouvait être que par la faute de ceux qui étaient chargés de le surveiller et de s'opposer à son passage.

Il fut écrit au général Loison, qui n'avait pas donné de ses nouvelles depuis le 7, veille de son départ d'Amarante, pour le prévenir des événements et du dessein qu'avait le maréchal de porter l'armée dans la province de Tras-os-Montes. Il avait ordre de tenir poste à Mezenfrio et Povoa-da-Ragoa, pour empêcher l'ennemi d'entreprendre le passage sur ces deux points; il devait, dans le cas où il lui paraîtrait impossible d'opérer dans la province de Tras-os-Montes, de revenir à Amarante, et d'envoyer au maréchal, en toute hâte, un officier pour l'en instruire et le mettre dans le cas de donner de nouveaux ordres. M. de Tholozé, aide de camp du duc de Damaltie, fut chargé par lui de se rendre auprès du général Loison, et, indépendamment de la lettre dont nous venons de rendre compte, de lui donner tous les détails sur les opérations et la situation des armées.

Le duc de Dalmatie pouvait raisonnablement croire, après avoir pris toutes ces mesures, que la ligne du Duero était une barrière qui ne pouvait être franchie qu'avec de grands préparatifs, et qu'il aurait le loisir de rester en position défensive assez de temps pour que le général Lorges pût opérer son mouvement sur Amarante.

Vers six heures du matin, le général Mermet fut informé par un officier d'état-major que les Anglais passaient le Duero; cet avis fut négligé, parce que, dit une relation, le général supposa sans doute que les reconnaissances envoyées par lui

1809. Portugal. sur les bords du fleuve n'auraient pas manqué de le prévenir de ce passage, s'il eût été réel. Toutefois la même nouvelle parvint au maréchal, qui envoya l'un de ses aides-de-camp au général Quesnel, pour lui donner l'ordre de vérifier par lui-même ce qui se passait sur le fleuve.

Le gouverneur d'Oporto, après avoir obéi à cet ordre, en vint rendre compte au duc de Dalmatie, et lui dit qu'aucun passage des Anglais n'avait lieu; qu'on n'en voyait pas même sur la rive opposée, et que, ce qui avait donné lieu au bruit de cette tentative, c'est que des traîneurs, arrivés après la rupture du pont, avaient appelé, et que l'on avait forcé des bateliers à aller les chercher; mais que lui, général Quesnel, avait défendu, sous quelque prétexte que ce fût, de conduire des barques à la rive gauche. Le maréchal dut s'en rapporter à une assurance aussi positive.

Cependant le passage des Anglais sur la rive droite n'était que trop réel. Le général Murray, secondé par les habitants de la rive gauche du haut-Duero, avait fait descendre au-dessus d'un couvent, dit de la Serra, tous les bateaux dont il avait pu disposer; il paraît même qu'un bac, placé habituellement dans cet endroit, y avait été laissé, contre les ordres du maréchal, et que le général Quesnel n'avait placé le bataillon de garde que sur les quais au-dessous du pont, sans envoyer le plus petit poste au-dessus. Cette négligence favorisa l'entreprise de l'ennemi. Les troupes anglaises commencèrent à passer dans la nuit du 11 au 12; les premiers débarqués se formèrent dans un enclos appelé le Prado, et dans le parc du palais épiscopal.

A dix heures et demie, le général Foy monta sur une éminence en face du couvent de la Serra; il vit sur le fleuve, vis-à-vis du faubourg, des barques en mouvement remplies de soldats qui avaient ôté leurs habits, et, sur la rive droite, il remarqua en même temps des hommes montés sur des murs de clôture, faisant des signaux aux arrivants. Il courut sur-le-champ à la caserne du 17e régiment, et fit prévenir le général Delaborde. Celui-ci avertit le duc de Dalmatie, qui monta à cheval et se porta au faubourg de Vallongo. La générale battit, et les troupes, qui avaient ordre de se tenir prêtes, furent à l'instant sous les armes.

Le général Foy, à la tête du 17ᵉ, se porte sur le point qu'il a observé, et trouve l'ennemi à l'entrée du faubourg, entre la route de Vallongo et le Duero. Il l'attaque avec vigueur, et le général Delaborde arrive à son soutien avec le 70ᵉ, à la tête duquel marchait le général Arnaud. Le combat fut des plus vifs; les généraux Delaborde et Foy furent cernés un moment et dégagés; le général anglais Paget fut blessé, pris, et bientôt délivré. L'ennemi se trouva arrêté, et ne put s'emparer de la route. Lorsque les troupes françaises, attirées vers le faubourg de Vallongo pour combattre, quittèrent le quai, des mariniers purent amener, de la rive droite, des barques aux troupes ennemies qui étaient encore sur la rive gauche, et celles-ci effectuèrent divers autres passages dans le prolongement des quais; le 4ᵉ d'infanterie légère et le 15ᵉ de ligne furent alors engagés, et se battirent dans la ville.

Le général Foy fut blessé, le général Delaborde fut renversé de son cheval et eut de fortes contusions; 300 hommes furent tués ou pris. Une compagnie d'artillerie légère, qui soutenait la retraite, ayant eu tous les chevaux de sa première pièce tués dans une rue étroite du faubourg, dut abandonner ses batteries, qui ne pouvaient plus passer.

Le combat cessa à une demi-lieue d'Oporto. Le général Franceschi, qui soutenait la retraite avec le général Reynaud, arrêta l'arrière-garde à Vallongo. Les troupes des généraux Delaborde et Merle prirent position à Baltar; la division Mermet poussa jusqu'à la Souza; le parc d'artillerie et les bagages avaient déjà passé cette rivière, et la brigade de dragons du général Caulaincourt, ainsi que le 86ᵉ de ligne, occupaient Baltar et Paredes. Ainsi l'armée était sur la route d'Amarante, où l'on devait passer la Taméga, pour se réunir aux troupes que commandait le général Loison, qui devait occuper, d'après ses instructions, les points importants de Mezenfrio et Povoa-da-Ragoa, dans la province de Tras-os-Montes.

Nous avons dit que le capitaine Tholozé était parti le matin d'Oporto pour se rendre auprès du général Loison. Il arriva à quatre heures du soir à Amarante, où il trouva ce général qui y était entré la veille, sans avoir adressé de rapport au maréchal; même après avoir lu la lettre de ce dernier, écrite à cinq

1809. Portugal. heures du matin, il croyait encore inutile d'écrire; il engagea M. de Tholozé à rester avec lui, parce que le duc de Dalmatie devait, selon toute apparence, être en retraite sur Braga; il lui dit qu'il dirigerait lui-même, dans la nuit, ses troupes par Guimaraens, pour rejoindre le maréchal sur le Cavado. En vain l'aide-de-camp du duc fit observer au général Loison que son général en chef, le croyant maître de la province de Trás-os-Montes, se retirait sur lui, qu'il n'y avait pas un moment à perdre pour le prévenir de l'état des choses, et qu'il le conjurait de garder le pont d'Amarante jusqu'au lendemain matin.

Dans ce même temps les Portugais attaquent les troupes du général Loison sur la Taméga. Le 36ᵉ régiment, sous les ordres du colonel Berlier, repousse seul cette agression. Alors le capitaine Tholozé insiste pour qu'il lui soit permis de retourner vers le maréchal, et le général Loison écrit à ce dernier que, parti d'Amarante le 8, il s'était porté sur Mezenfrio; que, le 9, il avait marché sur Povoa-da-Ragoa, où était l'ennemi, occupant en force une tête du pont bien retranchée et garnie d'artillerie; qu'il avait aussi remarqué beaucoup de mouvement sur la rive gauche du Duero, et un passage très-fréquent de troupes sur la rive droite; que, le 10, il avait fait attaquer Povoa-da-Ragoa sans succès, et que, l'ennemi augmentant incessamment, il avait cru devoir ordonner la retraite; que, le même jour 10, il avait ramené ses troupes à Mezenfrio, et le lendemain 11 à Amarante. Il ajoutait qu'il était poursuivi par 10 à 12,000 hommes; que le 36ᵉ régiment venait de soutenir un combat très-brillant contre l'avant-garde de cette troupe; mais que, malgré cet avantage, il devait évacuer la rive gauche de la Taméga, et même se retirer, dans la nuit, d'Amarante sur Guimaraens, pour éviter d'être enveloppé. Le capitaine Tholozé remit ce rapport au maréchal, à une heure et demie du matin, au quartier général de Baltar.

L'abandon du pont de la Taméga par le général Loison mettait l'armée dans la position la plus critique. A l'ouest, l'armée anglaise; au midi, le Duero; à l'est, la Taméga, les corps de Silveira, de Bacellar, de Wilson, et l'armée du maréchal Beresford, maîtresse du pont d'Amarante; au nord, la chaîne des

monts Santa-Catalina, sans un seul chemin praticable pour les voitures. 1809. Portugal.

La décision du duc de Dalmatie fut prompte et digne de sa réputation. Sans rassembler de conseil de guerre, ce qui eût entraîné trop de temps, il prit, sur sa responsabilité, les dispositions suivantes :

1° L'infanterie et la cavalerie devaient prendre autant de cartouches qu'elles pouvaient en porter; le surplus devait être chargé sur les chevaux du train d'artillerie.

2° Les sapeurs et l'artillerie devaient prendre les outils jugés indispensables.

3° On devait mettre le feu à toutes les voitures du parc des bagages.

4° Ce qui restait d'artillerie devait être détruit.

5° L'armée, ainsi allégée de tout ce qui pouvait gêner sa marche, devait remonter la vallée de la Souza par un sentier pratiqué sur la rive droite.

Ces dispositions furent exécutées. L'armée suivit ensuite des chemins impraticables à l'artillerie, pour gagner les hauteurs de Pombeiro, où l'on rejoignit le corps du général Loison. De là on se dirigea sur les hauteurs de Guimaraens, où le maréchal descendit, et fut rejoint pendant la nuit par deux régiments de dragons du général Lorge et la garnison de Viana, ce qui compléta la réunion de toutes les troupes de l'armée. Au lieu de suivre la route de Guimaraens à Braga, le duc de Dalmatie, faisant encore détruire l'artillerie des généraux Loison et Lorge, gagna les hauteurs, et mit en marche la colonne, en la dirigeant sur Povoa-di-Lanhozo et Carvalho-da-Este, où s'était livrée la bataille du 20 mars. Le 14 au soir, le maréchal arriva avec l'avant-garde à Povoa-di-Lanhozo. Le lendemain, il envoya sur Braga une forte reconnaissance de dragons, qui eut avis d'une avant-garde ennemie à une lieue de cette ville; mais, comme l'armée française occupait la route, elle avait gagné une marche sur l'armée anglaise.

Le maréchal, prévoyant que l'armée pouvait être dans le cas d'en venir aux mains à l'arrière-garde avec les Anglais, et en tête avec les Portugais, fit faire halte, et forma toutes les divisions sur les mamelons qui s'élèvent en amphithéâtre,

1809. Portugal.

depuis le ruisseau de Lanhozo jusqu'au-dessus de San-Joao-del-Rey; il donna ensuite aux troupes une nouvelle organisation.

La gauche, marchant en retraite la première, fut composée de la brigade de dragons du général Vialannes et de la division d'infanterie du général Heudelet : le commandement en fut confié au général Loison. Le centre était formé du personnel de l'artillerie et des chevaux du train, avec quelques troupes; le tout sous les ordres du général d'artillerie Bourgeat. La droite devant soutenir la retraite contre l'armée anglaise, le maréchal s'en réserva le commandement direct. Les divisions qui la composaient marchaient dans l'ordre suivant : la division de dragons du général Laheussaye, les divisions d'infanterie Delaborde et Mermet, celle du général Merle; enfin la cavalerie légère, formant l'arrière-garde; le général Franceschi, qui la commandait, devait se concerter avec le général Merle.

L'armée arriva, le 15 au soir, au village de Salamonde. Là, le maréchal apprit que le pont de Rùyvaens, sur le Cavado, était coupé et gardé par 5 à 6,000 hommes ayant du canon; que, depuis le matin, on travaillait à détruire le Ponte-Nuovo sur le Cavado, par où passe la petite route de Montalegre, et qu'il était faiblement gardé.

La situation de l'armée était des plus critiques : les soldats étaient pieds nus, et les chevaux presque tous déferrés; les uns et les autres n'avaient point pris de nourriture depuis trois jours; une pluie continuelle avait rouillé les armes et mouillé les cartouches. On s'avançait dans des défilés et sur des revers de montagnes dont les chemins souvent n'avaient qu'un pied de largeur. Les Anglais pressaient alors l'arrière-garde du maréchal. A droite étaient des rochers à pic et des montagnes inaccessibles, à gauche des ravins et des précipices affreux. Le maréchal assembla ses généraux et tint conseil, à l'issue duquel il fit appeler le major Dulong (il était neuf heures du soir). « Je vous ai choisi dans l'armée, dit-il à ce brave officier, pour que vous vous empariez du Ponte-Nuovo, que l'ennemi coupe en ce moment... Vous chercherez à surprendre l'ennemi : le temps vous favorise; vous l'attaquerez vivement et à la baïonnette; vous

réussirez, ou vous mourrez. Je ne veux d'autre nouvelle que celle du succès; point d'autre rapport : votre silence m'en tiendra lieu. Prenez cent hommes d'élite où vous voudrez : cela doit vous suffire; vous y ajouterez vingt-cinq dragons, dont vous tuerez les chevaux, s'il en est besoin, pour vous faire un rempart au milieu du pont, soutenir et rester maître du passage. » Le major partit avec des soldats déterminés et un guide portugais, que l'on tint attaché avec des bretelles de fusil. Arrivé à portée de pistolet du pont, il vit que l'ennemi en coupait la dernière solive. Il était alors une heure du matin; la pluie tombait à flots. Harassés de fatigue, les travailleurs ennemis crurent pouvoir prendre quelque repos avant d'achever leur tâche. Les torrents qui descendaient des montagnes et le Cavado lui-même occasionnaient un bruit tel que la marche de la petite colonne française ne fut point entendue. En un moment, la sentinelle placée au pont est surprise et égorgée avant de pouvoir donner l'alarme. 25 grenadiers et le major Dulong passent à plat ventre sur la solive; un d'eux tombe dans le Cavado, et sa chute ne produit heureusement aucun effet. Le poste avancé de l'ennemi, fort de 24 hommes, est surpris, et tombe sous les coups de baïonnette sans qu'un seul cri soit proféré; cela était de la plus haute importance. Le reste de la colonne française, demeuré sur la rive opposée, commence alors une fusillade très-vive, en même temps que le major et ses 24 grenadiers se précipitent, au cri d'*en avant!* vers une hauteur voisine, que l'ennemi, épouvanté de cette attaque soudaine, abandonne avec une partie de ses armes.

1809.
Portugal.

Le maréchal, informé sur-le-champ de cet heureux événement, accourut en toute hâte avec les premières troupes qu'il trouva, afin de faire réparer le pont et accélérer le passage de l'armée; mais cette réparation ne fut ni assez prompte ni assez solide pour empêcher qu'il ne pérît plusieurs soldats. Le maréchal embrassa le major Dulong et lui dit : « Je vous remercie au nom de la France, brave major; vous avez sauvé l'armée : si j'occupe une page dans l'histoire, votre nom y sera inscrit à côté du mien; mais la journée n'est pas encore terminée pour vous. »

L'armée continua sa marche en bon ordre. A neuf heures

1809. Portugal.

du matin, l'avant-garde fut arrêtée par un nouvel obstacle qui semblait insurmontable. Le défilé formait un coude assez long, dans lequel on découvrait le flanc gauche jusqu'au pont de Misarella. Ce pont, qu'il fallait franchir, était sur un torrent dont les bords étaient très-escarpés; il n'était pas coupé, mais l'ennemi l'avait embarrassé par des arbres, des quartiers de roc et autres moyens obstruants, derrière lesquels il s'était retranché. La chaîne de rochers qui dominait ce passage intercepté, ainsi que toute la rive opposée, était garnie de tirailleurs portugais, dont on apercevait à peine le bout des fusils. La tête de colonne ne put pas s'avancer plus loin. Le major Dulong s'y trouvait; il dirigea d'abord ses voltigeurs vers le pont, mais ils furent repoussés avec perte; il revint à la charge, soutenu par un bataillon du 32e régiment; ce fut encore sans succès. L'ennemi ne perdait pas une seule de ses balles. Voyant les Français arrêtés ainsi devant lui, il poussait déjà des cris de joie; un instant de retard et d'hésitation perdait tout; enfin il fallait vaincre ou mettre bas les armes. Le major Dulong réunit ce qu'il put des voltigeurs de la garde de Paris et du bataillon du 32e, et, se mettant à la tête des grenadiers du 15e léger, il s'élance, au pas de charge, au milieu d'un feu terrible; mais, près d'arriver au pont, frappé d'une balle à la tête, il tombe, ainsi que bon nombre de ses intrépides soldats [1]. Sans perdre courage, les voltigeurs et les grenadiers gravissent, sous une grêle de balles, les arbres qui embarrassent le pont, escaladent les quartiers de rocher, et parviennent enfin de l'autre côté. En un moment, l'ennemi, qui regardait ce passage comme inexpugnable, saisi d'épouvante et se croyant perdu, cesse son feu et prend la fuite. L'armée, dont l'arrière-garde était dans le même temps vivement poussée, put continuer sa marche et fut sauvée; car dès lors elle ne trouva plus d'empêchement à sortir du Portugal.

L'armée atteignit Montalegre dans la soirée du 17, et le maréchal eut lieu de s'applaudir de sa prévoyance, qui lui avait fait devancer les troupes portugaises sur ce point. La cavalerie prit position, avec l'arrière-garde, en avant de la ville, sur

[1] Le major Dulong survécut à cette blessure presque mortelle.

la rive gauche, et le gros des troupes déboucha dans la plaine qui est sur la rive droite, pour y camper en ordre de bataille. 1809. Portugal.
La ville de Montalegre, qui tire son nom de la position qu'elle occupe autour d'une montagne isolée au milieu d'une plaine assez étendue, est la dernière ville de Portugal sur cette partie de la frontière. A une lieue plus loin on entre sur le territoire de Galice. Ce voisinage rendit à l'armée toute son énergie et sa confiance. Pendant la nuit du 17 au 18, on aperçut sur le sommet des montagnes, dans la direction de Chavés et dans celle de la route que l'on venait de parcourir, les feux de l'ennemi; mais il arrivait trop tard pour atteindre le but qu'il s'était proposé.

Le 18 au matin l'armée française s'avança vers la frontière de Galice, dans la direction d'Orensé. Toute la cavalerie resta en bataille dans la plaine de Montalegre jusqu'à midi, pour repousser les Portugais, s'il leur avait pris fantaisie d'attaquer; mais comme les deux divisions des généraux Lorge et Franceschi présentaient une masse de plus de 2,000 chevaux, le général Silveira ne jugea pas prudent de sortir du défilé où il se trouvait avant le départ de ces redoutables adversaires. Les troupes françaises entrèrent en Galice par le village de Santiago de Rubias. Aux transports de joie qui agitaient tous les soldats, on eût dit qu'ils touchaient le sol de la partie. Ces sentiments étaient bien naturels, puisqu'ils allaient enfin se trouver en communication avec les autres corps d'armée, et recevoir, après un intervalle de sept mois, des nouvelles de France.

Le 19, le 3e régiment suisse, qui marchait à l'avant-garde, entra dans le bourg d'Allaritz; l'uniforme rouge de cette troupe occasionna une singulière méprise : les habitants, auxquels on avait dit que l'armée du maréchal Soult était anéantie, et que les Anglais allaient entrer en Espagne, prirent les Suisses pour des soldats de l'armée britannique, et s'empressèrent de leur apporter des vivres, du vin, en maudissant les Français. Plusieurs d'entre eux se vantaient même d'avoir assassiné des soldats isolés, et voulaient, disaient-ils, marcher à la suite du régiment, afin d'achever avec lui la destruction de tous ceux qui restaient encore en Galice; mais bientôt parurent d'autres

1809. Portugal. bataillons revêtus de l'uniforme français. A leur vue, tous ces *matamores* galiciens coururent se cacher, et attendirent une meilleure occasion pour donner des preuves de leur bravoure.

L'armée arriva le 20 à Orensé, où, pour la première fois depuis sa pénible retraite, elle trouva des subsistances préparées; le maréchal accorda la journée du 21 pour le repos des troupes. Toutefois, l'avant-garde marcha aussitôt sur Lugo, afin de délivrer cette ville, alors resserrée vivement par un corps de 18 à 20,000 hommes, tant du corps de ligne de la Romana que de l'insurrection galicienne, sous les ordres du général Mahi. Le général de brigade Fournier, qui commandait dans Lugo, avait résisté jusqu'alors aux efforts de ses nombreux adversaires, malgré la faiblesse de sa garnison; mais, ayant épuisé tous ses moyens de subsistance, il était sur le point de capituler, lorsque l'avant-garde du maréchal Soult se présenta, le 22, devant les troupes assiégeantes. Un léger engagement suffit seul pour dissiper les bandes du général Mahi. La garnison de Lugo fut d'autant plus étonnée de voir arriver ce secours qu'elle partageait l'erreur des Galiciens, et croyait le corps d'armée du maréchal Soult entièrement perdu pour la France.

Telle fut l'issue d'une campagne sur le succès de laquelle Napoléon avait fondé de grandes espérances, et que tout concourut à faire échouer. L'empereur, dans son plan d'invasion, n'avait point assez calculé les moyens de résistance des Portugais, et les obstacles que rencontreraient les deux maréchaux, séparés d'ailleurs par un trop grand intervalle pour pouvoir mettre quelque ensemble dans leurs opérations. En effet, quoique le maréchal Victor eût battu le général Cuesta à Médellin, on a vu qu'il ne put abandonner le pays entre le Tage et la Guadiana, ni se mettre en communication avec le corps d'armée qui avait franchi le Minho.

Livré à ses propres forces, le maréchal Soult s'était trouvé dans l'impossibilité de tenir tête aux deux armées anglaise et portugaise, et à la population du nord du Portugal insurgée tout entière. Si l'on peut reprocher à cet habile capitaine de s'être laissé surprendre, pour ainsi dire, par l'armée anglaise dans Oporto, au moins conviendra-t-on qu'il sut réparer glorieusement cette faute par sa belle retraite. L'armée avait con-

servé ses drapeaux, ses armes, ses chevaux; elle était prête à rentrer en campagne : il eût été difficile de faire mieux en pareille circonstance. Les Anglais et les Portugais n'avaient point dépassé Montalegre; en voyant qu'ils ne pouvaient plus atteindre le maréchal Soult, les généraux ennemis retournèrent rapidement sur le Tage, où les appelaient les démonstrations que faisait alors le maréchal Victor sur Alcantara. 1809. Portugal.

Nous avons dit qu'à l'époque où le corps d'armée du maréchal Soult se trouvait sur les bords du Duero le maréchal Ney était occupé à se maintenir contre les tentatives du marquis de la Romana, qui, souvent vaincu, revenait à la charge après avoir rallié ses troupes dans les montagnes.

Vers le 20 avril, la Romana, quittant brusquement la Galice, s'était reporté dans les Asturies, pour casser et renvoyer la junte centrale de cette province, réunie à Oviédo. Cette assemblée insurrectionnelle entravait, par ses dissensions intestines, la marche des opérations militaires. La Romana en nomma une autre, composée de membres plus actifs et plus dévoués à la cause nationale.

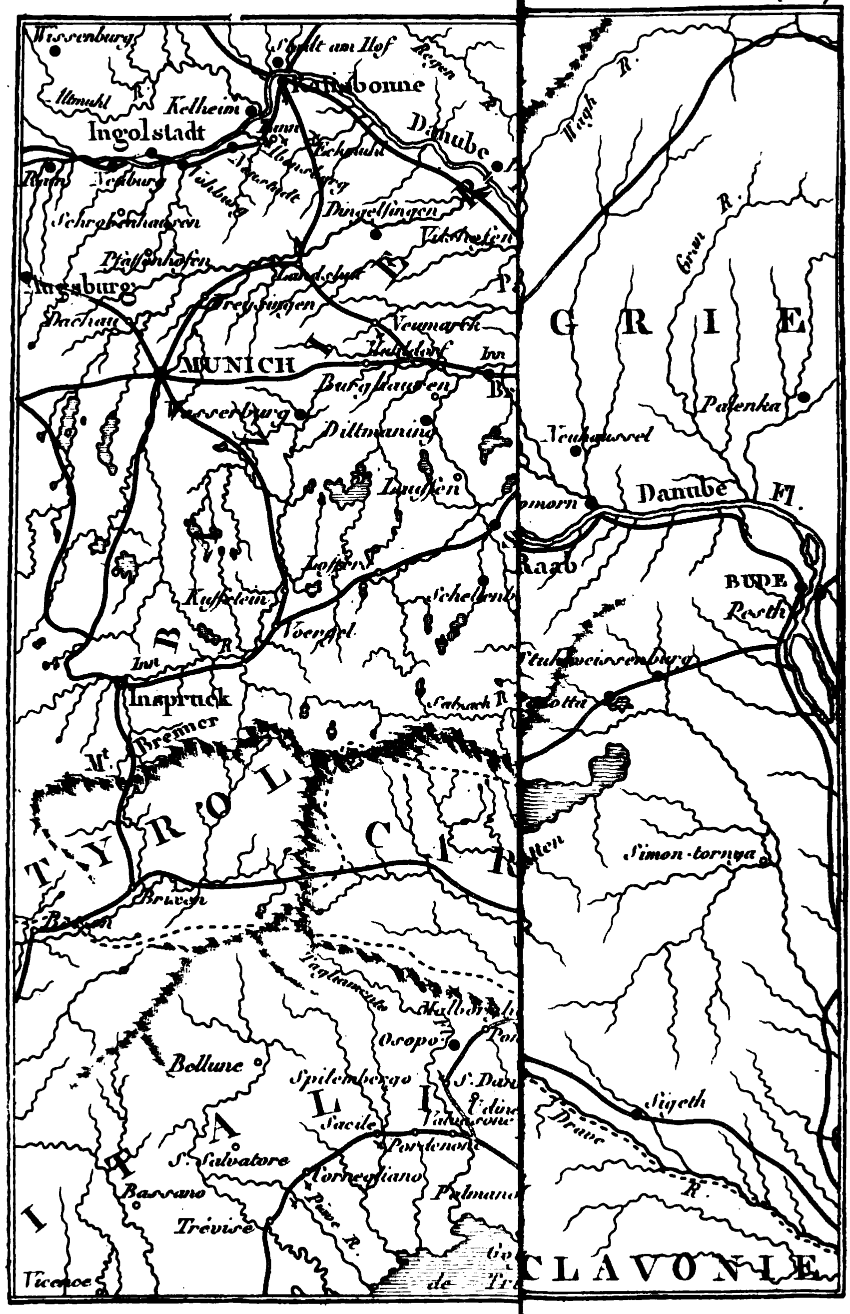
En apprenant ce mouvement du général espagnol, le maréchal Ney s'était concerté avec le général Kellermann, qui se trouvait dans le nord du royaume de Léon avec un corps de troupes, et il avait été convenu qu'ils marcheraient en même temps, chacun de leur côté, sur la principauté des Asturies, pour envelopper et écraser l'armée du marquis de la Romana, alors concentrée autour d'Oviédo. En conséquence de ce plan, le maréchal Ney avait quitté Lugo au commencement de mai, laissant dans cette place un détachement de ses troupes sous les ordres du général Fournier, auquel il recommanda de tenir jusqu'à la dernière extrémité, et il s'était dirigé, avec la presque totalité de ses forces, sur Oviédo, par la partie occidentale des Asturies, tandis que le général Kellermann franchissait, de son côté, les montagnes qui séparent cette principauté du royaume de Léon. Ce mouvement combiné amena, le 18 mai, trois fortes colonnes françaises devant Oviédo. Après plusieurs engagements, dans lesquels les Espagnols furent constamment repoussés, à la vue des forces imposantes qui le menaçaient, le marquis de la Romana se hâta d'évacuer ses positions et de

1809. Portugal. se retirer à Gijon, où il s'embarqua avec quelques-unes de ses troupes pour revenir ensuite en Galice, ainsi que nous le dirons plus tard.

Cette expédition avait eu lieu, comme on peut le remarquer, pendant que le maréchal Soult effectuait sa retraite du Portugal. Le général Kellermann restant dans les Asturies pour contenir les insurgés de cette province, le maréchal Ney jugea qu'il était urgent de revenir en Galice, où il présumait bien que les habitants, réunis à des colonnes du corps de la Romana, lesquelles, par une marche de flanc, s'étaient déjà reportées dans cette province, auraient profité de son absence pour inquiéter fortement le général Fournier dans Lugo. Ses troupes opérèrent, le 30 mai, leur réunion avec celles du maréchal Soult, devant cette ville.

Les deux maréchaux Soult et Ney étaient convenus, le 29 mai : 1° que le dernier agirait contre un corps espagnol commandé par les généraux Llerano, Morillo et Carrera, qui occupaient la basse Galice, et qu'après les avoir battus et s'être emparé de Vigo il enverrait une colonne sur Orensé ; 2° que le duc de Dalmatie se porterait contre la Romana, dans la vallée du Sil ; qu'après avoir dispersé cette armée ennemie il se dirigerait sur Puebla-de-Sanabria, observant les débouchés du Portugal, menaçant d'y rentrer, se mettant en communication avec le 6e corps par Orensé, et avec le 1er corps (maréchal Victor) par Zamora.

Mais, avant de pousser plus loin le récit des événements de la guerre d'Espagne, nous croyons devoir rappeler l'attention de nos lecteurs sur ce qui se passait alors en Allemagne, où avaient commencé les hostilités entre la France et l'Autriche, vers le milieu d'avril.


Wissenburg
Altmuhl R.
Kelheim
Ingolstadt
Ratisbonne
Danube
Dingelfingen
Pfaffenhofen
Augsburg
Dachau
Freysingen
Landshut
Neumarkt
MUNICH
Burghausen
Wasserburg
Dittmaning
Lauffen
Kuffstein
Inn
Inspruck
Mt. Bremmer
TYROL
Brixen
Bellune
Spilembergo
Osopo
Sacile
Pordenone
S. Salvatore
Bassano
Trevise
Vicence
Waagh R.
Gran R.
GRIE
Palenka
Neuhausel
Danube Fl.
Raab
BUDE
Pesth
Stuhlweissenburg
Salzach R.
Simon-tornya
Sigeth
Drave R.
CLAVONIE

LIVRE SIXIÈME.

GUERRE D'ALLEMAGNE.

CHAPITRE I.

SUITE DE L'ANNÉE 1809.

Guerre de la France avec l'Autriche; préparatifs des deux puissances pour entrer en campagne; commencement des hostilités; batailles de Tann, d'Abensberg; combat de Landshut; bataille d'Eckmühl; combat devant Ratisbonne; prise de cette ville, etc.

1809. Allemagne. 24 avril.

Nous avons dit, au commencement de ce volume, que la France n'avait jamais fourni à l'Angleterre, son éternelle rivale, d'occasion plus favorable pour renouer les fils de la coalition européenne qu'à l'époque où la guerre entreprise par Napoléon en Espagne, nécessitait l'emploi de la majeure partie des forces de l'empire dans la Péninsule. A la vérité, l'adroite politique de l'empereur des Français avait paru conjurer à Erfurt l'orage que le cabinet de Londres se disposait à faire éclater une cinquième fois sur la nation victorieuse des rois coalisés; mais les événements de Vimeiro et de Baylen, l'insurrection générale du Portugal et de l'Espagne, le départ successif de presque tous les corps de la grande armée d'Allemagne pour les Pyrénées, et la certitude que les forces britanniques allaient enfin coopérer de la manière la plus puissante à la guerre commencée dans le midi de l'Europe sous des auspices aussi favorables que les deux capitulations de Cintra et de Baylen, toutes ces causes réunies fixèrent l'irrésolution de l'Autriche. Cette puissance, qui n'avait point, pour rester neutre dans cette nouvelle querelle, les mêmes motifs que la Russie et la Prusse, et qui depuis quatre ans dévorait en silence l'humiliation du traité de Presburg, séduite d'ailleurs par l'appât des subsides anglais et par la

1809. Allemagne.

promesse formelle d'un corps auxiliaire, se décida à tenter encore une fois la fortune des armes, en profitant des leçons de l'expérience pour combiner un nouveau plan d'agression dont les chances fussent plus heureuses que celles des campagnes précédentes.

Avant de prendre cette détermination, l'empereur François II avait déjà manifesté des dispositions presque hostiles. La marche des différents corps de troupes françaises cantonnées en Allemagne avait donné lieu à des explications assez aigres, dans les premiers mois de l'année 1808. De nombreux armements avaient été ordonnés en Hongrie, en Autriche et en Bohême; les milices nationales, désignées sous le nom générique de *landwehr,* avaient été levées et organisées en bataillons; on s'occupait avec activité de la réparation des places fortes; des agents secrets provoquaient dans le Tyrol une insurrection générale. Sollicité par le ministre des relations extérieures, M. de Champagny, de s'expliquer franchement sur des préparatifs aussi extraordinaires, le comte de Metternich, ministre autrichien, répondit que son gouvernement n'avait point d'autre intention que celle de prendre une attitude défensive, tant pour sa sûreté intérieure que pour se garantir, du côté de la Servie, des attaques des Turcs, qui, sous le prétexte de soumettre Czerni Georges, paraissaient menacer les frontières de Hongrie. A l'appui de cette explication, François II crut devoir écrire à Napoléon, pendant le séjour de celui-ci à Erfurt, une lettre affectueuse et confidentielle, dans laquelle, après avoir protesté de ses bonnes dispositions et du désir qu'il avait de maintenir l'harmonie qui régnait entre les deux gouvernements, il finissait par dire : « Je me flatte que V. M. n'a jamais cessé d'en être convaincue (de ses dispositions pacifiques), et que, si de fausses interprétations qu'on a répandues sur des institutions intérieures organiques que j'ai établies dans ma monarchie lui ont laissé, pendant un moment, des doutes sur la persévérance de mes intentions, les explications que le comte de Metternich a données à son ministre les auront entièrement dissipés. » Le baron de Vincent, porteur de cette lettre de l'empereur d'Autriche, fut en outre chargé de promettre toutes les garanties qui pourraient sembler nécessaires au monarque français.

Certain que la Russie et la Prusse resteraient fidèles au traité de Tilsit, et ne pouvant pas croire, quelle que fût d'ailleurs l'influence des démarches de l'Angleterre auprès du gouvernement autrichien, que ce dernier osât soutenir seul le poids d'une nouvelle guerre en Allemagne, Napoléon parut satisfait des explications qu'on lui donnait, et se livra tout entier à l'exécution du plan qu'il avait formé pour soumettre l'Espagne. 1809. Allemagne.

Mais à peine l'empereur des Français avait-il franchi les Pyrénées que le cabinet de Saint-James, redoublant ses instances auprès de la cour de Vienne, lui démontra que le moment était enfin venu de reprendre les armes pour venger l'humiliation des campagnes précédentes et s'affranchir des fâcheuses stipulations du traité de Presburg. Les préparatifs de guerre recommencèrent alors avec une nouvelle activité; des proclamations semi-officielles, répandues avec profusion dans les États héréditaires, appelèrent les peuples à s'armer de nouveau pour assurer l'indépendance de leur patrie et conquérir celle de l'Allemagne entière; et cet état de choses, dont Napoléon fut promptement informé, lui parut si grave qu'il crut devoir quitter la direction des opérations en Espagne pour revenir à Paris avec la rapidité de l'éclair.

Cette guerre avec l'Autriche contrariait trop alors les desseins de l'empereur des Français pour qu'il ne tentât pas toutes les voies possibles de conciliation; il alla jusqu'à proposer à François II la médiation de la Russie. Le comte de Romanzow, ministre des affaires étrangères de cette dernière cour, et qui se trouvait à Paris à cette époque, fut chargé par Napoléon de proposer à l'ambassadeur d'Autriche un arrangement qui unirait les trois empires par les liens d'une triple garantie, c'est-à-dire qui donnerait à l'Autriche, pour sûreté de l'intégrité de son territoire, la garantie de la Russie contre les entreprises de la France, celle de la France contre les entreprises de la Russie, et enfin celle de l'Autriche contre les entreprises séparées des deux autres puissances. Cette ouverture franche, et qui démontrait que Napoléon voulait rester en paix avec l'empereur François II, fut rejetée d'après les conseils du gouvernement britannique. Le ministère autrichien tergiversa dans ses réponses, chercha à trainer les pourparlers en lon-

1809. Allemagne. gueur, et finit par démasquer tout à coup ses véritables intentions, celles de s'unir avec l'Angleterre et de recommencer la guerre en Allemagne, en mettant à profit la puissante diversion qui s'opérait alors dans la Péninsule.

Les efforts de la cour de Vienne pour mettre sur pied une armée qui pût seconder ses desseins n'avaient point été sans succès. Au mois de février 1809, ses forces disponibles s'élevaient déjà à 500,000 hommes, tandis que l'empereur, dans la situation présente des choses en Espagne, pouvait à peine compter sur 200,000 hommes pour ouvrir la campagne en Allemagne, et dans ce nombre étaient comprises les troupes de la Confédération du Rhin. En Italie, on a vu que, dès l'année 1808, Napoléon avait distrait de l'armée du vice-roi et de celle du royaume de Naples des troupes destinées à former le corps d'armée qui devait agir en Catalogne. Depuis, et sur les instances de Murat, qui avait remplacé Joseph sur le trône de Naples, le monarque français avait arrêté qu'une partie des troupes de l'armée d'Italie renforcerait l'armée napolitaine, pour mettre le roi Joachim en mesure de faire la conquête de la Sicile. Toutefois, à la première nouvelle des armements de l'Autriche, cette dernière expédition fut contremandée, et, loin d'affaiblir l'armée du prince Eugène, Napoléon songea au contraire à l'augmenter, afin d'en pouvoir disposer selon les combinaisons de son plan d'opérations.

Les cours de Paris et de Vienne avaient continué jusqu'à la fin de mars d'échanger des notes illusoires; mais, le 6 avril, une proclamation de l'archiduc Charles, nommé généralissime des armées autrichiennes, fit cesser toutes les incertitudes. Elle était conçue en ces termes :

« Le salut de la patrie nous appelle à de nouveaux exploits.

« Aussi longtemps qu'il a été possible de conserver la paix par des sacrifices, et aussi longtemps que ces sacrifices ont été compatibles avec l'honneur du trône, avec la sûreté de l'État et avec la prospérité de la nation, notre monarque chéri a imposé silence à tout sentiment pénible à son cœur; mais quand tous nos efforts sont inutiles pour garantir notre heureuse indépendance contre l'ambition insatiable d'un conquérant étranger; quand d'autres nations tombent autour de nous, et

que des souverains légitimes sont arrachés des cœurs de leurs sujets ; quand le danger d'un assujettissement général menace aussi les États heureux de l'Autriche et ses habitants paisibles, alors la patrie demande de nous son salut, et nous sommes prêts à la protéger. 1809. Allemagne.

« Sur vous, mes chers compagnons d'armes, sont fixés les yeux du monde entier et de tous ceux qui chérissent encore l'honneur national et la prospérité publique. Vous ne partagerez jamais la honte de devenir les instruments de l'oppression ; vous ne ferez jamais dans des climats lointains des guerres sans fin pour satisfaire à une ambition dévastatrice ; vous ne verserez jamais vôtre sang pour un intérêt étranger et pour l'avidité d'autrui ; sur vous ne tombera jamais la malédiction d'avoir exterminé des peuples innocents, et d'avoir frayé le chemin à un étranger à travers les cadavres des défenseurs de leur patrie, pour atteindre au trône usurpé.

« Un sort plus propice vous attend. La liberté de l'Europe s'est réfugiée sous vos drapeaux ; vos victoires feront tomber ses chaînes, et vos frères de la Germanie (encore aujourd'hui dans les rangs ennemis) attendent de vous leur délivrance. La lutte est juste, sans quoi je ne serais pas aujourd'hui à votre tête.

« Nous renouvellerons dans les environs d'Ulm et de Marengo, que l'ennemi nous rappelle si souvent avec jactance, les exploits glorieux de Würtzburg et d'Ostrach, de Leiptingen et de Zurich, de Vérone, de la Trebia et de Novi ; nos armes donneront à notre chère patrie une paix durable. Mais nous ne pouvons atteindre ce noble but que par de grandes vertus. L'obéissance absolue, la discipline la plus sévère, le courage persévérant et la fermeté inébranlable dans les dangers sont les compagnons de la véritable bravoure. L'unité de la volonté et les opérations combinées de la masse entière amènent la victoire.

« Sa Majesté, mon souverain et frère, m'a donné des pouvoirs étendus tant pour récompenser que pour punir. Je serai toujours au milieu de vous, et c'est de vos chefs que vous recevrez sur le champ de bataille les premiers remercîments de la patrie.

1809. Allemagne. « Bientôt des troupes étrangères se joindront cordialement à nous pour combattre un ennemi commun; ce sont de braves compagnons d'armes, respectez-les comme vos frères. Ce n'est pas une vaine jactance, mais ce sont de nobles faits d'armes qui honorent le guerrier : c'est par votre valeur en présence de l'ennemi que vous devez prouver que vous êtes les premiers soldats du monde.

« C'est ainsi que je vous reconduirai un jour dans la patrie, accompagnés de l'estime de nos ennemis et de la reconnaissance des nations étrangères, après avoir obtenu par nos armes une paix honorable. C'est alors que vous jouirez de la satisfaction de notre monarque, de l'approbation du monde entier, qui sont la récompense de la valeur, enfin des bénédictions de vos concitoyens, et du sentiment d'avoir mérité le repos qui vous attend. »

Cette proclamation fut suivie, deux jours après, d'un manifeste adressé par l'empereur François II à ses sujets. Ce monarque reproduisait les idées de l'archiduc, et protestait, selon l'usage, que c'était bien malgré lui qu'il se voyait forcé de recommencer la guerre.

Jamais l'Autriche n'avait mis sur pied des forces aussi considérables que celles qui se trouvaient alors réunies pour entrer en campagne contre la France. 61 régiments de ligne, 17 régiments de frontières, quatre corps francs ou légions, portés au grand complet; cent soixante-huit bataillons de milices (*Landwehr*) de 1,000 hommes chacun, commandés par d'anciens officiers et exercés depuis dix mois; 54,000 hommes de l'insurrection hongroise; enfin, 60,000 hommes de troupes de cavalerie, d'artillerie et du génie, tel était l'ensemble de ces forces, qui présentaient un effectif de 550,000 combattants [1]. Instruit par l'expérience des campagnes précédentes, et investi

[1] L'archiduc Charles avait travaillé avec activité à l'organisation de cette armée, surtout à celle de l'infanterie et de l'artillerie : l'effectif des compagnies d'infanterie fut augmenté; le 3e bataillon de chaque régiment de ligne fut porté à un effectif égal à celui des deux premiers, ce qui éleva la force de cette arme à 279,972 hommes. Chaque régiment se composait de 2 compagnies de grenadiers et de 3 bataillons chacun de 6 compagnies, et s'élevait à 3,732 sous-officiers et soldats. Ces régiments étaient au nombre de 46.

de pouvoirs illimités, l'archiduc Charles avait cru devoir donner à l'armée autrichienne la même organisation que celle dont l'empereur des Français avait tiré tant d'avantages pour ses opérations en Allemagne, en Italie, et tout récemment en Espagne. En conséquence, les troupes dont nous venons de faire l'énumération étaient partagées en neuf corps d'armée principaux, et deux autres de réserve. Chacun de ces corps, composé des différentes armes, et fort d'environ 30,000 hommes, avait un état-major particulier, une administration intérieure; séparés, ils pouvaient agir par eux-mêmes; réunis, ils offraient une subdivision commode pour tous les mouvements partiels et le détail des subsistances.

Les six premiers de ces corps, ainsi que les deux de réserve, formant l'armée principale, sous les ordres immédiats de l'archiduc Charles, étaient destinés à agir en Allemagne. Ils étaient commandés par les généraux comte de Bellegarde, le comte Kollowrath, le prince de Hohenzollern, le prince de Rosenberg, l'archiduc Louis, frère de l'empereur, et le général baron Hiller; et les deux corps de réserve, par le prince Jean de Liechtenstein et le général baron Kienmayer. Ces corps de réserve se composaient de grenadiers, de cuirassiers, de dragons et de chevau-légers. Le 7e corps, commandé par l'archiduc

15 régiments hongrois s'élevaient chacun à 4,132 hommes. Les grenadiers furent réunis en 21 bataillons. Il existait en outre 9 bataillons de chasseurs à 720 hommes chacun, et 17 régiments de frontières de deux bataillons, dont 13 à 2,400 hommes et 4 à 2,160.

L'artillerie se composait de 791 bouches à feu, et la cavalerie, forte de 36,204 chevaux, se composait de 8 régiments de cuirassiers, 6 régiments de dragons, chacun de 6 escadrons et 798 chevaux; de 6 régiments de chevau-légers, 12 régiments de hussards, 3 régiments de uhlans, chacun à 8 escadrons et 1,192 chevaux.

En outre l'insurrection hongroise devait fournir, avec la Croatie et la Slavonie, 37,197 hommes d'infanterie et 16,734 hommes de cavalerie. La landwehr devait fournir 168 bataillons. Enfin 162 compagnies et 34 escadrons de dépôt étaient destinés à renforcer, au besoin, l'armée de réserve. Cependant la rapidité des événements fut cause qu'une partie de ces troupes nationales n'avait pas reçu une organisation définitive, et n'était pas prête au combat, à l'ouverture de la campagne; mais le fond des divers corps existait, et servit, dans le courant de la guerre, à recruter, compléter et grossir l'armée de ligne.

1809. Allemagne.

Ferdinand, était concentré en Galicie, pour se porter ensuite sur le grand-duché de Varsovie, dont la conquête entrait dans le plan d'opérations du cabinet autrichien; les 8e et 9e corps, placés sous le commandement de l'archiduc Jean, formaient l'armée qui devait marcher sur l'Italie par la Carinthie et la Carniole.

Dans le courant de mars, les cinq premiers corps de la grande armée autrichienne et le 1er corps de réserve se rassemblèrent en Bohême, à Pilsen, Prague, Piseck, Budweiss et Iglau. Le 6e corps et le 2e de réserve se réunirent dans la haute Autriche, à Wels et Ens.

L'armée de l'archiduc Jean, autre frère de l'empereur, se concentra, le 8e corps à Klagenfurth, le 9e à Laybach.

L'armée de l'archiduc Ferdinand, cousin de l'empereur, se réunit entre Cracovie, Konskié et Radom.

Le commencement des hostilités, de la part de l'Autriche, fut fixé au 10 avril.

Pour s'opposer à un pareil déploiement de forces, les Français n'avaient en Allemagne, au 1er mars, que le corps d'armée du maréchal Davoust, duc d'Auerstädt, un autre corps commandé par le général Oudinot, les troupes de la Confédération du Rhin; en Pologne, les troupes du grand-duché de Varsovie, et en Italie trois faibles divisions, sous le commandement du prince vice-roi.

Toutefois, au milieu des démarches que faisait Napoléon pour se maintenir en paix avec l'Autriche, ce prince actif ne négligeait aucune des mesures qui pouvaient le mettre à même de soutenir avec succès la nouvelle lutte où l'engageait la politique anglaise.

Voici quelle était la répartition et la force de l'armée française à l'ouverture des hostilités : le corps d'armée du maréchal Davoust, le 3e, se composait de quatre divisions d'infanterie, commandées par les généraux Friant, Morand, Gudin et Saint-Hilaire, au total de 45,000 hommes environ; d'une division de 8,400 hommes commandée par le général Demont, et formée des quatrièmes bataillons de divers régiments et d'une division de cavalerie légère aux ordres du général Montbrun, forte de 4,000 et quelques chevaux, non compris les garnisons

de Dantzig et des places fortes de la Prusse encore occupées par les Français, dont la force totale s'élevait à 8,750 hommes, et qui faisaient partie du même corps d'armée. Ces divisions, qui avaient passé l'hiver de 1808 à 1809 dans la Thuringe et la principauté de Bayreuth, reçurent, vers la fin de mars, l'ordre de se mettre en mouvement, par Nüremberg et Anspach, vers le Mayn et Würtzburg, pour de là se porter sur Ingolstadt et y passer le Danube. 1809. Allemagne.

Le corps du général Oudinot était composé de deux divisions d'infanterie, aux ordres des généraux Tharreau et Claparède, fortes ensemble d'environ 12,000 baïonnettes, et d'une brigade de cavalerie légère, commandée par le général Édouard Colbert, et forte de 2,000 chevaux. Les divisions Tharreau et Claparède avaient été formées de bataillons de grenadiers et voltigeurs tirés des régiments alors en Espagne. Dès la fin de février, toutes ces troupes avaient quitté les environs de Hanau, où le général Oudinot avait établi son quartier général, pour se diriger, à travers le grand-duché de Bade et le royaume de Würtemberg, sur le Danube, passer ensuite ce fleuve, et venir prendre des cantonnements sur le Lech.

Vers le même temps, les divisions Legrand, Boudet, Molitor et Carra Saint-Cyr, qui étaient en marche pour se rendre en Espagne, reçurent contre-ordre à Lyon et repassèrent le Rhin le 17 mars. Ces quatre divisions, destinées à former un nouveau corps d'armée, le 4e, dont l'empereur confia le commandement au maréchal Masséna, présentaient un effectif de 25,000 combattants, auxquels se réunirent 12,000 hommes des contingents de Bade et de Hesse-Darmstadt, et une division de cavalerie légère commandée par le général Marulaz, forte de 3,200 chevaux.

La légion portugaise, forte de 2,000 hommes, dont 400 de cavalerie, fut dirigée de Toulouse, où elle était cantonnée, sur le Rhin, pour faire partie, ainsi que la division du général Dupas, appartenant au corps d'armée du prince de Ponte-Corvo, chargé de la surveillance des côtes de la Baltique, d'un nouveau corps, le 2e, qui allait s'organiser, et dont le commandement fut donné plus tard au maréchal Lannes, duc de Montebello.

1809. Allemagne. Trois divisions de grosse cavalerie, sous les ordres des généraux Nansouty, d'Espagne et Saint-Sulpice, reçurent l'ordre de quitter leurs cantonnements pour se rendre en Bavière et y former un corps de réserve, dont le maréchal Bessières prit plus tard le commandement. De ces trois divisions, composées exclusivement de carabiniers et de cuirassiers, le maréchal Davoust conserva d'abord celle du général Saint-Sulpice, forte de 3,200 chevaux; celle du général Nansouty, de 4,800 chevaux, resta en attendant entre Ingolstadt et Donauwerth; celle du général d'Espagne, de 3,200 chevaux, joignit les troupes établies sur le Lech.

Les troupes de la Confédération du Rhin présentaient, par aperçu et lorsqu'elles seraient réunies, une masse de 76,000 hommes; mais, au 1er avril, il n'y avait en présence des Autrichiens que l'armée bavaroise, forte d'à peu près 40,000 hommes, dont 30,000 étaient formés en trois divisions de 10,000 hommes chaque : la première, sous les ordres du prince royal, à Munich; la seconde, sous les ordres du général Deroi, à Freising, et la troisième, commandée par le général de Wrede, à Straubing; les autres 10,000 hommes étaient répartis tant dans les places de la Bavière que du Tyrol. La totalité de cette armée bavaroise forma le 7e corps de la grande armée française à l'ouverture de la campagne, et l'empereur, de concert avec le roi de Bavière, en donna le commandement au maréchal Lefebvre, duc de Dantzig.

Le contingent du roi de Würtemberg, fort de 10,000 hommes, se rendit à Heidenheim, et dut former, sous les ordres du général Vandamme, le 8e corps de la grande armée.

Le maréchal prince de Ponte-Corvo reçut l'ordre de prendre le commandement de l'armée saxonne, forte d'environ 20,000 hommes, et de s'approcher du Danube, en observant dans sa marche les frontières de la Bohême.

On voit, par la récapitulation de toutes les forces dont nous venons de présenter la situation séparée, que Napoléon pouvait compter sur une masse de 180,000 hommes pour entrer en campagne; mais il faut remarquer aussi que ces troupes n'étaient point toutes en mesure d'opérer immédiatement. Les corps qui se trouvaient sur la rive droite du Danube, dans les

premiers jours d'avril, disséminés entre le Lech et l'Isar, à trente ou quarante lieues de distance les uns des autres, loin d'avoir une attitude offensive, ne présentaient nulle part une forte résistance, lorsque au contraire l'armée de l'archiduc Charles, rassemblée sur les bords de l'Ens, au nombre de 160,000 hommes, pouvait commencer les hostilités avec les plus grandes chances de succès. 1809. Allemagne.

Un des généraux de l'armée autrichienne, Mayer, avait présenté, dit-on, à l'archiduc Charles un plan de campagne, dont ce prince parut d'abord vouloir tenter l'exécution : il s'agissait de prendre la Bohême pour base des opérations de la principale armée. En débouchant de ce pays avec toutes les forces qui y étaient réunies dès le mois de février, et entrant en Saxe vers la fin de mars, au lieu d'attendre au 10 avril pour ouvrir la campagne, le prince Charles, à la tête de 160,000 hommes, pouvait écraser le corps du maréchal Davoust. Soit qu'il le surprît encore dans ses cantonnements, soit qu'il l'attaquât dans sa marche oblique pour gagner le Danube, il le dispersait dans le haut Palatinat, et l'éloignait du point de rassemblement indiqué à la grande armée française. Par cette même manœuvre, il coupait aussi ou arrêtait dans leur marche toutes les colonnes françaises ou alliées, en Saxe, en Hanovre, dans le nord de l'Allemagne, et établissait ainsi, dès le commencement de la campagne, le théâtre de la guerre sur le Rhin. Dans cet état de choses, on pouvait espérer de voir changer les dispositions de la Russie, qui se serait trouvée alors plus indépendante par l'éloignement des troupes françaises ; les côtes de la Baltique, débarrassées d'une surveillance fâcheuse, restaient ouvertes aux Anglais ; l'Autriche reprenait, par ces premiers succès et la présence de son armée formidable, son influence sur les princes de la Confédération et dans le nord de l'Allemagne ; l'archiduc tombait alors sur tous les corps français nouvellement en marche pour gagner le Danube, tandis qu'un autre corps d'armée autrichien aurait tourné la position du Lech par Innsbrück, Kempten et le Vorarlberg. Prises ainsi à dos et resserrées par l'insurrection du Tyrol, les troupes françaises et alliées déjà rassemblées sur la rive droite du Danube, se trouvant d'ailleurs en présence du 6e corps d'ar-

1809. Allemagne. mée et du 2e de réserve, réunis sous le commandement du général Hiller, auraient éprouvé les plus grandes difficultés en cherchant à se concentrer dans une position en arrière, et se seraient vues forcées d'opérer leur retraite par la Souabe et les frontières de la Suisse. Pendant ce temps, l'archiduc Jean, ouvrant quinze jours plus tôt la campagne sur les frontières des États ci-devant vénitiens, se trouvait en mesure de faire des progrès rapides sans craindre de s'aventurer, puisqu'il aurait eu alors son flanc droit couvert par l'insurrection du Tyrol, et son flanc gauche soutenu par l'insurrection de l'Istrie et de la Croatie, dont quelques corps auraient pu venir observer l'Isonzo.

Tel était le plan du général Mayer, et, comme nous l'avons déjà dit, l'archiduc se disposa d'abord à l'exécuter, puisque les cinq premiers corps d'armée se trouvaient réunis en Bohême vers la fin de mars, et qu'à la même époque le 1er corps de réserve s'était approché d'Iglau et de Neuhaus, tandis que le 6e corps était campé près de Wels, et le 2e de réserve près de la ville d'Ens ; mais, réfléchissant ensuite que la défense des États héréditaires allait se trouver, par ce mouvement hardi, abandonnée à ces deux derniers corps, et consultant d'ailleurs toutes les chances de l'entreprise, l'archiduc, admettant le projet du général Grünn, préféra les dispositions plus méthodiques de ce second plan, et résolut de se porter, parallèlement à ses adversaires, vers les points que ceux-ci cherchaient à gagner.

Ce qui affermit encore plus le généralissime autrichien dans cette détermination fut les nouvelles qu'il reçut successivement de la marche du corps du général Oudinot sur le Lech, du mouvement des troupes du maréchal Davoust, du rassemblement de l'armée bavaroise, du passage du Rhin par les quatre divisions précédemment destinées pour l'Espagne, enfin des ordres donnés aux différents contingents de la Confédération rhénane de venir joindre la grande armée sur le Danube. « Ces nouvelles, dit un général autrichien qui a écrit la relation de cette campagne [1], firent juger que le projet de Napoléon était

[1] Le baron de Stutterheim.

de concentrer son armée sur la rive droite de ce fleuve (le Danube), afin de mettre du retard dans le mouvement de la grande armée autrichienne, dans le cas où celle-ci voudrait, après avoir débouché de la Bohême, passer de la rive gauche sur cette même rive droite. On crut que les Français pouvaient arrêter ce mouvement en laissant un corps d'observation sur le Danube, tandis qu'ils s'assureraient des moyens d'attaquer, avec des forces supérieures, le corps du général Hiller, destiné à passer l'Inn et à entrer en Bavière. On voulut ne pas s'exposer à des revers en détail, dès l'ouverture de la campagne; on jugea important de rapprocher les opérations de la grande armée de celles du Tyrol et de l'Italie, et il fut décidé de porter la majeure partie des forces également sur la rive droite du Danube, d'autant que, le commencement des hostilités ayant été ajourné au 10 avril, on crut pouvoir faire ce grand mouvement sans qu'il entraînât une perte de temps plus considérable que celle qu'on s'était fixée. »

1809. Allemagne.

En conséquence, les deux premiers corps de la grande armée autrichienne restèrent en Bohême, sous les ordres des généraux comte de Bellegarde et comte Kollowrath, afin d'observer la marche du corps d'armée du maréchal Davoust, et d'occuper progressivement les routes qui aboutissent à Ratisbonne, Ingolstadt et Neuburg, tandis que les 3e, 4e et 5e corps, ainsi que le 1er de réserve, durent passer le Danube à Lintz, pour se réunir aux deux corps que le général Hiller commandait, et qui étaient cantonnés entre l'Ens et la Traun, et s'avancer ensuite avec eux sur l'Inn. Ce mouvement fut achevé le 8 avril, et le gros de l'armée autrichienne se trouva ainsi prêt à envahir la Bavière.

Voici quelle était à cette époque la force et la distribution de cette armée. Le 1er corps, comte de Bellegarde, 27,500 hommes, était à Plan; le 2e corps, comte de Kollowrath, 23,300 hommes, se trouvait entre Frauenberg et Pilsen. Ces deux premiers corps devaient traverser le haut Palatinat et opérer, sur le Danube, leur jonction avec le gros de l'armée, qui se disposait à passer l'Inn sur trois colonnes formées des 3e, 4e, 5e, 6e corps et des deux corps de réserve, savoir : le 3e corps, prince de Hohenzollern 23,900 hommes, à Mühlheim, en partant d'An-

1809. Allemagne. diesenhofen; le 4e corps, prince Rosenberg, 24,900 hommes, et le 1er corps de réserve, prince Jean de Liechtenstein, 13,000 hommes, à Schärding, en partant de ce lieu et de Taufkirchen; les 5e, archiduc Louis, 24,400 hommes; 6e, général Hiller, 23,300 hommes, et le 2e corps de réserve, général Kienmayer, 6,950 hommes, entre Braunau et Obernberg. L'aile gauche de l'armée était couverte par le général Jellachich, qui, avec 9,900 hommes du 6e corps, eut l'ordre de la flanquer par Wasserburg. Quelques détachements de troupes de ligne, appuyés par douze bataillons de landwehr bohémienne, observaient, sur le Mittelgebirg et à Carlsbad, les frontières de la Saxe.

Le 9 avril, l'archiduc Charles fit parvenir à Munich la note suivante adressée au général en chef de l'armée française :

« D'après une déclaration de S. M. l'empereur d'Autriche à l'empereur Napoléon, je préviens monsieur le général en chef de l'armée française que j'ai l'ordre de me porter en avant avec les troupes sous mon commandement, et de traiter en ennemies toutes celles qui me feront résistance. »

Le même jour, l'avant-garde autrichienne effectua le passage de l'Inn, et les hostilités commencèrent dès le lendemain, pendant que le gros de l'armée suivait le mouvement de l'avant-garde; mais ce mouvement, commencé le 10, s'exécuta avec plus de lenteur que ne le comportaient les dispositions arrêtées par le prince généralissime; car le 15 le général Hiller ne se trouvait encore qu'à Velden; l'archiduc Louis, entre Geisenhausen et Vilsbiburg; le prince de Hohenzollern, en arrière de ce dernier lieu; le prince de Liechtenstein, à Binabiburg; Kienmayer, à Eckelhofen, et le prince Rosenberg, à Frontenhausen. A gauche, un détachement composé d'un bataillon et trois escadrons, sous le major Scheibler, s'empara du pont de l'Isar à Mosburg; à droite, le général Veczay, avec trois bataillons et huit escadrons du 4e corps, avait déjà passé l'Isar à Landau et atteint Trieching; Passau fut occupé par trois bataillons et un escadron du même corps, qui, avec quelques bataillons de landwehr, bloquèrent le petit fort d'Oberhaus.

Dans le même temps, c'est-à-dire le 10 avril, les opérations correspondantes eurent lieu sur tous les points. Les 1er et 2e

corps, qui formaient comme l'aile droite de l'armée de l'archiduc Charles, quittèrent la Bohême, sous les ordres du comte de Bellegarde, l'un par Tirschenreuth et Neustadt, l'autre par Braunetsried, et se réunirent à Wernberg, situé à l'embranchement des deux routes qu'ils venaient de suivre. L'archiduc Ferdinand, à la tête du 7ᵉ corps, formant une armée séparée et qui s'était avancé jusque sur la frontière qui séparait la Pologne autrichienne du territoire cédé à la Saxe par le traité de Tilsit, passa la Pilica (rivière qui se jette dans la Vistule) auprès de Novemiasto, et déboucha sans obstacle dans le grand-duché de Varsovie. Les 8ᵉ et 9ᵉ corps, formant, sous les ordres de l'archiduc Jean, l'armée autrichienne d'Italie, se portèrent rapidement sur le Tagliamento. Le marquis de Chasteler, détaché avec 7,000 hommes du 8ᵉ corps, entra dans le Tyrol par la vallée dite Pusterthal, et arriva dès le 12 près de Brixen; un autre détachement, à peu près d'égale force et tiré du 9ᵉ corps, fut envoyé en Dalmatie, sous les ordres du général Stoichewich, pour agir contre le corps d'armée que le général Marmont, duc de Raguse, commandait dans ce pays.

1809. Allemagne.

La disposition adoptée par le prince Charles pour le passage de l'Inn présentait l'ordre de bataille que l'armée autrichienne conserva pendant ses premières opérations; ainsi, les 5ᵉ et 6ᵉ corps formaient la gauche; le 3ᵉ, le centre; le 4ᵉ corps et le 2ᵉ de réserve, la droite. L'archiduc marcha avec cette dernière aile.

Les troupes bavaroises, qui se trouvaient en première ligne, avaient reçu l'ordre de se replier sur l'Isar. La cour de Bavière venait de quitter Munich pour se rendre à Dillingen. Le roi Maximilien, en se séparant de ses sujets de la capitale, leur adressa une proclamation touchante, dans laquelle il leur rappelait tous les efforts qu'il avait faits pour assurer leur bonheur, et leur donnait l'espoir que son illustre allié, l'empereur Napoléon, ne laisserait pas longtemps impunie l'injuste agression des Autrichiens. La première division bavaroise, aux ordres du prince royal, occupait encore Munich; le général Deroi, avec la seconde, était à Freising, et le général de Wrede occupait, avec la troisième, une position en arrière du col de Straubing. Cependant, le 15, la division du prince royal se porta à Freising,

1809. Allemagne. celle du général Deroi, de là à Landshut, tandis que le général de Wrede, après quelques mouvements entre Eggmühl et Abensberg, s'établit à Biburg, sur l'Abens.

Bien que l'empereur Napoléon crût que les hostilités ne commenceraient pas avant la fin d'avril, il avait pris des précautions pour ne pas être surpris si la guerre éclatait avant cette époque. Donauwerth et Augsburg avaient été mis en état de défense et désignés comme principaux points de dépôts. Toutes les troupes venant de l'ouest devaient se réunir derrière le Lech; en attendant, les Bavarois devaient observer l'ennemi entre l'Isar et le Danube. Davoust devait prendre position sur la rive gauche de ce fleuve et diriger un fort détachement de ses troupes sur Ratisbonne. Le 13 avril, Masséna, venant d'Ulm, se réunit à Oudinot, qui, depuis le commencement du mois, cantonnait dans les environs d'Augsburg. Le contingent wurtembergeois arriva en même temps à Donauwerth, et la division Rouyer, formée des troupes princières de Saxe, au nombre de 5,000 hommes, arriva à Ingolstadt.

Les différentes colonnes de l'armée autrichienne, marchant dans la direction de l'Isar et parallèlement à cette rivière, avaient employé six jours entiers à faire un trajet d'une vingtaine de lieues communes de France, et cette lenteur, dans un mouvement d'où dépendait le succès de la campagne, allait avoir des suites bien graves pour les intérêts de l'Autriche. Pendant ce temps, le maréchal Davoust, qui s'était avancé à marches forcées sur le Danube, passait ce fleuve à Ratisbonne; la division Deroi se formait et entrait en ligne près de Vilsburg; le corps wurtembergeois accourait renforcer l'armée bavaroise; le général Oudinot, bientôt suivi par le maréchal Masséna, s'approchait de Pfaffenhofen, sur le flanc gauche de l'armée autrichienne; enfin Napoléon lui-même arrivait pour diriger les opérations.

Dès le 10, Berthier, prince de Neuchâtel, nommé de nouveau major général de l'armée française en Allemagne, était parti de Paris pour presser la réunion des différents corps et la marche des contingents de la Confédération rhénane. Le point de rassemblement avait été fixé à Ratisbonne; mais cet ordre, donné par l'empereur dans la supposition que l'armée

autrichienne ne s'ébranlerait point immédiatement après la déclaration de guerre, ne pouvait plus recevoir son exécution alors que l'archiduc s'avançait sur l'Isar. Le maréchal Lefebvre, commandant l'armée bavaroise, s'apercevant, le premier, du grave inconvénient qu'il y aurait à porter ses troupes sur le point de réunion indiqué, crut plus convenable de se former derrière l'Isar, pour retarder au moins les progrès de l'armée autrichienne. Par les mêmes considérations, le corps du général Oudinot et celui du maréchal Masséna furent dirigés vers la droite de l'armée bavaroise, pour la soutenir dans ses efforts. Le maréchal Davoust suivit seul le mouvement qui lui était prescrit; et, n'ayant point reçu de contre-ordre, il descendit du haut Palatinat vers Ratisbonne, en faisant couvrir sa gauche par la division du général Friant, qui marcha de manière à observer les 1er et 2e corps autrichiens, débouchant alors de la Bohême, ainsi qu'on l'a vu plus haut. L'avant-garde du corps d'armée français arriva le 13 à Hemau, village distant de six lieues de Ratisbonne. Le maréchal Lefebvre, dans le but de gagner du temps, et de donner aux troupes du maréchal Masséna et du général Oudinot la facilité de se joindre, avait ordonné au général Deroi de défendre le passage de l'Isar près de Landshut. La rive droite domine en cet endroit la gauche, et rend le passage plus facile. Le 16, au matin, les colonnes du 5e corps d'armée autrichien, où l'archiduc Charles se trouvait en personne, se présentèrent devant ce point. Les troupes bavaroises, retirées sur la rive gauche, opposèrent d'abord la plus vigoureuse résistance à la tentative de l'ennemi; mais, foudroyées par les nombreuses batteries de ce dernier, elles ne purent empêcher la reconstruction du pont de Landshut. Pendant ce temps, l'avant-garde du 4e corps ennemi passait l'Isar à Dingolfingen et poussait ses postes vers Straubing. La gauche de la division bavaroise se trouvant débordée par ce mouvement, le général Deroi crut devoir ordonner la retraite, qui s'effectua dans le meilleur ordre. Deux régiments de cavalerie et deux bataillons d'infanterie bavaroise formaient l'arrière-garde, et la division se retira d'abord sur Weihmichel et Pfeffenhausen, et, pendant la nuit, sur Siegenburg, derrière l'Abens, tandis que la division du prince royal se retirait jusqu'à Pfaffenhofen.

1809. Allemagne. Maître des deux rives de l'Isar, et voyant se retirer devant lui les Bavarois, l'archiduc Charles conçut le projet de pousser ces troupes sur le Danube, de les inquiéter dans leur passage, et de les couper du corps du maréchal Davoust, en traversant lui-même le Danube entre Ratisbonne et Ingolstadt, et en faisant appuyer ce mouvement par les 1er et 2e corps, qui étaient sur la rive gauche; c'est-à-dire en portant le premier par Neumarkt, et le deuxième par Hemau, sur Ratisbonne. En effet, le 17, le comte de Bellegarde reçut l'ordre de diriger le 1er et le 2e corps d'armée à Eichstädt, ce qui fait supposer que l'archiduc Charles, pensant surprendre les colonnes françaises pendant leur marche, avait l'intention de franchir le Danube entre Ingolstadt et Ratisbonne, et de concentrer son armée à Eichstädt. En conséquence, toutes les troupes campées dans les environs de Landshut s'avancèrent sur les routes de Neustadt et de Kehlheim jusque entre Weihmichel et Altdorf, Hohenthann et Ergolding; à droite le général Veczay se porta à Geiselhöring; à gauche le général Hiller marcha à Mosburg avec le gros des troupes : la tête de son avant-garde fut dirigée sur Pfaffenhofen. Si ce plan eût été suivi avec activité immédiatement après le passage de l'Isar, les Bavarois étaient acculés au Danube, les deux corps du général Oudinot et du maréchal Masséna restaient isolés sur la rive droite, et l'archiduc Charles, avec plus de 100,000 hommes, se trouvait sur le flanc droit et sur les derrières du maréchal Davoust, qui, ayant en tête les 1er et 2e corps, plus nombreux que le sien, ne pouvait effectuer sa retraite qu'avec les plus grandes difficultés.

Toutes les dispositions furent faites pour l'exécution de ce plan, d'après lequel, comme on vient de le voir, les 3e, 4e et 5e corps, et le 1er de réserve de la grande armée autrichienne, devaient marcher sur Siegenburg. Le 6e corps, destiné à couvrir ce mouvement par la gauche, devait observer Pfaffenhofen, pour tenir en échec le général Oudinot, dont le corps était encore aux environs d'Augsburg. Le général Hiller avait ordre également d'attirer à lui le détachement avec lequel le général Jellachich s'était dirigé sur Munich, où il était entré, le 16, sans éprouver de résistance.

Mais, sur ces entrefaites, et pendant que l'armée autrichienne

continuait son mouvement vers Pfeffenhausen et Rottenburg, l'archiduc Charles fut informé que le maréchal Davoust venait d'arriver, avec son corps d'armée, à Ratisbonne et aux environs, et qu'il se préparait à se réunir aux Bavarois sur la rivière d'Abens. Cette circonstance détermina le prince à changer ses premières dispositions et à marcher directement sur le maréchal, pour l'attaquer au moment où il déboucherait de Ratisbonne, et il dut se borner à laisser seulement un corps d'observation devant les Bavarois, au lieu de les acculer au Danube, comme c'était son intention première. En conséquence, le général Veczay fut dirigé sur Eggmühl, les corps des princes de Hohenzollern, de Rosenberg et de Liechtenstein, renforcés par de nombreux détachements tirés des autres corps, furent réunis à Rohr, pour marcher contre le maréchal Davoust, que le comte Kollowrath eut l'ordre d'occuper sur la rive gauche du Danube. Pour couvrir le flanc gauche et les derrières des corps qui se portaient en avant, le général Kienmayer prit position à Pfeffenhausen, l'archiduc Louis à Ludmannsdorf, ayant son avant-garde à Siegenburg, et un détachement se porta à Mainburg, pour établir la communication avec Hiller, qui eut l'ordre de rester encore à Mosburg pour y attendre la division du général Jellachich. Ces dispositions furent exécutées le 18. Toutes les chances de succès étaient en faveur de l'armée autrichienne, dont les forces présentaient une masse de 90,000 hommes, auxquels il convient d'ajouter encore les 1er et 2e corps, qui, placés sur la rive gauche du Danube, auraient pu d'autant mieux prendre part à l'attaque principale qu'ils se trouvaient sur les derrières du maréchal Davoust, qu'ils avaient ordre de suivre et de serrer de près. Dans la position présente des différents corps de l'armée française, il leur devenait impossible de combiner leurs mouvements. Le maréchal Davoust était à Ratisbonne avec un peu plus de 40,000 hommes, éloigné des Bavarois, alors rassemblés sur l'Abens, au nombre de 27,000 hommes; le corps wurtembergeois, qui devait se réunir avec ces derniers, et qui comptait 12,000 combattants, ne pouvait faire sa jonction que le 19 au soir, en mettant la plus grande célérité dans sa marche; le corps du général Oudinot, fort de 15,000 hommes, en marche sur Pfaffen-

1809. Allemagne. hofen, ne devait y arriver que le 19 dans la soirée; celui du maréchal Masséna, dont les quatre divisions formaient un effectif de vingt-cinq mille baïonnettes, n'avait point encore dépassé Augsburg, et nous venons de dire plus haut que ces deux corps français pouvaient être contenus par le 6e corps autrichien, que nous n'avons pas compris dans la masse des 90,000 hommes concentrés à Rohr et à Siegenburg.

Avant de faire connaître les suites de ce grand mouvement de l'armée autrichienne, nous devons appeler l'attention de nos lecteurs sur les dispositions que faisait alors l'empereur des Français pour repousser la vigoureuse agression de son ennemi.

Dans la soirée du 12 avril, Napoléon avait été informé à Paris, par une dépêche télégraphique, du commencement des hostilités en Allemagne : ce fut le signal de son départ. Il arriva le 16 à Dillingen, sur le Danube, et y trouva le roi de Bavière, qui, de Munich, s'était retiré sur cette ville, ainsi que nous l'avons dit plus haut. Accueilli par la cour de Bavière comme un libérateur, Napoléon promit à Maximilien de le ramener avant quinze jours dans sa capitale. Le 17, il se rendit à Donauwerth, où le quartier général impérial se trouvait déjà établi, et il s'occupa sur-le-champ à donner tous les ordres que les circonstances rendaient nécessaires. Afin de dissiper l'inquiétude que l'infériorité numérique actuelle de l'armée française pouvait lui donner, il fit mettre à l'ordre la proclamation suivante :

« Soldats! le territoire de la Confédération du Rhin a été violé. Le général autrichien veut que nous fuyions à l'aspect de ses armes et que nous lui abandonnions nos alliés; il arrive avec la rapidité de l'éclair.

« Soldats! j'étais entouré de vous lorsque le souverain de l'Autriche vint à mon bivouac de Moravie; vous l'avez entendu implorer ma clémence, et me jurer une amitié éternelle. Vainqueurs dans trois guerres, l'Autriche a dû tout à notre générosité; trois fois elle a été parjure!!! Nos succès passés nous sont un sûr garant de la victoire qui nous attend. Marchons donc, et qu'à notre aspect l'ennemi reconnaisse son vainqueur. »

Devinant en partie l'intention de l'archiduc Charles, Napo-

léon résolut de prendre lui-même l'offensive sans attendre plus longtemps, et, pour cet effet, transportant son quartier général à Ingolstadt, il fit porter, le 18, par l'aide de camp du prince de Neuchâtel, Galbois, l'ordre au maréchal Davoust de déboucher sur-le-champ de Ratisbonne, pour venir se réunir à l'armée bavaroise sur l'Abens.

Pressé par la rapidité des événements, nous avons négligé d'entrer dans les détails de la marche du corps de Davoust vers le Danube; mais, comme cette marche se lie aux mouvements dont nous allons rendre compte, il convient maintenant de la faire connaître. En se portant sur Ratisbonne, conformément à l'ordre qu'il en avait reçu du prince de Neuchâtel, le maréchal duc d'Auerstädt avait cru devoir masquer ce mouvement, et faire supposer à l'ennemi que son intention était de gagner Ingolstadt, pour venir s'établir sur le Lech avec les corps d'Oudinot et de Masséna. En conséquence, il donna l'ordre au général Friant, dont la division était encore le 8 à Bayreuth, de marcher sur sa gauche pour contenir les avant-gardes des 1er et 2e corps autrichiens débouchant alors de la Bohême, ainsi qu'on l'a vu plus haut. Dans ce mouvement partiel, le général Friant fut constamment aux prises avec l'ennemi, qu'il sut repousser avec sa fermeté et son habileté ordinaires, tandis que les divisions Gudin, Morand et Saint-Hilaire s'avançaient tranquillement sur le point qui leur était indiqué. Ainsi, la plus grande partie du corps d'armée était déjà, le 12, aux environs de Hemau, à une marche de Ratisbonne, lorsque la division Friant quittait à peine Amberg pour passer la Vils, dont elle détruisit tous les ponts, et venir ensuite prendre position à Neumarkt. Par ce moyen, et grâce à l'extrême circonspection du général Bellegarde, qui commandait en chef les deux corps autrichiens, ceux-ci se trouvaient à une trop grande distance du Danube pour contrarier le mouvement du maréchal Davoust.

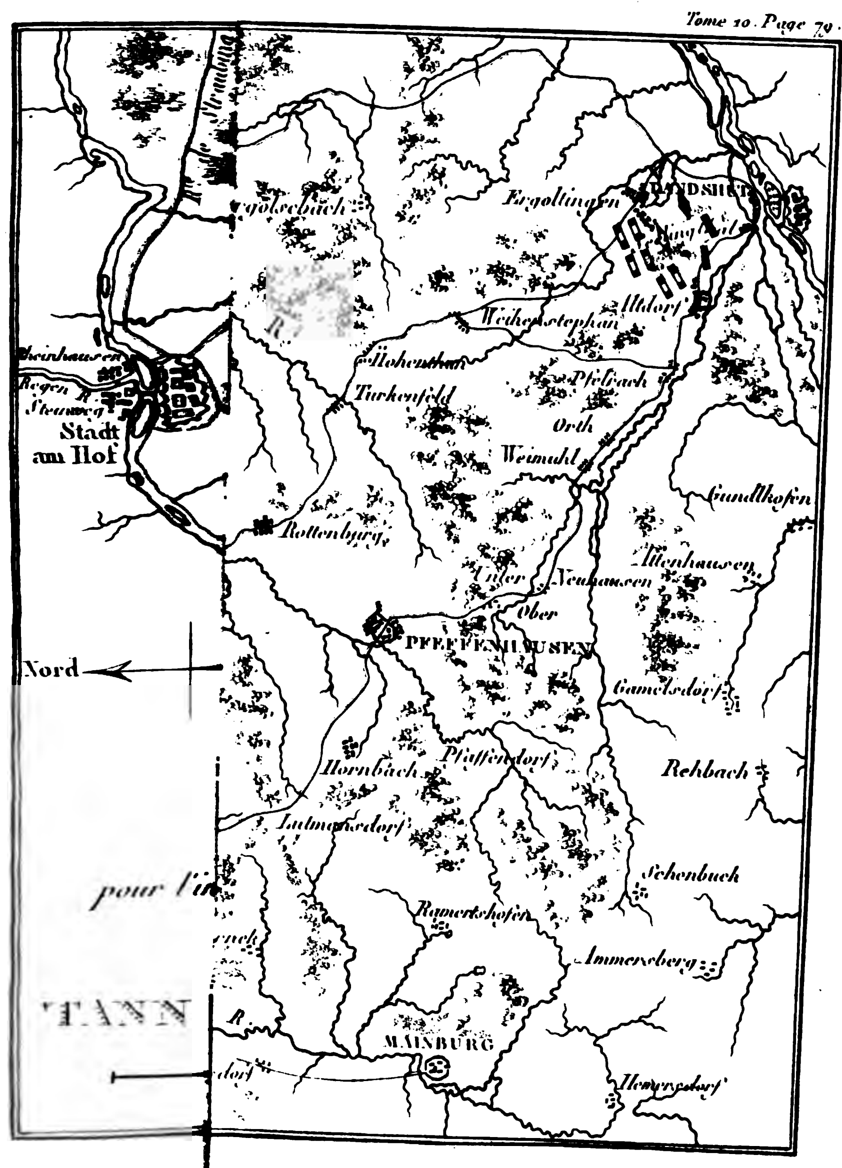
Le 16, la division Friant se dirigea sur Dasvang, où elle prit position; deux jours après, elle reçut l'ordre de s'avancer sur Ratisbonne et d'y passer le Danube. Le maréchal, qui avait l'ordre de partir de cette ville le 18, ne put se mettre en marche que le lendemain à la pointe du jour, les dernières

1809. Allemagne. troupes de la division Friant, venant de Hemau, n'étant arrivées que le 18 au soir.

En portant la plus grande partie de ses troupes sur la rive droite du Danube, le maréchal Davoust avait eu la précaution de laisser sur la rive gauche des forces suffisantes pour occuper les hauteurs devant Ratisbonne, et assurer ainsi la retraite de la division Friant et de quelques autres détachements qui étaient en marche sur ce point. De cette manière, le faubourg de Ratisbonne appelé Stadt-am-Hoff formait comme une tête de pont, devant laquelle les troupes étaient postées, ayant leur droite sur le mont de la Trinité, et leur gauche sur les hauteurs dites Karrerhöhen.

Le général Klenau, commandant l'avant-garde du 2e corps autrichien, était arrivé le 16, par Kirn, sur les hauteurs de Reinhausen près de Ratisbonne. Le 17, il attaqua les postes français sur la Regen, s'empara des villages de Salern et de Weichs, et établit des batteries sur la hauteur au-dessus de Reinhausen et au confluent de la Regen et du Danube, d'où il enfilait les batteries que les Français avaient élevées sur le Steinweg, devant le faubourg de Stadt-am-Hoff. Cette disposition hâta le passage des troupes françaises. Le 18, le 2e corps autrichien se réunit à Kirn, pour attaquer, le lendemain, le mont de la Trinité, et dans l'espoir d'empêcher la division Friant de passer le Danube; mais un pareil mouvement était déjà trop tardif, puisque, ce même jour, ce corps prenait position sur la rive droite.

Le 19, le général Kollowrath, commandant le 2e corps ennemi, s'avança, à la tête de 10 bataillons et de 12 escadrons, sur les hauteurs de Karrerhöhen, qu'il trouva abandonnées. Peu de temps après, ayant entendu une forte canonnade dans la direction d'Abensberg, il jugea que le maréchal Davoust se trouvait aux prises avec l'armée de l'archiduc. Dans cette conjoncture, le général autrichien n'hésita point à attaquer la ville de Ratisbonne, où le maréchal Davoust avait laissé le 65e régiment de ligne, sous les ordres du colonel Coutard. Après une canonnade assez vive, le faubourg de Stadt-am-Hoff fut emporté par un bataillon de la colonne autrichienne; mais les Français, qui avaient barricadé la porte du pont, s'y défendi-


Ergoltingen
LANDSHUT
Altdorf
Weihenstephan
Hohenthan
Pfelbach
Turkenfeld
Orth
Weimuhl
Regen R.
Steinweg
Stadt am Hof
Rottenburg
Gundlkofen
Altenhausen
Unter
Neuhausen
Ober
PFEFFENHAUSEN
Nord
Gamelsdorf
Rehbach
Pfaffendorf
Hornbach
Schenbuch
Ammersberg
MAINBURG
pour l'in
TANN

rent si opiniâtrément que le général ennemi crut devoir attendre jusqu'au lendemain pour renouveler une attaque où il avait déja perdu beaucoup de monde. Le 20, il envoya un parlementaire pour sommer le colonel Coutard d'évacuer la ville, et lui accorda à cette effet un délai de dix heures; mais, sur ces entrefaites, le prince de Liechtenstein, commandant le 1[er] corps de réserve de l'armée autrichienne, étant arrivé sur la rive droite, s'avança vers la ville, et, sans avoir égard à la négociation entamée, il menaça de donner l'assaut. Dans cette situation critique, le colonel Coutard, ayant épuisé toutes ses munitions, capitula aux conditions que lui imposa l'ennemi, et les bataillons du 65[e] régiment restèrent prisonniers de guerre. 1809. Allemagne.

L'abandon de ce régiment dans Ratisbonne était un sacrifice que le maréchal Davoust avait jugé nécessaire pour retarder la marche des corps autrichiens qui étaient sur la rive gauche du Danube. En effet, le temps que l'attaque de la ville fit perdre aux colonnes ennemies, servit beaucoup les opérations sur la rive droite; mais ce n'était point assez d'un régiment pour défendre la vaste enceinte de Ratisbonne, et la perte de cette place altérait la partie la plus décisive du plan de l'empereur.

Jonction du corps d'armée du maréchal Davoust avec l'armée bavaroise; bataille de Tann; combats d'Arnhofen et de Pfaffenhofen. — Nous avons dit que l'empereur Napoléon, d'après les premiers rapports qui lui avaient été faits sur les manœuvres de l'armée ennemie, avait envoyé au maréchal Davoust l'ordre de se mettre en marche sur-le-champ pour venir joindre l'armée bavaroise sur l'Abens. 19 avril.

Le maréchal duc de Dantzig devait faciliter ce mouvement en attaquant les troupes ennemies qu'il avait devant lui, tandis que le général Oudinot s'avancerait sur Pfaffenhofen, afin de se placer entre la gauche de l'armée principale, postée à Mainburg, et le corps détaché du général Jellachich, qui était à Munich. Ce dernier mouvement devait être appuyé par le corps d'armée du maréchal Masséna, alors en marche sur Augsburg et près d'atteindre cette ville. Toutes ces dispositions tendaient à effectuer la réunion prompte et complète des forces dont Napoléon pouvait disposer en ce moment pour repousser l'armée de l'archiduc Charles et délivrer la Bavière. Le corps wurtem-

1809. Allemagne. bergeois, commandé par le général Vandamme, était alors sur le point d'arriver à Abensberg.

Comme on l'a déjà vu, le maréchal Davoust commença son mouvement le 19 avril, à la pointe du jour, et se dirigea vers Abensberg, les troupes marchant sur trois colonnes. Tout son corps d'armée était alors réuni, à l'exception du 65e régiment, laissé à Ratisbonne. Indépendamment des quatre divisions d'infanterie Friant, Gudin, Morand et Saint-Hilaire, le maréchal avait encore sous ses ordres la division de cuirassiers commandée par le général Bonardi-Saint-Sulpice, et celle de cavalerie légère aux ordres du général Montbrun.

La première colonne, composée de la division de cuirassiers, des équipages et du parc d'artillerie, marcha par la chaussée sur Abbach et Ober-Saal, en longeant le Danube; la 2e, formée des deux divisions Morand et Saint-Hilaire, par Hohen-Gebraching, Sudorf, Peising, Teugen et Mittel-Feking, et la 3e, formée des deux divisions Gudin et Friant, par Hinkofen, Weillohe, Saalhaupt et Ober-Feking.

La division de cavalerie légère du général Montbrun et quelques bataillons d'infanterie légère faisaient l'arrière-garde et couvraient la marche des trois colonnes par Alten-Egglofsheim, Luckenpoint et Dinzling.

Le maréchal Davoust avait dépassé le village de Gailsbach lorsqu'il apprit que l'armée ennemie s'avançait sur lui par Langquaid et Tann. Il fit arrêter de suite la marche de la division Saint-Hilaire, qui arrivait à Teugen, et lui fit prendre position sur la lisière d'un bois en avant de ce village et derrière celui de Hausen, qui fut occupé par une avant-garde.

Le général Friant, qui se trouvait en avant de Schmithof, arrêta également sa division, et fit les dispositions nécessaires pour soutenir celle du général Saint-Hilaire.

Les divisions Morand et Gudin eurent ordre de continuer leur marche, par Buchdorf, sur Arnhofen, où elles devaient joindre la gauche de l'armée bavaroise. La division du général Montbrun couvrait le défilé d'Abbach, et s'appuyait, comme on l'a vu, à la gauche du général Friant. Tout le terrain, coupé de bois, de ravins, de monticules et de défilés, est sin-

gulièrement favorable à la défensive, et propre à déguiser le nombre des troupes dont on peut disposer. 1809. Allemagne.

Nous devons faire connaître maintenant le mouvement de l'armée ennemie.

Les troupes que l'archiduc Charles avait réunies autour de Rohr s'étaient mises en marche à trois heures du matin sur trois colonnes principales, dans la direction de Ratisbonne, pour attaquer le maréchal Davoust et empêcher sa réunion avec l'armée bavaroise. La première, formée par le 3e corps de la grande armée, s'avançait par Teugen, Bachel et Grossmus, sur Hausen; le prince de Hohenzollern devait détacher une forte brigade, commandée par le général Thierry, sur les hauteurs de Kirchdorf, afin d'observer les Bavarois vers Biburg sur l'Abens et assurer en même temps la communication avec le 5e corps d'armée, porté, comme nous l'avons dit plus haut, près de Siegenburg et Ludmannsdorf. La moitié de cette première colonne devait attaquer Abbach, où le maréchal Davoust avait envoyé un bataillon; l'autre moitié devait se porter à Peising au soutien de la première. Pour assurer Hohenzollern contre une attaque du maréchal Lefebvre, il devait être renforcé par le 6e corps rappelé de Mosburg. La 2e colonne, qui se composait du 4e corps et de douze bataillons de grenadiers, tirés du corps de réserve, s'avançait par Langquaid sur Dinzling et Weillohe; enfin, la 3e, formée du reste de la réserve, s'avançait également, par Langquaid, Schierling et Eggmühl, sur la route de Ratisbonne, ayant pour avant-garde la brigade du général Veczay. Le général Kienmayer, avec cinq bataillons et six escadrons, se trouvait à Pfeffenhausen en arrière de l'archiduc Louis. Le général Messko était à Mainburg, avec deux bataillons et deux escadrons, pour établir la communication avec le 6e corps, qui avait un bataillon et trois escadrons à Pfaffenhofen, d'où le prince royal de Bavière s'était retiré le 19 au matin pour se réunir, par Reichertshofen, aux divisions Deroi et de Wrede, derrière l'Abens.

On voit par ces dispositions que les deux dernières colonnes ennemies avaient une direction trop à droite, et allaient nécessairement se trouver trop éloignées du véritable point de rencontre, qui devait être entre Abbach et Abensberg, pour que l'archi-

1809. Allemagne. duc pût réussir dans le dessein qu'il avait formé d'écraser le corps du maréchal Davoust.

Les premiers engagements entre les deux partis eurent lieu vers neuf heures du matin. Un détachement qui éclairait la gauche de la 2e colonne autrichienne, en marche sur Dinzling, rencontra les Français au village de Schneidart et tirailla avec eux. L'archiduc Charles, qui marchait avec cette deuxième colonne, la fit former de suite sur les hauteurs de Grub, pour attendre la première colonne, qui devait déboucher sur Hausen. Aussitôt que la tête de cette colonne parut, la deuxième continua à s'avancer vers Dinzling, à l'exception des douze bataillons de grenadiers de réserve, que l'archiduc garda avec lui sur les hauteurs de Grub pour observer l'attaque et être à même de se porter sur le point le plus critique.

La première colonne ennemie, en s'approchant de Hausen, trouva ce village occupé, comme nous l'avons dit, par un détachement de la division Saint-Hilaire. Le prince de Hohenzollern, commandant le 3e corps d'armée, rangea ses troupes en bataille de manière à faire face aux divisions Saint-Hilaire et Friant, disposées sur toute la lisière du bois, en avant du village de Teugen. Les deux troupes qui se trouvaient ainsi en présence étaient à peu près d'égale force. Le général Wukassowich, soutenu par la division du général Lusignan, emporta d'abord le village de Hausen, et passa le défilé pour venir attaquer la division Saint-Hilaire dans le bois de Teugen. Ce bois, qui s'avance en pointe vers Hausen, s'élève et s'étend en amphithéâtre vers le village dont il porte le nom; les Autrichiens cherchèrent à pénétrer par le chemin qui le traverse : six régiments s'y présentèrent successivement; mais, constamment accablés par le feu croisé des bataillons de la division Saint-Hilaire, il leur fut impossible de faire des progrès dans l'intérieur du bois.

Pendant ce temps, une nuée de tirailleurs détachés de la droite de la ligne autrichienne attaquait l'extrême gauche du général Friant, formée par un bataillon du 15e régiment d'infanterie légère, que commandait le colonel Desailly, sous les ordres du général Gilly. Celui-ci, avec la poignée de braves qu'il avait, opposa la plus vigoureuse résistance aux efforts de ses adversaires, et donna le temps au général Friant de le faire

secourir par un bataillon du 48ᵉ. L'ennemi fut ainsi contenu sur tout le front de la division Friant et éprouva une perte considérable. Le général Gilly, le colonel Desailly et le chef de bataillon Schmith se distinguèrent particulièrement. 1809. Allemagne.

La journée se passa dans ces attaques meurtrières et réitérées. La réserve, que l'archiduc avait gardée sur les hauteurs de Grub, et qui s'avança au soutien de la première colonne, fit des efforts aussi vains que ceux du 3ᵉ corps ; l'obscurité et un orage terrible qui éclata vers sept heures du soir mirent fin à ce combat opiniâtre. Les divisions Saint-Hilaire et Friant bivouaquèrent sur le champ de bataille, les divisions Morand et Gudin, à Arnhofen, et la cavalerie du général Saint-Sulpice s'arrêta près d'Ober-Saal.

Les Autrichiens, dans cette lutte si infructueuse pour eux, avaient perdu beaucoup plus de monde que leurs adversaires; plusieurs de leurs généraux, entre autres les princes Louis et Maurice de Liechtenstein et le général de Lusignan, un grand nombre d'officiers et de soldats étaient blessés; près de 2,000 morts restaient sur le champ de bataille.

Les Français avaient faits 700 prisonniers; ils obtenaient d'ailleurs par ce combat, qui couvrait de gloire les divisions Saint-Hilaire [1] et Friant, l'immense avantage d'opérer leur jonction avec l'armée bavaroise, et de se trouver plus en force sur l'extrême gauche de l'archiduc Charles et l'extrémité droite du 5ᵉ corps, commandé par l'archiduc Louis; enfin ils allaient être en mesure de prendre l'offensive au moment même où la défensive semblait leur présenter les chances les plus hasardeuses. Cette série de combats entre les villages de Schneidhart, Hausen et Teugen, prit le nom de bataille de Tann, petite ville en avant de laquelle ils furent livrés.

Pendant l'engagement que nous venons de rapporter, les deux autres colonnes de l'armée ennemie avaient continué leur mouvement. La deuxième, commandée par le prince de Rosenberg, avait pris position à Dinzling, suivant les instructions de l'archiduc, après avoir poussé devant elle quelques déta-

[1] Le Bulletin officiel cite le 72ᵉ régiment de ligne de cette division comme s'étant plus particulièrement distingué dans cette action.

1809. Allemagne. chements de la division du général Montbrun, qui, comme nous l'avons dit, couvrait la marche du maréchal Davoust. La 3[e] colonne, commandée par le prince Jean de Liechtenstein, s'avançait d'Eggmühl sur Ratisbonne[1].

Les deux divisions Morand et Gudin avaient également continué leur marche vers Abensberg.

Nous avons dit que le maréchal Lefebvre avait ordre de faciliter la jonction du maréchal Davoust, en faisant attaquer par les Bavarois les troupes du général Thierry, qui étaient en observation devant lui, et qui consistaient seulement en cinq bataillons et six escadrons distraits de la première colonne ou plutôt du 3[e] corps de l'armée autrichienne, ainsi qu'on l'a vu plus haut. Ce détachement se trouvait isolé et ne pouvait être soutenu ni par le 3[e] corps, alors engagé en avant de Tann, ni par le 5[e] corps, posté à Siegenburg pour observer la droite de l'armée bavaroise sur l'Abens.

Les colonnes bavaroises repoussèrent sans beaucoup de peine les troupes du général Thierry, qui les avait éparpillées entre les villages d'Arnhofen, de Pruck et de Kirchdorf, sur une ligne de plus d'une lieue et demie d'étendue. La division Morand, parvenue au village d'Arnhofen, au moment même où les Bavarois commençaient à s'engager, contribua au succès de l'action en culbutant la troupe qui se trouva devant elle. Le régiment autrichien de Lövenher (dragons), entouré par les chevau-légers bavarois, fut presque entièrement détruit et perdit son colonel. Thierry se retira ensuite à Offenstetten.

Dans le même temps, le général Oudinot, parti le 18 d'Augsburg, rencontrait à Pfaffenhofen un détachement du 6[e] corps de l'armée autrichienne, le culbutait et faisait occuper le village. Le major Scheibler, qui commandait la troupe ennemie, se replia en désordre sur le gros du 6[e] corps, alors en marche sur Mainburg.

[1] On a vu plus haut qu'elle y arriva, le 20, assez à temps pour rompre la première négociation que le colonel du 65[e] régiment de ligne, Coutard, avait entamée avec le général Kollowrath, négociation par laquelle le régiment français aurait eu la faculté d'évacuer la ville et de suivre le mouvement du maréchal Davoust, au lieu d'être forcé à déposer ses armes, comme l'exigea le prince de Liechtenstein.

Le général Vandamme arriva dans la soirée du 19 à Abensberg, avec le corps wurtembergeois. 1809. Allemagne.

Bataille d'Abensberg; combat et prise de Landshut, etc. — 20 et 21 avril. Pendant les événements qui venaient de se passer aux environs de Tann et sur l'Abens l'empereur Napoléon était accouru d'Ingolstadt à Abensberg, accompagné du major-général prince de Neuchâtel, du maréchal Lannes et d'une partie du grand état-major général. Jugeant, d'après les différents rapports qu'il reçut dans la soirée, la position de l'armée ennemie, il pensa qu'il ne lui serait pas difficile de traverser le centre de sa ligne. En effet, on a vu que cette armée, si formidable par le nombre, se trouvait divisée en deux parties presque isolées; car l'aile droite, ou les corps des généraux Hohenzollern, Rosenberg et Jean de Liechstentein, sous la direction spéciale de l'archiduc Charles, et l'aile gauche, ou les corps de l'archiduc Louis (cinquième) et du général Hiller (sixième), ne communiquaient entre elles que par le faible corps détaché sous les ordres du général Thierry, que les Bavarois venaient de battre. L'intervalle entre ces deux ailes s'accrut encore, dans la nuit du 19 au 20, par un mouvement rétrograde que l'archiduc fit faire aux troupes qui avaient donné dans la journée [1].

Opposer, sur la droite et sur la gauche, des forces suffisantes pour attirer l'attention des ailes ennemies, et porter entre elles deux une masse principale, pour les pousser ensuite dans des directions divergentes, afin d'empêcher leur réunion, et de les accabler, l'une après l'autre, par la supériorité du nombre et par l'effet moral que produit en semblable cas l'isolement où se trouve le corps attaqué, tel fut le plan qu'arrêta Napoléon, et l'exécution en fut aussi rapide que la pensée.

La route de Rohr à Landshut était la ligne intermédiaire qui séparait les deux ailes de l'armée autrichienne, et c'est sur les différentes positions que pourrait offrir cette ligne que Napoléon dirigea son opération principale.

Par suite de leur dispersion, les corps autrichiens n'étaient pas en mesure d'attaquer avec succès, ni d'opposer beaucoup de résistance, si les Français pénétraient par un point de leur

[1] Elles abandonnèrent, par ce mouvement, les hauteurs de Hausen, et tout le pays près de l'Abens, ainsi qu'on le verra plus loin.

1809. Allemagne. longue ligne. Le prince de Liechtenstein se trouvait aux environs d'Egglofsheim, avec seize bataillons et quarante-quatre escadrons. Les douze bataillons de Rosenberg, restés en réserve à Grub, s'étaient portés dans la nuit à Höheberg; le prince était de sa personne à Dinzling, avec quinze bataillons et quatorze escadrons, communiquant par Schneidart avec la colonne du prince de Hohenzollern, forte de dix-huit bataillons et huit escadrons établis derrière Hausen. Les dispositions n'étaient pas meilleures à l'aile gauche : deux bataillons et quatre escadrons étaient postés à Rohr; le général Thierry se trouvait à Offenstetten avec trois bataillons et cinq escadrons; Bianchi à Biburg, avec huit bataillons et deux escadrons. Pour appuyer ce dernier, l'archiduc Louis avait envoyé deux bataillons à Kirchdorf, et il ne lui restait par conséquent à Siegenburg que huit bataillons et dix-huit escadrons, y compris les troupes de Kienmayer, qui s'étaient retirées dans cette position. Hiller, qui, depuis le point du jour, était en marche sur Pfeffenhausen, y arriva vers huit heures.

Il paraît que l'archiduc Charles, qui ne pouvait ignorer la présence du maréchal Davoust à Teugen et celle d'un rassemblement considérable de troupes françaises entre Arnhofen et Abensberg, n'avait cependant pas renoncé à son projet de manœuvrer sur les deux rives du Danube, croyant avoir assez de temps pour opérer sa jonction avec les corps qui étaient restés sur la rive gauche de ce fleuve. C'est pourquoi le prince de Liechtenstein avait reçu l'ordre de s'emparer de Ratisbonne, ce qu'il exécuta dans la journée du 20, comme on le sait déjà; Rosenberg dut rester à Dinzling, et Hohenzollern se retirer derrière la grande Laber, en attendant l'arrivée du 5[e] corps, qui devait se réunir aux deux précédents.

L'empereur ne pouvait pas connaître en détail ces dispositions de l'archiduc, mais il savait en général que l'ennemi s'étendait de la rive gauche du Danube jusqu'aux environs de Pfaffenhofen, et des reconnaissances avaient fait connaître que ses forces sur l'Abens étaient très-disséminées. En pénétrant à travers ces forces ainsi dispersées, Landshut, le principal point de retraite et de dépôt de l'armée autrichienne, tombait au pouvoir du vainqueur, et les troupes battues couraient le risque d'être

détruites si le maréchal Masséna arrivait en même temps à Landshut. Alors un mouvement rapide contre l'aile droite ennemie la mettait dans une situation désespérée, si la garnison de Ratisbonne tenait encore quelques jours. C'est pourquoi le maréchal Davoust, avec les deux divisions Saint-Hilaire et Friant et la divison de cavalerie légère du général Montbrun, environ 26,000 hommes, avait reçu l'ordre de garder les positions qu'il occupait, vers Hausen, à Saalhaupt et Teugen, pour tenir en échec les corps autrichiens des princes de Hohenzollern, de Rosenberg et Jean de Liechtenstein. Les cuirassiers du général Saint-Sulpice étaient en arrière aux environs d'Ober-Saal. Le maréchal Masséna devait marcher rapidement sur Landshut, et envoyer à gauche, dans la direction de Neustadt, les deux divisions du général Oudinot, pour appuyer, au besoin, le centre que l'empereur avait l'intention de porter sur Rohr.

La masse que Napoléon allait mettre en mouvement se composait donc : des deux divisions Morand et Gudin, environ 23,000 hommes, mises provisoirement sous les ordres du maréchal Lannes, et formant la gauche entre Ober-Saal et Arnhofen; du corps wurtembergeois, formant le centre, à la tête duquel l'empereur voulut marcher lui-même, et des deux divisions bavaroises aux ordres du prince royal et du général Deroi, sous la direction du maréchal Lefebvre; environ 30,000 hommes. Ces troupes alliées formaient la droite et étaient établies en avant d'Abensberg avec les cuirassiers du général Nansouty. La division du général de Wrede restait en observation devant le corps de l'archiduc Louis, posté à Siegenburg, et ne devait se mettre en mouvement que selon les circonstances.

Le 20, cette armée, forte de 50,000 combattants, s'ébranla dès la pointe du jour. L'empereur parcourut le front des troupes wurtembergoises et bavaroises, et, réunissant en cercle autour de lui leurs principaux officiers, il les harangua avec cette éloquence mâle et vigoureuse dont il connaissait si bien tous les ressorts sur le champ de bataille. Il leur rappela tous les souvenirs de gloire qui pouvaient exalter l'orgueil national des deux peuples, et finit par leur dire que, ne mettant aucune différence entre eux et les Français, il se confiait à leur cou-

1809. Allemagne. rage, et voulait combattre à leur tête dans cette journée. Le prince royal de Bavière traduisait en allemand les paroles de l'empereur, pour que les différents chefs pussent les répéter à leurs corps. La certitude de combattre sous les yeux du premier guerrier de l'Europe excita les transports du plus vif enthousiasme dans le cœur de tous les officiers, et ils surent communiquer à leurs soldats l'impression qu'ils venaient de recevoir.

Le corps de Rosenberg et la division de grenadiers postés à Dinzling et à Höheberg, passèrent sans événements la journée du 20 avril. Le prince de Hohenzollern passa sur la rive droite de la grande Laber à Unter-Leierndorf; son arrière-garde seule eut quelques engagements avec les troupes du maréchal Davoust.

Pendant ce temps, le maréchal Lannes, auquel se réunit la division de cuirassiers du général Nansouty, eut l'ordre de se porter à Rohr sur la route de Kelheim à Landshut; l'empereur marcha à la tête des deux divisions bavaroises (prince royal et Deroi), par Arnhofen, sur Offenstetten; les Wurtembergeois se portèrent à droite sur Pruck; de Wrede marcha sur Siegenburg. Le maréchal Lannes s'avançant, avec ses deux divisions, sur la route de Rohr, par Darling, Buchdorf et Ober-Schambach, culbuta, détruisit ou fit prisonniers les faibles détachements de la division Thierry, que l'archiduc Louis avait renforcés, la veille, de quelques escadrons, et qui se présentèrent successivement; il entra dans Rohr avec une partie des fuyards. Le général Vandamme, à la tête des Wurtembergeois, et le duc de Dantzig, avec les deux divisions du prince royal et de Deroi, marchèrent dans la même direction, battant et poussant également devant eux les détachements du général Thierry, d'abord à Offenstetten, et ensuite auprès de Rohr, de concert avec la colonne du maréchal Lannes. Un troisième engagement eut encore lieu près de Rottenburg, et décida la dispersion de cette partie de troupes, qui formait la communication entre l'archiduc Charles et l'archiduc Louis.

Celui-ci, informé dès le matin du mouvement qu'opérait l'empereur Napoléon, avait porté sur sa droite les brigades des généraux Bianchi et de Reuss; mais, bientôt attaqué lui-même à Siegenburg par le général de Wrede, apprenant d'ailleurs

les succès obtenus par les Français et leurs alliés sur cette droite, le prince crut devoir, après une longue et honorable résistance, faire sa retraite en assez bon ordre, par le défilé de Birgwang, sur Pfeffenhausen. Il se réunit auprès de ce bourg avec les troupes du 6e corps de l'armée autrichienne, commandées par le général Hiller.

1809. Allemagne.

Ce dernier général, suivant les premières instructions que lui avait données l'archiduc Charles, s'était avancé lentement de Mainburg, pour se rapprocher du corps de l'archiduc Louis; il s'était arrêté, dans la soirée du 19, au village d'Au, pour observer l'arrivée sur Pfaffenhofen du corps du maréchal Oudinot, dont l'avant-garde avait été, ainsi que nous l'avons dit, engagée avec le détachement du major Scheibler. Il reçut, dans cette position, l'ordre de l'archiduc Charles de hâter sa marche sur Pfeffenhausen, afin de se réunir au 5e corps et au 2e de réserve, dont il devait prendre le commandement en chef. Arrivé le 20, à huit heures du matin, au village de Hornbach, près de Pfeffenhausen, au lieu de continuer à faire avancer ses troupes, il les avait arrêtées en cet endroit, et s'était rendu, de sa personne, auprès de l'archiduc Louis, à Siegenburg. Dans la position critique où il avait trouvé le prince, il s'était empressé d'envoyer au général Vincent, à Hornbach, l'ordre de se porter sur-le-champ sur Rottenburg, avec deux brigades, pour tâcher d'arrêter la marche des colonnes françaises qui s'avançaient de ce côté et soutenir les troupes en retraite. Cette mesure était tardive; déjà le troisième engagement, dont nous avons parlé plus haut, avait eu lieu. La division Thierry et les détachements du 5e corps qui avaient marché pour la soutenir étaient en pleine déroute; les chemins étaient couverts de fuyards, d'artillerie, de voitures de bagages et de munitions, dans le plus grand désordre. Toutefois, le général Vincent ayant pris position avec ses troupes sur la hauteur de Rottenburg, les colonnes victorieuses s'arrêtèrent sur les bords de la grande Laber. La nuit mit fin à cette suite de combats partiels, auxquels les relations du temps ont donné le nom de bataille d'Abensberg. Les Autrichiens y perdirent environ 7,000 hommes, tués, blessés ou faits prisonniers, huit drapeaux et douze pièces d'artillerie. La promptitude du mouvement de Na-

1809. Allemagne. poléon ne saurait excuser l'hésitation de l'archiduc Louis. Du moment où ce prince avait appris, le 19, la défaite, par les Bavarois, du petit corps détaché sous les ordres du général Thierry, il aurait dû envoyer dépêches sur dépêches au général Hiller pour l'engager à accélérer sa marche et à se rapprocher de lui, afin d'avoir la facilité de se prolonger sur le point entamé, d'appuyer le mouvement de l'archiduc son frère, et, en cas de revers, de pouvoir faire plus sûrement une retraite commune (lui, archiduc Louis, et le général Hiller) sur Landshut, base des opérations générales, et point sur lequel se trouvaient les ambulances, les ponts et les gros bagages de l'armée.

Tandis que les événements que nous venons de décrire se passaient à la gauche de l'armée ennemie, le maréchal Davoust était resté avec moins de 26,000 hommes dans sa position du 19, pour tenir tête à la droite de cette armée, forte de 70,000 hommes, sans compter les 60,000 environ qui formaient les deux corps des généraux Bellegarde et Kollowrath, lesquels auraient pu, dès le 19 au soir, passer sur la rive droite du Danube et prendre part aux opérations. Ainsi, par les marches divergentes de ses colonnes et le défaut de renseignements sur la position de l'armée de Napoléon, l'archiduc Charles avait d'un côté 130,000 hommes paralysés par 26,000, et de l'autre 50,000 accablés par 80,000.

Pour masquer le mouvement qui s'opérait sur sa droite, le maréchal Davoust fit habilement avancer un détachement, comme si son intention eût été d'attaquer hardiment les troupes qu'il avait devant lui; mais il fut étonné du peu de résistance que cette avant-garde éprouva. On ne peut expliquer l'abandon des hauteurs de Hausen par le prince de Hohenzollern, sa retraite derrière la Laber, et celle de la réserve de grenadiers sur Höheberg, que par la crainte de l'archiduc Charles d'être attaqué sur sa gauche, ou simplement parce qu'il était incertain des opérations de cette aile, ou enfin pour se rapprocher du point sur lequel il espérait voir arriver les 5e et 6e corps. L'archiduc avait alors son quartier général à Egglofsheim, sur la grande route de Ratisbonne à Landshut[1].

[1] Il est difficile de se rendre compte de ce mouvement rétrograde, qui

Cette situation timide et inactive de l'aile droite ennemie 1809.
pendant la journée du 20 servit merveilleusement les desseins Allemagne.
de Napoléon. A l'exception de quelques escarmouches, les troupes restèrent dans leur position, ce qui donna à l'empereur, comme on le verra bientôt, le temps d'envoyer le maréchal Lefebvre, avec les deux divisions bavaroises du prince royal et du général Deroi, soutenir le maréchal Davoust dans ses opérations ultérieures.

Napoléon et le général Hiller [1] se trouvaient en présence sur les bords de la grande Laber, vers Pfeffenhausen; l'aile gauche de l'armée autrichienne, forte alors de 45,000 hommes environ, couvrait les deux routes qui conduisent à Landshut par Pfeffenhausen et Rottenburg. L'armée française, renforcée de la division de Wrede, et forte de 60,000 hommes, attendait avec impatience le retour du jour pour continuer son mouvement si bien calculé par l'empereur, et qui devait être encore secondé le lendemain par l'approche du corps d'Oudinot et de Masséna, arrivant au nombre de 40,000 hommes du côté de Pfaffenhofen et de Mosburg, et pouvant entamer le flanc gauche des Autrichiens si ceux-ci ne hâtaient point leur retraite.

Dans la position présente de l'aile gauche ennemie, le général Hiller pouvait encore tenter de se réunir promptement avec l'archiduc Charles. Les avant-postes du duc de Montebello, dont le corps était placé à la gauche de l'armée française, s'étendaient bien jusqu'à la Laber, mais ne la dépassaient point. Les troupes du 3e corps autrichien occupaient, le 20 au soir, comme on le verra plus loin, les postes d'Adelshausen et de Langquaid, sur la rive gauche de la Laber; par conséquent, en abandonnant le chemin de Landshut et prenant pour point de direction le village d'Eggmühl, les 5e et 6e corps ennemis, par une marche de nuit forcée, se réunissaient à l'armée de l'ar-

n'était point motivé par les événements de la veille. Sans doute les Français avaient fait une glorieuse résistance en avant de Teugen; mais on ne pouvait considérer le combat de Tann comme une victoire, et il était presque évident que le maréchal Davoust n'avait ici d'autre but que de défendre sa marche de flanc, et de protéger la jonction de ses colonnes avec l'armée bavaroise sur l'Abens.

[1] Il faut se rappeler que l'archiduc Charles avait tout récemment confié le commandement en chef des cinquième et sixième corps à ce général.

1809. Allemagne. chiduc Charles, sans courir d'ailleurs de chance trop hasardeuse, si ce n'est peut-être la perte d'une partie des bagages, qui se trouvaient encombrés sur la route de Landshut; mais cet inconvénient aurait été balancé par l'avantage de la jonction opérée, et l'archiduc Charles se fût trouvé à même de pouvoir arrêter la marche victorieuse de son illustre adversaire en se portant sur le flanc gauche de celui-ci, dans le cas où il eût voulu continuer son mouvement sur la route de Landshut à Munich. Ce projet hardi était hors de la portée des vues du général Hiller, qui, croyant d'ailleurs n'avoir affaire qu'à une partie de l'armée de Napoléon, continua sa retraite sur Landshut pendant la nuit. Il plaça ses troupes sur les deux routes qui conduisent à cette ville par Weihmichel et Türkenfeld, et attendit le jour, sans hâter d'ailleurs par des ordres sévères la marche des caissons et des ambulances.

Pour renforcer le maréchal Davoust, l'empereur détacha la division Demont, dix-neuf bataillons et huit escadrons bavarois, sous le prince royal et le général Deroi, avec une brigade de cuirassiers, et le 21, à cinq heures du matin, il fit marcher sur Landshut les troupes du maréchal Lannes, les cuirassiers de Saint-Sulpice et huit escadrons bavarois, par la route de Rottenburg, et la division de Wrede et le corps wurtembergeois par celle de Pfeffenhausen.

L'avant-garde française, impatiente de poursuivre les avantages de la veille, se jeta sur les troupes ennemies les plus à portée et les força de se replier. L'arrière-garde du 5ᵉ corps opposa une résistance assez vive aux Bavarois, qui la suivaient par la route de Pfeffenhausen. Le général autrichien Vincent, couvrant sur l'autre route la marche du 6ᵉ corps, tint tête à la cavalerie qui le poursuivait. Ces deux arrière-gardes se trouvèrent réunies entre Altdorf et Ergoldingen vers neuf heures du matin, ayant alors devant elles toute l'armée française, qui s'avançait sur deux fortes colonnes.

La ville de Landshut, derrière laquelle le général Hiller se proposait de former ses troupes en bataille, est en partie placée entre deux bras de l'Isar; on y arrive du côté de Pfeffenhausen par un défilé très-étroit et par des plaines marécageuses. Là se trouvaient alors encombrés les caissons, les bagages de toute

l'armée ennemie, ainsi qu'un équipage de pont. Il est aisé de se figurer la position de troupes en retraite poursuivies par une armée victorieuse, lorsqu'elles se trouvent arrêtées par un pareil obstacle au passage d'une rivière ; aussi s'ensuivit-il le plus épouvantable désordre. Hommes, chevaux, canons, bagages, caissons, pontons, tout se confondit dans les défilés et près du faubourg de Seeligenthal. Ce désordre, qui ne pouvait point échapper à Napoléon, lui fit presser ses attaques. Il dirigea d'abord le maréchal Bessières, duc d'Istrie, avec la cavalerie française, sur un gros de cavalerie ennemie qui fut sabré et culbuté. Bientôt après, le général Mouton, aide de camp de l'empereur, marcha avec le 17e régiment d'infanterie de ligne sur le faubourg de Seeligenthal, dont il s'empara, et, passant ensuite au pas de charge le pont sur le premier bras de l'Isar, il pénétra dans la ville, où régnait déjà la confusion la plus complète. Sur ces entrefaites, la division Tharreau, du corps du général Oudinot, arriva de Pfaffenhofen par Nandelstadt, et fit sa jonction avec l'armée. Les Autrichiens se défendirent d'abord avec résolution dans Landshut ; mais ils durent céder aux efforts du 17e régiment, qui s'empara de toutes les issues et tenta même de déboucher en attaquant les hauteurs de l'autre côté de l'Isar. Tout ce qui se trouvait dans la ville et qui n'avait pas pu passer le défilé fut fait prisonnier ; quelques bataillons de grenadiers autrichiens, formés sur la hauteur, protégèrent la retraite. Le général Hiller apprenait alors que le corps d'armée du maréchal Masséna, qui, suivant les instructions de l'empereur, avait marché d'Augsburg par Freising sur Mosburg pour y passer l'Isar, après avoir rétabli le pont détruit par les Autrichiens, s'avançait par la rive droite pour joindre Napoléon. Cette nouvelle fit hâter la retraite des Autrichiens sur l'Inn, par Neumarkt et Alt-OEtting. L'empereur chargea le maréchal Bessières de poursuivre l'ennemi avec la division du général Molitor, la brigade de cavalerie légère du général Marulaz, du corps du maréchal Masséna, et la division bavaroise du général de Wrede. Ces troupes suivirent l'arrière-garde autrichienne jusqu'à Geisenhausen.

1809. Allemagne.

Ainsi finirent deux journées bien remarquables, qui décidèrent de la séparation de la grande armée autrichienne en deux

1809. Allemagne. parties, et lui firent éprouver une perte que les relations autrichiennes portent elles-mêmes à plus de 12,000 hommes, tués, blessés ou faits prisonniers; cinquante pièces de canon, trois équipages de pont, des munitions, des magasins considérables, et plus de six cents voitures de bagages et de munitions toutes attelées. Dès ce moment les troupes du général Hiller ne furent plus comprises dans l'effectif de la grande armée autrichienne. Toujours incertain sur le nombre de troupes qui le suivaient, ce général ne pensa plus qu'à gagner les États héréditaires, et, par ce mouvement, il laissa à découvert le centre de l'armée de l'archiduc Charles, dont il avait formé jusqu'alors l'aile gauche.

Tandis que Napoléon poussait devant lui l'aile gauche de l'armée ennemie sur la route de Landshut, le maréchal Davoust, suivant ses instructions, avait mis ses troupes en mouvement dès cinq heures du matin pour les porter sur la grande Laber. Les divisions Saint-Hilaire et Friant, marchant à une demi-heure de distance l'une de l'autre, rencontrèrent les troupes ennemies postées entre le village de Leierndorf et celui de Paering, en avant de la Laber, les culbutèrent et leur firent 5 à 600 prisonniers. Cette attaque vigoureuse commençant à donner à l'archiduc Charles de sérieuses inquiétudes sur le sort de sa gauche, ce prince crut devoir faire sur-le-champ les dispositions suivantes : il envoya au général Kollowrath, commandant le 2e corps d'armée, l'ordre de passer le Danube à Ratisbonne, pour se réunir, près du Galgenberg, aux troupes de la rive droite, et au général Bellegarde, commandant le 1er corps, l'ordre de remplacer le général Kollowrath entre Hemau et Ratisbonne, enfin le prince de Liechtenstein dut s'avancer avec le 1er corps de réserve sur Abbach, pour rester en communication avec le 4e corps, placé derrière Dinzling, et se liant lui-même avec le 3e corps, qui, après s'être retiré de Langquaid, venait prendre position sur les hauteurs derrière Unter-Laichling.

Comme on vient de le voir, l'empereur, prévoyant que le maréchal Davoust aurait besoin d'être soutenu dans le mouvement offensif qu'il faisait actuellement sur l'armée de l'archiduc Charles, et pour empêcher encore plus celui-ci de faire au-

cune tentative en faveur du général Hiller, avait fait marcher dans cette direction une partie des troupes bavaroises sous les ordres du maréchal Lefebvre. 1809. Allemagne.

Le 4ᵉ corps autrichien avait opposé une assez vive résistance aux efforts de la division Friant; mais, n'étant soutenu ni à gauche par le 3ᵉ corps, qui, poussé par la division Saint-Hilaire, déjà appuyée par les Bavarois, avait abandonné Schierling, ni à droite par les troupes du 1ᵉʳ corps de réserve, qui commençait à peine le mouvement que venait de lui ordonner l'archiduc Charles, le prince Rosenberg, commandant ce corps, fut forcé de se replier et de prendre position sur les hauteurs en arrière de Unter-Laichling. C'est à la fin de cet engagement de la division Friant avec le 4ᵉ corps ennemi que fut tué le général de brigade Hervo, officier d'une grande distinction, et qui s'était particulièrement signalé dans cette journée, où le général Friant eut un cheval tué sous lui.

L'armée autrichienne (c'est-à-dire les 3ᵉ et 4ᵉ corps et la réserve de grenadiers) formait alors une ligne entre la Laber et le Danube, depuis Eggmühl jusqu'à deux lieues en deçà de Ratisbonne; vis-à-vis d'elle se trouvaient, à gauche, les divisions Saint-Hilaire et Friant, soutenues par la cavalerie du général Montbrun; à droite, les Bavarois, commandés par le duc de Dantzig : ceux-ci venaient d'occuper Schierling et un plateau entre ce village et le bois de Höhewald; les troupes réunies des deux maréchaux français formaient à peine un total de 30,000 hommes.

L'archiduc, soupçonnant enfin qu'il n'avait affaire qu'à une partie de l'armée française, qu'il aurait pu anéantir depuis deux jours, ordonna pendant la nuit du 21 au 22 les dispositions d'une attaque générale de toutes ses troupes. Le général Kollowrath dut marcher avec son corps sur la chaussée d'Abbach; le prince Jean de Liechtenstein, avec le 1ᵉʳ de réserve, par Weillohe sur Peising; les 3ᵉ et 4ᵉ corps et les douze bataillons des grenadiers de réserve restèrent dans les positions qu'ils occupaient.

La détermination que venait de prendre le prince Charles entrait précisément dans les vues de Napoléon. En effet, la marche des colonnes ennemies sur la droite reportait les Français sur leur centre, et facilitait à l'empereur l'exécution du

1809. Allemagne. plan qu'il avait formé, celui de s'avancer avec toutes ses troupes (moins celles qui poussaient le général Hiller vers l'Inn) sur le flanc gauche de l'archiduc, et de rejeter cette armée sur la rive gauche du Danube, comme il venait de chasser l'autre bien au delà de l'Isar.

22 et 23 avril. *Bataille d'Eggmühl ou d'Eckmühl; combat et prise de Ratisbonne; retraite de l'armée autrichienne sur la Bohême, etc.* — Pendant que le maréchal Bessières suivait le corps de Hiller en retraite dans la direction de Vilsbiburg, l'empereur partit de Landshut le 22 au matin, se dirigeant sur Ratisbonne, pour exécuter la seconde partie de ses belles combinaisons, qui promettaient les plus brillants résultats si la garnison de cette ville eût pu tenir jusqu'au 23. Après avoir fourni le détachement du maréchal Bessières, l'armée conduite par l'empereur en personne se composait des deux divisions Morand et Gudin, commandées par le maréchal Lannes, des corps d'Oudinot et de Masséna, des divisions de cuirassiers des généraux Nansouty et Saint-Sulpice, d'une brigade de chasseurs et du corps wurtembergois. Toutes ces troupes marchèrent sur deux colonnes, par Buchhausen et Mannsdorf, le corps de Masséna suivant les autres à quelque distance.

Par l'effet des mouvements qui avaient eu lieu pendant la nuit, l'armée autrichienne se trouvait alors réunie, au nombre de 100,000 combattants, sur le terrain qui s'étend d'Eggmühl à Ratisbonne, et cette force eut été encore plus considérable si le prince Charles avait appelé à lui, sur la rive droite, le 1er corps, qui n'avait plus d'ennemis devant lui. Le général Kollowrath avait pris position près de la chaussée d'Abbach, au village d'Isling. Le prince de Liechtenstein était en avant d'Egglofsheim avec l'archiduc généralissime; le prince de Hohenzollern entre Egglofsheim et Eggmühl, dont le château était occupé; le prince de Rosenberg à Unter-Laichling. C'était sur ce 4e corps, soutenu par les douze bataillons de grenadiers de réserve, que devait pivoter l'armée. Tout le terrain compris entre Eggmühl et Egglofsheim est entrecoupé de hauteurs, de vallées, de torrents et de bois. Le terrain que traverse la chaussée de Ratisbonne à Egglofsheim est montueux sur la gauche, mais à droite il présente une plaine marécageuse.

L'archiduc Charles espérait pouvoir facilement se rendre maître du défilé d'Abbach et du poste d'Abensberg, et venir ensuite opérer sur les derrières de l'armée de Napoléon, qu'il supposait marchant sur la Bavière, après avoir battu les 5e et 6e corps, dont on ne recevait pas de nouvelles; mais ce prince aurait dû mieux juger de la prévoyance et de l'activité de son habile adversaire. 1809. Allemagne.

Le chemin que le général Kollowrath avait à faire pour entrer en ligne retarda longtemps l'attaque projetée par l'archiduc, et il était midi lorsque les colonnes autrichiennes s'ébranlèrent sur tous les points. Le maréchal Davoust, bien préparé à défendre la position qu'il occupait, et dont il connaissait toute l'importance, manœuvra avec tant de justesse et de précision, et sut ménager si bien ses forces [1] en les développant, qu'il donna de vives inquiétudes au prince de Rosenberg sur sa droite et sur sa gauche, et parvint à empêcher ses colonnes de faire un pas en avant.

A une heure, le canon se fit entendre sur la route de Landshut, et l'archiduc apprit alors, à son grand étonnement, qu'il allait avoir à combattre, sur son flanc gauche, l'armée commandée par Napoléon en personne. A l'approche de ces nouvelles colonnes, le prince de Rosenberg fit prolonger sa gauche par les réserves placées derrière lui, de manière à former un crochet de l'autre côté de la chaussée d'Eggmühl à Ratisbonne. Il dut abandonner les hauteurs d'Ober-Laichling, et se borner à défendre le bois de Höheberg, à la tête duquel il fit placer une forte batterie de canons. Les troupes françaises commencèrent alors à s'avancer vigoureusement. Le maréchal Davoust, débouchant de Schierling par sa droite, attaqua les hauteurs d'Ober et Unter-Laichling; son artillerie, placée sur les hauteurs en avant de Paering, fit taire la batterie autrichienne placée sur le plateau d'Unter-Laichling. Les Autrichiens cherchèrent à défendre le village et le bois en arrière; mais ils furent bientôt dépostés par le 10e d'infanterie légère, de la division Saint-Hilaire.

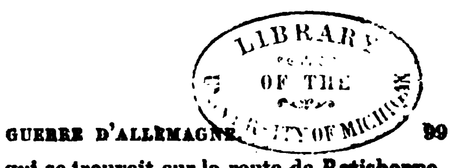
Dans le même temps Napoléon dirigeait une attaque non

[1] Les Bavarois se trouvaient alors, avec les divisions Saint-Hilaire et Friant, sous le commandement supérieur du maréchal Davoust.

1809. Allemagne.

moins vive sur Eggmühl; les colonnes qui avaient débouché par Buchhausen et Mannsdorf s'étaient réunies près de Lindach. Le maréchal duc de Montebello reçoit ordre de passer la Laber au-dessus de Schierling avec les divisions Gudin et Morand, et de déborder l'aile gauche de l'ennemi. Ce mouvement est soutenu par toute la cavalerie, au nombre de 16 régiments, savoir : les deux régiments de carabiniers et les six de cuirassiers, sous les ordres des généraux Saint-Sulpice et Nansouty, les chevau-légers wurtembergeois et la cavalerie bavaroise. Toute l'infanterie wurtembergeoise se porte directement sur Eggmühl. Cette attaque, combinée avec celle du maréchal Davoust, obtient un succès complet. La cavalerie bavaroise tourne une batterie de seize pièces de canon et sabre la troupe qui veut la défendre; les Wurtembergeois, conduits par le général Vandamme, emportent le village d'Eggmühl et son château à la baïonnette. Les Autrichiens, pressés vivement sur leur centre et menacés d'être débordés sur leur gauche et sur leur droite, battent alors en retraite vers les autres colonnes de leur armée, sur la droite; mais ils sont suivis par la cavalerie française, qui débouche à droite sur Hagelstadt, et à gauche par les défilés d'Ober et d'Unter-Sanding. La cavalerie marche par Rocking, Fellkofen et Gailsbach, pour regagner ensuite la route de Ratisbonne et prendre à revers l'aile gauche de l'ennemi.

Il était sept heures du soir; les divisions Nansouty et Saint-Sulpice se formèrent alors en masse et s'avancèrent dans la plaine, des deux côtés de la chaussée, entre Hagelstadt et Egglofsheim. Les dragons bavarois et la cavalerie légère suivirent ce mouvement et s'étendirent jusqu'à la chaussée de Ratisbonne à Straubing. Pour arrêter cette masse de cavalerie, les Autrichiens n'avaient en ce moment que deux régiments de cuirassiers placés en avait d'Egglofsheim, auxquels se rallièrent quelques débris de régiments de hussards; les efforts de cette faible troupe durent échouer contre la masse des carabiniers et des cuirassiers français. Ceux-ci, continuant à pousser devant eux les escadrons ennemis, les rompirent et les mirent dans une déroute complète; tous cherchèrent à gagner la chaussée pour éviter le terrain marécageux de la plaine, et renversèrent dans leur fuite plusieurs bataillons de leur propre infanterie. Ce désordre aurait entraîné



la perte de tout ce qui se trouvait sur la route de Ratisbonne, si le prince Jean de Liechtenstein, revenant avec sa colonne de cavalerie pour prendre une position en arrière, d'après l'ordre que venait de lui donner l'archiduc, ne fût tombé à ce moment sur le flanc des cuirassiers français. Une charge du régiment du duc Albert, cuirassiers, arrêta la poursuite, et l'obscurité mit fin au combat. L'armée autrichienne put se reformer pendant la nuit et rétablir les communications entre les différents corps. Déjà dans la soirée l'archiduc, apprenant les revers de sa gauche et convaincu à la fin qu'il avait toute l'armée de Napoléon en présence, avait suspendu les mouvements des corps qui se portaient vers Abensberg. Pour couvrir sa retraite et le point de Ratisbonne, il donna au général Kollowrath l'ordre d'abandonner Abbach et de reprendre sa position sous les murs de Ratisbonne, entre cette ville et le village d'Isling. Le 1er corps de réserve et les débris des 3e et 4e furent réunis entre Scheumassing et Gebelkofen.

1809. Allemagne.

Quinze mille prisonniers, douze drapeaux, seize pièces de canon, tels furent pour les Français les résultats matériels de cette journée mémorable, qui enleva en outre à l'armée autrichienne près de 5,000 hommes tués ou blessés [1].

La perte des Français et de leurs alliés s'élevait à 2,000 hommes, tant tués que blessés. Le général de division Cervoni, chef d'état-major du corps du maréchal duc de Montebello, fut tué par un boulet. C'était un des officiers généraux les plus anciens et les plus distingués de l'armée française. Le général Clément de la Roncière, commandant une brigade de cuirassiers, avait eu un bras emporté; le général Schramm était également au nombre des blessés; le 14e régiment de chasseurs avait perdu son colonel, tué dans une charge.

L'armée française bivouaqua dans la plaine en avant d'Eglofsheim; la cavalerie légère s'étendait jusqu'au Danube.

L'archiduc Charles comptait encore près de 80,000 combattants dans ses rangs après le revers qu'il venait d'essuyer; mais,

[1] Le maréchal Davoust, duc d'Auerstaedt, dont la fermeté et les dispositions savantes avaient contribué puissamment au succès obtenu, reçut de l'empereur le nouveau titre de prince d'*Eckmühl*, nom du principal champ de bataille.

1809. Allemagne. jugeant qu'il serait imprudent de tenter le hasard d'une seconde bataille dans une plaine qui n'offrait aucune position favorable, le Danube à dos, et avec une armée fatiguée et découragée, il prit le parti de se retirer sur la rive gauche, et fit à cet effet construire un pont à Weichs, un peu au-dessous de Ratisbonne, pour faciliter d'autant le passage du fleuve et éviter l'encombrement qui résulterait si l'on se bornait à la seule communication de la ville. Ce pont, auquel on travailla pendant la nuit, fut achevé le 23 vers huit heures du matin. Déjà les 3ᵉ et 4ᵉ corps avaient traversé le pont de Ratisbonne, lorsque, à la pointe du jour, le reste de l'armée (c'est-à-dire le corps entier du général Kollowrath, la réserve de grenadiers et toute la cavalerie) se forma en bataille entre le petit village de Burgweinting et Ratisbonne. Bientôt après, l'infanterie commença sa retraite par Ratisbonne, et, dès que le nouveau pont se trouva terminé, les réserves le traversèrent.

Napoléon avait également mis ses troupes en mouvement; la cavalerie des généraux Nansouty et Saint-Sulpice, s'avançant sur plusieurs colonnes par Ober-Traubling et Ainthal, culbuta les hulans et les hussards ennemis et les mit en fuite. Elle continuait à s'avancer vers le Danube sur la droite de Ratisbonne, lorsqu'elle reçut dans son flanc la charge du régiment de cuirassiers de l'archiduc Ferdinand; l'ennemi, par cette manœuvre, réussit à masquer le pont de bateaux sur lequel le corps de réserve autrichien, avec son train d'artillerie, avait commencé son passage. La cavalerie française s'éloigna de ce point en poursuivant principalement sur sa gauche les régiments qu'elle avait culbutés; elle en rencontra d'autres qui tinrent tête et firent gagner du temps aux troupes qui défilaient. Ce dernier mouvement finit cependant par être découvert : le maréchal Lannes, qui avait suivi la cavalerie française avec les divisions Morand et Gudin, se dirigea sur le pont et vint attaquer l'ennemi entre la chaussée qui conduit à Straubing et le village de Burgweinting. Le maréchal Davoust se plaça sur la gauche avec les divisions Friant et Saint-Hilaire, et le maréchal Masséna en réserve derrière les deux corps. Le prince Jean de Liechtenstein, avec deux régiments, se porta alors en avant du pont pour protéger le passage de ce qui restait encore

de troupes, tandis que des batteries établies sur la rive gauche par les soins de l'archiduc Charles faisaient, dans le même dessein, un feu très-violent sur les colonnes françaises. Le passage à peu près terminé, les pontonniers autrichiens coupèrent le pont et le laissèrent flotter : une partie des bateaux fut brûlée, l'autre tomba au pouvoir de l'armée française. 1809. Allemagne.

Cependant la mêlée de cavalerie continuait toujours sous Ratisbonne, dont les portes avaient été barricadées, à l'exception de celle de la chaussée d'Abbach. Les Autrichiens combattirent encore quelque temps avec beaucoup de résolution; il était midi lorsque les dernières troupes entrèrent dans la ville. Dès le matin l'archiduc Charles avait ordonné au général Bellegarde de se porter avec le premier corps, qui était resté constamment sur la rive gauche, sur les défilés de Cham, derrière la Regen, afin de les occuper; le 2e corps, formant l'arrière-garde et couvrant la retraite, prit position sur les hauteurs de Stadt-Amhoff, et six régiments occupèrent la ville de Ratisbonne, devant laquelle le duc de Montebello vint former ses troupes en bataille, à huit cents pas des portes.

Le général qui commandait dans Ratisbonne avait ordre de tenir jusqu'à la nuit et de se retirer ensuite avec sa troupe, et la ville, enveloppée d'une muraille fortifiée, avec un fossé et une contrescarpe, présentait assez de défense pour que les intentions de l'archiduc fussent remplies, si un incident n'eût pas favorisé l'attaque que commencèrent les Français presque aussitôt leur arrivée. En examinant l'enceinte, des officiers remarquèrent une brèche entre les deux portes et en firent le rapport au maréchal Lannes. Celui-ci se met de suite à la tête d'un bataillon, et, descendant dans le fossé sous le feu meurtrier de l'ennemi, aborde la brèche, pénètre dans la ville et fait ouvrir la porte dite Jacobsthor. Alors plusieurs autres bataillons entrent de ce côté et gagnent le pont, pour fermer la retraite à la garnison, qui met bas les armes au nombre de 7 à 8,000 hommes.

Le duc de Montebello tenta de faire forcer le pont; mais le général Kollowrath arrêta les troupes françaises par le feu de ses batteries, placées sur le mont de la Trinité : il ne fit sa retraite que vers le matin.

La précipitation avec laquelle les Autrichiens avaient opéré

1809. Allemagne. leur retraite par Ratisbonne ne leur avait pas permis d'emmener avec eux la plus grande partie du 65e régiment, fait prisonnier dans cette ville trois jours auparavant. Ces braves se trouvèrent ainsi promptement délivrés, et cette circonstance rendit plus agréable encore le succès que le duc de Montebello venait d'obtenir. Le colonel du 65e, Coutard, avait réussi, par ruse, à soustraire l'aigle de son régiment aux recherches de l'ennemi; il le présenta lui-même à l'empereur, lorsque celui-ci entra dans la ville[1].

Le maréchal Davoust fut chargé d'observer l'archiduc Charles, que l'empereur ne jugea point à propos de poursuivre sur Cham, où toutes les troupes venues de Ratisbonne avaient l'ordre de se rassembler. Si l'on considère que l'armée autrichienne qui venait d'envahir la Bavière s'élevait à plus de 167,000 hommes, et que les forces réunies à Cham n'étaient plus que de 109,000 combattants, y compris les troupes que Hiller avait sur l'Inn, il résulte que dans une courte campagne, sans bataille considérable, cette armée avait éprouvé la perte énorme de 58,000 hommes.

Ainsi, dans l'espace de cinq jours seulement, tous signalés par une victoire, Napoléon venait d'anéantir les efforts de la maison d'Autriche, auxquels se rattachaient peut-être les vœux d'une grande partie de l'Allemagne et même ceux des troupes alliées, et une guerre défensive sur son propre territoire était la seule ressource qui restât à cette puissance, naguère si confiante dans le nombre et la bonne disposition de ses troupes. A aucune autre époque de sa glorieuse carrière l'empereur des Français ne s'était montré plus actif et plus habile; comme

[1] Napoléon avait été blessé, pour la première fois de sa vie, pendant l'action sous Ratisbonne. Assis sur un tertre couvert de gazon, à une distance presque hors de portée du feu de l'ennemi, il causait avec le maréchal du palais Duroc, lorsqu'une balle amortie vint le frapper au pied droit et lui fit une forte contusion. « Ce ne peut être, dit-il, qu'un Tyrolien qui m'ait ajusté de si loin; ces gens sont fort adroits. » Le premier chirurgien Ivan était auprès de lui et le pansa; mais l'empereur était si impatient qu'il monta à cheval avant que l'appareil fût entièrement placé. Quelques courtisans lui ayant représenté qu'il s'exposait souvent avec trop de témérité, il leur répondit en souriant : « Que voulez-vous? il faut bien que je voie ce qui se passe. »

dans ses campagnes d'Italie, il avait développé ces admirables calculs du temps qui donnèrent aux mouvements combinés de ses forces, bien inférieures à celles de l'ennemi, toute la précision nécessaire pour rétablir l'équilibre et se trouver même en mesure de vaincre. Son habileté à épier tous les mouvements de l'archiduc, à découvrir des intervalles, à s'y introduire et à les agrandir, n'a rien de comparable dans l'histoire militaire des plus grands capitaines.

1809. Allemagne.

L'empereur passa une grande revue de ses troupes devant Ratisbonne, prodigua les éloges à tous les corps qui s'étaient distingués, et donna de l'avancement, des décorations, des titres et des dotations à un grand nombre de soldats, d'officiers et de généraux. Ce même jour, 24 avril, la proclamation suivante fut mise à l'ordre de l'armée :

« Soldats ! vous avez justifié mon attente ; vous avez suppléé au nombre par la bravoure ; vous avez glorieusement marqué la différence qui existe entre les soldats de César et les cohues armées de Xerxès.

« En peu de jours nous avons triomphé dans les trois batailles de Tann, d'Abensberg et d'Eckmühl, dans les combats de Peising, de Landshut et de Ratisbonne. Cent pièces de canon, quarante drapeaux, 50,000 prisonniers, trois équipages de pont, trois mille voitures attelées portant les bagages, toutes les caisses des régiments, voilà les résultats de la rapidité de vos marches et de votre courage.

« L'ennemi, enivré par un cabinet parjure, paraissait ne plus conserver aucun souvenir de vous ; son réveil a été prompt : vous lui avez apparu plus terribles que jamais. Naguère il a traversé l'Inn et envahi le territoire de nos alliés ; naguère il se promettait de porter ses armes au sein de notre patrie ; aujourd'hui, défait, épouvanté, il fuit en désordre ; déjà mon avant-garde a passé l'Inn. Avant un mois nous serons à Vienne. »

CHAPITRE II.

SUITE DE L'ANNÉE 1809.

L'armée française s'avance sur Vienne; combats de Neumarkt, d'Ebelsberg; Napoléon au château de Schoenbrunn; bombardement et capitulation de Vienne; préparatifs des Français pour passer le Danube à l'île de Lobau; mouvement de l'armée autrichienne sur la rive gauche; bataille d'Essling; rupture des ponts du Danube; l'armée française se retire dans l'île de Lobau; mort du maréchal Lannes, duc de Montebello. Opérations militaires en Pologne; combat de Gora; prise de Sandomir, de Zamosc; marche des troupes russes sur la Galicie, etc.

1809. Allemagne.

Deux plans d'opérations s'offraient aux méditations de l'empereur des Français après la retraite de la plus grande partie de l'armée autrichienne sur la rive gauche du Danube : celui de rejeter l'archiduc Charles et ses troupes dans les montagnes de la Bohême en lui enlevant, par la poursuite la plus instante, ses bagages, son artillerie, ses magasins, et, par là, de mettre ce prince hors d'état de continuer la campagne; ou bien de marcher vivement sur la capitale de l'Autriche, et d'arrêter par ce mouvement les dispositions qui étaient déjà prises pour l'organisation de nouvelles forces. Napoléon pouvait espérer, par l'exécution du premier de ces plans, d'anéantir les principales forces de l'ennemi; mais cette opération aurait traîné trop en longueur dans un pays difficile, où les subsistances seraient devenues très-rares, surtout après le passage de l'armée vaincue, qui aurait elle-même contribué à cet épuisement, où la cavalerie perdait l'avantage d'une poursuite accélérée, où les renforts seraient arrivés difficilement, enfin où l'on se fût trouvé trop éloigné de l'armée d'Italie. Outre ces inconvénients, on devait craindre que le gouvernement autrichien, plus rassuré sur le sort de Vienne, n'eût le temps nécessaire pour organiser la défense de cette ville et y former le noyau d'une nouvelle armée.

Napoléon s'arrêta au dernier parti. Il conservait sa ligne d'opérations principale en s'avançant ainsi vers le centre de la

monarchie autrichienne, et il faisait entrer dans son calcul l'effet que ce mouvement rapide allait produire sur les esprits dans le nord de l'Allemagne. Il pensa qu'il atteindrait également le but du premier plan, en passant le Danube près de Vienne après s'être emparé de cette capitale et avant que l'archiduc fût en mesure de s'y opposer sur la rive gauche. A cet effet le maréchal Davoust, auquel nous donnerons désormais son glorieux titre de prince d'Eckmühl, eut ordre de suivre les mouvements du prince Charles du côté de la Bohême et de l'empêcher de se rapprocher du Danube.

Le maréchal Masséna, duc de Rivoli, dut se porter par Straubing sur Passau, en descendant le Danube, afin de longer ainsi le flanc gauche de l'archiduc et de le tenir en respect, en même temps qu'il forcerait les troupes ennemies qui étaient à Passau d'abandonner cette position.

On a vu dans le chapitre précédent que le maréchal duc d'Istrie avait été détaché avec la division bavaroise du général de Wrede, celle du général Molitor et quelque cavalerie, afin de poursuivre dans la direction de l'Inn les 5ᵉ et 6ᵉ corps autrichiens, commandés par le général Hiller.

Le corps français traversa successivement Vilsbiburg et Neumarkt, et il s'empara dans cette dernière ville du reste des gros bagages, des caissons et des pontons qui avaient échappé à la déroute de Landshut; la cavalerie ramassa encore dans cette marche 15 à 1,800 traîneurs de l'ennemi.

Cependant, comme Hiller avait un peu d'avance, il était arrivé le 22 au soir aux bords de l'Inn; le lendemain il prit position entre Alt et Neu-Œtting. Jugeant bientôt, d'après les rapports de ses reconnaissances, qu'il n'était pas suivi par toutes les forces qui l'avaient attaqué et battu à Landshut, ce général dut penser que Napoléon s'était reporté avec la plus grande partie de l'armée sur l'archiduc, et il résolut de reprendre l'offensive pour opérer du moins une diversion en faveur du généralissime.

En conséquence, il commença par former trois fortes avant-gardes, l'une se dirigeant par la route d'Eggenfelden vers Landau et Dingolfingen, sur l'Isar; la seconde occupant les hauteurs le long de l'Inn, et la troisième prenant position vers Mühldorf. Un détachement de cette dernière partit pour établir

1809. Allemagne. la communication, du côté de Wasserburg, avec le général Jellachich, qui, le 23 avril, avait évacué Munich.

Le maréchal duc d'Istrie, en prenant position à Neumarkt le 23 dans la soirée, arrêta le mouvement de la deuxième avant-garde ennemie sur cette ville.

Le général Hiller avait également divisé le gros de ses troupes en trois colonnes, qui s'ébranlèrent le 24 au matin : la première, marchant à doite de la chaussée de Neumarkt, prit la direction de Klebing ; la deuxième suivit la chaussée, devant s'avancer sur Neumarkt à mesure que la première gagnerait du terrain ; la troisième marcha par Nieder-Bergkirchen sur la rivière de Rott. Ces trois colonnes étaient soutenues par une réserve de cinq bataillons de grenadiers et quatre escadrons de dragons, et, en y comprenant les avant-gardes, le tout présentait un effectif de 32,000 combattants.

24 avril. *Combat de Neumarkt.* — Le maréchal Bessières avait à peine 20,000 hommes à opposer à ces forces. La division de Wrede était en position en avant de Neumarkt, comme nous l'avons dit, ayant à dos le défilé de cette petite ville et la rivière de Rott, qui, bien que guéable en cet endroit, a ses bords très-marécageux. La division Molitor s'avançait de Vilsbiburg, mais était encore assez éloignée.

Au moment où il aperçut les têtes de colonnes ennemies, le général de Wrede mit sa division en bataille, et, pour assurer sa gauche, il fit occuper le village d'Ober-Schern et les bois qui sont en avant. Les Autrichiens attaquèrent avec impétuosité cette gauche des Bavarois, cherchèrent à la tourner, et réussirent à la pousser de hauteur en hauteur jusque derrière Neumarkt. Le général bavarois, voyant sa gauche tournée, voulut, pour la soutenir, retirer son centre et sa droite pour les remettre en ligne de l'autre côté de Neumarkt ; mais, forcé de passer le défilé de cette ville, ces troupes ne purent se maintenir en ordre et perdirent du monde. Toutefois, la division bavaroise put venir s'appuyer à celle du général Molitor, et le maréchal duc d'Istrie leur fit prendre une position en avant de Vilsbiburg, sur la Vils.

Le but de l'empereur étant d'atteindre Vienne avant l'archiduc Charles, tout en s'opposant à son retour sur la rive droite

du Danube, il manœuvra dans la direction de Lintz avec la majeure partie de ses forces, pour prévenir le généralissime sur ce point et sur Mauthausen et Mautern, où aboutissent les débouchés de la Bohême et où l'on trouve des ponts. 1809. Allemagne.

Le maréchal duc de Montebello, ayant sous ses ordres, indépendamment de la division Saint-Hilaire, les deux divisions du général Oudinot et la légion portugaise, devait faire l'avant-garde de la grande armée jusqu'à Vienne, et les trois divisions de grosse cavalerie, ainsi qu'une autre de cavalerie légère, réunies en corps de réserve sous les ordres du maréchal duc d'Istrie, devaient suivre cette avant-garde. Le maréchal duc de Rivoli avait ordre de marcher en seconde ligne par la route de Passau, et le maréchal prince d'Eckmühl, après avoir rempli sa mission, qui était de rejeter les troupes de l'archiduc dans la Bohême, était destiné à former l'arrière-garde.

Le maréchal Masséna, qui, dès le 23 avril, avait été dirigé sur Straubing, arriva le 26 à Passau par Plattling et Vilshofen; un corps qui flanquait sa droite s'avança jusqu'en face de Schaerding. La division Boudet, qui précédemment avait été détachée du 4e corps, suivait dans la même direction que ce corps, sur la chaussée de Straubing à Lintz, où elle aboutit en ligne droite. Le maréchal Lannes, avec le corps d'Oudinot, réuni à la division Saint-Hilaire, fit sa jonction le 26, à Neumarkt, avec Bessières, dont l'avant-garde, sous le général de Wrede, atteignit l'Inn à Mühldorf. Les Würtembergeois et les deux divisions de grosse cavalerie des généraux Nansouty et Saint-Sulpice se trouvaient dans les environs de Landshut, où la garde impériale arriva. Le général Deroi se porta à Erding et le prince royal à Munich. Davoust manœuvrait encore entre le Danube et la Regen, et devait, quelques jours après, marcher à Straubing et être remplacé par la division Dupas, venant du nord, et celle du général Rouyer, venant d'Ingolstadt, qui avaient l'ordre de se porter à Ratisbonne. Enfin le prince de Ponte-Corvo, qui, le 26, se trouvait dans les environs de Rudolstadt avec 17,000 hommes de troupes saxonnes, avait l'ordre de s'avancer entre les frontières de la Bohême et le Danube. Ce corps saxon, fort de vingt-trois bataillons et vingt escadrons, était parti le 23 avril de Dresde, et avait marché par Altenburg aux environs

1809. Allemagne. d'Erfurt. En conséquence de cet ordre et de celui qu'il reçut plus tard, il marcha jusqu'au 7 mai à Retz, par Plauen, Hof, Kemnat, Naaburg, et du 7 au 17 à Lintz, par Cham, Straubing, Passau et Efferding. En même temps l'empereur ordonna la formation d'une division de réserve à Augsburg, et, quelque temps après, d'un corps d'observation de l'Elbe, qui, au nombre d'environ 14,000 hommes, se rassembla dans les environs de Hanau, sous les ordres du duc d'Abrantès.

Tandis que l'empereur faisait ses dipositions pour marcher rapidement sur Vienne, l'archiduc, dont l'armée avait été renforcée de 11 à 12,000 hommes depuis son arrivée à Cham, se disposait à marcher à Lintz, pour se réunir aux 30,000 hommes de Hiller et reprendre l'offensive sur la rive droite du Danube. En conséquence, dès le 26 avril le général Klenau se porta à Winterberg par Neumarkt, Eisenstein et Ausser-Gefild, avec neuf bataillons et un escadron, pour s'assurer les passages des montagnes de la Bohême. En même temps, quinze escadrons, sous le général Stutterheim, s'avancèrent sur Freystadt, par la route de Klattau et de Budweis, avec l'ordre de réunir tous les bateaux du Danube sur la rive gauche et de couvrir le passage de ce fleuve à Lintz et à Mauthausen jusqu'à l'arrivée de l'armée, et, dans le cas où cette mesure ne pourrait pas être mise à exécution, de détruire le pont de Lintz et de faire descendre à Krems le pont de bateaux de Mauthausen. Le général Stutterheim arriva à Freystadt le 2 mai; le gros de l'armée atteignit le 28 avril les environs de Strakonitz et de Sedlitz; le prince de Rosenberg, qui couvrait à droite la marche de l'armée, arriva à Winterberg par Bistrzicze et Reichenstein.

Comme, à cette époque, les mouvements des troupes saxonnes à la partie nord-ouest de la Bohême paraissaient menacer ce pays, le général Kollowrath marcha aux environs de Pilsen avec vingt-trois bataillons et seize escadrons des troupes du prince de Hohenzollern, qui prit alors le commandement du 2e corps d'armée.

Dès le 26 le général de Wrede avait reçu l'ordre de passer l'Inn à Mühldorf et d'attaquer le corps autrichien du général Jellachich; mais celui-ci, prévenu le même jour de la présence de l'ennemi sur la rive droite de cette rivière, s'était retiré de Wasserburg à Salzburg, par Stain et Waging. Jellachich prit

position entre Liefering et Viehhausen, et fit occuper Laufen par deux compagnies et quatre escadrons. Le général bavarois, ayant trouvé le pont de l'Alza détruit à Unter-Gräsing, passa cette rivière, après une nuit de marche, à Trostberg, et atteignit, le 28 à midi, Dittmaning, d'où cinq escadrons chassèrent un détachement autrichien qui en se retirant brûla le pont de la Salza, mais n'eut pas le temps de détruire les bateaux, de sorte que le lendemain le général de Wrede put rétablir ce pont et continuer sa marche sur Salzburg. La résistance opiniâtre de deux bataillons et quatre escadrons postés à Bergheim donna le temps à Jellachich d'évacuer Salzburg et de continuer sa retraite sur Hallein. Les Bavarois firent beaucoup de prisonniers en entrant à Salzburg, et s'emparèrent des magasins que les Autrichiens y avaient formés. Leur arrière-garde fut entamée, et perdit encore 7 officiers et 260 hommes. Jellachich se retira par Golling sur Radstadt. De Wrede ne le suivit pas, et marcha le 30 à Strasswalchen et le 3 mai à Vöcklabruck. 1809. Allemagne.

Pendant ce temps le maréchal duc de Dantzig, après avoir accompagné à Munich le roi Maximilien, impatient de se montrer à ses sujets, s'avançait également sur Salzburg, par Wasserburg et Altenmarkt, avec les deux autres divisions bavaroises. Il avait ordre de pénétrer dans le Tyrol avec tout son corps d'armée, pour en chasser les Autrichiens et assurer de ce côté les derrières de la grande armée contre les diversions de l'ennemi.

En arrivant devant Passau, le 26, le maréchal duc de Rivoli avait fait 300 prisonniers et débloqué la citadelle, où les Bavarois s'étaient maintenus depuis le 10 contre les efforts du général Dedowich. Le même jour l'empereur était parti de Ratisbonne et était arrivé le lendemain dans la soirée à Mühldorf, où il avait fixé son quartier général. Le général Hiller avait trouvé sur l'Inn quelques renforts qui étaient arrivés de l'intérieur de l'empire; il reçut en même temps le commandement en chef de toutes les forces réunies sur ce point et aux environs, avec lesquelles il espérait pouvoir défendre les frontières pendant quelque temps. La marche du maréchal Masséna ayant fait lever le blocus du fort d'Oberhaus, le général Richter se retira de l'autre côté du Danube avec trois bataillons de landwehr,

1809. Allemagne. et le général Dedowich à Schaerding avec douze bataillons, dont la moitié de landwehr; le général Hiller lui confia la défense de ce point de passage, et mit, le 26, son corps en mouvement pour le réunir dans la position centrale d'Altheim; ce corps arriva le lendemain entre Altheim et Braunau. Jellachich, qui s'était retiré à Wasserburg, devait défendre l'intervalle qui se trouve entre les frontières du Tyrol et le confluent de la Salza et de l'Inn, et, à cet effet, devait occuper fortement les points de Traunstein, Waging et Dittmaning, observant seulement la ligne de l'Alza et de l'Inn.

Le corps qui flanquait la droite du duc de Rivoli, et qui s'était présenté le 26 avril en face de Schaerding, ayant trouvé les ponts de l'Inn détruits, canonna la ville et força le général Dedowich à se retirer de ce point important; celui-ci abandonna, contrairement à ses instructions, la route de Lintz, et se retira dans la direction de Ried. Hiller, qui reçut avis de cette retraite le 27 au matin, ignorant la force des troupes françaises qui se trouvaient à Schaerding, se contenta d'envoyer son avant-garde sur l'Andiesenbach, et de faire marcher à Ried le 2e corps de réserve pour couvrir sa ligne de retraite; le lendemain toute son armée fut réunie à Ried, et le général Schustekh fut dirigé à Obernberg avec 10,000 hommes pour attaquer l'ennemi si cela était possible; mais celui-ci ayant jugé cet ordre inexécutable, et comme dans la soirée du 28 on reçut l'avis certain que la majeure partie de l'armée française passait la Salza à Burghausen, la retraite fut continuée sur Lintz jusqu'au 2 mai, par Haag, Lambach et Wels.

Le 27, les maréchaux Lannes et Bessières commencèrent leur mouvement en avant de l'Inn, qu'ils passèrent à Mühldorf, ainsi que la garde impériale; le 30, l'empereur Napoléon se porta avec toute sa garde sur Burghausen. Les Autrichiens avaient détruit le pont de cette ville sur la Salza; le général Bertrand, aide de camp de l'empereur et commandant l'arme du génie, le fit rétablir. Vivement poursuivis, les Autrichiens ne faisaient point leur retraite avec l'ordre convenable. Le chef d'escadron Margaron, avec cinquante chasseurs seulement, fit mettre bas les armes à un bataillon de la landwehr qui voulut défendre le pont de Dittmaning.

Du 30 avril au 2 mai l'armée française continua sa marche progressive, par Ried et Lambach. Le général Oudinot s'empara de Ried, où il trouva plus de vingt mille quintaux de farine et fit 1,500 prisonniers. Les maréchaux duc de Montebello et duc d'Istrie occupèrent Wels, qui renfermait également des magasins considérables de vivres et de munitions; à la droite, le maréchal duc de Dantzig dirigeait une colonne sur Kufstein, et une autre sur Radstadt, sur l'Ens, occupant ainsi les deux routes qui conduisent en Italie à travers le Tyrol. Une troisième colonne, suivant la retraite du général Jellachich sur la Styrie, atteignait l'ennemi à Golling et lui faisait éprouver de nouvelles pertes; à la gauche, le maréchal duc de Rivoli suivait la route de Schaerding à Efferding. L'adjudant commandant Trinqualye, commandant l'avant-garde de la division Carra Saint-Cyr, rencontra, le 1er mai, un petit corps autrichien sur le chemin de Riedau à Neumarkt. Les chevau-légers wurtembergeois, les dragons badois et trois compagnies du 4e régiment de ligne, qui composaient cette avant-garde, attaquèrent la troupe ennemie avec tant d'impétuosité qu'ils la mirent en déroute au premier choc et lui firent 500 prisonniers : les dragons badois se distinguèrent plus particulièrement. Le major Descorches Sainte-Croix, aide de camp du duc de Rivoli, s'empara d'un drapeau.

1809.
Allemagne.

Dans la nuit du 2 au 3 mai, le général Hiller reçut à Lintz l'ordre de se retirer derrière la Traun, et ensuite derrière l'Ens, si le 7 mai il était repoussé de cette ville, et de chercher à gagner du temps pour opérer à Mauthausen sa jonction avec l'archiduc; mais, dans le cas où il serait forcé d'abandonner Lintz avant le 7, son corps d'armée devait y passer le Danube et détruire le pont de cette ville et celui de Mauthausen. Dans chaque hypothèse il devait envoyer 10,000 hommes sur la route de Vienne, pour arrêter l'ennemi le plus longtemps possible et lui ôter tout moyen de passage sur la rive gauche. Lorsque Hiller reçut cet ordre du généralissime, il était suivi de trop près par l'armée française pour songer à rester seulement vingt-quatre heures à Lintz sans y courir le plus grand danger; il ne lui était pas moins impossible de passer le fleuve sur un seul pont sans y être attaqué ; aussi prit-il le parti de l'incen-

1809. Allemagne. dier, et, le 3, à quatre heures du matin, il se retira derrière la Traun, dans la position d'Ebelsberg [1], où il s'établit fortement.

Le même jour, les ponts de la Traun étant rétablis, le maréchal Lannes se porta immédiatement de Wels à Steyer. Le corps de Vandamme passa l'Inn à Braunau, et fut dirigé sur Grieskirchen pour entretenir la communication avec le corps du duc de Rivoli. Celui-ci, qui, depuis le 27 avril, se trouvait aux environs de Schaerding, s'avança le 1er et le 2 mai entre Alkoven et Efferding, et arriva le 3, au point du jour, devant Lintz, précédé de la cavalerie légère du général Marulaz, et suivi de la division Claparède, du corps d'Oudinot. Le corps de Hiller était alors en marche de Lintz à Ebelsberg. Les convois du train et des équipages, qui furent rencontrés près de Klein-München, arrêtèrent assez longtemps les colonnes autrichiennes pour que les dernières troupes n'atteignissent qu'entre huit et neuf heures la rive droite de la Traun. Le 5e et le 6e corps restèrent immédiatement derrière Ebelsberg; le général Kienmayer se porta jusqu'à Asten. On n'avait alors aucune nouvelle du détachement du général Schustekh, qui formait l'arrière-garde.

La position d'Ebelsberg avait l'avantage de ne pouvoir être tournée par sa droite; du côté de Wels, la Krems, affluent de la Traun, et le ruisseau de Gottschalling, qui en est peu éloigné, rendent la gauche d'une défense facile. Une attaque de front n'est possible que par le pont de la Traun, d'une longueur de plus de deux cents toises. Ebelsberg est une petite ville sur la Traun, adossée au nord-est à des hauteurs boisées. Elle est commandée par un château, entouré d'un double fossé, que défendaient trois compagnies. Une batterie de pièces de 6, établie au pied ouest de la hauteur du château, et deux bataillons défendaient les abords de la rivière. Huit bataillons et seize escadrons de l'arrière-garde du général Schustekh arrivèrent dans la ma-

[1] Toutes les relations françaises écrivent *Ebersberg*; nous avons préféré adopter l'orthographe de la *carte de l'empire d'Autriche* dressée par l'état-major impérial et royal, en 1822.

Ebersberg est un bourg de Bavière, cercle de l'Isar, à 6 lieues E. S. E. de Munich. *Ebelsberg* est une petite ville d'Autriche sur la Traun, à 1 mille S. E. de Lintz.

tinée à Klein-München et à Schaerling, où ils s'arrêtèrent pour attendre ce général, qui était encore en arrière avec six bataillons et huit escadrons. 1809. Allemagne.

Combat d'Ebelsberg. L'empereur Napoléon, qui avait son quartier à Lambach, instruit de la position des troupes ennemies, avait donné au général Oudinot et au maréchal duc d'Istrie l'ordre de s'avancer dans la direction d'Ebelsberg, afin d'appuyer le mouvement du duc de Rivoli, qui, n'ayant pas trouvé d'ennemis à Lintz, s'était porté en avant. 3 mai.

Entre neuf et dix heures, les avant-postes de l'arrière-garde autrichienne furent attaqués en même temps sur la route de Lintz par la division Claparède et sur celle de Wels par le maréchal Bessières, qui, étant parti le matin de cette dernière ville avec quelques brigades de cavalerie légère, s'était avancé par la rive gauche de la Traun. A l'instant où le maréchal commençait son attaque, le général Schustekh, débouchant de Hart, atteignit la chaussée, et parvint, après un léger engagement, à franchir la Traun avec ses huit escadrons. Un bataillon d'arrière-garde, qui suivait de loin, fut pris. Le reste des troupes, couvert par six bataillons postés à Klein-München, commença alors à passer le pont de la Traun. Tandis que ce passage s'opérait, non sans quelque désordre, sous le feu violent des premières troupes du corps du duc de Rivoli, qui, en peu d'instants, mit 600 Autrichiens hors de combat, le général Coehorn, de la division Claparède, s'élançant à la tête des bataillons des tirailleurs du Pô et des voltigeurs corses, aborda hardiment l'ennemi au moment où celui-ci défilait sur le pont sous la protection des batteries placées sur la rive droite. Ce pont se prolonge sur plusieurs îlots et bras que forme la rivière, et présente un trajet assez considérable à parcourir. Plusieurs fois les braves tirailleurs et voltigeurs s'y précipitèrent avec l'élan le plus impétueux; autant de fois leur tête de colonne fut arrêtée par la violence du feu de l'ennemi. Le général Claparède s'avança alors avec le reste de sa division. Cette masse poussant la brigade Coehorn, qui faisait des prodiges de valeur, en un moment canons, caissons, chariots, hommes, chevaux, furent culbutés dans la Traun, et les Français entrèrent dans Ebelsberg; ils traversèrent rapidement le faubourg situé au sud-ouest, où s'appuyait l'aile gauche

1809. Allemagne. de Hiller; mais, attaqués par les troupes placées à l'entrée du faubourg, ils furent repoussés avec perte jusque dans la ville et ensuite jusqu'au pont. Mais le général Legrand, arrivant alors à la tête du 26ᵉ régiment d'infanterie légère et du 18ᵉ de ligne, s'avança en colonnes serrées sur le pont et arrêta les Autrichiens, qui, renonçant dès lors à se maintenir, mirent le feu à la ville pour arrêter les colonnes françaises. En effet l'incendie s'étant répandu rapidement empêcha la cavalerie et l'artillerie de déboucher du pont; car, le feu ayant pris aux maisons qui avoisinaient ce pont, les premières arches de ce côté furent brûlées, en sorte que les troupes françaises qui avaient déjà passé se trouvèrent séparées des autres, et forcées de lutter contre les 30,000 Autrichiens que le général Hiller avait formés en bataille sur les hauteurs en arrière de la ville. La division Claparède, à peine forte de 7,000 combattants, eut seule à soutenir pendant trois heures un engagement aussi inégal, et elle le fit avec une résolution et une intrépidité dignes des plus grands éloges. Toutefois cette poignée de braves aurait fini par succomber si les autres divisions, accourant à son secours, n'étaient parvenues à détourner les flammes et à rétablir les communications. Le général Legrand se joignant alors au général Durosnel, qui arrivait de Wels, par la rive droite de la Traun, avec 1,000 chevaux, ils se portèrent ensemble au secours du général Claparède, au moment où Hiller, craignant d'être débordé par sa gauche, se retirait sur l'Ens, dont il détruisit le pont. Aussitôt que l'empereur avait entendu le canon dans la direction d'Ebelsberg, il s'était avancé par la rive droite avec les divisions Molitor et Nansouty; mais il n'arriva qu'après la retraite de l'ennemi, qui laissa quatre canons, deux drapeaux et un monceau de morts dans cette malheureuse ville d'Ebelsberg, dont les ruines fumaient encore huit jours après le combat. Les maisons, les rues, les bords de la Traun étaient encombrés de cadavres à demi brûlés. Cette journée coûta encore aux Autrichiens 4,500 hommes tués ou blessés, et 6 à 7,000 prisonniers. La division du général Claparède, qui venait de se distinguer d'une manière si spéciale, avait perdu plus de 300 hommes tués et près de 700 blessés grièvement; le général Coehorn, officier d'une rare valeur, avait eu un cheval tué sous lui; les

colonels Cardenau et Lendy étaient restés sur le champ de bataille; une compagnie de voltigeurs corses, en poursuivant l'ennemi, fit à elle seule 700 prisonniers dans un bois. 1809. Allemagne.

Pendant ce glorieux combat d'Ebelsberg, le duc de Montebello arrivait à Steyer et y faisait rétablir, le 4, le pont que le général Nordmann, coupé du reste de l'armée, avait brûlé en se retirant sur Vienne par Gaming et Lilienfeld. Napoléon coucha le même soir à Ens et y reçut les députés du cercle de la haute Autriche.

Sur ces entrefaites, les autres corps qui devaient faire partie de la grande armée française s'avançaient rapidement pour opérer leur jonction avec ceux qui étaient déjà en ligne. Le 9ᵉ corps, commandé par le maréchal prince de Ponte-Corvo et composé en entier du contingent du roi de Saxe, au nombre de 20,000 hommes, avait longé la frontière occidentale de la Bohême et venait de s'emparer d'Égra, après avoir dissipé un corps assez considérable de landwehr, qui s'y était rassemblé. Le 6 mai, le prince de Ponte-Corvo avait son quartier général à Retz, sur la grande route de Ratisbonne à Prague.

Le lendemain, le duc de Montebello arriva avec ses troupes à Mölk, pendant que le duc de Rivoli le remplaçait avec les siennes à Amstetten [1].

Aucun obstacle sérieux n'arrêtait plus désormais la marche de Napoléon sur Vienne, et le mouvement des troupes françaises sur la rive droite du Danube était d'autant mieux assuré qu'à cette époque le maréchal prince d'Eckmühl venait de prendre position avec son corps devant Lintz, où se dirigeaient également les Wurtembergeois sous les ordres du général Vandamme.

Depuis le 24 avril jusqu'au 30, le prince d'Eckmühl avait

[1] La veille, l'avant-garde du 2ᵉ corps (celui de Lannes) avait attaqué une arrière-garde autrichienne près d'Amstetten. Le général Édouard Colbert, chargeant à la tête du 29ᵉ régiment de chasseurs, écrasa la cavalerie ennemie, et fit 500 hulans prisonniers. Le jeune Lauriston, fils du général de ce nom, âgé de dix-huit ans, et sorti des pages depuis six mois, lutta seul contre le colonel des hulans et lui fit remettre son sabre. L'empereur, informé de ce trait de vaillance, accorda sur-le-champ la décoration de la Légion au jeune sous-lieutenant qui débutait d'une manière aussi glorieuse.

1809. Allemagne. suivi l'archiduc Charles dans la direction de la Bohême, et s'était avancé jusqu'à Nittenau, où les reconnaissances envoyées sur les frontières lui apprirent que l'ennemi s'enfonçait décidément dans ce royaume. Le maréchal marcha alors sur Straubing, et suivit le mouvement de la grande armée par Passau et Lintz, où il arriva le 5 mai. Il eut alors l'ordre de rester dans cette position pour observer le mouvement de l'armée de l'archiduc Charles, qui paraissait se porter sur Vienne par les routes qui y conduisent de la Bohême, et dont les avant-postes se montraient déjà sur la rive gauche du Danube.

Le jour même du combat d'Ebelsberg, deux trains de bois lourdement chargés et emportés par la rapidité du courant contre le pont de bateaux de Mauthausen l'avaient détruit, ce qui força le général Hiller à se diriger sur Mautern, où il arriva le 7 mai par Amstetten, Kemmelbach et Mölk. Le lendemain il passa sur la rive gauche du Danube avec la majeure partie de ses troupes, après avoir dirigé sur la grande route de Vienne le général Dedowich avec vingt-deux bataillons et huit escadrons, pour aider à la défense de cette ville jusqu'à l'arrivée de l'archiduc Charles, qui espérait encore pouvoir opérer sur les deux rives du Danube.

Les corps des maréchaux Masséna et Lannes se réunirent le 9 auprès de Sieghardskirchen, à quatre lieues de la capitale de l'Autriche. Ce même jour l'empereur Napoléon avait son quartier général à Saint-Pölten; le maréchal prince d'Eckmühl quittait Lintz pour se porter sur Mölk. Les troupes wurtembergeoises remplaçaient le 3e corps à Lintz; le prince de Ponte-Corvo s'avançait sur les derrières de l'archiduc Charles, l'inquiétant par diverses démonstrations et l'obligeant à partager ses forces; enfin le maréchal duc de Dantzig, continuant à marcher vers le Tyrol avec le corps bavarois, arrivait sur Innsbrück, afin de prendre à revers les détachements autrichiens qui occupaient encore le pays et inquiétaient cette partie des frontières de la Bavière.

Le 10, à neuf heures du matin, Napoléon parut aux portes de Vienne avec le corps du duc de Montebello. « C'était, dit le bulletin officiel, à la même heure, le même jour, et un mois

juste après que l'armée autrichienne avait passé l'Inn pour envahir la Bavière. » 1809. Allemagne.

Bombardement et capitulation de Vienne. — L'empereur avait couché la veille au château impérial de Schönbrunn, situé à une demi-lieue vers le midi, et dans une position très-favorable à la direction des opérations autour de cette capitale de l'Autriche, dont l'archiduc Maximilien devait diriger la défense. La garnison se composait de quinze bataillons de landwehr, auxquels se réunirent les détachements des généraux Dedowich et Nordmann, ce qui composait une force de 25,000 hommes, dont plus de la moitié formée de soldats peu exercés et peu propres à défendre des faubourgs entourés d'un simple boulevard; on se borna donc à occuper les ouvrages de la ville proprement dite, ainsi que la grande île située au nord, qui renferme le Prater, les plaines de Leopoldstadt et de Brigittenaue. Cette île, importante par sa communication avec le pont de Tabor, devait être armée de redoutes; mais il n'était déjà plus temps d'exécuter ces travaux, au moment où l'on songea à les entreprendre. La présence de ces troupes et la pensée d'être promptement secourus par l'armée de l'archiduc Charles, à laquelle venait de se joindre le général Hiller, avaient excité les Viennois à se défendre jusqu'à la dernière extrémité : les faubourgs, qui ne sont pas fortifiés, et qui contiennent les deux tiers de la population, se rendirent sans résistance aux troupes du général Oudinot; mais, lorsque le général Tharreau, commandant l'avant-garde, s'avança sur l'esplanade qui sépare les faubourgs de la cité, les canons des remparts tirèrent à mitraille sur lui et le forcèrent à s'éloigner; ce général reçut en cette occasion une blessure assez légère. 11-12 mai.

Le duc de Montebello, par ordre de l'empereur Napoléon, envoya alors le colonel Lagrange pour sommer la ville d'ouvrir ses portes. Ce parlementaire fut introduit; mais à peine avait-il fait quelques pas dans la ville que la populace ameutée se jeta sur lui pour le massacrer. Il était déjà couvert de blessures lorsque le général O'Reilly fit avancer un piquet de troupes de ligne pour le retirer des mains de ces furieux, et épargner au peuple de Vienne le crime de violer le droit le plus sacré de la guerre. Mais, tandis que le colonel Lagrange

1809. Allemagne. échappait ainsi à une mort certaine, une partie de la milice urbaine promenait en triomphe un garçon boucher qui avait porté les premiers coups à cet officier.

Maître des dehors de Vienne, l'empereur avait nommé sur-le-champ le général Andréossy gouverneur de la ville; celui-ci réunit en députation un certain nombre des principaux habitants des faubourgs, et les envoya au château de Schönbrunn. Napoléon accueillit ces députés avec beaucoup de bienveillance, et les chargea de porter à l'archiduc la lettre suivante, qu'écrivit le major général prince de Neuchâtel :

« S. M. l'empereur et roi désire épargner à cette grande et intéressante population les calamités dont elle est menacée, et me charge de représenter à V. A. que, si elle continue à vouloir défendre la place, elle causera la destruction d'une des plus belles villes de l'Europe. Dans tous les pays où la guerre l'a porté, mon souverain a fait connaître sa sollicitude pour écarter ces désastres des populations désarmées. V. A. doit être persuadée que S. M. est sensiblement affectée de voir, au moment de sa ruine, une ville qu'elle tient à gloire d'avoir déjà sauvée; cependant, contre l'usage établi dans les forteresses, V. A. a fait tirer le canon du côté de la ville, et ce canon pouvait tuer, non un ennemi de votre souverain, mais la femme ou l'enfant de ses plus zélés serviteurs. Si V. A. continue à vouloir défendre la place, S. M. sera forcée de faire commencer les travaux d'attaque, et la ruine de cette immense capitale sera consommée en trente-six heures par le feu des obus et des bombes de nos batteries, comme la ville extérieure sera détruite par le feu des vôtres. S. M. ne doute pas que ces considérations n'engagent V. A. à renoncer à une détermination qui ne retarderait que de quelques instants la prise de la place. Enfin, si V. A. ne se décide pas à prendre un parti qui sauve la ville, sa population, plongée par votre faute dans des malheurs aussi affreux, deviendra, de sujets fidèles, ennemie de votre maison. » La députation qui portait cette nouvelle sommation entra le 11, à neuf heures du matin, dans la cité ; mais, une heure après, le feu des remparts recommença sur tous les points : c'était la seule réponse que voulut faire l'archiduc; quinze habitants et deux soldats français furent tués.

Réduit, malgré lui, à la dure nécessité de faire bombarder Vienne, Napoléon se porta avec le duc de Rivoli sur le bras du Danube qui sépare la promenade appelée le *Prater* des faubourgs, et fit occuper par deux compagnies de voltigeurs, sous le commandement du chef d'escadron Talhouet, officier d'ordonnance, un petit pavillon sur la rive gauche, afin de protéger la construction d'un pont en cet endroit. Un bataillon de grenadiers ennemis, qui défendait ce passage, fut chassé par ces deux compagnies, protégées par le feu de quinze pièces d'artillerie; à huit heures du soir les matériaux pour la construction du pont étaient déjà réunis. Le capitaine Pourtalès, aide de camp du prince de Neuchâtel, et l'aide de camp du général Boudet, Susaldi, s'étaient jetés des premiers à la nage pour ramener deux bateaux qui étaient sur la rive opposée, et qui servirent au passage des voltigeurs du commandant Talhouet. 1809. Allemagne.

Les troupes françaises formaient alors un cercle autour des remparts, la gauche appuyée au Danube, près de Dobling, la droite à Simring, le centre aux environs de Schönbrunn.

Le général du génie Bertrand et le général d'artillerie Navelet choisirent, pour élever une batterie de vingt obusiers, destinée à bombarder la ville, le même emplacement où les Turcs avaient ouvert leur tranchée dans le siége de 1683, et qui n'était éloigné que de cent toises de la place.

Cette batterie, couverte par les écuries de l'empereur d'Autriche, bâties sur le même terrain, commença à neuf heures du soir un bombardement que ne pouvait point contrarier le feu des remparts; dix-huit cents obus furent lancés en peu de temps; plusieurs hôtels et grands bâtiments dans l'intérieur de la ville devinrent la proie des flammes. Cet incendie répandit le plus grand trouble au milieu de l'immense population qui se trouvait encombrée dans un espace beaucoup trop resserré pour elle. Un parlementaire sortit de la ville sur ces entrefaites, pour annoncer que la jeune archiduchesse Marie-Louise, alors malade de la petite vérole, n'ayant pu suivre son père et sa famille, se trouvait dans le palais impérial, exposée au feu de l'artillerie française; Napoléon, par égard pour cette princesse, fit changer la direction des batteries, de manière à ce que le palais fût épargné.

1809. Allemagne. A une heure du matin, l'archiduc Maximilien fit marcher deux bataillons pour reprendre le pavillon qui protégeait la construction du pont par lequel l'empereur voulait pénétrer dans le Prater. Les deux compagnies de voltigeurs logées dans ce petit bâtiment l'avaient crénelé; elles reçurent l'ennemi à bout portant. Leur feu, et celui de la batterie de quinze pièces de canon établie sur l'autre rive, ayant renversé une partie de la colonne autrichienne, le reste se sauva dans le plus grand désordre.

Immédiatement après cet événement, un conseil de guerre assemblé par l'archiduc ayant déclaré qu'il était impossible de se maintenir dans la ville jusqu'à l'arrivée de l'armée principale, la retraite sur la rive gauche du Danube fut résolue et exécutée le 12 au matin. L'archiduc ne laissa dans Vienne que quelques centaines d'hommes, sous les ordres du général O'Reilly, qu'il autorisa à traiter de la capitulation.

Le même jour, ce général envoya un officier aux avant-postes français pour demander qu'on cessât le feu, et pour prévenir qu'une députation allait se rendre auprès de l'empereur Napoléon. En effet, peu de temps après, cette députation, composée des personnes les plus distinguées de la ville, se rendit au château de Schönbrunn, où le monarque français lui promit d'accorder à la capitale des États autrichiens la même capitulation que celle qu'il lui avait octroyée en 1805. Les articles en furent signés dans la soirée, et, le lendemain 13, les troupes du général Oudinot occupèrent la ville, dont la garnison resta prisonnière de guerre.

13-21 mai. *Passage du Danube par une partie de l'armée française; mouvements de l'armée autrichienne sur la rive gauche de ce fleuve.* — Napoléon ne fit point d'entrée dans Vienne; le jour même où la garnison autrichienne mit bas les armes, il adressa, du château de Schönbrunn, la proclamation suivante à son armée :

« Soldats! un mois après que l'ennemi passa l'Inn, au même jour, à la même heure, nous sommes entrés dans Vienne.

« Ses landwehrs ou levées en masse, ses remparts créés par la rage impuissante de la maison de Lorraine, n'ont point soutenu nos regards. Les princes de cette maison ont abandonné la capitale, non comme des soldats d'honneur qui cèdent aux cir-

constances, mais comme des parjures que poursuivent leurs propres remords. En fuyant de Vienne, leurs adieux à ses habitants ont été le meurtre et l'incendie; comme Médée, ils ont, de leurs propres mains, égorgé leurs enfants.

« Le peuple de Vienne, selon l'expression de la députation de ses faubourgs, délaissé, abandonné, veuf, sera l'objet de vos égards; j'en prends les bons habitants sous ma spéciale protection; quant aux hommes turbulents et méchants, j'en ferai une justice exemplaire.

« Soldats! soyons bons pour les pauvres paysans, pour ce bon peuple qui a tant de droits à votre estime; ne conservons aucun orgueil de nos succès; voyons-y une preuve de cette justice divine qui punit *l'ingrat* et *le parjure*. »

Les corps des ducs de Rivoli, de Montebello et d'Istrie furent cantonnés dans les environs de Vienne, et la garde impériale auprès du château de Schönbrunn. L'empereur passa les troupes en revue à mesure qu'elles arrivaient, distribua des récompenses à ceux qui s'étaient distingués dans les dernières affaires, et ordonna les préparatifs pour le passage du Danube.

De son côté l'archiduc généralissime n'avait pas encore renoncé à son projet de passer le Danube sur les derrières de l'armée française et de porter le théâtre de la guerre sur la rive droite. Il était arrivé le 4 mai dans les environs de Budweis et d'Ochsbrunn, où, ayant appris les événements d'Ebelsberg et de Mauthausen, il avait donné l'ordre à Hiller de ne pas détruire complétement le pont de Mautern, et de le mettre dans un état à pouvoir être rétabli promptement s'il devait servir au passage de l'armée. Immédiatement après avoir donné cet ordre, il reçut l'avis qu'un détachement wurtembergeois embarqué à Lintz avait culbuté, le 5, les landwehrs du général Richter, et qu'il avait aussitôt commencé à travailler au rétablissement du pont et des retranchements d'Urfahr-Lintz. Enfin, le jour où l'empereur parut devant Vienne, l'armée autrichienne, qui était restée deux jours à Budweis, n'avait encore marché que jusqu'à Zwettel. Le généralissime, craignant que l'empereur ne passât rapidement de Nussdorf sur la rive gauche du Danube, ordonna à Hiller d'observer le cours du fleuve depuis ce point de passage jusqu'à Tuln et de laisser 8,000 hommes à Krems pour s'assurer

1809. Allemagne. du pont; mais quand cet ordre lui parvint, dans la nuit du 9 au 10, ce général avait déjà dirigé le 2e corps de réserve sur Kirchberg, et, continuant sa marche, il était parvenu avec ses premières divisions à Jedlersdorf-am-Spitz, le 11 à sept heures du matin, d'où cinq bataillons avaient été détachés pour renforcer la garnison de Vienne.

Après le départ de l'archiduc Maximilien et la capitulation de la capitale, le général Hiller avait pris le commandement en chef de toutes les troupes; il fit incendier le pont de Tabor, établit un camp près de Stammersdorf, et assura la communication avec la division de Krems par l'envoi d'un détachement à Stockerau. Il lui restait alors quarante-deux bataillons et trente-huit escadrons, y compris cinq bataillons répartis entre Stadelau, Gross-Aspern, Essling et Gross-Enzersdorf, pour observer la rive gauche du Danube. L'opération la plus importante pour l'armée française était de passer sur cette rive avant l'arrivée de l'armée de l'archiduc.

Trois points s'offraient pour cette opération : le premier, à gauche de la ville, près du village de Nussdorf et au-dessous du Bisamberg, avait l'avantage d'une position excellente sur l'autre rive, si l'on pouvait traverser d'abord le fleuve en assez grandes forces pour l'occuper avant l'ennemi et s'y maintenir.

Le second point était à droite, entre l'île de Lobau et Presburg. Le Danube, en cet endroit, n'est point divisé en plusieurs bras, et les hauteurs qui sont sur la rive droite donnent la facilité de protéger les travaux par des batteries plongeantes.

Le troisième, auquel l'empereur donna la préférence, était l'île de Lobau[1], située à une lieue et demie à l'est de Vienne, non loin de Kaiser-Ebersdorf. Cette île est couverte de bois et entourée de tous côtés de broussailles qui cachent la vue de l'intérieur, même des lieux les plus élevés.

Dès le 12, le corps du duc de Rivoli fut dirigé sur ce point. Le maréchal Lannes se porta à Nussdorf. Les hauteurs qui s'élèvent immédiatement en arrière de ce lieu favorisaient l'emplacement de l'artillerie destinée à faciliter la construction des

[1] La plupart des nombreuses îles que le Danube forme à l'E. et au S. E. de Vienne sont appelées *Aue* en allemand, mot qui signifie plaine fertile, pré, prairie. *Die Lob Aue,* la plaine de *Lob* ou *Lobaue.*

ponts sur le bras principal du fleuve. Ce bras, d'une largeur d'environ six cents pas, se trouvait protégé contre le feu des batteries de la rive gauche par l'île de Jedelsee (*Jedelseer Aue*). Cette île, boisée en grande partie, pouvait contenir un corps nombreux de troupes, auxquelles un bras mort de peu de largeur, appelé la *Schwarze Lache*, n'aurait opposé qu'un faible obstacle pour passer dans la plaine du Marchfeld. La réussite de cette entreprise offrait surtout le grand avantage de pouvoir rétablir le pont de Tabor, au moyen duquel l'armée française s'emparait de l'embranchement des deux routes de Bohême et de Moravie; mais la tentative échoua. Plusieurs compagnies de voltigeurs, embarquées le 13 mai dès le matin, furent attaquées en abordant par quelques détachements de landwehr, au secours desquels Hiller envoya six bataillons du régiment de Kerpen. Ceux-ci s'avancèrent sur trois colonnes contre les voltigeurs, qui, après avoir combattu avec opiniâtreté, furent refoulés à la partie sud-est de l'île, avec perte de 280 hommes tués et 385 prisonniers, dont 15 officiers. Les Autrichiens perdirent 363 hommes tués ou blessés, dont 9 officiers. Hiller fit occuper fortement toute l'île, et l'on dut renoncer pour l'instant à renouveler l'entreprise du passage sur ce point.

1809. Allemagne.

Le pont de Mautern ayant été brûlé, le 10, par le général Schustekh, qui commandait la division laissée à Krems, le généralissime partit de Zwettel et marcha, du 11 au 13, par Neu-Pölla et Horn, à Gross-Weickersdorf, où il apprit, le 14, le résultat du combat livré la veille dans l'île de Jedelsee. La direction suivie par ce prince semblait indiquer l'intention de passer le Danube à Tuln; mais la tentative des Français pour pénétrer immédiatement dans la plaine du Marchfeld lui fit prendre la résolution de s'y porter avec toute son armée pour les arrêter en leur livrant une grande bataille. Le même jour il atteignit Göllersdorf, et, dans la nuit du 15 au 16, il arriva en arrière du Bisamberg, où il établit un camp entre Saint-Veit et Hagenbrunn, ainsi qu'à Enzesfeld, Ebersdorf et Pillichsdorf. Le général Hofmeister fut envoyé avec trois bataillons à Presburg, où l'on commença la construction d'une tête de pont sur la rive droite du Danube.

Depuis l'arrivée de l'armée autrichienne dans le Marchfeld,

1809. Allemagne. il ne pouvait plus être question de tenter de nouveau le passage du Danube à Nussdorf ; on fit donc les dispositions nécessaires pour l'effectuer au point que l'empereur avait choisi, en face de Kaiser-Ebersdorf.

Ce point de passage bien reconnu par les officiers du génie, l'empereur fit avancer, le 17, la division Molitor entre le village d'Ebersdorf et le bord du Danube, vers un petit bois autour duquel se rangèrent les troupes, et il se rendit lui-même sur ce terrain vers six heures du soir. Bientôt après il fit embarquer les compagnies de voltigeurs de la division sur des bateaux réunis à cet effet. Un faible détachement ennemi, qui gardait l'île de Lobau, en fut chassé sans peine.

L'empereur voulut présider à l'embarquement des troupes, et il s'occupa des moindres détails. Pendant ce temps, le général Bertrand préparait, à une portée de canon de l'endroit de passage, les deux ponts qui devaient être établis pour arriver dans l'île de Lobau, attendu qu'entre cette île et la rive droite se trouve un petit îlot appelé Schneiderhaufen, qui divise ce bras du fleuve en deux. Napoléon établit son quartier général à Ebersdorf.

Le 19 les deux ponts furent terminés, et les troupes, qui arrivaient de tous côtés, prenant successivement position aux environs d'Ebersdorf, purent commencer à passer dans l'île de Lobau, lieu de rassemblement et place d'armes en quelque sorte des opérations. Pendant tous ces préparatifs, c'est-à-dire du 13 au 20 mai, les corps d'armée du prince d'Eckmühl et du prince de Ponte-Corvo s'étaient rapprochés de l'armée principale ; le premier s'était porté de Mölk sur Saint-Pölten, et avait cantonné ses troupes entre ce dernier bourg et Siegardskirchen. Le maréchal prince de Ponte-Corvo était descendu par la rive gauche sur Lintz, pour se réunir au corps wurtembergeois qui occupait cette ville, ainsi que nous l'avons déjà dit.

Napoléon passa le 20 dans l'île de Lobau, et fit établir un nouveau pont sur le troisième bras du fleuve, entre les villages de Gross-Aspern et d'Essling. Ce bras n'ayant que soixante-dix toises de largeur, quinze pontons suffirent pour former le pont, qui fut achevé en trois heures par les soins et sous la direction du colonel d'artillerie Aubry. Le major Descorches

Sainte-Croix, aide de camp du maréchal duc de Rivoli, était passé le premier en bateau sur la rive gauche avec 200 voltigeurs de la division Molitor, pour favoriser l'établissement du pont, sur lequel la division Molitor déboucha à six heures du soir. La division de cavalerie légère, commandée par le général Lasalle, suivit, et eut, presque aussitôt après son passage, un engagement avec quelques régiments de cavalerie ennemie. A six heures les troupes françaises occupèrent sans opposition sérieuse les villages d'Aspern et d'Essling.

La division Marulaz suivait celle de Lasalle, lorsque le pont se rompit, et ce ne fut que le lendemain, à trois heures du matin, que le 4e corps put continuer à défiler. Dès la pointe du jour l'empereur, accompagné du prince de Neuchâtel et des maréchaux ducs de Rivoli et de Montebello, reconnut la position, et établit sur-le-champ son ordre de bataille à l'entrée de la plaine du Marchfeld, la gauche appuyée au village de Gross-Aspern, le centre à Essling, et la droite vis-à-vis de Gross-Enzersdorf, à un petit bois au bord du Danube. Les deux villages de Gross-Aspern et d'Essling sont naturellement retranchés par des murs de maisons en pierre, et se trouvent liés entre eux par une double ligne de fossés, pratiqués pour l'écoulement des eaux lorsque le Danube déborde; Gross-Aspern s'appuie en outre contre un petit bras du Danube, formé par une île qui est précisément derrière le village. C'est dans cette position que Napoléon attendait le reste de son armée, pour la conduire a une attaque générale.

Rendons compte maintenant des mouvements de l'armée autrichienne sur la rive gauche du Danube.

On a déjà vu que l'archiduc Charles, après avoir fait un long circuit par la Bohême, s'était rapproché du Danube et avait rallié à son armée les troupes du général Hiller, passées dès le 7 mai sur la rive gauche. Le corps du général Kollowrath était resté en observation sur les frontières de Bohême, pour s'opposer aux entreprises que le prince de Ponte-Corvo et le général Vandamme pourraient faire de ce côté, en partant du point de Lintz, où ils étaient placés l'un et l'autre. Dix-sept bataillons de landwehr occupaient Pilsen lorsque le général Kollowrath arriva dans cette ville le 6 mai où il reçut de l'archi-

1809. Allemagne. duc l'ordre de se porter à Budweis. Son corps se composait de plus de 20,000 hommes. Pendant la marche de ce corps sur Budweis, le général Radiwojewich fut dirigé sur Klattau pour observer le maréchal Bernadotte, qui marchait sur Straubing en longeant les frontières de la Bohême. A Budweis, Kollowrath reçut l'ordre de rejeter sur la rive droite du Danube les Wurtembergeois qui occupaient Urfahr-Lintz; mais, mal secondé par les généraux Saint-Julien et Sommariva, et vaillamment contenu par les troupes de Vandamme, il fut forcé de se retirer avec perte à l'arrivée de la première division des troupes saxonnes du maréchal Bernadotte.

Arrivé depuis le 16 au pied du Bisamberg, l'archiduc ne pouvait point douter que l'empereur ne se préparât à passer le Danube; mais il résolut de ne point s'y opposer, afin de livrer bataille à l'armée française ayant à dos le Danube, qui, dans cette saison, est sujet à des débordements.

Dès le 19 il apprit, par les avant-postes, l'occupation de l'île de Lobau, et, le lendemain, la construction du pont sur le troisième bras du Danube. Afin de donner plus de sécurité en quelque sorte à son adversaire, il ordonna alors à son avant-garde, commandée par le général Klenau, de se replier à mesure que les troupes françaises se déploieraient, et en même temps il s'occupa de faire réunir et préparer tous les moyens propres à opérer la destruction des ponts, ainsi que nous le dirons plus loin.

21 et 22 mai. *Bataille d'Essling.* — Dans la nuit du 19 au 20 mai l'archiduc avait fait avancer seize escadrons à Raschdorf, et le lendemain la majeure partie de son infanterie campa entre Gerasdorf et Säuring; la cavalerie se porta à Aderklaa. Le 5ᵉ corps d'armée, échelonné entre Strebersdorf et Korneuburg, devait observer le Danube et rester en communication avec le général Schustekh. Pendant la nuit, les 1ᵉʳ, 2ᵉ et 4ᵉ corps d'armée furent formés sur deux lignes entre Gerasdorf et Deutsch-Wagram. Seize bataillons de grenadiers, composant la réserve d'infanterie, commandée par le général d'Aspre, se portèrent à Säuring, et la réserve de cavalerie, aux ordres du prince Jean de Liechtenstein, resta à Aderklaa; le 6ᵉ corps fut placé à Stammersdorf.

Leobendorf
Korneuburg
Bockfluss
Schonkirchen
Althof
Weidingerhof
ARKFELD
Danube Fl.
Faisanderie
Ober Siebenbrunn
Neusiedel
Groschofen
Glinzendorf
Leibersdorf
Rutzendorf
Kummersdorf

C'est de ces positions que, le 21, à midi, l'armée autrichienne se porta à l'attaque de celles qu'occupait la partie de l'armée française qui avait atteint la rive gauche du Danube. L'archiduc forma ses troupes sur cinq colonnes : la 1re, forte de dix-neuf bataillons et vingt-deux escadrons, sous les ordres du général Hiller, devait, en partant de Stammersdorf, côtoyer le Danube et se diriger, par Stadelau, sur Gross-Aspern ; la 2e, de vingt bataillons et seize escadrons, conduite par le comte Bellegarde, devait marcher, par Léopoldau, sur Hirschstetten, et se lier à gauche à la 3e colonne, formée de vingt-deux bataillons et huit escadrons, aux ordres du prince de Hohenzollern, et marchant sur Gross-Aspern par Breitenlee. Le prince de Liechtenstein, à la tête de soixante-dix-huit escadrons de la réserve, avait ordre de se porter, en deux colonnes, par Breitenlee et Raschdorf, à la hauteur des 3e et 1re colonnes, en conservant la communication avec le corps du prince de Rosenberg, composé de vingt-six bataillons et vingt-quatre escadrons, qui formaient les 4e et 5e colonnes. Il était prescrit à la 4e de se diriger sur Essling par Aderklaa et Raschdorf, et à la 5e de passer le Russbach à Baumersdorf, de tourner Gross-Enzersdorf par sa gauche, et de marcher sur Essling. Les grenadiers furent dirigés sur Gerasdorf pour y remplacer les troupes de Bellegarde. Le général Klenau formait les avant-gardes des 4e et 5e colonnes. Les directions suivies par les corps autrichiens avaient pour but de renfermer l'armée française dans un cercle étroit, de l'attaquer ensuite avec vigueur pour la rejeter au delà du Danube, et de détruire les ponts. L'armée ennemie présentait alors un total de 90,000 combattants, avec deux cent vingt-huit pièces d'artillerie de tout calibre. Pour résister à un aussi grand déploiement de forces, Napoléon n'avait alors avec lui qu'environ 30,000 hommes. C'étaient les divisions d'infanterie Boudet, Molitor, Legrand, sous les ordres des maréchaux Masséna et Lannes ; les divisions de cavalerie des généraux d'Espagne, Lasalle et Marulaz, sous le commandement du maréchal Bessières. Le reste des troupes continuait à défiler, mais avec lenteur ; la plus grande partie de l'artillerie était encore dans l'île de Lobau. Un bataillon du 67e de ligne occupait le village d'Aspern, en arrière duquel la division Molitor était rangée en ba-

1809. Allemagne. taille. La division Boudet était formée en deçà d'Essling; celle de Legrand en arrière, dans l'intervalle de celles-là, et laissant à sa droite la place de la division Carra Saint-Cyr, qui ne put entrer en ligne que plus tard. La cavalerie légère se forma en première ligne dans l'intervalle, qui sépare les deux villages, et les cuirassiers du général d'Espagne en seconde ligne.

Essling, éloigné d'environ douze cents pas de la rive gauche du Danube, est traversé de l'est à l'ouest par une rue d'à peu près huit cents pas de longueur, dans laquelle débouche une autre rue venant du sud, qui comprend l'église. Dans diverses relations de la bataille, on a attaché beaucoup plus d'importance qu'il n'en mérite au grenier public, construction massive à trois étages et de quarante-trois pas de long sur vingt de large. Bien que par leur épaisseur les murs de ce bâtiment soient à l'abri du canon, il ne peut être considéré comme un poste d'utile défense, puisque ses feux n'enfilent pas les rues et qu'il se trouve isolé à l'est du village, près du chemin d'Esslinger-Hof. Gross-Aspern, à dix-huit cents pas à l'ouest d'Essling, a une longueur d'environ mille pas, dans la même direction qu'Essling, et deux rues principales, qui se joignent à l'issue ouest du village, où se trouvent l'église et le cimetière, dont les murs, d'une hauteur moyenne, offrent un abri contre les feux de l'infanterie. Les maisons sont généralement construites en pierre, comme toutes celles de cette contrée. Au sud, le village, dans presque toute sa longueur, s'appuie au bras mort du Danube, qui le sépare de l'île dont il a déjà été fait mention. Gross-Enzersdorf, à environ quinze cents pas, un peu au-dessous et à l'est d'Essling, est une petite ville de 2,000 âmes, entourée d'une muraille crénelée; elle forme pour ainsi dire l'avancée d'Essling. Pour acculer l'armée française au troisième pont, il fallait s'emparer de Gross-Aspern et d'Essling, qui en protégent le débouché; ce fut aussi sur ces deux villages que l'archiduc dirigea tous ses efforts.

A une heure, le général Nordmann, avec deux bataillons et un régiment de hussards formant l'avant-garde de Hiller, attaqua, aux environs de Stadelau, les troupes avancées de la division Molitor et les repoussa dans Aspern, où le général Colloredo pénétra ensuite avec trois bataillons d'infanterie légère; mais le général Molitor, à la tête des 37e et 67e de ligne, en délo-

gea les Autrichiens et les força de s'éloigner, à l'aide d'une batterie établie à gauche du village. Vers deux heures, la colonne de Hiller arriva en vue d'Aspern. Son avant-garde, réunie à celle de la colonne de Bellegarde, qui débouchait de Hirschstetten, et aux troupes de Colloredo, attaqua de nouveau le village et repoussa le 37e et le 67e jusqu'à l'église. Les deux premières colonnes autrichiennes, se trouvant réunies, dirigèrent le feu de leur artillerie sur les troupes de Molitor et sur celles de Marulaz, qui étaient venues se placer à la gauche de l'infanterie. Foudroyé par cette canonnade, Molitor abandonna une partie d'Aspern, tandis que Marulaz se portait contre l'avant-garde de la colonne du prince de Hohenzollern, qui s'était arrêtée près de Hirschstetten. 1809. Allemagne.

C'est à ce moment, vers trois heures, que l'on apprit que le grand pont, déjà ébranlé par une crue subite du Danube, avait été rompu par des moulins flottants, des débris de maisons enflammés, des bateaux chargés de pierres que l'ennemi livrait au courant rapide du fleuve et qu'ainsi la cavalerie et le parc d'artillerie ne pouvaient plus passer sur la rive gauche. Réduit par cet accident à 24,000 hommes d'infanterie et 6,000 de cavalerie, l'empereur se trouvait à quatre heures en présence d'environ 80,000 Autrichiens, sans munitions, sans espoir de retraite, acculé à un grand fleuve croissant continuellement et qu'il ne pouvait plus franchir. Cependant, entre quatre et cinq heures, les généraux Hiller et Bellegarde redoublant d'efforts pour enlever l'église et le cimetière que les Français avaient conservés, le duc de Rivoli se vit obligé de leur opposer presque toute la division Molitor. Alors le comte de Bellegarde ayant dirigé la brigade du général Vacquant sur la gauche du village, celui-ci réussit à s'emparer de l'extrémité de la grande rue où est située l'église; mais Molitor le contint avec le 2e de ligne, qui était resté en réserve, et l'empêcha ainsi de se rendre maître du cimetière et de l'église.

Les colonnes de Hiller et de Bellegarde comptaient au moins 30,000 hommes contre les 7,000 de Molitor. Pour les contenir, le général Marulaz reçut l'ordre de les charger avec ses six régiments de cavalerie légère. Cette charge exécutée avec vigueur enfonce d'abord plusieurs carrés, ce qui oblige l'artillerie autrichienne à se retirer rapidement, abandonnant ainsi l'infanterie

1809. Allemagne. à ses propres forces ; mais celle-ci fait bonne contenance, laisse approcher la cavalerie de Marulaz à peu de distance de ses rangs, et l'accueille par un feu tellement meurtrier qu'elle la force à tourner bride, laissant sur le champ de bataille un grand nombre d'hommes et de chevaux. Dans cette charge le général Marulaz eut trois chevaux tués sous lui, et l'adjudant commandant Ransonnet, son chef d'état-major, fut tué à ses côtés.

C'est à ce moment qu'arrivait la 3e colonne, commandée par le prince de Hohenzollern. Précédée d'une nombreuse artillerie, elle s'avançait sur deux lignes dans l'intervalle qui sépare les deux villages, son aile droite déployée vers le chemin de Breitenlee, sa gauche formée en masse par bataillons et soutenue par la cavalerie de réserve du prince de Liechtenstein. Celui-ci, étant arrivé à hauteur de la ferme de Neu-Wirthshaus, dirigea plus à gauche quatre régiments de sa réserve pour appuyer la 4e colonne, conduite par Dedowich, qui marchait assez lentement pour arriver en même temps que la 5e en présence d'Essling ; car cette dernière, à la tête de laquelle était le prince de Rosenberg, faisait un long détour par Enzersdorf, qui était gardé par une centaine d'hommes de la brigade du général Fririon, dont la droite s'appuyait à cette petite ville. Rosenberg s'en empara sans obstacle, et, se joignant à Dedowich, les deux colonnes marchèrent ensemble à l'attaque d'Essling. L'empereur ordonne alors au général Lasalle de charger la première ligne autrichienne ; mais les chasseurs français, pris en flanc par deux régiments de cuirassiers, sont ramenés avec perte. Les généraux Durosnel et Fouler furent blessés et pris dans cette charge. Cependant les masses autrichiennes continuaient leur marche sur Essling, que défendait la seule division Boudet, sous les ordres du duc de Montebello. La 4e colonne s'avançant fièrement sous la protection d'une nombreuse artillerie, l'empereur la fit charger par les cuirassiers du général d'Espagne. Repoussé une première fois à la tête de sa 1re brigade, par le feu soutenu et nourri des carrés autrichiens, ce brave général revient à la charge avec sa 2e brigade, et échoue encore contre les masses profondes de l'infanterie ennemie.

Vers sept heures du soir, les cinq colonnes autrichiennes et leur réserve de cavalerie avaient resserré les Français dans l'es-

pace compris entre Aspern, Essling et le Danube. A l'extrême droite, les troupes de Hiller et de Bellegarde, engagées dans Aspern, disputaient avec acharnement chaque rue, chaque maison, chaque grange, à celles du duc de Rivoli; mais, au milieu de la rupture et de l'encombrement des ponts, la brigade Saint-Germain de la division Nansouty et la division Carra Saint-Cyr, 4ᵉ du corps du maréchal Masséna, parviennent à passer sur la rive gauche. Alors la division Legrand, restée en réserve derrière Aspern, reçoit l'ordre de s'avancer sur la droite du village, et est remplacée dans la position qu'elle occupait par la 1ʳᵉ brigade de Carra Saint-Cyr. Dans ce moment le comte de Bellegarde donne l'ordre au général Vacquant d'emporter Aspern à tout prix. Celui-ci, à la tête de trois régiments de la 2ᵉ colonne, soutenus par la brigade du général Mayer de la 3ᵉ, parvint enfin, après une lutte sanglante de cinq heures, à s'emparer du village; mais le général Legrand, à la tête du 26ᵉ léger et du 18ᵉ de ligne, force Vacquant à se retirer dans l'église et dans le cimetière. Le reste du village est dévoré par l'incendie qu'ont allumé les obus de l'ennemi, et vers dix heures du soir le combat cesse sur ce point.

1809 Allemagne.

Pendant que les deux partis combattaient dans les deux villages avec des chances variées, la cavalerie française, placée au centre, essuyait un feu d'artillerie si meurtrier que les cuirassiers étaient déjà réduits d'un tiers par la mitraille, à laquelle il leur était impossible de se soustraire. C'est alors que le maréchal Bessières entreprit une charge générale avec toute sa cavalerie sur l'aile gauche de la 2ᵉ colonne, sur la 3ᵉ et sur une partie de la réserve du prince de Liechtenstein; mais, arrivés à dix pas des bataillons ennemis, les cuirassiers furent reçus par un feu de mousqueterie si violent qu'ils ne purent pénétrer dans ces masses d'infanterie. Chargés presque en même temps par la cavalerie autrichienne, ils furent rejetés avec des pertes énormes sur leur première position. C'est au milieu de cette retraite tumultueuse que le général d'Espagne, l'honneur de l'armée, tomba percé de coups, ainsi que trois de ses colonels. Le général Lasalle, qui s'était porté avec sa cavalerie légère sur la droite du prince de Liechtenstein, fut également repoussé avec perte d'une grande partie du 24ᵉ régiment de chasseurs, qui fut pris en

1809. Allemagne. flanc et laissa de nombreux prisonniers au pouvoir de l'ennemi. Une nouvelle attaque dirigée sur l'aile gauche du prince de Liechtenstein avec la brigade de cuirassiers du général Saint-Germain n'eut pas plus de succès que la première.

Les 4e et 5e colonnes réunies sur la droite faisaient de vains efforts pour s'emparer d'Essling. Les troupes de la division Boudet, assaillies de front et sur leur droite par six bataillons et quatre régiments de cavalerie, résistent avec fermeté à ces attaques et repoussent plusieurs fois les Autrichiens. Ce n'est qu'après deux heures d'un combat opiniâtre, soutenu avec intrépidité contre des forces très-supérieures, que le maréchal Lannes abandonna la partie basse d'Essling, que l'ennemi finit même par évacuer à l'entrée de la nuit, pour se retirer à quelques centaines de pas du village.

Le nombre des morts et des blessés étaient considérable de part et d'autre. Les deux armées, également harassées de fatigue, passèrent la nuit dans les positions où elles se trouvèrent à la fin du combat.

C'était, pour les troupes françaises, éprouver un échec que de n'avoir pas pu élargir leur champ de bataille dans cette journée meurtrière, et d'être acculées dans une impasse, entre deux villages encore menacés par l'ennemi resté en présence. La valeur héroïque des soldats et de leurs chefs avait seule contenu pendant dix heures cet ennemi trois fois supérieur en nombre, mais qui, malgré sa circonspection, pouvait, le lendemain, mettre l'armée dans une situation désespérée si des renforts n'arrivaient pas à temps; heureusement le grand pont avait été rétabli, et une partie de la vieille et de la jeune garde, les corps d'Oudinot et du duc de Montebello, la division Demont, sept bataillons badois faisant partie de la division Legrand, la 2e brigade de la division Nansouty et un convoi d'artillerie passèrent pendant la nuit. On attendait aussi le corps du maréchal Davoust, la division de cuirassiers du général Saint-Sulpice et la plus grande partie de la cavalerie de la garde et des troupes alliées, qui étaient encore sur la rive droite. Les renforts qui étaient arrivés portaient l'armée française à environ 50,000 hommes, avec cent bouches à feu.

Pendant la nuit du 21 au 22, où les deux armées avaient

pris à peine trois heures de repos, les seize bataillons de grenadiers de la réserve, encore intacts, furent avancés de Gerasdorf à Breitenlee. Comme les troupes autrichiennes destinées à agir le jour de la bataille comptaient 80,000 hommes, il en pouvait rester alors 71,000 de disponibles.

Suivant les dispositions prises par l'empereur, le général Boudet, appuyé par la réserve du général Demont, devait se tenir sur la défensive à Essling, tandis que le duc de Montebello, chargé de la principale attaque avec la division Saint-Hilaire et le corps d'Oudinot, se porterait sur Breitenlee, soutenu par la cavalerie et la garde impériale. Le duc de Rivoli, avec les divisions Legrand et Carra Saint-Cyr, et la cavalerie de Marulaz, devait à tout prix conserver le point important de Gross-Aspern, après en avoir chassé l'ennemi. La division Molitor, réduite de 7,000 hommes à 4,000, fut chargée de défendre l'île en arrière du village.

Ces dispositions n'étaient pas entièrement terminées lorsqu'au point du jour le combat recommença dans les villages avec un nouvel acharnement. Le maréchal Masséna, reprenant l'offensive, repousse, après une vive résistance, les huit bataillons du général Vacquant qui occupaient Aspern; mais ceux-ci sont aussitôt remplacés par trois régiments de la 1re colonne qui pénètrent dans le village jusqu'au cimetière, et, soutenus par un renfort que leur amène le général Bianchi, ils pénètrent plus avant et parviennent à se loger dans les premières maisons situées à l'issue de la route de Vienne. En même temps deux bataillons soutenus par de l'artillerie attaquent Molitor dans l'île dont la garde lui était confiée. Mais le général Legrand, à la tête du 24e régiment d'infanterie légère et du 4e de ligne, rentre dans le village, tandis que le reste de sa division et celle de Carra Saint-Cyr se dirigent contre le centre de Bellegarde. Le 24e coupe une colonne autrichienne, s'empare de six pièces d'artillerie et fait des prisonniers au nombre desquels se trouve le général Weber. Bellegarde envoie de nouveaux renforts dans Aspern; un combat furieux s'engage alors dans le village, pris et perdu tour à tour par le 4e et le 46e de ligne et par un régiment badois qui en restent définitivement maîtres à sept heures.

Pendant que ceci se passait à la gauche de la ligne française,

1809. Allemagne. les Autrichiens n'attaquaient pas avec moins de vigueur le village d'Essling, toujours défendu avec la même opiniâtreté par la division Boudet.

Napoléon, qui, vers sept heures du matin, placé sur un tertre en arrière de la ligne, examinait les mouvements des deux armées, remarqua que le centre ennemi, composé de la 3e colonne, d'une partie de la 2e et de la réserve de cavalerie, occupait, au-dessous d'Esslinger-Hof, un front fort étendu. Il conçut alors le projet de partager l'armée autrichienne en traversant son centre, et chargea le duc de Montebello de cette opération. Ce maréchal échelonna par régiments, la droite en tête, les divisions Saint-Hilaire, Tharreau et Claparède; la cavalerie déployée suit en seconde ligne, et l'artillerie précède l'infanterie dans les intervalles des brigades.

Cette ligne s'avançait dans le meilleur ordre, son front garni d'une nombreuse artillerie, dont le feu, parfaitement bien dirigé par le général Lariboissière, répondait avec avantage à celui de l'ennemi, et causait du ravage dans ses rangs, quand l'archiduc, voyant le danger qui le menaçait, renforça son centre et s'y porta lui-même. Les vingt-deux bataillons du prince de Hohenzollern ne suffisant pas pour résister longtemps à une masse de 25,000 fantassins et 6,000 cavaliers, le prince de Liechtenstein échelonna l'aile droite de sa cavalerie derrière la gauche de l'infanterie et tint sa gauche en réserve. Le maréchal Lannes, jugeant l'ennemi suffisamment ébranlé par le feu violent de son artillerie, s'avance résolûment sur le point où le corps de Liechtenstein se liait à celui de Hohenzollern. Les efforts de l'ennemi sont vains pour arrêter les colonnes françaises; elles continuent à s'avancer aux cris de *vive l'empereur!* Bientôt la ligne autrichienne est rompue, culbutée, mise en déroute; la cavalerie française, qui avait pénétré par les intervalles, charge avec la plus grande valeur celle du prince de Liechtenstein, poursuit, sabre les fuyards. C'est en vain que l'archiduc, saisissant, au milieu de ce désordre, un drapeau du régiment de Zach, essaye de rallier et de ramener au combat ses soldats démoralisés : la plupart de ceux qui se groupent autour de ce prince sont tués ou blessés, et lui-même est entraîné dans le mouvement rétrograde.

Il était huit heures du matin, et déjà la cavalerie française atteignait le petit village de Breitenlee, quartier général de l'archiduc. Encore quelques efforts, et 50,000 Français allaient avoir la gloire de triompher de 80,000 ennemis, lorsque l'empereur apprit par un avis du général Bertrand que le grand pont du Danube avait été rompu pour la deuxième fois par des bateaux chargés de pierres et lancés des îles du fleuve au-dessus de celle de Lobau; qu'il est maintenant impossible au reste de l'armée, composé de plus de 40,000 hommes, à quatre-vingts pièces d'artillerie et aux munitions de réserve de passer dans l'île ainsi que sur la rive gauche du fleuve. Une pareille nouvelle eût déconcerté tout autre chef; Napoléon, sans montrer la moindre altération dans ses traits et avec le sang-froid le plus héroïque, envoie au maréchal Lannes l'ordre de ralentir son mouvement et de reprendre lentement position entre Aspern et Essling. 1809. Allemagne.

Divers historiens allemands, tout en reconnaissant la réalité de la rupture du grand pont, prétendent qu'elle avait eu lieu plus tôt qu'on ne le disait dans les rapports français, et que l'empereur en était instruit avant d'ordonner l'attaque dirigée contre le centre de l'armée de l'archiduc; mais qu'il s'y était décidé parce qu'en prenant l'initiative il y avait pour lui moins à perdre que de rester resserré dans un espace étroit pour attendre ce qu'il plairait à l'ennemi d'entreprendre; que d'ailleurs, ayant réussi dans cette attaque sans le secours des troupes restées sur la rive droite, il n'était pas dans le caractère entreprenant de Napoléon de renoncer subitement à l'avantage qu'il venait d'obtenir parce que ces troupes ne pouvaient plus arriver; qu'enfin ce fut la présence de l'archiduc et son exemple qui ranimèrent ses soldats et les ramenèrent au combat; que trois nouveaux bataillons vinrent remplir le vide laissé dans l'aile gauche du corps de Hohenzollern et repoussèrent une nouvelle charge de cavalerie et d'infanterie, et qu'à ce moment, les Autrichiens reprenant l'offensive, le maréchal Lannes jugea devoir replier lentement ses troupes jusque dans leur première position entre les deux villages.

Quoi qu'il en soit de ces assertions diverses, l'archiduc, apercevant les colonnes françaises s'arrêter dans leur marche victo-

1809. Allemagne. rieuse et le feu diminuer de vivacité, devina sans peine que les moyens auxiliaires et peut-être décisifs qu'il avait préparés venaient de produire l'effet qu'il en attendait. La ligne autrichienne se reforme, elle est renforcée par la réserve de grenadiers restée jusqu'alors à Breitenlee; la cavalerie revient à la charge, et l'artillerie, qui était en retraite, se remet en position.

L'archiduc, profitant de la lenteur avec laquelle le duc de Montebello se retirait, le fit suivre par toute son infanterie. La cavalerie du maréchal Bessières s'élance sur ces masses profondes, sous un feu croisé d'artillerie et de mousqueterie, et cinq fois cette brave troupe, reçue à la baïonnette et par une vive fusillade, est forcée de rétrograder. C'est alors que le général Marulaz est blessé à la cuisse, et que la division Saint-Hilaire, écharpée par la canonnade et chargée par la cavalerie du prince de Liechtenstein, perd son brave général, qui tombe frappé d'un biscaïen. Après des efforts de valeur inouïs, les troupes françaises, presque découragées et manquant de munitions, arrivent enfin à hauteur d'Essling, toujours occupé par le général Boudet, qui s'y était maintenu pendant toute la matinée contre les attaques combinées du prince de Rosenberg et du général Dedowich. Vers dix heures l'archiduc ordonna au baron d'Aspres d'attaquer Essling par la gauche à la tête de quatre bataillons de grenadiers de la réserve. Ceux-ci s'avancèrent l'arme au bras jusque sur une batterie établie en tête du village; accueillis de front et sur leur flanc gauche par des décharges meurtrières, ils furent culbutés et mis en déroute. Une nouvelle attaque tentée à onze heures par le prince de Rosenberg et le général Dedowich échoua également contre l'énergique résistance de Boudet.

A Gross-Aspern, le maréchal Masséna se maintenait difficilement contre les efforts constamment renouvelés des 1re et 2e colonnes autrichiennes. La division Legrand, assaillie de toutes parts, avait éprouvé des pertes énormes et résistait encore, lorsque vers midi elle fut repoussée jusqu'à la partie E. du village, qu'elle conserva jusqu'à la nuit. A l'instant où Legrand se retirait, un mouvement opéré par les Autrichiens entre Aspern et le Danube pouvait avoir les conséquences les plus désastreuses pour l'armée française, s'il eût réussi : il les

rapprochait du pont et coupait la retraite; mais le duc de Rivoli, avec les brigades hessoise et badoise, appuyées par les troupes du général Molitor, restées en réserve dans l'île, parvint fort heureusement à faire échouer cette tentative. 1809. Allemagne.

Vers le même temps, l'archiduc, résolu d'enfoncer le centre de l'armée française, fit avancer son infanterie et sa cavalerie serrées en masses et précédées de deux cents pièces de canon. L'empereur réunit alors toute son artillerie disponible et fit appuyer les troupes d'Oudinot par la vieille garde. Le prince de Hohenzollern attaque la gauche du maréchal Lannes; mais une fusillade et un feu de mitraille terribles arrêtent ses colonnes, qui refusent d'avancer. La réserve de grenadiers qui remplace les troupes de Hohenzollern est également repoussée par la mitraille et les charges de la cavalerie du maréchal Bessières. La cavalerie autrichienne tente vainement de pénétrer; elle échoue aussi contre les troupes d'Oudinot et contre les 2e et 93e de ligne de la brigade Fririon. Arrêté au centre, l'archiduc se rejette sur Essling, où le baron d'Aspres venait de pénétrer avec quatre bataillons de grenadiers que culbutent à la baïonnette le régiment des fusiliers de la garde conduit par le général Mouton et celui des tirailleurs que commande le général Rapp. Des troupes fraîches reviennent plusieurs fois à la charge, mais sont toujours arrêtées par la contenance ferme et inébranlable de ces jeunes corps d'élite. Dès lors l'archiduc, forcé de renoncer à s'emparer d'Essling, dont la possession lui eût livré les ponts, fit avancer toute son artillerie, dont le feu concentrique foudroyait les troupes françaises resserrées dans l'étroit espace qui sépare Aspern d'Essling.

Il n'y avait plus de remède : la bataille était perdue. Pour éviter de plus grands désastres, le seul parti à prendre était de rentrer dans l'île de Lobau; d'ailleurs les munitions, ne pouvant plus être renouvelées, commençaient à manquer sur toute la ligne. Les troupes françaises, l'arme au bras sous le feu dévorant de l'artillerie autrichienne, ne tiraient que lorsque les colonnes d'attaque arrivaient à la distance de quarante pas. Enfin, vers deux heures, l'empereur fit appeler ses maréchaux et les généraux de sa garde, et leur donna des instructions pour la retraite. La cavalerie devait passer la première, et ensuite

1809. Allemagne. les divisions d'infanterie, suivies par celle de la vieille garde. Le duc de Rivoli fut chargé de diriger ce mouvement. Après avoir donné ses ordres, l'empereur passa dans l'île de Lobau et y fit établir des batteries destinées à protéger le passage des troupes. Déjà l'intervalle compris entre les divers corps de l'armée et le pont était encombré de pièces démontées, de caissons vides, d'hommes et de chevaux blessés qu'il fallut d'abord laisser passer. Pendant ce temps le combat continuait sur toute la ligne, que précédaient de nombreux tirailleurs. Le maréchal Lannes se trouvait à pied derrière ceux-ci, lorsqu'un boulet vint lui fracasser les deux jambes : on le transporta mourant dans l'île de Lobau.

Le maréchal Masséna, invité par l'empereur à se rendre auprès de lui, arriva dans l'île vers sept heures du soir, et assista à un conseil dans lequel le prince de Neuchâtel et plusieurs autres généraux furent d'avis de continuer la retraite jusqu'en arrière de Vienne. Masséna émit une opinion contraire; c'était aussi celle de l'empereur, qui avait déjà pris la résolution de ne point rétrograder au delà de l'île de Lobau, et d'aller chercher une éclatante revanche sur le terrain même que la fortune le forçait d'abandonner. Le duc de Dantzig, le prince Eugène et Marmont allaient être appelés à cette grande lutte. Masséna retourna à son poste sur la rive gauche, et, à la nuit tombante, la retraite commença sans être troublée par l'ennemi, comme on avait lieu de le craindre.

Depuis dix heures du matin, les officiers du génie et de l'artillerie restés dans l'île de Lobau avaient été occupés à faire réparer avec la plus grande activité le désastre des ponts, et surtout de celui qui servait à la communication avec la rive gauche du fleuve. Les pontonniers et ceux qui étaient employés à ce travail si urgent avaient à lutter contre les brûlots, qui descendaient incessamment sur les débris du passage, et contre la violence des eaux du fleuve, qu'une fonte subite et extraordinaire des neiges dans les montagnes venait d'élever de huit pieds dans l'espace de quelques heures. Les câbles rompaient, les bateaux étaient entraînés et avaient la plus grande difficulté à remonter le courant; à peine replacés avec des peines inouïes, ils étaient brisés ou entraînés de nouveau. Chaque fois que le

pont se trouvait à peu près rétabli, on se hâtait d'y faire passer des hommes et quelques munitions, qui mirent les Français à même de se maintenir, comme on l'a vu, jusqu'à la nuit. Quoique l'engagement général eût cessé à neuf heures, on continua cependant de tirailler sur la ligne des postes avancés jusqu'à minuit, heure à laquelle les deux partis éprouvèrent également le besoin de prendre quelque repos. 1809. Allemagne.

Sur ces entrefaites, tous les blessés qui s'étaient traînés vers le point de passage se trouvaient amoncelés à l'entrée du pont, en attendant qu'il fût réparé. Bien plus fragile que ceux qui se trouvaient à l'autre côté de l'île, ce pont était couvert d'ouvriers qui travaillaient à le consolider contre les arbres, les radeaux et les bateaux entraînés par le courant, et rompant les câbles des pontons. 10 à 12,000 hommes blessés, la plupart presque mortellement, mais soutenus encore par leur courage et l'espoir de venger bientôt les malheurs de cette journée, où des accidents imprévus avaient favorisé l'ennemi, cherchaient alors à accélérer, soit par leurs vœux, soit par leurs cris déchirants et leurs gémissements plaintifs, le moment où il leur serait permis de passer dans l'île. Un grand nombre s'étaient avancés jusque dans l'eau : le fleuve grossissait sous leurs pas chancelants, et la foule, qui s'augmentait derrière eux, les empêchant de reculer devant ce nouveau danger, ils étaient entraînés; d'autres les remplaçaient à l'instant et subissaient le même sort : les hommes, les chevaux périssaient arrêtés dans les cordages.

Napoléon avait passé le premier, avant que le pont fût encore en état de supporter la masse des blessés qui s'y portaient. Lorsqu'il fut dans l'île de Lobau, il vit encore bien mieux la difficulté de vaincre les obstacles que la nature opposait au courage de ses troupes et au zèle des travailleurs. N'ayant plus rien à attendre que du temps, il s'occupa exclusivement des ordres à donner pour faciliter le passage des blessés. Il se trouvait presque seul à quelque distance du débouché du pont, se promenant à grands pas, absorbé dans les réflexions pénibles que lui suggéraient les circonstances; ses traits offraient en cet instant l'expression de la douleur, et ses yeux, mornes et couverts, ne cessaient par intervalles de fixer la terre que pour se porter sur la longue file de malheureux mutilés qui s'efforçaient de gagner

1809. Allemagne. les buissons de l'île, pour y chercher un abri et quelque soulagement à leurs maux.

Ce fut en suivant de l'œil cette marche funèbre qu'il vit s'avancer le groupe qui portait le maréchal Lannes. Douze de ces vieux grenadiers, l'honneur des armées françaises, tout couverts de sang et de poussière, noircis par la poudre, avaient formé, en croisant leurs fusils et quelques branches de chêne, le brancard sur lequel reposait l'illustre guerrier. Dès que l'empereur put reconnaître le duc de Montebello, il pressa le pas pour venir au-devant de lui. Les grenadiers s'arrêtent, et Napoléon, se précipitant sur le sein de son vieux compagnon d'armes, en ce moment presque évanoui par la perte de son sang, lui exprime vivement, d'une voix étouffée par les larmes, tous ses regrets et toute son affliction. La crainte d'épuiser par trop d'émotion le peu de vie qui reste au maréchal détermine l'empereur à s'éloigner, et l'on continue de porter le mourant vers un lieu où il puisse recevoir des soins, malheureusement impuissants [1].

On fit passer ou l'on transporta ainsi dans l'île le plus de blessés qu'il fut possible, et, lorsqu'ils s'y trouvèrent réunis presque tous, le colonel Lejeune [2], aide de camp du prince de Neuchâtel, fit préparer une barque pour que l'empereur pût traverser le grand bras du Danube et joindre les troupes qui étaient restées sur la rive droite.

Le 23, à une heure du matin, Napoléon arriva au point où il devait s'embarquer; mais, avant de quitter le rivage, il fit écrire au maréchal Masséna d'opérer sa retraite sur l'île de Lobau dans le plus grand silence, après avoir alimenté et augmenté ses feux de bivouacs, afin de donner le change à l'ennemi. L'empereur, accompagné du prince de Neuchâtel et d'un seul officier d'ordonnance, M. Edmond de Périgord, monta ensuite dans le bateau qui l'attendait. Les flots rapides du Danube agités par un vent impétueux, les arbres et les débris entraînés par le courant, l'obscurité profonde de la nuit, tout contribuait à rendre cette traversée très-périlleuse; mais, ainsi que César, Napoléon se confiait à sa fortune.

[1] Le maréchal Lannes mourut à Vienne quelques jours après.

[2] Depuis maréchal de camp.

Ainsi finit, après deux journées de carnage, la terrible bataille d'Essling, ou d'Aspern, selon les Allemands. Les deux armées avaient éprouvé des pertes à peu près égales : 15 à 20,000 hommes tués ou blessés de part et d'autre, et 1,500 à 2,000 prisonniers de chaque côté. D'ailleurs ces chiffres ne peuvent être vérifiés qu'approximativement; car on n'a pas d'états exacts des pertes de l'armée française ; ceux des Autrichiens sont empreints d'exagération : ils portent les pertes des Français à 44,000 hommes, y compris 2,000 prisonniers, de sorte qu'il ne serait rentré que 6,000 hommes dans l'île de Lobau. D'un autre côté, les documents du Dépôt de la Guerre portent les pertes des Autrichiens à 26 ou 27,000 tués et blessés, et celles des Français seulement à 15 ou 16,000 ?? 1809. Allemagne.

L'armée française exécuta son mouvement rétrograde et le passage du pont avec un ordre admirable, sans que l'ennemi y apportât le moindre obstacle. Vers six heures du matin, il ne restait plus sur la rive gauche que l'infanterie de la vieille garde et la division Legrand, qui défilèrent successivement. Masséna passa le dernier, et prit le commandement de toutes les troupes réunies dans l'île. Le pont ensuite fut replié.

Il était impossible de conquérir plus glorieusement une retraite qu'un fatal contre-temps avait rendue nécessaire ; mais on avait reculé, et, dans la situation forcée où l'on se trouvait, chaque pas rétrograde était un échec. Heureusement le génie de l'empereur allait tout réparer. Toutefois il ne put empêcher le contre-coup de ce premier et unique succès des armes autrichiennes de retentir dans l'Europe entière, surtout en Allemagne. Le Tyrol, le Wurtemberg, la Westphalie furent troublés par des insurrections. Le duc de Brunswick-Oels et le major prussien Schill, dont nous aurons occasion de parler plus tard, opérèrent une levée de boucliers dans le Nord, et cinq petits princes de la Confédération du Rhin jugèrent le moment favorable pour s'affranchir du joug impérial. Les réserves échelonnées sur le Lech, sur le Weser et sur la Rednitz réduisirent aisément les insurgés de la Confédération; mais ceux du Tyrol et de la Souabe tinrent jusqu'à la paix.

Après leur retour sur le sol inculte de l'île de Lobau, les troupes intrépides qui venaient de soutenir pendant près de qua-

1809. Allemagne. rante-huit heures le combat le plus opiniâtre et le plus meurtrier restèrent livrées à toutes les horreurs de la faim. Ce fut seulement au bout de quelques jours, et quand elles eurent mangé une partie des chevaux de trait et de selle, qu'elles virent arriver de la rive droite des bateaux chargés de vivres, qui servirent à ranimer un peu plus de la moitié des hommes blessés dans les deux actions du 21 et du 22; les autres n'avaient point survécu.

Au bruit rapproché du canon, le corps du maréchal Davoust, la division de carabiniers et de cuirassiers du général Saint-Sulpice, et quelques autres troupes placées sur la rive droite du Danube, avaient pu juger combien leur coopération devenait nécessaire; leur désespoir fut extrême lorsqu'ils virent que tout moyen de passage leur était enlevé. Dans le même temps, la population entière de Vienne, inquiète, agitée, rassemblée sur les bords du fleuve, avait cherché à deviner, par la direction des feux, les chances d'un combat dont l'issue pouvait avoir une si grande influence sur leur sort et sur celui de la monarchie autrichienne.

Toutefois, quelle que fût leur arrière-pensée, ils ne s'en montrèrent pas moins empressés à secourir les premiers blessés qui avaient atteint la rive droite avant la rupture des ponts qui y conduisaient de l'île de Lobau. On vit aussi des villageois conduire plusieurs soldats dans leurs propres maisons, en portant eux-mêmes les fusils et les sacs de ceux qui se trouvaient estropiés ou trop affaiblis. Ces traits d'humanité font le plus grand honneur au caractère du peuple autrichien.

L'archiduc Charles ne profita point de l'avantage que lui donnaient la retraite et l'isolement d'une partie de l'armée française dans l'île de Lobau; les écrivains allemands qui ont voulu justifier l'inaction de ce prince insistent beaucoup sur les difficultés qu'il eût rencontrées en entreprenant de passer sur la rive droite du fleuve. L'armée autrichienne, disent-ils, avait éprouvé une perte plus considérable encore que celle des Français; elle était réduite de près d'un tiers; ses munitions étaient presque épuisées et ne pouvaient être remplacées promptement; les équipages de pont étaient à deux ou trois marches en arrière. Le seul passage que l'archiduc eût pu hasarder se trouvait vis-

à-vis de Presburg, où les Autrichiens conservaient encore une tête de pont sur la rive droite; mais alors les troupes qui occupaient l'île de Lobau auraient cherché à repasser sur la rive gauche au moyen du pont qu'elles avaient replié de leur côté; elles se seraient étendues sur leur gauche, et auraient pu protéger la construction d'un pont vis-à-vis de Jedlersdorf-am-Spitz et Florisdorf, ou sur tout autre point; par là les Français eussent été maîtres des deux rives. Dans cet état de choses, Napoléon, réunissant au corps du maréchal Davoust et aux autres troupes disponibles autour de Vienne celles de Lintz à Krems (les Saxons et les Wurtembergeois), se portait sur l'armée de l'archiduc, qui, attaqué tout à la fois de front, sur son flanc et presque sur ses derrières, n'avait plus d'autre point de retraite que la Hongrie. 1809. Allemagne

En seconde hypothèse, si l'archiduc, partageant son armée en deux corps, en eût laissé un devant l'île de Lobau et qu'avec l'autre il eût tenté le passage vis-à-vis de Presburg, son entreprise aurait été encore plus hasardée, puisque, avec moins de forces disponibles, il rencontrait les mêmes obstacles sur la rive droite.

Nous n'entreprendrons point de prononcer sur la validité de ces raisonnements justificatifs; mais nous dirons que le chef de l'armée française, dans la position de l'archiduc Charles, eût pris une détermination audacieuse, dont son génie et la valeur de ses troupes eussent assuré le succès.

Comme les opérations de l'armée française commandée par le prince Eugène, vice-roi d'Italie, vont se lier désormais avec celles de l'armée principale sur le Danube, il convient de rapporter maintenant les événements militaires qui avaient eu lieu sur les frontières des provinces méridionales de l'empire autrichien pendant la période qu'on vient de lire; mais, avant de commencer ce récit dans le chapitre suivant, nous devons jeter un coup d'œil rapide sur ce qui se passait en Pologne à la même époque.

Opérations militaires en Pologne; combat de Gora; prise de Sandomir, de Zamosc; marche d'un corps d'armée russe sur la Galicie. — L'archiduc Ferdinand, commandant le 7ᵉ corps de l'armée autrichienne, destiné à agir contre le duché de Var- Pologne. Avril-mai.

1809. Pologne. sovie, avait ouvert la campagne, ainsi que nous l'avons dit, à l'époque où les hostilités commençaient sur l'Inn et sur les frontières du royaume d'Italie. Un premier combat eut lieu le 19 avril en avant de Fallenty.

Les troupes polonaises, sous les ordres du prince Joseph Poniatowski, ministre de la guerre du grand-duché, malgré leur infériorité numérique, se maintinrent pendant trois jours dans les positions qu'elles occupaient; mais les mouvements des Autrichiens décidèrent le général polonais à se replier sur Varsovie, pour ne pas être coupé de cette capitale; il y fut suivi par l'archiduc, qui arriva en vue de cette ville le 20. Peu de jours après, les deux partis signèrent une convention en vertu de laquelle la ville de Varsovie fut déclarée neutre. Cet acte singulier était tout à l'avantage du prince Poniatowski, puisqu'il conservait le faubourg fortifié de Praga, Modlin, Sierock et toutes les excellentes positions de la rive droite de la Vistule; aussi, dès le 25, les troupes polonaises manœuvrèrent-elles bientôt sur cette même rive pour reprendre l'offensive. Les Autrichiens, attaqués à la fois à Radzimin et à Grochow, furent culbutés, et essuyèrent une perte considérable en hommes tués, blessés ou faits prisonniers. Ce succès eut pour résultat principal de rendre aux Polonais la confiance que leur premier mouvement rétrograde avait beaucoup affaiblie.

Le 3 mai, après avoir fait faire plusieurs fortes reconnaissances sur le front de la ligne ennemie, afin de masquer son dessein véritable, le prince Poniatowski attaqua à l'improviste une tête de pont construite par les Autrichiens à Gora et s'en rendit maître après un combat opiniâtre, où l'ennemi perdit près de 3,000 hommes en tués, blessés ou faits prisonniers, trois pièces de canon, deux drapeaux. Le général Schauroth, qui défendait Gora, avait failli être fait prisonnier; il n'eut que le temps de sauter dans une barque pour traverser la Vistule.

Cet échec ayant déterminé l'archiduc Ferdinand à opérer un mouvement rétrograde, l'armée polonaise continua à s'avancer vers la Galicie, et occupa les cercles de Stanislawow, Salu et Biala.

La nouvelle des premières victoires remportées par l'armée française sur le Danube acheva d'exalter l'ardeur et l'enthou-

siasme du peuple polonais. De nombreuses levées vinrent augmenter les forces qu'on avait déjà mises en mouvement. 1809. Pologne.

Après l'affaire de Gora, le prince Poniatowski avait divisé son armée en deux colonnes principales : à la tête de la première il remonta la Vistule jusqu'à Pulawy, occupa Lublin le 14 mai, et marcha le lendemain sur Sandomir. La seconde colonne s'avança, par Osiec, Zelechow, jusqu'à Kock. Un corps détaché sur Przelaw coupa aux Autrichiens la communication de Lemberg avec Cracovie; le général Rosniecki fit, en différentes rencontres, près de 800 prisonniers, et s'empara d'un convoi d'armes et d'objets d'équipement.

L'archiduc Ferdinand concentra la plus grande partie de ses troupes sur la Bzura; le prince Poniatowski, profitant de l'inaction et de l'éloignement de son adversaire, fit attaquer à la fois la tête de pont et la ville de Sandomir, que les Autrichiens avaient fortifiés avec quelque soin. La tête de pont fut enlevée le 18 mai à la baïonnette par le chef d'escadron Wladimir Protocki, et la ville, vivement attaquée par le général Sokolnicki, se rendit par capitulation dans la soirée du même jour. Les Autrichiens perdirent encore dans cette dernière affaire 1,000 hommes tués, 1,200 prisonniers, vingt pièces de canon et des magasins considérables. La cavalerie polonaise s'étendit jusqu'à Léopold et poussa des reconnaissances jusqu'auprès de Cracovie.

Pendant que ces événements se passaient en Galicie, le général Dombrowski, commandant un corps détaché sur la basse Vistule, repoussait l'ennemi qu'il avait devant lui. Les Autrichiens, ayant tenté une pointe sur Thorn pour s'emparer de cette place par un coup de main, attaquèrent, le 24, la tête de pont située sur la rive droite, et qui n'avait pas pu être mise en état complet de défense. La garnison brûla une partie du pont, et se retira dans l'île qui est entre l'ouvrage et la ville, après un engagement très-vif, dans lequel les Autrichiens perdirent beaucoup le monde. N'ayant aucun moyen prêt pour traverser la Vistule sur ce point, et voyant d'ailleurs que la place serait défendue avec vigueur, le général ennemi renonça à son entreprise. Les Autrichiens voulurent tenter, le lendemain 15, le passage du fleuve vis-à-vis de Plock; mais ils furent

1809. Pologne. repoussés avec perte et obligés de brûler les bateaux qu'ils avaient rassemblés, pour empêcher les Polonais de s'en servir eux-mêmes. Du 16 au 23 mai, l'infatigable Dombrowski attaqua l'ennemi depuis Bromberg jusqu'à Czentochow, le repoussa en avant de la première de ces villes, mit la seconde, ainsi que la tête de pont de Thorn, à l'abri de toute entreprise, et assura ses communications avec cette dernière et importante place par le point d'Inowraklaw.

Du 18 au 25 mai les troupes polonaises poursuivirent leurs succès sur tous les points de la ligne étendue qu'occupait encore l'armée de l'archiduc Ferdinand. Le général Dombrowski s'avanca sur la Bzura; le général Kosiuski repoussa sur Lowicz la division autrichienne du général Mohr; le général Haugke, passant la Vistule à Plock, poursuivit un autre corps ennemi sur Sochaczew et vers la Pilica; enfin, le général en chef prince Poniatowski, maître de Sandomir, marcha sur la forteresse de Zamosc. Cette place, bien armée, approvisionnée, avec une garnison suffisante pour sa défense, se rendit presque sans coup férir après un ou deux jours d'investissement. 3,000 Autrichiens mirent bas les armes; les Polonais trouvèrent dans la place quarante pièces de canon et des magasins considérables.

L'archiduc Ferdinand se trouvait alors dans une situation d'autant plus critique que l'empereur Alexandre, après une longue irrésolution, venait enfin de mettre en mouvement le corps auxiliaire qu'il avait promis à Napoléon. Toutefois ce corps, d'environ 15,000 hommes, paraissait plutôt destiné à surveiller les Polonais qu'à opérer contre les Autrichiens. Il faillit même en venir aux mains avec les premiers, aux portes de Cracovie, dont les Russes voulurent s'emparer. Quoi qu'il en soit, les premiers succès de l'armée française sur le Danube avaient sans doute hâté le détermination du monarque russe, et il est permis de supposer, d'après la lenteur apportée dans le rassemblement de ces troupes, que, si la fortune se fût déclarée d'abord en faveur de l'archiduc Charles, la cour de Saint-Pétersbourg eût différé la publication de l'espèce de manifeste que le prince Serge Galitzin, commandant en chef le corps auxiliaire russe, fut chargé de répandre avant de commencer les hostilités avec l'Au-

triche. Nous citerons quelques passages de cet écrit, qui portait le titre de proclamation. 1809. Pologne.

« La guerre qui a éclaté entre la France et l'Autriche ne pouvait être vue d'un œil indifférent par la Russie. Toute sorte de soins et d'efforts ont été employés de notre côté afin d'étouffer ce feu avant qu'il s'allumât entièrement; il fut déclaré du premier moment à l'Autriche qu'en vertu des traités et des engagements les plus étroits, qui subsistent entre les deux empereurs de Russie et des Français, la Russie agirait conjointement avec la France.

« L'Autriche ne voulut pas avoir égard à ces représentations, qui auraient dû être d'un si grand poids pour elle; mais elle masqua du prétexte d'une défense propre ses préparatifs guerriers, jusqu'à ce qu'enfin, par des démarches agressives, elle découvrit les desseins orgueilleux de son ambition et alluma le flambeau de la guerre. Les Russes, en conséquence, ne pouvaient pas se dispenser de prendre à cette guerre une part qui était fondée sur des traités solennels. A la première nouvelle qui lui parvint, elle rompit tous les liens qui existaient entre elle et l'Autriche, et ordonna à son armée de s'approcher des frontières de la Galicie, etc., etc.... »

Cette déclaration de la Russie précipita encore la retraite de l'archiduc Ferdinand; à la fin de mai, les troupes autrichiennes avaient presque entièrement évacué la Galicie occidentale et partie de l'orientale. Le quartier général du prince Poniatowski était le 30 mai à Brody, ville de cette dernière province, vers la frontière de la Wolhynie.

CHAPITRE III.

SUITE DE L'ANNÉE 1809.

Ouverture de la campagne dans le nord de l'Italie; batailles de Sacile, de la Piave; retraite de l'armée autrichienne sur la Carinthie; combats de San-Daniele, de Prewald, de Tarvis, de Laybach, de San-Michele; jonction de l'armée d'Italie avec la grande armée. — Opérations du général Marmont en Dalmatie et en Croatie. — L'armée du prince Eugène entre en Hongrie; bataille de Raab. — Combats de Klagenfurth, de Kahlsdorf, de Grätz, etc. — Réunion définitive des troupes du prince Eugène à la grande armée près de Vienne et dans l'île de Lobau.

1809. Italie. L'archiduc Jean s'était avancé, comme nous l'avons dit, à la tête des 8e et 9e corps de la grande armée autrichienne, vers les frontières du royaume d'Italie. Il allait tenter de remettre ce beau pays sous la domination de la cour de Vienne en forçant, s'il était possible, par une agression vigoureuse, l'armée du prince vice-roi Eugène-Napoléon de se retirer au delà du Pô, et peut-être même de l'autre côté des Alpes.

Les troupes ennemies étaient nombreuses, aguerries, et pourvues de tout ce qui pouvait assurer le succès d'une pareille entreprise. Aveuglé par ses illusions, le cabinet autrichien se flattait que les peuples d'Italie, fatigués du joug des Français, seconderaient par un grand mouvement national les efforts de ses troupes.

En effet, à la suite des bagages de cette même armée, destinée à la conquête, marchaient une foule d'émigrés et de mécontents, la plupart nobles et prêtres, qui s'étaient volontairement exilés de leur patrie depuis que la présence des Français et la nouvelle constitution du royaume leur avaient enlevé, avec leur influence première, la jouissance de leurs antiques priviléges. On espérait à Vienne que ces transfuges organiseraient promptement un parti nombreux en faveur de la monarchie autrichienne, et détermineraient sans peine les Vénitiens, les Milanais, les Toscans, et, par suite, tous les autres

peuples de l'Italie, à se lever contre l'oppresseur qui les avait leurrés d'une indépendance illusoire. 1809 Italie

C'est dans cette persuasion que l'archiduc Jean, d'ailleurs plein de confiance en la valeur de ses troupes, publia la proclamation suivante, qui précéda l'entrée de l'armée ennemie sur le territoire du royaume d'Italie :

« Italiens ! écoutez la vérité et la raison ; elles vous disent que vous êtes les esclaves de la France, que vous prodiguez pour elle votre or et votre sang. Le royaume d'Italie n'est qu'un songe, un vain nom ; la conscription, les charges, les oppressions de tout genre, la nullité de votre existence politique, voilà des faits. La raison vous dit encore que, dans un tel état d'abaissement, vous ne pouvez être ni respectés, ni tranquilles, ni Italiens. Voulez-vous l'être une fois ? Unissez vos forces, vos bras et vos cœurs aux armes généreuses de l'empereur François. En ce moment il fait descendre une armée imposante en Italie ; il l'envoie, non pour satisfaire une vaine soif de conquêtes, mais pour se défendre lui-même, et assurer l'indépendance de toutes les nations de l'Europe menacée par une série d'opérations consécutives qui ne permettent pas de révoquer en doute un esclavage inévitable. Si Dieu protége les vertueux efforts de l'empereur François et ceux de ses puissants alliés, l'Italie redeviendra heureuse et respectée en Europe ; le chef de la religion recouvrera sa liberté, ses États, et une constitution fondée sur la nature et la véritable politique rendra le sol italien fortuné et inaccessible à toute force étrangère.

« C'est François qui vous promet une si heureuse, une si brillante existence ; l'Europe sait que la parole de ce prince est sacrée, immuable autant que pure. Éveillez-vous donc, Italiens ! levez-vous. De quelque parti que vous ayez été ou que vous soyez, ne craignez rien, pourvu que vous soyez Italiens : nous ne venons pas à vous pour rechercher, pour punir, mais pour vous secourir, pour vous délivrer. Voudriez-vous rester dans l'état abject où vous êtes ? Ferez-vous moins que les Espagnols, que cette nation de héros, chez lesquels les faits ont répondu aux paroles ? Aimez-vous moins qu'elle vos fils, votre sainte religion, l'honneur et le nom de votre nation ? Abhorrez-

1809. Italie. vous moins qu'elle la honteuse servitude qu'on a voulu vous imposer avec des paroles engageantes et des dispositions si contraires à ces paroles? Italiens! la raison, la vérité vous disent qu'une occasion aussi favorable de secouer le joug étendu sur l'Italie ne se représentera plus jamais; elles vous disent que, si vous ne les écoutez pas, vous courez les risques, quelle que soit l'armée victorieuse, de n'être autre chose qu'un peuple conquis, un peuple sans nom et sans droits; que si, au contraire, vous vous unissez fortement à vos libérateurs, que si vous êtes avec eux victorieux, l'Italie renaît; elle reprend sa place parmi les grandes nations du monde, et, ce qu'elle fut déjà, elle peut redevenir la première.

« Italiens! un meilleur sort est entre vos mains, dans ces mains qui portèrent le flambeau des lumières dans toutes les parties du monde, et rendirent à l'Europe tombée dans la barbarie les sciences, les arts et les mœurs.

« Milanais, Toscans, Vénitiens, Piémontais, et vous, peuples de l'Italie entière, rappelez-vous bien le temps de votre ancienne existence. Ces jours de paix et de prospérité peuvent revenir plus beaux que jamais, si votre conduite vous rend dignes de cet heureux changement.

« Italiens! vous n'aurez qu'à le vouloir, et vous serez Italiens, aussi glorieux que vos ancêtres, heureux et satisfaits autant que vous l'avez jamais été à la plus belle époque de votre histoire. »

On a vu, dans l'avant-dernier chapitre, que le gouvernement autrichien avait fixé au 10 avril le commencement des hostilités sur toute la vaste ligne des opérations de ses armées. Dès le 9, l'archiduc Jean, dont les troupes étaient réunies entre la Save et le golfe Adriatique, envoya aux avant-postes du prince Eugène, à Ponteba, un officier porteur d'une déclaration pareille à celle que l'archiduc Charles faisait parvenir le même jour à Munich.

De même que l'armée d'Allemagne, celle d'Italie ne se trouvait point encore en mesure de repousser vivement une première agression; on en jugera par l'état suivant des cantonnements qu'occupaient les différents corps qui la formaient à l'époque dont nous parlons.

La première division d'infanterie, commandée par le général Séras, à Palma-Nova, Cividale et Udine; 1809. Italie.

La deuxième (général Broussier) à Artegna, Gemona, Ospidaletto, Venzone, San-Daniele, Majano et Osopo, poussant des détachements dans la vallée de la Fella jusqu'à Ponteba, sur la route de Tarvis;

La troisième (général Grenier) en arrière des deux premières, à Pordenone, Sacile et Conegliano.

Le général Lamarque, commandant la quatrième division, venait d'arriver à Vérone avec une partie de ses troupes; l'autre était en marche de la Toscane pour le rejoindre.

La cinquième (général Barbou) était à Trévise, Citadella, Bassano et Feltre.

La sixième (ou première division italienne, sous les ordres du général Severoli) occupait Padoue, Este et quelques autres points près de ces deux villes.

La septième (deuxième italienne, commandée par le général Fontanelli) se rassemblait au camp de Montechiaro; une partie de cette division était en marche du royaume de Naples pour venir joindre l'armée.

Le général Sahuc, commandant une division de cavalerie légère, avait son quartier général à Udine; sa première brigade occupait derrière la Torre (rivière qui se jette dans l'Isonzo) une ligne qui s'étendait de Nogaretto à Vilese; la seconde brigade était détachée à Ceneda, Pordenone, Conegliano, Vicence et Padoue.

Deux divisions de dragons, sous les ordres des généraux Grouchy et Pully, étaient disséminées à Villa-Franca, Rovigo, Isola della Scala, Reverbella, Castellaro, Sanguinetto, Mantoue et Ferrare.

Le grand parc d'artillerie était à Vérone, où il resta jusqu'au 12 mai, le nombre des chevaux nécessaires au train n'ayant été réuni qu'à cette époque.

Les grenadiers de la garde royale italienne étaient à Padoue; les carabiniers, les vélites, les dragons, les gendarmes d'élite, l'artillerie à cheval et le train de cette garde, à Milan ou aux environs. La force de cette armée s'élevait à environ 66,000 hommes.

1809. Italie. Le prince vice-roi, qui se trouvait à Udine lorsque l'archiduc fit remettre aux avant-postes de la division Broussier la déclaration de guerre dont nous venons de parler, rétrograda sur-le-champ sur Mestre, pour activer la concentration de ses troupes sur la ligne, qui n'était alors gardée, ainsi qu'on a pu le remarquer, que par les deux divisions d'infanterie Séras et Broussier, et une des brigades de cavalerie légère du général Sahuc.

L'armée autrichienne se trouvait alors répartie ainsi qu'il suit :

8ᵉ corps, feld-maréchal-lieutenant Albert Giulay, Leopoldskirchen et Tarvis	20,192 h.
9ᵉ corps, feld-maréchal-lieutenant Ignace Giulay, à Wurzen, Karfreid et Görz	28,758
Landwehr	26,600
En Croatie, division du général-major Stoichewich.	7,300
	82,850 h.

Le 10, à six heures du matin, les Autrichiens, marchant sur plusieurs colonnes, attaquèrent les avant-postes du général Broussier dans la vallée de la Fella. Le capitaine Schneider, chargé de la défense du poste de la Chiusa, y fit une longue et honorable résistance ; mais, accablé par le nombre et cerné de toutes parts, il fut forcé de se rendre prisonnier avec 57 hommes ; le reste de son détachement parvint à se retirer par les montagnes.

Le général Broussier, promptement informé de cette attaque, réunit sa division à Ospidaletto, en laissant seulement deux bataillons à Osopo. Ces troupes firent une marche de nuit pour venir, le 11 au matin, se ranger en bataille sur un mamelon qui domine la grande route et le lit du Tagliamento, en avant d'Ospidaletto. A huit heures, la troupe ennemie, soutenue d'une nombreuse artillerie, parut devant cette position ; la division française, moins nombreuse que les attaquants de près de moitié, soutint avec vigueur leurs efforts réitérés. A trois heures après midi, le général Broussier reçut du prince vice-roi l'ordre de passer le Tagliamento au pont de Dignano ; mais il était alors trop vivement pressé pour pouvoir exécuter ce mouvement sans danger ; au lieu donc d'effectuer de suite ce passage, le général Broussier resta sur la rive gauche pour couvrir le pont de

Dignano, et continua à maintenir l'ennemi avec autant d'intrépidité que de bonheur. La nuit mit fin à ce combat opiniâtre, dans lequel les Autrichiens perdirent plus de 1,000 hommes tués ou blessés, et 300 prisonniers environ. Du côté des Français, la perte était moins considérable; le général Desaix avait reçu deux coups de feu qui le mirent hors de combat vers quatre heures du soir. 1809. Italie.

Tandis qu'un fort détachement de l'armée ennemie attaquait ainsi la division Broussier, l'archiduc Jean faisait traverser l'Isonzo au gros de ses troupes, et le prince Eugène se hâtait d'envoyer de nouveaux ordres, afin d'accélérer la marche des autres divisions sur le Tagliamento.

Le général Broussier passa cette rivière dans la nuit du 11 au 12, et établit ses troupes sur la rive droite, laissant un bataillon du 9e régiment en position à Dignano; la division Séras dut obéir, de son côté, à ce mouvement rétrograde. Le vice-roi, qui avait déjà pris des mesures pour mettre la place de Palma-Nova en état de défense, ordonna au général Schilt de s'y renfermer avec 3,200 hommes.

Mais bientôt les coureurs de cavalerie légère annonçant que l'archiduc Jean s'avançait avec des masses imposantes, le prince Eugène reconnut qu'il lui serait difficile de se maintenir sur le Tagliamento avec les seules forces qui s'y trouvaient en ce moment; c'est pourquoi il envoya au général Broussier l'ordre de rompre les ponts de Dignano et de Spilimbergo, et de venir prendre position sur la Livenza avec la division Grenier, qui s'y trouvait déjà, le reste de la division Séras, de laquelle faisaient partie les troupes laissées à Palma-Nova, et les autres divisions qui accouraient pour se mettre en ligne.

Le 14 avril au soir, le quartier général du vice-roi était à Sacile; le général Séras avait le sien à Brugnera, le général Broussier à Gardaso, le général Grenier à Fontana-Fredda, occupant les hauteurs de Sacile; le général Barbou à Fretta, le général Severoli à Bibano, enfin le général Sahuc à Pordenone. Les autres divisions étaient encore en marche.

Le 15, au matin, les grand'gardes du général Sahuc, en avant de la Livenza, furent attaquées par l'ennemi, dont l'intention était de tourner tous les postes français à gauche de Por-

1809. Italie. denone, pour prendre la ligne française en flanc. Ce dernier village et celui de San-Vito [1], qui est en avant, furent évacués; la cavalerie légère se replia sur Fontana-Fredda et sur Sacile, non sans éprouver quelque perte, ce que le général Sahuc eût pu éviter s'il eût reçu à temps l'ordre que lui donnait le vice-roi de se replier promptement sur Sacile.

Cet engagement n'était au reste que le prélude de l'action plus sérieuse qui allait avoir lieu le lendemain. En effet, le prince Eugène, sentant la nécessité d'arrêter les progrès de l'armée ennemie avant la complète réunion de ses forces, avait résolu d'attaquer celles qui s'avançaient sur lui.

16 avril. *Bataille de Sacile.* — Les dispositions pour cette attaque furent faites dans la nuit du 15 au 16 : les deux divisions Séras et Severoli formaient la droite; celles des généraux Grenier et Barbou le centre, et la division Broussier la gauche de l'armée. Le vice-roi garda en réserve la cavalerie légère du général Sahuc pour la porter au besoin sur le point convenable. Le 16, à neuf heures du matin, les divisions s'avancèrent par échelons sur les troupes ennemies, qui étaient en position sur les hauteurs de Palse. La division Séras, soutenue par celle du général Severoli, commença l'attaque. Le village de Palse, où se trouvait une avant-garde autrichienne, fut enlevé au pas de charge et à la baïonnette par la brigade du général Garreau : celui-ci reçut un coup de feu; toutefois, la troupe ennemie,

[1] Le 35e régiment de ligne, attaqué dans Pordenone par plus de 4,000 hommes, se distingua par la belle résistance qu'il opposa pendant cinq heures aux efforts de l'ennemi; toutefois le colonel Breissand et environ 400 hommes furent faits prisonniers. L'archiduc Jean dit à cet officier, dont la valeur avait frappé d'admiration ses adversaires : « Colonel, un brave tel que vous ne saurait rester désarmé; je vais faire chercher votre épée sur le champ de bataille; si elle ne se retrouve pas, je vous donnerai la mienne. » (Le colonel Breissand, devenu depuis général, a été tué au siége de Dantzig en 1813.)

Deux jeunes officiers, les lieutenants Huot et Richard de Tussac, spécialement chargés de la défense des deux portes de Pordenone, avaient soutenu, chacun avec un détachement de 20 hommes, les charges réitérées de deux régiments de cavalerie ennemie qui voulaient traverser la ville pour couper la retraite à l'infanterie française; quoique blessés l'un et l'autre, ils ne quittèrent les postes qui leur étaient confiés que lorsque la ville tomba au pouvoir des Autrichiens.

chassée de Palse, ayant été renforcée par une colonne qui s'a- 1809.
vançait de Porcia, reprit bientôt l'offensive et vint se jeter brus- Italie.
quement sur les échelons du général Severoli. Les bataillons italiens soutinrent d'abord le choc avec beaucoup de fermeté; mais, ayant affaire à des forces supérieures, ils finirent par céder le terrain, pour venir s'appuyer à la brigade du général Roussel, de la division Séras, que ce dernier avait tenue en réserve.

Par suite de se mouvement rétrograde, la brigade Garreau abandonna le village de Palse, et l'ennemi profita de cet avantage pour pousser vigoureusement les deux divisions que le général Séras reformait dans une position plus favorable. Sur ces entrefaites, trois bataillons de la division Barbou arrivèrent au soutien des troupes ainsi pressées, et donnèrent au général Séras les moyens de revenir à la charge. Une généreuse émulation animant les Français et les Italiens, les Autrichiens plièrent à leur tour, et furent ramenés au pas de charge jusqu'à la position de Porcia, où ils essayèrent de se maintenir, mais d'où ils furent promptement dépostés avec perte de bon nombre de tués et blessés.

Jusqu'à ce moment le centre et la gauche de l'armée française n'avaient point été engagés; mais, après que le général Séras eut occupé Porcia, le général Grenier, s'apercevant d'un mouvement que les troupes ennemies qu'il avait devant lui faisaient dans le dessein de soutenir celles qui venaient d'être repoussées de Porcia, s'avança lui-même pour menacer leur flanc; cette diversion, exécutée très à propos, dégagea le général Séras, qui déjà se trouvait réattaqué dans Porcia par des forces supérieures aux siennes. Les deux brigades des généraux Teste et Abbé, formant la division Grenier, attirèrent l'attention de l'ennemi, réussirent à le tenir éloigné de Porcia, et lui firent même des prisonniers. C'est alors que le général Teste reçut une blessure qui le mit hors de combat. Le colonel Gifflenga, à la tête d'un escadron de dragons de la garde italienne, chargea plusieurs fois la cavalerie autrichienne et lui fit plus de 150 prisonniers.

Pendant ce temps, les divisions Barbou et Broussier s'étaient avancées sur Fontana-Fredda, à la hauteur du général Grenier. La dernière de ces divisions marchait sur trois colonnes, à quel-

1809. Italie.

que distance l'une de l'autre, son artillerie placée dans les intervalles; le général Barbou avait pris position en avant du village.

Le prince Eugène, informé que les Autrichiens faisaient un troisième effort pour reprendre Porcia, ordonna au général Broussier de déborder Fontana-Fredda, et de poster sa réserve sur les mamelons qui sont à gauche et en arrière de cette position. Le général Barbou appuya alors sur la division Grenier.

Le combat était devenu général sur toute la ligne; mais l'ennemi ayant mis toutes ses troupes en mouvement, cette lutte ne pouvait plus être qu'inégale. Pendant six heures les Français eurent à soutenir le choc de masses considérables, et se maintinrent dans leurs positions avec une opiniâtreté sans exemple. A la fin, comme les Autrichiens se renforçaient de plus en plus et renouvelaient leurs attaques avec des troupes fraîches, le prince vice-roi crut devoir faire rétrograder ses divisions sur Sacile, pour reprendre les positions qu'elles occupaient la veille. Ce mouvement s'exécuta avec tout l'ordre et le sang-froid convenables. La cavalerie du général Sahuc ayant été repoussée dans plusieurs charges, la division Broussier couvrit seule la retraite de l'armée, soutint à plusieurs reprises et avec le plus grand succès le choc de la cavalerie, ainsi que le feu de l'artillerie ennemie, sans qu'aucun de ses carrés fût entamé; il était nuit lorsque l'ennemi cessa sa poursuite.

Cette affaire, à laquelle les deux partis donnèrent le nom de bataille de Sacile, quoique perdue par les Français, n'était point sans honneur pour les troupes du prince Eugène; car elles avaient combattu avec la plus rare valeur pendant plus de neuf heures contre des forces doubles[1], et leur perte, en tués, blessés et prisonniers, était moindre que celle des Autrichiens.

[1] Parmi les traits nombreux que peut fournir cette lutte mémorable, nous citerons celui-ci : le leutenant Pellegrin, du 84[e] régiment, venait d'avoir une jambe emportée par un boulet. Comme quelques voltigeurs de la compagnie s'empressaient de l'enlever du champ de bataille, il leur dit avec énergie : « Non, mes amis, laissez-moi dans cette place et retournez à vos rangs, où votre présence est bien plus nécessaire; il ne faut pas que le régiment perde sept hommes au lieu d'un seul. Si l'ennemi est généreux, il prendra soin d'un brave. »

Le vice-roi, convaincu par la grande supériorité des forces qu'il venait de combattre que toute l'armée de l'archiduc Jean était devant lui, ne voulut point compromettre davantage les seules troupes qu'il eût alors à sa disposition pour couvrir le royaume d'Italie, et il se détermina à venir prendre sur-le-champ la ligne de l'Adige, en ordonnant la retraite sur Caldiero; il avait d'ailleurs l'espoir fondé d'être bientôt renforcé sur ce point par les troupes qui étaient en marche tant de l'intérieur du royaume d'Italie que de la Toscane et du royaume de Naples. Du 17 au 19 l'armée continua son mouvement rétrograde et passa la Piave sans être inquiétée par l'ennemi. Le 22 elle s'établit sur l'Adige, où la division d'infanterie du général Lamarque et celle de dragons du général Pully étaient déjà réunies. Les places d'Osopo, Palma-Nova et Venise restaient occupées par de fortes garnisons. Dans une rencontre de cavalerie qui eut lieu près de Padoue, les Français firent prisonnier l'intendant général de l'armée autrichienne, comte de Goess, dans le portefeuille duquel on trouva des instructions et les pleins pouvoirs de la cour de Vienne pour l'organisation politique et administrative du royaume d'Italie. Le vice-roi envoya ce gouverneur général provisoire au fort de Fenestrelle.

1809. Italie.

La lenteur que les Autrichiens mettent presque toujours dans leurs grands mouvements offensifs donna au prince Eugène tout le temps nécessaire pour réunir et concentrer ses troupes. L'armée, renforcée par tous les corps disponibles, reçut une nouvelle organisation; au 28 avril elle occupait les positions suivantes :

L'aile droite, sous les ordres du général Macdonald, envoyé par l'empereur Napoléon pour commander un des corps principaux de l'armée du prince vice-roi, était formée par les deux divisions Broussier et Lamarque, et une brigade de dragons sous les ordres du général Guérin; elle gardait une partie de la ligne de l'Adige depuis Ronco jusqu'à Caldiero.

Le centre, commandé par le général Grenier, et composé de la division de ce général (confiée provisoirement au général Abbé), de la division Séras et de quatre escadrons du 8e régiment de hussards, s'étendait depuis Caldiero, occupé par le

1809. Italie. général Séras, jusqu'au village de San-Martino, où étaient établis les 52ᵉ et 102ᵉ régiments.

L'aile gauche, commandée par le général Baraguey d'Hilliers, se composait des divisions Severoli et Fontanelli, et de celle du général Rusca, qui, momentanément détachée dans le Tyrol, venait de rejoindre l'armée; ces troupes étaient en position devant Vérone.

La division d'infanterie du général Durutte, formée de troupes récemment arrivées de la Toscane; celle de dragons du général Pully, celle de cavalerie légère du général Sahuc, enfin la garde royale italienne formaient la réserve. Le général Sahuc était en avant de Caldiero, à cheval sur la route de Vicence; la garde royale à San-Martino; le général Pully à Vago, observant le cours de l'Adige jusqu'à Roverchiara; le général Durutte, dont la division n'était point encore entièrement réunie, à Isola della Scala, couvrant la forteresse de Mantoue.

Le grand parc d'artillerie était à Vérone, et le prince Eugène avait son quartier général à Vago.

Nous avons dit que le vice-roi avait pris la précaution de jeter dans Palma-Nova une garnison de 3,000 et quelques cents hommes, sous les ordres du général Schilt. Dès le 13 avril, le général Bretfeld, commandant l'aile gauche de l'armée autrichienne, fit sommer cette forteresse; mais, comme il n'obtint qu'une réponse négative, il suivit le mouvement de l'archiduc sur Pordenone, ne laissant devant Palma-Nova qu'un faible corps d'investissement. Du 13 au 26 le général Schilt fit quelques sorties dans lesquelles il obtint presque toujours l'avantage, l'ennemi se bornant à garder soigneusement tous les abords de la place, pour couper les communications extérieures.

Dans une nouvelle sortie effectuée le 1ᵉʳ mai, la garnison française fut très-étonnée de ne plus trouver de troupes devant elle. Cette circonstance permit au général Schilt de faire entrer dans Palma-Nova des vivres, dont il commençait déjà à éprouver la disette.

Le vice-roi avait également chargé le général Barbou d'occuper Venise avec une partie de sa division; cette ville, ses lagunes et ses passes étaient défendues par quatre-vingt-dix-sept fortins et huit forts plus considérables; mais les travaux en

terre de celui dit de Malghera se trouvaient à peine ébauchés dans certaines parties, dont plusieurs présentaient un abord facile à l'ennemi. On était décidé à l'abandonner, lorsque le prince Eugène jugea que ce poste, qui unit Venise au continent, pouvait servir à appuyer les opérations de l'armée; il ordonna en conséquence qu'on s'occupât sur-le-champ de l'armer et d'achever les travaux. Quelque célérité que l'on pût mettre dans l'exécution de l'ordre du prince, ce fort n'était point encore en état de défense lorsque, le 23 avril, un parlementaire se présenta pour demander qu'on le remît aux troupes de l'archiduc; le général Barbou dit qu'il répondrait à cette sommation sur la brèche. 1809. Italie.

Le fort fut investi, deux heures après le retour du parlementaire, par un corps nombreux détaché de l'armée autrichienne (alors sur la Piave), et pourvu d'une artillerie formidable, qui fut sur-le-champ mise en batterie contre les parties les plus faibles. L'artillerie du fort répondit avec vivacité aux premières décharges et réussit à démonter plusieurs des pièces ennemies; les Autrichiens s'avancèrent alors sur plusieurs colonnes pour donner l'assaut au front de l'ouest. Ils étaient parvenus jusqu'au bord du fossé, qu'ils se disposaient à franchir, lorsqu'une décharge subite de la plupart des pièces du fort, que l'on avait réunies sur ce point, porta un désordre tel dans les rangs de l'ennemi qu'il lui fut impossible de reformer ses colonnes pour tenter le passage du fossé. L'archiduc Jean commandait en personne cette attaque, où il perdit plus de 800 hommes de ses meilleures troupes. Cette échec découragea les Autrichiens, et le prince, n'espérant plus emporter Malghera de vive force, se contenta de le tenir étroitement bloqué.

Sur ces entrefaites, l'archiduc Jean reçut des dépêches du conseil aulique, qui lui apprirent les premiers échecs éprouvés par l'armée principale sur le Danube, et qui lui prescrivaient de suspendre son mouvement progressif en manœuvrant de manière à ne point trop s'éloigner des États héréditaires. Dès le 28 avril l'archiduc avait arrêté la marche de ses colonnes, et se disposait à rappeler ses avant-gardes, qui s'étaient avancées jusqu'au delà de Vicence, en suivant le mouvement rétrograde de l'armée française.

1809. Italie. Le prince Eugène, averti que les patrouilles ennemies cessaient de se montrer sur la ligne de ses avant-postes, ordonna, le 29, une reconnaissance générale sur toute cette ligne, afin de connaître les forces qu'il pouvait avoir encore devant lui sur la rive gauche de l'Alpon. Le gros des troupes de l'aile droite s'avança sur Villa-Nova, où l'ennemi démasqua vingt pièces et déploya sur l'Alpon un corps assez considérable en infanterie et en cavalerie. Le général Grenier, avec les deux divisions du centre et le 8e de hussards, marcha sur Soave, et se borna à échanger quelques coups de canon avec l'avant-garde autrichienne, qu'il y trouva retranchée. Les troupes de l'aile gauche repoussèrent les Autrichiens de quelques postes qu'ils occupaient dans les montagnes au nord de Vérone, et notamment sur les hauteurs de Bastia, où les brigades Sorbier et Bonfanti s'établirent; les autres troupes reprirent, dans la soirée, leurs positions premières.

L'ennemi, contrarié dans ses desseins par la perte des postes de Bastia, reparut le lendemain, au nombre de 9 à 10,000 hommes partagés en deux colonnes, devant ces positions. Le 1er régiment de ligne italien, attaqué à Castel-Cerino, s'y maintint jusqu'à midi, heure à laquelle le général Sorbier lui envoya l'ordre de se replier sur Illasi. Les Autrichiens, enhardis par ce premier avantage, s'avançaient avec confiance pour enlever les autres positions, lorsque le général Sorbier, à la tête d'un bataillon de grenadiers de la garde italienne, tomba sur le flanc d'une de leurs colonnes et arrêta sa marche. L'ennemi fit de nouveaux efforts pour s'emparer des hauteurs de Bastia; le général Sorbier, renforcé par les deux autres bataillons de la garde, s'y maintint longtemps avec succès; mais, se voyant sur le point d'être tourné, il fit sa retraite sur Bastia et sur Illasi. Ce mouvement était déjà devenu fort difficile; il s'effectua cependant avec autant de bonheur que de précision. Poursuivis par des forces supérieures, les bataillons de la garde italienne n'auraient éprouvé qu'une perte peu sensible si malheureusement le brave général Sorbier n'eût pas été blessé grièvement dans cette action.

Cette attaque vigoureuse des Autrichiens n'avait eu lieu que pour donner le change au prince Eugène sur le mouvement ré-

trograde ordonné par l'archiduc Jean. En effet, pendant la nuit du 30 avril au 1er mai, l'ennemi évacua toute la ligne de l'Alpon et se retira sur Vicence. Du moment que le vice-roi en eut connaissance, il se prépara à suivre cette retraite; le général Macdonald fit réparer les ponts sur l'Alpon, et, cette opération ayant été promptement terminée, toute l'armée s'ébranla pour se porter en avant. Le 2, à cinq heures du matin, l'avant-garde française, qui avait passé l'Alpon la veille, rencontra une arrière-garde ennemie près de Montebello et la mena battant jusqu'à Olmo, dont le 9e régiment de ligne s'empara après avoir forcé le pont qui est en avant de ce village. Les Autrichiens se retirèrent sous les murs de Vicence. Le général Debroc fut dangereusement blessé dans cette action. 1809. Italie.

L'arrière-garde autrichienne se retirait avec rapidité; elle traversa la Brenta dans la nuit du 2 au 3, et joignit le gros de l'armée sur les hauteurs d'Armeola.

Le prince Eugène fit avancer ses colonnes dans les deux directions de Bassano et de Citadella; mais le passage de la Brenta, dont l'arrière-garde ennemie avait détruit les ponts, fut long et difficile.

L'avant-garde, qui ne parvint sur la rive gauche que le 5, se dirigea aussitôt sur Castel-Franco et Fossa-Lunga. Bassano, défendu par quelques bataillons ennemis, fut emporté de vive force dans la soirée par la division Séras, qui fit, tant dans cette action que dans sa marche de Vicence à Bassano, 1,500 prisonniers : un bataillon, surpris dans Marostica, s'était rendu sans coup férir.

Pendant que les autres divisions de l'armée effectuaient ainsi le passage de la Brenta, celle du général Durutte avait eu ordre de se porter sur Trévise par la route de Mestre. Arrivés devant cette ville, les Français attaquèrent le faubourg de San-Antonio et l'emportèrent dès le soir même. Les Autrichiens évacuèrent Trévise pendant la nuit, abandonnant des magasins considérables de farine, de grains et de fourrages, que l'archiduc avait formés.

Le 16 mai, l'armée autrichienne, réunie et en position sur la rive gauche de la Piave, paraissait vouloir disputer vigoureusement le passage. Le prince Eugène, avant de tenter cette dernière entreprise, ordonna les dispositions suivantes :

1809. Italie. L'avant-garde, soutenue par les divisions de cavalerie des généraux Sahuc, Grouchy et Pully, dut prendre la direction de Postuma, et s'avancer rapidement sur la Piave, pour empêcher, s'il était possible, l'ennemi de couper le pont de Lovadina; mais l'archiduc avait déjà fait détruire ce moyen de passage.

Le général Macdonald dut s'avancer également dans la même direction avec les deux divisions de l'aile droite.

Le général Grenier eut ordre de faire marcher sur San-Porciano et Sprisiano la division du général Abbé, en même temps qu'il porterait la division Séras sur Narvedesa.

Le général Baraguey d'Hilliers, avec les troupes de l'aile gauche (à l'exception de la division Rusca, laissée sur le haut Adige), dut traverser Visnadel pour venir prendre position en arrière de Lovadina et de Sprisiano.

Ces divers mouvements s'exécutèrent dans la journée et pendant la nuit du 6 au 7.

Le 7, au matin, l'armée se trouvait ainsi établie : l'avant-garde sur les bords de la Piave; la cavalerie légère et les dragons à Maserada, San-Biaggio et en avant de Lovadina; les deux divisions de l'aile droite à Lovadina et Visnadel; celles du centre en avant d'Arcade et à Narvedesa; les troupes de l'aile gauche un peu en arrière de cette ligne, et enfin la garde royale en réserve à San-Artieno, où le vice-roi avait son quartier général. La journée du 7 fut employée à reconnaître les bords de la Piave, pour mieux assurer le succès du passage et de l'attaque, fixés au lendemain.

Il fut décidé que le passage de la Piave s'effectuerait au gué dit de la Grande-Maison ou de Lovadina, et à celui de San-Michele. Le général Dessaix, à la tête de l'avant-garde, formée de détachements de cavalerie légère et de compagnies de voltigeurs, devait se porter le premier sur la rive gauche, afin de protéger le passage des divisions d'infanterie au gué de Lovadina; les trois divisions de cavalerie, passant dans le même temps au gué de San-Michele, avaient ordre d'aider le général Dessaix à se maintenir contre les efforts que pourrait tenter l'ennemi.

8 mai. *Bataille de la Piave.* — Les Autrichiens occupaient sur la

rive gauche de la Piave les positions les plus avantageuses pour recevoir l'attaque de leurs adversaires et défendre longtemps le passage de cette rivière. Leur droite s'appuyait au pont de Priuli, que l'archiduc avait fait brûler, et leur gauche se prolongeait sur Rocca di Strada, où se réunissent les deux routes qui conduisent à Conegliano; leur front, garni d'une artillerie formidable, s'étendait sur un rideau de collines, en avant duquel ils présentaient des grand'gardes de cavalerie très-rapprochées.

1809. Italie.

Le 8 mai, à quatre heures du matin, le général Dessaix fit sonder le gué de Lovadina, à deux milles au-dessous du pont de Priuli, par une compagnie de voltigeurs aux ordres du capitaine Traverse, du 84ᵉ régiment. Ces braves, ayant de l'eau jusqu'aux aisselles, passèrent la Piave en peu d'instants et se formèrent sans difficulté sur la rive gauche. Ils furent suivis du reste de l'avant-garde, qui se trouva réunie vers sept heures du matin. L'archiduc Jean, désirant sans doute que l'armée française combattît ayant la rivière à dos, ne fit faire aucun mouvement à ses troupes pour s'opposer à ce passage; les grand'gardes autrichiennes se replièrent même assez précipitamment sur leur ligne, dans le dessein d'attirer de plus en plus les premières troupes françaises sous le feu des batteries, qui commençaient déjà à tirer, mais qui se trouvaient trop éloignées pour atteindre les colonnes : cette ruse de l'ennemi lui réussit en partie.

Quelques pelotons de cavalerie légère, s'étant avancés en effet avec plusieurs compagnies de voltigeurs de l'avant-garde à la poursuite de la cavalerie ennemie, furent accueillis par les décharges d'une batterie de vingt-quatre pièces de canon, que l'ennemi démasqua tout à coup; en même temps, les cavaliers autrichiens, faisant volte-face, chargèrent les assaillants et les ramenèrent en désordre.

Le général Dessaix fit sur-le-champ ses dispositions pour repousser l'ennemi, qui avait renforcé ses premiers pelotons de plusieurs autres régiments de cavalerie; il forma son infanterie en deux carrés, dans l'intervalle desquels il plaça son artillerie, et disposa sa cavalerie de manière à charger le flanc gauche de celle des Autrichiens.

1809. Italie.

Ceux-ci, continuant à s'avancer, abordèrent bientôt la troupe française, qui eut à soutenir le choc le plus terrible. Malgré l'extrême disproportion du nombre, le général Dessaix réussit à se maintenir, et donna au vice-roi, qui venait de passer la Piave avec les trois divisions de cavalerie, le temps de faire avancer celle du général Sahuc, pour arrêter les progrès de l'ennemi.

A dix heures, les deux divisions Broussier et Lamarque, après avoir éprouvé beaucoup de difficultés dans le passage de la Piave, considérablement grossie depuis le matin, parvinrent enfin à se former sur la rive gauche, malgré les efforts de quelques détachements de cavalerie ennemie, qui, ayant filé derrière les corps déjà engagés, essayèrent de charger les bataillons au moment de leur formation.

Jusqu'alors le prince Eugène s'était borné à manœuvrer de manière à couvrir le passage du reste de ses troupes, retardé, comme on vient de le voir, par la crue subite de la rivière; mais, se voyant en mesure de commencer l'attaque de la ligne autrichienne, il donna l'ordre au général Pully de charger sur les vingt-quatre bouches à feu que l'ennemi avait démasquées au commencement de l'action, tandis que le général Sahuc renouvellerait de son côté ses charges sur la portion de cavalerie ennemie qui ne cessait point de harceler le général Dessaix dans la position qu'il avait prise.

Le général Pully, qui s'était déjà préparé au mouvement que lui prescrivait le prince, fit avancer sur-le-champ le 28e régiment de dragons, conduit par le général Poinçot, et se mit à la tête du 29e régiment de la même arme, pour soutenir ce mouvement.

Les dragons arrivèrent au trot jusqu'au bord d'un fossé large et profond qui couvrait la batterie ennemie, protégée en outre par plusieurs escadrons, formés en bataille derrière elle sur trois lignes.

Une décharge générale à mitraille des vingt-quatre pièces, faite à demi-portée, n'arrêta point l'élan des assaillants, et ils franchirent le fossé avec autant de sang-froid que d'intrépidité. Le 28e régiment entama la charge avec la plus grande vigueur, sabra les canonniers ennemis sur leurs pièces, et s'empara en un moment de quatorze de ces pièces.

Le général Pully, à la tête des deux régiments réunis, se précipita ensuite sur la cavalerie autrichienne, forte de deux mille chevaux environ, la rompit et la ramena en désordre jusqu'à un mille de Conegliano, où se trouvait un corps d'infanterie qui seul put arrêter la poursuite des Français, en donnant aux fuyards la facilité de se rallier derrière lui. Un escadron du 29e de dragons, emporté par trop d'ardeur, se trouva un instant au milieu de cette infanterie ennemie, dont il reçut le feu à bout portant; mais il parvint à se dégager. Trois généraux, un aide de camp de l'archiduc Jean et bon nombre d'officiers et de cavaliers ennemis furent faits prisonniers dans cette charge brillante; le colonel du régiment de Savoie (dragons) et celui des hussards d'Ott se trouvèrent parmi les morts.

Le général Sahuc n'avait pas obtenu moins de succès contre la cavalerie qui tenait en échec la troupe du général Dessaix. Les 6e, 8e et 25e de chasseurs exécutèrent successivement plusieurs charges qui complétèrent sur ce point la déroute de l'ennemi; celui-ci perdit encore beaucoup de monde, quelques pièces d'artillerie légère, et fut rejeté sur la route de Conegliano. Le général Dessaix, entièrement dégagé par les mouvements qu'on vient de voir, put continuer à se porter en avant. Le 9e régiment de chasseurs culbuta encore quelques escadrons ennemis qui s'étaient dirigés vers le gué de San-Michele, où la division Abbé effectuait alors son passage.

A trois heures du soir, l'armée française se trouvait sur la rive gauche, à l'exception toutefois d'une brigade de la division Broussier, qui n'avait pu triompher du courant de la Piave, devenu plus fort et plus rapide, et des divisions du général Baraguey d'Hilliers, que le prince Eugène laissait provisoirement en réserve sur la rive droite.

Le vice-roi forma ses troupes en ligne de bataille à deux cents toises en avant de la rive gauche : la division Grenier (commandée par le général Abbé) à droite, et celle du général Lamarque à gauche. Cette dernière se trouvait flanquée par la cavalerie légère du général Sahuc. Sept bataillons de la division Broussier et un régiment de la division Durutte étaient au centre; les deux divisions Pully et Grouchy un peu en arrière, dans l'intervalle du centre et de la division de droite; l'avant-

1809. Italie. garde du général Dessaix se trouvait placée à l'extrême gauche de la ligne.

De son côté, l'archiduc Jean, après avoir recueilli et reformé les troupes déjà battues, venait de ranger son armée en bataille entre la Piave et Conegliano, derrière des digues élevées à droite et à gauche de la route qui conduit à cette ville.

La division Abbé commença à s'ébranler la première, et manœuvra de manière à déborder la gauche de la ligne ennemie; le général Grouchy appuya ce mouvement avec sa division. Les deux divisions Broussier et Lamarque se portèrent presque en même temps sur le centre et la droite des Autrichiens, en marchant à la hauteur de la division Abbé, dont la première brigade, commandée par le colonel Gifflenga, qui remplaçait provisoirement le général Teste, blessé au combat de Sacile, attaqua sur-le-champ le village de Cima d'Olme; le général Grouchy entoura de son côté le village de Teze. Les Autrichiens essayèrent en vain de se maintenir dans ces deux postes; ils furent dépostés et poussés sur Conegliano par les trois divisions d'infanterie Abbé, Broussier et Lamarque, et par les dragons du général Grouchy.

Par ce mouvement, continué avec toute l'ardeur et l'impétuosité dont les Français sont susceptibles, l'infanterie ennemie fut promptement mise en déroute. Une forte colonne de cavalerie s'était ébranlée pour charger l'artillerie de la division Broussier, qui s'était trop avancée; mais, intimidée par la contenance de deux bataillons qui s'avancèrent au pas de charge pour soutenir et défendre ces pièces, elle tourna bride aussitôt.

Le prince Eugène, parcourant les rangs au milieu du feu le plus vif, excitait par sa présence l'enthousiasme général et redoublait l'énergie des soldats : le champ de bataille se couvrait de morts et de blessés.

Cependant, une position très-importante, celle du moulin de la Capanna, était encore occupée par six bataillons ennemis, qui, jusqu'à ce moment, avaient résisté aux attaques dirigées contre eux par les troupes du général Lamarque; un fossé profond couvrait leur front, et les Français n'avaient pu réussir à le franchir. Le général Lamarque, réunissant à l'artillerie de sa division celle du général Durutte, que celui-ci venait de lui

envoyer, fit un dernier effort : protégés par le feu redoutable de ces deux batteries, les bataillons français traversèrent le fossé au pas de charge et emportèrent le moulin à la baïonnette. 1809. Italie.

Il était huit heures et demie du soir, et l'ennemi, déposté sur toute sa ligne, se retirait assez en désordre sur Conegliano. Le vice-roi fit avancer vingt-quatre pièces de canon sur son front, et ordonna aux deux divisions Grouchy et Pully de charger en masse une réserve d'infanterie derrière laquelle l'archiduc essayait de rallier ses colonnes vaincues. Cette dernière manœuvre décida le succès et termina glorieusement la journée. L'armée française prit position en avant du champ de bataille, à un mille de Conegliano, vers le village de Bona di Strada ; les Autrichiens profitèrent de l'obscurité de la nuit pour évacuer Conegliano et se retirer sur Sacile.

La bataille de la Piave, dont le grand résultat devait être de forcer les Autrichiens à quitter l'Italie, comme la bataille d'Eckmühl les avait chassés de la Bavière, coûta aux vaincus 7,000 hommes tués, blessés ou faits prisonniers, plusieurs drapeaux, quinze pièces de canon, trente caissons et un grand nombre de voitures de munitions et de bagages. Parmi les morts se trouvaient trois généraux, et, entre autres, le feld-maréchal-lieutenant Wolfskehl ; les généraux Reisner et Hager (le premier de l'artillerie, le second commandant une division de dragons) étaient au nombre des prisonniers. La perte des Français ne fut pas en proportion de celle de leurs adversaires ; on comptait à peine 2,500 hommes tués ou blessés.

Retraite et poursuite de l'armée autrichienne, etc. — Le lendemain, 9 mai, l'armée française prit les armes avant quatre heures du matin, pour marcher à la poursuite de l'ennemi. Le général Dessaix s'avança sans obstacles jusqu'aux bords de la Livensa, et trouva l'arrière-garde autrichienne en position sur la rive gauche. Culbutée presque aussitôt qu'attaquée, cette dernière troupe continua sa retraite sur Pordenone, et de là sur Vigannosa, où le général Dessaix arrêta sa poursuite. Cet engagement valut encore aux vainqueurs 600 prisonniers environ. 9 au 31 mai.

L'armée française suivit le mouvement de son avant-garde

1809. Italie. pendant la journée du 10, et, le 11 au matin, le vice-roi ordonna lès dispositions nécessaires pour le passage du Tagliamento, afin de se porter sur San-Daniele, où l'armée ennemie paraissait vouloir se concentrer. Dès la veille on avait reconnu deux gués; mais une crue extraordinaire des eaux, survenue pendant la nuit, ayant rendu ces deux passages (en face de Valvasone) impraticables, la cavalerie fut obligée de remonter le torrent pour chercher un nouveau gué au-dessus de ce village. L'ennemi ne mit aucune entrave à cette opération : à deux heures après midi, les divisions Sahuc, Grouchy et partie de celle du général Pully, se trouvaient établies sur la rive gauche du fleuve.

Le général Grouchy, faisant marcher ses dragons sur cinq colonnes à différentes hauteurs, balaya avec rapidité toute la plaine entre le Tagliamento, Udine et Palma-Nova. Codroipo fut occupé par une colonne de la division Pully, que le vice-roi avait portée la veille à San-Vito, et qui avait passé le Tagliamento sur ce point; le général Dessaix marcha par Torrida et Dignano sur Villa-Nova. Une partie de l'arrière-garde ennemie, qui se trouvait en position à ce dernier village, s'y défendit avec opiniâtreté, et ne l'abandonna que lorsqu'elle vit s'avancer au soutien de l'avant-garde française la division Abbé, précédée du 25e régiment de chasseurs à cheval.

Le général Grenier, qui venait d'appuyer ainsi le général Dessaix, n'hésita point à se porter sur-le-champ sur San-Daniele, où se trouvait le gros de l'arrière-garde ennemie. Ces troupes opposèrent la plus vive résistance; mais elles durent céder à l'impétuosité de leurs adversaires, et surtout aux belles dispositions que fit le général Grenier, et elles se retirèrent précipitamment sur Majano : 2,000 prisonniers et deux drapeaux furent pour les Français les trophées de ce dernier combat.

Le général Dessaix poursuivit les Autrichiens jusqu'à Majano, et s'établit dans ce dernier village. Le général Grenier fit prendre position à ses troupes sur la route de San-Daniele à Udine. Ce même jour, la cavalerie française, qui venait de ramasser 1,500 prisonniers, occupa Udine, Cividale, et dégagea les places d'Osopo et de Palma-Nova. Cette dernière cir-

constance remettait à la disposition du vice-roi les 4 à 5,000 hommes de troupes qui formaient la garnison de ces deux places. 1809. Italie.

Cependant l'archiduc Jean, d'après les dépêches qu'il recevait incessamment du généralissime son frère, accélérait la retraite de son armée sur la Carinthie, se bornant à disputer les points principaux qui pouvaient retarder les progrès du vice-roi, afin d'avoir le temps de faire filer son artillerie et d'évacuer ou de détruire ses magasins.

Le 12 mai, le général Dessaix marcha sur Venzone; l'arrière-garde ennemie, qui venait de se retrancher dans cette petite ville, en fut chassée et poursuivie au delà de Portis, où l'avant-garde française prit position.

L'occupation de Venzone ouvrait à l'armée française l'entrée des principales gorges des Alpes Carniennes. Les troupes à cheval devenant bien moins utiles sur le nouveau théâtre où l'armée allait opérer, le prince Eugène leur fit prendre des cantonnements à Artegna et sur le Tagliamento. Les divisions d'infanterie Abbé et Séras occupèrent Osopo et Ospidaletto; la division Broussier bivouaqua le 12 et le 13 sur les glacis de Palma-Nova, et celle du général Lamarque à Udine.

Le 13, l'avant-garde de l'armée, toujours sous les ordres du général Dessaix, se porta sur Chiusa-Veneta. Le lendemain, le prince Eugène ordonna au général Macdonald de passer l'Isonzo avec les deux divisions Broussier et Lamarque, vers le point de San-Pietro. Ce mouvement avait pour but d'établir la communication avec le corps d'armée que commandait le général Marmont en Dalmatie, et qui s'avançait alors vers Fiume, ainsi que nous le dirons plus loin. Le passage de l'Isonzo, à la vue des troupes ennemies qui étaient en force sur l'autre rive, était une opération assez difficile; on avait reconnu qu'il n'existait aucun gué praticable, et les Autrichiens avaient fait descendre toutes les barques jusqu'à la mer. Quelques nageurs de la division Broussier réussirent pourtant à amener sur la rive droite un bateau qui pouvait contenir une compagnie. Le 15, à cinq heures du matin, une compagnie de grenadiers du 84e régiment passa la première, malgré le feu d'un bataillon ennemi qu'elle mit en fuite. Les autres troupes traversèrent successivement l'Isonzo,

1809. Italie. et le général Macdonald les dirigea sur Goritzia, où elles prirent position dans la soirée. L'artillerie ayant découvert un gué assez mauvais au-dessus de San-Pietro, elle y passa ; mais l'eau entra dans plusieurs caissons, et il y eut des munitions avariées. On trouva à Goritzia onze bouches à feu de gros calibre et leurs affûts, une certaine quantité de boulets et de bombes déposés dans cette ville, et destinés au siége de Palma-Nova.

Le 16, les deux divisions Broussier et Lamarque continuèrent de se porter en avant et poussèrent devant elles tous les détachements ennemis. Parvenu jusqu'à Prewald, excellente position que les Autrichiens avaient encore améliorée en rétablissant à la hâte les anciennes fortifications de cette petite ville, le général Macdonald dirigea la division Lamarque par Podeweihl et Schwartzenberg, afin de tourner l'ennemi, tandis que la division du général Broussier ferait des démonstrations et chercherait à déborder la ville par les flancs de la grande route.

Le général Lamarque culbuta tous les postes ennemis depuis Podeweihl jusqu'à Podgray ; le général Broussier engagea successivement ses compagnies de voltigeurs soutenues par leurs bataillons. Les Autrichiens firent un feu très-vif de mousqueterie, mais ne démasquèrent que cinq pièces de canon ; ils occupaient une ligne retranchée en avant de la ville, et protégée par des forts en maçonnerie et en terre. Quatre bataillons français, après des efforts incroyables et une perte assez forte, réussirent à déborder à droite et à gauche cette espèce de contrevallation. L'ennemi, abandonnant alors Prewald, jeta quelques troupes dans les forts, pour retarder la poursuite de ses adversaires ; mais le général Broussier les fit sommer, et ils se rendirent presque aussitôt.

Le corps autrichien chargé de la défense de Prewald était sous les ordres du général baron de Zach, le même qui, en 1800, commandait la colonne de grenadiers culbutée à Marengo par le général Kellermann et faite prisonnière en totalité.

L'occupation de Prewald donna aux Français plus de 2,000 prisonniers et quinze pièces de canon.

Au moment du passage de l'Isonzo, le général Macdonald avait détaché sur Trieste, par Montefalcone et Duino, une colonne de 1,500 hommes avec deux pièces de canon sous les ordres du

général Schilt. Les troupes autrichiennes qui se trouvaient dans cette direction, s'étant repliées successivement sur Trieste, l'abandonnèrent lorsqu'elles apprirent la retraite du général de Zach. Trieste fut occupé le 16 par les Français; le général Schilt y trouva un dépôt de vingt-deux mille fusils, plusieurs magasins d'équipements, et deux cents bâtiments de commerce, sur lesquels il fit mettre l'embargo. 1809. Italie.

Sur ces entrefaites, le prince Eugène, avec le reste de l'armée, poursuivait de son côté les troupes du centre et de la droite de l'archiduc Jean. L'avant-garde française et les corps des généraux Grenier et Baraguey d'Hilliers s'avançaient de manière à suivre les Autrichiens dans les différentes directions qu'ils avaient prises. Les vallées de Ponteba, de Pradel, de la Fella et de la Dogna furent ainsi envahies en même temps, et balayées dans toute leur étendue.

Le gros de l'armée ennemie, en pleine retraite sur Tarvis, évitait avec soin toutes les occasions de s'engager avec les troupes victorieuses. L'intention de l'archiduc était d'atteindre le plus promptement possible les États héréditaires; il se bornait à laisser quelques bataillons dans les forts ou dans les autres postes susceptibles de quelque résistance, afin de retarder, comme nous l'avons dit, la marche des colonnes françaises.

Les forts de Malborghetto et du Pedril, après s'être défendus pendant trois jours, furent emportés d'assaut le 18 mai, le premier par l'avant-garde, où le vice-roi se trouvait de sa personne, et le second par la division Séras.

L'archiduc, comptant sur une résistance plus prolongée de la part des garnisons des deux forts, s'était arrêté dans les belles positions qui se trouvent au-dessus de Tarvis, afin de rallier ses colonnes et de donner quelque repos à ses troupes après une marche aussi pénible à travers les montagnes.

Le prince Eugène s'y porta rapidement, et, convaincu qu'une attaque de front serait trop périlleuse, il résolut de manœuvrer de manière à tourner son adversaire, pour l'obliger à continuer sa retraite sans en venir aux mains. En conséquence, la division italienne du général Fontanelli reçut ordre de se porter sur la gauche des Autrichiens, et de gagner leurs derrières pour leur couper la retraite sur Veisenfels, tandis que le général Dessaix,

1809. Italie. soutenu par la division Broussier, les menacerait de front par la route de Tarvis, et que le général Baraguey d'Hilliers, avec les autres troupes de l'aile gauche, chercherait également à déborder l'ennemi sur la route de Villach. Ces divers mouvements furent exécutés avec autant de promptitude que de succès : les troupes du général Dessaix, obligées de défiler homme par homme sur un pont, et sous le feu de l'artillerie ennemie, n'en attaquèrent pas avec moins de vigueur les retranchements qu'elles avaient devant elles. Les Autrichiens, se voyant sur le point d'être débordés à droite et à gauche, abandonnèrent leur position après un engagement qui leur coûta un bon nombre de tués, blessés et prisonniers : ils furent poursuivis jusqu'à la nuit.

Ce combat, qui eut lieu le 18 mai, immédiatement après la prise du fort de Malborghetto, acheva de porter le découragement dans les troupes de l'archiduc : la division Fontanelli s'était emparée de dix-huit pièces de canon, et la défaite de l'ennemi avait été si promptement décidée que le général Grenier, qui devait y prendre part avec ses deux divisions (Abbé et Séras), n'arriva sur le champ de bataille qu'après l'action terminée.

La victoire de Tarvis, due à l'activité du prince Eugène et aux belles dispositions qu'il sut prendre, achevait de rendre l'armée française maîtresse de toutes les positions sur le versant des montagnes de la Carinthie.

A l'aile droite, le général Macdonald dirigea les divisions Lamarque et Pully sur la route de Laybach, à la poursuite des troupes de l'aile gauche autrichienne. Le 20, le général Lamarque prit position devant Ober-Laybach avec sa première brigade. Dès le lendemain il fit occuper la partie de la ville qui est en deçà de la rivière du même nom, et plaça sa seconde brigade dans la partie gauche d'un camp retranché que l'ennemi avait abandonné la veille; le général Pully prit poste à Weiss.

Ce même jour, 21 mai, la partie droite du camp retranché fut reconnue par le général Macdonald; cette position, occupée par 4,000 hommes d'élite, sous les ordres du général Merfeld, formant l'arrière-garde de l'aile gauche ennemie,

était couverte par une ligne de redoutes bien armées, fraisées 1809.
et palissadées par des blockhaus et par un fossé profond, qui Italie.
s'étendait depuis le château de Laybach jusqu'à des collines, bordant la route de Weichselburg ou de la Croatie, par laquelle se retirait le corps du général Ignace Giulay avec le grand parc d'artillerie et une partie des bagages de l'armée autrichienne.

Les deux revers de la côte sur laquelle s'étendait le camp retranché étaient également hérissés de redoutes avec des chemins couverts, pour faciliter les communications. Le versant de droite se trouvait en outre protégé par un marais d'une grande étendue, formé par la Laybach, et le versant de gauche par cette même rivière et par un large canal de dérivation.

Jugeant qu'une attaque immédiate exigeait de longs et meurtriers efforts, le général Macdonald, après être entré avec le général Merfeld dans des pourparlers sans résultat, résolut de manœuvrer de manière à tourner le camp ennemi et à tenir bloquées les troupes qu'il renfermait.

En conséquence, le 22, il porta la division Pully par la route de Klagenfurt sur Tschernitz, avec ordre de descendre la Save pour tourner les versants du camp retranché en face de cette rivière; le général Lamarque longea en même temps la gauche du camp retranché, comme pour menacer le château de Laybach, en traversant la ville, mais pour se diriger réellement sur la route de Klagenfurt; le général Broussier, arrivé le matin par la route de Lobitsch, s'étendit le long de la Laybach, fit traverser le grand marais par une de ses brigades, tandis que l'autre, longeant le bas des collines, se portait sur la route de Weichselburg, seul débouché qui restât à l'ennemi pour opérer sa retraite.

Cette dernière disposition parut surtout effrayer le général Merfeld : craignant de se voir enlevé de vive force dans son camp retranché, il demanda à capituler dans la soirée même du 22. Le général Lamarque, chargé par Macdonald de suivre cette négociation, exigea que le général ennemi se rendît prisonnier ainsi que tout son monde, condition qui fut acceptée sans difficulté. Trois drapeaux, soixante-trois bouches à feu, des magasins considérables, 4,000 prisonniers restèrent au pouvoir des troupes de l'aile droite. L'occupation de Laybach com-

1809. Italie. plétait la conquête de la Carniole, ouvrait au prince Eugène les débouchés de la Styrie, et facilitait les opérations du corps d'armée de Dalmatie aux ordres du général Marmont, avec lequel le général Macdonald allait se mettre en communication, tout en poursuivant l'aile gauche ennemie sur Grätz.

Depuis le combat de Tarvis jusqu'au 24 mai, l'avant-garde, les corps des généraux Grenier et Baraguey d'Hilliers (centre et aile gauche) et la garde royale, continuèrent de suivre le gros de l'armée autrichienne dans la direction de Judenburg. Le prince Eugène manœuvrait de manière à s'opposer aux mouvements des corps des généraux Chasteler[1] et Jellachich, surtout de ce dernier, qui, pressé par un des corps de la grande armée (celui du maréchal Lefebvre), cherchait alors à se réunir aux troupes de l'archiduc Jean.

25 mai. *Combat de San-Michele.* — Le vice-roi, informé que le général Jellachich se dirigeait sur Léoben par Rottemann, Mautern, Trabach et San-Michele, ordonna au général Grenier de faire occuper ce dernier poste, seul débouché qui pût conduire le corps autrichien au but proposé. La division Séras, étant la plus rapprochée, marcha la première pour exécuter le mouvement; elle rencontra, le 25 mai, la colonne ennemie au moment même où celle-ci débouchait sur le plateau de San-Michele.

Le général Jellachich, qui ne s'attendait pas à trouver les Français sur ce point, n'eut que le temps de former ses troupes en bataille, appuyant sa droite à des montagnes escarpées et boisées, sur lesquelles il plaça cinq bataillons, et sa gauche à la Mur; deux bataillons prirent poste dans un bois sur la rive gauche de la rivière, afin d'inquiéter la droite du général Séras, tout en couvrant la gauche de leur ligne de bataille. Le centre de celle-ci était sur le plateau, ayant sur son front sept pièces de canon en batterie, et quelques escadrons se trouvaient en seconde ligne.

Le général Séras, après avoir reconnu cette position de l'ennemi, fit former sa division en face du plateau; mais, trop inférieur en forces pour commencer seul l'attaque, il dut se borner à tirailler et à échanger quelques coups de canon avec la ligne

[1] Le général Chasteler était à la tête des Tyroliens; nous parlerons plus tard de ses entreprises.

ennemie, jusqu'à ce que le général Grenier fût arrivé avec la division Durutte. 1809. Italie.

Cependant, le prince vice-roi, jugeant cette opération assez importante pour en prendre lui-même la direction, s'était avancé en même temps que le général Grenier, avec une brigade de cavalerie légère de la division Sahuc. Le 25, à onze heures du matin, la division Séras s'ébranla tout entière, et aborda le plateau de San-Michele à la baïonnette, tandis que la division Durutte marchait sur la droite de l'ennemi, et que les 6e et 9e régiments de chasseurs à cheval, sous les ordres des colonels Triaire et Lacroix (l'un et l'autre aides de camp du vice-roi), manœuvraient sur la gauche.

Les troupes du général Jellachich, composées en grande partie de soldats de nouvelle levée, soutinrent mal le choc de la division Séras; leur désordre fut complet lorsque la division Durutte et la cavalerie débordèrent la droite et la gauche. Une partie des fuyards, s'étant imprudemment jetée sur la route de Rottemann, se trouva coupée par la brigade du général Valentin et mit bas les armes. Le reste du corps ennemi se jeta dans la plus grande confusion dans le village de San-Michele, derrière lequel le général Jellachich fit de vains efforts pour rallier ses bataillons, afin de gagner le chemin de Léoben : une terreur panique s'était emparée de tous ses soldats. Quatre bataillons, entourés dans le village même de San-Michele, furent faits prisonniers par les colonels Triaire et Lacroix.

Le prince Eugène fit poursuivre avec vivacité l'ennemi sur Léoben, afin de l'empêcher de brûler le pont sur la Mur. Le général Jellachich tenta de nouveau de rallier les troupes qui lui restaient, pour défendre ce pont et donner à son artillerie et à ses bagages le temps de filer sur Bruck; mais il ne put empêcher le général Séras de se rendre maître de Léoben et d'y faire 600 prisonniers. Il eut lui-même peine à échapper à la poursuite des chasseurs français, avec une quarantaine de dragons qui lui servaient d'escorte.

L'ennemi éprouva dans ce combat de San-Michele une perte totale de 800 hommes tués, 1,200 blessés et 5,000 prisonniers. Bruck fut occupé deux jours après par l'avant-garde de la division Séras.

1809. Italie. Pendant que ceci se passait près de Léoben, le général Macdonald s'avançait toujours avec l'aile droite dans la direction de Grätz, où l'archiduc venait de jeter une garnison. Les divisions de dragons des généraux Grouchy et Pully investirent cette place dans la journée du 28.

Le 30, le commandant autrichien, sommé d'ouvrir les portes de Grätz, y consentit, sous la condition de pouvoir se retirer avec ses troupes dans le fort de Schelsberg, qui domine la ville; l'archiduc en était parti le 28 au matin, et continuait sa retraite par Gleisdorf et Fürstenfeld, pour venir s'établir derrière la Raab.

Le général Macdonald resta à Grätz avec les troupes de l'aile droite, tant pour faire rendre le fort de Schelsberg que pour attendre l'arrivée du corps du général Marmont, qui devait opérer sur ce point sa réunion avec l'armée d'Italie.

Le prince Eugène, avec les troupes de l'aile gauche, du centre et de la réserve, poursuivit sa marche vers les frontières de la Hongrie. Le 31 mai, le général Séras, qui s'était avancé jusqu'à Schottwien, sur la grande route de Vienne, au delà du Sommering, rencontra les patrouilles de la brigade de hussards aux ordres du général Colbert, de la division Montbrun, et effectua ainsi la jonction des troupes du prince vice-roi avec la grande armée. Napoléon, informé sur-le-champ de cet heureux événement, adressa à l'armée d'Italie la proclamation suivante, datée de Schoenbrunn :

« Soldats de l'armée d'Italie ! vous avez glorieusement atteint le but que je vous avais marqué : le Sommering a été témoin de votre jonction avec la grande armée.

« Soyez les bienvenus. Je suis content de vous ! Surpris par un ennemi perfide avant que vos colonnes fussent réunies, vous avez dû rétrograder jusqu'à l'Adige ; mais lorsque vous reçûtes l'ordre de marcher en avant, vous étiez sur le champ mémorable d'Arcole, et là vous jurâtes, sur les mânes de nos héros, de triompher. Vous avez tenu parole à la bataille de la Piave, aux combats de San-Daniele, de Tarvis, de Goritzia, etc. Vous avez pris d'assaut les forts de Malborghetto, de Pedril, et fait capituler la division ennemie retranchée dans Prewald et dans Laybach. Vous n'aviez pas encore passé la Drave, et déjà 25,000

prisonniers, six cents pièces de bataille, dix drapeaux avaient signalé votre valeur. Depuis, la Drave, la Save, la Mur n'ont pas retardé votre marche. 1809. Italie.

« La colonne autrichienne de Jellachich, qui la première entra dans Munich, qui donna le signal des massacres dans le Tyrol, environnée à San-Michele, est tombée sous vos baïonnettes; vous avez fait une prompte justice de ces débris dérobés à la colère de la grande armée.

« Soldats! cette armée autrichienne d'Italie, qui un moment souilla par sa présence mes provinces, battue, dispersée, anéantie, grâces à vous, sera un exemple de la vérité de cette divise : *Dio la mi diede, guai a chi la tocca;* Dieu me l'a donnée, malheur à qui la touche! »

Opérations du général Marmont en Dalmatie et en Croatie. — Dans le plan général d'opérations arrêté par Napoléon, les deux divisions d'infanterie Clausel et Montrichard, qui occupaient la Dalmatie et la partie de l'Illyrie cédée à la France par les traités de Campo-Formio et de Presbourg, devaient former l'extrême droite de la grande armée, lorsque le prince Eugène aurait opéré sa jonction avec celle-ci. En conséquence, le général Marmont, qui commandait ce corps d'armée d'environ 11,000 hommes, reçut l'ordre de suivre les mouvements de l'armée d'Italie pour se trouver à sa hauteur vers les frontières de la Carniole et de l'Istrie. L'archiduc Jean avait détaché, de son côté, un corps chargé d'observer la Dalmatie et d'empêcher la jonction projetée entre le général Marmont et le prince vice-roi. Les deux partis restèrent en présence jusqu'au moment où, la retraite de l'armée autrichienne étant décidée, le détachement autrichien dut suivre le mouvement général. Dalmatie. Mai.

C'est alors que le général Marmont s'avança vers la Croatie, poussant devant lui le corps autrichien commandé par le général Stoichevich, qui fut battu successivement au mont Kitta et devant Grachaez, bien que les Français fussent inférieurs en nombre à leurs adversaires.

L'ennemi, renforcé par plusieurs régiments croates et deux bataillons du Bannat de Temeswar, avait pris à Gospich une position avantageuse, dans laquelle il espérait d'autant mieux arrêter les progrès des Français que toute la population du pays

1809. Dalmatie. était sous les armes pour soutenir les efforts des troupes de ligne.

Gospich se trouve entouré par plusieurs rivières qui en défendent les approches. Le général Marmont, arrivé en vue de cette ville, jugea qu'il pouvait tourner la position des Autrichiens sans être forcé à l'attaquer de front. Pour l'exécution de ce dessein, il fallait, ou passer une des rivières (la Licea) presque sous le feu des batteries formidables établies sur la rive droite, ou bien traverser des montagnes dans lesquelles il y avait à craindre de trouver les Croates embusqués et disposés à une résistance aussi longue que vigoureuse. Le général Marmont s'étant arrêté au premier parti, le capitaine Bourillon, à la tête de deux compagnies de voltigeurs du 8[e] régiment, eut ordre de passer au gué la rivière, de culbuter les postes qu'il trouverait devant lui, et de faciliter le rétablissement d'un pont que l'ennemi avait coupé.

Mais, pendant cette opération, l'ennemi, ayant débouché par un autre pont plus éloigné, s'avança, sur trois colonnes, contre la division Montrichard, qui formait la gauche de la ligne française. Le général Marmont fit attaquer sur-le-champ ces colonnes par les deux brigades Soyez et Delaunay : le 79[e] régiment de ligne, conduit par son colonel Godard, marcha sur celle de droite; le général Soyez, avec le 18[e] d'infanterie légère, se porta sur celle du centre, et le colonel Plauzonne, avec le 5[e] de ligne, sur celle de gauche. Le 18[e] aborda l'ennemi avec une audace surprenante, le culbuta et lui prit trois pièces de canon. Le général Soyez reçut une blessure grave dans cette charge. Le colonel Plauzonne avait d'abord réussi à faire plier la colonne qui lui était opposée; mais, celle-ci ayant reçu quelque renfort, le 5[e] régiment fut bientôt obligé de disputer lui-même le terrain pied à pied. Toutefois, les succès obtenus par le 18[e] et le 79[e] sur les colonnes du centre et de la droite déterminèrent la retraite de la gauche. Les Autrichiens, acculés à la rivière, s'y noyèrent en grand nombre.

Pendant que ceci se passait à la gauche de la ligne française, six bataillons ennemis attaquaient le 8[e] régiment dans la position que le général Clausel lui avait fait prendre. Le colonel Bertrand, qui commandait cette troupe, se défendit avec intré-

pidité; mais peut-être aurait-il été forcé de céder le terrain si le général Delzons, accouru à son secours avec les trois bataillons du 11[e] régiment, n'eût forcé les Autrichiens à se retirer. 1809. Dalmatie.

Le 22, le général ennemi, ayant rallié ses troupes battues et fait avancer ses réserves avec une artillerie assez nombreuse, voulut empêcher les Français de déboucher dans la plaine; mais il fut culbuté de nouveau. Ce dernier engagement décida la victoire et la retraite définitive des Autrichiens.

Le général Marmont entra dans Gospich le 23 mai. Les jours suivants, il battit l'arrière-garde ennemie près des marais d'Ottochatz, et occupa successivement Segua et Fiume. Enfin, le 31, le corps d'armée de Dalmatie se mit en marche dans la direction de Grätz pour opérer sa jonction définitive avec l'armée du prince Eugène, qui, ce même jour, se réunissait aussi, comme on l'a vu, à la grande armée d'Allemagne.

Suite des opérations de l'armée d'Italie. Le prince Eugène entre en Hongrie. — Le prince Eugène, dont les troupes formaient l'aile droite de la grande armée depuis la jonction opérée au delà du Sommering, reçut de Napoléon l'ordre de continuer à poursuivre l'archiduc Jean en Hongrie et de faire les plus grands efforts pour empêcher la réunion du 8[e] et du 9[e] corps autrichien avec l'armée principale sous les ordres directs de l'archiduc Charles. Hongrie.

En s'avançant, comme on l'a vu, sur les frontières du cercle d'Autriche et de la Hongrie, le vice-roi d'Italie avait laissé en Carinthie la division du général Rusca, pour observer et contenir le corps tyrolien du général Chasteler vers la Drave. Le général Macdonald, qui était resté à Grätz avec les divisions Broussier et Lamarque, pour achever la réduction de la Styrie et faciliter la jonction du corps d'armée de Dalmatie, rejoignit le gros de l'armée d'Italie vers le 10 juin, emmenant avec lui la dernière de ces divisions et deux bataillons de la première.

Conformément à ses instructions, le prince Eugène dirigea la division Séras de Schottwien sur Œdenburg, première ville frontière de Hongrie, du côté du cercle d'Autriche. Cette place fut occupée le 5 juin. Deux jours après, le prince vint établir son quartier général à Günz, d'où il envoya le gé-

1809. Hongrie. néral Grouchy avec sa division et celle du général Sahuc dans la direction de Stein-am-Anger, pour suivre les mouvements de l'archiduc Jean sur la rivière de Raab. L'arrière-garde autrichienne, repoussée de position en position, fut encore forcée d'évacuer Stein-am-Anger après un engagement qui lui causa une perte assez considérable. Le 7 et le 9 juin, le général Lauriston, avec un corps d'observation détaché de la grande armée, ainsi que le général Montbrun, avec sa division de cavalerie légère, vinrent l'un et l'autre renforcer l'armée du vice-roi, après avoir forcé le passage de la Raabnitz auprès de Sovenbyaga, en culbutant un corps de cavalerie de l'insurrection hongroise. Cette augmentation de troupes mettait désormais le prince Eugène à même de pousser avec vigueur les opérations qui lui étaient confiées.

Le 10, le général Grouchy battit de nouveau l'arrière-garde de l'archiduc à Vasvar et lui fit un grand nombre de prisonniers. Le quartier général du vice-roi s'établit le même jour à Vasvar, et le général Macdonald prit position à Körmond avec les troupes qu'il amenait de la Styrie.

Les Autrichiens, en se retirant sur la rive gauche de la Marczal, avaient barricadé le pont de Karako; mais, le 11, le général Grenier, avec la division Abbé, emporta ce pont de vive force et culbuta les troupes chargées de sa défense.

Le colonel Gauthrin, du 9e de hussards, reçut l'ordre de s'avancer avec son régiment sur un corps de cavalerie légère fort de 1,600 chevaux. Comme ce mouvement s'opérait sur une chaussée, le colonel le fit par compagnie, et commença lui-même la charge avec la compagnie d'élite, et successivement avec le régiment réuni, quand il eut franchi le défilé. Ces différentes charges furent brillantes et le succès complet. Le 9e de hussards fit un grand nombre de prisonniers, et mit les 1,600 chevaux ennemis dans une entière déroute.

Toute l'armée s'avança, le 12, dans la direction de Papa, et cette ville fut occupée après un vif engagement dans lequel le général Grouchy fit encore 600 prisonniers. Le vice-roi coucha ce même jour à Papa.

14 juin. *Bataille de Raab*. — L'archiduc Jean avait précipité la retraite de ses troupes pour les réunir au corps d'insurrection que

l'archiduc palatin Joseph avait organisé en Hongrie. Cette jonction venait de s'opérer, et ces deux princes, d'après l'ordre du généralissime leur frère, se préparaient à tenter les chances d'un engagement général. 1809. Hongrie.

Le 13 au matin, l'armée française s'ébranla pour se porter sur la Raab, dans la direction de la ville de ce nom. Le général Montbrun, qui marchait à l'avant-garde, ayant rencontré un corps de cavalerie ennemie au village de Csanak, se laissa emporter par son zèle et l'ardeur de ses troupes, et fut un moment enveloppé par des forces supérieures; mais le général Durutte arriva fort heureusement avec sa division assez à temps pour le dégager.

Cependant l'armée autrichienne était en position sur les hauteurs qui masquent la ville de Raab. Sa droite était appuyée au village de Szabadhegy et sa gauche à des marais, dans la direction de Wesprim. Le centre était établi à la ferme de Kis-Megyer. Une nombreuse cavalerie légère était disposée sur le front de cette ligne, et 1,200 hommes de troupes d'élite occupaient comme avant-poste une ferme ou grand bâtiment carré, qu'on avait crénelé et retranché avec quelque soin. Un ruisseau profond, qui ferme les marais où s'appuyait la gauche, mouille les murs de cette ferme et augmente la difficulté de ses abords. La cavalerie était disposée sur les ailes, la moyenne partie déployée sur la gauche, en avant de la route de Wesprim à Raab, appuyée d'un côté au mamelon de Kis-Megyer, où se trouvaient un grand nombre de pièces en batterie, et de l'autre sur le prolongement et à l'intersection des routes de Raab et de Kis-Bartah à Wesprim.

Le revers de cette formidable position était hérissé d'artillerie, et le versant de gauche couvert par des retranchements naturels qui se trouvent en avant de Szabadhegy et qui se prolongent dans la direction de Raab. Cette dernière ville était gardée par un corps de 4,000 hommes et armée d'une artillerie nombreuse.

Le prince Eugène, après avoir fait reconnaître toute la ligne ennemie pendant le reste de la journée, ordonna les dispositions de l'attaque, qui fut fixée au lendemain 14.

Le général Grenier, avec les deux divisions Séras et Durutte,

1809. Hongrie. formées en colonnes, devait se porter sur la ferme de Kis-Megyer et sur la partie du centre de l'armée ennemie qui se trouvait placée entre cette ferme et Szabadhegy; le général Baraguey d'Hilliers avait ordre de marcher sur ce dernier village avec la division Severoli, disposée sur deux colonnes, et, s'appuyant ensuite en ligne de bataille à la gauche de la division Durutte, d'attaquer le village au point d'embranchement des routes de Wesprim et d'Eisenburg, pendant que la division Pacthod resterait en réserve en face de Kis-Megyer et en arrière de la division Durutte.

Le général Montbrun, manœuvrant à la droite de la ligne française, devait appuyer le mouvement de la division Séras, et contenir, avec ses deux brigades de cavalerie légère aux ordres des généraux Colbert et Jacquinot, la nombreuse cavalerie autrichienne, tandis que le général Grouchy, avec sa division de dragons, chercherait à déborder cette cavalerie en filant derrière les divisions Durutte et Montbrun jusqu'à l'extrême droite de la ligne, de manière à tourner la gauche de l'ennemi. La division du général Sahuc avait son poste à gauche et en arrière de la division Severoli, se liant avec la division badoise[1], qui formait l'extrême gauche de l'armée. (Cette dernière division et celle du général Sahuc étaient chargées d'observer la place de Raab.) La division de dragons du général Pully, en débouchant de Myfa, où elle se trouvait le 13 au soir, avait ordre de venir se former en arrière et un peu à la droite de la division Sahuc; la garde royale italienne, placée en arrière de la division Pacthod, devait former la grande réserve de l'armée. Enfin, le général Macdonald, qui était encore à une marche en arrière, reçut ordre de précipiter le mouvement de la division Lamarque et du détachement de la division Broussier, pour venir se placer en ligne avec la division badoise.

Toutes ces dispositions s'exécutèrent dans la matinée du 14 juin. Les troupes françaises, heureuses de se mesurer avec un ennemi qui avait si longtemps évité un engagement général, ne s'entretenaient que de la victoire qu'elles se promettaient bien de remporter. L'idée de solenniser à leur tour une

[1] C'était cette division que le général Lauriston venait d'amener de la grande armée au prince Eugène.

époque déjà si remarquable par les deux succès de Marengo et de Friedland[1] leur inspirait le plus vif enthousiasme et leur donnait une confiance qui devait combler tous les vœux du prince Eugène. 1809. Hongrie.

A onze heures du matin, le vice-roi, qui avait attendu jusqu'à ce moment l'arrivée du général Macdonald et de ses troupes, donna enfin le signal de l'attaque. Ses forces totales ne s'élevaient pas au delà de 36,000 hommes, tandis que l'archiduc Jean lui en opposait plus de 50,000, savoir : 20,000, reste de cette armée formidable avec laquelle ce prince s'était flatté de conquérir toute l'Italie; 10,000 tirés des garnisons des places fortes de la Hongrie, et commandés par le général Haddick; 5 à 6,000 des débris du corps du général Jellachich et d'autres colonnes du Tyrol, échappées aux mouvements de l'armée française par les gorges de la Carinthie; enfin 15,000 hommes environ de l'insurrection hongroise, infanterie et cavalerie. Toutefois, l'hétérogénéité des éléments qui composaient cette masse compensait suffisamment l'infériorité numérique de l'armée française.

L'attaque commença à la droite et vers le centre de la ligne française. Pendant que le général Séras s'avançait sur la ferme de la maison carrée, le général Montbrun, opérant son mouvement par la droite des troupes légères de l'ennemi, les obligea de démasquer le front de leur infanterie et de se jeter précipitamment vers la gauche de leur ligne. Le général Colbert reçut ensuite pour instructions de présenter constamment la charge, tandis que le général Jacquinot marcherait en colonne serrée par escadron pour le soutenir.

Parvenu auprès de la ferme, le général Séras se disposa à l'emporter de vive force; mais, arrêtées par le ruisseau dont nous avons parlé, ses troupes ne purent réussir à franchir cet obstacle. Marchant sur un terrain marécageux couvert d'une herbe trompeuse, les soldats enfonçaient souvent jusqu'à la ceinture, et ne se dégageaient qu'avec la plus grande peine de cette fondrière, où plusieurs périrent d'une mort d'autant plus déplorable qu'elle était sans gloire et sans utilité pour l'armée.

[1] Le lecteur doit se rappeler que ces deux batailles furent en effet gagnées le 14 juin des années 1800 et 1807.

1809. Hongrie.

Dans le même temps que ceci se passait devant le poste de la maison carrée, le général Valentin attaquait avec le 23e régiment de ligne (de la division Durutte) les troupes ennemies qui défendaient le front de Kis-Megyer, et le général Durutte se portait avec trois bataillons entre cette ferme et le village de Szabadhegy, devant être soutenu par la division Severoli, qui s'avançait sur Szabadhegy, que le général Baraguey d'Hilliers était chargé d'attaquer, ainsi que nous l'avons dit. Mais l'ennemi, placé en arrière des fossés qui couvrent ce village, et protégé par le feu d'une batterie de douze pièces, arrêta la marche de la division Severoli. Profitant de ce premier avantage, les Autrichiens tombèrent brusquement sur les bataillons du général Durutte, qui déjà se trouvaient à la hauteur du village, et les replièrent. Le général Grenier fit avancer alors le 62e régiment, qu'il avait gardé en réserve, pour soutenir le général Durutte. De son côté le général Baraguey d'Hilliers, ayant appelé à lui la réserve de la division Severoli, se trouva bientôt en mesure de recommencer son attaque sur Szabadhegy, et le général Durutte réussit à repousser l'ennemi sur la droite de ce village.

Cependant le général Séras, s'étant enfin dégagé du terrain marécageux qui l'avait arrêté, attaquait avec vigueur les troupes qui se trouvaient à la droite de la maison carrée, tandis que le 9e de hussards, de la brigade Colbert, culbutait les hussards de Ott et plusieurs escadrons de l'insurrection hongroise. Pour réparer ce dernier échec, l'archiduc fit avancer deux régiments sur le 9e de hussards; mais le général Colbert, étant accouru pour soutenir ce régiment avec le 7e, reçut la charge avec fermeté et réussit à la repousser.

Presque toute la cavalerie ennemie s'ébranla alors pour paralyser une attaque dont l'archiduc prévoyait le fâcheux résultat. Le général Montbrun, assailli par des forces aussi considérables, se replia sur la division de dragons du général Grouchy, qui rétablit bientôt le combat. Plusieurs charges habilement conduites et parfaitement exécutées mirent le général Montbrun à même de se porter, par un mouvement de flanc, sur la gauche de la cavalerie autrichienne, dans le but de séparer celle-ci de son infanterie, alors pressée vivement par les troupes

du général Séras. Cette manœuvre réussit : l'infanterie autrichienne, effrayée de l'apparition de la cavalerie du général Montbrun sur sa droite, fit un mouvement rétrograde. 1809. Hongrie.

Malgré ce succès obtenu sur les troupes ennemies qui protégeaient la maison carrée, le général Séras n'était pas encore maître de ce poste après trois attaques consécutives, auxquelles les soldats français s'étaient portés avec toute l'ardeur qui les animait. Il devenait cependant indispensable de l'enlever, pour assurer le succès de la journée : le vice-roi envoya une brigade de renfort au général Séras, avec ordre de renouveler sur-le-champ son attaque.

La brigade commandée par le général Roussel s'avança donc pour attaquer de front cette espèce de forteresse, qui avait jusqu'alors résisté aux efforts des bataillons du général Séras, pendant que celui-ci tournait la position pour la menacer à revers; mais, quels que fussent le dévouement et l'intrépidité des nouveaux attaquants, ils ne purent tenir contre le feu terrible de mousqueterie et de mitraille que les Autrichiens dirigèrent contre eux. En peu d'instants la brigade Roussel eut 676 hommes, dont 36 officiers, hors de combat; et ce général, pour éviter une plus grande perte, fut forcé d'appuyer à droite.

Le général Séras, désespéré du peu de succès de cette première tentative, prit alors la résolution de recommencer un assaut général avec toutes ses troupes. Après avoir parcouru les rangs et ranimé le courage des soldats en leur représentant que le succès de la bataille dépendait entièrement du dernier effort qu'ils allaient faire, il fit battre la charge et se précipita à leur tête sur la fatale position. Les expressions nous manquent pour rendre les détails de cette terrible attaque. En quelques minutes la maison carrée est abordée malgré tous les obstacles qui l'environnent; les murs sont escaladés, les portes enfoncées par les sapeurs; les Français, couverts de sang et de boue, pénètrent dans l'enceinte. C'est en vain que les grenadiers autrichiens demandent quartier en se jetant aux genoux d'un vainqueur dont la fureur ne connait plus de borne; la maison est incendiée, et tous ceux que le fer a pu épargner deviennent la proie des flammes; pas un Autrichien n'échappe a cet horrible désastre.

1809. Hongrie.

Pendant ce temps, le général Montbrun avait continué de tenir en échec l'infanterie ennemie, et l'avait empêchée de revenir au secours du poste de la maison carrée. Au moment de l'occupation de ce poste, ce général, ayant disposé son artillerie légère, et celle que le général Grouchy venait de lui envoyer, de manière à prendre en écharpe les bataillons autrichiens dans la position qu'ils avaient prise en arrière, profita du désordre que cette canonnade mit d'abord dans leurs rangs, pour entamer une charge vigoureuse à la tête du 1er régiment de chasseurs, de la brigade Jacquinot. Cette double manœuvre décida enfin l'ennemi à accélérer son mouvement de retraite sur Sant-Yvan.

Le général Séras, maître de la maison carrée, s'étant avancé sur ces entrefaites, se chargea de poursuivre l'infanterie ennemie dans cette direction (Sant-Yvan), et le général Montbrun put se porter alors sur la cavalerie, qui, s'étant ralliée pendant le combat, se retirait en bon ordre dans la direction de Bony.

Disons maintenant ce qui se passait alors sur l'autre partie du centre et sur la gauche de la ligne.

L'ennemi, repoussé sur la droite de Kis-Megyer, avait porté tous ses efforts au village de Szabadhegy, où il avait réuni une grande partie de son artillerie. L'archiduc Jean venait lui-même de reprendre ce poste sur la division Severoli, qui s'en était emparée après la seconde attaque dont nous avons parlé plus haut. Réattaqué et défendu avec une égale opiniâtreté, Szabadhegy, d'où dépendait le sort de la bataille, fut perdu et repris jusqu'à trois fois.

Le général Durutte, qui s'y était porté après la division Severoli, venait d'évacuer ce village pour la seconde fois, et ses troupes se retiraient même assez en désordre, lorsque le prince Eugène fit marcher pour le soutenir la division Pacthod, faisant partie, ainsi qu'on l'a vu, de la réserve de l'armée. Ce renfort rendit aux bataillons du général Durutte toute leur énergie, et les deux divisions réunies se précipitèrent à l'envi sur les colonnes ennemies, qui s'avançaient alors avec la confiance, souvent imprudente, que donne un premier succès. L'élan des soldats français était si général et si impétueux que les Autri-

chiens perdirent en un moment tout le terrain qu'ils venaient de gagner, et abandonnèrent définitivement, après quatre heures d'un combat sans relâche, les deux postes de Szabadhegy et Kis-Megyer. 1809. Hongrie.

Le 8e régiment de chasseurs à cheval (de la division Sahuc, qui était en observation vers Raab), dirigé sur Szabadhegy, traversa rapidement ce village et fondit sur les troupes de l'aile droite ennemie, qui se retiraient assez en désordre par la route de Sant-Yvan. Le colonel de ce régiment, emporté par son ardeur, et sans consulter la grande inégalité de ses forces, chargea imprudemment sur des carrés que l'ennemi venait de former pour faciliter le ralliement des troupes désorganisées. La terreur des vaincus était en effet si grande qu'un grand nombre de fuyards, croyant avoir toute la cavalerie française à leurs trousses, avaient déjà mis bas les armes; mais le général ennemi s'apercevant qu'il n'avait affaire qu'à quelques escadrons qui n'étaient point soutenus, et ayant fait former les carrés dont nous parlons, la plupart de ceux qui venaient de se rendre réussirent à s'échapper en se jetant dans les marais qui sont à droite et à gauche de la chaussée. Le 8e régiment, accueilli par le feu des carrés, allait se trouver forcé de rétrograder et d'abandonner 1,500 prisonniers qui lui restaient encore, ainsi que quatre mille fusils déposés ou jetés par les fuyards, lorsque le général Sahuc accourut avec ses autres régiments par la gauche de Szabadhegy. Toute la division se mit alors à la poursuite de l'infanterie autrichienne sur la route de Comorn, parce que celle de Sant-Yvan venait d'être coupée par la cavalerie du général Montbrun, ainsi qu'on va le voir.

Ce général, après avoir longtemps poursuivi la cavalerie autrichienne sur la route de Bony, et voyant qu'il ne pouvait l'atteindre, avait laissé la brigade Colbert en observation de ce côté, et s'était rabattu rapidement avec la brigade Jacquinot sur sa gauche, afin de couper la retraite de l'infanterie ennemie sur Sant-Yvan; mais, pendant qu'il exécutait ce mouvement, les Autrichiens, qui le virent descendre de la hauteur, se jetèrent vers le Danube pour suivre la route de Raab à Comorn.

La nuit mit fin à la poursuite de l'armée ennemie.

Telle fut l'issue de la bataille de Raab, ainsi appelée parce

1809. Hongrie.

qu'elle fut livrée non loin de la ville de ce nom, dont l'artillerie de position ne cessa de canonner, pendant toute la journée, les troupes françaises qui étaient en observation sur ce point, pour empêcher l'ennemi de venir occuper le camp retranché établi sous Raab. La perte des Autrichiens s'éleva à 3,000 prisonniers et à 4,000 morts ou blessés. Parmi les premiers se trouvaient le général Marciani et plusieurs officiers de marque. Les Français eurent 6 à 700 hommes tués, et près de 1,500 blessés. Le colonel Thierry, du 23e régiment d'infanterie légère, fut au nombre des morts. Cet officier distingué emporta les regrets de toute l'armée. Le général de brigade Valentin, le colonel Expert et le chef d'escadron Henry avaient reçu des blessures graves. Les généraux Grenier, Montbrun, Séras, Grouchy Colbert et Dauthouars furent cités comme ayant particulièrement contribué au succès de la journée. Le prince Eugène y donna les preuves de la plus grande bravoure et d'un sang froid remarquable, en se trouvant constamment au milieu de la mêlée et se portant sur tous les points où il jugeait sa présence nécessaire pour maintenir l'ardeur et le dévouement des troupes. Quatre de ses aides de camp avaient été blessés à ses côtés. L'artillerie, commandée par le général de division Sorbier, s'était couverte de gloire en compensant, par la belle précision de ses manœuvres et la justesse de son tir, la grande supériorité de celle des Autrichiens. Enfin toute l'armée avait fait complétetement son devoir.

La bataille avait été gagnée avec les seules troupes qui se trouvaient en ligne au commencement de la journée. Le général Macdonald, impatiemment attendu par le prince vice-roi, ne put arriver devant Raab qu'à quatre heures après midi, et à ce moment la défaite de l'armée ennemie était déjà décidée. La division de dragons du général Pully s'était portée, pendant le combat, en avant du village d'Acs, appuyant sa droite à la hauteur de la division Grouchy et sa gauche à la chaussée qui conduit à Raab. Vers la fin de la journée elle se jeta sur la droite, suivit le mouvement de la division Montbrun, et reprit le soir sa position du matin. Toute l'armée s'établit en avant et en arrière du village de Szabadhegy, dans les positions qu'avait occupées l'armée autrichienne pendant une partie de la journée.

Dès le lendemain de la victoire de Raab, tandis que le gros de l'armée marchait à la poursuite de l'archiduc, le prince Eugène fit commencer l'investissement de la place de Raab par les troupes de l'aile gauche, aux ordres du général Baraguey d'Hilliers. Cette opération fut secondée et continuée par le général Lauriston, qui commandait la division badoise dont nous avons déjà parlé, et par les généraux Lasalle et Marulaz, que le maréchal prince d'Eckmuhl détacha à cet effet de son corps d'armée, avec la cavalerie légère qu'ils commandaient. Les troupes de l'aile gauche s'établirent devant le corps de la place, en avant du village de Szabadhegy; le général Lauriston prit poste dans le faubourg de Wieselburg; le général Lasalle dans celui dit de Vienne, entre la Raab et la Raabnitz; et enfin le général Marulaz dans le faubourg de Sieget. 1809. Hongrie.

Le général Lauriston, chargé par l'empereur de la direction du siége de Raab, fit d'abord sommer le gouverneur d'ouvrir ses portes, et, sur la réponse négative de celui-ci, il s'occupa sur-le-champ des préparatifs nécessaires pour une attaque régulière.

La place de Raab est revêtue d'une enceinte bastionnée, entourée de fossés pleins d'eau dont on peut étendre l'inondation. L'archiduc Joseph y avait fait faire de grands travaux, et elle devait être défendue par une nombreuse garnison; mais la rapidité de la marche des Français et l'issue de la dernière bataille n'avaient point permis d'y jeter plus de 2,000 hommes. Du 15 au 22 juin, le général Lauriston fit canonner cette place avec tant d'activité que le gouverneur se crut enfin obligé de demander à capituler. Les Français entrèrent dans Raab le 24, et la garnison fut conduite aux avant-postes de l'archiduc Jean, après avoir signé l'engagement de ne point servir contre la France jusqu'à parfait échange. On trouva dans la place dix-huit pièces d'artillerie de gros calibre, et des magasins considérables de vivres et d'habillements.

Opérations en Carinthie et en Styrie; combats de Klagenfurt, de Kalsdorf, etc. — Avant de suivre la marche de l'armée du vice-roi jusqu'à sa réunion définitive à la grande armée, nous devons reprendre le récit des opérations qui eurent lieu en Carinthie et en Styrie avant et depuis la bataille de Carinthie et Styrie. Juin.

1809. Carinthie et Styrie.

Raab, où le prince avait laissé les divisions Rusca et Broussier, détachées, comme nous l'avons déjà dit, la première, de l'aile gauche, la deuxième, de l'aile droite de l'armée.

Le général Rusca, qui était spécialement chargé de maintenir la sûreté des communications de l'armée, menacées par le corps de partisans tyroliens aux ordres du marquis de Chasteler, avait concentré sa division autour de Klagenfurt, d'où il envoyait, selon les circonstances, des colonnes contre les partis ennemis. Le 5 juin au matin, étant informé que son adversaire, après avoir rassemblé des forces nombreuses, faisait des dispotions pour venir l'attaquer lui-même dans sa position, le général français prit la résolution de marcher au-devant de la masse ennemie, dont il rencontra l'avant-garde sur la route de Villach. Ce premier engagement valut à la division française plus de 500 prisonniers, qui restèrent entre ses mains.

Le 6, le général Rusca trouva le marquis de Chasteler en position sur la route, le culbuta, lui fit encore 600 prisonniers et ramassa trois mille fusils jetés par les fuyards ; une partie du corps ennemi coupée d'une autre colonne passa la Drave au pont de Stein, qu'elle incendia après avoir pris position sur la rive opposée. La colonne tyrolienne sous les ordres du général Schmidt, qui avait réussi à gagner Villach, rompit également tous les ponts de ce côté, et se hâta de continuer sa retraite sur le Tyrol par les routes de Paternion et de Sachsenburg.

La retraite de ces troupes ennemies fut si précipitée que le général Rusca, ne pouvant atteindre leur arrière-garde, prit le parti de rentrer dans Klagenfurt, où il resta jusqu'à la conclusion de l'armistice de Znaim, accordé par l'empereur à l'Autriche le 17 juillet, ainsi qu'on le verra plus bas.

Du 1er au 19 juin, le général Broussier, maître de Grätz, avait tenu bloqué le fort de Schelsberg, qui est comme la citadelle de cette capitale de la basse Styrie, et il s'attendait à voir bientôt le commandant autrichien ouvrir ses portes, lorsqu'il fut informé qu'un corps considérable, commandé par le général Giulay, s'avançait par la route de Marburg pour lui faire lever le siége. Cette troupe ennemie, faisant partie de l'aile gauche de l'armée de l'archiduc Jean, se composait des détachements laissés par ce prince dans différents postes de l'Istrie,

de la Carniole, lors de sa retraite sur la Hongrie, et des débris du corps d'armée de Croatie, que le général Marmont avait battu et dispersé, ainsi qu'on l'a vu plus haut. 1809. Carinthie et Styrie.

Le général Broussier se trouva alors dans une position très-difficile. Eloigné de plus de cinquante lieues des deux armées d'Allemagne et d'Italie, n'ayant pas de nouvelles du général Marmont, qui devait à la vérité venir le joindre à Grätz, mais qui paraissait encore éloigné, il ne pouvait espérer ni point d'appui ni secours d'aucune troupe française. L'ennemi occupait toutes les routes, à l'exception de celle de Bruck. Dans cet état de choses, le général Broussier se décida à évacuer Grätz et à lever le siége de Schelsberg, pour prendre une position concentrée sur la rive droite de la Mur, au débouché de la vallée de Bruck. Il exécuta ce mouvement dans la nuit du 20 au 21, dans le plus grand silence, emmenant ses malades et ses blessés, qu'il plaça dans Goesting, position qui le rendait maître du pont de Weinzerlbruck, du débouché de la vallée de Bruck et des mouvements ultérieurs que les circonstances pouvaient amener. L'évacuation de Grätz était d'autant plus urgente que cette ville n'est point tenable quand on n'est pas maître du fort de Schelsberg, bâti sur un rocher qui domine toute la ville, les hauteurs voisines, les deux ponts sur la Mur et les faubourgs.

La certitude de la marche du général Giulay, la nécessité de prévenir ses attaques et ses manœuvres pour ne pas être cerné, déterminèrent le général Broussier à tenir la campagne, parce qu'il était sûr, avec les huit bataillons qu'il avait sous ses ordres, de combattre avantageusement son adversaire, quelles que fussent les forces de celui-ci, et encore parce qu'il dépendait de lui de livrer ou de refuser le combat. Une dernière considération doit être ajoutée à celles que nous venons d'exposer : le général Broussier avait ordre de rester en mesure de seconder le général Marmont dans sa marche sur Grätz, et cette partie de ses instructions ne se trouvait point contrariée par la détermination qu'il venait de prendre.

La division française fut placée en arrière des faubourgs, hors la portée de canon du fort, sur la rive droite de la Mur et sur deux lignes, la gauche appuyant à cette rivière, et la droite aux montagnes couvrant le débouché et la gorge de Bruck, un

1809. Carinthie et Styrie.

bataillon gardant les ponts dans les faubourgs, et l'avant-garde en avant des faubourgs, poussant des patrouilles sur la route de Marburg.

Dans la matinée du 21, les coureurs ennemis s'étant retirés à la vue de l'avant-garde, le général Broussier résolut de se porter en avant à la rencontre du général Giulay. Il avait jugé qu'il était plus avantageux pour lui de donner le combat que de le recevoir, et il ne voulait pas l'éviter, parce que c'eût été perdre la Styrie et laisser le général Marmont dans un grand embarras. La division prit position dans la soirée à Wildon.

Cependant, ayant su par ses reconnaissances que le général Giulay s'était porté sur Ehrenhausen, où se trouvait déjà une de ses colonnes commandée par le général Spleeny, le général Broussier crut devoir venir reprendre ses anciennes positions dans la ville et autour du fort, sur lequel il fit recommencer un feu très-vif pour hâter sa reddition.

Mais, le 24, les avant-postes français sur la rive droite de la Mur furent attaqués à trois heures du matin par l'avant-garde ennemie. Le général Broussier pensa d'abord que ce pouvait être une démonstration du général Giulay pour masquer son mouvement véritable sur le corps de Dalmatie, qui s'approchait peut-être de Grätz en ce moment. Comme l'attaque ne pouvait être réelle que lorsqu'elle aurait lieu sur les deux rives de la Mur, l'intention de l'ennemi parut bientôt évidente par la fusillade qui s'engagea sur la rive gauche vers dix heures du matin. Le général sortit alors de Grätz pour se porter à Gösting en passant la Mur à Weinzerlbruck. Ce fut là qu'ayant reçu l'avis de l'arrivée du corps de Marmont, dont la tête de colonne était à Voitsberg, il se décida, pour attirer de son côté l'attention de l'ennemi, à faire une diversion et à attaquer ce jour même une avant-garde qui se trouvait à Feldkirchen.

La cavalerie ennemie qui inondait la plaine se retirait à mesure que les colonnes françaises se portaient en avant. Ayant dépassé le village de Feldkirchen, la division fit un changement de direction pour couper l'ennemi de ce poste et le jeter dans la Mur; mais l'avant-garde autrichienne se retira en longeant la rive droite, et se réunit au gros du corps de Giulay, qui cherchait à s'établir à Kalsdorf. Le général Broussier ne lui

en donna pas le temps; à huit heures du soir il fit attaquer le village par le 9e régiment de ligne, soutenu par le 84e. Le 9e renversa à la baïonnette tout ce qui se trouva devant lui, s'empara de Kalsdorf, et poussa en avant jusqu'à la première ligne ennemie, formée à quelque distance du village. Cette ligne, après un feu mal assuré, se débanda, se renversa sur la seconde ligne, et bientôt après celle-ci sur la troisième. Il est impossible de rendre la rapidité de ce mouvement admirable du 9e régiment de ligne. Le corps autrichien, fort de 20,000 hommes, ayant trente bouches à feu avec 2,000 chevaux, fut mis, en moins d'une demi-heure, en pleine déroute par quatre bataillons. Généraux, artillerie, infanterie, bagage, tout fuit pêle-mêle, sans s'arrêter, jusqu'à Wildon. Un régiment de cavalerie s'étant rallié tenta, pour couvrir la retraite, une charge sur le 9e régiment, qui l'attendit à bout portant, et lui fit, par cette fusillade, un mal considérable. Bientôt ces escadrons ennemis se mirent en déroute comme le reste des troupes. Le combat cessa à dix heures et demie du soir. Le 9e s'arrêta à deux milles au delà de Kalsdorf; il avait fait peu de prisonniers, passant à la baïonnette tout ce qu'il rencontrait. C'en était fait du corps d'armée autrichien; si l'action n'eût pas eu lieu dans l'obscurité huit bataillons en auraient pris ou détruit vingt-sept. La perte des Français fut à peine d'une quarantaine d'hommes tués ou blessés. Ce combat extraordinaire couvrit de gloire le 9e régiment d'infanterie, dont on ne saurait trop louer l'intrépidité, l'ordre, le silence et le sang-froid pendant l'attaque. Le corps de Giulay se composait de trois régiments de ligne, des débris de différents corps croates, et de quelques bataillons de landwehr.

1809 Carinthie et Styrie.

L'ennemi, battu à Kalsdorf, avait renoncé au projet d'opérer son mouvement sur Grätz par la rive droite de la Mur. Après avoir rallié ses troupes, le général Giulay leur fit passer cette rivière sur le pont de Wildon, pour marcher ensuite sur Grätz par la rive gauche. On ne pouvait guère supposer qu'une masse aussi considérable que celle qui restait encore au général ennemi dût faire un semblable détour pour éviter un nouveau choc des 3,500 hommes qu'elle avait en face. Le général Marmont, croyant le corps d'armée de Giulay en position en arrière de Wildon, dans la plaine de Lebringen, envoya au général

1809. Carinthie et Styrie. Broussier l'invitation de se porter avec toutes ses troupes disponibles à la hauteur de Liboch, où se trouvait le corps de Dalmatie, d'attaquer et de reprendre Grätz en même temps, en y laissant le moins de monde possible. Le général Marmont se proposait d'attaquer l'ennemi, le lendemain 26, dans la position où il présumait qu'il devait être naturellement. En effet, le 25, à sept heures du soir, Grätz n'était encore occupé que par 150 hussards et autant de Croates, sans compter toutefois les 1,000 hommes de garnison que renfermait le fort de Schelsberg. Le général Broussier, jugeant que deux bataillons suffiraient pour chasser les piquets ennemis, rentrer dans Grätz et y reprendre position, envoya sur cette ville le colonel Gambin avec les deux premiers bataillons de son régiment, et donna pour instructions à cet officier de s'avancer avec précaution et de n'entrer dans Grätz que dans le cas où il ne rencontrerait pas, pour y arriver, des forces supérieures. Il mit à sa disposition deux pièces de 3. Cette mission du colonel Gambin donna lieu à un des faits d'armes des plus remarquables, que nous croyons devoir consigner ici avec ses principaux détails.

25 et 26 juin. *Combat de Grätz.* — Le colonel Gambin, après avoir reçu les instructions verbales du général Broussier, partit du pont de Weinzerlbruck vers sept heures du soir, avec les deux premiers bataillons du 84ᵉ de ligne, au nombre de 1,100 combattants environ, et les deux pièces de 3 qui lui avaient été données. Comme il savait, par une reconnaissance qu'il avait fait faire dans l'après-midi, que l'ennemi n'était point éloigné, il forma son avant-garde de la compagnie de voltigeurs du premier bataillon, en donnant l'ordre au capitaine de faire fouiller la droite et la gauche avant de s'engager dans le chemin qu'il avait à parcourir. Il dirigea en même temps la compagnie de voltigeurs et une demi-compagnie du centre du 2ᵉ bataillon par le chemin qui, longeant la Mur, conduit directement à Grätz. Ce détachement, qui avait ordre de passer sous les murs de la ville pour gagner une place où les deux bataillons devaient se réunir, fut arrêté le premier dans sa marche par une colonne ennemie tellement supérieure en nombre qu'il se trouva en un moment cerné de toutes parts [1].

[1] Après avoir résisté pendant toute la nuit aux attaques de l'ennemi, ce

L'avant-garde et les deux bataillons prirent le chemin de gauche, afin de dérober leur marche au fort de Schelsberg, en vue duquel il ne convenait pas de passer pour arriver au point du rendez-vous. A peine l'avant-garde avait-elle fait un trajet de demi-heure qu'elle rencontra des grand'gardes de cavalerie ennemie, qui furent promptement repoussées avec perte de plusieurs hommes et de quelques chevaux. Cette troupe se retira sur le faubourg de Grätz, dit de Graben, où le colonel Gambin trouva retranché dans un clos un détachement assez considérable d'infanterie et de cavalerie. Il le fit attaquer sur-le-champ par la compagnie d'avant-garde que soutenaient les deux compagnies de grenadiers des premier et deuxième bataillons. L'ennemi débusqué de ce poste se replia sur un autre détachement plus fort que le premier, et qui s'était également retranché dans un cimetière dont toutes les issues se trouvaient soigneusement gardées.

1809. Carinthie et Styrie.

Il était alors minuit. Jugeant avec raison qu'il n'y avait pas un instant à perdre, et qu'il fallait profiter de l'obscurité pour culbuter des forces aussi considérables que celles que présentait l'ennemi, avant que celui-ci ne pût reconnaître le petit nombre d'assaillants auxquels il avait affaire, le colonel Gambin fit attaquer sur-le-champ le cimetière. Le choc des Français fut si impétueux que toutes les avenues furent balayées en un moment. Tout ce qui ne put rentrer dans le cimetière fut tué à coups de baïonnette; le nombre des morts était si considérable que les grenadiers, pour aborder ce poste, se virent obligés d'enlever les cadavres ennemis et de les jeter de côté. Toutefois, il devint impossible au 84ᵉ régiment d'emporter de prime abord le retranchement naturel où l'ennemi se trouvait en force; il était d'ailleurs protégé par le feu d'autres troupes occupant les hauteurs qui environnent l'église de Saint-Léonard, à laquelle appartenait le cimetière attaqué. Les murs de ce dernier étaient crénelés; il en partait un feu tellement vif et meurtrier que le colonel Gambin crut devoir changer la direction de son attaque. Ayant reconnu lui-même un passage mal gardé, il y fit marcher une compagnie, conduite par l'adjudant-major du

détachement réussit, dans la matinée du 26, à se dégager et à gagner Weinzerlbruck sans avoir perdu beaucoup d'hommes.

1809. Carinthie et Styrie. premier bataillon. Le reste de la colonne, qui s'était rapproché de l'église pour éviter le feu des créneaux du cimetière, ne dut se porter en avant qu'au moment où la compagnie détachée commencerait son feu. Ce mouvement combiné fut parfaitement exécuté. En moins de dix minutes les troupes qui occupaient le cimetière furent chassées et mises dans une déroute complète, jetant fusils, munitions, et laissant sur la place un nombre considérable de morts et de blessés. Les Français firent dans cette attaque 125 prisonniers, dont deux officiers. Les munitions que l'on ramassa furent d'un grand secours pour le 84e, qui avait déjà consommé une grande partie des siennes.

Cependant des troupes nombreuses occupaient toujours les hauteurs de Saint-Léonard, et le colonel Gambin, pensant qu'il y aurait trop de témérité à se porter sur elles, résolut de passer le reste de la nuit dans le cimetière et de se borner à placer quelques tirailleurs en avant de cette position pour riposter à ceux de l'ennemi. Au lever de l'aurore, les Français purent reconnaître qu'ils allaient avoir à combattre des forces encore plus considérables que la veille, et qu'ils étaient cernés de tous les côtés par l'ennemi. Le colonel fit sur-le-champ ses dispositions. Les deux pièces de 3, dont il n'avait point encore fait usage, furent mises en batterie et jouèrent avec succès; mais, l'ennemi recevant sans cesse de nouveaux renforts, le 84e régiment ne put quitter la position du cimetière, où il se trouvait comme bloqué.

Cet engagement opiniâtre dura une grande partie de la journée du 26. A cinq heures du soir, les deux faibles bataillons français avaient épuisé toutes leurs cartouches, et les deux pièces de 3 étaient réduites au silence, faute de munitions. Le colonel Gambin prit alors la généreuse détermination de se faire jour à la baïonnette dans les rangs ennemis qui le pressaient. Il fait battre la charge, et sa troupe se précipite sur les Autrichiens dans la direction du chemin de Weinzerlbruck, par où elle était venue. La trouée était déjà effectuée lorsque le 84e se trouva en présence d'une colonne française, qui, de son côté, venait de renverser une seconde ligne ennemie pour venir au secours des deux bataillons si vivement pressés dans Grätz. Nous devons expliquer ce dernier mouvement.

Le général Broussier avait opéré à huit heures du matin sa jonction avec le corps de Dalmatie dans les bois de Liboch, où le général Marmont lui avait donné rendez-vous, et il avait été convenu que le premier retournerait sur Grätz pour dégager le colonel Gambin, qu'on devait supposer dans une situation fort critique, en raison du feu très-vif qui s'était fait entendre toute la nuit et qui durait encore sur ce point. Le général Broussier se mit aussitôt en marche, et, lorsqu'il eut débouché dans la plaine au sortir du bois de Liboch, il put remarquer, par la direction des feux, que le 84e était dans le faubourg de Saint-Léonard, sur le chemin de Fürstenfeld, serré de près et coupé par des troupes nombreuses. Ayant alors la presque certitude que tout le corps de Giulay s'était jeté dans Grätz après le combat de Kalsdorf, le général Broussier fit prévenir le général Marmont de cette circonstance, en le priant de lui prêter secours. Il se porta ensuite en toute hâte au pont de Weinzerlbruck, où il arriva à une heure après midi; mais, sa colonne ayant marché sans s'arrêter un seul instant, il lui fallut faire halte en cet endroit pour la réunir. Toutefois, il forma sur-le-champ le 3e bataillon du 84e et les deux premiers du 92e, sous les ordres du colonel Nagle[1], pour aller au pas de course dégager le colonel Gambin; et il se disposa à soutenir, avec le reste de ses troupes, cette colonne d'attaque, pour empêcher l'ennemi de la tourner et de la prendre à dos.

1809. Carinthie et Styrie.

Les trois bataillons du colonel Nagle, tels qu'un torrent qui déborde et renverse tout ce qu'il rencontre, se précipitèrent sur la ligne ennemie, qui voulut arrêter leur élan. Joindre leurs adversaires, les rompre, les mettre en fuite et marcher droit au 84e, fut pour ces braves troupes l'affaire de peu d'instants. Les soldats des deux colonnes françaises s'embrassèrent sur un champ de bataille couvert des cadavres de l'ennemi.

Sans perdre de temps, le colonel Nagle partagea avec le colonel Gambin les cartouches de ses trois bataillons, et ces deux chefs marchèrent sur le faubourg de Saint-Léonard, d'où l'ennemi fut repoussé, avec une perte énorme, jusque sous les murs de la ville. Mais, comme le général Broussier avait enjoint au

[1] Depuis maréchal-de-camp, inspecteur d'infanterie.

1809. Allemagne. colonel Nagle de retourner au pont de Weinzerlbruck avec le 84e, dans le cas où il réussirait à dégager ce régiment, les cinq bataillons durent rétrograder sur ce point.

Tel fut le mémorable combat de Grätz. Le 84e régiment, qui s'y comporta d'une manière si brillante, avait fait 450 prisonniers, dont 8 officiers et 1 major; deux drapeaux ennemis avaient été enlevés par 18 hommes. Le corps de Giulay eut 1,200 hommes tués sur le champ de bataille. Le nombre de ses blessés était immense; les hôpitaux de Grätz, les maisons des faubourgs en étaient encombrés, le 27 au matin, quoique une grande quantité eût été évacuée pendant la nuit du 26 vers la basse Hongrie, en descendant la Mur. La perte du 84e régiment se montait à 33 morts, 153 blessés et 58 prisonniers. Le 92e n'avait eu que 1 homme tué et 18 blessés.

On ne saurait trop louer le colonel Gambin, dont la valeur, le sang-froid et les sages dispositions contribuèrent si puissamment à l'étonnante résistance de sa troupe[1]. Le colonel Nagle s'était également distingué à la tête du 92e et du 3e bataillon du 84e.

Le général Marmont avait décidé, dans la soirée du 26, que le général Giulay serait attaqué le lendemain dans les positions qu'il occupait sous Grätz. En conséquence, la division Broussier, qui formait alors l'avant-garde du corps d'armée de Dalmatie, marcha (le 27) dans cette direction, et fut appuyée par les deux divisions Clausel et Montrichard. Mais l'ennemi, fatigué du combat de la veille, et effrayé de la perte énorme qu'il avait faite, s'était retiré assez en désordre pendant la nuit, jugeant à propos de ne pas recevoir la bataille qu'allaient lui présenter les trois divisions françaises réunies. Le général Broussier rentra dans Grätz à une heure après midi, et y reprit ses anciennes positions, ainsi que le blocus du fort. Les troupes du gé-

[1] Le 7 juillet suivant, l'empereur Napoléon, passant le 84e en revue dans l'île de Lobau, prit soin de récompenser par ses éloges le dévouement de cette troupe intrépide, et, après l'avoir donnée en exemple à toute l'armée, il fit mettre à l'ordre du jour que la devise suivante serait gravée sur le support de l'aigle du régiment : UN CONTRE DIX! Le colonel Gambin fut nommé comte de l'empire et reçut une dotation considérable; quatre-vingt-quinze décorations de la Légion d'honneur furent distribuées aux officiers et aux soldats.

néral Marmont occupèrent les faubourgs de Marbourg et de Fürstenfeld. 1809. Carinthie et Styrie.

Le 1er juillet, la division Broussier reçut l'ordre de rejoindre l'armée d'Italie, et le général Marmont, qui dut suivre la même destination, laissa en Styrie un fort détachement pour contenir le général Giulay et hâter la reddition du château de Grätz, qui tenait encore.

Réunion de l'armée du prince Eugène à la grande armée, dans l'île de Lobau. — Nous avons dit qu'après la bataille de Raab le prince Eugène s'était mis à la poursuite de l'archiduc Jean sur la route de Comorn. La cavalerie française fit encore, dans cette marche, une grande quantité de prisonniers. Le 16 juin, les deux divisions Séras et Durutte, et la garde royale, s'établirent à Gonyo, où le vice-roi transféra son quartier général. Le général Macdonald prit poste à Bony avec la division Lamarque; la division du général Pully occupa Bana. Le général Montbrun, après avoir poussé une reconnaissance sur Comorn, croyait avoir acquis la certitude que l'armée ennemie, ayant traversé le Danube sur ce point, se trouvait établie tout entière sur la rive gauche; mais à huit heures du soir un détachement de 600 chevaux, soutenu par quelque infanterie, vint attaquer brusquement à Acs les postes de la cavalerie légère française. Le général Montbrun se mit à la tête d'un régiment qu'il réunit en toute hâte, et, fondant avec son impétuosité ordinaire sur les assaillants, les culbuta et les ramena, le sabre dans les reins, jusqu'à Comorn. Les hussards français firent dans cet engagement un certain nombre de prisonniers. Allemagne. 6 juillet.

Le 18, le prince Eugène reconnut lui-même la tête de pont et la place de Comorn; mais, comme son artillerie de position était alors employée au siége de Raab, il crut devoir, en rapprochant ses troupes, se borner à les distribuer de manière à être en mesure d'agir suivant les circonstances.

Du 19 juin au 1er juillet l'armée d'Italie resta ainsi en position sur la rive droite du Danube. Dans cet intervalle, il n'y eut d'autre engagement entre les deux partis que l'échange de quelques coups de canon.

Le 2 juillet, le prince Eugène reçut du quartier impérial l'ordre de se mettre en mouvement pour joindre la grande armée

1809. Allemagne. dans l'île de Lobau. Afin de dérober sa marche à l'ennemi, le vice-roi prescrivit au général Montbrun de ne quitter sa position d'Acs qu'à la nuit close, et au général Grenier de suivre la route de Rohrau en s'éloignant du Danube. Les autres divisions de l'armée, ainsi que le grand parc d'artillerie, marchèrent par Wieselburg et Neudorf, et se réunirent le 4 à Schwächat, à l'exception de la division Severoli, qui fut laissée en observation devant Presbourg, et de quelques bataillons formant la garnison de Raab, place dont Napoléon venait de confier le gouvernement à l'un de ses aides de camp, le général comte de Narbonne.

L'armée d'Italie quitta Schwächat dans la nuit du 4 au 5 pour se rendre dans l'île de Lobau, où elle se réunit le lendemain aux troupes de la grande armée, qui y étaient en position.

L'activité du vice-roi pendant la campagne que nous venons de retracer assigna dès lors à ce prince un rang distingué parmi les premiers généraux de l'armée française. En se portant, dans l'espace de deux mois, des bords de l'Adige aux bords du Danube, l'armée d'Italie avait exécuté plusieurs passages de rivière en présence de l'ennemi, livré trois batailles rangées et plusieurs combats mémorables, notamment celui de San-Michele, où le corps du général Jellachich fut détruit en entier[1].

[1] Nous devons consigner ici un fait singulièrement remarquable, qui n'a pu trouver place dans le récit qu'on a déjà lu de ce beau combat de San-Michele.

Après la défaite du corps de Jellachich, le capitaine d'état-major Mathieu (depuis colonel dans le même corps) fut envoyé par le prince Eugène en reconnaissance dans la direction de Salzburg. Cet officier, accompagné d'un seul dragon, était parvenu, à la nuit, jusqu'aux positions de Rottemann, lorsqu'il tombe dans un poste ennemi et fut fait prisonnier; mais, par une présence d'esprit admirable, il se donne pour parlementaire, se dit envoyé par le vice-roi pour annoncer au corps ennemi entre les mains duquel il se trouve l'entière défaite du général Jellachich, et réussit à faire déposer les armes à trois mille hommes sous les ordres du général-major Plunkett. Cette troupe avait avec elle plusieurs pièces d'artillerie, des caissons, des fourgons. Le capitaine Mathieu fut nommé quelque temps après *baron de Rottemann*, ville sous les murs de laquelle il avait vu défiler les nombreux prisonniers que son audacieuse sommation mit entre les mains du prince Eugène.

Ce trait, rapporté dans le quatorzième bulletin de la grande armée (campagne de 1809), est de la plus exacte vérité.

Le colonel Mathieu a conservé le reçu du général d'artillerie Sorbier pour

37,000 prisonniers, douze drapeaux, cent quatre-vingt-dix-huit bouches à feu (dont cent dix-neuf de position et soixante-dix-neuf de campagne), quarante-cinq mille fusils, des magasins considérables de munitions et de vivres, tels étaient les trophées que le prince Eugène présentait à l'empereur Napoléon en venant contribuer, avec ses vaillantes troupes, aux derniers succès de la grande armée. 1809. Carinthie et Styrie.

les armes et canons, dont la loi ordonnait le paiement à présentation d'acte de dépôt, paiement qu'il refusa, ne voulant point qu'une somme d'argent fût le prix de sa belle conduite.

CHAPITRE IV.

SUITE DE L'ANNÉE 1809.

Suite des opérations de la grande armée; bataille de Gross-Enzersdorf; bataille de Wagram; armistice de Znaïm; paix de Vienne. — Invasion du major Schill, partisan prussien, dans le nord de l'Allemagne. — Diversion des Anglais en faveur de l'Autriche; expéditions du général Stuart sur les côtes de Naples, et du général lord Chatam à l'embouchure de l'Escaut.

1809. Allemagne. Depuis la bataille d'Essling, les deux grandes armées française et autrichienne étaient restées, sinon inactives, du moins sans rien entreprendre de bien offensif l'une contre l'autre.

L'armée de l'archiduc Charles, considérablement augmentée par de nombreuses levées faites en Hongrie, en Moravie et en Bohême, comptait dans ses rangs, sur la rive gauche du Danube, 130 à 140,000 hommes, avec plus de cinq cents pièces d'artillerie. Toutefois, cette masse de combattants et ce matériel immense ne rendaient point encore au généralissime autrichien la confiance que lui avaient fait perdre les batailles de Tann, d'Abensberg et d'Eckmühl, et que n'avait pas ranimée la journée douteuse d'Essling. Le génie militaire de l'archiduc ne le portait point aux entreprises hardies et d'éclat, et, bien que doué de talents supérieurs, ce prince faisait voir alors que son caractère méthodique le rendait plus propre à la guerre défensive qu'à celle d'agression, en gardant aussi longtemps la position centrale qu'il avait cru devoir prendre pour couvrir à la fois la Bohême, la Moravie et la haute Hongrie.

Il paraît cependant que, dans les conseils de ce prince, il fut d'abord question de passer le Danube dans les environs de Tuln, mais qu'ensuite on jugea préférable de concentrer le plus de troupes possible sur le point principal des opérations. En conséquence le général Schustekh reçut l'ordre d'y envoyer quatre bataillons et le comte Kollowrath d'y marcher avec la majeure partie de son corps. Ce dernier arriva dans la plaine du March-

feld le 8 juin. On comptait aussi sur un renfort considérable amené par l'archiduc Jean, qui avait reçu l'ordre d'occuper l'île de Schütt et Presbourg. Mais celui-ci avait éprouvé de si grandes pertes dans sa retraite d'Italie que son armée, y compris la division de Dalmatie, les restes de la division Jellachich et la landwehr, ne comptait plus qu'environ 36,000 combattants. Plus de 15,000 hommes de cette armée, aux ordres du comte Ignace Giulay, se trouvaient sur les frontières de Croatie; le reste, commandé par le prince en personne, était le 1er juin à Körmend. Celui-ci, occupé d'autres entreprises, au lieu d'exécuter sur-le-champ l'ordre qu'il recevait, livra la bataille de Raab, qui fut désastreuse, et n'arriva que le 23 juin à Presbourg avec 15,000 hommes. 1809. Allemagne.

Ces événements contrarièrent probablement les projets d'offensive de l'archiduc Charles, qui dès lors parut se résigner à la défensive. Gross-Aspern et Essling furent mis en état de défense; l'entrée d'Enzersdorf fut couverte par quelques flèches, et ces trois points furent reliés par des ouvrages de campagne en avant desquels on éleva des redoutes. Au sud d'Enzersdorf, dans la direction de Probstdorf, au delà de Mühlleuten, on établit également quelques ouvrages.

Dans la nuit du 23 au 24 l'empereur avait fixé son quartier général à Kaiser-Ebersdorf, où il fit ses dispositions pour reprendre l'offensive et mettre, en attendant, son armée à l'abri de toute surprise. A partir du 25 mai, les ponts étant rétablis, les troupes commencèrent à passer sur la rive droite et prirent de nouvelles positions. Les Wurtembergeois s'avancèrent de Lintz à Mölk, Saint-Pölten et Mautern; les deux divisions du prince royal de Bavière et du comte de Wrede, qui étaient à Salzburg, remplacèrent à Lintz le corps du maréchal Bernadotte, qui partit le 31 et se porta par Saint-Pölten à Sieghardskirchen. Pour empêcher les Autrichiens de déboucher de Presbourg, l'empereur ordonna au maréchal Davoust de s'établir à Haimburg avec la division Gudin, la brigade hessoise et la cavalerie légère des généraux Lasalle et Marulaz. Le 3 juin le général Petit, avec le 12e de ligne et les Hessois, enleva le village d'Engerau, où il fit 400 prisonniers; mais ce général ayant voulu franchir le bras du Danube qui couvrait les ouvrages de l'en-

1809. Allemagne. nemi, sa tentative échoua et lui coûta la vie. Le maréchal fit élever des batteries dans Engerau pour interdire le débouché du pont. Le général Montbrun se porta avec sa division à Bruck, sur la Leitha; le général Lauriston et le général Colbert furent dirigés sur Wienerisch-Neustadt au-devant du vice-roi, qui arriva dans cette ville le 4. Les trois divisions de cuirassiers cantonnèrent entre Fischamont et Bruck. Oudinot s'établit sous Vienne, et la garde entre Vienne et Ebersdorf. Le maréchal Masséna, avec le 4e corps, resta dans l'île de Lobau. Le général Macdonald était à Grätz, où il avait l'ordre d'attendre le corps du général Marmont, qui venait seulement d'atteindre Laybach.

De nombreux renforts arrivant journellement de l'intérieur, et un cartel d'échange ayant procuré la rentrée des prisonniers de guerre, la force de l'armée de l'empereur, y compris celle d'Italie, était de 130,000 hommes d'infanterie et 29,000 de cavalerie, sans compter les 11,000 hommes du corps de Marmont, qui allaient la porter 170,000 combattants. Elle devait se composer ainsi qu'il suit, après l'arrivée du 9e corps, du corps de Dalmatie et de la division bavaroise du comte de Wrede :

Garde impériale : divisions d'infanterie, Curial et Dorsenne; division de cavalerie, Walther : 11,000 hommes.

2e corps. Général Oudinot : divisions Tharreau, Claparède, Grandjean; brigade portugaise; division de cavalerie légère, Colbert : 23,000 hommes.

3e corps. Maréchal Davoust : divisions Morand, Friant, Gudin, Puthod; division de cavalerie légère, Montbrun : 36,000 hommes.

4e corps. Maréchal Masséna : divisions Legrand, Carra Saint-Cyr, Molitor, Boudet; division de cavalerie légère, Lasalle : 24,000 hommes.

9e corps. Maréchal Bernadotte : divisions Zeschwitz, Polentz, Dupas; division de cavalerie, Gutschmidt : 20,000 hommes.

11e corps. Général Marmont : divisions Montrichard, Clausel; 3e et 24e régiments de chasseurs à cheval : 11,000 hommes.

Division bavaroise. Comte de Wrede : neuf bataillons, huit escadrons : 6,000 hommes.

Armée d'Italie. Prince Eugène : garde italienne; divisions Broussier, Lamarque, Séras, Durutte, Pacthod; divisions de

dragons, Grouchy, Pully; cavalerie légère, division Sahuc. Le tout divisé en deux corps sous les généraux Macdonald et Grenier : 32,000 hommes. 1809. Allemagne.

Réserve de cavalerie. Maréchal Bessières : divisions de cuirassiers, Nansouty, Saint-Sulpice, Arrighi : 7,000 hommes.

L'armée autrichienne, divisée en six corps d'armée, était forte de 137,622 hommes, dont 15,432 de cavalerie, avec quatre cent cinquante-deux pièces d'artillerie de tous calibres. Elle se composait comme il suit :

Avant-garde. Feld-maréchal lieutenant Nordmann : 14,365 hommes, dont 2,528 de cavalerie.

Corps.		Hommes.	Cavalerie.
1er	Général de cavalerie, comte de Bellegarde,	21,693,	dont 801
2e	F. M. L., prince de Hohenzollern,	25,951	517
3e	Général d'artillerie, comte Kollowrath,	16,596	667
4e	F. M. L., prince de Rosenberg,	18,187	792
5e	Général d'artillerie, prince de Reuss,	9,154	798
6e	F. M. L., comte Klenau,	13,740	1,275
Réserve.	Général de cavalerie, prince de Liechtenstein,	17,936	8,054

Pendant tout le mois de juin cette armée occupa les emplacements suivants : le prince de Reuss entre Korneuburg et Florisdorf, pour observer le Danube; Klenau, qui avait remplacé Hiller dans le commandement du 6e corps, entre Gross-Aspern et Gross-Enzersdorf; Nordmann entre cette ville et Orth; plus en arrière, la cavalerie de réserve à Breitenlee, Süssenbrunn, Raschdorf et Aderklaa; les grenadiers entre Gerasdorf et Säuring; le corps de Kollowrath à Hagenbrunn; ceux du comte de Bellegarde, et des princes de Hohenzollern et de Rosenberg, entre Deutsch-Wagram et Markgrafen-Neusiedel.

L'empereur ne se dissimulait pas la difficulté de transporter une seconde fois son armée au delà d'un fleuve d'une largeur de cinq cents toises, d'un cours profond et rapide, couvert d'une armée de force égale à la sienne. Il fallait d'abord assurer la communication avec la rive droite, séparée de l'île par le bras principal, établir des communications sûres et faciles entre toutes les parties de cette île, et déterminer les points où seraient élevés des retranchements ou des batteries pour battre celles de la rive gauche et s'assurer un passage dans les îles

1809. Allemagne. adjacentes. Le général d'artillerie Foucher et le général du génie Rogniat furent chargés de ces travaux, et le général d'artillerie Lariboissière, ainsi que le général du génie Bertrand, s'occupèrent de la construction des ponts. Pour les distinguer entre elles, on donna aux principales îles voisines de celle de Lobau les noms de plusieurs généraux. Ainsi l'île située vis-à-vis d'Aspern prit le nom de Masséna; à partir de celle-ci et en descendant le cours du fleuve jusqu'à hauteur de Mühlleuten, les neuf plus grandes s'appelèrent : de Saint-Hilaire, Bessières, Petit, des Moulins, d'Espagne, Pouzet, Lannes, Alexandre et Hanselgrund. Ces îles sont séparées entre elles par des canaux de 5 à 10 toises. Des batteries furent établies dans chacune d'elles (excepté l'île des Moulins, occupée par l'ennemi) pour balayer la plaine d'Essling, pour battre Enzersdorf et pour protéger les ponts. Le grand pont d'Ebersdorf, qui avait été rompu quatre fois, fut mis, au moyen d'estacades, à l'abri des atteintes des corps flottants que l'ennemi envoyait de Klosterneuburg, de Nussdorf et de Jedlersdorf am Spitz. A vingt toises au-dessus de celui-ci on en construisit un autre sur pilotis. Du 12 au 15 juin, quatre autres ponts mirent l'île de Lobau en communication avec les îles Saint-Hilaire, Masséna et d'Espagne. En moins de six semaines l'île de Lobau avait été convertie en une vaste place d'armes, avec un arsenal, des chantiers, des ateliers de toute espèce, une boulangerie, des magasins et un hôpital. Une grande et belle chaussée traversa l'île dans toute sa longueur. Les points les plus importants du périmètre de cette grande enceinte furent fortifiés et armés, en grande partie, avec les pièces de position tirées de l'arsenal de Vienne. Les pièces de campagne trouvées dans le même établissement furent données à l'infanterie à raison de deux pièces de 3 ou de 4 par régiment. Une flottille, montée par un bataillon de matelots et un bataillon d'ouvriers de la marine, commandée par le capitaine de vaisseau Baste, rendit de grands services dans l'exécution des travaux entrepris pour assurer à l'armée un passage prompt et facile sur la rive gauche.

Pendant que l'empereur prenait toutes ces dispositions dans l'île de Lobau et aux environs, le prince Eugène battait l'archiduc Jean à Raab et le repoussait jusqu'à Comorn; le maré-

chal Davoust, descendant le Danube et empêchant les Autrichiens de déboucher de leur tête de pont, avait bombardé Presbourg du 26 au 29, et empêché ainsi l'armée autrichienne d'Italie d'opérer sa jonction avec celle du généralissime. Marmont arrivait suivi de la division Broussier. Le maréchal Bernadotte marchait sur Vienne à la tête de 12,000 Saxons, et le maréchal Lefebvre recevait l'ordre de faire partir sur-le-champ la division bavaroise du comte de Wrede.

Comme l'on n'avait plus de diversion à craindre sur la rive droite et que tous les travaux y avaient acquis une solidité suffisante pour le passage de l'armée dans l'île de Lobau, l'empereur s'occupa du rétablissement de l'ancien pont sur le dernier bras du Danube, en face des retranchements de l'archiduc, afin de détourner l'attention de l'ennemi sur le véritable point de passage, qui se trouvait en face d'Enzersdorf. Cette opération fut confiée au maréchal Masséna. Le 30, à 4 heures du soir, le général Ledru, de la division Legrand, passe sur la rive gauche avec sa brigade portée sur des barques, sous la protection d'un grand feu d'artillerie, et par sa bonne contenance donne le temps aux pontonniers de rétablir le pont sur l'ancien emplacement.

Le 2 juillet, 600 voltigeurs, commandés par un aide de camp du maréchal Masséna, passèrent dans l'île des Moulins, sur des barques, enlevèrent une centaine d'Autrichiens qui l'occupaient, malgré un feu violent de mousqueterie et d'artillerie partant de la rive gauche, et s'y établirent. En moins de quatre heures de travail un pont de bateaux de soixante-quinze toises de longueur joignit cette île à celle de Lobau. On y établit sur-le-champ un retranchement relié par un pont de radeaux à une flèche élevée sur la rive gauche. Le 3, l'empereur, qui était resté jusqu'alors à Kaiser-Ebersdorf, transféra son quartier général dans l'île de Lobau. L'armée se réunit, pendant la journée du 4, tant dans l'île qu'aux environs d'Ebersdorf. A dix heures et demie du soir, le général Oudinot fit embarquer sur le grand bras du Danube 1,500 hommes commandés par le général Conroux, protégés par le feu de six pièces de l'île de Lobau et par l'escadrille du capitaine de vaisseau Baste, composée de huit barques canonnières et de deux chaloupes armées. A onze heures Conroux aborde l'île de Hanselgrund,

1809. Allemagne. où il est bientôt suivi par le reste de la division Tharreau. Les troupes qui occupaient l'île sont bientôt culbutées avec perte de trois pièces de canon et de nombreux prisonniers. La division franchit ensuite sur des ponts de chevalets le canal qui sépare l'île de la rive gauche, et repoussa les postes autrichiens jusqu'au village de Mühlleuten.

A onze heures du soir, une terrible canonnade s'engagea sur une partie du front des retranchements de la rive gauche. Le feu des batteries françaises était particulièrement dirigé sur Enzersdorf, où s'appuyait, ainsi que nous l'avons déjà dit, la gauche des retranchements ennemis.

Les obus ne tardèrent point à mettre le feu aux maisons de cette petite ville; l'artillerie ennemie répondait avec la plus grande vigueur à celle des ouvrages français. Le ciel avait été couvert une partie de la journée, et des symptômes d'un grand orage s'étaient déjà manifestés avant la nuit; dans le moment dont nous parlons, cet orage avait éclaté avec une violence extraordinaire. Tous les vents étaient déchaînés, la pluie tombait par torrents, les coups de canon et les coups de tonnerre se succédaient avec une telle rapidité qu'il était presque impossible de les distinguer; le terrain des îles du Danube était inondé et rendu presque impraticable.

Toutefois rien n'était capable d'arrêter les préparatifs du passage de l'armée française; tandis que les batteries des îles de Montebello et d'Espagne, et une partie de celles de l'île de Lobau, écrasaient Enzersdorf, le colonel Descorches-Sainte-Croix, aide de camp du maréchal Masséna, à la tête de 1,500 hommes de la division Boudet, traversait sur des barques le petit bras du Danube et abordait la rive gauche au-dessous de cette petite ville. Aussitôt le génie traça en cet endroit une tête de pont de quinze cents à seize cents toises de développement. Dans le même temps, le chef de bataillon d'artillerie Victor Dessale, directeur des équipages de pont, faisait accrocher d'une rive à l'autre un pont de quatre-vingt-une toises de longueur sur plus d'une toise de largeur, tout d'une seule pièce, et construit sur les dessins de cet officier. L'infanterie y passa au pas de charge, et, pour ainsi dire, sous une voûte d'obus et de boulets qui, partant des deux rives, se croisaient sur sa tête.

Quelques instants après, trois autres ponts furent jetés à peu de distance du premier, de sorte que, le 5 juillet, à trois heures du matin, l'armée française avait débouché par cinq ponts, la gauche à quinze cents toises au-dessous d'Enzersdorf, et la droite sur Wittau. 1809. Allemagne.

Le rétablissement de l'ancien pont, dans la nuit du 30 juin au 1er juillet, et l'occupation de l'île des Moulins, dans la nuit du 2, avaient déterminé l'archiduc à faire occuper les retranchements de la rive gauche par les troupes du général Klenau. Les corps de Kollowrath, de Bellegarde et de Hohenzollern se retirèrent entre Breitenlee et Pisdorf; celui de Rosenberg à Wittau; la cavalerie fut concentrée à Raschdorf. Instruit le 4, à sept heures du soir, des mouvements de l'armée française autour de Kaiser-Ebersdorf et de sa concentration dans l'île de Lobau, l'archiduc prescrivit au prince Jean de ne laisser qu'une faible garnison dans la tête de pont de Presbourg et de se porter à Marchegg avec le reste de ses troupes disponibles, pour tomber sur le flanc de l'ennemi, qui menacerait l'aile gauche de l'armée principale. En même temps des pièces de gros calibre furent mises en batterie dans les retranchements les plus rapprochés de l'île de Lobau, pour inquiéter les masses de troupes qui s'y rassemblaient; mais l'archiduc Jean mit tant de lenteur dans l'exécution des ordres de son frère que celui-ci dut renoncer à l'espoir d'opérer une puissante diversion sur les derrières de l'armée française.

Cependant cette armée continuait à défiler sur les ponts à mesure qu'ils étaient établis sous la protection du feu de toutes les batteries de l'île de Lobau et des îles voisines. La division Legrand, qui avait franchi l'ancien pont, se porta au point du jour sur Esslinger-Hof. Les avant-postes du général Nordmann, attaqués par les voltigeurs de la division Tharreau, qui s'emparèrent de Mühlleuten, se replièrent partie sur Presburg, partie sur Markgafen-Neusiedel. Ce ne fut toutefois qu'à huit heures que la division parvint à emporter le château de Sachsengang, où elle prit 200 hommes et une pièce de canon.

La droite de l'armée française, formée par le corps du maréchal Davoust et les divisions de cavalerie Grouchy, Pully et Montbrun, s'étendait jusqu'à Wittau; la gauche, formée par

1809. Allemagne. le corps du maréchal Masséna et les divisions de cavalerie légère des généraux Lasalle et Marulaz, s'étendait jusqu'au Danube; le général Oudinot occupait le centre. Le reste de l'armée continuait sans interruption de passer sur la rive gauche. Après le passage de l'armée d'Italie, du 9e corps et de la réserve, il ne resta plus sur la rive droite que deux bataillons du 2e corps, deux du 4e et deux du 9e, pour la garde de la tête de pont et de l'île de Lobau. Tous les corps de l'armée étaient formés en masses par bataillons, l'artillerie de position en tête et l'artillerie régimentaire entre les bataillons.

A la sortie de l'île de Lobau s'étend la vaste plaine du Marchfeld, longue de dix lieues sur quatre à cinq de largeur, couverte de grands et riches villages. Elle est bornée au sud par le dernier bras du Danube, au nord par le Russbach, ruisseau bourbeux qui vient du Mannhartsberg, se jette dans le Danube vis-à-vis de Deutsch-Altenburg, et qui est encaissé sur sa rive gauche par une chaîne de collines; à l'est par la March, et à l'ouest par la hauteur du Bisamberg, dont les derniers mamelons finissent à l'embranchement des routes de Brünn et de Znaim. Au bord du Danube s'élèvent les villages déjà cités de Gross-Enzersdorf, d'Essling, d'Aspern; sur le Russbach, ceux de Markgrafen-Neusiedel, de Baumersdorf, et le bourg de Deutsch-Wagram. La route de Presbourg à Vienne passe au milieu de la plaine à travers Raschdorf, Breitenlee et Leopoldau, où elle se joint au chemin de Deutsch-Wagram. Entre Leopoldau et Wagram se trouvent Süssenbrunn et Aderklaa; enfin, au pied du Bisamberg est bâti Stammersdorf.

En attendant que l'empereur ait développé son plan de bataille, l'archiduc se borna à diriger sur Rutzendorf une division composée de vingt-deux escadrons de la réserve de cavalerie au soutien du général Nordmann; le reste de cette cavalerie fut réuni, en grande partie, à Raschdorf. A cinq heures et demie du matin, une lettre avait été adressée à l'archiduc Jean pour l'instruire de ce qui se passait dans le Marchfeld, lui prescrire de se mettre en marche après une halte de trois heures à Marchegg, et de se porter par Schönfeld pour rejoindre le gros de l'armée à Unter-Siebenbrunn.

Vers neuf heures, l'archiduc, s'apercevant qu'Enzersdorf

était fortement menacé par les troupes du 4e corps, envoya une colonne au secours de ce poste. Tandis que le général Marulaz contenait cette colonne avec sa cavalerie, le maréchal Masséna fit attaquer Enzersdorf par le 46e de ligne conduit par son aide de camp, le colonel Sainte-Croix. Un bataillon du régiment de Bellegarde, qui défendait cette petite ville, fut repoussé jusqu'au château. Là, sommé de se rendre, il déposa les armes pour éviter d'être enlevé d'assaut. Cette troupe s'élevait à 400 hommes.

1809. Allemagne.

De midi à une heure l'armée française se déploya en éventail dans l'ordre suivant : Davoust vers Kümmerleinsdorf, Oudinot à sa gauche, Masséna dans la direction de Breitenlee; dans l'intervalle laissé par ces deux derniers, les troupes du vice-roi, et plus tard le corps de Bernadotte. La garde, Mar mont et la cavalerie de réserve suivaient à quelque distance, en arrière du centre.

Oudinot fut arrêté longtemps par le général Nordmann, qui défendit la position de Rutzendorf dans laquelle il s'était retiré après avoir été chassé de Mühlleuten par les voltigeurs du général Tharreau; mais, menacé sur ses deux flancs par Davoust et la division Dupas, du 9e corps, il fut forcé de continuer sa retraite jusqu'à Markgrafen-Neusiedel. La cavalerie du prince de Liechtenstein, qui avait essayé vainement de le soutenir, se retira également dans cette direction et alla se placer à la gauche de l'armée. Le prince de Ponte-Corvo trouva à Raschdorf un détachement ennemi composé de troupes de toutes armes, qui, après quelque résistance, fut repoussé de ce village par le 5e léger, de la division Dupas, et plus tard d'Aderklaa. Le général Klenau, pris en flanc par le duc de Rivoli, se hâta d'évacuer les retranchements entre Gross-Aspern et Essling, et d'en enlever l'artillerie. Successivement repoussé de Hirschstett et de Kagaran, il se retira à Stammersdorf, où il ne parvint qu'à l'entrée de la nuit.

Les colonnes françaises n'arrivèrent qu'après six heures du soir en face de l'armée autrichienne. Le corps du maréchal Davoust, avec les divisions de dragons Grouchy et Pully, se trouvait entre Grosshofen et Glinzendorf; le corps du général Oudinot, avec les neuf bataillons de la division Dupas, en face

14.

1809. Allemagne. de Baumersdorf, et à sa gauche trente-huit bataillons et vingt escadrons de l'armée d'Italie; le corps saxon du prince de Ponte-Corvo en avant d'Aderklaa; celui du duc de Rivoli entre Breitenlee et Hirschstett; la garde, les cuirassiers en avant de Raschdorf.

Le corps du prince de Rosenberg occupait les hauteurs qui bordent la rive gauche du Russbach, en arrière de Markgrafen-Neusiedel; l'avant-garde du général Nordmann se trouvait en avant de ce village. Les corps du prince de Hohenzollern et du comte de Bellegarde étaient à droite du prince de Rosenberg, le dernier s'étendant jusqu'à Deutsch-Wagram, qui était occupé, ainsi que Baumersdorf et Markgrafen-Neusiedel. A l'approche de l'armée française, un combat de tirailleurs commença entre ces deux villages. Le prince de Liechtenstein avait réuni sa réserve de cavalerie à droite de Wagram et établi les grenadiers du général d'Aspre en avant de Säuring. Le corps de Kollowrath campait en arrière de Hagenbrunn, et celui de Klenau, qui continuait son mouvement rétrograde, n'arriva que plus tard à hauteur de Stammersdorf. Les troupes du prince de Reuss, dispersées sur le Bisamberg et chargées d'observer le Danube, ne prirent aucune part à la bataille.

L'empereur comprit, au premier coup d'œil, qu'en perçant la ligne ennemie entre Wagram et Markgrafen-Neusiedel il obtiendrait un avantage décisif sur son adversaire. Le moment était d'autant plus favorable qu'un tiers de l'armée autrichienne était trop éloigné pour prendre part au combat. En conséquence, il ordonna à sept heures du soir un attaque générale contre la ligne ennemie par toutes les troupes françaises réunies sur ce point; 90,000 hommes d'infanterie et environ 7,000 hommes de cavalerie se trouvaient alors sous sa main, sans compter la réserve établie en avant de Raschdorf. Le prince de Ponte-Corvo eut l'ordre d'attaquer Wagram; le général Oudinot fut chargé de l'attaque de la position au-dessus de Baumersdorf; le prince Eugène, de celle qui était en face et au-dessous de ce village, et le maréchal Davoust, de l'attaque de Markgrafen-Neusiedel.

Mais ces quatre attaques se firent sans ensemble et sans direction supérieure; chacun agit pour son compte. Oudinot aborda la position au-dessus de Baumersdorf avec la division Frère,

suivie des divisions Grandjean et Tharreau, qui se portaient sur l'aile gauche du 2[e] corps autrichien. Sa colonne franchit le Russbach et gravit la hauteur ; mais, vivement repoussée par le comte de Bellegarde, elle se retirait en ordre, lorsque le prince de Hohenzollern, à la tête de six escadrons, la rejeta au delà du Russbach. Presque en même temps les divisions Dupas et Lamarque, soutenues par vingt-trois bataillons des divisions Séras et Durutte et seize escadrons du général Sahuc, atteignirent le plateau à l'ouest de Baumersdorf, en face de l'intervalle qui séparait les 1[er] et 2[e] corps autrichiens. Déployées rapidement, ces deux divisions commencèrent, à courte distance, un violent feu de mousqueterie, suivi immédiatement d'une attaque à la baïonnette, au moment où les troupes de Séras et de Durutte arrivaient. Quelques bataillons de l'aile droite de Hohenzollern et sept bataillons de l'aile gauche de Bellegarde, repoussés de la première ligne, tombèrent sur la seconde qu'ils entraînèrent, et les vainqueurs, continuant d'avancer, parvinrent jusqu'au delà du camp ennemi. L'archiduc reconnaissant le danger accourut sur le point menacé et s'efforça de rallier les fuyards. Sa présence n'eût peut-être pas suffi pour rétablir l'ordre dans cet instant de crise si le général Sahuc fût arrivé à temps avec sa cavalerie ; mais les hauteurs peu considérables qui formaient la position étaient tellement escarpées que cette arme et l'artillerie ne pouvaient les gravir qu'avec lenteur. Le régiment d'Erbach, formé en masses par divisions, s'avança alors de la 2[e] ligne, rallia les bataillons qui venaient d'être culbutés, et, appuyées par les six escadrons du prince de Hohenzollern, ces troupes attaquèrent l'infanterie victorieuse, qui, prise en flanc par la cavalerie autrichienne, fut culbutée sur le Russbach, où elle eût été détruite en partie sans l'arrivée de la division Sahuc, qui arrêta la cavalerie ennemie et protégea la retraite jusque sur la rive droite du ruisseau. Le colonel Huin, du 13[e] de ligne, fut tué dans cette affaire, et les généraux Grenier, Séras et Vignoles furent blessés.

1809. Allemagne.

L'attaque dirigée sur Markgrafen-Neusiedel par le maréchal Davoust ne réussit pas plus que celle du général Oudinot sur Baumersdorf. Le prince de Rosenberg repoussa d'abord les divisions Morand et Friant, et ensuite les divisions Gudin et

1809. Allemagne. Puthod, qui avaient traversé le Russbach, et qui, à la nuit tombante, bivouaquèrent sur la rive droite en face de Neusiedel.

Ce ne fut que vers neuf heures que le prince de Ponte-Corvo fit attaquer Wagram par onze bataillons saxons ; c'est-à-dire au moment où le combat avait cessé sur tous les autres points du champ de bataille, et où, même en cas de succès, ce maréchal ne pouvait compter sur un résultat avantageux. La colonne saxonne était disposée en échelons par régiments. Les deux premiers échelons, conduits par le général Zeschau, de la division Polentz, pénétrèrent dans le village malgré un feu violent de mitraille, mais ne purent arriver jusqu'à la grande place, qu'une réserve autrichienne occupait avec quelques pièces de canon. Assaillis par une vive fusillade qui partait des maisons, le désordre se mit dans les rangs saxons et fut bientôt accru par l'arrivée du troisième échelon qui, à l'entrée sud du village, commença son feu, et fit croire aux deux autres qu'ils étaient pris à dos par l'ennemi ; les troupes du comte de Bellegarde, profitant de cette circonstance, expulsèrent les Saxons de Wagram. A dix heures, ce village, déjà en flammes, fut évacué, et une retraite confuse ramena les troupes du 9e corps jusqu'à Aderklaa. Le prince de Ponte-Corvo, éloigné du théâtre du combat qu'il n'avait pu diriger, connaissait si peu l'état des choses qu'à la même heure il envoyait à Deutsch-Wagram une reconnaissance de cavalerie pour s'informer si ce village était au pouvoir des Saxons ou entre les mains de l'ennemi. Les troupes françaises, repoussées dans toutes leurs attaques sur la position centrale de l'ennemi, bivouaquèrent : le 3e corps en face de Markgrafen-Neusiedel, à hauteur de Glinzendorf, ayant les divisions Morand et Friant en première ligne, Gudin et Puthod en seconde, et la cavalerie à droite ; l'armée d'Italie derrière le Russbach, au-dessous de Baumersdorf, sur deux lignes, la première à une demi-portée de canon de l'ennemi ; le 11e corps entre cette armée et le 3e ; le 2e corps entre Baumersdorf et Wagram ; le 9e en arrière d'Aderklaa ; le 4e à Breitenlee ; la garde impériale et les Bavarois du comte de Wrede, qui marchaient avec elle, ainsi que le quartier général, entre Grosshofen et Raschdorf ; la réserve de cavalerie en arrière du quartier impérial.

Du côté de l'ennemi le corps de Klenau campait sur les hauteurs de Stammersdorf, appuyant sa gauche à Gerasdorf; la réserve de cavalerie entre ce dernier point et Wagram. Les corps de Bellegarde, de Hohenzollern et de Rosenberg s'étendaient de Wagram à Markgrafen-Neusiedel, derrière le Russbach; les grenadiers du général d'Aspre étaient à Säuring; le corps de Kollowrath était à Hagenbrunn, et celui du prince de Reuss dans sa position du Bisamberg, pour observer le Danube depuis Jedlersdorf am Spitz jusqu'à Krems[1].

Les événements de ce jour avaient donné à l'archiduc l'espoir de remporter le lendemain une victoire signalée, si, en réunissant toutes ses forces disponibles, il parvenait à enlever l'initiative à son adversaire. D'après les ordres donnés à minuit, de Deutsch-Wagram, il était prescrit : au général Klenau, de se porter immédiatement à la rive gauche du Danube et de se lier étroitement au comte Kollowrath, qui avait l'ordre de marcher dans la direction de Breitenlee après avoir laissé une brigade sur les hauteurs de Stammersdorf; au général d'Aspre, de se lier étroitement à la gauche du 3e corps et de prendre avec ses grenadiers la direction de Süssenbrunn; au prince deLiechtenstein, de se tenir, avec la cavalerie de réserve, à hauteur du général d'Aspre et du comte de Bellegarde, qui devait attaquer Aderklaa à quatre heures; au prince de Hohenzollern, de défendre la position en arrière du Russbach et de passer ce ruisseau pour se lier au 1er corps si celui-ci gagnait du terrain; enfin, au prince de Rosenberg, de se porter, pendant l'attaque d'Aderklaa, contre l'aile droite de l'armée française, tandis que l'archiduc Jean l'attaquerait à dos. Le mouvement de Kollowrath devait commencer à une heure du matin, et celui des grenadiers deux heures plus tard. En conséquence de ces dispositions, l'archiduc Jean reçut à cinq heures du matin l'ordre de ne pas s'arrêter à Marchegg, et de marcher sans retard à Loibersdorf par Unter-Siebenbrunn; en même temps deux bataillons du corps de Rosenberg furent dirigés sur Marchegg

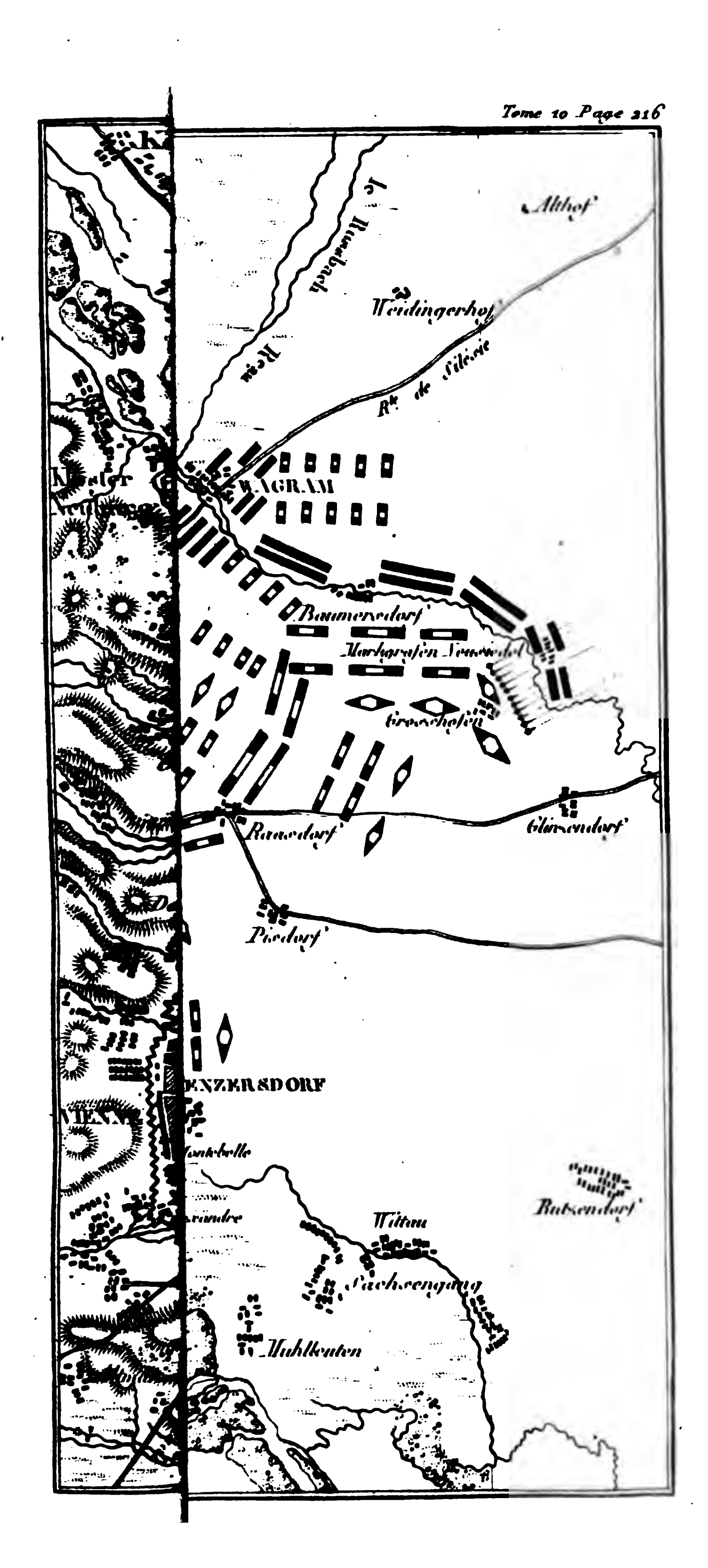
[1] La journée que nous venons de décrire a reçu, dans quelques relations, le nom de *bataille d'Enzersdorf;* mais les engagements du 5 juillet n'étaient réellement que le prélude de la grande bataille qui fut livrée le lendemain.

1809. Allemagne. et Schlossdorf. Ainsi le projet de l'archiduc Charles était d'attaquer simultanément les ailes de l'armée française, d'intercepter ses communications avec les ponts, et de pousser sur cette armée son centre à mesure que ses ailes feraient des progrès. On va voir comment ces combinaisons échouèrent devant les dispositions prises par l'empereur.

Bataille de Wagram. — Napoléon avait employé une partie de la nuit à rassembler une forte masse en face du centre de la ligne ennemie, à une portée de canon du village de Wagram. Le maréchal Masséna devait marcher sur Aderklaa à l'aube du jour, en laissant sur Gross-Aspern la division du général Boudet pour protéger les ponts, avec ordre de se replier, au besoin, sur l'île de Lobau; le maréchal Davoust dut dépasser le village de Grosshofen pour se rapprocher du centre français. D'après les mouvements de la veille, l'archiduc avait au contraire dégarni son centre pour renforcer ses ailes, auxquelles il donnait encore une plus grande étendue. La droite de la ligne ennemie, sur le front de laquelle on avait commencé à élever de nouvelles redoutes, appuyée au Danube, s'étendait de Stadelau à Gerasdorf, le centre à Wagram, et la gauche depuis ce dernier village jusqu'à celui de Markgrafen-Neusiedel.

A la pointe du jour l'armée française prit les armes et se rangea en bataille; le prince de Ponte-Corvo et le maréchal Masséna tenant la gauche; le prince Eugène au centre, avec les troupes de l'armée d'Italie, renforcées de la division Broussier, qui arrivait à l'instant de l'île de Lobau; le corps de Dalmatie, commandé par le général Marmont; celui du général Oudinot; derrière ces corps, la garde impériale et les divisions de grosse cavalerie, disposées sur plusieurs lignes; enfin le corps du maréchal Davoust formait la droite.

Le terrain sur lequel les deux armées se trouvaient en présence avait deux lieues d'étendue. Les troupes les plus rapprochées du Danube n'étaient qu'à douze cents toises de la ville de Vienne, de sorte que la nombreuse population de cette capitale, couvrant les tours, les clochers, les toits des maisons les plus élevées, et dominant ainsi toute la plaine d'Enzersdorf, allait assister au spectacle imposant et terrible qui se préparait, et juger par ses propres yeux si les défenseurs de la monar-


Althof
Weidingerhof
Rt. de Silésie
WAGRAM
Baumersdorf
Markgrafen Neusiedel
Raasdorf
Glinzendorf
ENZERSDORF
Wittau
Sachsengang
Muhlleuten
Rutzendorf

chie autrichienne étaient dignes de la cause confiée à leur valeur. 1809. Allemagne.

La canonnade s'engagea sur les deux lignes au lever du soleil. A quatre heures, la gauche de l'armée autrichienne, sous les ordres du prince de Rosenberg, déboucha de Markgrafen-Neusiedel, pendant que la droite, composée des corps des généraux Bellegarde, Kollowrath, Liechstenstein et Klenau, commençait son mouvement sur Aderklaa, Breitenlee et Süssenbrunn, pour déborder la gauche de l'armée française, et que le prince de Hohenzollern, dont le corps formait seul le centre ennemi, restait dans sa position à Wagram. L'infanterie de Rosenberg, formée sur deux colonnes, s'avançait dans la direction de Grosshofen et de Glinzendorf, sa gauche protégée par une colonne de cavalerie. Le maréchal Davoust, qui commençait alors son mouvement pour se rapprocher du centre, comme il en avait l'ordre, s'arrêta et dirigea la division Gudin sur Loibersdorf, pensant que cette attaque était combinée avec celle d'un corps de troupes venant de Presburg pour tomber sur son flanc droit. L'empereur le crut aussi et accourut, aux premiers coups de canon, avec la garde, les cuirassiers de Nansouty et ceux du général Arrighi, duc de Padoue [1], qui arrêtèrent la marche des Autrichiens. De son côté, l'archiduc, apprenant que les corps de sa droite ne pouvaient entrer en ligne que plus tard, envoya au prince de Rosenberg l'ordre de suspendre son mouvement. Ce prince, sans s'engager plus avant, s'empressa de retourner dans sa première position, vivement ramené par les troupes du 3e corps, et après avoir éprouvé une perte assez considérable par le feu de l'artillerie. Rassuré sur ce point, où il n'y avait plus de danger à redouter, l'empereur renvoya la garde à Raschdorf et se porta à l'aile gauche avec la division Nansouty. Il arriva à neuf heures devant Aderklaa.

Pendant que ceci se passait à l'aile droite française, le 1er corps autrichien, qui s'était ébranlé à l'heure prescrite, avait trouvé Aderklaa évacué par les Saxons, qui se replièrent à l'approche de l'avant-garde du général Stutterheim. Maître de ses mouvements après l'occupation de ce poste, Bellegarde s'était déployé sur deux lignes entre Aderklaa et Deutsch-Wagram.

[1] Le duc de Padoue avait remplacé le général d'Espagne.

1809. Allemagne.

Le maréchal Bernadotte, peu sûr de ses troupes, s'était retiré volontairement à douze cents pas. Plus tard, les divisions Molitor et Carra Saint-Cyr, du corps du maréchal Masséna, prolongèrent sa gauche dans la direction du Danube.

Les circonstances semblaient alors être favorables à l'armée française; car, si elle enlevait Aderklaa, elle perçait au centre la ligne autrichienne, qui avait plus de deux lieues d'étendue, sans que cette ligne puisse être rétablie après la défaite du corps isolé de Bellegarde, et une éclatante victoire était presque certaine. Il importait donc de profiter sans retard de l'occasion qui s'offrait; c'est aussi ce que fit l'empereur en ordonnant aux maréchaux Bernadotte et Masséna de reprendre Aderklaa. Les troupes saxonnes, encore sous l'impression du combat de la veille, ne pouvaient être d'un grand secours; elles prirent néanmoins part à l'attaque; mais la principale impulsion fut donnée par la division Carra Saint-Cyr. Le 24e régiment d'infanterie légère et le 4e de ligne, suivis du 46e, pénètrent dans le village, sous une grêle de mitraille, s'en emparent et rejettent en désordre les premiers bataillons ennemis, qu'ils poursuivent jusqu'à leur seconde ligne. C'était le moment de mettre à profit ce premier succès en agissant promptement et avec vigueur, si la cavalerie française eût été en mesure de prendre part à l'action; au lieu de cela on s'arrête, on tergiverse, on donne le temps d'arriver aux premiers bataillons de grenadiers, flanqués par la réserve du prince de Liechtenstein, et une vigoureuse attaque de ces troupes d'élite arrache Aderklaa aux régiments français.

La division Carra Saint-Cyr avait perdu presque un tiers de son effectif dans cette affaire, où les 24e et 4e régiments laissèrent leurs aigles. Elle fut remplacée par la division du général Molitor, qui fit attaquer le village par les 2e, 16e et 67e régiments. Ces troupes s'en emparèrent et s'y maintinrent jusqu'au moment où elles reçurent l'ordre de l'évacuer pour être employées ailleurs. La combinaison avait complétement échoué, et l'archiduc resta maître de ce poste important, en avant duquel il forma sa ligne et dont il confia la défense à l'archiduc Louis avec deux brigades de grenadiers. Les deux autres brigades, établies dans la direction de Süssenbrunn, convergèrent à gauche pour entrer en ligne à Breitenlee, où le corps de Kol-

lowrath appuya son aile gauche. Le comte Klenau se porta dans l'intervalle de ce village et de Gross-Aspern, après avoir fait repousser par son avant-garde la division Boudet, laissée sur ce point par le maréchal Masséna, et avoir occupé Essling, ainsi que les retranchements élevés à proximité. Le général Boudet, attaqué par des forces supérieures, avait été refoulé sur la tête de pont avec perte de dix pièces de canon. 1809. Allemagne.

D'après les dispositions prises par l'archiduc, il était évident qu'il se proposait de resserrer l'armée française contre le Russbach et de l'isoler de ses ponts. Pour atteindre ce but il avait disposé 75,000 hommes sur une ligne de plus de douze mille pas qui s'étendait de Wagram à Gross-Aspern, mais sans réserves et séparée de plus d'une demi-lieue des 50,000 hommes des corps de Hohenzollern et de Rosenberg, restés derrière le Russbach. Il est inutile de faire remarquer les inconvénients d'un pareil ordre de bataille, que l'empereur fit bientôt tourner à son avantage.

Après avoir prescrit au maréchal Masséna d'attirer l'attention de l'extrême droite de l'ennemi en faisant un à gauche et en se dirigeant sur Gross-Aspern, tandis que les réserves aborderaient la position entre Wagram et Aderklaa, et de reprendre brusquement l'offensive lorsque le coup décisif serait porté contre le centre de la ligne autrichienne, l'empereur retourna à Wagram, d'où il envoya l'ordre à Macdonald de faire demi-tour avec ses trois divisions et de marcher sur Süssenbrunn, et au vice-roi de soutenir ce mouvement avec le reste de l'armée d'Italie. Il fut en même temps prescrit au maréchal Davoust d'enlever Markgrafen-Neusiedel, dont la prise devait servir de signal à l'attaque décisive entre Wagram et Aderklaa. La garde, qui avait reçu l'ordre de partir de Raschdorf et de venir se placer derrière l'armée d'Italie, arriva précédée de soixante bouches à feu de 8 et de 12, qui furent bientôt augmentées de vingt-quatre autres pièces appartenant à l'armée du vice-roi.

Pour gagner du temps et élargir le champ de bataille, le maréchal Bessières, sans attendre la cavalerie de la garde, s'était porté en avant avec les cuirassiers de Nansouty, et avait attaqué, à plusieurs reprises, le corps des grenadiers autrichiens; aucune de ses charges ne réussit; il fut renversé sous son cheval frappé d'un boulet, et on le crut mort; toutefois le but de cette

1809. Allemagne. attaque était atteint; et, aussitôt que la grande batterie fut formée sous les ordres du général Lauriston, la cavalerie se retira sur les deux ailes de l'infanterie.

Pendant que l'empereur faisait ses dispositions d'attaque contre le centre de la ligne ennemie, le maréchal Davoust se mettait en mesure d'enlever la position du Russbach, défendue par le prince de Rosenberg et protégée par cinquante pièces de canon en batterie. L'infanterie autrichienne, formée en masse par bataillons, couronnait le plateau qui s'élève sur la rive gauche du Russbach entre Wagram et Markgrafen-Neusiedel; la cavalerie était en majeure partie en seconde ligne; le reste occupait le pied des hauteurs. L'infanterie française, disposée sur deux lignes à la rive droite et en face du ruisseau, occupait la gauche, la cavalerie, la droite, dans la direction de Loibersdorf. Celle-ci passa sur la rive gauche dès le matin, replia quelques escadrons ennemis postés en avant d'Ober-Siebenbrunn, et occupa tout l'espace compris entre ce village et Markgrafen-Neusiedel.

Les quatre divisions passèrent ensuite, chacune devant son front : celles des généraux Morand et Friant à droite; celles des généraux Gudin et Puthod, devant le front de la position. Les deux premières, protégées par leur artillerie et soutenues par les cuirassiers du duc de Padoue et les dragons du général Grouchy, parvinrent jusqu'au pied des hauteurs, sur le flanc gauche des ouvrages élevés en avant de la tour de Neusiedel. En arrivant le général Morand gravit la colline et aborde ces retranchements; repoussé d'abord par une vive fusillade, il revient à la charge, appuyé par une brigade de la division Friant, et s'empare des ouvrages. Le général autrichien Veczey fut blessé mortellement dans cette deuxième attaque. De son côté le général Friant, qui avait disposé ses troupes en échelons par bataillons, ayant à gauche l'artillerie de sa division, renforcée de sept pièces de 12 que l'empereur venait d'envoyer au 3e corps, s'avance au pas de charge contre les Autrichiens qui occupent la crête des hauteurs, les culbute, et, en quelques minutes, couronne ces hauteurs[1]. Tourné ainsi sur son aile gauche, le prince de Rosenberg y disposa en crochet sept bataillons et douze escadrons. Plus

[1] Ce beau mouvement appartient au général Friant seul, et lui valut les éloges de l'empereur.

tard le reste de la cavalerie, qui s'était maintenu au pied du plateau, se retira à la gauche de ces troupes. 1809. Allemagne.

Le maréchal dirigea lui-même l'attaque de front avec les divisions Gudin et Puthod, qui enlevèrent Neusiedel. Le prince de Hohenzollern, que, jusque-là, le général Oudinot s'était borné à canonner vigoureusement, détacha au secours de Rosenberg un renfort de cinq bataillons et quatre escadrons. A ce moment les Autrichiens occupaient encore la colline en arrière du village; le maréchal, à la tête des deux dernières divisions, gravit l'escarpement et mit en désordre ces troupes, que la brigade Reynaud, de la division du duc de Padoue, reçut l'ordre de charger; mais Rosenberg fit avancer deux carrés qui repoussèrent l'attaque des cuirassiers. Cependant les divisions Morand et Friant s'avançaient sur les derrières de l'ennemi, tandis que les escadrons de Montbrun et de Grouchy faisaient replier la cavalerie du général Wartensleben et du prince de Cobourg. Quelques pièces établies sur la hauteur. près de la tour de Neusiedel, prolongeant dans toute sa longueur la ligne autrichienne, les troupes de Rosenberg, menacées d'une nouvelle attaque par la division Friant, évacuèrent la position qu'elles venaient de défendre avec tant d'opiniâtreté; leur retraite commença vers midi; car ce fut le feu de la colonne qui tournait l'aile gauche de l'armée autrichienne qui donna le signal de la grande attaque sur son centre. Le général Gudin, du côté des Français, les généraux Mayer et Nordmann, du côté des Autrichiens, furent mis hors de combat; le dernier mourut de ses blessures. Le feld-maréchal Nordmann, que ses talents et sa bravoure signalaient dans l'armée autrichienne, était né en Alsace, et avait été, jusqu'en 1792, au service de France. Il rendit le dernier soupir au milieu de ses compatriotes, qui honoraient sa valeur.

Suivant ce que lui avait prescrit l'empereur, le maréchal Masséna marcha à gauche, longea Neue-Wirthshaus et Esslinger-Hof, précédé par sa cavalerie légère et flanqué par les cuirassiers du général Saint-Sulpice. Dans cette marche de flanc, le 4e corps, arrêté à chaque instant par la cavalerie du prince de Liechtenstein, à laquelle il opposait ses carrés, et sillonné par les boulets ennemis, fit des pertes énormes. Arrivé au delà de Breitenlee, le maréchal trouva devant lui une masse de plus

1809. Allemagne. de 30,000 hommes qui le séparait du Danube, et il apprit en même temps l'échec éprouvé par le général Boudet, qui venait d'être refoulé dans la tête de pont. Il dépêche aussitôt un aide de camp vers l'empereur pour lui faire connaître les progrès de l'ennemi et pour lui demander des ordres. Cet officier trouve Napoléon en observation près du corps de Macdonald. « Sire, « lui dit-il, le duc de Rivoli me charge d'annoncer à Votre « Majesté que l'ennemi a fait de grands progrès sur notre gau- « che, rejeté la division Boudet dans la tête de pont et pris « son artillerie. »

L'empereur, les yeux fixés vers la droite, ne répondit rien. L'officier étonné ajouta : « Sire, la forte canonnade que vous en- « tendez part de l'île de Lobau... La tête de pont est en danger... « Des masses innombrables s'interposent entre elle et le 4e corps; « nos derrières sont menacés... » L'empereur continua à garder le silence. Les généraux de sa suite se regardent et partagent l'étonnement de l'aide de camp. Tout à coup Napoléon se tournant vers celui-ci : « Tout cela n'est qu'un vain bruit, dit-il; la « bataille est gagnée; courez l'annoncer au duc de Rivoli; dites- « lui que la perte de l'artillerie de Boudet n'est rien, et que, « sans s'en inquiéter, il fasse un à droite et poursuive le plus « loin possible les troupes placées devant lui; je vais faire « frapper le coup décisif[1]. »

Il était midi. L'empereur venait d'apercevoir que les feux de Davoust avaient dépassé Neusiedel, et que l'aile gauche de l'archiduc était tournée. Aussitôt il donna l'ordre à Macdonald de se porter en avant.

Ce général avait déployé huit bataillons des divisions Broussier et Lamarque, soutenus sur les ailes par huit autres bataillons en colonne par division. La division Séras suivait à distance en réserve, flanquée à gauche par quatre escadrons de cuirassiers. Cette colonne prit la direction de l'église de Süssenbrunn et arriva au milieu de la plaine, criblée par les feux croisés des batteries de Kollowrath et du prince de Liechtenstein. Cependant elle avançait toujours sans être rompue, quoique battue en tous sens par l'artillerie de Bellegarde, et la grêle

[1] Mémoires de Masséna, par le général Koch, tome VI, p. 323.

de projectiles qui tombait sur cette sorte de carré ne ralentissait pas sa marche. Cependant, menacé d'être pris en écharpe sur ses deux flancs, Macdonald appelle à lui la division Séras, conduite par le général de brigade Moreau, lui fait former la quatrième face du carré, et repousse par un violent feu de mousqueterie toutes les attaques de l'infanterie et de la cavalerie ennemies. Dans ce moment le général Wukassowich, l'un des plus vaillants généraux de l'armée autrichienne, fut tué à la tête de trois bataillons de grenadiers qui chargeaient la gauche du carré. La colonne française était arrivée à mille toises de Süssenbrunn, quand Macdonald, s'apercevant que de 7,500 hommes elle était réduite à moins de 2,000, fut forcé de s'arrêter, en se couvrant de sa cavalerie, et de demander du secours à l'empereur.

1809. Allemagne.

Pendant ce temps, le maréchal Davoust, maître de Markgrafen-Neusiedel, prenait à revers le corps de Rosenberg et le forçait de se retirer vers Bockflüss, tandis que le général Oudinot, qui avait passé le Russbach à Baumersdorf, attaquait le prince de Hohenzollern, emportait le village de Wagram, sur lequel ce prince s'était replié, et le forçait à suivre le mouvement de retraite de Rosenberg, avec perte de 800 prisonniers, d'un drapeau et de plusieurs pièces de canon. De son côté le prince Eugène, suivant le mouvement des trois divisions Broussier, Lamarque et Séras, venait d'ordonner au général Durutte de se porter rapidement sur la gauche pour arrêter la marche d'une colonne qui paraissait menacer le flanc du général Macdonald, et au général Pacthod d'occuper les hauteurs de Baumersdorf, que l'ennemi évacuait en ce moment pour éviter d'être tourné par les troupes du maréchal Davoust.

En même temps la grande batterie dirigée par le général Lauriston sur une partie de la droite de l'ennemi semait la mort dans ses rangs et réduisait son artillerie au silence; mais les diversions opérées sur les deux flancs de la colonne de Macdonald ne remplissant qu'imparfaitement leur objet, l'empereur fit avancer la division du comte de Wrede avec 24 bouches à feu et la cavalerie, les fusiliers et les tirailleurs de la garde, commandés par le généraux Walther et Reille.

Ainsi renforcé, et flanqué sur sa droite par la cavalerie de la

1809. Allemagne. garde et sur sa gauche par les escadrons saxons conduits par le général Gérard, Macdonald se porta sur le village de Süssenbrun, où l'ennemi paraissait vouloir tenir. Le général Gérard eut ordre de tourner la droite de ce village, tandis que les trois divisions Broussier, Séras et Lamarque attaqueraient de front; mais les Autrichiens n'attendirent point le choc des colonnes françaises et se replièrent sur Gerasdorf, qui, comme point intermédiaire du centre et de l'aile droite de la ligne ennemie, était retranché et hérissé d'artillerie. Ce village se trouvait en outre protégé par les hauteurs dites du *Rendez-vous*, que l'ennemi occupait en force avec de l'artillerie de position.

Gerasdorf fut attaqué et défendu avec une égale résolution; pendant plus d'une heure l'avantage resta indécis; mais une dernière charge des Français triompha de la longue et opiniâtre résistance de leurs adversaires; les bataillons ennemis, ébranlés, mais non entièrement rompus, cédèrent, et le village fut occupé par les vainqueurs. Les chevau-légers polonais et les chasseurs de la garde s'élancèrent à la poursuite de l'infanterie autrichienne, et essayèrent, mais en vain, d'en disperser la masse. Trois fois ces intrépides escadrons chargèrent les carrés ennemis, et trois fois ils furent ramenés sur l'infanterie française. Les Autrichiens se repliaient, mais avec gloire et d'une manière digne des vaillantes troupes qui les contraignaient à ce mouvement. Le corps de Bellegarde se retira sur Hagenbrunn, tandis que Macdonald s'établissait sur la route de Brünn.

Le village de Gerasdorf étant enlevé, le centre ennemi ne dut plus songer qu'à assurer sa retraite. Déjà son aile gauche s'était entièrement repliée devant les corps du maréchal Davoust et du général Oudinot, et l'aile droite, après s'être longtemps maintenue contre le maréchal Masséna, qui, vers une heure, avait repris le village de Gross-Aspern, et n'étant plus appuyée par le centre et se trouvant en l'air, s'était repliée dans la direction de Leopoldau. Le bruit de la canonnade dans la direction de Süssenbrunn annonçant à Masséna l'attaque du centre de l'ennemi par l'empereur, ce maréchal tourna à droite la tête de ses colonnes, qui marchèrent sur Kagaran et sur Leopoldau. Entre ces deux villages, la cavalerie des généraux Marulaz et Lasalle tomba sur deux carrés formés par Klenau pour arrêter la poursuite.

Le premier fut sabré et dispersé; mais, à l'attaque du second, l'armée française perdit le brave et vaillant général Lasalle, qui fut atteint mortellement d'un coup de feu à la tête. Marulaz, après avoir rallié les deux divisions, continua de poursuivre l'ennemi et culbuta son arrière garde entre Jedlersdorf et Strebersdorf. Là finit la poursuite, et, vers six heures du soir, l'armée autrichienne, formée par bataillons en masse et en échiquier, se retira par la route de Vienne à Brünn, sous la protection de son artillerie. L'archiduc lui fit prendre la route de Znaim; le corps de Klenau continua à former l'arrière-garde et passa la nuit sur les hauteurs de Stammersdorf, tandis que ceux de Bellegarde et de Kollowrath et la réserve marchèrent à Korneuburg, où le prince de Reuss les rejoignit. Le prince de Hohenzollern marcha à Enzesfeld, et le prince de Rosenberg sur les hauteurs de Hohenleiten, derrière Wolkersdorf, et couvrit ainsi la grande route de Brünn.

1809. Allemagne.

L'archiduc Jean, qui n'était arrivé qu'à 5 heures du soir à Ober-Siebenbrunn, avec vingt bataillons, vingt et un escadrons et trente-six pièces de canon, jugeant sa présence inutile, retourna à la chute du jour à Marchegg. L'archiduc Charles comptait sur lui dès le 4, et, en n'arrivant même que dans la nuit du 5 au 6, il pouvait changer la face des affaires et retarder peut-être le succès du maréchal Davoust à Markgrafen-Neusiedel. L'empereur s'établit à Raschdorf avec la garde, le vice-roi au delà de Gerasdorf, Masséna et le prince de Ponte-Corvo à Leopoldau, Davoust à Deutsch-Wagram avec ses deux dernières divisions, les deux premières aux environs de Bockflüss et d'Auerstall, ainsi que la cavalerie de Grouchy, celle de Montbrun derrière Wolkersdorf, Oudinot aux environs de Säuring.

Ainsi se termina la sanglante bataille de Wagram, dans laquelle les deux armées firent des pertes énormes. Celle des Français fut d'environ 25,000 hommes tués, blessés ou prisonniers, au nombre desquels 3 généraux tués et 16 blessés. Les Autrichiens avouèrent une perte de 22 à 24,000 hommes, dont 4 généraux tués et 16 blessés. Les trophées étaient compensés; car le nombre de pièces de canon et de drapeaux ou d'aigles enlevés fut à peu près le même de part et d'autre.

Les feld-maréchaux lieutenants Nordmann, d'Aspre, Wu-

1809. Allemagne. kassowich et le général-major P. Vecsay avaient été tués. L'archiduc Charles, les feld-maréchaux Rouvroy et Nostitz, les généraux-majors prince de Hesse-Hombourg, Mayer, Vacquant, Matzen, Stutterheim, Henneberg, Merville et Rothkirch, avaient été blessés.

Parmi les blessés français on remarquait le maréchal Bessières, dont le cheval avait été emporté par un boulet au moment de la grande charge de la cavalerie; les généraux Grenier, Séras, Vignolle, Sahuc, Frère, Defrance; les majors Corbineau et Daumesnil; les colonels Sainte-Croix et Aldobrandini-Borghèse. L'armée française eut à déplorer la mort du vaillant Lasalle, le premier de ses généraux de cavalerie légère. Le colonel Oudet, du 9e de ligne, nommé général la veille de la bataille, frappé à mort dans une embuscade où périrent 22 officiers de son régiment, ne survécut que trois jours[1].

L'empereur, témoin des derniers et incroyables efforts des troupes de l'armée d'Italie, si bien dirigées par le général Macdonald, en fut tellement satisfait qu'il crut devoir sur le champ de bataille même récompenser tous ces braves en la personne de leur digne chef. Le lendemain de la victoire, et avant que l'armée se mît en mouvement pour suivre les vaincus, Napoléon embrassa le général Macdonald[2] et le nomma maréchal de l'empire. Le même jour les généraux Oudinot et Marmont reçurent également le bâton de maréchal.

Toutes les armes avaient rivalisé d'intrépidité et de gloire dans cette mémorable journée; Napoléon lui-même s'était plusieurs fois exposé au milieu du feu le plus terrible. Dès le matin il avait parcouru les différentes lignes, encourageant les troupes

[1] On a fait d'étranges récits sur la mort de ce brave officier, prétendu chef d'une association secrète, dont un écrivain (M. Charles Nodier) a révélé l'existence sous la dénomination de Société des Philadelphes, et qui avait pour but, suivant ce même écrivain, la destruction de la tyrannie impériale.

[2] Macdonald, ami de Moreau, avait embrassé la cause de ce général lors du fameux procès de Georges Cadoudal et consorts. Il était tombé en disgrâce auprès de Napoléon, qui ne l'avait plus employé depuis cette époque, jusqu'au moment où la guerre avec l'Autriche lui fit sentir le besoin d'utiliser, en Italie, les talens et l'expérience du guerrier habile qui avait dirigé les opérations de la petite armée des Grisons, dans la campagne de 1800.

par sa présence et son éloquence incitante. Les boulets tuèrent ou blessèrent plusieurs personnes autour de lui. On s'aperçut même que l'ennemi dirigeait principalement son feu sur le groupe qui environnait l'empereur. Le major-général prince de Neuchâtel ordonna aux aides de camp et aux officiers d'état-major de se tenir à quelque distance, et fit défendre aux régiments de saluer l'empereur par leurs acclamations au moment de son passage. 1809. Allemagne.

L'empereur, en raison de la fatigue extraordinaire de ses troupes, qui venaient de combattre, presque sans interruption, pendant plus de quarante heures, avait ordonné de cesser toute poursuite, et l'armée entière établissait ses bivouacs dans la vaste plaine de Wagram, lorsque la sécurité générale fut troublée tout à coup par des cris d'alerte. Il était neuf heures du soir. La générale fut battue sur tous les points; en un moment les troupes furent sous les armes; l'infanterie se forma en bataillons carrés. Au milieu du désordre qu'entraînait un pareil mouvement, chacun s'en demandait la cause. L'empereur lui-même, tout aussi surpris que les autres, s'élançait sur son cheval; puis, ayant envoyé des officiers en reconnaissance pendant qu'on se préparait au combat, il attendit leur retour.

Sur les derrières de l'armée française, les équipages, les vivres et tous les autres attirails de guerre, qui s'avançaient avec confiance en voyant la bataille gagnée, effrayés du tumulte du camp, rétrogradèrent en désordre et présentèrent en un moment l'aspect d'une véritable déroute; mais ce fut particulièrement à l'entrée des ponts que l'épouvante régna parmi les non-combattants. Beaucoup de ceux-là mêmes qui avaient le Danube entre eux et l'ennemi s'enfuirent en abandonnant leurs voitures et leurs bagages, et ne se crurent en sûreté que derrière les remparts de Vienne.

Cependant on vint rapporter à l'empereur que l'ennemi ne se présentait sur aucun point, et le calme se rétablit sans qu'on pût connaître d'abord ce qui l'avait si étrangement troublé. On apprit plus tard qu'un escadron ennemi dont la retraite se trouvait coupée sur la grande armée, cherchant à gagner la route de Presburg, avait traversé un village où des maraudeurs étaient allés sans armes. Ceux-ci, surpris et sabrés par les cavaliers autrichiens, revinrent en toute hâte, en jetant des cris

1809. Allemagne. d'alarme, qui se propagèrent, comme on vient de le voir, avec une rapidité incroyable.

Le lendemain (7 juillet), à la pointe du jour, l'empereur sortit de la tente qu'on lui avait dressée sur le champ de bataille, et, se promenant autour des bivouacs du quartier général, à pied, sans chapeau, sans épée, et les mains croisées derrière le dos, suivant son habitude ordinaire, il s'entretint familièrement avec les soldats de sa garde. Sa figure exprimait la satisfaction et la confiance. Peu de temps après, l'armée se remit en marche pour suivre l'ennemi. C'est avant ce mouvement que Napoléon donna au général Macdonald la belle et nationale récompense dont nous avons déjà parlé. Le général Oudinot reçut aussi, avec le bâton de maréchal, le titre de duc de Reggio, et beaucoup d'autres promotions eurent lieu dans le même moment.

Le soir, la garde se rendit à Wolkersdorf, où Napoléon établit son quartier général dans la maison que l'empereur d'Autriche avait occupée la veille. Pendant que le maréchal Masséna poursuivait Klenau, qui se retirait par la route de Stockerau à Ober-Hollabrunn, le maréchal Marmont, duc de Raguse, après avoir suivi quelque temps la route de Brünn, se rabattit sur celle de Znaim, par où s'était dirigé l'empereur François, l'impératrice, l'archiduc Antoine, et une suite de plus de deux cents voitures de la cour.

L'intention de l'archiduc Charles était de conduire son armée dans l'excellente position des hauteurs d'Iglau et d'y courir encore une fois les chances d'une bataille. La route, dans cette direction, présentait de grandes difficultés au passage de l'artillerie et des équipages. Pour leur donner le temps de gagner de l'avance, la marche de l'armée devait être ralentie. C'est pourquoi les 1er, 3e et 5e corps et la réserve se portèrent, le 7 juillet, à une petite distance au delà de Korneuburg, et, en deux marches de nuit, à Mallbern et à Schöngraben. L'arrière-garde, conduite par Klenau, que le maréchal Masséna fit attaquer dans Korneuburg par la 1re brigade de la division Legrand, s'y défendit jusqu'à la nuit et se retira entre Unter-Hautzenthal et Sirndorf, où, le 8 au matin, elle fut attaquée par la cavalerie du 4e corps; mais, après un court engagement, Klenau se retira sur Ober-Hollabrunn. Masséna le suivit de près avec sa

cavalerie légère et prit possession de Stockerau le même soir. 1809. Allemagne.

Le prince de Hohenzollern avait marché par Ernstbrunn à Kamersdorf, où il s'arrêta le 9. Le prince de Rosenberg marcha, le 8, à Laa par Mistelbach, et y reçut l'ordre de couvrir la route de Brünn. Le lendemain il occupa Muschau, à la rive droite de la Taya. Le 9 au soir, l'archiduc, ayant eu avis qu'une colonne ennemie s'avançant par Laa sur la rive gauche de la Taya avait atteint Erdberg, dirigea immédiatement sur Znaim le prince de Liechtenstein avec la réserve de cavalerie et les grenadiers; les corps de Bellegarde, Kollowrath, Klenau et de Hohenzollern durent, au point du jour, suivre la même direction. Le prince de Reuss fut laissé à Schöngraben. Son arrière-garde n'évacua ce poste que le 10, pour se retirer sur Jetzelsdorf.

L'empereur avait prescrit au maréchal Marmont de suivre les traces de l'ennemi sur la route de Nicolsburg, avec la cavalerie de Montbrun, ses deux divisions et celle du comte de Wrede. Il était soutenu par le 3e corps, avec les dragons de Grouchy et les cuirassiers du duc de Padoue. Masséna devait s'avancer sur Znaim. Marmont, ayant appris, dans la journée du 8, à Wilfersdorf, que le gros des troupes autrichiennes se retirait sur Znaim, laissa le maréchal Davoust continuer sa marche vers Nicolsburg, se porta à Mistelbach, et le lendemain à Staatz, où il rejeta sur la rive gauche de la Taya un détachement autrichien qui se retira à Ruhhof. Ce détachement, commandé par le général Alstern, avait été envoyé sur ce point par le prince de Hohenzollern pour lier son corps d'armée à celui du prince de Rosenberg. Les ponts avaient été coupés et ne furent réparés que le 10. Pendant ce temps le corps du maréchal Davoust, qui continuait à s'avancer sur la route de Moravie, trouva Nicolsburg occupé par l'extrême arrière-garde de Rosenberg, qu'il fit chasser par l'avant-garde de la division Grouchy, et le 3e corps continuait le lendemain sa marche sur Muschau lorsqu'il reçut l'ordre de se rabattre sur Znaim, tandis que l'ennemi serait poussé l'épée dans les reins par le maréchal Marmont, que l'empereur allait soutenir avec la garde et le corps du maréchal Oudinot. De son côté le maréchal Masséna devait acculer à la rive droite de la Taya les troupes qu'il

1809. Allemagne. avait devant lui. L'empereur venait d'arriver à Wilfersdorf avec la cavalerie de la garde et deux divisions de cuirassiers. Il était suivi de loin par l'infanterie de la garde et le corps d'Oudinot.

Lorsque le prince de Liechtenstein arriva près de Znaim, dans la matinée du 10, il fit occuper les hauteurs de Pumlitz, à la rive droite de la Taya, par une des quatre brigades de grenadiers qui l'avaient suivi; à la rive gauche, une seconde brigade s'avança jusqu'en arrière de Teswitz sur la route de Brünn ; les deux autres furent établies à gauche sur cette route. La cavalerie resta en réserve. Protégés par ces dispositions, l'artillerie et les équipages commencèrent à traverser la ville. Le maréchal Marmont, parvenu alors sur les hauteurs de Znaim, fit attaquer, vers onze heures du matin, les troupes qui occupaient Pumlitz et Teswitz. Ce dernier village fut enlevé par trois bataillons bavarois conduits par le général Becker, de la division du comte de Wrede. A ce moment un parlementaire de Bellegarde se présenta aux avant-postes du général Pajol pour annoncer que l'empereur d'Autriche allait envoyer le prince Jean de Liechtenstein au quartier général de Napoléon pour traiter d'un armistice. Le maréchal répondit que, n'ayant reçu aucune instruction à cet égard, il ne pouvait qu'informer l'empereur Napoléon de la disposition où se trouvait la cour d'Autriche, et qu'ayant ordre d'attaquer il ne pouvait pas accorder d'armistice même d'un quart d'heure. En effet le maréchal se disposait à pousser devant lui pour se mettre ensuite à cheval sur la route d'Iglau et couper la retraite au prince de Reuss, lorsque le général Henneberg, qui, avec six bataillons, avait passé le gué au-dessous du pont de la Taya barricadé avec des pierres, attaqua le général bavarois dans Teswitz, d'où il le chassa après une résistance opiniâtre, ce qui permit à Bellegarde de passer tranquillement la rivière avec le reste de son corps et de s'étendre jusqu'à Brenditz, dont il s'empara.

Le général Montbrun, qui se trouvait à l'aile droite, s'étant avancé sur la route d'Iglau, culbuta deux régiments de dragons qu'il poursuivait à outrance, quand l'archiduc accourut avec vingt-quatre escadrons de cuirassiers qui l'arrêtèrent de front, tandis que l'artillerie de Bellegarde canonnait son flanc gauche;

forcé de reculer, Montbrun se retira sur les hauteurs de Zuckerhandel. Le général autrichien déploya ses troupes devant Brenditz, et jeta dans les vignes, en deçà de Zuckerhandel, des pelotons d'infanterie qui prolongèrent le combat jusqu'au soir. Les corps de Kollowrath et de Klenau étaient arrivés dans le voisinage de Brenditz; le prince de Hohenzollern avait atteint dans la matinée les hauteurs de Pumlitz, y avait pris position et occupa Naschetitz, ce qui assurait la rive droite de la Taya; enfin le prince de Reuss arriva vers le soir et campa entre Znaim et la rivière.

Les 18,000 hommes de Marmont se trouvèrent alors en présence de toute l'armée autrichienne, forte de plus de 100,000 hommes, ne devant compter pendant vingt-quatre heures que sur la cavalerie qu'amenait l'empereur; car les corps de Davoust et d'Oudinot ne pouvaient arriver que le lendemain. Il est vrai que Masséna était près de Jetzelsdorf avec environ 12,000 hommes d'infanterie et 3,000 de cavalerie; mais sa présence n'aurait porté la force des troupes françaises qu'à 33,000 hommes. Malgré sa situation précaire, le maréchal Marmont, comptant sur la prochaine arrivée de l'empereur, n'hésita pas à attaquer le 11 au matin. Bientôt un feu de tirailleurs vif et soutenu s'alluma aux environs de Teswitz, et les troupes françaises tentèrent plusieurs fois d'emporter la position de Brenditz, ou de gagner les vignes qui garnissaient le versant de ces hauteurs; mais toutes leurs attaques furent repoussées par l'infanterie de Bellegarde et par le feu meurtrier de son artillerie. Enfin, à dix heures du matin, l'empereur arriva sur le champ de bataille avec la cavalerie de la garde et deux divisions de cuirassiers, dont il dirigea la majeure partie à droite par Kukrowitz, où elle fit halte.

Pendant ce temps le maréchal Masséna arriva à Oblas, et tenta d'enlever le pont barricadé de la Taya sur la route de Vienne, ce qui ne lui réussit qu'après avoir fait placer une forte batterie près du village d'Edelspitz, dans un coude formé par la rivière. L'ennemi, pris en flanc sur les ponts et à revers sur la rive gauche, fut obligé de se retirer sous les murs de la ville et sur les hauteurs qui bordent la vallée. Alors la division Legrand et neuf bataillons des troupes de Carra Saint-Cyr passèrent le

1809. Allemagne.

pont et débouchèrent sur Znaim. Les 18e et 26e régiments gravissaient déjà les hauteurs voisines lorsque l'archiduc envoya plusieurs bataillons de grenadiers à l'appui des troupes du prince de Reuss, qui refoulèrent les Français sur le pont. A ce moment un violent orage vint suspendre le combat. Les troupes françaises se débandent pour chercher un abri contre la pluie qui tombe par torrents. Le prince de Reuss, profitant de la circonstance, où la cavalerie et l'artillerie ne peuvent plus agir, lance sur la chaussée un bataillon de grenadiers pour charger les Français dispersés par l'averse. Les grenadiers, sans être aperçus, se dirigent sur le pont de la Taya, en coupant les tirailleurs répandus dans les vignes, et font des prisonniers, au nombre desquels se trouvent les généraux Stabenrath et Lazowski. Mais cet avantage fut de courte durée : le maréchal Masséna ordonna au colonel Lhéritier, du 10e de cuirassiers, de charger l'ennemi. A l'instant le régiment s'élance sur le flanc gauche des grenadiers autrichiens, coupe leur colonne en deux, sabre et fait prisonniers tous ceux qui n'ont pu fuir, poursuit les autres jusqu'aux portes de Znaim et délivre tous les Français pris dans le premier moment de l'attaque. Après ce combat, le maréchal fit passer la rivière à trois bataillons restés jusqu'alors en réserve, et les dirigea à Teswitz sur le front de la ligne du duc de Raguse ; leur mouvement n'étant pas remarqué par l'ennemi, ils occupèrent ce village sans éprouver de résistance.

Cependant l'empereur attendait toujours avec impatience les corps des maréchaux Davoust et Oudinot ; mais, quelque diligence qu'ils fissent, ils ne pouvaient arriver sur le champ de bataille que le lendemain, 12, à huit heures du matin. Aussitôt que le temps fut éclairci, le combat recommença sur toute la ligne, et les troupes envoyées par le maréchal Masséna dans les vignes au nord-ouest de Teswitz avaient gagné assez de terrain pour séparer complétement Bellegarde du prince de Reuss, lorsque des parlementaires vinrent, vers sept heures, annoncer la cessation des hostilités. En effet le prince Jean de Liechtenstein, général de cavalerie, qui pendant toute la campagne avait commandé le corps de réserve, était enfin parvenu à se rendre au quartier général de l'empereur. C'était le même officier qui, dans la campagne de 1805, avait été déjà chargé

d'une mission pareille auprès de Napoléon. L'empereur des Français accueillit favorablement cet envoyé et ordonna sur-le-champ qu'on cessât le feu. 1809. Allemagne.

L'armistice fut conclu dans la nuit du 11 au 12. Les principaux articles stipulaient que les citadelles ou forts de Brünn et de Grätz seraient évacués immédiatement par les troupes autrichiennes; que celles-ci abandonneraient le Tyrol et le Vorarlberg, et remettraient le fort de Sachsenburg aux Français.

La ligne de démarcation était, du côté de la haute Autriche, la frontière qui sépare l'Autriche de la Bohême, le cercle de Znaim, celui de Brünn, et une ligne tracée de la frontière de Moravie sur Raab, qui commençait au point où la frontière du cercle de Brünn touche à la March, et en descendant la March jusqu'au confluent de la Taya; de là à Saint-Johann, et la route jusqu'à Presburg; Presburg et une lieue autour de cette ville; la Raab jusqu'à la frontière de Styrie; la Styrie, la Carniole, l'Istrie et Fiume.

Au 25 juillet, l'armée française se trouvait répartie de la manière suivante :

Le corps du maréchal prince d'Essling occupait le cercle de Znaim; le maréchal prince d'Eckmühl, le cercle de Brünn; le duc de Raguse, Korneuburg et ses environs. Le maréchal Oudinot, duc de Reggio, était à Spitz; l'armée d'Italie, à Presburg et à Grätz;

Enfin, la garde impériale autour du château de Schönbrunn, où Napoléon avait reporté son quartier général.

Après l'armistice, l'empereur, voulant récompenser généreusement les généraux qui l'avaient le mieux secondé dans cette mémorable campagne, conféra au prince de Neuchâtel le titre de prince de Wagram, au duc d'Auerstaedt celui de prince d'Eckmühl, au duc de Rivoli celui de prince d'Essling, et il affecta des dotations considérables à ces titres. Des pensions furent assurées aux militaires amputés de tous grades, et des places furent réservées dans les maisons d'Écouen et de Saint-Denis aux orphelines des membres de la Légion d'honneur morts dans la campagne.

L'armistice de Znaim, qui ne devait durer qu'un mois, fut prolongé jusqu'au mois d'octobre. Le prince Jean de Liechten-

1809. Allemagne. stein et M. de Champagny, ministre des relations extérieures, s'occupèrent, dans cet espace de temps, de la conclusion de la paix définitive entre les deux nations. De grandes difficultés arrêtèrent sans doute les deux plénipotentiaires, puisque le traité ne fut signé que le 14 octobre, trois mois après la convention d'armistice. Voici le texte de ce traité, qui rendait encore une fois Napoléon l'arbitre de l'Europe.

Traité de Vienne.

« Art. 1er. Il y aura, à compter du jour de l'échange des ratifications du présent traité, paix et amitié entre S. M. l'empereur des Français, roi d'Italie, protecteur de la Confédération du Rhin, et S. M. l'empereur d'Autriche, roi de Hongrie et de Bohême, leurs héritiers et successeurs, leurs États et sujets respectifs, à perpétuité.

« 2. La présente paix est déclarée commune à S. M. le roi d'Espagne, S. M. le roi de Hollande, S. M. le roi de Naples, S. M. le roi de Bavière, S. M. le roi de Würtemberg, S. M. le roi de Westphalie, S. M. le roi de Saxe, S. A. Em. le prince primat, à LL. AA. RR. le grand-duc de Bade, le grand-duc de Berg, le grand-duc de Hesse-Darmstadt, le grand-duc de Würtzbourg, et à tous les princes et membres de la Confédération du Rhin, alliés de S. M. l'empereur des Français, roi d'Italie, protecteur de la Confédération du Rhin, dans la présente guerre.

« 3. S. M. l'empereur d'Autriche, roi de Hongrie et de Bohême, tant pour lui, ses héritiers et successeurs, que pour les princes de sa maison, leurs héritiers et successeurs respectifs, renonce aux principautés, seigneuries, domaines et territoires ci-après désignés, ainsi qu'à tout titre quelconque qui pourrait dériver de leur possession, et aux propriétés soit domaniales, soit possédées par eux à titre particulier, que ces pays renferment.

« 1° Il cède et abandonne à S. M. l'empereur des Français, pour faire partie de la Confédération du Rhin, et en être disposé en faveur des souverains de la Confédération :

« Les pays de Salzbourg et Berchtesgaden; la partie de la haute Autriche située au delà d'une ligne partant du Danube

auprès du village de Stross, et compris Weissenkirchen, Wiederndorf, Michelbach, Cretot, Muckenhofen, Holst, Jeding; de là la route jusqu'à Schwanstadt, la ville de Schwanstadt, sur l'Alter, et continuant, en remontant le cours de cette rivière et du lac de ce nom, jusqu'au point où ce lac touche la frontière du pays de Salzbourg. 1809. Allemagne.

« S. M. l'empereur d'Autriche conservera la propriété seulement du bois dépendant de Salz-Cammer-Gut, et faisant partie de la terre de Mondsée, et la faculté d'en exploiter la coupe, sans avoir aucun droit de souveraineté sur ce territoire.

« 2° Il cède également à S. M. l'empereur des Français, roi d'Italie, le comté de Gorice, le territoire de Montefalcone, le gouvernement et la ville de Trieste, la Carniole avec ses enclaves sur le golfe de Trieste; le cercle de Villach, en Carinthie, et tous les pays situés à la droite de la Save, en partant du point où cette rivière sort de la Carniole, et la suivant jusqu'à la frontière de la Bosnie, savoir : partie de la Croatie provinciale, six districts de la Croatie militaire, Fiume et le littoral hongrois, l'Istrie autrichienne ou district de Castua, les îles dépendantes des pays cédés, et tous autres pays, sous quelque dénomination que ce soit, sur la rive droite de la Save, le thalweg de cette rivière servant de limite entre les deux États;

« Enfin, la seigneurie de Radzund, enclavée dans le pays des Grisons.

« 3° Il cède et abandonne à S. M. le roi de Saxe les enclaves dépendantes de la Bohême et comprises dans le territoire du royaume de Saxe, savoir : les paroisses et villages de Guntersdorf, Taubentranke, Gerlachsheim, Lenkersdorf, Schirgiswalde, Winckel, etc.

« 4° Il cède et abandonne à S. M. le roi de Saxe, pour être réuni au duché de Varsovie, toute la Gallicie occidentale ou la Nouvelle-Gallicie, un arrondissement autour de Cracovie, sur la rive droite de la Vistule, qui sera ci-après déterminé, et le cercle de Zamosc, dans la Gallicie orientale.

« L'arrondissement autour de Cracovie, sur la rive droite de la Vistule, en avant de Podgorze, aura pour tout rayon la distance de Podgorze à Wieliczka; la ligne de démarcation passera par Wieliczka, et s'appuiera, à l'ouest, sur la Scawina,

1809. Allemagne. et à l'est sur le ruisseau qui se jette dans la Vistule à Bazdagy.

« Wieliczka et tout le territoire des mines de sel appartiendront en commun à l'empereur d'Autriche et au roi de Saxe; la justice y sera rendue au nom de l'autorité municipale; il n'y aura de troupes que pour la police, et elles seront en égal nombre de chacune des deux nations. Les sels autrichiens de Wieliczka pourront être transportés sur la Vistule, à travers le duché de Varsovie, sans être tenus à aucun droit de péage. Les grains provenant de la Gallicie autrichienne pourront être exportés par la Vistule.

« Il pourra être fait entre S. M. l'empereur d'Autriche et S. M. le roi de Saxe une fixation de limites, telle que le San, depuis le point où il touche le cercle de Zamosc jusqu'à son confluent dans la Vistule, qui serve de limites aux deux États.

« 5° Il cède et abandonne à S. M. l'empereur de Russie, dans la partie la plus orientale de l'ancienne Gallicie, un territoire renfermant quatre cent mille âmes de population, dans lequel la ville de Brody ne pourra être comprise. Ce territoire sera déterminé à l'amiable entre les commissaires des deux empires.

« 4. L'ordre Teutonique ayant été supprimé dans les États de la confédération du Rhin, S. M. l'empereur d'Autriche renonce, pour S. A. I. l'archiduc Antoine, à la grande maîtrise de cet ordre dans ses États, et reconnaît la disposition faite des biens de l'ordre situés hors du territoire de l'Autriche. Il sera accordé des pensions aux employés de l'ordre.

« 5. Les dettes hypothéquées sur le sol des provinces cédées, et consenties par les états de ces provinces ou résultant des dépenses faites pour leur administration, suivront seules le sort de ces provinces.

« 6. Les provinces restituées à S. M. l'empereur d'Autriche seront administrées à son compte par les autorités autrichiennes, à partir du jour de l'échange des ratifications du présent traité, et les domaines impériaux à compter du 1er novembre prochain, quelque part qu'ils soient situés. Il est bien entendu, toutefois, que l'armée française prendra dans le pays ce que ses magasins ne pourront lui fournir pour la nourriture des troupes, l'entretien des hôpitaux, ainsi que ce qui sera nécessaire pour l'évacuation de ses malades et de ses magasins.

« Il sera fait, par les hautes parties contractantes, un arrangement relatif à toutes les contributions quelconques de guerre précédemment imposées sur les provinces autrichiennes occupées par les armées françaises et alliées; arrangement en conséquence duquel la levée desdites contributions cessera entièrement à compter du jour de l'échange des ratifications. 1809. Allemagne.

« 7. S. M. l'empereur des Français, roi d'Italie, s'engage à ne mettre aucun empêchement au commerce d'importation et d'exportation de l'Autriche par le port de Fiume, sans que cela puisse s'entendre des marchandises anglaises ou provenant du commerce anglais. Les droits de transit seront moindres pour les marchandises ainsi importées ou exportées que pour celles de toute autre nation que la nation italienne.

« On examinera s'il peut être accordé quelques avantages au commerce autrichien dans les autres ports cédés par le présent traité.

« 8. Les titres domaniaux, archives, les plans et cartes des pays, villes et forteresses cédés, seront remis dans l'espace de deux mois après l'échange des ratifications.

« 9. S. M. l'empereur d'Autriche, roi de Hongrie et de Bohême, s'engage à acquitter les intérêts annuels et arriérés des capitaux placés, soit sur le gouvernement, soit sur les états, la banque, la loterie, et autres établissements publics, par les sujets, corps et corporations de la France, du royaume d'Italie et du grand-duché de Berg.

« Des mesures seront prises pour acquitter aussi ce qui est dû au Mont-Sainte-Thérèse, devenu le Mont-Napoléon, à Milan.

« 10. S. M. l'empereur des Français s'engage à accorder un pardon plein et entier aux habitants du Tyrol et du Vorarlberg qui ont pris part à l'insurrection, lesquels ne pourront être recherchés ni dans leurs personnes ni dans leurs biens.

« S. M. l'empereur d'Autriche s'engage également à accorder un pardon plein et entier à ceux des habitants des pays dont il recouvre la possession en Gallicie, soit militaires, soit civils, soit fonctionnaires publics, soit particuliers, qui auraient pris part aux levées de troupes ou à l'organisation des

1809. Allemagne. tribunaux et administrations, ou à quelque acte que ce soit qui ait eu lieu pendant la guerre; lesquels habitants ne pourront être recherchés ni dans leurs personnes ni dans leurs biens.

« Ils auront, pendant six ans, la liberté de disposer de leurs propriétés, de quelque nature qu'elles soient, de vendre leurs terres, même celles qui sont censées inaliénables, comme les fidéicommis et les majorats; de quitter le pays et d'exporter le produit de ces ventes ou dispositions en argent comptant ou en fonds d'une autre nature, sans payer aucun droit sur leur sortie et sans éprouver ni difficulté ni empêchement.

« La même faculté est réciproquement réservée aux habitants et propriétaires des pays cédés par le présent traité, et pour le même espace de temps.

« Les habitants du duché de Varsovie possessionnés dans la Gallicie autrichienne, soit fonctionnaires publics, soit particuliers, pourront en tirer leurs revenus sans avoir aucun droit à payer et sans éprouver d'empêchement.

« 11. Dans les six semaines qui suivront l'échange des ratifications du présent traité, des poteaux seront placés pour marquer l'arrondissement de Cracovie, sur la rive droite de la Vistule. Des commissaires autrichiens, français ou saxons, seront nommés à cet effet.

« Il en sera également placé, dans un délai semblable, sur la frontière de la haute Autriche, sur celle de Salzbourg, de Villach et de la Carniole, jusqu'à la Save. Les îles de la Save qui doivent appartenir à l'une ou à l'autre puissance seront déterminées d'après le thalweg de la Save. Des commissaires français et autrichiens seront nommés à cet effet.

« 12. Il sera conclu immédiatement une convention militaire pour régler les termes respectifs de l'évacuation des différentes provinces restituées à S. M. l'empereur d'Autriche. Ladite convention sera calculée de manière à ce que la Moravie soit évacuée dans quinze jours; la Hongrie, la partie de la Gallicie que conserve l'Autriche, la ville de Vienne et ses environs, dans un mois; la basse Autriche, dans deux mois, et le surplus des provinces et districts non cédés par le présent traité dans deux mois et demi, et plus tôt si faire se peut, à

compter du jour de l'échange des ratifications, tant par les troupes françaises que par celles des alliés de la France. 1809. Allemagne.

« La même convention réglera tout ce qui est relatif à l'évacuation des hôpitaux et des magasins de l'armée française, et à l'entrée des troupes autrichiennes sur le territoire abandonné par les troupes françaises et alliées, ainsi qu'à l'évacuation de la partie de la Croatie cédée à S. M. l'empereur des Français par le présent traité.

« 13. Les prisonniers de guerre faits par la France et ses alliés sur l'Autriche, et par l'Autriche sur la France et ses alliés, et qui n'ont pas encore été restitués, le seront dans quarante jours, à dater de l'échange des ratifications du présent traité.

« 14. S. M. l'empereur des Français, roi d'Italie, protecteur de la Confédération du Rhin, garantit l'intégrité des possessions de S. M. l'empereur d'Autriche, roi de Hongrie et de Bohême, dans l'état où elles se trouvent d'après le présent traité.

« 15. S. M. l'empereur d'Autriche reconnaît tous les changements survenus ou qui pourraient survenir en Espagne, en Portugal et en Italie.

« 16. S. M. l'empereur d'Autriche, voulant concourir au retour de la paix maritime, adhère au système prohibitif adopté par la France et la Russie vis-à-vis de l'Angleterre pendant la guerre maritime actuelle. S. M. I. fera cesser toute relation avec la Grande-Bretagne, et se mettra, à l'égard du gouvernement anglais, dans la même position où elle était avant la guerre présente.

« 17. S. M. l'empereur des Français, roi d'Italie, et S. M. l'empereur d'Autriche, roi de Hongrie et de Bohême, conserveront entre eux le même cérémonial, quant au rang et autres étiquettes, que celui qui a été observé avant la présente guerre.

« 18. Les ratifications du présent traité seront échangées dans l'espace de six jours, ou plus tôt si faire se peut. »

Deux jours avant la ratification du traité qu'on vient de lire, Napoléon courut le danger d'être assassiné par un étudiant, en passant, le 12 octobre, la revue de sa garde sur la place d'armes du château de Schönbrunn. Un jeune homme nommé Frédéric

1809. Allemagne. Stapsz, âgé de dix-huit ans, d'une figure intéressante, douce et régulière, qui s'était tenu caché dans la foule des spectateurs, s'élançant brusquement, demanda à parler à l'empereur, qui se trouvait entre le prince de Neuchâtel et le général Rapp; celui-ci le repoussa, en lui disant d'attendre la fin de la revue; mais le regard, le ton et la contenance de ce jeune homme inspirant de la méfiance au général, il le fit arrêter et conduire au poste du château. En le fouillant on le trouva armé d'un grand couteau caché sous sa redingote. Il n'avait du reste sur lui qu'un petit livre de poche, un portrait de jeune femme et une bourse contenant quelques pièces d'or.

Le général Savary, duc de Rovigo, l'interrogea, mais il ne répondit que par ces mots : « Je voulais parler à l'empereur. » Informé de ce silence obstiné, Napoléon fit venir le coupable dans son appartement, après la parade, afin de l'interroger lui-même. Les maréchaux Bernadotte, Berthier, Duroc, et les généraux Savary et Rapp étaient présents.

« D'où êtes-vous, et depuis quand êtes-vous à Vienne, demanda l'empereur? — Je suis de Naumburg, et j'habite Vienne depuis dix jours. — Que me vouliez-vous? — Vous demander la paix, et vous prouver qu'elle est indispensable. — Pensez-vous que j'eusse voulu écouter un homme sans caractère et sans mission? — En ce cas, je vous aurais poignardé. — Quel mal vous ai-je fait? — Vous opprimez ma patrie et le monde entier; si vous ne faites point la paix, votre mort est nécessaire au bonheur de l'humanité; en vous tuant, j'aurais fait la plus belle action qu'un homme d'honneur puisse entreprendre... Mais j'admire vos talents; je comptais sur votre raison, et, avant de vous frapper, je voulais vous convaincre. — Est-ce la religion qui a pu vous déterminer? — Non; mon père, ministre protestant, ignore mon projet; je ne l'ai communiqué à personne; je n'ai reçu de conseils de qui que ce soit; seul, depuis deux ans, je médite votre changement ou votre mort. — Étiez-vous à Erfurth quand j'y suis allé l'année dernière? — Je vous y ai vu trois fois. — Pourquoi ne m'avez-vous pas tué alors? — Vous laissiez respirer mon pays; je croyais la paix assurée, et je ne voyais en vous qu'un grand homme. — Connaissez-vous Schneider et Schill? — Non. — Êtes-vous franc-maçon, illu-

miné? — Non. — Vous connaissez l'histoire de Brutus? — Il y eut deux Romains de ce nom; le dernier est mort pour la liberté. — Avez-vous eu connaissance de la conspiration de Moreau et de Pichegru? — Les papiers publics m'en ont instruit. — Que pensez-vous de ces hommes? — Ils ne travaillaient que pour eux et craignaient de mourir. — On a trouvé sur vous un portrait : quelle est cette femme? — Ma meilleure amie, la fille adoptive de mon vertueux père. — Quoi! votre cœur est ouvert à des sentimens si doux, et vous n'avez pas craint d'affliger, de perdre les êtres que vous aimez, en devenant un assassin? — J'ai cédé à une voix plus forte que ma tendresse. — Mais, en me frappant au milieu de mon armée, pensiez-vous échapper? — Je suis étonné, en effet, d'exister encore. — Si je vous faisais grâce, quel usage feriez-vous de votre liberté? — Mon projet a échoué, vous êtes sur vos gardes.... Je m'en retournerais paisiblement dans ma famille. »

1809. Allemagne.

Napoléon fit appeler alors son premier médecin, Corvisart, et lui demanda s'il ne trouvait pas dans ce jeune homme quelque signe de démence. Après l'avoir examiné avec soin, le médecin répondit qu'il ne trouvait pas même en lui les signes d'une forte émotion. L'empereur songea un instant à faire grâce au coupable; puis, réfléchissant qu'il fallait effrayer les jeunes fanatiques allemands, il livra Stapsz à une commission militaire, qui le condamna à mort.

Le malheureux resta deux jours dans une salle avec deux gendarmes; il se promenait avec tranquillité, et s'agenouillait de temps en temps pour prier Dieu. On lui avait apporté, avec son dîner, un couteau de table. Il le prit et le considéra froidement; un gendarme voulut le lui ôter des mains; il le rendit en disant : « Ne craignez rien; je me ferais plus de mal que vous ne m'en ferez. » Le lendemain il entendit tirer le canon et en demanda la cause. « C'est la paix, lui dit-on. — La paix! Ne me trompez-vous point? » On l'assura que rien n'était plus véritable. Il se livra alors à des transports de joie; des larmes s'échappèrent ensuite de ses yeux; il se jeta à genoux, pria avec ferveur, et se relevant : « Je mourrai plus tranquille. » Le 27 octobre, à sept heures du matin, on vint le chercher pour être fusillé; il dit à l'officier qui lui annonça son sort : « Mon-

1809. Allemagne. sieur, je ne vous demande qu'une grâce : c'est de n'être point lié. » On la lui accorda, il marcha librement et mourut avec calme[1].

Napoléon quitta le château de Schönbrunn dans la nuit du 15 octobre, et arriva le 26 au palais de Fontainebleau. Trois jours après, la paix avec l'Autriche fut publiée dans Paris avec le cérémonial et les solennités d'usage en pareille circonstance. Il est inutile de dire avec quel enthousiasme cette paix fut accueillie par les Français de toutes les classes. Déjà la nation commençait à se lasser des guerres où la politique de son souverain l'entraînait sans cesse; elle espérait que la dernière leçon donnée à l'Autriche serait pour les autres puissances de l'Europe un avertissement de rester en paix; que Napoléon, pouvant désormais disposer de toutes ses forces, terminerait en peu de temps la guerre d'Espagne, déjà si meurtrière, et contraindrait enfin l'Angleterre à entrer en négociations. Flatteuse illusion, que l'ambition toujours croissante de Napoléon et la haine constamment active que lui portait la Grande-Bretagne ne devaient pas tarder à faire évanouir !

A son retour à Paris, l'empereur prit la résolution de divorcer, Joséphine ne pouvant pas lui donner un héritier direct de la couronne impériale. Un mariage avec la cour de Russie semblait le parti le plus convenable dans les circonstances où se trouvait la France depuis l'alliance de Tilsitt, et à Erfurth, où il fut déjà question d'un divorce, l'empereur Alexandre avait paru tout disposé à consentir à l'union de Napoléon avec sa sœur la grande-duchesse Anne, qui restait à marier. Il n'avait paru prévoir de difficultés que de la part de sa mère; mais il avait promis ses bons offices en cas d'opposition à ses sentiments personnels.

Le 16 décembre 1809, un sénatus-consulte déclara dissous le mariage de Napoléon avec Joséphine. L'Église fléchit à son tour; l'officialité de Paris prononça la nullité du mariage religieux. La victime de cet événement, à qui sa juste douleur aurait dû sauver l'humiliation de figurer dans les apprêts de sa

[1] Cette tentative d'assassinat, sur laquelle les journaux français du temps ont gardé un profond silence, a été racontée bien diversement; les détails qu'on vient de lire paraissent être ce qu'il y a de plus authentique sur cet événement.

chute, fut elle-même forcée de venir déclarer, en présence de tous les membres de la famille Bonaparte présents à Paris et réunis dans le cabinet de l'empereur aux Tuileries, « que, ne « conservant aucun espoir d'avoir des enfants qui puissent sa- « tisfaire les besoins de la politique de son époux et l'intérêt « de la France, elle se plaît à lui donner la plus grande preuve « d'attachement et de dévouement qui ait été donnée sur la « terre. »

1809. Allemagne.

L'empereur était donc libre de choisir une nouvelle épouse. Dès le 22 novembre, M. de Caulaincourt, ambassadeur de France à Saint-Pétersbourg, fut chargé de demander confidentiellement à l'empereur Alexandre si l'on pouvait compter sur sa sœur, la grande-duchesse Anne. Napoléon attendait avec impatience la réponse d'Alexandre, qui présentait à l'ambassadeur français comme à peu près certain le consentement de l'impératrice mère et comme assuré celui de sa sœur; mais il demandait encore quelque temps pour s'expliquer d'une manière définitive, et, l'époque écoulée, il réclamait encore des délais. Ces lenteurs calculées finirent par impatienter Napoléon. Il avait alors à choisir entre les maisons de Saxe et d'Autriche, qui éprouvaient le plus vif désir de s'allier à lui. Il finit donc par rompre avec la Russie, dont l'hésitation vraie ou calculée blessait son orgueil, et avait pour motif manifeste la crainte de voir rétablir un jour le royaume de Pologne. Avant de s'engager définitivement quant au mariage, la cour de Russie exigeait une convention stipulant que la Pologne ne serait jamais reconstituée en royaume indépendant, et que les noms de *Pologne* et de *Polonais* seraient effacés de la langue des nations. Napoléon repoussa avec indignation de pareilles exigences. Les dernières dépêches de M. de Caulaincourt étaient arrivées le 6 février 1810; le soir même on fit demander à l'ambassadeur d'Autriche, le prince de Schwarzenberg, s'il était prêt à signer un contrat de mariage. Sur sa réponse affirmative, le contrat de mariage de Napoléon avec l'archiduchesse Marie-Louise, fille aînée de l'empereur François II, fut signé le lendemain 7 aux Tuileries.

Nous croyons devoir terminer ce dernier chapitre de la guerre d'Autriche par le précis de quelques événements épisodiques

1809. Allemagne. qui n'ont pu trouver place, à leur date, dans le cours de notre narration principale.

Incursion du major Schill, chef de partisans, dans le nord de l'Allemagne; il est défait et tué dans Stralsund (1). — Le

[1] Schill était né, en 1773, à Sothof, près de Josephstadt, dans la haute Silésie. Son père, habile partisan, s'était distingué dans la guerre de Sept-Ans, d'abord au service de l'Autriche, ensuite à celui de Saxe, et plus tard à celui de Frédéric II. Le jeune Schill entra de bonne heure dans le régiment de dragons d'Anspach-Bayreuth, devenu ensuite dragons de la reine. Son avancement ne fut pas rapide : il n'était encore que second lieutenant à l'époque de la guerre de 1806. Blessé à la bataille d'Auerstaedt et entraîné dans la déroute générale, il gagna avec peine Magdeburg et ensuite Colberg. Cette place était menacée d'un siége auquel elle n'était pas préparée. Sans attendre son entière guérison, Schill s'offrit au gouverneur, le colonel de Loucadou, pour entreprendre quelques courses aux environs de la forteresse, dans le but d'inquiéter l'ennemi, d'apprendre des nouvelles, et d'enlever divers objets des magasins du roi, les caisses publiques et autres approvisionnements pour les besoins de la place. Il obtient avec peine quelques hommes de bonne volonté avec lesquels il commença une série de sorties qui réussirent presque toujours et procurèrent un riche butin. Sa troupe s'étant accrue rapidement d'un grand nombre de volontaires, Schill étendit ses courses jusqu'à l'Oder. Vers la fin de janvier 1807, il obtint du roi de Prusse l'autorisation de former un corps franc placé sous ses ordres immédiats pour faire la guerre de partisans dans toute la Poméranie. En moins d'un mois, son infatigable activité parvint à organiser, équiper, armer, monter et mettre en campagne quatre escadrons de hussards, une compagnie de chasseurs à cheval et quelques troupes d'infanterie légère, en tout environ 1,000 hommes, commandés par d'habiles officiers, avec quelques petites pièces de campagne. Mais le moment n'était plus favorable aux courses ni aux entreprises des partisans; car non-seulement plusieurs détachements français s'avançaient de Stettin, mais la division Teulié, forte de 5,000 hommes venant d'Italie, s'approchait de l'Oder et marchait sur Colberg, pour rejeter dans cette place les détachements prussiens qui s'avançaient jusque sur le bas Oder. Le 14 février Schill se porta sur la petite ville de Naugard, où il s'établit avec sa troupe. Le 16, il attaqua l'avant-garde de la division Teulié; le général Bonfanti repoussa vivement cette attaque et força Schill à se retirer sur Naugard. Les Prussiens avaient pris une bonne position et construit une redoute au milieu d'un marais; mais, attaqués le 18 par le gros de la division, la redoute fut emportée par les fusiliers de la garde. Chargé par la cavalerie, Schill perdit ses canons, plus de 200 prisonniers, et laissa une centaine de morts sur le champ de bataille. Il se retira, par Greifenberg et Neubrück, à Sellnow, près de Colberg. Le général Teulié forma le blocus de cette place sur les deux rives de la Persante et s'empara le 19 mars du village de Sellnow, ce qui força les

régiment de hussards que commandait le major Schill faisait partie de la garnison de Berlin depuis le mois de décembre 1808. Pendant son séjour dans cette capitale, Schill, entouré d'une jeunesse exaltée et enthousiaste, de ce que l'on appelait alors les *illuminés*, prit une part active à la formation de la secte du *Tugenbund*. Cette société secrète, qui vouait une haine implacable à Napoléon, n'attendait qu'une occasion favorable dont la Prusse profiterait pour se déclarer de nouveau contre le dominateur de l'Allemagne. Cette occasion parut enfin se présenter en avril 1809, lors de la déclaration de guerre de l'Autriche. Mais l'épuisement de la Prusse commandait alors une politique trop circonspecte pour que le gouvernement adoptât les idées de ce parti, qui, comptant sur le mécontentement général en Allemagne, prétendait que, malgré la conviction qu'elle avait de sa faiblesse, la Prusse devait prendre une part active à cette guerre. Schill se montrait un des plus zélés promoteurs de ces idées exaltées. Il avait alors trente-six ans; il était sans instruction, sans grands talents militaires, n'ayant pas même, au dire de ceux qui l'ont connu particulièrement, la capacité d'un bon chef de partisans; mais il était très-brave et d'une audace extraordinaire. Quelque temps auparavant, il avait été invité et même sommé par les paysans de plusieurs communes du comté de Ravensberg de les aider dans l'insurrection qu'ils méditaient. Il savait qu'un semblable mouvement était préparé dans la Hesse par le colonel Dörnberg, et qu'un sourd mécontentement fermentait dans tout le royaume de Westphalie. De Königsberg même, où résidait encore la cour de Prusse, il recevait des communications indirectes qui insinuaient que le moment était venu de tenter quelque chose de décisif. Sans plus

1809.
Allemagne.

troupes de Schill à gagner le bois de Maikuhle, situé à l'embouchure et sur la rive gauche de la Persante; elles y restèrent pendant le siége, dont le maréchal Mortier vint prendre le commandement dans les premiers jours de mai, et auquel mit fin la paix de Tilsitt. Le roi de Prusse, voulant récompenser les services de Schill, le promut au grade de major et forma de ses troupes un régiment de hussards dont Schill prit le commandement. On verra, ci-dessus, ce hardi partisan compromettre de brillants et glorieux antécédents dans une folle et ridicule entreprise qui lui coûta la vie.

1809. Allemagne. délibérer, Schill prit sur-le-champ son parti. Sous le prétexte de faire manœuvrer son régiment, il le fit sortir de Berlin le 28 avril et ne revint plus. Ce ne fut que sur le champ de manœuvre que, dans une chaleureuse allocution, il dévoila à ses officiers le vrai motif de sa sortie de Berlin, motif auquel S. M. ne refuserait pas son approbation tacite. Tous l'approuvèrent sans restriction et même avec enthousiasme. Une compagnie d'infanterie légère courut le rejoindre par des chemins détournés, et plusieurs officiers en non activité vinrent se réunir à lui. Sans plus tarder, Schill se mit en marche vers l'Elbe, prit, par Brück et Niemeck, la direction de Wittenberg, et arriva le 1er mai devant cette place, qui n'avait pour garnison qu'un dépôt de troupes saxonnes et qui renfermait plusieurs millions dans ses caisses ainsi qu'un nombreux matériel d'artillerie de campagne. Le commandant de la place, instruit le matin de bonne heure qu'un détachement de troupes prussiennes avait franchi la frontière, s'était mis en défense, avait fait remplir d'eau les fossés, et refusa le passage à travers la ville; il permit seulement aux Prussiens de longer le glacis jusqu'au pont de l'Elbe, ce que, sans cette permission, ils n'auraient pu obtenir qu'au prix d'une perte d'hommes qui aurait peut-être été fort considérable. Cette froide réception prouva à Schill qu'il ne fallait pas compter sur l'appui des Saxons. Il se dirigea de là sur Dessau, Köthen et Bernburg, où il apprit, le 4 mai, que l'insurrection des Hessois avait été comprimée et que Napoléon avait déjà battu et dispersé l'armée autrichienne à Tann, Abensberg, Eggmühl et Ratisbonne. Cette dernière nouvelle le consterna et ébranla fortement la confiance qu'il avait conservée jusqu'alors. Sommé de s'expliquer sur une levée de boucliers aussi inattendue, le gouvernement prussien déclina sa participation aux entreprises de Schill, le déclara déserteur et proscrit. Il fallait cependant prendre un parti après s'être autant compromis. Le 4 mai Schill assembla ses officiers à Bernburg, et leur demanda s'il convenait de repasser à la rive droite de l'Elbe et de renoncer à l'entreprise. Cette ouverture donna lieu à de vives contestations : tout ne paraissait pas encore perdu dans la Hesse; l'esprit public en Westphalie offrait un vaste champ aux espérances; le nord de l'Allemagne paraissait at-

franchi de troupes étrangères, et le moment semblait favorable aux courses de partisans; l'Ost-Frise surtout, pays riche et d'abondantes ressources, pouvait être facilement occupé, et, quoi qu'il pût arriver, assurait une retraite jusqu'à la mer pour passer en Angleterre. Il fut donc résolu qu'on poursuivrait la marche. 1809. Allemagne.

Le gouvernement westphalien, informé par le général Michaud, gouverneur de Magdeburg, de l'incursion de Schill, prit sur-le-champ des mesures pour en arrêter les progrès. Le 1er régiment de ligne westphalien partit en poste de Cassel pour Magdeburg. Sans s'être encore décidé pour aucun des partis proposés dans le conseil tenu avec ses officiers, Schill se dirigea sur Borna. A deux lieues de cette ville il arriva en présence d'un détachement que le général Michaud avait fait sortir de Magdeburg pour aller en reconnaissance. Ce détachement se composait de deux compagnies de voltigeurs français, commandées par le colonel Wauthier, et de quatre compagnies de Westphaliens, conduites par le général Uslar, aide de camp du roi Jérôme, avec deux pièces de canon. Le général Uslar, arrivé au village de Dodendorf, au lieu de s'y arrêter et de prendre position derrière le ruisseau marécageux du Sülzbach, s'avança sans précaution jusqu'au delà du village, à la rencontre de la cavalerie de Schill. Le 5 les deux troupes se trouvèrent en présence. Schill essaya de parlementer pour attirer à lui les soldats westphaliens; mais ses envoyés furent reçus par une décharge à bout portant de la part des voltigeurs français, qui leur tua un officier. L'aide de camp du roi Jérôme, qui ne s'aperçut pas de la ruse de Schill, ordonna de cesser le feu. C'en était fait des cinq compagnies de la garnison de Magdeburg sans le courage et la présence d'esprit du colonel Wauthier, qui forma sur-le-champ ses compagnies en carré, déclara au général Uslar qu'il ne le reconnaissait plus pour chef, et fit commencer un feu roulant si bien dirigé qu'il obligea d'abord l'ennemi à reculer avec une perte considérable. De leur côté les Westphaliens, suivant l'exemple des Français, se formèrent en deux carrés. Schill, ne pouvant plus reculer dans les circonstances où il se trouvait, chargea les deux carrés westphaliens, qu'il enfonça, tandis que les Français se retiraient en ordre sur Dodendorf, qu'ils occupèrent. Le co-

1809. Allemagne. lonel Wauthier fut blessé mortellement dans cette action. Les Westphaliens y laissèrent environ 170 prisonniers et leur artillerie, que l'ennemi ne put emmener. Ce stérile avantage coûta cher à Schill, qui perdit 9 officiers et 70 hommes.

Immédiatement après ce combat, Schill, en décrivant un demi-cercle autour de Magdeburg, se porta sur Wanzleben, et de là, au lieu de continuer sa marche sur Brunswick, il se dirigea sur Tangermünde et dans l'Altmark, où il tenta vainement de soulever le peuple au moyen de proclamations qui ne séduisirent personne. Dans les journées du 6 au 8 mai, il atteignit par Neuhaldensleben les environs de Stendal et d'Arneburg, où il s'arrêta pendant six jours. Ce fut là qu'il apprit que le gouvernement westphalien, par un manifeste affiché à Cassel, le déclarait, lui et sa troupe, voleurs de grands chemins, perturbateurs du repos public, et mettait sa tête à prix, et qu'enfin le gouvernement prussien avait décliné sa participation à son entreprise. Bien qu'il vît arriver de divers points de nombreux renforts en cavalerie et en infanterie, Schill ne pouvait plus se faire illusion sur sa position, qui de jour en jour devenait plus précaire. Son intention était de se retirer à Dömitz et de faire de ce petit fort un poste assuré pour ses opérations ultérieures. Il y marcha en effet le 13, par Werden et Gardow, et, deux jours après, un détachement qui descendit l'Elbe enleva ce poste gardé par 60 soldats mecklenbourgeois; mais, abandonnant bientôt ce premier plan, il résolut de gagner les côtes de la Baltique pour se mettre en communication avec la flotte anglaise. C'est alors qu'il se dirigea sur Stralsund. Il ne devait pas éprouver beaucoup de résistance en se portant dans cette direction; car, avec le faible contingent mecklenbourgeois de la Confédération rhénane, il ne se trouvait dans la Poméranie suédoise qu'un escadron de lanciers polonais et une centaine d'artilleurs français. Mais, d'un autre côté, une division westphalienne, aux ordres du général d'Albignac, marchait sur Dömitz, où Schill avait laissé une garnison de 400 hommes, et le général Gratien, avec une division hollandaise, se dirigeait sur le bas Elbe. Un corps danois qui était dans le Holstein, aux ordres du général Ewald, devait aussi prendre part à cette guerre contre le major Schill.

Celui-ci marcha, du 18 au 20 mai, à Wismar; deux jours après, à Rostock, et le 24 à Damgarten. Le général Candras, gouverneur de la Poméranie suédoise, avait réparti ses troupes à Tribsees, Richtenberg et Damgarten, où 700 hommes mal armés et mal approvisionnés, avec deux pièces de canon, devaient défendre le passage de la Recknitz, dont le pont avait été rompu. C'est aussi ce qu'ils firent pendant quelques heures; mais une compagnie de Schill, ayant gagné la rive droite à Freudenberg, parut inopinément sur le flanc de la troupe de Candras et la força à se retirer. Le pont fut rétabli sur-le-champ, et cette troupe, poursuivie à outrance, fut forcée de déposer les armes. Celles qui étaient à Tribsees et à Richtenberg se retirèrent jusqu'à la frontière prussienne avec le général Candras. Le 25, le corps de Schill arriva à Stralsund, occupé seulement par 150 canonniers français, qui, retranchés dans leur caserne, se firent tuer jusqu'au dernier homme plutôt que de se rendre. Sur-le-champ Schill fit élever des redoutes sur les ruines des anciennes fortifications que le maréchal Brune avait fait démolir; mais le développement des ouvrages de la place n'était pas en rapport avec le petit nombre de leurs défenseurs, qui ne dépassait pas 2,000 hommes. Diverses tentatives pour établir des relations avec la flotte anglaise échouèrent, car elle avait disparu de ces parages. 1809. Allemagne.

Dès le 20 mai, l'avant-garde de la colonne westphalienne du général d'Albignac s'était montrée à la rive gauche de l'Elbe, en face de Dömitz, et avait tenu depuis lors la garnison en haleine. Le 24 le général westphalien fit traverser le fleuve à ses troupes sous la protection de son artillerie et occupa le fort de Dömitz, que les 400 hommes de Schill évacuèrent après une vive résistance. Ils se retirèrent, presque sans perte, sur Rostock, par Grabow, Kriwitz et Lützow, et s'embarquèrent le 27 à Warnemünde, à la nouvelle de l'approche de la division Gratien. Celle-ci, qui venait de Lüneburg, passa l'Elbe le 23 à Zollenspiker, et marcha à Ratzeburg, où elle fut jointe par 1,500 Danois. Ce renfort porta à 7,000 hommes le corps expéditionnaire du général Gratien, qui se dirigea immédiatement, par Wismar, Rostock et Richtenberg, sur Stralsund, où il arriva le 31 mai avant midi.

1809. Allemagne. Du côté de la terre ferme, Stralsund, entouré des lacs Knieper et Franken, n'est abordable que par trois digues : celle du sud, qui conduit à la porte dite Frankenthor; celle de l'ouest, qui conduit à la porte dite Tribseerthor, et celle du nord, qui mène à la porte appelée Knieperthor. Les deux premières étaient à l'abri d'un coup de main; mais la dernière nécessitait encore plusieurs jours de travail pour être mise en état de résister à une attaque de vive force. Le gros de l'infanterie de Schill occupait la porte de Knieper, où il s'attendait bien à être attaqué; la cavalerie était en réserve sur la place appelée Alten Markt. Les dispositions prises par le général Gratien prouvèrent qu'il connaissait l'état de la place; car, tandis qu'un faible détachement faisait des démonstrations au côté sud, un autre détachement plus considérable attaqua la porte de Tribsees. Le reste de la division, couvert, autant que possible, par quelques mouvements de terrain, s'avança le long de la côte, pour porter le coup décisif sur la porte de Knieper. Arrêtés pendant quelque temps par le feu de douze pièces, 6,000 Hollandais et Danois enlevèrent d'assaut les ouvrages encore imparfaits de ce côté, et pénétrèrent dans la ville malgré la plus vive résistance. On se battit avec fureur dans les rues. La réserve de Schill, surprise tout à coup par la cavalerie danoise, était aux prises avec elle quand, instruit de ce qui se passait sur l'Alten Markt, il accourut de la porte de Knieper. C'est alors que commença un combat à outrance. Schill était partout où la mêlée s'engageait avec le plus d'opiniâtreté, et d'un coup de sabre renversa de son cheval le général hollandais Carteret. Mais, blessé déjà plusieurs fois, exténué et d'une pâleur mortelle, se tenant à peine à cheval, il fut atteint, en se retirant par une rue latérale, de plusieurs coups de feu qui le renversèrent. Il fut achevé par des chasseurs hollandais qui le taillèrent en pièces et le rendirent méconnaissable. Environ 600 hommes de son corps restèrent prisonniers, 16 officiers et 170 cavaliers s'ouvrirent un passage le sabre à la main, et parvinrent à gagner la frontière, d'où le gouvernement prussien les fit interner. Les officiers furent cassés de leurs grades et enfermés, pour plus ou moins de temps, dans des forteresses. Ceux qui avaient été faits prisonniers furent fusillés à Wesel au nombre de douze, et les soldats

envoyés au bagne de Toulon[1]. L'identité de Schill fut difficilement constatée, tant il était défiguré. Sa tête, conservée dans de l'esprit de vin, fut envoyée à Cassel; plus tard elle fut portée en Hollande et placée dans un musée d'histoire naturelle de Leyde, où elle se trouvait encore quinze ans après l'affaire de Stralsund. La mort de Schill dispersa le reste de ses partisans, et dissipa les vives inquiétudes que ce chef de bande avait fait naître en Saxe et en Westphalie. 1809. Allemagne.

Il est vraisemblable que cette entreprise du major prussien tenait à une vaste conspiration qui embrassait tout le nord de l'Allemagne, et que sa maladresse fit avorter. Quoiqu'on n'ait jamais eu de renseignements bien positifs à cet égard, les esprits étaient montés, et l'on paraissait disposé sur beaucoup de points à renouveler, à l'égard des Français, la catastrophe des vêpres siciliennes.

Les Hessois étaient, à la même époque, en pleine insurrection. Le tocsin sonnait dans un grand nombre de villages, et 20,000 paysans armés marchaient, dans différentes directions, sur la ville de Cassel. Mais le général français Eblé, alors ministre de la guerre du roi de Westphalie, réussit, par ses sages mesures et son activité, à étouffer ce mouvement avant qu'il n'eût pris de grands développements.

Italie. Juin-Juillet.

Diversion tentée par les Anglais pendant la guerre avec l'Autriche; expédition du général Stuart sur les côtes du royaume de Naples. — On a vu dans la proclamation adressée par l'archiduc Charles aux peuples de la monarchie autrichienne, à l'ouverture de la campagne, que la cour de Vienne donnait à entendre qu'elle serait secondée dans cette nouvelle lutte par l'une des grandes puissances de l'Europe[2]. C'était désigner assez clairement l'Angleterre, puisque la France se trouvait alors en paix avec les autres gouvernements. Toutefois, l'archiduc avait enveloppé d'un certain mystère cette déclaration encourageante, soit parce que les bases de cette alliance

[1] Ils furent mis en liberté au mois de mai 1814, après l'abdication de Napoléon, et rendus au roi de Prusse.

[2] « Bientôt des troupes étrangères se joindront à nous pour combattre l'ennemi commun. » (Voyez page 62.)

1809. Italie. n'étaient pas encore arrêtées, soit peut-être, ainsi qu'on l'a pensé dans le temps, que le cabinet de Vienne voulût laisser supposer que la coopération annoncée viendrait de la Russie ou de la Prusse, bien plus en position l'une et l'autre[1] de secourir l'Autriche dans ses efforts contre Napoléon.

Les événements ne tardèrent pas à démontrer que la Russie et la Prusse ne prendraient point parti pour l'Autriche dans la nouvelle guerre. L'empereur Alexandre, fidèle au traité de Tilsitt et aux conventions d'Erfurth, crut même devoir armer, en faveur de son allié, l'empereur des Français, pour arrêter l'invasion du grand-duché de Varsovie par les troupes autrichiennes, et l'on vit le cabinet de Saint-James se préparer seul à agir dans les intérêts de celui de Vienne.

Il fut arrêté entre les deux gouvernements que, tandis que l'Autriche mettrait en mouvement toutes ses forces en Allemagne, en Pologne et en Italie, pour combattre l'ennemi commun, l'Angleterre chercherait à diviser celles de la France en les attirant à la fois sur les côtes des royaumes de Naples et de Hollande et des départements septentrionaux de l'empire, qu'elle menacerait pas des armements formidables. Les deux cabinets comptaient d'autant mieux sur le succès de ces diversions que leurs agents, dans les pays dont nous parlons, leur avaient encore exagéré les dispositions particulières des habitants, qu'ils désignaient, en masse, comme impatients de secouer le joug tyrannique imposé par Napoléon. En effet, au moment même où l'alliance entre l'Autriche et l'Angleterre se renouait ainsi, les deux provinces des Abruzzes et de la Calabre, dans le royaume de Naples, étaient de nouveau en insurrection contre le roi Joachim Murat, et l'on pouvait croire avec quelque raison que, si les mécontents se voyaient une fois assurés d'une forte protection, ils auraient forcé l'empereur des Français à distraire une grande partie des troupes sous les ordres du prince vice-roi d'Italie pour maintenir son beau-frère sur le trône qu'il lui avait donné.

[1] On trouve dans le tome septième de la *Correspondance inédite de Napoléon*, imprimée chez C.-L.-F. Panckoucke, plusieurs lettres qui jettent un grand jour sur les dispositions du cabinet de Berlin à cette époque, et qui confirment notre assertion. (Voyez p. 395 et suiv., jusqu'à la p. 420 de ce volume.)

Les espérances que donnait l'expédition projetée sur les côtes de la Hollande et à l'embouchure de l'Escaut étaient encore plus positives : on savait que la Hollande se plaignait hautement d'être soumise au système prohibitif imposé par le monarque français ; et, quoique la masse du peuple parût attachée au roi qui la gouvernait avec une douceur exemplaire, un grand nombre d'habitants étaient disposés, par calcul, à se joindre au parti qui promettait de rétablir les bases de l'ancienne prospérité nationale. 1809. Italie

Le port d'Anvers et une partie des côtes du nord de la France étaient sans défense ; presque toutes les places frontières étaient désarmées et sans garnisons ; tous les dépôts étaient vides, et il fallait un laps de temps assez considérable pour que le gouvernement français pût réunir les moyens de s'opposer aux progrès d'une invasion vivement exécutée.

Ces considérations avaient décidé l'Angleterre à tenter les deux expéditions dont nous parlons, et où elle trouvait d'ailleurs, pour elle-même, un avantage réel.

Le général Stuart, qui commandait les troupes que le cabinet de Saint-James n'avait point cessé d'entretenir en Sicile, autant pour la défense de cette île que dans l'espoir de reconquérir un jour le royaume de Naples, eut ordre de se concerter avec la cour de Palerme pour les préparatifs de la première de ces expéditions, tandis que le ministère britannique accélérait, de son côté, l'armement destiné contre les côtes de la Hollande. Rien ne fut négligé pour que celui-ci répondit à l'importance des résultats qu'on en attendait. L'or, les hommes, les navires furent prodigués ; mais, par une suite de cette espèce de fatalité qui semblait s'attacher aux entreprises de ce genre tentées jusqu'alors par la Grande-Bretagne, on va voir ces deux expéditions échouer malgré toutes les mesures prises pour en assurer le succès.

Le général Stuart et le commodore Martin employèrent plus de quatre mois à faire leurs préparatifs en Sicile ; le roi Joachim en fut informé ; longtemps avant que les Anglais fussent en état d'agir, il connaissait déjà tout le secret de l'entreprise et faisait ses dispositions pour la repousser. Les troupes françaises stationnées dans le royaume de Naples, après avoir rétabli la tranquillité dans la Calabre et dans les Abruzzes, eurent ordre

1809. Italie. de se concentrer et de venir occuper les côtes; des levées extraordinaires furent ordonnées et exécutées avec rigueur; on établit plusieurs camps autour de la capitale, et le roi, qui connaissait la guerre et qui l'avait faite avec distinction, s'occupa du soin de donner à ses nouvelles troupes l'organisation et la discipline qui assurent le succès des armes. Ami du faste et de la représentation, Murat s'était déjà entouré d'une garde d'honneur composée de tous les fils des plus riches seigneurs, propriétaires et négociants de son royaume. La politique était entrée aussi pour beaucoup dans la création de ce corps d'élite; le roi avait voulu s'assurer des dispositions des personnages les plus marquants entre ses sujets, et les fils étaient comme des otages qui répondaient de la fidélité des pères. Murat, entouré de ces gardes, magnifiquement équipés, passait de fréquentes revues, et cherchait, par l'appât des titres et des récompenses militaires, à exciter l'ardeur des officiers et des soldats. En même temps la plus grande activité régnait dans les arsenaux et dans les autres établissements militaires; la capitale, devenue le centre de tous les préparatifs de défense, paraissait une ville de guerre. Il était difficile que le général Stuart pût surprendre un adversaire qui se tenait aussi bien sur ses gardes.

L'expédition anglaise apparut enfin au commencement du mois de juin, et les vigies napolitaines la signalèrent en pleine mer le 12. Lorsqu'elle arriva en vue de Naples, la marine du roi Joachim put facilement en reconnaître la force. Elle était de deux cents voiles, parmi lesquelles deux vaisseaux de ligne, cinq frégates, plusieurs bricks et cutters, et un grand nombre de chaloupes canonnières. Le surplus se composait de bâtiments de transport, chargés de troupes, de chevaux, de munitions, et de tout l'attirail d'un grand débarquement. L'armée d'expédition, forte de 15,000 combattants, était composée de troupes anglaises et siciliennes, dans une proportion à peu près égale. Il y avait en outre un grand nombre d'officiers isolés et à la suite, qui, tous brevetés par le roi Ferdinand, devaient, aussitôt après le débarquement, s'occuper d'enrégimenter les habitants, qu'on supposait prêts à se lever en foule à l'apparition de la flotte. Le gouvernement britannique avait même fait confectionner vingt mille habits pour cette milice future.

L'amiral anglais longea d'abord la côte de Calabre, cherchant un point favorable pour le débarquement, et épiant les signaux convenus qui devaient lui être faits de l'intérieur du pays; mais le général de division Partouneaux, qui commandait dans cette partie, avait su prendre des précautions si sévères et si bien concertées qu'aucun mécontent n'osa remuer. Quelques débarquements partiels, opérés par les bâtiments légers de la flotte, n'obtinrent aucun résultat, et furent tous repoussés avec perte par les postes français disposés sur la côte. Ces débarquements avaient, au reste, pour but principal, de répandre dans le pays des proclamations incendiaires, qui furent presque toutes ramassées par les patrouilles franco-napolitaines. Enfin la flotte, après avoir louvoyé pendant dix jours, se rabattit tout à coup sur la petite île d'Ischia, à quelques milles de Naples, et parut vouloir y opérer un débarquement. Le 25 juin, au moment où l'avant-garde de la flotte ennemie s'avançait dans le canal, entre l'île d'Ischia et celle de Procida, plusieurs chaloupes canonnières de la marine napolitaine, soutenues par une corvette et par la frégate *la Cérès*, commandée par le capitaine Bauzan, se détachèrent de la côte pour reconnaître ces bâtiments; mais elles furent bientôt entourées par des forces supérieures. L'action s'engagea à neuf heures du matin, et la flottille napolitaine soutint pendant longtemps avec avantage le feu très-violent des Anglais. Une de leurs frégates fut tellement endommagée qu'elle se vit forcée de prendre le large. Les bâtiments napolitains réussirent à se dégager et à se mettre sous la protection des batteries de Pozzuolo et de Baja.

1809.
Italie.

La corvette et la frégate, ayant reçu du roi Joachim l'ordre de rentrer dans le port de Naples, remirent bientôt à la voile, et, trompant, par des manœuvres hardies, la vigilance de l'ennemi, elles traversèrent une partie de l'escadre et gagnèrent le large pour se diriger ensuite sur Naples. La corvette napolitaine, meilleure voilière, précédait la frégate, qui suivait plus lentement; ces deux bâtiments furent joints par une frégate, une corvette et dix-huit canonnières portant du 24, et deux galiotes. Un nouvel engagement eut lieu, à quatre heures et demie du soir, à la pointe de Pausilippe et en présence de toute la population de Naples. Le vent étant venu à manquer, les

1809. Italie. Anglais tentèrent de prendre les Napolitains à l'abordage ; mais ceux-ci se défendirent avec la plus grande résolution, et, après trois heures de combat dans une position désavantageuse, la frégate et la corvette, criblées de coups de canon et presque désemparées, parvinrent cependant à entrer dans le port de Naples, aux cris répétés de vivent le roi Joachim et l'empereur Napoléon ! Murat, qui n'avait point quitté le fort de l'Uovo (l'Œuf) pendant toute l'action, descendit au port, se fit conduire à bord de la frégate, et combla d'éloges et de récompenses les marins qui venaient de soutenir si glorieusement l'honneur de son pavillon. L'une des frégates ennemies avait été mise hors de combat, et le capitaine avait eu le bras droit emporté par un boulet. Ce succès, car c'en était un d'avoir résisté à des forces aussi supérieures, coûta à la marine napolitaine 50 hommes tués et près de 120 blessés.

Sur ces entrefaites, les troupes anglo-siciliennes débarquèrent dans l'île de Procida et s'en emparèrent sans coup férir. Le lendemain 26, une division de trente chaloupes canonnières napolitaines, revenant de Gaëte à Naples, suivant l'ordre qu'elles en avaient reçu, parurent dans le canal qui sépare l'île de Procida de celle d'Ischia. Ces chaloupes, ne pouvant plus être protégées par les batteries basses de Procida, dont le feu se croise avec celui de terre ferme de Meliscola et du cap Misène, se trouvèrent entourées par les bâtiments ennemis. Le combat s'engagea dès quatre heures du matin. Les Napolitains se défendirent avec un courage égal à celui que leurs camarades avaient déployé la veille devant Naples. Un brick anglais fut brûlé par la batterie de Meliscola, une canonnière anglaise fut coulée bas et plusieurs autres très-endommagées ; mais bientôt six chaloupes napolitaines sombrèrent sous la bordée des vaisseaux ennemis, trois furent incendiées, et cinq obligées de s'échouer sur la côte ; les seize autres rentrèrent glorieusement dans le port.

A la suite de ce combat, les Anglo-Siciliens opérèrent un nouveau débarquement dans l'île d'Ischia. Six mille hommes prirent terre entre huit et neuf heures du matin, et n'eurent pas de peine à contraindre la faible garnison qui gardait les batteries de l'île à se réfugier dans le fort du château, qui fut

investi sur-le-champ. Le commandant napolitain, général Colonna, sommé d'ouvrir ses portes, répondit qu'il se défendrait jusqu'à la dernière extrémité. 1809. Italie.

Quelques jours après, le général Stuart, informé que quelques démonstrations faites par ses ordres dans le golfe de Policastro avaient attiré sur ce point le général Partouneaux avec une grande partie des forces qu'il avait à sa disposition, résolut de tenter un troisième débarquement aux environs de Scylla Les troupes qui y furent envoyées abordèrent sans résistance, et déjà elles se préparaient à attaquer le fort de Scylla lorsque le général Partouneaux accourut brusquement du point où il s'était d'abord porté, afin de s'opposer à cette nouvelle entreprise. Les Anglo-Siciliens, ne se croyant pas assez nombreux pour résister à cet adversaire, se rembarquèrent avec tant de précipitation qu'ils abandonnèrent sur le rivage tout leur attirail de siége, une grande quantité de projectiles, des munitions, des tonneaux de biscuit et de viande salée, etc. Deux cents cavaliers anglais, détachés dans l'intérieur des terres, furent coupés et faits prisonniers par le général Cavaignac.

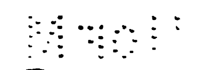
L'occupation des îles de Procida et d'Ischia et la tentative sur Scylla furent à peu près les seules opérations du général Stuart. Depuis le 1er jusqu'au 22 juillet, la flotte anglaise continua à croiser sur les côtes du royaume de Naples et tint en haleine les troupes chargées de les défendre. De temps à autre elle faisait des démonstrations de débarquement, qui se bornaient toujours à jeter sur le rivage quelques-uns de ces bandits ou gens sans aveu qui s'étaient signalés dans les campagnes précédentes par leurs brigandages, par la dévastation des propriétés et par des assassinats partiels. On sait que l'emploi de ces moyens auxiliaires était familier au gouvernement sicilien, et que les Anglais s'y prêtaient avec complaisance. Ces misérables, ainsi débarqués sur les côtes de la Calabre, s'occupaient bien mieux de leur ancien métier de voleurs ou de sicaires que d'accroître le nombre des partisans du roi Ferdinand. Ils ne réussirent qu'à rassembler quelques hommes de leur trempe, et les excès commis par cette association de brigands furent plus favorables aux intérêts du roi Joachim que ne l'auraient été quelques milliers de soldats de plus dans son armée. Ils inspirèrent aux habitants

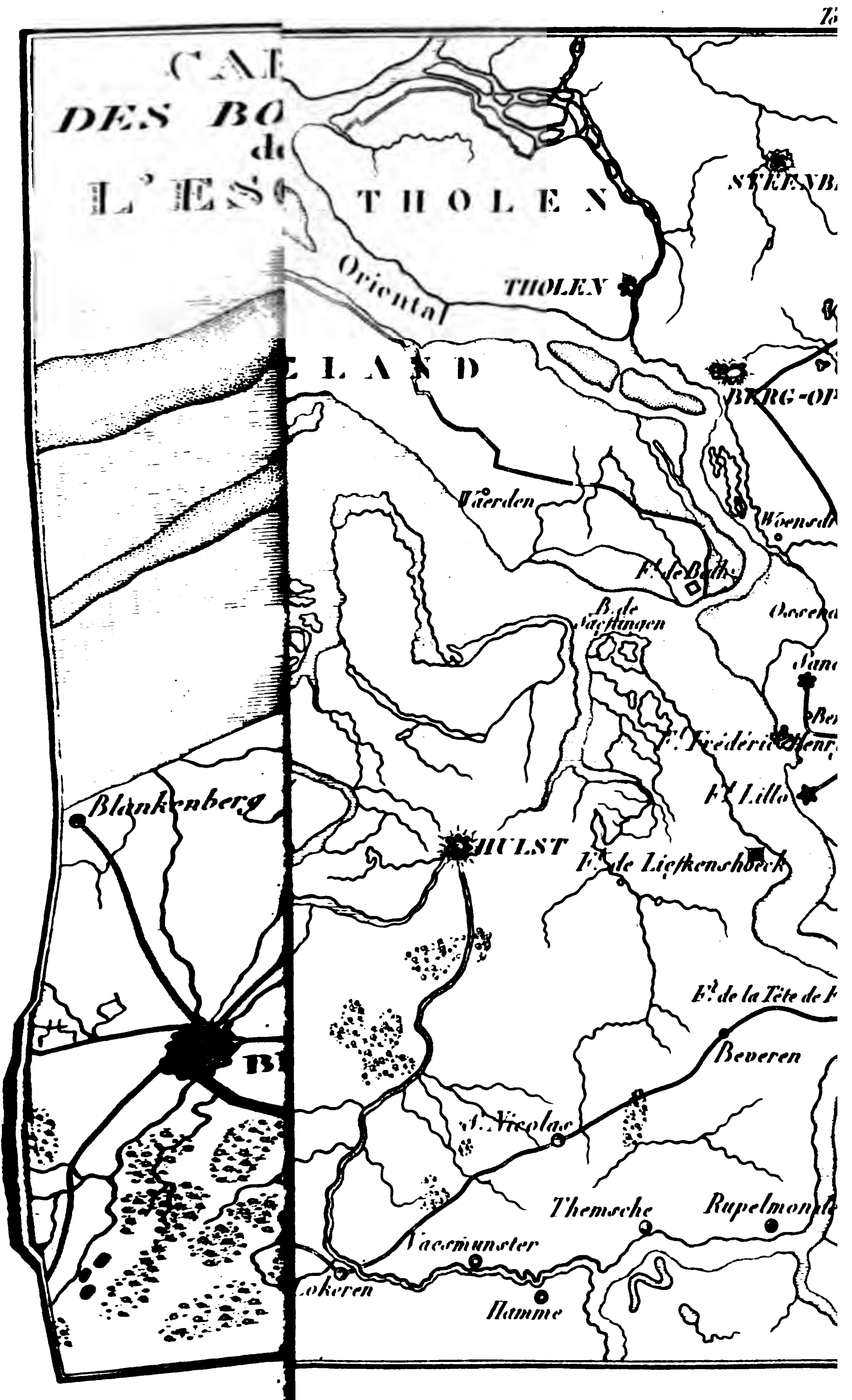
1809. Italie. paisibles un grand éloignement pour le retour de l'ancienne dynastie et un attachement réel pour le nouveau gouvernement, qui s'étudiait à rétablir partout l'ordre et la tranquillité, et à protéger constamment les personnes et les propriétés. Les Anglais eux-mêmes finirent par être honteux de la conduite atroce de ces indignes agents d'insurrection. Le général Stuart et le commodore Martin se crurent obligés de publier une proclamation pour les désavouer[1].

Enfin, le 22 juillet, le général Stuart, désespérant de pouvoir atteindre le but de l'expédition, se décida à retourner en Sicile. Les troupes anglo-siciliennes évacuèrent les îles de Procida et d'Ischia, et le 24, à cinq heures du matin, quatre frégates protégeaient les dernières embarcations. Le 26, la ville de Naples perdit entièrement de vue cette flotte de deux cents voiles, dont la première apparition avait d'abord causé beaucoup d'inquiétude. Ce même jour, des députations des deux îles vinrent confirmer l'entière évacuation de l'ennemi. Le général Colonna, commandant le château d'Ischia, avait conservé ce poste intact.

La retraite inopinée des Anglo-Siciliens, cette détermination prise de renoncer si promptement à une entreprise dont les préparatifs avaient exigé tant de frais, et sur laquelle les deux cours de Londres et de Palerme avaient fondé de si grandes espérances, paraissent avoir été amenées par deux causes principales. D'abord, il est de fait (et tout avait été calculé dans cette supposition) que l'on comptait puissamment sur le soulèvement des provinces, et nulle part il n'y eut d'insurrection; partout, au contraire, les habitants s'étaient joints aux troupes de ligne pour s'opposer à toute tentative de descente. En second lieu, les Anglais ne pouvaient se maintenir dans les deux îles de Procida et d'Ischia qu'en y formant des magasins de vivres considérables, tant pour les troupes que pour les habitants, qui n'avaient pas même d'eau douce. Il fallait faire venir ces vivres et cette eau de la Sicile, et les distances rendaient les ap-

[1] Ils avaient un meilleur moyen de couvrir leur honneur: c'était de ne pas se charger du débarquement de ces hommes. Leur refus eût démontré bien plus évidemment à l'Europe que la loyale nation anglaise dédaignait le secours machiavélique de voleurs et d'assassins de profession.




CA
DES BO
de
L'ES
THOLEN
Oriental
THOLEN
LAND
Waerden
Ft. de Bath
B. de Saeftingen
Ft. Frédéric Henri
Ft. Lillo
Blankenberg
HULST
Ft. de Liefkenshoek
Ft. de la Tête de F
Beveren
St. Nicolas
Themsche
Rupelmonde
Vaesmunster
Lokeren
Hamme
BERG-OP
Woensdr
Oosend

provisionnements difficiles. Une maladie épidémique s'était, d'ailleurs, manifestée sur la flotte et exerçait de grands ravages parmi les équipages. Cette dernière circonstance contribua peut-être plus que les autres motifs à faire abandonner une entreprise qu'il aurait fallu brusquer pour obtenir le succès désiré. 1809. Italie.

Expédition du général lord Chatam à l'embouchure de l'Escaut et dans l'île de Walcheren. — Au moment où l'expédition dirigée contre le royaume de Naples se terminait sans autre résultat pour les Anglais que la honte de l'avoir entreprise, celle qu'ils avaient projetée sur les côtes de la Hollande, vers l'embouchure de l'Escaut, allait commencer. Croyant, ainsi que nous l'avons dit, à l'existence d'un parti nombreux dans le provinces bataves, le ministère britannique ne doutait point qu'avec cet appui il ne parvint à renverser le gouvernement du frère de Napoléon. Une attaque contre Anvers promettait d'ailleurs à l'Angleterre un succès qui était dans son intérêt beaucoup plus que dans celui des alliés, et la destruction de ce beau port, principal chantier et arsenal de la marine française dans le Nord, paraissait, aux yeux des ministres de cette puissance, le moyen le plus prompt et le plus certain d'opérer une diversion utile en faveur de l'armée autrichienne, déjà battue dès l'ouverture de la campagne. Hollande et Belgique Août-Sept.

Trente-cinq mille hommes furent destinés à cette expédition, sous les ordres de lord Chatam[1]; l'amiral Strachan commandait les forces de mer, qui consistaient en vingt-deux vaisseaux de ligne, cent vingt autres bâtiments de guerre de différentes grandeurs, et plus de quatre cents transports. Cet armement, auquel on travaillait depuis le commencement du mois de mai, ne fut prêt qu'à la fin de juillet, à l'époque où l'on connaissait déjà à Londres le résultat de la bataille de Wagram. Le plan du cabinet de Saint-James perdait dès lors son importance; le but en était même manqué, puisque l'effet moral de la victoire obtenue par Napoléon, le 6 juillet, devait être et était en effet d'interdire aux Hollandais et aux Belges

[1] Frère aîné du fameux ministre Pitt. L'expédition de l'Escaut a procuré à ce général, jusqu'alors peu connu, une triste célébrité.

1809. Hollande et Belgique.

toute coopération avec les ennemis de la France. Il n'y avait plus qu'à tenter un coup de main sur Anvers. La prudence et la politique conseillaient de désarmer; mais l'orgueil britannique se refusa à cette démarche, et l'expédition sur le bas-Escaut eut lieu. Ainsi détournée de sa destination primitive, l'armée anglaise devenait, à la vérité, une troupe formidable d'*incendiaires* qui devait servir à appuyer les batteries de fusées à la *Congrève;* mais elle n'en avait pas moins de grands obstacles à vaincre : pour agir, elle manquait de temps et d'espace.

Une opinion qui doit être constamment populaire en France, c'est que les Anglais seuls, quel que soit leur nombre, ne peuvent se maintenir sur son sol : il se soulève pour les repousser. Convaincu de cette vérité, le cabinet de Saint-James avait pris, toutefois, une entière confiance dans les sentiments des Belges, qu'il supposait mécontents du joug français. Il ne pensait nullement à un siége régulier d'Anvers, place du premier rang, et par conséquent il n'en avait pas mis les moyens à la disposition de lord Chatam, le plus temporiseur des généraux de l'armée britannique. Un commencement d'exécution a prouvé que le projet consistait à refouler dans l'Escaut l'escadre française mouillée à l'embouchure de ce fleuve, au sud-est du banc appelé le *Caloot,* à l'atteindre en la poursuivant jusque devant Anvers, et à l'amener sous les batteries de l'armée de terre, maîtresse des deux rives. L'escadre détruite, on débarquait sur les quais de la ville, situés entièrement sur la rive droite; on incendiait les chantiers, les arsenaux, les casernes, le bagne, les magasins; on faisait sauter les cales, les écluses et les fortifications; on essayait de porter le peuple à la révolte; on introduisait une immense quantité de produits coloniaux et manufacturés; enfin, à l'approche des Français, on se retirait dans l'île de Sud-Beveland, ensuite dans celle de Walcheren, où 10,000 hommes, et, au besoin, des troupes plus nombreuses, devaient faire le siége de Flessingue.

Ce projet était basé sur l'occupation immédiate : 1° du sas de Gand, qui couvre le pays d'Axel; 2° de la redoute de Bathz, à l'extrémité orientale de l'île de Sud-Beveland; 3° des forts de Lillo et de Liefkenshoeck, construits à douze cents mètres et

en face l'un de l'autre, à deux lieues et demie au-dessous d'Anvers; 4° du fort dit *la Tête de Flandre,* qui protége l'embarcadère de cette place (Anvers), sur la rive gauche. Tous ces postes, à peine gardés et mal entretenus, pouvaient, en quelques jours, être mis par les Anglais à l'abri d'insultes en débarquant une partie des hommes et de l'armement de la flottille. Mais une chance à peu près certaine de revers, que les marins anglais, d'ailleurs si expérimentés, n'avaient pas calculée, était, pour leur escadre, une navigation de vingt lieues, en un temps donné, sur un fleuve dont le chenal sinueux, que les bouées n'auraient plus balisé, a souvent moins de six cents mètres de largeur, et peut matériellement être rendu impraticable entre les deux forts Liefkenshoeck et Lillo.

1809. Hollande et Belgique.

Une résolution ferme et prompte était l'unique moyen de diminuer le danger qu'offraient les difficultés que nous venons de décrire. Au lieu de remonter lentement les bords de l'Escaut comme le général anglais le fit, il devait, par une marche rapide et par l'attaque de vive force du fort Liefkenshoeck et de la *Tête de Flandre,* prévenir la retraite de l'escadre française devant Anvers; celle-ci eût perdu alors un des points de sa ligne de défense, et ne pouvait plus tenir la position qu'on lui laissa le loisir de fortifier. Dans ce cas seulement elle aurait eu tout à craindre de la poursuite de l'ennemi. Quelques détails topographiques démontreront encore mieux qu'il y avait beaucoup de probabilités en faveur de l'entreprise des Anglais.

Blankenberg est le point de la côte le plus convenablement situé pour le débarquement d'un corps de troupes destiné à une invasion en Flandre. De ce point, une chaussée pavée conduit directement à Anvers; sa longueur est de vingt-six lieues de poste; elle traverse Bruges et Gand. Ces deux grandes villes, alors chefs-lieux de départements riches et populeux, que les impôts indirects fatiguaient plus encore que la conscription, auraient fourni peu de transfuges; mais, en y prenant poste, l'armée anglaise donnait à ses desseins une apparence de grandeur; elle employait à son usage les ressources de cette contrée fertile, elle répandait momentanément l'inquiétude et la crainte et paralysait le zèle de ceux des Belges qui, par intérêt, étaient dévoués à la France.

1809. Hollande et Belgique. De la rade des *Dunes* à Blankenberg il y a vingt lieues; ce trajet pouvait être effectué de manière à ce que la flotte arrivât au point du jour : le débarquement s'opérait sans coup férir, et Bruges était immédiatement occupé. Des détachements de troupes légères se dirigeaient alors sur l'Écluse, fort demantelé, et sur le sas de Gand, par Moldeghem et Caprike; une division de 10 à 12,000 hommes marchait sur Courtray, avec ordre de pousser des partis et de rester en communication avec Gand par la grande chaussée de Menin; enfin le gros de l'armée arrivait, à marches forcées, sur la Tête de Flandre et Liefhenshoeck, qu'il emportait d'emblée. Alors l'escadre anglaise paraissait à l'embouchure de l'Escaut, et pouvait commencer, avec espoir de succès, ses opérations, qu'elle liait à celles de l'armée de terre. On se convaincra facilement, d'après la carte ci-contre, que ce but eût pu être atteint (en ce qui concerne l'itinéraire) soixante-douze heures après le débarquement effectué à Blankenberg [1].

A la vérité, la Tête de Flandre et Liefkenshoeck, quoique non revêtus, étaient des forts bastionnés, avec fossés remplis d'eau; le vaste dépôt d'Anvers permettait d'y jeter, à la première nouvelle de la descente des Anglais, une garnison suffisante, et d'en ébaucher l'armement; par conséquent le succès de l'insulte, comme celui de toute action de vigueur, pouvait être au moins incertain. En admettant cette hypothèse et une autre plus défavorable encore, celle de plusieurs assauts repoussés, toujours est-il que la position de l'ennemi n'en devenait pas plus critique qu'elle ne l'aurait été par suite du plan qui fut adopté par les chefs de l'armée. Au contraire, ceux-ci, dans le projet dont nous parlons, avaient devant eux douze ou quinze jours dont ils pouvaient disposer pour causer de notables dommages au port et à la ville d'Anvers, en établissant, en amont et en aval de la Tête de Flandre, des batteries d'obusiers et à la *Congrève*. Leur retraite était assurée, en temps utile, dans les pays d'Axel et de Cadzand, faciles à défendre,

[1] Les généraux commandant les 16e et 24e divisions militaires du territoire français n'étaient point en mesure, dans ce court espace de temps, d'organiser la moindre défense.

où les havres et les criques de la bouche occidentale de l'Escaut offrent des moyens de rembarquement, entre Terneuse et l'Écluse, sur un développement de douze lieues. Dans une telle conjoncture, le gouvernement anglais, voyant ses espérances déçues, aurait fait sagement de rappeler ses troupes sur son territoire, au lieu de les transporter dans l'île de Walcheren ; il était de sa dignité de renoncer à son entreprise, au lieu de s'aheurter à la prise de Flessingue, en cherchant l'indemnité d'un grand appareil et de ses frais énormes dans une conquête à peu près inutile, et qui, d'ailleurs, devait être chèrement achetée. 1809. Hollande et Belgique.

A ce mouvement par Bruges et Gand, qui eût démontré de la franchise et de l'audace, les Anglais préférèrent le débarquement à Cadzand et le système d'une poursuite timide. Ils avaient, à dix lieues sur leur droite, une chaussée pavée, et, ils crurent qu'il vaudrait mieux suivre à travers champs des chemins vicinaux, entrecoupés de flaques, de digues et de marais. Cette idée des généraux ennemis est d'autant plus inconcevable que, pour parvenir à la Tête de Flandre, ils étaient forcés de rejoindre la chaussée pavée à Beveren, à deux lieues d'Anvers [1].

Le 29 juillet, vers neuf heures du matin, l'avant-garde et

[1] Il est en effet bien étonnant que les généraux et les ingénieurs anglais surtout ne connussent pas mieux un pays si voisin de la Grande-Bretagne. Une comparaison entre l'expédition de l'Escaut et celle du Helder en 1799 se présente ici naturellement. Les Anglais, qui avaient des intelligences sur la flotte hollandaise, qui leur fut livrée, débarquèrent à Kallants-Oog, et concentrèrent leurs forces sur la digue du Zyp, qu'ils fortifièrent par un grand nombre de batteries. Sortis de leurs retranchements, ils prirent possession d'Alkmaar, après la seconde affaire de Berghen, et, s'obstinant à combattre entre la mer du nord et le Zuyderzée, sur un terrain rétréci, où leur immense supériorité numérique ne leur donnait aucun avantage, ils furent arrêtés à Castricum, en avant de Beverwyk. Rejetée dans le Zyp, l'armée anglo-russe se trouvait, à la fin d'octobre, dans une situation presque désespérée, et, sans une capitulation peut-être trop généreusement accordée, elle se voyait à la veille de mettre bas les armes. Cependant, si une division de cette armée eût opéré sa descente, non pas à Kallants-Oog, mais sur la côte comprise entre Maas-Sluyts et Schiweningen, elle serait entrée à La Haye, et, en deux jours de marche, elle aurait tourné, par Harlem, ces mêmes positions où les Bataves, fidèles à leur pays, et

1809. Hollande et Belgique. successivement toutes les divisions de la flotte anglaise furent signalées aux généraux Monnet, gouverneur de Flessingue, et Rousseau, commandant supérieur du pays de Cadzand. A midi elles se rallièrent à quatre lieues dans l'ouest du banc *l'Elboog*, à l'entrée de la passe dite le Deurloo; à trois heures, quatre frégates et cent trente autres voiles de transport vinrent ranger la côte de Cadzand, à une demi-lieue au large du *Swarte-Polder*, et elles y mouillèrent. Cette division portait les troupes destinées à agir sur la rive gauche de l'Escaut, sous les ordres du général-major Huntley. Le reste de la flotte fit voile au nord de l'île de Walcheren. Le général Rousseau expédia sur-le-champ des estafettes au ministre de la guerre à Paris et aux généraux commandant la 24e division militaire et les départements de la Lys et de l'Escaut. Son quartier général était à Breskens; il n'avait alors près de lui qu'une cohorte de garde nationale soldée, forte de 300 hommes; mais il pouvait disposer d'un régiment provisoire et d'un bataillon du 65e, qu'il tenait casernés à Gand, afin de les préserver de l'insalubrité du climat de Cadzand et de cette partie de la côte. Des ordres furent donnés pour que ces troupes se dirigeassent à marches forcées, par Ecloo et Ysendick, sur Grode.

Le pays de Cadzand [1] n'avait point de sûreté; un ingénieur s'y était rendu au mois de juin pour projeter les grands travaux qui depuis y ont été exécutés. Il avait à peine eu le temps, en quarante jours, d'agrandir et de donner quelque consistance à la principale batterie de côte, située sur les dunes, à un quart de lieue et à l'ouest de Breskens. Ce point correspond au rem-

réunis à douze mille Français environ, triomphèrent de l'ennemi commun. Ainsi, ces Anglais, si fiers de leur science militaire, ont prouvé deux fois en dix ans qu'ils avaient encore beaucoup à apprendre. En Nord-Hollande comme sur les bords de l'Escaut, on retrouve cette défiance et cette hésitation d'une armée insulaire, qui se croit compromise dès qu'elle perd de vue les mâts de ses vaisseaux.

[1] C'est à tort que, dans des géographies françaises et étrangères, on désigne ce pays comme une île; depuis 1784, il est joint au continent par les digues de Biervliet et de Bakkers-Polder. Un autre barrage a été construit dans le Swin, à une demi-lieue au-dessus de la ville de l'Écluse. Cette construction est de 1806.

part de Flessingue, dont il est éloigné de quatre mille sept cents mètres, distance qui mesure la plus petite largeur de l'Escaut. La batterie était armée de vingt canons sur affûts de côtes et de six mortiers à longue portée; quatre autres batteries étaient ouvertes et moins fortement armées. Ysendick, petit fort hexagone, en terre, dont le site est d'ailleurs avantageux, n'était point compris au nombre des postes de guerre; le terrain de ses fortifications avait été aliéné en 1804.

Dans cette situation précaire, le général Rousseau se porta au Swarte-Polder; il y reconnut la division ennemie, qui mettait ses chaloupes à la mer; quelques bâtiments armés s'étaient encore approchés de terre et lançaient des obus sur le rivage. Il ne voyait aucune possibilité de s'opposer au débarquement, qui, selon les apparences, devait être effectué le lendemain, 30 juillet, vers trois heures du matin, la marée étant favorable à ce moment. Il employa le reste de la journée à faire parader ses 300 hommes de garde nationale dans la campagne, et simula des mouvements dont l'objet était de donner le change sur le nombre de cette troupe. A l'entrée de la nuit, il jeta dans la grande batterie deux compagnies, quarante canonniers de ligne, et ce qu'il y avait de plus solide dans la compagnie de gardes-côtes. Il espérait, en prenant position avec le reste de son monde près de Grode, tirer parti des moyens de chicane qu'offre le pays, pour maintenir sa communication avec les secours qu'il attendait impatiemment. Mais il perdit bientôt cet espoir; les soldats, s'étant presque tous enivrés pendant la nuit, se débandèrent, et plusieurs poussèrent même l'infamie jusqu'à briser leurs armes. Le général Rousseau passa quatre heures dans la plus cruelle anxiété, entouré seulement de quelques officiers. Enfin le jour parut, et, chose étonnante! on vit la flotte ennemie immobile. Dès cet instant le sort de l'expédition fut irrévocablement fixé.

C'était déjà une faute capitale de n'avoir destiné que le tiers de l'armée à l'attaque de la rive gauche, parce que là était le chemin d'Anvers; ce fut une seconde faute plus grave encore de ne pas brusquer le débarquement[1].

[1] Lors de l'enquête ordonnée à ce sujet par le parlement britannique, le

1809. Hollande et Belgique.

Le 30, à midi, deux bataillons du 8e régiment provisoire, conduits par le major Gauthier, et le bataillon du 65e, sous les ordres du major Levavasseur, arrivèrent à Grode. Ces braves gens, qui avaient fait, sans halte, seize lieues de poste, furent placés, le 8e sur le développement de la côte, le 65e en réserve. Ces dispositions avaient été aperçues des hunes de la flotte, et ce fut pour les chefs ennemis un nouveau prétexte de différer le débarquement. Il paraît que le lendemain, 31, le commodore Owen et le général Huntley, persuadés que les obstacles se multiplieraient dans le pays de Cadzand, adressèrent à ce sujet un rapport aux commandants en chef de terre et de mer, et que, par suite, ils en reçurent l'ordre de ne point attaquer la rive gauche. En effet, la division appareilla le 1er août pour rejoindre l'armée; le sol de l'empire français, qui, pendant trois jours, avait été menacé, fut ainsi respecté. Le général Rousseau laissa ses 2,000 hommes en position, et revint à Breskens, pour se mettre en communication avec le général Monnet, gouverneur de Flessingue.

Napoléon, ne croyant pas le port d'Anvers assez profond pour qu'on pût y armer des vaisseaux de haut bord, ou bien, plutôt, voulant rester entièrement maître de l'embouchure de l'Escaut, avait, en 1807, forcé son frère Louis, roi de Hollande, à céder, par un traité, le port de Flessingue à la France. Cette place, regardée comme la plus forte de la Zeelande, est située dans l'île de Walcheren, à treize lieues d'Anvers et au point où le bras occidental de l'Escaut se jette dans la mer du Nord. Elle était devenue un arsenal supplémentaire où s'armaient les vaisseaux construits à Anvers.

L'île de Walcheren, qui a quarante mille habitants et douze lieues de circonférence, renferme trois villes : au centre, Middelburg, capitale de la Zeelande; à l'est, Veere, petit poste mal

commodore Owen, qui commandait la division devant la côte de Cadzand, allégua, pour justifier cette lenteur si peu honorable pour la marine et l'armée anglaise : 1° la nécessité de réunir les péniches qu'il avait demandées à l'escadre, afin de jeter sur le rivage au moins trois mille hommes à la fois; 2° plusieurs autres circonstances nautiques. Cependant la mer était très-belle et ne contrariait nullement la descente, qui s'effectuait alors, de l'autre partie de l'armée dans l'île de Walcheren.

fortifié, en face de l'île de Nord-Beveland, sur le bras de mer dit le Veere-Gat; au sud, Flessingue, qui, avec une zone de dix-huit cents mètres de rayon, appartenait à la France, comme nous venons de le dire. Au nord de l'île, en avant de dunes peu élevées, se trouve une plage nommée le *Bree-Zand*, qui présente les plus grandes facilités pour un débarquement. Sa forme est celle d'un segment de cercle qui aurait six cents mètres de flèche et deux cents mètres de cercle. Il y a partout, à une petite distance de ses bords, même à mer basse, trois, six et huit brasses d'eau, en sorte que des frégates et des bricks, en se plaçant aux extrémités de la corde, flanquent de leurs feux un espace sur lequel 6,000 hommes peuvent être rangés en bataille. La proximité des dunes, auxquelles cette plage se rattache, permet en outre à l'assaillant de tourner la droite et la gauche des troupes chargées de la défense de la côte. Ce fut sur le Bree-Zand que les Anglais prirent terre, le 30 juillet au matin.

1809. Hollande et Belgique.

Nous avons dit que, dès le 29, entre huit et neuf heures du matin, les vigies de l'île de Walcheren, comme celles de la rive gauche de l'Escaut, avaient signalé l'apparition de la flotte ennemie. Le général Monnet, qui était alors à Middelburg, ordonna au général de brigade Osten de se porter sur-le-champ au camp de West-Cappelle et d'y faire des dispositions pour empêcher le débarquement.

Les troupes françaises chargées de la défense de l'île, et formant la garnison de Flessingue, se composaient du 1er bataillon colonial, du 1er bataillon irlandais, d'un bataillon dit des déserteurs rentrés, enfin d'un régiment étranger, désigné sous le nom de 1er régiment de Prusse, de trois bataillons, et fort de 1,300 hommes, dont quelques-uns désertèrent dès les premiers coups de fusil. Il y avait en outre un détachement de canonniers français et trois compagnies d'artillerie hollandaise, exercées et animées d'un bon esprit.

Le général Osten, né en Belgique, et l'un des bons officiers de l'armée française, ayant réuni trois bataillons, qui présentaient un total de 1,200 combattants, s'avança avec eux et quatre pièces de canon sur le Bree-Zand; mais il ne put empêcher les Anglais de débarquer au nombre de 15 à 18,000 hommes, sous

1809. Hollande et Belgique. les ordres du lieutenant général sir David Dundas. Toutefois, il défendit le terrain pied à pied et tua beaucoup de monde à l'ennemi. Se voyant débordé à la fois par la chaussée de Veere et le chemin pavé de Serooskercke, il se retira d'abord sur Middelburg, et plus tard sous Flessingue, où il était rendu le 31 juillet au soir. Le général-major hollandais Bruce, qui commandait pour le roi Louis en Zeelande, était à Veere avec une faible garnison ; il abandonna ce poste à l'approche d'une colonne ennemie, pour se porter au fort de Bathz. Les Anglais, maîtres de Veere, firent entrer leur flottille dans le Veere-Gat et dans le Sloe. Dix vaisseaux de ligne français faisant partie de la flotte d'Anvers, sous les ordres du vice-amiral Burgues-Missiessy, étaient stationnés aux deux embouchures de l'Escaut. Ces bâtiments, en se retirant à l'approche des voiles ennemies, leur enseignèrent les passes dangereuses d'un fleuve qui coule sur un fond sablonneux et mouvant. Le 30, à la marée du soir, six des vaisseaux français avaient dépassé l'estacade : c'étaient *le Pultusk*, *l'Anversois*, *le Commerce de Lyon*, *le Dantzig*, *le Dalmate* et *le Duguesclin*; *le Charlemagne* eût pu en faire autant, mais *l'Albanais*, *le César* et *la Ville de Berlin*[1] ayant été obligés de mouiller entre Bathz et Waerden, l'amiral Missiessy préféra de rester dans l'est de l'estacade, afin de pouvoir toujours conserver en vue ces quatre vaisseaux et leur porter des secours s'ils en avaient besoin.

Le 1er août, le général Rousseau, prévoyant la position difficile dans laquelle Flessingue allait se trouver, profita d'un vent du sud pour y envoyer, sur les péniches qu'il avait à Breskens, le bataillon du 65e régiment, sous la conduite du commandant Bousmard. La traversée fut courte; ce bataillon, débris du régiment qui s'était couvert de gloire à Ratisbonne, fut placé, à trois heures du soir, en avant du faubourg du Vieux-Flessingue, à six cents mètres de la place, où il releva les troupes du général Osten, qui combattaient, depuis le matin, à découvert et corps à corps, contre les soldats anglais, bien supérieurs en nombre. Avant la fin du jour, le 65e, fort de

[1] Presque tous ces vaisseaux avaient été construits sur les chantiers d'Anvers.

600 hommes à peu près, en eut 150 hors de combat. Ce système de défense, qu'adopta le général Monnet et qu'il suivit constamment, était déplorable; car, trop faible pour vaincre les masses ennemies, il n'atteignit aucun but en sacrifiant ainsi l'élite de la garnison, et ne retarda pas d'un instant l'établissement des batteries. 1809. Hollande et Belgique.

Le chef de bataillon du génie Guilley [1], employé dans le pays de Cadzand, s'était rendu à Flessingue en même temps que le 65e; il avait ordre de conférer avec le général Monnet, d'observer les progrès des troupes ennemies employées au siége, et de rendre compte des ressources de la place.

Le 2, les Anglais débarquèrent dans l'île de Sud-Beveland et occupèrent la petite ville de Goes, qui en est le chef-lieu. Le général Bruce, retiré, comme nous l'avons dit, au fort de Bathz, l'évacua sans tirer un seul coup de canon, et mit tant de précipitation dans sa retraite qu'une petite reconnaissance envoyée par l'amiral Missiessy, trouvant les canons encore sur leurs affûts, eut le temps de les jeter dans les fossés pour les soustraire aux Anglais. Une patrouille de 30 hommes, que le général ennemi, Hope, avait envoyée uniquement pour reconnaître la plage méridionale de l'île, prit possession du fort abandonné. Le général Bruce, après cet acte de lâcheté, osa se présenter devant Berg-op-Zoom et demanda à y entrer; mais le général français Tarayre, alors au service de Hollande et gouverneur de cette place, refusa d'ouvrir ses portes au général fugitif.

L'occupation du fort de Bathz par l'ennemi était d'autant plus fâcheuse que la sûreté de la flotte française se trouvait par là compromise. En effet, les batteries de Bathz pouvaient seules empêcher la communication de la branche occidentale de l'Escaut, où étaient les vaisseaux français, avec la branche orientale, que tenaient les bâtiments ennemis. Cette même occupation assurait aux Anglais la possession de la baie de Saef-

[1] Cet officier, auquel nous devons une partie des détails de cette relation, rendit d'importants services pendant la campagne de Walcheren, et fut toujours honorablement cité dans les rapports officiels. C'est à lui que le royaume des pays-Bas doit les beaux ouvrages de fortifications de Breskens et du pays de Cadzand.

1809. Hollande et Belgique.

tingen, seul mouillage dans le fleuve, près d'Anvers, assez vaste pour qu'on pût y rassembler de grandes forces de mer, hors de la portée des batteries de la rive opposée. L'ennemi pouvait, en outre, sous la protection de Bathz, passer le canal qui sépare Sud-Beveland du continent, et arriver par terre en très-peu d'heures sous les murs d'Anvers : fort heureusement les Anglais ne tentèrent point ce moyen d'attaque. La place d'Anvers, mal défendue et paralysée dans un premier moment d'épouvante, eût pu céder facilement à des efforts brusqués.

Cependant les gouvernements français et hollandais venaient d'être prévenus de la soudaine apparition des Anglais sur les côtes de la Zeelande. Le roi de Hollande en fut informé le 1er août à Aix-la-Chapelle, où il se trouvait alors, et partit aussitôt pour Amsterdam, afin de prendre les mesures que les circonstances exigeaient. D'Aix-la-Chapelle même, des courriers furent expédiés aux généraux commandant les divisions militaires françaises 24e et 16e, pour qu'ils dirigeassent en toute hâte sur Anvers les troupes et les dépôts dont ils pouvaient disposer.

Le 2, au retour du chef de bataillon du génie Guilley à Breskens, le général Rousseau adressa au ministre de la guerre, H. Clarke, un premier rapport qui fixa les idées sur la nature et les résultats probables de l'expédition ennemie. Le 4, il fit passer à Flessingue les deux bataillons du 8e régiment provisoire; le 5, un bataillon du 48e, venu d'Anvers, et, le 6, un détachement de divers corps, fort de 240 hommes. Tous ces passages réussirent, parce que la flotte anglaise, qui avait débouché du Sloe, se tenait devant Ramekens, à l'embouchure du canal de Middelburg, et ne s'était pas encore réunie aux bâtiments stationnés à l'ouest et en aval de Flessingue; mais, après le 6 août, cette réunion ayant eu lieu pour achever le blocus de Flessingue, toute communication devint impossible. Les embarcations que l'on expédia tombèrent dans la ligne des chaloupes anglaises, qui, pendant la nuit, croisaient à l'entrée du port.

Du 3 au 8 août, l'ennemi construisit des batteries devant la place et retrancha sa ligne de contrevallation, pendant que les troupes de la garnison, sous les ordres de l'infatigable gé-

néral Osten, continuaient à livrer au dehors des combats meurtriers. Le rempart tirait sans interruption comme sans avantage sur tous les points où l'on remuait de la terre. La batterie ennemie, qui, par son étendue et son commandement, devait le plus inquiéter les assiégés, était établie sur la dune dite du *Nolle*, au saillant de la digue de mer, en aval et à neuf cents mètres de la place. Elle n'était point encore complétement armée; mais le général Monnet, supposant au contraire qu'elle était prête à jouer, résolut de la faire enlever, et ordonna une grande sortie pour le 8 août au point du jour. Flessingue n'ayant ni chemin couvert ni ouvrages extérieurs, les troupes furent rassemblées derrière les courtines; on déboucha par les deux ponts jetés sur le fossé qui entoure la place du côté de la terre, et on fit une fausse attaque sur la chaussée de Middelburg. L'ennemi ne résista point à ce premier choc, ses avant-postes furent surpris et passés au fil de l'épée; mais il découvrit bientôt le but de la sortie : il porta au Nolle ses meilleurs bataillons et sa réserve, et là les Français (commandés par le général Osten) eurent à soutenir, contre des forces décuples, un combat opiniâtre et sanglant. Il était impossible d'emporter la batterie; on s'y acharna cependant, et quelques hommes parvinrent jusqu'à l'épaulement, où ils se firent tuer. Enfin, après des prodiges de valeur, il fallut songer à la retraite, qui devenait difficile à une si grande distance de la place; elle s'effectua toutefois en bon ordre. Les Anglais poursuivirent à peine l'arrière-garde; quelques blessés seulement restèrent entre leurs mains.

1809. Hollande et Belgique.

De leur aveu, leur perte s'éleva à 1,500 hommes; les Français en eurent 800 hors de combat. Le bataillon du 48ᵉ avait été le plus maltraité; sa compagnie de grenadiers était détruite. Cette affaire, brillante et malheureuse tout à la fois, devait décourager les assiégés, dont le nombre diminuait chaque jour.

Les troupes n'avaient point compris d'abord pourquoi on les lançait sans cesse contre la ligne ennemie; plus tard, elles s'imaginèrent que l'entêtement que le général Monnet mettait à renverser les travaux des batteries provenait de la crainte dans laquelle il était de les voir commencer le feu, et, par suite de cette réflexion, les officiers subalternes principalement les

1809. Hollande et Belgique. étrangers, furent persuadés que la place par elle-même n'était pas tenable et que sa défense ne pourrait être prolongée pendant le bombardement.

Mais, avant de pousser plus loin le récit des opérations du siége de Flessingue, nous devons faire connaître ce qui se passait dans le même temps sur le continent.

A la réception des premières dépêches du général Rousseau, le ministre de la guerre s'était hâté d'informer l'empereur Napoléon, alors au château de Schönbrunn, de l'apparition de la flotte britannique à l'embouchure de l'Escaut; mais, comme la circonstance était trop critique pour attendre avant d'agir les ordres du monarque, le comte de Hünebourg (c'était alors le nouveau titre du ministre Clarke), après avoir pris ceux du prince archichancelier, crut devoir s'occuper immédiatement des mesures qui pouvaient accélérer la défense d'Anvers et des autres points menacés. Tout ce qui se trouvait de disponible en troupes dans les dépôts et dans les places des départements du nord fut dirigé sur Anvers. Les gardes nationales furent mises en activité, et le général sénateur Rampon eut ordre de se rendre à Anvers pour y commander en attendant que l'empereur eût désigné un général en chef. Plusieurs détachements de la garnison de Paris, des généraux, des officiers supérieurs de toute arme, rappelés au service ou employés dans l'intérieur, se rendirent en poste à la même destination.

Le roi de Hollande arriva le 12 à Anvers, amenant avec lui un corps de 6,000 hommes, composé en partie de sa garde, et qui prit poste aux environs de cette place.

A cette époque, environ 6 à 7,000 combattants français, valides ou non valides, se réunissaient sous les ordres des généraux Rampon, Chambarlhac et Dallemagne. Le mouvement de ces troupes, qui couvraient toutes les routes, trompant les espions de l'ennemi, ceux-ci firent des rapports exagérés, qui contribuèrent sans doute beaucoup à rendre les Anglais encore plus circonspects dans leurs opérations sur l'Escaut et sur le continent.

Le 13 au matin, les Anglais démasquèrent devant Flessingue six batteries, armées de quatorze mortiers, seize obusiers et dix pièces de canon de 36, opposées aux batteries du rempart dites le

Wite-Maur et le *Platten-Dick*. Le feu fut entretenu pendant quarante-deux heures, jusque vers le milieu de la nuit du 14 au 15. Une grande quantité de fusées à la *Congrève* faisaient partie des projectiles de l'ennemi. Le général Monnet, ayant repoussé la sommation qui lui fut faite à ce moment, le feu recommença dans la matinée du 15 avec la même vivacité de la part des assiégeants, et très-mollement du côté de la place. L'incendie causé par les fusées incendiaires s'était manifesté dans plusieurs quartiers à la fois. Les canonniers étaient exténués de fatigue, et les affûts se trouvaient en grande partie hors de service. Enfin les hostilités cessèrent tout à fait le 16, et la capitulation fut signée dans la matinée, bien qu'elle porte la date du 15. La garnison obtint les honneurs de la guerre, mais elle resta prisonnière pour être conduite dans la Grande-Bretagne. Cette dernière condition, à laquelle les troupes françaises étaient bien loin de s'attendre, leur causa une vive douleur, et elles manifestèrent la résolution de se défendre lorsqu'elles connurent leur sort; mais il n'était plus temps: déjà les Anglais occupaient les portes. 4,000 hommes mirent bas les armes et furent conduits à Veere pour y être embarqués immédiatement; lord Chatam ne voulut pas même en excepter les généraux et les officiers.

1809. Hollande et Belgique.

Quelques habitants avaient été victimes du bombardement. L'incendie avait détruit le beau bâtiment de l'hôtel-de-ville et soixante-dix maisons; un plus grand nombre étaient fortement endommagées.

La reddition de Flessingue causa un vif mécontentement à Napoléon et lui laissa des doutes sur la conduite du gouverneur de cette place. Il soumit les circonstances du siége à un conseil d'enquête qui se prononça contre le général Monnet [1].

[1] Cela devait être ainsi, ce conseil n'ayant pu entendre l'accusé, ni rechercher aucun de ses moyens de justification, et n'ayant entendu au contraire que des témoins à charge, qui avaient des intérêts opposés au général Monnet. Pendant les cinq années qu'a duré sa captivité chez les Anglais, il n'a cessé de solliciter son échange, ou son renvoi momentané en France pour s'y faire juger, ainsi que le prouvent les lettres qu'il a adressées, à ce sujet, à l'amirauté britannique et au gouvernement français. Il ne put obtenir cette faveur; mais il ne fut pas plus tôt rentré en France (avec tous les autres prisonniers de guerre, après la paix de 1814) qu'il sollicita sa mise

1809. Hollande et Belgique. Le général Monnet n'est plus. Il importe, en rendant hommage à la vérité, de laver sa mémoire de la tache odieuse dont le couvrit la décision du conseil d'enquête. La discussion à ce sujet n'est pas seulement, pour l'historien, une bienséance, elle est un devoir.

Flessingue était une mauvaise place, sans autre dehors qu'une flèche, et sans chemin couvert. Son rempart, non revêtu et d'un faible commandement, avait, pour être à l'abri d'insulte, un fossé plein d'eau, de trente-six à quarante mètres de largeur, mais peu profond. Le seul bâtiment voûté à l'épreuve était un magasin à poudre nouvellement construit. Le gouverneur d'une telle place, en résistant seize jours à l'attaque réglée de 25,000 hommes, satisfaisait sans doute à toutes les obligations qu'impose l'honneur. Cette idée trompa le général Monnet et le perdit. Il se persuada qu'il avait été assiégé. L'impéritie des Anglais et leur résolution de prendre Flessingue en ruinant ses habitants ne pouvaient réellement lui servir d'excuse; on le jugea sur ce qu'il avait fait et sur ce qu'il aurait pu faire.

Il commandait à Flessingue depuis 1803 ; il avait passé ces six années dans une entière sécurité, et, n'ajoutant pas foi à ce que l'on publiait touchant l'armement de l'Angleterre, il n'avait rien préparé de longue main. L'enquête a prouvé qu'il exerçait un monopole scandaleux sur l'exportation des eaux-de-vie de grains, et il fut dénoncé pour ce fait au roi de Hollande par les notables et les commerçants de l'île de Walcheren[1].

en jugement. Le général Dupont, alors ministre de la guerre, trouva qu'il n'y avait pas lieu à réhabiliter le général Monnet, puisqu'il n'avait été *ni condamné ni jugé*, et qu'il ne pouvait même être mis en jugement, d'après la connaissance qu'il (le ministre) avait prise de l'affaire de Flessingue. Il se borna donc à mettre sous les yeux du roi un rapport détaillé, par suite duquel fut rendue une ordonnance de S. M., en date du 24 juillet 1814, qui rétablit le général Monnet dans ses droits, titres, grades et honneurs ; ce qu'on n'eût point fait s'il y eût eu apparence de lâcheté ou de trahison à lui reprocher. Ce général mourut en 1819.

[1] Lorsque le général Monnet fut nommé par Napoléon, en 1803, commandant supérieur de l'île de Walcheren, il reçut la mission expresse et secrète de lui procurer (à Napoléon), à tel prix que ce fût, les gazettes et toutes les nouvelles cartes anglaises, l'état de leurs fabriques d'armes, arsenaux et chantiers de construction, de leurs escadres en armement, en par-

Il ne l'ignorait point, et cette certitude le tenait dans une sorte de dépendance, qui augmentait l'embarras de sa position militaire. Si, dès le 30 juillet, le général Monnet eût envoyé à Middelburg les vieillards, les femmes et les enfants de Flessingue; si, mettant à profit ce long intervalle de treize jours que les Anglais employèrent à construire leurs batteries, il eût blindé sa manutention, ses magasins et l'arsenal de la marine; enfin s'il eût ménagé sa garnison, au lieu de la compromettre en rase 1809. Hollande et Belgique.

tance et en station. « Vous considérerez tout cela, était-il dit dans les instructions du premier consul, comme secret d'État, et en correspondrez directement avec moi, par l'intermédiaire du secrétaire d'État Maret exclusivement. »

Les frais de cet espionnage difficile et très-dispendieux, qu'il fallait entretenir dans les Trois-Royaumes, ne purent être payés qu'avec le produit d'un don que des armateurs hollandais offrirent volontairement, *qui ne leur fut jamais imposé*, pour être tolérés dans le commerce interlope par lequel ils exportaient leurs genièvres sur les côtes anglaises. Le premier consul, étant venu à Flessingue (six mois après que le général Monnet en avait pris le commandement), fut prévenu du moyen qui s'était présenté pour payer les frais de la mission dont il est question. Napoléon l'approuva, et, quinze jours après avoir quitté l'île de Walcheren, il promut le général Monnet au grade de divisionnaire.

Un des principaux chefs de la police française, qui n'avait et ne pouvait avoir aucune connaissance de ces détails, regardant le don volontaire que le général Monnet recevait du commerce interlope comme un abus d'autorité, l'avait plusieurs fois signalé sur les bulletins qu'il était dans l'usage de remettre à Napoléon, et chaque fois celui-ci raya cet article de sa main, sans donner d'autres éclaircissements. On peut remarquer en effet que, dans sa lettre close au ministre de la guerre, Clarke, en date du 7 septembre, qui charge un conseil d'enquête d'examiner la conduite du général Monnet à Flessingue, l'empereur ne dit pas un mot du chef de concussion. Une lettre du ministre de la marine, qui nous a été communiquée en original, lève toute espèce de doute à ce sujet; elle est datée du 15 décembre 1806 et adressée au général Monnet. On y reconnaît que des smogleurs étaient reçus depuis 1803 dans les ports de l'île de Walcheren par une exception qui avait lieu en vertu *d'une décision particulière*, dont le ministre n'avait pas connaissance. Napoléon n'ayant point donné de nouvelle autorisation en faveur du commerce interlope, il cessa à cette époque, comme le prouve une lettre du roi de Hollande, à la date du 6 mars 1807, par laquelle ce souverain remercie spécialement le général *des mesures qu'il a prises comme entièrement conformes à ses intentions, par rapport au commerce interlope*. Des témoignages aussi authentiques démontrent assez que le général Monnet n'a jamais agi que d'après des ordres supérieurs, alors légaux, et doivent faire évanouir le soupçon de concussion élevé par le conseil d'enquête.

1809. Hollande et Belgique.

campagne, sans doute les Anglais, honteux d'avoir brûlé des maisons pour leur bon plaisir, auraient été forcés de rapprocher leurs batteries et de commencer les opérations d'un siége plus honorable et plus périlleux ; mais la place n'en aurait pas moins succombé, parce que, privée de l'espoir d'être secourue, elle était naturellement à la merci d'un ennemi qui pouvait réparer ses pertes. On a dit que le général Monnet n'avait pas voulu tendre l'inondation : il est vrai que, n'étant menacé que d'un bombardement, il devait peu songer à ce moyen de défense toujours désastreux. Toutefois le reproche n'est pas fondé, car il essaya de rompre la digue de mer en amont et à deux cent cinquante mètres du batardeau du fossé ; si l'eau ne trouva pas d'issue vers l'intérieur de l'île, c'est que le flux, à cette époque, ne s'éleva pas à la hauteur du sol. Cependant, l'hiver, les crues extraordinaires des rivières et les flots soulevés par les tempêtes rompent ou surpassent les digues et causent des inondations ; mais, dans la belle saison, et surtout lorsqu'il règne des vents d'est, qui, sur les côtes de la Hollande, contrarient le mouvement du flux, il arrive souvent que les marées, même celles des syzygies (nouvelle ou pleine lune), ne s'élèvent pas au niveau du sol. Cette circonstance était applicable à Flessingue en août 1809.

La faute la plus grave du général Monnet fut tout entière dans la capitulation. Puisqu'il ne dépendait plus de lui de sauver la place, il fallait sauver l'honneur. Il choisit pour parlementaires deux jeunes capitaines, officiers d'espérance et personnellement recommandables, mais qui étaient encore sans habitude des affaires de guerre et sans vigueur d'esprit. Placés contre leur gré dans la plus pénible situation, en face de généraux anglais qui avaient sur eux une grande supériorité de grade, d'âge et de jactance, ils n'obtinrent rien, et seuls ils signèrent cette convention si dure, pour laquelle le général Osten et le colonel chef d'état-major Weikel n'avaient point été consultés. L'homme à envoyer aux Anglais était ce même général Osten, qu'ils avaient vu à la tête des soldats, et dont ils avaient pu apprécier toute l'énergie. Guerrier intrépide, d'une stature colossale, étranger aux formes des discours, mais ayant l'éloquence du courage, Osten aurait dit aux généraux ennemis : « Nous sommes en-

core 4,000 soldats; nous ne voulons pas être vos prisonniers. Laissez-nous rentrer en France; autrement nous irons braver la mort dans vos carrés, et Dieu sait ce qu'il vous en coûtera. » 1809. Hollande et Belgique.

Nul doute qu'un pareil langage eût imposé au lord Chatam, qui n'aimait pas les moyens extrêmes, et il est probable que la garnison de Flessingue n'eût pas été plus maltraitée que ces 12,000 Français qui, n'ayant d'autre ressource que la fermeté de leur chef et l'éloquence énergique du général plénipotentiaire, Kellermann, furent ramenés par les Anglais de Lisbonne à Quiberon. Le général Monnet ne suivit point le noble exemple de Junot : il n'avait pas l'énergie que réclamait sa position ; mais il ne fut pas traître.

On peut dire pour la justification du général Monnet, sur le fait de la capitulation, que cet acte fut signé de l'avis du conseil de défense. La place de Flessingue, battue du côté de la mer par onze cents bouches à feu et par une pluie de fusées incendiaires, ne pouvait plus voir s'écouler que fort peu d'heures avant d'être entièrement détruite par l'incendie, et immédiatement prise du côté de la mer, où le général Monnet n'avait jamais eu à opposer à l'ennemi un seul bâtiment de guerre et n'avait plus une seule pièce d'artillerie qui ne fût démontée. Le général Monnet, avec les plus pauvres éléments de défense, a cependant arrêté pendant dix-sept jours la plus formidable expédition qui fût jamais sortie des ports d'Angleterre, et par cette résistance il a contribué puissamment à faire échouer le projet sur Anvers.

Flessingue pris, la majeure partie des troupes anglaises passa dans l'île de Sud-Beveland, pour appuyer, sur la rive droite de l'Escaut, les opérations de la marine. La flottille y était déjà entrée, ainsi que onze frégates, qui avaient eu, le 2, avec la grande batterie de Cadzand, un engagement insignifiant, pendant lequel chacune d'elles avait tiré plus de deux cents coups de canon. Le 14, huit vaisseaux, dont un de 80, avant de suivre la flottille et les frégates dans l'Escaut, s'étaient embossés à dix-huit cents mètres de l'entrée du port de Flessingue, et avaient fait contre la place un feu très-vif, auquel on ne répondit point.

En remontant le fleuve avec son escadre, l'amiral Stranchan

1809. Hollande et Belgique.

avait la conscience de la nullité de ses efforts. Après de grandes difficultés de navigation, il parvint jusqu'au delà de Bathz, d'où, voyant les dispositions prises par l'amiral Missiessy, il jugea que la ligne française était inattaquable. Effectivement elle pouvait être comparée à un vaste front de fortifications. Les forts de Lillo et de Liefkenshoeck, armés chacun de quarante bouches à feu de gros calibre, figuraient les bastions; les vaisseaux embossés, la courtine, et les canonnières, les ouvrages extérieurs. Les Anglais échangèrent donc quelques coups de canon pour la forme, et se disposèrent à sortir de l'Escaut comme ils y étaient entrés. Toutefois, un événement malheureux avait signalé, sur la rive gauche, cette tentative de l'ennemi. Une frégate ayant lâché sa bordée devant la batterie de Terneuse, dans le pays d'Axel, un obus vint éclater près du magasin de la batterie, qui contenait trois milliers de poudre en baril et une grande quantité de gargousses. L'explosion tua ou mutila 75 hommes qui appartenaient à l'artillerie, à la cohorte de la Somme et à une compagnie suisse.

Cependant le maréchal prince de Ponte-Corvo était arrivé à Anvers le jour même de la capitulation de Flessingue. Il ne fallait pas moins que l'activité de ce chef pour organiser l'armée, ou plutôt la masse confuse qui s'était amoncelée dans les environs de cette place, pour débrouiller, dans des circonstances aussi critiques, le chaos inextricable dans lequel le service public était encore plongé. Le maréchal, malgré les efforts antérieurs du général Rampon et des autres généraux, trouva tout à créer. Les travaux de défense étaient à peine commencés; on avait peu de munitions d'artillerie, et l'on manquait de canonniers; la plupart des détachements qui arrivaient journellement de l'intérieur étaient, par le défaut de magasins, obligés de vivre de réquisitions, comme en pays ennemi.

Accompagné du roi de Hollande, qui se trouvait encore à Anvers, le prince de Ponte-Corvo passa en revue toutes les troupes qui composaient l'armée. A l'exception de la garde hollandaise, qui se faisait remarquer par sa brillante tenue, tous les autres corps présentaient l'aspect d'un rassemblement incohérent, mal armé et sans discipline. On y voyait des matelots, des chasseurs, des hussards, des dragons, même des cui-

rassiers, tous amalgamés ensemble et formant des compagnies de fantassins. Dans ce mélange confus et bizarre de soldats de toutes les armes, il y avait des détachements de Polonais, de Hanovriens et de toutes les différentes races d'hommes alors comprises sous la dénomination de Français; des prisonniers prussiens et espagnols avaient même été employés à la défense de l'Escaut. Mais, tout en déplorant le désordre d'une telle armée, le prince de Ponte-Corvo songeait déjà au moyen de le faire cesser, et il n'épargna rien pour inspirer de la confiance et du dévouement à ces différentes troupes, étonnées de se trouver ensemble. Le roi de Hollande partit le soir même de cette revue pour Amsterdam. 1809. Hollande et Belgique.

Le maréchal parcourut ensuite la ligne de défense avec des ingénieurs, pour reconnaître les divers emplacements où il devenait nécessaire de construire de nouvelles batteries. Il distribua les troupes de la manière qui lui parut la plus convenable. Une division fut placée à Berendrecht, occupant Sandvliet et gardant les digues depuis la frontière de la Hollande jusqu'au fort de Lillo. Tout ce qui existait de cavalerie légère prit poste en deuxième ligne, à Stabroeck, pour se porter avec rapidité au secours des avant-gardes en cas d'attaque et soutenir leur retraite sur Anvers, si elles étaient repoussées. Une autre division fut placée en échelons entre Capelle et Anvers, parallèlement au cours de l'Escaut. Les bataillons hollandais que le roi avait laissés sous les ordres du lieutenant général Dumonceau occupèrent Woensdrecht et Ossendrecht. Des cohortes de gardes nationales, réunies à Bruges, furent placées à Oostburg et à Ysendick. Ces troupes devaient servir de réserve à celles que commandait le général Rousseau, dans le pays de Cadzand. Une seconde réserve fut placée à Hulst. On formait à Gand un corps d'observation, dont le maréchal Moncey, duc de Conegliano, prit plus tard le commandement.

Les officiers du génie qui avaient accompagné le prince de Ponte-Corvo dans sa reconnaissance eurent ordre de suivre sans relâche la construction ou plutôt les réparations du fort Frédéric-Henri, de tracer un nouveau fort à Ysendick, et d'élever diverses autres batteries sur les deux rives du fleuve. Le prince empêcha qu'on ne fît couler à fond, dans la passe de

1809. Hollande et Belgique. l'Escaut, un vaisseau rempli de pierres et de sable. C'était une mesure absurde, ordonnée par le roi de Hollande, et qui aurait rendu, pour plusieurs années, le port d'Anvers inaccessible même aux bâtiments marchands. La révocation de cet ordre ranima les esprits abattus des commerçants d'Anvers.

On inonda les fossés d'Anvers et des forts Lillo et Liefkenshoeck, et les troupes qu'on avait fait baraquer sur les deux rives de l'Escaut se tinrent prêtes à se porter partout où l'ennemi essayerait de tenter un débarquement.

Au 18 août l'armée avait à peu près 12,000 hommes en état de combattre. Les cohortes de la garde nationale, qui arrivaient journellement de l'intérieur, étaient sans uniformes, sans gibernes, et la plupart sans armes. Il ne se trouvait, à cette époque, que quatre pièces de campagne en état de servir; ce ne fut que le 22 qu'on parvint à en organiser une vingtaine; encore ces pièces n'avaient-elles qu'un seul caisson de munitions chacune; elles étaient traînées par des chevaux de réquisition. L'artillerie de la place d'Anvers était dans un grand délabrement et manquait de poudre et de projectiles.

Les travaux ordonnés furent poussés avec vigueur; chaque jour, chaque nuit, un retranchement était terminé ou une nouvelle batterie se trouvait armée. Le 24, des moyens respectables de défense protégeaient déjà le défilé tortueux que présente l'Escaut entre Lillo et Anvers. Les inondations furent augmentées pour empêcher que les forts et les batteries situés sur les digues ne pussent être pris à revers, et les commandants de ces postes eurent ordre de les défendre jusqu'à la dernière extrémité.

Les troupes prenaient les armes avant le jour, ou bien dès qu'on apercevait quelques mouvements dans la ligne des vaisseaux ennemis. Les chefs de corps employaient ces moments d'attente à exercer leurs soldats aux évolutions, et les gardes avancées ne remettaient jamais leurs armes en faisceaux avant d'avoir manœuvré plusieurs heures. La lenteur et l'inaction des Anglais donnèrent ainsi le temps et les occasions d'aguerrir l'armée et d'instruire les recrues qu'on envoyait journellement.

Dans la soirée du 26, l'ennemi rangea tous les bâtiments de transport chargés de troupes dans le canal de Berg-op-Zoom,

à la hauteur d'Ossendrecht; le reste de son armée était en bataille derrière le fort de Bathz. Tout semblait annoncer un débarquement sur la rive droite et une attaque générale pendant la nuit. On fit rentrer les trois vaisseaux d'avant-garde de l'escadre française entre la citadelle et le bassin d'Anvers. Aucune attaque n'eut lieu. On vit dès lors diminuer chaque jour le nombre des vaisseaux ennemis. 1809. Hollande et Belgique.

Il paraît que, en perdant l'espoir de réussir dans leur entreprise sur Anvers, les Anglais avaient eu le projet de lancer contre la flotte et les estacades des brûlots et des machines infernales, et de fermer l'Escaut en coulant dans les passes des carcasses pleines de pierres ou de blocs de maçonnerie. Le prince de Ponte-Corvo, instruit de ce dessein, prit sagement d'avance les mesures qui pouvaient le faire échouer; mais, l'ennemi ayant renoncé au projet d'incendier la flotte, comme à celui de l'attaque, les préparatifs du maréchal restèrent sans effet à cet égard, comme pour les débarquements présumés.

Le 30, il ne restait plus que soixante voiles devant Bathz. L'ennemi, en abandonnant cette station, fit penser qu'il allait porter ses forces sur des points où l'on fût moins bien préparé à le recevoir. On le vit menacer à la fois la Hollande, les pays d'Hulst, d'Axel et de Cadzand, et les côtes de Flandre. Mais du côté de la Hollande il devait trouver la division du général Gratien, arrivant d'Allemagne, et les Hollandais s'armant de toutes parts pour la défense de leur territoire et de leur roi; dans les pays d'Hulst, d'Axel et de Cadzand, une armée nouvellement réunie sous les ordres du maréchal Moncey. Le ministre directeur de la guerre, Dejean, premier inspecteur de l'arme du génie, faisait mettre à l'abri d'insulte toutes les places de la Flandre hollandaise, depuis Hulst jusqu'à Nieuport.

Le 4 septembre, on ne vit plus un seul bâtiment ennemi dans la rade de Saeftingen. Les Anglais avaient évacué successivement Bathz et l'île de Sud-Beveland, pour réunir leurs forces à Walcheren, dont la garnison fut fixée à 10,000 hommes. Le reste de l'expédition se rembarqua à Veere, à Flessingue et à Ramekens, sur les bâtiments de transport, qui mirent à la voile pour l'Angleterre. Le prince de Ponte-Corvo, qui fut remplacé bientôt après par le maréchal Bessières, duc d'Istrie, fit

1809. Hollande et Belgique.

occuper Sud-Beveland ; on construisit sur la rive du Sloe[1] plusieurs batteries, qui eurent de fréquents engagements avec celles de l'ennemi, placées sur l'autre rive. Cet état de choses dura jusqu'au moment de l'évacuation de Walcheren ; la flottille anglaise prit souvent part à ces engagements.

Les maladies causées par l'insalubrité de la Zeelande avaient déjà commencé à faire de grands ravages dans l'armée ennemie. Quelques jours après la prise de Flessingue, une maladie endémique, appelée dans le pays *fièvre des polders*, se manifesta parmi les soldats avec une intensité qui alla toujours en croissant dans une progression effrayante. Le 22 août, les Anglais avaient déjà 1,500 et quelques malades ; le 26, 3,000 ; le 28, 4,000 ; enfin le 8 septembre le nombre des fiévreux s'élevait à 10,948. L'ennemi était obligé de vivre dans Flessingue au milieu des ruines qu'il avait faites. Les vapeurs d'un incendie mal éteint et les exhalaisons des cadavres à peine enterrés dans le sable autour des remparts auraient seules occasionné des maladies, alors même que l'influence délétère du climat n'eût pas été suffisante. Ces deux causes réunies avaient, dès le 30 août, tellement agi sur la garnison que les généraux ennemis s'étaient vus dans l'obligation de faire relever les gardes deux fois dans le même jour. La mortalité fut si grande qu'on n'enterra les morts que la nuit ; mesure terrible, qui ne se prend que pour la peste, dans la crainte de frapper de terreur les survivants et d'accroître ainsi le mal. Les chirugiens anglais, désespérés et succombant eux-mêmes au fléau commun, demandaient leur remplacement et leur retour en Angleterre.

Lord Chatam, déjà avancé en âge et ordinairement valétudinaire, était tombé malade presque en arrivant dans l'île de Walcheren. Ses compatriotes lui ont fait le reproche de s'être occupé presque exclusivement de sa santé et du soin d'avoir *de bon bouillon de tortue*, au lieu de se livrer aux détails de l'expédition qui lui était confiée.

Conquête des Anglais, l'île de Walcheren était devenue naturellement l'entrepôt de leurs marchandises, qui devaient être introduites frauduleusement en Hollande et en France. Cet

[1] Canal qui sépare l'île de Sud-Beveland de celle de Walcheren.

avantage ne compensait point les sacrifices qu'exigeait la conservation du pays, et le gouvernement, sur les représentations de ses généraux, ordonna qu'il serait évacué. 5,000 Anglais avaient été tués ou blessés lors de la descente et pendant le bombardement; 9,000 périrent de la fièvre des polders, à laquelle l'intempérance avait donné un caractère encore plus grave. Mais, avant de se rembarquer, et pour obéir aux ordres de lord Liverpool, les malheureux soldats, que poursuivait une mort presque certaine, furent encore obligés d'achever la destruction des fortifications de Flessingue. Le ministère britannique ne voulut point que l'armée évacuât l'île de Walcheren sans y laisser les traces de son séjour, la dévastation et des ruines. Un plan conçu par le colonel du génie Pilkington, et d'après lequel on pouvait détruire de fond en comble tout ce qui restait des établissements maritimes et militaires des Français, furent remis au général en chef Chatam, qui le fit exécuter. Le 21 septembre, jour du départ définitif de l'expédition anglaise, il n'existait plus à Flessingue aucun vestige du port et des fortifications. Tout avait été anéanti par les mines ou l'inondation de la mer.

1809. Hollande et Belgique.

La dernière frégate ennemie mit à la voile le 24. Le général Rousseau envoya aussitôt à Flessingue une chaloupe et trente hommes, qui prirent possession du port marchand. En même temps le maréchal duc d'Istrie ordonnait au général Gilly de traverser le Sloe avec une division et de marcher sur Middelburg.

Les Anglais avaient embarqué les munitions navales de Flessingue, tous les bois des chantiers et ceux provenant du dépècement d'une frégate et d'un brick en construction. L'arsenal de la marine était incendié; les murs des magasins à poudre, le revêtement des quais du port militaire, les bajoyers du sas, qui donnait entrée aux vaisseaux de ligne dans les bassins, n'existaient plus. Ces dégâts indiquent suffisamment ceux qui auraient eu lieu à Anvers : on les évalua à 2 millions.

C'est ainsi que se termina presque sans combat et honteusement pour les Anglais une campagne où peu de ceux-ci succombèrent sous les coups des Français, mais qui fut, pour leur armée, aussi funeste que si elle eût livré des batailles et éprouvé de grands revers.

1809. Hollande et Belgique. Ce triste résultat, alors qu'on en avait annoncé emphatiquement un autre tout opposé, excita en Angleterre un mécontentement général et de fortes récriminations; blâmés hautement par la nation, les ministres furent accusés par le parlement d'avoir été les auteurs du désastre de Walcheren par les fausses mesures qu'ils avaient prises pour le succès de l'expédition. Une commission d'enquête fut nommée au sein même de la chambre des Communes pour examiner la conduite du ministère dans cette funeste entreprise. Le parti de l'opposition reprochait surtout aux ministres d'avoir prolongé inutilement l'occupation de Walcheren, et d'être devenus, par leur entêtement à cet égard, les assassins de plusieurs milliers de leurs compatriotes. Cette accusation parut si grave et si bien fondée qu'elle entraîna la majorité des suffrages. En effet, dans le vote émis par la chambre des Communes sur la question de savoir si les ministres seraient blâmés pour avoir conservé Walcheren si longtemps, l'affirmative fut de deux cent soixante-quinze voix contre deux cent vingt-quatre[1].

L'histoire, en sanctionnant cette décision de la majorité de la chambre des Communes, doit aussi signaler la conduite du général chargé de diriger une expédition aussi importante. Anvers était le but principal de l'entreprise; centre et place d'armes du système de défense de l'Escaut, cette ville devenait un point d'appui précieux pour les opérations ultérieures. Les Anglais, par l'irrésolution et l'impéritie de lord Chatam, perdirent la plus belle occasion que la fortune leur eût offerte depuis longtemps de causer un dommage notable à leur ennemi; Anvers ne serait peut-être pas devenu, entre les mains de Napoléon, un des plus beaux ports de l'Europe, et la jalouse Angleterre eût pu voir cinq ans plus tôt la destruction de l'arsenal maritime qu'elle redoutait.

[1] Tous les détails de ce débat ont été insérés dans le journal officiel *le Moniteur*. Napoléon était bien aise que la honte de ses ennemis fût ainsi mise à découvert.

LIVRE SEPTIÈME.

GUERRE D'ESPAGNE.

CHAPITRE I.

SUITE DE L'ANNÉE 1809.

Suite des opérations militaires en Espagne; Bataille de Talavera de la Reina; combat de l'Arzobispo; batailles d'Almonacid, d'Ocaña; combat de Tamamès et d'Alba de Tormès. — Opérations du général Suchet en Aragon; combats d'Alcañiz, de Maria, de Belchite, etc. — Opérations militaires en Catalogne; siége et prise de Gironne.

Tandis que Napoléon, châtiant l'imprudente Autriche, continuait d'étonner l'Europe par la rapidité de ses triomphes et par le déploiement des ressources de son génie militaire et politique, disséminées sur un terrain immense, livrées à elles-mêmes, affaiblies par les maladies endémiques, par des combats partiels et sans résultats, ne recevant d'ailleurs aucun renfort de l'intérieur de l'empire, les armées françaises en Espagne luttaient péniblement contre les nombreux et puissants obstacles qui s'opposaient à l'entière conquête de ce royaume. Pendant tout le cours de la campagne d'Autriche, elles n'avaient pu que se maintenir dans les positions où elles se trouvaient à la fin d'avril, et, si la valeur des troupes procura aux généraux qui les commandaient de fréquentes occasions de vaincre, ces succès isolés ne découragèrent point un ennemi actif et persévérant. 1809. Espagne.

La suite des événements de la campagne de 1809 en Espagne prouva en effet que les lieutenants de l'empereur des Français ne pouvaient plus achever la soumission de ce royaume, parce que le défaut d'ensemble dans les opérations et l'absence d'un directeur suprême devaient nécessairement rendre illusoires les avantages remportés par chacun d'eux.

Personne n'admire plus que nous le grand et noble caractère

1809. Espagne. que les habitants de la Péninsule ont déployé dans la guerre de leur indépendance ; personne ne reconnait mieux la légitimité de leur cause, et la généreuse constance avec laquelle ils ont combattu pour l'affranchissement de leur sol ; mais, en examinant sans prévention et avec une rigoureuse impartialité les divers événements de la guerre d'Espagne en 1809, on reconnaitra que le grand œuvre de la libération de ce pays doit son élaboration à d'autres éléments.

Supposons que l'Autriche, résistant aux séductions de l'Angleterre, fût restée en paix avec la France ; pourrions-nous affirmer que la nation espagnole, soutenue par les armes britanniques encore plus efficacement qu'elle ne l'a été, eût réussi à sortir victorieuse et libre de la lutte où elle s'était engagée avec le dominateur de l'Europe ? Malgré son héroïsme, sa résignation à tous les sacrifices, sa devise patriotique de vaincre ou mourir, n'est-il pas probable au contraire qu'elle aurait cédé une seconde fois dans l'espace d'un siècle à la force des armes, qu'elle aurait reçu un souverain des mains de Napoléon, comme autrefois elle avait accepté un maître de celles de Louis XIV ?

Au commencement de 1809, un monarque guerrier, entouré de tous les prestiges de la victoire, de l'appareil d'une puissance indomptable, commandait les armées françaises en Espagne. Il venait de vaincre et de détruire en quatre batailles rangées les forces que la nation insurgée en masse avait voulu lui opposer. La terreur que son nom inspirait était telle qu'une armée anglaise, accourue du Portugal au secours de ses alliés, s'était arrêtée tout à coup, incertaine si elle continuerait de marcher contre un ennemi déjà victorieux et avide de nouveaux triomphes. Cette armée de secours, aguerrie, bien disciplinée, était la seule ressource qui pût ranimer la constance, alors fortement ébranlée, des partisans de l'indépendance espagnole ; toutefois, le prudent général qui la commandait n'hésita pas longtemps, comme on l'a vu, sur le parti qu'il avait à prendre.

Au premier bruit de l'approche de Napoléon, il se hâta d'éviter un engagement dont il prévoyait l'issue, en fuyant par des sentiers vers lesquels la peur seule avait pu diriger sa marche. L'Espagne, privée de cet appui, et ne pensant même plus à réclamer des auxiliaires aussi timides, se trouvait donc

désormais presque à la merci de son vainqueur et sur le point d'être réduite à implorer sa générosité. Plusieurs villes avaient déjà donné l'exemple, en envoyant des députations au quartier général de Napoléon. Quelques victoires encore, et cette nation si fière subissait, au moins pendant un certain temps, le joug d'une conquête complète. 1809. Espagne.

C'est dans de telles circonstances, et lorsqu'un grand nombre d'Espagnols étaient déjà persuadés que la révolution opérée par les événements de Bayonne et l'invasion de la Péninsule par les armées françaises pourrait avec le temps amener la consécration des principes d'une sage liberté; c'est alors que l'Autriche fait tout à coup des menaces de guerre, et que Napoléon se voit contraint de songer à la défense du territoire de ses alliés et de son empire. Le monarque français, cessant de poursuivre lui-même l'armée fugitive de sir John Moore, traverse l'Espagne avec la rapidité de l'aigle, et vole aux lieux où l'appellent un danger imminent et de nouveaux triomphes. Dès ce moment les patriotes espagnols peuvent rouvrir leur cœur à l'espérance. Napoléon emmène avec lui sa garde, cette imposante réserve de l'armée; il laisse après lui un roi faible, aussi incapable de garder une conquête que d'en entreprendre de nouvelles, et des lieutenants qui, n'étant plus retenus par la présence d'un chef suprême inflexible, se livreront, pour la plupart, aux écarts de leur amour-propre, à la fougue de leurs passions haineuses.

Que de moyens vont militer maintenant en faveur de la délivrance du sol espagnol ! Une alliance plus franche, plus intime, s'établira entre l'Angleterre et les patriotes; ceux-ci, débarrassés de l'ascendant terrible que Napoléon savait prendre sur tout ce qui l'entourait, rappelleront dans leurs rangs cette foule d'hommes timides, sans caractère, qui, dans toutes les révolutions, se rangent du côté où ils croient voir la force, le succès, et d'où ils attendent des avantages personnels. Les armées nationales, dispersées, anéanties en grande partie par Napoléon, se reformeront comme par enchantement; le véritable patriotisme viendra se confondre avec le fanatisme, qui a déjà armé tant de bras.

On a dû remarquer, dans les premiers événements que nous

1809. Espagne.

avons décrits de cette campagne de 1809, que tels furent en effet les résultats presque immédiats du départ imprévu de Napoléon : plus d'accord entre les généraux, plus d'opérations combinées. Chacun cherche à faire la guerre pour son propre compte, s'il est permis de s'exprimer ainsi, et nul d'entre eux n'est assez désintéressé pour faire, en faveur d'un autre, le sacrifice de sa gloire personnelle. De là les malheurs de la seconde expédition de Portugal, les échecs éprouvés en Galice et dans les Asturies, échecs que ne compensent point quelques succès partiels, insignifiants, et souvent presque aussi contraires au but général de l'invasion que des défaites réelles; de là la confiance des Espagnols, la formation subite de nouvelles armées aussi nombreuses et plus dévouées que les premières.

Les troupes nationales, réunies avec les troupes anglaises, osent défier encore les Français en bataille rangée et disputer la victoire assez longtemps pour qu'elle paraisse indécise. Sans le retour de Napoléon en France, où le rappelaient les préparatifs menaçants de l'Autriche, un pareil ordre de choses n'eût pas existé. C'est donc à la diversion opérée par la puissance britannique, bien plus qu'à sa propre énergie, que la nation espagnole allait devoir plus tard l'avantage de triompher de ses dominateurs et de pouvoir asseoir les bases d'un gouvernement libéral.

La funeste issue de la campagne du maréchal duc de Dalmatie en Portugal n'était point compensée par les victoires de Médellin et de Ciudad-Réal, puisqu'elle devait attirer, ainsi qu'on va le voir, l'armée anglaise sur le territoire espagnol, et provoquer une réunion de forces plus imposantes et plus redoutables que celles qui venaient d'être défaites par le maréchal duc de Bellune et par le général Sébastiani.

On se rappelle que le maréchal Soult, en se retirant du Portugal, s'était dirigé sur Lugo, où il arriva le 23 mai et fit sa jonction avec le maréchal Ney, qui, aidé par le général Kellermann, avait chassé la Romana des Asturies. A l'approche des troupes du 2e corps, le général Mahy, qui assiégeait le général Fournier dans Lugo, s'était replié sur Mondoñedo, où, le 24, il rencontra la Romana. Celui-ci venait de Ribadeo, où il avait débarqué après s'être enfui des Asturies, et était parvenu à

réunir un corps de 15 à 18,000 hommes. Malgré la présence des deux maréchaux à Lugo, les généraux espagnols, voulant sortir à tout prix de leur périlleuse position, se portèrent sur le Sil, au moyen d'une marche hardie, et gagnèrent Orensé par Monforte. Quelque peu nombreuses que fussent les troupes de la Romana, en s'unissant à celles qui étaient aux environs de Pontevedra et fomentant l'insurrection au milieu du pays, elles mettaient les troupes françaises en danger et gênaient leurs mouvements. Il importait donc de détruire le plus tôt possible ces rassemblements d'insurgés. C'est ce qu'avaient résolu les maréchaux Soult et Ney par leur convention du 29 mai, dont il a été fait mention à la page 56. Les deux corps d'armée réunis à Lugo, bien que considérablement réduits, composaient encore une force d'environ 30,000 hommes, aguerris, endurcis aux fatigues, avec lesquels les deux maréchaux, s'ils eussent été en bonne intelligence et n'eussent éprouvé aucun sentiment de rivalité, pouvaient achever la soumission de la Galice et des Asturies, exterminer les insurgés, accabler les Anglais et les acculer à la mer s'ils osaient passer le Minho; ou bien, s'ils se dirigeaient sur le Tage, comme ils le firent, les 2ᵉ et 6ᵉ corps, se rapprochant du maréchal Victor, pouvaient tomber avec lui sur l'armée de sir Arthur Wellesley et terminer d'un seul coup la guerre avec les Anglais dans la Péninsule.

1809. Espagne.

Au lieu d'adopter l'un ou l'autre de ces partis, les deux maréchaux se séparèrent. Le maréchal Soult, qui devait se porter sur Orensé par la vallée du Sil, pour y disperser les troupes de la Romana, s'arrêta le 5 juin à Monforte. A l'approche du maréchal, la Romana se retira à Celanova, puis à Baltar, bien qu'il ne fût pas poursuivi. De son côté, le maréchal Ney se mit en marche avec dix-huit bataillons, et arriva le 7 juin au pont de San-Payo, près de Vigo, où il fut arrêté par la division du Minho, commandée par le comte de Noroña. De nombreux ouvrages, élevés en avant de Vigo par les Anglais et les Espagnols, en rendaient les approches d'un accès difficile. Le maréchal ne pouvait attaquer cette formidable position que quand Soult aurait dispersé le rassemblement de la Romana, qui pouvait l'assaillir sur ses flancs ou sur ses derrières. Il attendit jus-

1809. Espagne. qu'au 10; mais, voyant que Soult restait immobile à Monforte, il lui écrivit pour l'informer de sa situation périlleuse. Ne recevant pas de réponse, il rétrograda sur Santiago, où il apprit que Soult se rendait à Zamora par la Puebla de Sanabria et Benavente. En effet celui-ci, après être resté six jours à Monforte, impatient de quitter la Galice pour rentrer dans la Vieille-Castille, avait pris le chemin de las Portillas sans donner avis de son départ, ce qui était une trahison manifeste, et il arriva le 23 juin à la Puebla de Sanabria, dont la petite garnison espagnole s'était retirée à Ciudad-Rodrigo. A peine instruit du départ du maréchal Soult, la Romana revint sur Orensé, d'où il pouvait désormais se joindre sans obstacle au comte de Noroña, et rendre très-critique la position du maréchal Ney. Ainsi abandonné à ses propres forces, trop faible pour faire face, à la fois, à la population soulevée contre lui et aux deux corps réunis de la Romana et de Noroña, ce maréchal se vit forcé d'évacuer la Galice. Il remonta lentement vers Lugo, où il arriva dans les premiers jours de juillet. De là il atteignit Astorga, au moment où le maréchal Soult entrait à Zamora. Celui-ci n'a jamais fait connaître le motif qui l'avait porté à ne pas exécuter la convention de Lugo. On a prétendu que, fatigué de poursuivre un ennemi qui, protégé par les habitants, savait éviter toute rencontre, tandis que les paysans insurgés harcelaient les colonnes françaises, tantôt sur leurs flancs, tantôt sur leurs derrières, le maréchal Soult, ennuyé d'ailleurs d'un genre de guerre aussi peu profitable, avait pris la résolution de quitter la Galice, pensant avoir suffisamment rempli les conditions de la convention en éloignant la Romana de la vallée du Sil. Quoi qu'il en soit, la retraite des maréchaux Soult et Ney ramena immédiatement les généraux espagnols sur les points occupés depuis cinq mois par les troupes françaises, et entraîna pour la France et pour le roi Joseph la perte irrévocable des ports de la Corogne et du Ferrol, où la marine espagnole restait à la disposition des Anglais[1]. Vers ce temps le maréchal

[1] Il est vraisemblable que, si le maréchal Ney se fût obstiné à rester en Galice, les défilés du Sil et de Ponferrada auraient pu devenir ses fourches Caudines. Les grandes routes propres à servir de ligne d'opérations étant peu multipliées en Espagne, celui qui a l'offensive, en menaçant de couper

Mortier, duc de Trévise, se rapprocha de Valladolid avec les troupes du 5e corps qui avaient fait le siége de Saragosse, et se mit en communication avec le maréchal Ney. 1809. Espagne.

Arrivé à Zamora, le maréchal Soult envoya à Madrid le général Franceschi, pour informer le roi Joseph de l'état de son corps d'armée; mais, au delà de Toro, Franceschi, qui voyageait à cheval sans escorte, fut pris par la guerilla du capucin Fray Julian de Délica, et ses dépêches firent connaître l'abattement et la misère des troupes du 2e corps et la mauvaise intelligence qui régnait entre les deux maréchaux. Soult demandait au roi qu'on dirigeât sur Zamora un parc d'artillerie pour remplacer celui que son trop long séjour à Oporto l'avait forcé de détruire afin d'alléger sa marche rétrograde à travers les cols et les défilés, presque impraticables, du Portugal. Il demandait de l'argent, des subsistances, des effets d'habillement et d'équipement pour son corps d'armée, et nourrissait l'espoir de rentrer bientôt dans ce pays, tant il était encore préoccupé, malgré ses revers, des manifestations de quelques Portugais qui avaient flatté son ambition.

Nous ne parlerons des opérations isolées des généraux Suchet et Gouvion Saint-Cyr en Aragon et en Catalogne, à la même époque, qu'après avoir achevé de retracer celles des corps d'armée des maréchaux Ney, Soult, Mortier, Victor, et du général Sébastiani, qui vont se trouver à peu près liées entre elles jusqu'à la fin de cette campagne.

Les Anglo-Portugais, après l'évacuation du Portugal et de la Galice par les maréchaux Soult et Ney, conçurent un plan dont la hardiesse contrastait avec la circonspection ordinaire aux généraux de la Grande-Bretagne, mais qui s'explique par la confiance qu'avaient inspirée à ceux-ci les derniers événements de la campagne de Portugal.

les chemins, fait abandonner le pays à celui qui garde la défensive, à moins que ce dernier n'ait des places fortes où il puisse déposer son artillerie et ses bagages; dans ce cas, de simples sentiers deviennent des lignes d'opérations. Si le général Dupont avait eu cette ressource, débarrassé de ses gros bagages (si bien nommés par les Romains *impedimenta*), il eût évité sans doute la capitulation de Baylen; car il pouvait alors effectuer sa retraite par les sentiers que lui offrait la Sierra-Morena.

1809. Espagne. Ce plan, concerté avec les Espagnols, consistait à marcher directement sur Madrid. Les généraux anglais ne soupçonnèrent pas que le duc de Dalmatie, retiré à Zamora, mettrait autant d'activité à réarmer et à renouveler l'équipement des troupes qu'il avait ramenées du Portugal dans un état de dénuement qui démontrait bien les périls de cette retraite ; ils comptèrent aussi beaucoup trop sur la coopération de leurs alliés. Après la bataille de Médellin, le quartier général du 1er corps avait été établi à Mérida avec les divisions Ruffin et Villatte. La division Leval s'établit à Médellin, et la cavalerie s'étendit de Lobon à Mingrabil, occupant Talavéra-la-Viéja, Almendraléjo, Fuente del Maestre, Villafranca et Ribera. Le duc de Bellune avait formé des magasins et créé un hôpital à Mérida, et avait réussi, dès son arrivée dans cette ville, à se procurer des intelligences dans Badajoz. Il savait que la garnison ne se composait que de trois bataillons ; que les habitants de la classse aisée préféraient se rendre à soutenir un siége, mais qu'ils étaient contenus par la populace, qui était nombreuse, armée, et dirigée par un moine qui avait entrée dans le conseil du gouvernement et l'initiative des mesures adoptées pour la défense de la place. Badajoz était bien armé, bien approvisionné de vivres et de munitions. Ses fortifications avaient été mises en bon état, et l'on travaillait journellement à les augmenter et à les perfectionner. Pour entreprendre l'attaque de cette place, le maréchal ne pouvait disposer que de douze bouches à feu mal attelées et mal approvisionnées, qui étaient en route pour venir à Truxillo. Il était donc impossible de songer sérieusement à réussir dans une telle entreprise. D'un autre côté, la division Lapisse, après une démonstration inutile sur Ciudad-Rodrigo, avait reçu l'ordre de la cour d'Espagne de se mettre en marche pour rejoindre le 1er corps, en débouchant par Alcantara. Cette division pouvait être arrêtée sur le Tage, et, dans ce cas, le 1er corps pouvait être forcé de faire un mouvement pour lui ouvrir cette communication. Il était encore plus probable que ce corps d'armée serait dans le cas d'opérer une diversion en faveur du maréchal Soult, en se portant sur Abrantès. On ne pouvait donc s'engager dans un siége dont le résultat était plus que douteux. Dailleurs la junte fit arrêter les personnes qu'elle supposait être d'intel-

ligence avec les Français pour leur livrer la place, ce qui détruisit tout espoir de s'en emparer par ce moyen. 1809. Espagne.

Le duc de Bellune avait dirigé un parti de cavalerie sur Alcantara pour avoir des nouvelles du général Lapisse; mais déjà on répandait des bruits inquiétants sur l'issue de l'expédition du duc de Dalmatie en Portugal. La présence de la division Lapisse sous les murs de Ciudad-Rodrigo avait été le signal du soulèvement de tout le pays, depuis cette place jusqu'à Alcantara et de Tamamès à Béjar; et quand le général Lapisse voulut commencer son mouvement pour se joindre au maréchal Victor, il trouva les habitants en armes sur toute la frontière de Portugal. Un détachement de 2 à 3,000 hommes sortit de Ciudad-Rodrigo, se réunit aux partisans de sir Robert Wilson et le suivit pas à pas; une colonne commandée par le colonel Grant, et composée de Portugais et d'Anglais, se présenta sur son flanc droit; enfin un rassemblement considérable se plaça sur son front et lui disputa audacieusement le passage au pont d'Alcantara, qui fut franchi au pas de charge par la brigade Darricau sous la mitraille d'une pièce qui enfilait le pont dans toute sa longueur. Malgré un double mur d'enceinte, la ville fut emportée d'assaut, et la garnison, forte de 3,000 hommes, s'enfuit en désordre, poursuivie vivement par la cavalerie, qui sabra plus de 300 hommes dans les chemins qui conduisent à Alcantara. Tous les habitants pris les armes à la main furent passés au fil de l'épée. Le général Lapisse, continuant ensuite sa marche, arriva à Mérida le 19 avril.

Six semaines s'étaient écoulées depuis la bataille de Médellin, et le duc de Bellune se trouvait encore arrêté sur les bords de la Guadiana. Les chaleurs augmentaient journellement et causaient beaucoup de maladies parmi ses troupes. Cuesta avait profité de l'inaction des Français pour renforcer son armée de tout ce que la junte de Séville avait pu réunir. Cette armée, forte de plus de 20,000 hommes d'infanterie et d'une cavalerie nombreuse, continuait à occuper ses mêmes positions depuis Monastério jusqu'à Los Santos. De son côté, le duc de Bellune mettait à profit le temps de son repos pour compléter les défenses de la forteresse de Truxillo, où il avait fait entrer 400 hommes; celles des ponts d'Almaraz et de l'Arzobispo, qu'il avait couverts

1809. Espagne. de bons retranchements. Le fort de Mérida avait été réparé et mis à l'abri d'un coup de main. Il envoyait fréquemment des reconnaissances sur les frontières de Portugal, pour avoir des nouvelles du duc de Dalmatie; mais il n'avait pu encore obtenir aucun renseignement à cet égard; seulement il apprit par ses coureurs et ses émissaires qu'un corps de Portugais commandés par des officiers anglais, réuni à quelques milices espagnoles, occupait Alcantara. Il résolut de se porter sur ce point avec son corps d'armée pour ouvrir cette communication et avoir des nouvelles de Portugal. Cette expédition se fit du 12 au 18 mai. L'ennemi fut chassé une seconde fois d'Alcantara par la division Lapisse, qui le poussa si vivement qu'elle ne lui donna pas le temps de détruire le pont. Arrivé à Brozas, le maréchal avait appris que ce mouvement de l'ennemi était concerté avec Cuesta, qui, au moyen de cette diversion, devait attaquer le 1er corps sur la Guadiana. Le général Lapisse ayant fait poursuivre le corps portugais jusqu'au delà de Salvatierra, le duc de Bellune reçut de là des nouvelles de la situation où se trouvait le duc de Dalmatie, alors aux prises avec l'armée de sir Arthur Wellesley, ce qui lui fit perdre l'espoir de communiquer avec le 2e corps, et, instruit du projet de Cuesta, il revint promptement sur la Guadiana pour combattre le général espagnol s'il passait ce fleuve, ce que celui-ci fit en effet pour se rapprocher de Mérida, aussitôt qu'il fut instruit de l'éloignement du 1er corps. Il fit canonner le fort, mais se retira sur la rive gauche le 18 mai, à l'approche de l'avant-garde du corps d'armée.

Le rassemblement d'un corps anglo-portugais dans les environs de Castello-Branco détermina le duc de Bellune à ne point reprendre sa position sur la Guadiana. Il concentra son infanterie à Torrémocha, observant avec sa cavalerie les débouchés de la Guadiana et ceux du Tage dans la direction d'Alcantara. Par cette nouvelle position il se trouvait en mesure de surveiller les mouvements des Anglo-Portugais que l'on annonçait devoir s'avancer par Alcantara, ceux de Cuesta sur le Tage, et de combattre ces deux armées séparément si elles se présentaient. Il était aussi plus rapproché du pont de bateaux d'Almaraz et pouvait le surveiller.

L'insurrection de la vallée du Tiétar, fomentée par la junte

et stimulée par des officiers anglais qui annonçaient la défaite des troupes françaises en Portugal, prenait chaque jour un caractère plus sérieux; déjà les communications avec Madrid étaient difficiles, quoiqu'elles fussent protégées par un corps de 1,200 hommes que le roi Joseph avait envoyé entre le Tage et le Tiétar, sous le commandement de l'adjudant-commandant Baguéris. Le duc de Bellune n'était pas sans inquiétude au sujet du pont d'Almaraz; c'était son seul débouché pour le passage de ses voitures, et ce pont se trouvait fortement menacé par les insurgés, dont le nombre augmentait chaque jour. Les guérillas réussirent même à intercepter tout à fait les communications avec la capitale. Pour les rétablir, la division allemande du général Leval repassa le 22 mai sur la rive droite du Tage. 1809. Espagne.

Le 1[er] avril, le 4[e] corps d'armée avait reçu l'ordre de prendre les cantonnements suivants: la 1[re] brigade de la division française à la Solana; la 2[e] brigade à Daimiel, avec le quartier général; une brigade de la division polonaise, avec l'état-major de la division, à Manzanarès; l'autre brigade à Membrilla; les lanciers polonais et les hussards hollandais à Valdepeñas; le 12[e] régiment de dragons à El-Moral; le 16[e] à Ciudad-Réal; le 20[e] à Granatala, et le 21[e] à Almagro.

L'inaction du 1[er] corps sur la Guadiana et celle du 4[e] corps avaient relevé la confiance du peuple d'Andalousie, qui, pour se venger des revers de Médellin et de Ciudad-Réal, avait massacré les généraux Urbina et Abadia, en les accusant de trahison, et la junte les avait remplacés par les généraux Vénégas et la Peña. Le premier, chargé du commandement en chef, à la place du comte de Cartaojal, s'occupa exclusivement de la réorganisation et du recrutement de son armée de la Manche, et, profitant du repos dans lequel on le laissait, put, à l'exemple de Cuesta, reprendre peu à peu une attitude menaçante et faire des démonstrations sur la ligne des avant-postes français.

Fatigué de ces mouvements, le général Sébastiani voulut savoir quels projets l'ennemi cachait. Les généraux Milhaud et Dijon reçurent l'ordre de diriger des partis de manière à surprendre et enlever à l'ennemi ses reconnaissances et ses postes sur les points qu'il occupait le plus souvent. Cet ordre fut parfaitement exécuté par des détachements du 16[e] et du 20[e] de

1809. Espagne. dragons, et l'on apprit qu'un corps de 10,000 hommes venant de Valence arrivait à Alcazar de San-Juan pour se joindre à l'armée de Vénégas. Les dispositions de l'ennemi semblaient annoncer un mouvement général contre le 4ᵉ corps; mais du 8 au 15 mai il n'y eut des deux côtés que des rencontres et des escarmouches entre les reconnaissances. Cependant le roi Joseph, jugeant que le moment était venu de soutenir le général Sébastiani dans sa position avancée, partit de Madrid avec 1,600 hommes de la garde royale et le 12ᵉ régiment d'infanterie légère, faisant partie de la division du général Dessolles, et arriva le 15 mai à Aranjuez.

Le roi, en arrivant dans cette résidence royale, avait fait porter des détachements à Ocaña et à Arganda pour se lier avec le 4ᵉ corps. Il rappela et fit replier sur Guadalajara tous les postes de la route de l'Aragon qui étaient destinés à maintenir les communications entre Madrid et Saragosse. Par cette mesure on rendait disponible quelque cavalerie dont le général Sébastiani avait le plus grand besoin, et on faisait arriver à Aranjuez le 55ᵉ régiment de ligne. Le roi prescrivait en même temps au général Belliard, gouverneur de Madrid, de renvoyer aux 1ᵉʳ et 4ᵉ corps tous les détachements d'infanterie et de cavalerie qui leur appartenaient, et dont la présence ne serait pas indispensable dans la capitale. Tout semblait annoncer l'intention du roi de concourir aux opérations du général Sébastiani; cependant, après avoir fait annoncer son départ pour Tolède avec la garde royale et toutes les troupes qui se trouvaient à Aranjuez, il changea tout à coup d'avis et rentra subitement à Madrid le 25, sans qu'il soit possible d'expliquer ce changement de dispositions.

Le 1ᵉʳ juin, le roi Joseph ignorait encore l'évacuation du Portugal par le maréchal Soult, et tenait à mettre le maréchal Victor dans l'obligation de se porter sur Castello-Branco. Dans la correspondance qui avait eu lieu au sujet des opérations du 1ᵉʳ corps, le maréchal avait dit que le défaut de vivres ne lui avait pas permis de séjourner à Alcantara. Joseph, voulant lever cet obstacle, ordonna d'envoyer de Madrid 300,000 rations de biscuit au duc de Bellune et de faire évacuer tous les malades du 1ᵉʳ corps sur la capitale. Le maréchal Jourdan qui

remplissait près du roi les fonctions de major général, prévint le duc de Bellune de ces dispositions; mais celui-ci fit de nouvelles représentations sur les difficultés qu'il trouvait à opérer un mouvement sur Alcantara. En même temps le roi apprenait que l'armée de Cuesta était sur la Guadiana, et que même Médellin était occupé par 5,000 hommes. Joseph avait ignoré jusqu'alors que l'armée de Cuesta se fût tant avancée. Le duc de Bellune reçut en conséquence l'ordre de marcher sur l'armée espagnole et de la combattre; mais ce maréchal ne jugea pas à propos d'exécuter l'ordre qu'il recevait, donna pour motif le manque de subsistances et demanda de nouveaux ordres. Ainsi le duc de Bellune perdait son temps à solliciter des ordres, et quand il les avait reçus il trouvait de nouveaux prétextes pour ne pas les exécuter. Il demandait d'être autorisé à poursuivre l'ennemi, et il indiquait des mouvements sur la frontière qui paralysaient les efforts qu'il aurait pu faire et les ordres qu'il recevait. On verra bientôt quelles furent les conséquences de l'inactivité de ce maréchal et du peu d'obstacles que l'ennemi rencontra dans l'exécution de ses plans. Cet état de choses ne permettait pas au 1er corps de se maintenir plus longtemps entre le Tage et la Guadiana, surtout lorsqu'on apprit qu'un corps de 10,000 Portugais était arrivé près d'Alcantara sur la rive droite du Tage, que le pont de cette ville était détruit, et que ces Portugais se disposaient à attaquer Almaraz. Un fort détachement devenait nécessaire pour couvrir le pont d'Almaraz sur la rive gauche du Tage, menacée par les insurgés qui se répandaient dans les montagnes de Guadaloupe et communiquaient, d'une rive à l'autre du Tage, avec les rassemblements du Tiétar. On pouvait avoir à combattre à la fois les Anglo-Portugais et l'armée de Cuesta. Les premiers pouvaient, à la faveur de l'insurrection de la partie de Plasencia, masquer leur mouvement sur cette ville et arriver sur le Tiétar sans qu'on eût connaissance de leur marche. D'un autre côté on venait de recevoir des nouvelles peu favorables de l'expédition du maréchal Soult.

1809. Espagne.

Dans ces circonstances, le roi Joseph ordonna, le 10 juin, au duc de Bellune de se porter sur la rive droite du Tage par Almaraz, de désarmer et de détruire les châteaux de Mérida et de Truxillo, et d'évacuer sur Madrid ses malades et ses équi-

1809. Espagne. pages de siége; de se porter sur la rive droite du Tiétar avec son corps d'armée pour disperser les rassemblements qui s'étaient formés du côté de Plasencia, et de diriger sur Tolède la division Leval et quatre régiments de cavalerie sous les ordres du général Merlin. Cette fois, ces différents ordres furent exécutés.

L'empereur était très-mécontent de l'état dans lequel se trouvaient les opérations militaires en Espagne. Sa correspondance avec le général Clarke, ministre de la guerre, était remplie de blâme et de reproches sur le temps qu'on avait perdu, et sur le mauvais emploi des forces qu'il avait laissées dans la Péninsule, à son départ pour l'Allemagne. Il aurait eu bien plus de motifs de mécontentement s'il eût connu tout ce qui se passait en Espagne, la conduite, les rivalités, les querelles de ses lieutenants. Il s'en prenait au roi, qui ne pouvait se faire obéir des maréchaux, et au maréchal Jourdan, envers lequel il avait été toujours injuste depuis le 18 brumaire. On venait d'apprendre à Madrid la retraite du maréchal Soult d'Oporto; Cuesta s'était mis hors de l'atteinte du maréchal Victor, et le roi avait fait repasser le Tage au 1er corps et se disposait à le porter en partie sur le Tiétar. Il pensait aussi à faire revenir le 4e corps sur Madridejos et Consuégra. Tous ces mouvements plaçaient l'armée sur la défensive, ce qui était contraire aux volontés de l'empereur.

La position du roi devenait de plus en plus difficile. De l'Aragon, de la Galice, de la Manche, on lui demandait des secours. L'empereur ordonnait d'envoyer des troupes au 3e corps, commandé par le général Suchet. Les 116e et 117e régiments de ligne, qui jusqu'alors avaient été sous les ordres du général Kellermann, reçurent l'ordre de se rendre à Saragosse; mais là se bornaient les renforts qu'on pouvait envoyer en Aragon. L'expédition des Asturies n'était pas terminée et occupait les troupes du général Kellermann, celles du général Bonnet et une partie du 6e corps. D'un autre côté la présence de la deuxième division du 5e corps était indispensable à Salamanque pour contenir les insurgés de Ciudad-Rodrigo, dont le nombre était considérable. Tandis que le maréchal Victor prenait des positions où il allait être bientôt forcé à rester en observation, le général Sébastiani écrivait que l'ennemi présentait devant lui de grandes forces

dans la Sierra-Morena. Enfin le roi Joseph était à Madrid avec la seule division Dessolles, qui fournissait des détachements à Guadalajara, à Ségovie et à Buitrago, pour protéger les communications et l'arrivage des subsistances. On ne pouvait donc retirer des troupes d'aucune des positions ci-dessus pour les envoyer au général Suchet. La confiance du 3e corps avait été un peu ébranlée par quelques échecs, ce qui avait appelé particulièrement l'attention de l'empereur de ce côté. 1809. Espagne.

Le roi apprit, le 12 juin, par des lettres du duc de Dalmatie, l'évacuation du Portugal et la rentrée du 2e corps en Galice. L'ordre avait été donné au maréchal Ney, duc d'Elchingen, de se porter sur le Minho avec douze bataillons. A la réception des lettres du maréchal Soult, le roi renouvela cet ordre et enjoignit au maréchal Ney de se mettre immédiatement en communication avec le 2e corps. En même temps des ordres étaient adressés au maréchal Mortier, duc de Trévise, pour qu'il rappelât près de lui les troupes du 5e corps qui avaient été détachées pour l'expédition des Asturies. Après ces premières dispositions, le roi Joseph attendait avec la plus vive impatience des rapports des maréchaux Soult et Ney, qui le missent à même d'arrêter un plan de campagne approprié aux circonstances.

Cependant l'inaction des 1re, 4e et 5e corps était connue à Schœnbrunn, et le temps qu'on avait perdu et que l'on perdait encore en Espagne contrariait d'autant plus vivement l'empereur qu'il avait l'intention de rappeler de la Péninsule les troupes qui n'y étaient pas strictement nécessaires. La bataille d'Essling avait dérangé ses projets, et il voulait se préparer, avec cette prévoyance qui était un des traits remarquables de son génie, des ressources pour continuer la guerre en Allemagne. Dans ce but il avait demandé un rapport au général Clarke sur le nombre de troupes qu'il pourrait retirer d'Espagne; mais ce ministre, n'osant pas émettre un avis sur un sujet aussi délicat, adressa à l'empereur un rapport sur la force de l'armée française en Espagne et sur l'emplacement des corps dont elle était composée. Suivant ce rapport, daté du 18 juin, cette armée se composait encore d'environ 200,000 hommes présents sous les armes. Elle avait déjà au mois précédent 58,000 hommes aux hôpitaux.

Aussitôt que le duc de Bellune eut repassé le Tage, le général

1809. Espagne.

Sébastiani porta son quartier général de Manzanarès à Madridejos; mais, l'ennemi ayant paru disposé à marcher sur lui avec des forces supérieures, le roi, qui avait prévu ce mouvement, avait ordonné au maréchal Victor, comme on l'a déjà vu, d'envoyer au général Sébastiani quatre régiments de cavalerie légère et la division Leval; mais, la marche de ces troupes ayant été arrêtée par des circonstances imprévues, le roi partit de Madrid avec 6,000 hommes et arriva à Madridejos le 25 juin. L'ennemi instruit de ce mouvement opéra de suite sa retraite. Les renseignements qu'on avait au quartier général du 4e corps s'accordaient à donner à l'ennemi une force de plus de 30,000 hommes, dont une partie avait déjà passé la Guadiana.

Le 14 juin, le général Sébastiani, se conformant aux ordres du roi, qui ne voulait pas permettre à l'ennemi de s'avancer en deçà de la Guadiana, se porta sur ce fleuve, et fit prendre position à ses troupes à Villarubia, Madridejos, Herencia, Consuegra, Fernan-Caballéro, Malagon, Puerto-Lapice, et Alcazar de San-Juan. Les troupes avec lesquelles le roi s'était porté à l'appui du 4e corps se composaient de 2,000 hommes de sa garde, une brigade, forte de 3,600 hommes, de la division Dessolles, et seize pièces de canon. Avant de partir de Madrid, le roi avait donné l'ordre aux divisions Leval et Merlin[1] (que le maréchal Victor avait envoyées sur le Tiétar au lieu de les diriger sur Tolède) de se porter à marches forcées sur cette ville pour se réunir au 4e corps. Le maréchal reçut en même temps l'ordre d'envoyer un bataillon et un escadron entre Talavéra de la Reina et Casarubia, pour assurer les communications entre Talavéra et Madrid. La division Merlin ayant rejoint le 4e corps le 25 juin et la division Leval le 28, le roi Joseph se porta sur Tolède dans les premiers jours de juillet, avec sa garde et la brigade du général Godinot, qu'il avait amenée de Madrid. Vénégas sut se replier à temps et retourna à Santa-Éléna. Le roi pénétra jusqu'à Almagro et retourna ensuite à Madrid, après avoir renvoyé au maréchal Victor les troupes qu'il avait détachées de son corps d'armée.

[1] Ce général avait remplacé le général Lasalle; que l'empereur avait appelé à l'armée d'Allemagne.

Le général Sébastiani, à la tête de trois divisions d'infanterie, d'une division de cavalerie légère et d'une division de dragons, formant un total de 19,473 hommes, était assez fort pour résister à l'armée de la Manche, si elle quittait la Sierra-Moréna pour l'attaquer, et pour la faire repentir de ce mouvement offensif. 1809. Espagne.

De son côté, sir Arthur Wellesley, qui n'avait pas poursuivi le maréchal Soult au delà des frontières de Portugal, s'était arrêté à Montalègre. Il revint ensuite à Abrantès, où il entra le 7 juin. Il s'occupa immédiatement des opérations à entreprendre contre le 1er corps, de concert avec les Espagnols. Cuesta, comme tous les généraux de la junte, voulait qu'on opérât de manière à tourner les armées françaises, croyant pouvoir renouveler les journées de Baylen; le général anglais voulait au contraire attaquer de front avec toutes les forces réunies des trois nations. Pendant la discussion des différents plans proposés de part et d'autre, l'armée de sir Arthur s'approchait du Tage. Le 10 une division était arrivée à Alcantara. Une reconnaissance poussée dans cette direction par le maréchal Victor se présenta au pont; l'ennemi craignant d'être forcé fit sauter précipitamment une arche. Quelques heures après, l'ordre de conserver le pont arriva; mais il n'était plus temps. A cette époque le général anglais reçut de son gouvernement l'autorisation d'agir en Espagne; mais il manquait d'argent, et il fut forcé d'attendre qu'il lui en arrivât de Londres ou de Cadix. Forcé dès lors de suspendre ses opérations, sir Arthur ne cessait de recommander au général Cuesta de ne faire aucune attaque avant que l'armée britannique fût prête à entrer en ligne, de prendre une forte position où il resterait sur la défensive jusqu'à l'instant d'exécuter les mouvements combinés. Le plan auquel les alliés s'étaient arrêtés consistait à réunir à Cuesta la plus grande partie de l'armée anglaise pour opérer entre le Tage et la Guadiana, tandis que le maréchal Beresford, avec un corps composé d'Anglais et de Portugais, se porterait sur Plasencia et de là franchirait le Tiétar.

Le maréchal Victor n'avait point inquiété les alliés dans leurs préparatifs, et, comptant sans doute sur la force de son corps d'armée qui, à cette époque, s'élevait à plus de 30,000 hommes

1809. Espagne. présents sous les armes, s'était endormi dans une sécurité inconcevable chez un lieutenant de l'empereur, formé à une école si remarquable par l'activité qu'on y imprimait aux opérations militaires. Tout en reconnaissant que cette circonspection n'était pas dans les habitudes du duc de Bellune, on doit la trouver inexplicable dans cette circonstance, à tel point que les Anglais eux-mêmes en furent frappés[1].

Sir Arthur Wellesley était resté dans son camp d'Abrantès jusqu'à la fin de juin; il y avait reçu un renfort de 5,000 hommes, et l'armée qu'il commandait se composait de 22,000 hommes de troupes anglaises présents sous les armes, sans comprendre les officiers et les sous-officiers, et un autre renfort de 8,000 hommes était à hauteur de Lisbonne. Cette armée était appuyée par 15,000 Portugais et en communication avec l'armée espagnole d'Estramadure, commandée par don Grégorio de la Cuesta, forte de 38,000 hommes, et celle de la Manche, sous les ordres de

[1] Il ne fut d'aucun secours pour l'invasion du Portugal. Il ne conserva pas l'Estramadure, ne s'empara pas de Séville, laissa Cuesta prendre deux fois l'offensive, et resta dans une position malsaine jusqu'à ce qu'il eût perdu plus d'hommes par les maladies que ne lui en eussent coûté trois batailles comme celle de Médellin. Les affaires de Médellin et de Ciudad-Réal, qui détruisirent entièrement les armées de Cuesta et de Cartaojal, ne produisirent aucun résultat favorable aux vainqueurs. Sébastiani était bien disposé à pénétrer dans la Sierra-Moréna; mais Joseph, craignant les Valenciens, le retint, tandis qu'il voulait faire marcher Victor, qui s'obstinait à ne pas s'avancer dans l'Alentéjo, alors même qu'il était renforcé par Lapisse. Cette obstination fut fatale à Soult, car toutes les troupes anglaises et portugaises purent agir contre lui, tandis que Victor, au lieu de chercher à se conformer aux instructions de l'empereur, résistait aux ordres du roi et ne faisait rien d'utile pour lui-même. On trouve peu d'exemples qu'un général ayant 30,000 hommes de bonnes troupes soit resté aussi longtemps dans une inaction si peu motivée. Certainement la réputation militaire du duc de Bellune empêche d'attribuer cette conduite à toute autre cause qu'au peu de penchant qu'il avait à seconder les opérations du maréchal Soult; mais on ignore encore si cette opposition provenait d'un sentiment de rivalité et de jalousie, ou de la ferme volonté de ne pas obéir aux ordres du roi, ou enfin d'une fausse appréciation de l'état des affaires dans la Péninsule. Dans ces deux derniers cas, il faut reconnaître que le maréchal Victor n'avait rien à voir dans la direction générale des affaires d'Espagne, et qu'il était de son devoir d'obéir aux ordres que le roi recevait lui-même de l'empereur. Voir Napier, *Histoire de la guerre de la Péninsule*, etc.

Vénégas, qui dépassait 35,000 hommes bien armés et bien équipés. 1809. Espagne.

Le 27 juin, l'armée anglaise, formée en 4 divisions d'infanterie, commandées par les généraux Sherbrooke, Hill, Mackenzie et Campbell, leva son camp d'Abrantès et suivit les deux rives du Tage; une colonne passa par Sobreira-Formosa et l'autre par Villa-Velha, où l'on établit un pont de bateaux. Le 1er juillet le quartier général anglais fut porté à Castello-Branco. De là les troupes anglaises continuèrent leur marche sur une seule colonne par Moraléjo et Coria. Une brigade, commandée par le général Donkin, fut envoyée par Torréjoncillo et Ceclavin pour reconnaître le pays entre Zarza la Mayor et le Tage. Le 8 le quartier général arriva à Plasencia. Le 10 toute l'armée était réunie aux environs de cette ville. A cette époque Cuesta était à Almaraz. Le 20 il opéra sa jonction à Oropesa avec l'armée britannique, et le 23 cette armée combinée continua son mouvement en avant, et repoussa les avant-postes français de Talavéra. Le lendemain elle arriva sur l'Alberche, où elle prit position, la droite appuyée au Tage, et la gauche couverte par le corps de Wilson, qui était arrivé la veille à Escalona, d'où il s'avança même jusqu'à Navalcarnéro, à 8 lieues de Madrid.

Bataille de Talavéra de la Reina. A la première nouvelle 27-28 juillet. de l'invasion de l'Estramadure espagnole par l'armée anglo-portugaise, le roi Joseph conçut les plus vives alarmes; dès le 22 juillet il envoya au maréchal Soult l'ordre de réunir en toute hâte à son corps d'armée ceux des maréchaux Ney et Mortier, dont l'empereur lui avait donné le commandement en chef, et de se porter à marches forcées sur Plasencia, afin d'y couper la ligne de communication de l'armée anglo-portugaise, ou du moins de la forcer à ralentir sa marche sur Madrid. Ce mouvement du maréchal Soult devait être décisif, puisqu'il plaçait le général anglais entre deux armées, et l'on pouvait d'autant mieux compter sur sa réussite que l'ennemi n'avait pour couvrir son flanc gauche et ses derrières que les détachements laissés par le général Cuesta aux cols de Péralés et de Baños, points par lesquels les Français devaient déboucher en venant de Salamanque. Un premier ordre de Joseph avait fixé l'établissement du 5e corps à Villacastin, ce qui le rapprochait de

1809. Espagne. Madrid, d'où il eût opéré avec les 1er et 4e corps, qui allaient se trouver engagés avec des forces supérieures qu'on évaluait à 70,000 hommes, dont environ 40,000 Espagnols. Le roi regrettait alors vivement d'avoir cédé aux instances réitérées du maréchal Soult, qui avait demandé que le 5e corps le joignît à Salamanque.

Dans la nuit du 22 au 23 juillet, le roi Joseph, accompagné du maréchal Jourdan, partit de Madrid avec sa garde, une brigade de la division française du général Dessolles, deux escadrons du 27e régiment de chasseurs à cheval, formant une réserve de 5,000 hommes, et quatorze bouches à feu, dont le général Dessolles prit le commandement, et se dirigea sur l'Alberche pour se réunir au maréchal Victor et tenter d'arrêter l'ennemi assez longtemps pour attendre l'arrivée du général Sébastiani et le résultat du mouvement ordonné au maréchal duc de Dalmatie.

L'inaction des alliés pendant la journée du 23 prouvait qu'ils manœuvraient par leur gauche, et le pays leur indiquait ce mouvement, puisque par le débouché de Pélagos ils pouvaient gagner deux jours de marche sur l'armée française pour se rendre à Madrid ou à l'Escurial, et par celui d'Escalona ils n'avaient que trois lieues pour se porter à Maquéda et couper la grande communication entre le 1er corps et Madrid. Ces considérations déterminèrent le maréchal Victor à quitter sa position sur l'Alberche et à se replier derrière le Guadarrama. Dans la nuit du 23 au 24, les troupes se mirent en marche : l'infanterie, l'artillerie et la cavalerie légère furent dirigées par Santa-Olalla et Alcabon sur Torrijos; la division de dragons, par Cebolla, également sur Torrijos. Le 24 au soir toute l'infanterie fut en position sur la rive gauche du Guadarrama, au pont de Tolède; la cavalerie légère occupa Alcabon et les dragons Torrijos. Ce mouvement, qui semblait découvrir Madrid, puisqu'on paraissait abandonner la grande route, avait pour but de se rapprocher du 4e corps, qui couvrait Madrid du côté de la Manche. Le lendemain le 1er corps resta en position sur la rive gauche du Guadarrama; la cavalerie se replia sur Rielvès. Pendant ces mouvements, l'ennemi fit surveiller l'armée française par quelques cavaliers seulement. Le même jour le roi donna l'ordre

au général Sébastiani d'envoyer au 1er corps la division de cavalerie légère du général Merlin, et de partir à onze heures du soir avec le reste du 4e corps pour se rendre au pont de Guadarrama, à une lieue et demie de Tolède, où ce général arriva le 25, après avoir habilement masqué son mouvement au général Vénégas. Le roi Joseph fit ce même jour sa jonction par Vargas avec les deux corps français et leur fit prendre position sur la rive gauche du Guadarrama. Les troupes françaises ainsi concentrées ne s'élevaient guère au delà de quarante et quelques mille hommes. Ces forces étaient sans doute insuffisantes pour couvrir Madrid; il eût été plus convenable de se tenir sur la défensive, et de faire une guerre de chicane pour donner au maréchal Soult le temps d'opérer la puissante diversion dont il était chargé; mais, en laissant s'engager davantage l'armée anglo-espagnole, qui déjà avait poussé un parti considérable, sous les ordres de sir Robert Wilson, par la rive droite de l'Alberche, jusqu'à huit lieues de Madrid, on parut craindre que cette armée ne tournât celle des Français et ne la prévînt dans sa retraite sur Madrid. D'un autre côté, le général Vénégas pouvait arriver sur le Tage, et ce fleuve, qui est guéable en plusieurs endroits aux environs d'Aranjuez, lui offrait un libre passage, que les Français, par suite de leur faiblesse numérique, étaient hors d'état de défendre. Dans cette circonstance difficile, le roi Joseph crut devoir risquer les chances de l'offensive, et marcher directement sur l'armée ennemie; 3,000 hommes furent laissés à Tolède pour garder les ponts sur le Tage, et forcer le général Vénégas à remonter ce fleuve jusqu'à Aranjuez, ce qui retardait sa marche de trois jours. Un régiment de dragons fut envoyé par la rive droite dans la direction de cette résidence royale, afin d'observer le mouvement présumé de Vénégas et d'en rendre compte au général Belliard, qui était chargé de la mission épineuse de contenir la nombreuse population de la capitale, qu'une fermentation alarmante agitait depuis l'approche des armées combinées. Il n'était resté au général Belliard qu'environ 4,000 hommes. En cas de soulèvement, cette garnison devait se renfermer dans le Retiro, où tous les personnages de la nouvelle cour, qui craignaient une réaction populaire, avaient cherché un refuge.

1809
Espagne.

1809. Espagne. Après la jonction des 1er et 4e corps la cavalerie légère du général Merlin fut mise sous les ordres du général Latour-Maubourg avec la 1re division de dragons et toute l'avant-garde. Le 26, à deux heures du matin, l'armée passa le Guadarrama. Le 1er corps marchait en tête, le 4e venait ensuite; puis la réserve et la garde du roi. L'avant-garde rencontra quelque cavalerie espagnole à Torrijos; cette cavalerie fut chassée et se replia sur Alcabon. Au débouché des oliviers qui couvrent Torrijos, on trouva l'ennemi formé en bataille dans la plaine d'Alcabon, sa droite appuyée au chemin de Domingo-Perez et sa gauche à la chapelle de Santo-Domingo. Il présentait en ligne 4,000 hommes d'infanterie, 2,000 chevaux et huit bouches à feu, aux ordres du général Zayas. La cavalerie du général Latour-Maubourg se forma successivement et parallèlement à la ligne ennemie, qui parut d'abord vouloir tenir; la canonnade était déjà vivement engagée lorsque la tête de l'infanterie du 1er corps déboucha sur le champ de bataille. Les Espagnols se replièrent en toute hâte à la vue de l'infanterie française et gagnèrent Alcabon. Le général Latour-Maubourg les pressa vivement au défilé, et le régiment des dragons de Villaviciosa fut atteint et presque entièrement détruit par le 2e régiment de hussards et un escadron du 5e de chasseurs commandés par le général Beaumont. A la sortie d'Alcabon cette cavalerie culbuta un régiment d'infanterie dont peu d'hommes échappèrent. Cette charge fit honneur au général Beaumont, qui fut parfaitement secondé par le colonel Bonnemain. Le colonel du régiment de Villaviciosa fut fait prisonnier. L'ennemi continua sa retraite avec précipitation, favorisé par un terrain coupé de ravins sur lequel la cavalerie ne pouvait pas agir.

Le roi fit continuer le mouvement de l'armée sur Santa-Olalla, où elle prit position le soir: la cavalerie du général Latour-Maubourg à Domingo-Perez, Oléra et El Bravo; le 1er corps en avant de Santa-Olalla, sur la route de Talavéra. On apprit à Santa-Olalla que Cuesta y était arrivé le 25 au soir avec son armée, mais qu'aussitôt qu'il avait entendu la canonnade d'Alcabon il s'était replié sur Talavéra.

Le lendemain 27, l'armée partit à deux heures du matin, se

dirigeant sur Talavéra. La tête de la colonne était formée par le 1er corps, précédé par la cavalerie du général Latour-Maubourg, qui atteignit l'arrière-garde de Cuesta à la hauteur de Casalégas ; elle était composée de troupes anglaises, d'un corps de 10,000 hommes, qui avait passé la journée du 26 à Casalégas ; elle se replia rapidement sur l'Alberche et repassa cet affluent du Tage. 1809. Espagne.

A une heure après midi le 1er corps était réuni sur le plateau qui domine l'Alberche. On apercevait sur la rive droite quelques escadrons ennemis sans infanterie, et, sur les plateaux en arrière et au nord de Talavéra, on distinguait des mouvements de troupes ; mais on ne pouvait reconnaître l'armée alliée, ses forces et ses dispositions. Le terrain qui s'étend de l'Alberche à Talavéra et aux plateaux qui dominent cette ville est couvert de plantations d'oliviers et de forêts de chênes ; c'était à la faveur de ces bois que l'ennemi masquait ses mouvements et se formait pour recevoir la bataille.

L'armée alliée, disposée sur deux lignes, était établie sur un beau plateau qui s'étend depuis Talavéra jusqu'au delà des coteaux dits de Médellin, et d'un développement de trois quarts de lieue ; les Espagnols occupaient la droite, qui s'étendait devant Talavéra et s'appuyait au Tage. Une forte batterie établie sur le front de leur ligne était destinée à balayer la grande route qui conduit au pont de l'Alberche. A leur gauche, sur une hauteur qui les séparait des Anglais, se trouvait une redoute armée de pièces de gros calibre. Cette position était couverte par de vieilles murailles et des clôtures de jardins qui avoisinent et entourent la ville de Talavéra, et de vastes champs d'oliviers contribuaient à en rendre l'approche plus difficile. Au reste tous les accidents du terrain avaient été mis à profit à cette droite, soit en y élevant des ouvrages de campagne, soit en y faisant des abatis. A gauche de cette position, un mamelon s'élève à l'est par une rampe très-rapide et se lie à une continuité de petits mamelons qui se prolongent dans la direction d'El Casar de Talavéra. Cette hauteur, qui commandait la plus grande partie du champ de bataille, et les petits mamelons auxquels elle se lie, étaient occupés par les Anglo-Portugais, qui formaient le centre et la gauche de l'armée com-

1809. Espagne. binée. Cette position, couverte devant son front par un profond ravin formé par le cours de la petite rivière de Portiña, était séparée, à gauche, du prolongement des montagnes castillanes de l'Atalaya par un vallon de trois cents toises de développement. Deux routes praticables pour l'artillerie conduisaient de l'Alberche à la position des alliés : l'une est la grande route de Talavéra, et l'autre se rencontre à la Casa del Campo de Salinas. Pour arriver à cette dernière route, on passe l'Alberche à un gué et on la suit pendant une demi-lieue à travers une forêt de chênes.

L'armée espagnole, forte d'environ 34,000 hommes, dont 6,000 de cavalerie, se composait de cinq divisions d'infanterie, commandées par le marquis de Zayas, don Vicente Iglésias, le marquis de Portago, don Rafaël Manglano et don Luis Alejandro Bassecourt, et de deux divisions de cavalerie, sous les ordres de don Juan de Henestrosa et du duc d'Albuquerque, sans comprendre la réserve ni l'avant-garde, commandées par don Juan Berthuy et don José de Zayas. Les Anglais avaient de leur côté plus de 16,000 hommes d'infanterie et 3,000 hommes de cavalerie, répartis dans les quatre divisions commandées par les généraux Sherbrooke, Hill, Mackenzie et Campbell. La dernière, suivie de celle de Sherbrooke, venait immédiatement après la redoute armée de pièces de gros calibre qui était à la droite des troupes anglaises. La gauche était couverte par la division du général Hill. La division Mackenzie restait en position près de l'Alberche, avec ordre de se placer en seconde ligne derrière Sherbrooke, dès que le combat serait engagé.

La poussière qui s'élevait au-dessus de la forêt de chênes, que, du sommet du plateau qui domine l'Alberche, on apercevait sur la rive droite de ce cours d'eau, prouvait que les troupes espagnoles battues la veille étaient en retraite à travers cette forêt, et le maréchal Victor espérait les joindre avant qu'elles n'eussent atteint la position retranchée de l'armée anglaise. Il ordonna en conséquence au général Lapisse de passer l'Alberche, de se diriger sur la Casa de Salinas et d'en chasser l'ennemi ; au général Ruffin, de passer l'Alberche avec son infanterie seulement et d'appuyer par la droite le mouvement du général Lapisse. Il était environ trois heures de l'après-midi.

Le 16e régiment d'infanterie légère, qui était en tête de la division Lapisse, engagea bientôt la fusillade avec les avant-postes de la division Mackenzie, qui occupait la Casa de Salinas, sur laquelle il se porta si rapidement que sir Arthur Wellesley, qui s'y trouvait, faillit être pris. Les Anglais, qui avaient environ 1,000 hommes sur ce point, se retirèrent précipitamment sur le gros de leur armée, qui était en position près de Talavéra entre le Tage et les montagnes. Les 87e et 88e régiments anglais, qui avaient soutenu les premiers le choc de l'infanterie française, furent rompus et mis en déroute. La retraite fut couverte par les 31e et 45e régiments, soutenus par le 60e. Les Anglais perdirent 400 hommes dans cet engagement. 1809. Espagne.

Le duc de Bellune, qui avait suivi l'attaque du général Lapisse, envoya l'ordre au général Villatte de passer l'Alberche et de suivre la direction du général Ruffin ; au général Latour-Maubourg de passer la rivière et de former sa cavalerie entre la grande route de Talavéra et celle de la Casa de Salinas ; et enfin à l'artillerie des divisions et de la réserve de passer au gué et de suivre par le chemin de Casa de Salinas le mouvement de l'infanterie.

Les Anglais qui se retiraient se portèrent à la gauche de leur ligne de bataille. Le général Mackenzie, avec une brigade, se plaça en seconde ligne derrière la brigade des gardes. Le général Donkin, qui commandait l'autre brigade, voyant que la montagne n'était pas occupée à gauche, se porta sur ce point et acheva ainsi de garnir la position. La cavalerie fut formée en colonne derrière la gauche de la ligne anglaise.

Les divisions Lapisse et Ruffin débouchaient de la forêt de chênes sur trois colonnes. Le pays commençait à s'ouvrir ; on aurait pu distinguer les mouvements de l'ennemi s'il n'eût pas été aussi tard. Cependant on apercevait un corps de 11 à 12,000 hommes qui se pressait d'arriver à sa position. L'artillerie française, qui avait débouché sur le plateau aussitôt que les divisions, fit un feu meurtrier sur ces troupes et y porta le désordre. Pour aborder la position des alliés, il fallait franchir le ravin creusé par le cours de la Portiña, qui les séparait du plateau sur lequel les troupes françaises s'étaient formées en sortant de la forêt. Déjà les divisions Ruffin, Villatte et Lapisse n'étaient

1809. Espagne. plus qu'à une demi-portée de canon de cette position; mais il n'était plus l'heure d'engager une action : il faisait nuit, et une attaque de nuit ne produit ordinairement qu'erreur et confusion. Cependant le maréchal Victor s'imagina que si, à la faveur de l'obscurité et du désordre que son attaque vive et rapide avait occasionné dans les rangs ennemis, il parvenait à enlever le mamelon qui était à sa droite, et qu'on devait regarder comme la clef de la position, les Anglais ne pourraient plus tenir sans s'exposer à une défaite complète. En conséquence, le maréchal ordonna, entre neuf et dix heures, au général Ruffin d'emporter le mamelon avec ses trois régiments le 9ᵉ léger, les 24ᵉ et 96ᵉ de ligne; au général Villatte de soutenir cette attaque, et au général Lapisse d'opérer une diversion sur le centre de la ligne ennemie, sans cependant s'engager. Le 9ᵉ léger descendit le premier du plateau dans le ravin, et aborda de front le mamelon sous le feu de la brigade du général Donkin, que le général Hill avait l'ordre de soutenir. Ce brave régiment arriva seul à mi-côte sous le feu meurtrier des Anglais, qui ne put l'arrêter, et là, ne consultant que son ardeur, il s'élança jusqu'au sommet du mamelon, culbutant à la baïonnette les premières troupes qui voulurent l'arrêter. Mais le général Hill, qui était accouru à la tête des 29ᵉ et 48ᵉ régiments anglais, voyant que l'assaillant n'était pas soutenu, le fit attaquer en flanc, et le 9ᵉ léger, épuisé par l'effort vigoureux qu'il venait de faire, fut forcé de rétrograder jusqu'au pied de la position avec perte de 300 hommes hors de combat. Son brave chef, le colonel Meunier, avait reçu trois coups de feu dans ce court engagement, où son régiment se couvrit de gloire et n'échoua que parce qu'il ne fut pas soutenu à temps. Le 24ᵉ, trompé par l'obscurité, prit une fausse direction. Le 96ᵉ fut retardé dans sa marche par le passage du ravin, où il rencontra des obstacles imprévus. Les Anglais ont avoué une perte de 800 hommes dans cet engagement nocturne.

Il était dix heures du soir; les troupes françaises, en marche depuis deux heures du matin, étaient harassées de fatigue et éprouvaient le plus grand besoin de repos. Le combat cessa, et les deux armées passèrent la nuit à se préparer à une bataille générale. Le général Ruffin prit position au pied du ma-

melon avec les 24ᵉ et 96ᵉ régiments, qui y étaient arrivés au moment où le 9ᵉ léger se retirait. Ce dernier régiment resta dans la position où il s'était arrêté. La division Villatte fut placée en réserve derrière l'artillerie. La division Lapisse, en colonnes par régiments, resta sur le plateau en face du centre de l'ennemi; la cavalerie du général Latour-Maubourg en réserve derrière cette division. La brigade du général Beaumont fut placée derrière la division Ruffin. A gauche la cavalerie liait les troupes du 1ᵉʳ corps avec celles du 4ᵉ et de la réserve, qui venaient de passer l'Alberche. Il y eut dans l'armée espagnole, à onze heures du soir et à deux heures du matin, une fusillade qui se prolongea de la droite à la gauche et qui fut occasionnée par une de ces terreurs paniques si communes à la guerre.

Le 9ᵉ régiment d'infanterie légère avait pris à l'attaque du mamelon 4 officiers et 100 soldats de la légion hanovrienne; on apprit d'eux seulement quelle était la véritable position de l'armée alliée, et l'on sut d'une manière positive que les Espagnols occupaient fortement Talavéra.

La tentative infructueuse de la division Ruffin contre le grand mamelon eut le grave inconvénient d'indiquer à l'ennemi le projet d'attaque du lendemain, et de lui faire sentir toute l'importance de la forte position qu'il occupait; les Anglais employèrent une partie de la nuit à la garnir d'une artillerie formidable, soutenue à gauche par la 5ᵉ division espagnole aux ordres du général Bassecourt, qui fut placée à la gauche de la ligne anglaise, de manière à couvrir le vallon qui la séparait des rameaux rocheux de la Sierra de Ségurilla.

Le lendemain 28, au lever du soleil, les deux armées étaient rangées en bataille, et la canonnade s'engagea presque aussitôt. L'action qui allait avoir lieu devait décider du sort du Portugal, que l'armée anglaise était chargée de défendre, et peut-être même aussi de celui de toute la Péninsule. Les vieilles bandes qui composaient les 1ᵉʳ et 4ᵉ corps de l'armée française, accoutumées depuis tant d'années à vaincre les troupes de l'Europe coalisée, et à voir leur ardeur constamment secondée par les habiles combinaisons d'un grand capitaine, attendaient impatiemment le moment de combattre, et comptaient que le génie

1809. Espagne. de Napoléon dirigerait encore une fois les efforts généreux qu'elles allaient faire pour le triomphe de sa cause.

Le maréchal Victor, contre l'avis du maréchal Jourdan, voulait, au point du jour, recommencer l'attaque du mamelon. Victor, qui était resté longtemps aux environs de Talavéra, devait connaître parfaitement son terrain, et paraissait si sûr du succès que le roi le laissa libre d'agir comme il le voudrait. Dès l'aurore, le maréchal fit une reconnaissance de tout le front de la ligne ennemie. Les Anglais qui couronnaient le mamelon y avaient placé quatre pièces de canon. Une ligne d'infanterie, appuyant sa gauche au mamelon et sa droite au bois d'oliviers, était soutenue par une ligne de cavalerie. Derrière le mamelon, et dans le prolongement d'El Casar de Talavéra, on comptait cinq ou six lignes d'infanterie et de cavalerie. Quelques escadrons observaient à gauche le vallon et étaient appuyés par deux ou trois bataillons. Quant à la droite, il était impossible de juger, à cause des oliviers, du nombre de troupes dont elle était composée. On apercevait seulement 7 à 8,000 hommes d'infanterie et de cavalerie en avant de Talavéra. Les Anglais occupaient la ligne depuis la montagne où s'appuyait la gauche jusqu'à la cassine dite Pajar de Bergara, dans la vallée de Talavéra, où se trouvait leur droite. Un ouvrage avait été construit en avant de la cassine pour couvrir cette aile.

De retour de sa reconnaissance, le duc de Bellune distribua ses ordres. Le général Ruffin plaça le 9e léger à droite, le 24e de ligne au centre et le 96e à gauche, chaque bataillon en colonne serrée par division. La division Villatte suivit en seconde ligne. En même temps le duc de Bellune demanda au roi Joseph de faire agir le 4e corps et la réserve contre la droite de l'ennemi, tandis que le général Lapisse, ayant les dragons du général Latour-Maubourg en seconde ligne, menacerait le centre. Le 24e de ligne et le 9e léger franchirent les premières pentes avec un élan admirable sous le feu de la division du général Hill. Le 24e, toujours soutenu par le 9e et le 96e, et continuant à gravir la hauteur, était prêt d'en atteindre le sommet, lorsque sir Arthur Wellesley dirigea sur les trois régiments français une partie de son centre, composée des troupes du général Sherbrooke. Ces régiments, pris à la fois en flanc et

attaqués de front, furent contraints de rétrograder, épuisés par des pertes énormes; mais ils le firent lentement et avec le plus grand ordre, donnant par leur belle contenance le temps aux blessés de s'éloigner. L'ennemi avait fait aussi de grandes pertes et le général Hill était blessé; mais celles de la division Ruffin s'élevaient à plus de 500 hommes par régiment, et les deux tiers des officiers étaient hors de combat.

1809. Espagne.

Il était dix heures du matin. Après avoir reconnu la position de l'ennemi, le roi réunit les maréchaux Jourdan, Victor et le général Sébastiani, pour décider en conseil si l'on devait tenter une attaque générale. Le maréchal Jourdan se prononça contre une telle résolution, et son avis fut que, l'ennemi étant instruit, par les deux tentatives précédentes, de l'importance de sa position, et prévenu du point où il serait de nouveau assailli, il fallait se tenir sur la défensive, rétrograder même derrière l'Alberche et y attendre que le maréchal Soult eût achevé son mouvement sur les derrières de l'armée alliée, ce qui ne pouvait tarder d'avoir lieu. Le maréchal Victor, au contraire, insistait pour qu'on continuât l'attaque, et dit que, si le roi faisait marcher le 4[e] corps contre la droite et contre le centre de la position des alliés, il s'engageait, avec ses trois divisions, à enlever la hauteur contre laquelle il avait échoué deux fois, ajoutant que, s'il ne réussissait pas, « il faudrait renoncer à faire la guerre. » Le roi, placé entre deux avis si opposés, hésitait, ne sachant quel parti prendre, lorsqu'il reçut du maréchal Soult une lettre annonçant que son armée ne serait réunie à Plasencia que du 3 au 5 août. Cette circonstance dérangeait tous les calculs. On savait que Vénégas menaçait déjà Tolède et que son avant-garde s'approchait d'Aranjuez. Il fallait avant tout sauver la capitale, et pour cela diviser les forces qui étaient en présence des armées anglaise et espagnole. Il fut donc résolu qu'avant de prendre ce dernier parti on tenterait une attaque générale sur tout le front de la ligne ennemie, comme le proposait le maréchal Victor. En conséquence, des dispositions furent arrêtées sur-le-champ et transmises aux généraux commandant les divisions. Le temps s'écoula pendant qu'on faisait ces dispositions d'offensive; la canonnade annonçait seulement que les deux partis étaient encore aux prises; mais elle cessa bientôt graduellement :

1809. Espagne. la chaleur du jour à midi força les armées à suspendre mutuellement le combat. Les deux partis profitèrent de cette espèce de trêve pour enlever leurs blessés.

Le général en chef ennemi, placé sur la hauteur qui dominait tout le champ de bataille, était à même d'apercevoir les mouvements de l'armée française, et avait ainsi le temps de les prévenir et de faire à l'avance les dispositions contraires. La position qu'occupait l'armée anglaise, d'un abord difficile en avant de son front et sur ses flancs, était accessible en arrière de sa ligne, et permettait à sir Wellesley de porter rapidement des renforts sur les points les plus menacés.

Pour aborder la ligne anglaise, les colonnes françaises avaient à passer le ravin dont nous avons parlé plus haut ; elles ne pouvaient conserver entièrement leur formation, en s'avançant dans un terrain coupé, raboteux, inégal, qui mettait nécessairement quelque désordre dans leur marche. D'un autre côté, le mamelon occupé par l'ennemi dérobait à la gauche de l'armée assaillante les mouvements des colonnes de droite. Ainsi, bien que dans cette journée chaque corps de l'armée ait combattu avec une bravoure sans égale, il n'y eut aucun ensemble dans leurs efforts. L'expérience d'un général habile aurait pu seule suppléer aux avantages que la nature du terrain refusait aux Français et donnait si libéralement à leurs adversaires.

Le général Ruffin avait reçu l'ordre de pénétrer, à l'extrême droite, dans le vallon qui séparait la position de l'ennemi des montagnes, de longer le pied de ces hauteurs, d'aborder par sa gauche la division espagnole du général Bassecourt, qui venait d'arriver, et de n'escalader le mamelon que lorsqu'il l'aurait tourné. Le général Villatte devait menacer cette hauteur avec une brigade, en attendant que la brigade de droite du général Lapisse, dont la division formait la gauche du 1er corps, fût en mesure de gravir l'escarpement pour attaquer de concert le centre de la position anglaise. L'autre brigade de la division Villatte fut placée à l'entrée du vallon, pour soutenir la division Ruffin contre la cavalerie ennemie. Le 4e corps, placé sur deux lignes à la gauche de la division Lapisse, devait attaquer la droite de l'ennemi au point de jonction des Anglais et des Espagnols. La cavalerie légère du général Merlin et les dragons

du général Latour-Maubourg se formèrent derrière l'infanterie du 1er corps pour la soutenir et pouvoir déboucher dans la plaine lorsque le mamelon serait enlevé. Les dragons du général Milhaud, portés à l'extrême gauche, devaient observer Talavéra et la droite des Espagnols. La réserve resta en troisième ligne derrière les troupes du 4e corps. 1809. Espagne.

Il était deux heures de l'après-midi quand ces dispositions d'attaque furent achevées. C'est aussi à cette heure que l'ennemi reçut un renfort de toutes les troupes anglaises qui faisaient partie du corps commandé par sir Robert Wilson. Elles débouchèrent par le chemin de Méjorada et allèrent se former en quatrième ligne sur le prolongement du grand mamelon, dans la direction d'El Casar de Talavéra. Le maréchal Victor attendit pour agir que le 4e corps arrivât à sa hauteur, et, aussitôt que ce corps fut engagé, les généraux Lapisse, Villatte et Ruffin commencèrent leur mouvement.

Le général Lapisse passa le ravin. Il était soutenu par la cavalerie du général Latour-Maubourg et appuyé par deux batteries de 8 bouches à feu chacune. Le général Villatte manœuvra au pied du mamelon, et le général Ruffin suivit la direction qui lui avait été donnée. Les deux divisions d'infanterie du général Sébastiani opérèrent leur mouvement avec calme et précision, bien qu'il eût lieu sous la mitraille de la redoute qui était entre la droite des Anglais et la gauche des Espagnols. Le général Leval n'avait pas eu le temps de déployer sa division allemande, qui, s'étant avancée à travers le bois d'oliviers, se vit bientôt entourée par plus de 15,000 hommes. C'était la division Campbell, soutenue par une brigade du général Mackenzie et quelques bataillons espagnols. Le général Leval appuya sa gauche par un carré et marcha au-devant de l'ennemi, qui recula en laissant le champ de bataille couvert de ses morts. Un régiment anglais avait déposé les armes et s'était rendu, lorsque le colonel de Porbeck, commandant les troupes badoises, fut tué d'un coup de feu. Il y eut à ce moment de l'hésitation parmi ces troupes, et le régiment anglais se trouva dégagé. On ne put conserver qu'environ 100 hommes, le major, le lieutenant-colonel et le colonel ; ce dernier mourut de ses blessures. L'ennemi ayant porté de nouvelles forces contre la division Leval, le général

1809. Espagne. Sébastiani déploya derrière elle la 2e brigade de la division française et donna l'ordre au général Leval de se retirer en seconde ligne. Au reste le commandant du 4e corps avait pour instruction de ne se porter sur l'ennemi que lorsque le duc de Bellune aurait commencé son attaque; mais, les chevaux de l'artillerie ayant été tués dans les oliviers, on fut forcé d'abandonner sept pièces.

Pendant ce temps le général Lapisse avait attaqué le centre de l'ennemi avec le 16e léger et le 45e de ligne, déployés et suivis des 8e et 5e de ligne en colonne serrée, et avait porté d'abord le désordre dans les troupes de la division Sherbrooke. Cette attaque avait été puissamment secondée par l'artillerie commandée par le colonel d'Aboville; mais, repoussée à son tour par un violent feu d'artillerie et de mousqueterie, la division française avait déjà cédé du terrain lorsque la brigade des gardes anglaises sortit inconsidérément de la ligne pour achever la défaite des Français; mais, ceux-ci revenant à la charge, les régiments des gardes, pris en flanc par l'artillerie et l'infanterie françaises, furent vivement repoussés et se retirèrent dans le plus grand désordre. Cette terreur gagna la légion allemande, et tout paraissait perdu au centre de l'armée anglaise, lorsque le général Lapisse tomba mortellement blessé. Dans ce moment le 48e régiment anglais, commandé par le colonel Donellan, qui était resté en réserve sur la hauteur, s'avança pour rétablir le combat ou pour couvrir les fuyards. Il ouvrit le feu et réussit à arrêter les colonnes de la division Lapisse. La légion allemande se rallia au 48e, la brigade de cavalerie légère du général Cotton arriva au galop, et une batterie vint battre les Français en écharpe. Ceux-ci furent repoussés avec perte d'un grand nombre d'officiers et de soldats hors de combat. Le maréchal Victor rallia cette division au pied du mamelon, dont il renonça à s'emparer de front pour ne plus s'occuper que des moyens de le tourner.

En conséquence la brigade du général Villatte destinée à couvrir le vallon y pénétra, tandis que la division Ruffin continuait à suivre le pied des montagnes. La division de cavalerie légère du général Merlin, placée en seconde ligne, se tint prête à déboucher dans la plaine à la suite de l'infanterie; mais, ce mouvement ayant été aperçu par sir Arthur Wellesley, celui-ci fit charger

cette infanterie par le 23ᵉ régiment de dragons légers anglais et le 1ᵉʳ régiment de dragons allemands de la brigade Anson. Les Anglais furent reçus avec le plus grand sang-froid par un bataillon de grenadiers aux ordres du commandant Bigex et par le 27ᵉ léger ; une quantité d'hommes et de chevaux vinrent tomber aux pieds de l'infanterie française. Malgré la fusillade, le 23ᵉ de dragons légers, qui tenait la tête de la charge, s'engagea entre les troupes du général Villatte et la division Ruffin. La brigade du général Strolz, composée des 10ᵉ et 26ᵉ régiments de chasseurs à cheval, se porta à sa rencontre. Ce général manœuvra pour laisser passer les Anglais et les charger en queue. Bientôt la mêlée fut complète. Le maréchal Victor, qui, de la position où il était, près de l'artillerie, avait vu la cavalerie ennemie se lancer aussi témérairement, fit avancer les lanciers polonais et les chevau-légers westphaliens : il ne s'échappa qu'un petit nombre d'hommes du 23ᵉ de dragons légers ; tout le reste fut pris avec ses étendards ou fut tué. L'autre régiment se dispersa.

Pendant l'attaque du centre, le 4ᵉ corps avait été vivement engagé. Il eut à soutenir de nouveaux efforts de la part des ennemis après le mouvement rétrograde de la division Lapisse. Le général Rey, à la tête des 28ᵉ et 32ᵉ de ligne, les chargea et les arrêta dans leur poursuite. En même temps la droite de l'armée anglo-espagnole se porta tout entière sur la brigade de gauche, commandée par le général Liger-Belair, et composée des 58ᵉ et 75ᵉ de ligne. Le choc fut terrible : 4,000 hommes combattaient contre 20,000, sous le feu d'une nombreuse artillerie, dans un terrain fort difficile et tout à l'avantage de l'ennemi. Le 75ᵉ de ligne était parvenu à déboucher dans la plaine, lorsqu'une charge de trois régiments de cavalerie anglaise et espagnole arrêta son mouvement et enleva au 4ᵉ corps dix pièces, qui, jointes aux sept pièces abandonnées dans les oliviers par la division Leval, constituent une perte totale de dix-sept bouches à feu. Le général Leval, formant un carré à la gauche de sa ligne avec la brigade de Darmstadt et Prince-Primat, donna à la 2ᵉ brigade française le temps de se reformer en colonne et de contenir l'ennemi. Le colonel Buquet, du 75ᵉ, grièvement blessé dans cette affaire, fut pris, un des chefs de bataillon fut tué et les autres furent blessés.

1809. Espagne.

Dans le vallon, le général Ruffin continuait son mouvement, et déjà la tête de sa colonne débordait la gauche de la division espagnole du général Bassecourt, lorsqu'il reçut l'ordre de s'arrêter et de se maintenir dans la position où il se trouvait. Il était cinq heures du soir. Le maréchal Victor, croyant qu'en ralliant le 4ᵉ corps pour le porter en avant avec la réserve on pourrait encore obtenir l'avantage sur un ennemi dont le feu paraissait se ralentir et qu'on supposait faire des dispositions de retraite, fit prier le roi d'ordonner ce mouvement. Le roi approuva la proposition, et le 4ᵉ corps avec sa réserve allaient s'ébranler pour marcher à l'ennemi, et l'on attendait beaucoup de ce dernier effort, lorsque le roi fut prévenu qu'une colonne ennemie débouchait de Talavéra et paraissait se diriger, par la grande route, sur le pont de l'Alberche, pour déborder la gauche de l'armée française. Cette nouvelle obligea Joseph à changer ses premières dispositions et à diriger l'armée du côté que l'ennemi semblait vouloir menacer. La nuit approchait : il fallut renoncer à entreprendre une nouvelle attaque générale. Le roi expédia au duc de Bellune l'ordre de se retirer derrière l'Alberche à son ancienne position, et de prévenir le général Sébastiani du moment où il commencerait son mouvement rétrograde.

Le duc de Bellune ne voyant rien sur le champ de bataille qui l'obligeât à se retirer, et ignorant les motifs de l'ordre du roi, lui dépêcha son premier aide de camp pour lui représenter que l'ennemi, déconcerté par les pertes qu'il avait éprouvées, paraissait songer à la retraite, et qu'il pensait qu'on pouvait sans inconvénient se maintenir sur le champ de bataille. Depuis qu'il s'était décidé à opérer sa retraite, le roi avait été prévenu que Vénégas marchait sur Madrid et que son avant-garde avait déjà passé le Tage.

Il répondit donc au maréchal Victor que le salut de la capitale, celui des blessés et la conservation des approvisionnements de l'armée ne permettaient pas qu'on s'arrêtât plus longtemps devant Talavéra, et qu'il fallait se retirer pour aller combattre l'armée de la Manche. D'après cette décision du roi, la retraite de toute l'armée commença immédiatement. Le général Sébastiani, prévenu par le maréchal Victor qu'il se retirerait vers minuit, fit son mouvement le premier. Le maréchal partit le der-

nier. Le 1er corps se mit en marche dans le plus grand ordre entre une et deux heures du matin, sans laisser ni blessés ni bagage sur le champ de bataille. Le 29, à six heures du matin, toutes les troupes françaises se trouvaient en position sur la rive gauche de l'Alberche, dans le même ordre que celui du 27, quand elles marchèrent sur Talavéra. L'ennemi, qui s'était préparé à recevoir une nouvelle attaque, fut très-surpris lorsque, le 29 au matin, il s'aperçut que les Français n'étaient plus devant lui. 1809. Espagne.

Les pertes s'élevaient de part et d'autre à 7 ou 8,000 hommes hors de combat. Les généraux anglais Mackenzie, Langworth et plusieurs officiers supérieurs avaient été tués, et, du côté des Français, le général Lapisse mourut de ses blessures à Santa-Olalla le 31 juillet. Les généraux anglais Hill, Campbell et le général espagnol Manglano étaient au nombre des blessés. Les Espagnols avouèrent une perte de 1,200 hommes. Les Français avaient fait 650 prisonniers, et les alliés, 156; mais les premiers avaient perdu dix-sept pièces de canon.

Nous avons cru devoir donner avec quelques détails la relation de la bataille de Talavéra, parce que, mieux dirigée, cette bataille pouvait avoir d'immenses résultats et terminer, peut-être d'un seul coup, la guerre de la Péninsule. Elle resta indécise, parce qu'on ne faisait rien de bien là où l'empereur n'était pas, là surtout où des généraux insubordonnés prenaient à tâche de faire échouer les plans les mieux conçus. Le maréchal Jourdan, qui avait compris l'importance de concentrer les forces françaises sur le point le plus menacé par l'armée anglo-espagnole, désapprouvait, avec raison, tout mouvement offensif avant l'arrivée du maréchal Soult. On ne l'écouta pas; on entraîna le roi par des promesses de succès, et ce prince, sans expérience de la guerre, et craignant les reproches de l'empereur, laissa agir, peut-être malgré lui, ceux qui le conseillaient le plus mal. Jamais les troupes françaises n'avaient combattu avec plus de valeur qu'à Talavéra; jamais elles n'avaient montré plus d'ardeur pour joindre l'ennemi; mais des attaques décousues et mal dirigées contre une position formidable, et une grande supériorité numérique chez l'ennemi, ne pouvaient amener que des revers. Avec l'empereur les chances de succès devenaient incalculables.

1809 Espagne. Le roi marcha en toute hâte avec le corps du général Sébastiani, sa garde et la réserve, pour dégager Tolède ; il y jeta une division d'infanterie, et se porta le 31 juillet, avec le reste de ses troupes, à Illescas, d'où il pouvait également marcher au secours du 1[er] corps sur l'Alberche, s'opposer aux progrès de sir Robert Wilson, et contenir au besoin les habitants de Madrid; mais le maréchal Victor, craignant un mouvement du général Wilson sur son flanc, se retira le 1[er] août du côté de Maquéda et de Santa-Cruz del Retamar.

8 août. *Combat du pont del Arzobispo.* — Sir Arthur Wellesley, au lieu de poursuivre l'armée française sur l'Alberche, et de prouver ainsi qu'il avait réellement vaincu ses adversaires comme il l'annonçait pompeusement dans ses rapports, resta immobile dans sa position de Talavéra jusqu'au 2 août, jour où il apprit le mouvement du maréchal Soult. Celui-ci, qui n'avait reçu que le 24 juillet l'ordre de s'avancer sur les derrières de l'armée anglo-espagnole, arrivait sur le Tage, avec les 2[e], 5[e] et 6[e] corps, par le col de Baños, Plasencia et Navalmoral, se plaçant ainsi entre l'armée anglo-espagnole et le pont d'Almaraz, seul point par lequel le général ennemi pouvait rentrer en Portugal. Il ne restait à ce général que deux partis à prendre : rouvrir ses communications, tout en contenant Victor, ou se porter à la rive gauche du Tage. Le premier parti était sans doute celui qu'il fallait préférer, et les généraux alliés convinrent que l'armée anglaise irait à la rencontre du maréchal Soult, tandis que les Espagnols resteraient à Talavéra pour tenir tête à Joseph et au maréchal Victor, s'ils revenaient de ce côté; mais sir Arthur, qui avait aussi peu de confiance en Cuesta qu'en son armée, se décida pour le second parti, et résolut de passer le pont del Arzobispo et d'établir sa ligne de défense derrière le Tage. Il pensa qu'il n'avait pas un moment à perdre pour échapper au danger qui le menaçait et quitta précipitamment Talavéra, où il abandonna 5,000 blessés ou malades, qu'il recommanda à la générosité française; et, laissant au général Cuesta le soin de soutenir sa retraite, il s'avança en toute hâte par Oropesa vers le pont del Arzobispo, et le 4 août l'armée anglaise se trouva sur la rive gauche du Tage. Sir Arthur établit son quartier général à Deleitosa et posta son arrière-garde à las Mesas de Ibor.

De son côté, Cuesta, n'osant pas attendre seul à Talavéra Joseph et Victor, qui s'unissaient de nouveau, abandonna cette ville et alla joindre l'armée anglaise à Oropesa, avant qu'elle n'eût passé le Tage. Cette détermination prématurée indisposa sir Arthur Wellesley, qui se plaignit surtout du peu de soin que Cuesta avait mis à sauver les blessés anglais qui se trouvaient à Talavéra, où le maréchal Victor revint le 6. Cuesta, forcé de suivre l'armée anglaise, avait passé, le 5, le pont del Arzobispo, et s'était dirigé sur las Mesas de Ibor, laissant à Guarda del Puente la 5e division, commandée par le général Bassecourt, et le duc d'Albuquerque à Azutan, pour surveiller les gués, à la tête de 3,000 chevaux. Le maréchal Mortier, avec le 5e corps, avait pris position à la Puebla de Naciados; le maréchal Ney, avec le 6e, était à Navalmoral, et le maréchal Soult au Gordo, avec le 2e. Le maréchal Victor devait appeler l'attention des Espagnols au pont de bois de Talavéra et les attaquer même en suivant la gauche du Tage. Le 8 août, à deux heures de l'après-midi, par une chaleur étouffante, une division du 5e corps, aux ordres du maréchal Mortier, occupa le plant d'oliviers qui touchait au faubourg de l'Arzobispo, une autre s'échelonna sur la grande route, et une brigade fut placée derrière la cavalerie du maréchal Soult, qui se forma en face d'un gué que l'on venait de reconnaître au-dessus du pont; les autres troupes couronnèrent toutes les hauteurs de la rive droite. La cavalerie devait passer le gué pour prendre l'ennemi en flanc; quelques sapeurs portés en croupe par les cavaliers avaient ordre d'enlever les barricades et d'ouvrir un chemin à l'infanterie. Les 18e et 19e régiments de dragons, conduits par le général Caulaincourt, passèrent les premiers, s'élancèrent sur les batteries ennemies, entrèrent dans les redoutes et s'en emparèrent. Un grand nombre de canonniers espagnols furent tués sur leurs pièces, d'autres furent contraints de tirer sur leurs camarades en fuite. L'infanterie espagnole, forte de 7 à 8,000 hommes, chercha vainement à se former en bataille : chargée par les deux régiments de dragons français, elle fut culbutée et mise dans une déroute complète. Pendant ce temps, les sapeurs qui avaient passé en croupe des dragons gagnèrent le pont, coupèrent les palissades, enlevèrent les chevaux de

1809. Espagne.

frise qui les défendaient, et ouvrirent un passage à la division du général Girard [1]; mais, au moment où cette dernière troupe se réunissait aux dragons, on vit accourir à toute bride un corps de quatre mille chevaux, commandé par le duc d'Albuquerque, et composé en grande partie de régiments d'élite, parmi lesquels se trouvaient les carabiniers royaux et les gardes du corps. Cette troupe se forma sur trois lignes, et chacune de ses ailes débordait de plus de cent toises les deux faibles régiments français qui lui faisaient face. Bientôt le général ennemi fit sonner la charge; les Espagnols, poussant de grands cris, s'ébranlèrent et manœuvrèrent pour envelopper leurs adversaires; les dragons leur épargnèrent la moitié du chemin en allant à leur rencontre. La mêlée devint générale, et fut un instant si terrible que le maréchal Soult hésita s'il ne ferait pas tirer à mitraille sur le tourbillon de poussière qui enveloppait les combattants, comme le seul moyen d'arrêter l'ennemi. D'après la force des Espagnols et le petit nombre des Français, il est probable que la perte des premiers eût été six fois plus forte que celle des seconds; mais ce moyen extrême ne fut pas employé, car au bout de quelques minutes la victoire se déclara pour les dragons. Les Espagnols se débandèrent de toutes parts en apercevant le reste de la cavalerie française, qui, après avoir passé le Tage, se formait sur la rive gauche. Une batterie d'artillerie légère

[1] La première brigade de la division Girard, composée des 34e et 40e de ligne, et commandée par le général Chauvel, avait reçu l'ordre direct du maréchal Mortier de se tenir prête à passer le Tage à un gué qui avait été reconnu la veille. Cet ordre reçut son exécution à cinq heures du matin, les bataillons formés en colonnes serrées par peloton, chaque soldat portant son fusil et sa giberne sur sa tête. Les 18e et 19e de dragons passèrent presque en même temps que l'infanterie. Parvenues sur la rive gauche, ces troupes furent obligées de se former sous le feu d'une batterie ennemie de six bouches à feu qui les inquiétait beaucoup. Le colonel Lafitte, du 18e de dragons, réunit quelques braves de son régiment, se jette sur les canonniers et enlève la batterie. Il remit au général Chauvel l'officier espagnol qui la commandait. Ce général envoya un bataillon du 34e régiment pour rompre les barricades du pont, et détruire une maçonnerie nouvellement pratiquée sous les arcades des tours qui le défendent. C'est alors que le général Girard avec la deuxième brigade, vint se réunir à la première. Le résultat de ce combat fut bon nombre de prisonniers et trente pièces de canon.

avantageusement placée sur le bord du fleuve leur fit un mal considérable. Les fuyards furent poursuivis jusqu'à deux lieues du Tage. La perte des Espagnols fut de 600 hommes, trente pièces de canon et tous les équipages; celle des Français ne fût que de quelques hommes tués et blessés. 1809. Espagne.

L'infanterie du maréchal Mortier occupa la tête du pont del Arzobispo et garda la rive droite jusqu'à Talavéra; le maréchal Ney, dont la présence devenait superflue depuis la retraite des deux armées anglaise et espagnole, se mit en marche vers Salamanque, pour s'opposer aux progrès d'un corps espagnol commandé par le duc del Parque, qui se trouvait aux environs de cette ville; le corps du maréchal Soult fut destiné à couvrir le pays entre Alcantara, Coria, Plasencia, etc., et à faire face à l'armée anglo-portugaise. Les Espagnols vaincus à l'Arzobispo firent leur retraite par les montagnes de Deleitosa pour se réunir à l'armée anglaise, et une autre partie alla joindre le général Vénégas dans la Manche. L'armée anglaise et le corps espagnol aux ordres du duc d'Albuquerque restèrent en position derrière le Tage. Le maréchal Soult ne crut pas devoir s'engager davantage en poursuivant les alliés et en profitant du désordre qui régnait dans leurs colonnes. Il pensait laisser cette tâche au maréchal Victor, tâche d'autant plus difficile qu'il fallait faire passer l'artillerie sur le pont d'Almaraz pour gagner la grande route d'Estremadure, et une arche de ce pont était détruite; on manquait d'ailleurs de bateaux et des premiers matériaux nécessaires pour construire un autre pont; il aurait donc fallu faire la guerre sans artillerie. D'un autre côté, le pays entre le Tage et la Guadiana était entièrement ruiné par le séjour des armées, et les chaleurs accablantes de la saison ne permettaient pas pour l'instant de continuer les opérations en Estremadure.

Les Anglais s'établirent sur la gauche, vis-à-vis d'Almaraz, leur quartier général à Jareicejo; les Espagnols prirent position sur la droite, avec leur quartier général à Deleitosa, surveillant en même temps las Mesas de Ibor par Fresnedoso. Le 12 août, don Gregorio de la Cuesta, brouillé avec Wellesley, accablé de dégoûts et de fatigues, donna sa démission de commandant en chef, à la grande satisfaction du général anglais; il fut remplacé par don Francisco de Eguia. Le défaut de subsistances,

1809. Espagne. les maladies des hommes, le dépérissement des chevaux décidèrent enfin sir Arthur Wellesley à se diriger vers le Portugal. Il s'était déjà retiré précédemment jusqu'à Truxillo. Le 20 il marcha à Mérida, où il arrêta son mouvement rétrograde, et ensuite à Badajoz. Au commencement de septembre il prit des cantonnements sur la frontière de Portugal.

Ainsi se termina l'expédition du général sir Arthur Wellesley dans l'Estremadure espagnole, expédition au moins aussi hasardée que celle qu'avait tentée le général Moore vers la fin de l'année précédente. L'armée anglo-espagnole serait entièrement tombée au pouvoir des Français si les corps des maréchaux Soult, Ney et Mortier fussent arrivés deux jours plus tôt en Estremadure; mais le roi Joseph n'avait envoyé que le 22 juillet au duc de Dalmatie l'ordre de concentrer les trois corps d'armée à Salamanque et de s'avancer sur les derrières de l'armée ennemie. Le maréchal avait reçu cet ordre le 24 ; le 5e corps ne s'était mis en route que le 27, le 2e corps le 30, et le 6e le 1er août, et l'armée n'avait pu arriver que le 5 août à Plasencia. Ainsi le général anglais ne devait son salut qu'à l'impatience du roi Joseph de combattre à Talavéra. Le début de *ce héros*, que la cour de Londres éleva à la dignité de pair sous le titre de lord Wellington et de vicomte de Talavéra, pour la prétendue victoire de ce nom, était loin d'annoncer cette haute réputation que d'autres circonstances également heureuses lui ont donnée. S'il ne fut pas entièrement défait à Talavéra, il faut l'attribuer aux mauvaises dispositions arrêtées par l'état-major français, qui, au lieu de faire attaquer sur-le-champ la gauche des Anglais avec de grandes masses, morcela le corps du maréchal Victor en petites colonnes, et les fit écraser sans aucun résultat dans les journées des 27 et 28. Le général anglais a osé dire dans ses rapports sur cette bataille que, s'il ne poursuivit pas les Français sur l'Alberche, où ceux-ci restèrent plusieurs jours en position, ce fut *parce que la junte espagnole ne lui fournit pas des transports suffisants*, supposition d'autant plus ridicule que, en jetant les yeux sur la carte, on verra le peu de distance que l'armée anglaise avait à parcourir pour joindre les troupes du maréchal Victor.

11 août. *Bataille d'Almonacid.* — On se rappelle que le général Sé-

bastiani observait l'armée de la Manche aux environs de Daimiel quand il reçut du roi Joseph l'ordre de se rapprocher à marches forcées de Tolède pour se réunir au 1er corps sur l'Alberche. Il avait été suivi dès le 23 juillet par le général Vénégas, qui arriva à Aranjuez dans la matinée du 29. Ce dernier aurait pu alors entrer à Madrid, cette ville étant presque dégarnie de troupes; mais, hésitant encore de s'avancer vers la capitale, Vénégas s'était borné à concentrer à Aranjuez son armée, qui se composait de cinq divisions d'infanterie et de 3 à 4,000 chevaux, formant en tout environ 30,000 hommes. Le 3 août, il fut informé par Cuesta que l'armée alliée abandonnait Talavéra. Au lieu de se retirer à cette nouvelle, Vénégas prit le 5 des mesures pour défendre le passage du Tage, et fit passer sur la rive droite les 2e et 3e divisions, chargées de surveiller les gués et les trois ponts Verdé, de Barcas et de la Reina. 1809. Espagne.

Le roi, instruit de la présence des troupes espagnoles sur la rive droite, et ayant appris que la cavalerie de Vénégas s'était présentée le 3 et le 4 près de Valdemoro, à cinq lieues de Madrid, partit d'Illescas, où il s'était établi en revenant des bords de l'Alberche, et transporta, le 5, son quartier général à Valdemoro, où il réunit le 4e corps et la réserve. Il y arriva dans la soirée, fit attaquer immédiatement la partie de l'armée espagnole qui avait passé le Tage et la força à regagner la rive gauche; mais en se retirant l'ennemi coupa les ponts. Dans l'impossibilité d'effectuer son passage à Aranjuez, dont le pont était détruit, Joseph se dirigea sur Tolède. En débouchant par le pont de cette ville le 9 à la pointe du jour, le 4e corps culbuta 8 à 10,000 hommes qui défendaient les hauteurs environnantes et s'établit au village de Nembroca, à une lieue et demie de Tolède, d'où la cavalerie légère du général Merlin chassa un parti ennemi qu'elle sabra et prit presque en entier.

Vénégas n'en conserva pas moins ses postes à Aranjuez, et échelonna ses autres divisions à Ocaña, Guardia et Tembleque, bien résolu à ne pas abandonner la Manche. Dans ce but il concentra son armée sur les hauteurs d'Almonacid. Le 10, à la pointe du jour, la division de dragons du général Milhaud passa le Tage au gué de Villamayor, entre Aranjuez et Tolède, à trois lieues au-dessus de cette dernière ville. Un bataillon et

1809. Espagne. trois escadrons qui défendaient ce gué furent taillés en pièces ou faits prisonniers. Le lendemain, cette division se réunit au 4e corps, qui se mit en marche sur Almonacid, où le général Vénégas paraissait vouloir tenter le sort d'un engagement général. Les Espagnols y étaient en position, leur gauche couvrant la route de Mora et s'appuyant à un mamelon détaché de la chaîne des montagnes qui courent des bords du Tage à ceux de la Guadiana, leur centre sur un plateau en avant du bourg d'Almonacid, et leur droite s'étendant sur des hauteurs et couvrant la route de Temblèque; une réserve était placée en arrière sur une montagne très-élevée, d'un escarpement rapide, où se trouve situé le château d'Almonacid, et sur laquelle étaient placées quarante pièces de canon. Le général espagnol avait distribué sa cavalerie sur ses deux ailes. La 2e division tenait la droite; la 1re occupait la gauche; les 4e et 5e étaient au centre. Le 4e corps, après les pertes de Talavéra, ne comptait pas plus de 15,000 hommes, qui, réunis aux 5,000 de la réserve, portaient l'armée du roi tout au plus à 20,000 hommes. Outre la supériorité du nombre, l'ennemi avait l'avantage de la position dominante qu'il occupait.

Le général Sébastiani reconnut la position de Vénégas, et, jugeant que le gain de la bataille dépendait de la possession du mamelon où s'appuyait sa gauche, formée de 10,000 hommes des meilleures troupes espagnoles, avec sept pièces de canon, il résolut d'attaquer sur-le-champ, bien que la réserve, venant de Tolède et conduite par le roi en personne, ne fût pas encore arrivée; et, dans l'intention d'ailleurs de couper la route de Mora, qui est la communication la plus directe pour gagner la Sierra-Morena, le général Leval eut l'ordre de former en colonnes serrées par brigade les divisions polonaise et allemande, de longer la montagne qui descend de Tolède, d'appuyer sa droite par un carré au point où les montagnes finissent et à la base du mamelon, de le déborder par sa droite avec la division allemande et de faire attaquer de front par la division polonaise. Cet ordre fut exécuté avec un calme et une précision admirables. Le général prince Sulkowsky, s'élançant à la tête des Polonais sous un feu terrible d'artillerie et de mousqueterie, aborda les Espagnols au pas de charge, les culbuta, en fit un

grand carnage, et se rendit maître du mamelon, pendant que la division allemande, ayant également réussi dans son attaque de droite, contraignait l'ennemi à prendre la fuite. Le colonel Sobolesky, du 7e régiment polonais, officier de mérite et de la plus brillante bravoure, trouva la mort au milieu des rangs ennemis, qu'il avait enfoncés. Sur le centre de l'armée espagnole, les généraux Liger-Belair et Rey, à la tête des deux brigades françaises de la division Sébastiani, composée des 28e, 32e, 58e et 75e de ligne, attaquèrent le plateau et le village d'Almonacid, défendus par 12,000 hommes. Les Espagnols furent encore enfoncés sur ce point et obligés de prendre la fuite, laissant le champ de bataille couvert de leurs morts et de leur blessés. Dans cet engagement, le 32e régiment soutint sa haute réputation; le chef de bataillon La Martinière, qui le commandait, fut grièvement blessé, et en remit la direction au chef de bataillon Bausset, par lequel il fut dignement remplacé.

Le général Vénégas; ainsi culbuté sur sa gauche et sur son centre, essaya de rétablir le combat en portant sa cavalerie sur l'extrême droite des Français; ce mouvement, exécuté avec assez de précision, réussit, et les cavaliers espagnols, débordant en effet la droite du général Sébastiani, lui donnèrent un instant de l'inquiétude sur ce point. Le 51e régiment de ligne, appartenant à la division Dessolles, qui arrivait en ce moment sur le champ de bataille, se forma en carré sur un plateau, en arrière de la ligne des Français; mais quelques escadrons et quatre pièces d'artillerie furent portés également sur ce point par le général Merlin; le colonel Sparre, avec le 5e de dragons, chargea vigoureusement la cavalerie ennemie au moment même où celle-ci venait d'être repoussée à bout portant par le 7e régiment d'infanterie polonaise; cette charge acheva de mettre les Espagnols en déroute. Les régiments d'Alcantara et de Ferdinand VII furent presque entièrement détruits. Le général Vénégas, chassé de sa première position, se retirait sur la hauteur où était placée sa réserve et cherchait à s'y maintenir, lorque le général Sébastiani, ayant été joint par les autres régiments de la réserve, à la tête de laquelle se trouvaient le roi Joseph et le maréchal Jourdan, ordonna une nouvelle attaque. Le général Leval se porta avec les divisions

1809. Espagne.

polonaise et allemande sur le flanc gauche des Espagnols; le général Rey, avec les 28e et 32e régiments, soutenus par deux bataillons du 58e et un bataillon du 12e d'infanterie légère, que conduisait le général Godinot, attaqua de front, et gravit la hauteur occupée par les Espagnols sous un feu violent de mitraille. Le général Liger-Belair, avec le 75e, deux bataillons du 12e léger et un bataillon du 58e, marcha sur la droite de l'ennemi et la força. En peu d'instants les Français furent maîtres de toutes les hauteurs et du château. Les troupes espagnoles, poussées dans la plaine, tentèrent encore de s'y rallier; mais, avant que le général Vénégas eût réussi à rassembler ses bataillons épars, il fut chargé avec tant d'impétuosité par les deux divisions des généraux Milhaud et Merlin qu'en moins de dix minutes il se trouva enfoncé sur tous les points et mis dans la déroute la plus complète : infanterie, cavalerie, artillerie, s'enfuirent dans toutes les directions à travers champs. Les fantassins jetaient armes et bagages pour échapper plus rapidement aux poursuites de la cavalerie française. Les débris de l'armée espagnole ne trouvèrent leur salut que derrière les montagnes de la Guadiana.

Dans cette journée, qui fit honneur au général Sébastiani, et qui couvrit de gloire les troupes qu'il commandait, les Espagnols eurent 3,000 hommes tués sur le champ de bataille, une quantité plus considérable de blessés, et 3 à 4,000 prisonniers; seize pièces de canon, plusieurs drapeaux, trente et un caissons, deux cents voitures de bagages restèrent au pouvoir des vainqueurs; ceux-ci perdirent 500 hommes tués et 7 à 800 blessés, dont 69 officiers. Le général Sébastiani cita avec éloge dans son rapport les colonels Doguereau, chef d'état-major de l'artillerie; Legrand, du 58e régiment de ligne; les chefs d'escadron de Tracy et de Lastour, ses aides de camp; les capitaines Lavœstine, Savoisy, Bonne et Miel : ces trois derniers avaient été grièvement blessés. La bataille d'Almonacid terminait la grande expédition combinée entre les généraux sir Arthur Wellesley, Cuesta et Vénégas, dans l'intention de s'emparer de Madrid et d'y établir la junte générale du gouvernement.

Le 4e corps établit son quartier général à Aranjuez; le 1er

corps établit le sien à Tolède, où il avait eu l'ordre de marcher, et le roi Joseph, que la valeur des Français venait ainsi de sauver d'un danger imminent, rentra triomphant dans sa capitale, qu'il avait été sur le point de voir tomber au pouvoir de ses ennemis. Jamais sans doute il ne put se flatter avec autant de raison de jouir en paix du trône où l'avait placé son frère. A cette époque, l'armée française était victorieuse sur presque tous les points, les Espagnols paraissaient abattus par tant de revers, et les plus dangereux ennemis de la nouvelle dynastie venaient de se retirer de nouveau vers le Portugal. On aurait pu mettre à profit ces heureuses circonstances : il ne s'agissait que de fermer d'une manière solide l'entrée de l'Espagne à l'armée anglaise et de distribuer les troupes de manière à étouffer les insurrections dans l'intérieur; mais le roi Joseph ne pouvait point obtenir un pareil résultat avec les seuls moyens qui étaient alors à sa disposition. 1809. Espagne.

Combat du col de Baños. — Ce fut pendant son retour vers Madrid que le roi apprit que la colonne de sir Robert Wilson venait d'être mise en déroute le lendemain de la bataille d'Almonacid. Nous avons dit que, après le combat de l'Arzobispo, le maréchal Ney s'était dirigé sur Salamanque. Sir Robert Wilson, qui s'était montré pendant quelque temps aux portes de Madrid, restant isolé après la retraite des alliés, avait repassé le Tiétar, s'était replié sur Béjar, qu'il atteignit en franchissant les montagnes de Gredos, et, par une contre-marche, se dirigeait vers Plasencia par le col de Baños, pour opérer sa jonction avec les Anglais. Son détachement se composait de 4,000 hommes, tant Espagnols que Portugais. Le 12 août, le général Lorcet, commandant l'avant-garde du 6ᵉ corps, rencontra le général Wilson à Aldea-Nueva-del-Camino, à l'entrée du col de Baños. La position de l'ennemi, quoique très-forte, fut emportée au premier choc. Le 3ᵉ régiment de hussards exécuta une belle charge, dans laquelle bon nombre d'ennemis furent sabrés et faits prisonniers. Ces derniers se rallièrent sur les hauteurs de Baños, dans une position presque inexpugnable; aux difficultés déjà très-grandes du terrain le général Wilson avait ajouté des abatis, de profondes coupures, et avait fait séparer des quartiers de rocher pour fermer tous les sen- 12 août.

1809. Espagne. tiers par lesquels on pouvait arriver jusqu'à lui. Ces précautions annonçaient au reste un ennemi qui comptait peu sur la valeur de ses troupes ; aussi les Français, oubliant les fatigues d'une marche de neuf lieues par une chaleur excessive, ne balancèrent point à attaquer les retranchements derrière lesquels les milices de Wilson se croyaient en sûreté. Les 50e et 59e régiments de ligne s'avancèrent avec une grande résolution, gravirent les hauteurs en poussant à l'avance des cris de victoire, et s'emparèrent des ouvrages ennemis malgré un feu très-vif d'artillerie. Le général Wilson essaya vainement de rallier cette troupe culbutée et dispersée. Le 3e régiment de hussards et le 15e de chasseurs achevèrent la déroute de l'ennemi, qui eut beaucoup de peine à trouver son salut dans les rochers de Montémayor et de la Calzada.

Les Espagnols et les Portugais laissèrent 1,200 tués et un pareil nombre de blessés sur le champ de bataille. La perte des Français ne s'éleva pas à plus de 200 hommes tués et blessés. Le colonel La Ferrière, du 3e de hussards, et le colonel Coste, du 59e régiment d'infanterie, s'étaient distingués particulièrement par leur brillante valeur et l'habileté de leurs dispositions. Tartre, soldat au 59e, enleva un drapeau après avoir tué ou dispersé le groupe d'ennemis qui le défendait. Ce trait de courage valut à ce brave la décoration de la Légion d'honneur.

Les événements qui avaient eu lieu dans la vallée du Tage, la marche sur Madrid du corps de Wilson et de l'armée de Vénégas, l'espérance fondée de la coopération d'une armée anglaise dans la lutte soutenue par les armées espagnoles, enfin l'éloignement de la plus grande partie de la garnison de Madrid, avaient été plusieurs fois sur le point de provoquer un soulèvement du peuple de la capitale ; mais, pendant cette crise, le général Belliard, qui n'avait pas au delà de 1,500 hommes disponibles, était parvenu, par une contenance ferme, à maintenir la tranquillité dans Madrid en imposant aux malveillants et en rassurant les amis de l'ordre. Cependant il était temps que cet état de choses cessât. Les premières nouvelles des combats de Talavéra jetèrent quelque incertitude dans l'esprit public, et des rapports favorables de l'armée d'Allemagne, arrivés en même temps, avaient concouru à calmer un ins-

tant l'effervescence populaire; mais la retraite du 1er corps sur Naval-Carnero, et celle du roi avec le 4e corps sur Mostolès, avaient été sur le point de tout perdre. Heureusement la retraite précipitée des armées alliées et la victoire d'Almonacid vinrent détruire les espérances des partisans de la junte de Séville et relever celles des Espagnols attachés à la fortune de Joseph. 1809. Espagne.

Le 15 août, le roi publia une proclamation qui apprit aux habitants de Madrid qu'ils s'étaient bercés d'un vain espoir en comptant voir les armées alliées entrer victorieuses dans la capitale.

Cependant les nouvelles des affaires qui avaient eu lieu en Espagne dans le mois de juillet étaient arrivées à Schönbrunn, et l'empereur avait appris avec le plus vif mécontentement les résultats de la bataille de Talavéra. Cette affaire, ainsi que les manœuvres des différents corps d'armée, avaient été de sa part l'objet d'une critique amère. Il se plaignait avec raison des faux rapports qu'on lui avait faits en écrivant que le 28 on s'était emparé du champ de bataille, tandis qu'on n'avait pris ni Talavéra ni le plateau occupé par l'armée anglaise. Il faisait le reproche au maréchal Jourdan d'avoir mal dirigé les affaires, de n'avoir pas fait reconnaître le plateau de Talavéra pour s'assurer s'il pouvait être tourné, et ajoutait qu'on avait conduit ses troupes sans discernement et comme à la boucherie. L'empereur exprimait aussi un vif mécontentement à l'égard du rapport du général Sébastiani, qui ne mentionnait que la perte de deux pièces de canon de la division Leval, tandis que la relation anglaise du général Wellesley annonçait la prise de dix pièces pendant l'action et de sept autres pièces abandonnées dans les bois.

Le 16 août les corps français occupaient les positions suivantes : le 1er corps avait porté son quartier général de Tolède à Madridejos; le 4e corps était toujours cantonné sur la rive droite du Tage, depuis Aranjuez jusqu'à Fuentedueñas; la cavalerie légère était sur le haut Tiétar; le 5e corps observait le Tage, depuis Talavéra jusqu'à Almaraz, et avait son quartier général à Oropesa; la garde royale et la division Dessolles étaient rentrées à Madrid.

Vénégas, battu à Almonacid, s'était caché dans la Sierra-Morena, et Wilson, dont le corps volant avait été dispersé sur

1809. Espagne. les frontières de Portugal, cherchait à le réorganiser. On aurait pu tirer parti de cet état de choses pour achever de disperser les ennemis; mais on s'arrêta, on prit des positions d'observation, et bientôt le bruit se répandit que les alliés, après avoir réparé leurs pertes, s'apprêtaient à reprendre de nouveau une attitude hostile. La position de l'armée française, malgré ses succès, devenait de jour en jour plus inquiétante. Des bruits contradictoires étaient répandus à dessein par les gens du pays sur les mouvements des armées alliées, et mettaient les généraux français dans l'obligation d'être sans cesse sur le qui-vive. Les bandes de guérillas agissaient en même temps d'une manière fort active sur les communications des corps d'armée et interceptaient les correspondances. Il fallait donc tout à la fois se prémunir contre les fausses nouvelles et porter remède au mal réel que faisaient ces bandes d'insurgés, qui voltigeaient constamment autour des cantonnements de l'armée française.

D'un autre côté on annonçait que le corps du marquis de la Romana manœuvrait sur Valladolid, tandis que d'autres troupes, commandées par Ballesteros, marchaient sur Santander. En même temps le duc de Trévise, se croyant bien informé, annonçait que l'armée de Vénégas marchait sur Ciudad-Réal, que celle de Cuesta était entrée dans la Manche, et que les Anglais se rapprochaient du Tage. Cependant les avis qui se succédaient paraissaient si peu fondés que l'on commençait à croire que ceux qui les communiquaient pouvaient être mal informés; mais, bien que les mouvements de l'ennemi n'eussent pas l'importance qu'on leur donnait, il était certain qu'il s'en faisait quelques-uns parmi les armées alliées. Les Anglais, décimés par les fièvres pestilentielles particulières à la vallée de la Guadiana, avaient rapproché des troupes de Truxillo et poussaient des reconnaissances vers le Tage. Les Espagnols, après avoir jeté une partie de l'armée d'Estremadure dans la Manche, poussaient des troupes sur les différents débouchés de cette province et menaçaient Aranjuez et Fuenteduenas. En conséquence le duc de Bellune reçut le 27 septembre l'ordre de réunir le 1er corps à Tolède, et d'avoir des avant-postes sur la rive gauche du Tage, tandis que la division alle-

mande et la division de cavalerie légère du 4e corps se porteraient sur Aranjuez. 1809. Espagne.

Cependant l'empereur, débarrassé de la guerre d'Autriche, s'occupait activement de l'armée d'Espagne. Des ordres avaient été donnés au ministre de la guerre pour faire rentrer en France les cadres des 3e ou 4e bataillons de dix-neuf régiments d'infanterie destinés à recevoir 12,000 hommes, tandis que tous les bataillons de marche qui étaient sur les derrières de l'armée étaient remplacés par d'autres et pouvaient rejoindre leurs corps. Malgré les affaires d'Oporto et la malheureuse retraite de Portugal, l'empereur avait encore tant de confiance dans le maréchal Soult que, le 26 septembre, il écrivit de Schönbrunn au ministre de la guerre Clarke de donner au maréchal Jourdan l'autorisation, que celui-ci avait demandée, de rentrer en France, et de faire connaître au roi qu'il nommait pour major-général de l'armée d'Espagne le duc de Dalmatie, et pour commandant du 2e corps le général Laborde.

Sir Arthur Wellesley avait été si mécontent de la conduite des Espagnols à la journée de Talavéra qu'il ne voulait plus s'exposer à entrer en ligne avec d'aussi mauvaises troupes. « Dans cette bataille, disait-il, où les Espagnols n'ont presque « pas donné, des corps entiers ont jeté leurs armes et se sont « enfuis, bien qu'ils ne fussent pas attaqués ni menacés. Dans « leur fuite, ces lâches soldats pillaient tout ce qui leur tom« bait sous la main ; à Talavéra ils saccagèrent les bagages de « l'armée anglaise, qui était bravement engagée pour le soutien « de leur cause. » Telle était son indignation à leur égard qu'on ne le verra revenir à de meilleurs sentiments qu'après plusieurs campagnes. En arrivant à Badajoz, il était décidé à aller chercher en Portugal le seul appui sérieux sur lequel il croyait pouvoir désormais compter. Le maréchal Beresford venait d'entreprendre l'organisation des milices portugaises et parvint en peu de temps à en faire une excellente armée

Sur ces entrefaites, le marquis de Wellesley, frère de sir Arthur, arriva à Séville en qualité d'ambassadeur de la Grande-Bretagne en Espagne. Témoin de la grave mésintelligence qui régnait entre la junte centrale et le général anglais, et des récriminations offensantes qui en étaient la conséquence, l'ambas-

1809. Espagne. sadeur s'interposa pour faire cesser une désunion dont les suites pouvaient devenir funestes aux deux partis. Toutes les défaites, tous les revers récents de Médellin, de Ciudad-Réal, d'Almonacid, étaient attribués au mauvais esprit et à l'incapacité de la junte centrale, et les juntes provinciales de Séville, de Badajoz et de Valence, jalouses de sa prépondérance, voulaient la renverser, sans s'entendre toutefois sur la forme de gouvernement qu'il conviendrait de lui substituer. C'était surtout à Séville que se croisaient les menées et les secrètes intrigues. L'annonce officielle du départ de l'armée anglaise jeta la consternation parmi le peuple, tout prêt à s'insurger contre la junte centrale, qui jusqu'alors si fière et si arrogante voyait avec terreur approcher l'instant où une révolution allait éclater. Le marquis de Wellesley redoubla d'efforts pour calmer l'irritation de son frère et concilier les divers partis. Le plan intermédiaire qu'il proposait consistait à prendre position sur la Guadiana et à étendre l'armée sur la frontière portugaise, de manière à appuyer la gauche à l'armée espagnole et à couvrir l'Andalousie par sa droite. La junte s'engageait à pourvoir à tous les besoins des alliés. Il était difficile de se fier à ces promesses, car, depuis son entrée en Espagne, sir Arthur Wellesley n'avait eu que trop de raisons de se convaincre de leur peu de valeur. Cependant le puissant appui de l'ambassadeur, la fertilité des environs de Mérida, l'excellence des positions qu'on l'engageait à prendre, sa gauche à Badajoz, sa droite à Mérida, son front couvert par un grand fleuve, la proximité des places de Lisbonne, Abrantès et Santarem, où il avait des magasins considérables, tout cela décida sir Arthur à renoncer à son projet de rentrer en Portugal et à répartir son armée dans les places de Badajoz, Mérida, Talavéra la Réal, Campomayor, Albuquerque, Montijo et Elvas.

Il était toutefois bien difficile au général anglais de s'entendre avec un gouvernement livré à l'intrigue et à la confusion tel que l'était alors celui de la junte centrale. Dès qu'il s'agissait de traiter officiellement avec elle de quelque affaire importante, ses membres reprenaient toute leur morgue. Cependant ceux-ci n'ignoraient pas que la voix publique attribuait à leur impéritie les résultats fâcheux de Talavéra; car, bien que les

Français, par leurs mauvaises dispositions, eussent été forcés de se retirer du champ de bataille, leurs manœuvres postérieures, en forçant les alliés à repasser le Tage, n'en avaient pas moins fait éprouver à l'armée espagnole, au pont de l'Arzobispo, la perte de presque toute son artillerie et de ses bagages. Le remplacement de Cuesta par Eguia fut une des conséquences de cette dernière défaite, mais ne suffit pas pour calmer le ressentiment général. Séville était le foyer principal d'un mécontentement qui s'augmentait du froissement des intérêts particuliers et des plaintes incessantes des Anglais. Chacun se faisait une arme des derniers événements pour attaquer le pouvoir existant, le renverser et en établir un nouveau. 1809. Espagne.

Parmi les mécontents se faisaient remarquer, d'un côté, les partisans de l'ancien régime et de l'inquisition; de l'autre, le parti des hommes éclairés, qui demandaient une réforme complète des anciennes institutions et la liberté de la presse. Au nombre des premiers figuraient le duc de l'Infantado, don Francisco Palafox, frère du défenseur de Saragosse, et le comte del Montijo, personnage d'un caractère inquiet et turbulent. Celui-ci qui avait des partisans à Grenade, et qui fomentait secrètement tous les désordres, était parvenu à faire éclater le 16 avril une révolte contre les autorités de la ville; mais la junte provinciale, agissant avec énergie, avait fait saisir les principaux instigateurs. Le comte se sauva à San Lucar-de-Barrameda, d'où plus tard il gagna Badajoz, pour y renouer de nouvelles intrigues; mais, la junte centrale ayant donné l'ordre de l'arrêter, il s'enfuit en Portugal. Don Francisco Palafox, homme borné et sans consistance, était devenu le principal instrument des ennemis de toute innovation. Le 21 août, il vint au sein de l'assemblée proposer la concentration du pouvoir entre les mains d'un seul régent, comme unique moyen de remédier aux maux de la patrie. Sa motion ayant été repoussée, il revint le lendemain parler contre la légitimité d'origine de la junte centrale et des juntes provinciales, demandant l'abolition de celles-ci, le rétablissement de l'ancien ordre de choses, et la nomination d'une régence royale. Enfin les mécontents de Séville, ne gardant plus aucun ménagement, résolurent d'employer la force. On avait gagné quelques régiments, distribué de l'argent et promis

1809. Espagne. même de convoquer les Cortès. Dès les premiers jours de septembre tout était prêt pour mettre à exécution le projet d'attaquer et de dissoudre la junte centrale, lorsque le duc de l'Infantado, voulant mettre sa responsabilité à l'abri de tout événement, confia à l'ambassadeur anglais tout ce qui se tramait. Le marquis de Wellesley, effrayé des conséquences d'une subite dissolution du gouvernement dans des circonstances aussi graves, avertit loyalement les principaux membres de la junte, sans toutefois nommer personne. Ceux-ci prirent sur-le-champ des mesures qui firent échouer le plan des conjurés ; mais la junte, jugeant prudent d'éviter à l'avenir de nouveaux conflits et sentant l'impossibilité de se maintenir plus longtemps, se résigna et arrêta la création d'une commission exécutive composée de six membres et du président de la junte centrale. Cette commission devait être renouvelée en partie tous les deux mois par la voie du sort. Il fut arrêté en même temps que les Cortès seraient convoquées le 1er janvier 1810 et entreraient en fonctions le 1er mars suivant. Le marquis de la Romana, nouvellement arrivé de l'armée, fut chargé par la junte de composer la commission exécutive ; celle-ci était chargée de l'expédition de de toutes les affaires de gouvernement, et du renvoi à la junte de toutes celles qui nécessiteraient une délibération préalable. Cette décision fut annoncée par un décret du 28 octobre, publié à la date du 4 novembre. La commission exécutive s'installa le 1er de ce mois. La junte ne traita plus que d'affaires générales, de contributions et de matières législatives, jusqu'à la réunion des Cortès, qui devait amener son entière dissolution.

Dès que l'armée anglaise fut cantonnée, sir Arthur Wellesley s'occupa de réparer les pertes qu'elle avait faites, tant sur le champ de bataille que sur la ligne de retraite qu'elle avait suivie depuis Jareicejo, à travers un pays extrêmement difficile et dépourvu de ressources. Les 17,000 hommes qui lui restaient étaient épuisés par la fatigue et par des privations de toute nature ; la cavalerie surtout avait beaucoup souffert et était à moitié démontée. Avec une armée à refaire, sir Arthur ne pouvait céder aux sollicitations de la junte de Séville, qui le pressait de prendre le commandement en chef des armées réunies, et d'exécuter à leur tête un retour offensif sur les Français que dans sa folle

présomption, elle prétendait refouler aisément jusqu'aux Pyrénées. Pour le flatter, la junte le nommait capitaine général, assignait un traitement considérable à cette dignité, mettait sous ses ordres les armées de Vénégas, d'Eguia, et les 12,000 hommes que commandait le duc d'Albuquerque; mais de tout cela sir Arthur n'accepta que le titre de capitaine général. Outre l'affaiblissement moral et numérique de son armée, ce général avait d'autres motifs puissants pour redoubler de prudence et craindre de se compromettre dans les circonstances nouvelles où la paix, qui se traitait alors à Vienne, allait placer les puissances belligérantes. Aussi laissa-t-il la junte centrale exécuter à elle seule un plan de campagne dont le triste résultat prouve l'imprudence. 1809. Espagne.

L'empereur Napoléon n'avait pas attendu que la paix avec l'Autriche fût signée pour diriger sur Bayonne une partie de ses équipages et de sa maison : c'était un indice de sa prochaine arrivée et de l'importance qu'il mettait à conduire en personne les opérations de la guerre d'Espagne. Sa première intention avait été en effet de se rendre sur-le-champ dans la Péninsule pour en expulser les Anglais; mais ses projets de mariage et d'autres circonstances politiques l'empêchèrent de mettre à exécution le plan de campagne que depuis longtemps il méditait, et lui firent modifier ses premières dispositions.

A l'époque du 1er octobre, il résultait des renseignements parvenus au quartier général du roi Joseph sur les mouvements des armées ennemies qu'une majeure partie de l'armée de Cuesta se dirigeait sur la Manche. Le duc de Bellune reçut l'ordre à Tolède d'aller s'établir avec le 1er corps à Consuegra et à Madridejos et d'en chasser l'ennemi. Le général Sébastiani occupa Tolède et la rive gauche du Tage par une de ses divisions et la cavalerie légère; l'autre division et les dragons du général Milhaud durent continuer à occuper le pays depuis Aranjuez jusqu'à Temblèque. Ces mouvements s'exécutèrent le 10. Peu de temps après, le 5e corps alla se placer à Puébla de Montalban et tira ses vivres de la rive gauche du Tage. Le 2e corps remplaça le 5e à Talavéra. Il résultait de ces nouvelles dispositions que, si l'ennemi débouchait par Almaraz, trois corps d'armée, les 2e, 4e et 5e, se réunissaient à Talavéra et marchaient à lui

1809. Espagne.

tandis que le 1er corps couvrait la capitale, et que, dans le cas plus probable, d'après les derniers mouvements observés, où les Espagnols se concentreraient dans la Manche pour reprendre leur première position, les 1er, 2e et 4e corps se réuniraient contre eux, tandis que le 5e corps resterait en observation sur la rive droite du Tage.

Ces dispositions, qui devaient conduire à des mouvements offensifs, furent arrêtées par un événement inattendu arrivé dans le nord. Le maréchal Ney, qui avait reçu l'autorisation de rentrer en France, par suite de la mésintelligence qui régnait entre lui et le maréchal Soult, avait remis le commandement du 6e corps au général Marchand. Ce corps occupait Salamanque et les environs, et se trouvait en présence de l'armée de Galice, dite armée de gauche, commandée par le duc del Parque, depuis le départ du marquis de la Romana pour l'Estremadure. Cette armée se composait de quatre divisions et d'une avant-garde aux ordres de don Martin de la Carrera. Les deux premières divisions étaient commandées par don Francisco-Xavier de Losada et par le comte de Belveder ; la 3e, aux ordres de don Francisco Ballesteros, et forte de 10,000 hommes, était aux environs de Léon et avait reçu récemment l'ordre de rejoindre l'armée [1] ; la 4e division, commandée par don Juan-

[1] A l'époque des déroutes d'Espinosa et de celles qui suivirent cette affaire, la junte des Asturies avait pris d'énergiques mesures pour recomposer et augmenter les forces nécessaires à la défense de la principauté. Le peu de troupes qui restaient furent réunies sous les ordres de don Francisco Ballesteros, qui, de capitaine retraité et d'inspecteur de tabacs, avait été élevé au grade de maréchal de camp. Des renforts étant arrivés, on forma, sous les ordres de ce général, une division qui dès les premiers jours de février 1809 était forte de 5,000 hommes. Ballesteros s'avança alors au delà de la Deva, et pénétra dans la province de Santander, gardée par le général Bonnet, qui lui livra de fréquents combats. Attaqué dans Santander, où il était entré le 10 juin par surprise, Ballesteros s'était sauvé dans une chaloupe, abandonnant ainsi ses troupes, qui s'enfuirent dans le plus grand désordre. Malgré une telle conduite, le marquis de la Romana, qui avait reçu pleins pouvoirs de la junte centrale, remit à Ballesteros le commandement d'une division asturienne de 10,000 hommes, avec laquelle ce général prit position aux environs de Léon. Cette division devint la 3e de l'armée de la gauche, commandée par le duc del Parque, qui avait succédé au marquis de la Romana.

José Garcia, gardait les cols de Manzanal et de Fuencebadon dans le Vierzo. L'avant-garde et les deux premières divisions, composées de 10,000 hommes d'infanterie 1,800 chevaux occupaient San-Felices, à quatre lieues sur la gauche de Ciudad-Rodrigo. 1809. Espagne.

Combat de Tamamès. — En quittant l'armée vers la fin de septembre pour se rendre à Madrid, le maréchal Ney avait organisé une forte avant-garde pour aller reconnaître l'ennemi. Le premier soin du général Marchand fut d'exécuter les dispositions du maréchal : le général Maucune s'avança dans la direction de Ciudad-Rodrigo avec trois régiments d'infanterie et 1,200 chevaux. En approchant de San-Felices, il vit un corps de 10,000 hommes qui se retirait sur Ciudad-Rodrigo, et rentra à Salamanque sans rapporter d'autres renseignements; mais on apprit bientôt qu'une colonne de 12 à 1,500 chevaux, venant d'Andalousie, rejoignait l'armée espagnole; que le duc del Parque, se rapprochant de la route d'Estremadure, poussait des partis jusqu'à quatre lieues de Salamanque, et qu'il concentrait ses forces à Tamamès. Le 14 octobre, une forte reconnaissance, sortie de Salamanque à la pointe du jour, rencontra l'ennemi en deçà de Matilla, fit quelques prisonniers, et rendit compte le lendemain 15 que toute l'armée espagnole, forte, disait-on, de 25 à 30,000 hommes, était en position entre Matilla et Tamamès. 18 octobre.

Ce dernier bourg, à neuf lieues sud-ouest de Salamanque et sur la route de cette ville à Ciudad-Rodrigo, est situé sur le versant septentrional d'un rameau de la Sierra de Francia. En s'y concentrant, l'ennemi occupait sur ces hauteurs une crête très-escarpée à une petite portée de canon de Tamamès. Le centre et la droite, d'un difficile accès, étaient occupés par la 1re division. L'avant-garde occupait la gauche sur un plateau, un peu en arrière du centre, où fut réunie toute la cavalerie, ce point étant le plus accessible de toute la position. La 2e division resta en réserve, et Tamamès fut occupé par 1,500 hommes. En réduisant même à 20,000 hommes l'armée du duc del Parque, elle réunissait encore à l'avantage de sa position celui du nombre, qui peut suppléer à la valeur. En effet, le général Marchand pouvait tout au plus disposer de 10,000 hommes

1809. Espagne. d'infanterie et de 800 chevaux, avec dix-huit pièces d'artillerie; mais, sans attendre les secours qu'il avait demandés au général Kellermann, Marchand partit de Salamanque le 17 octobre, et se présenta le lendemain devant la position de l'ennemi, qu'il attaqua en arrivant, selon l'usage de l'époque.

Le général Maucune, à la tête du 6ᵉ léger, du 69ᵉ de ligne et d'un bataillon de voltigeurs avec cinq pièces de canon, aborda la gauche, côté le plus faible de la position. Cette colonne d'attaque était appuyée par le général Lorcet, avec le 3ᵉ régiment de hussards et le 15ᵉ régiment de chasseurs, ayant en réserve le 15ᵉ régiment de dragons. Le général Marcognet, avec les 39ᵉ et 76ᵉ de ligne, formant deux autres colonnes, marcha contre le centre. L'attaque de la droite était dirigée par le général Labassée, à la tête du 25ᵉ régiment d'infanterie légère. Les 27ᵉ et 59ᵉ de ligne et le 25ᵉ régiment de dragons formaient la réserve.

L'avant-garde du général Carrera ne put résister au choc de la colonne du général Maucune, non plus que la cavalerie qui couvrait l'artillerie ennemie. Cette cavalerie, chargée par le 3ᵉ de hussards et le 15ᵉ de chasseurs, fut mise en désordre et abandonna sept pièces de canon. Le général Maucune avançait toujours et n'était plus qu'à trente pas de la ligne ennemie; mais le duc del Parque, accouru sur ce point, parvint à rallier ses troupes d'abord ébranlées. Celles-ci, renforcées par la réserve du comte de Belveder et un corps de cavalerie conduit par le prince d'Anglona, revinrent à la charge et reprirent les canons enlevés par la cavalerie légère. C'est alors que commença le mouvement rétrograde de cette colonne trop faible pour résister à une masse de 15,000 hommes qui lui fut opposée. Les colonnes chargées de l'attaque du centre et de la droite n'eurent pas plus de succès que celle du général Maucune. Gravissant avec peine la hauteur hérissée de rochers derrière lesquels était embusquée l'infanterie ennemie, qui tirait à coup sûr, elles perdaient beaucoup de monde sans pouvoir atteindre leurs adversaires. Enfin le général Marchand, ne voulant pas compromettre en pure perte la vie de ses soldats, qui jusqu'alors avaient fait preuve d'un sang-froid admirable au milieu des obstacles insurmontables qu'ils avaient rencontrés à chacune

des attaques, fit rétrograder ses colonnes jusqu'au point d'où elles étaient parties, et ce ne fut que deux heures après être resté en présence de l'ennemi que le corps d'armée effectua sa retraite sur Salamanque. Elle commença à trois heures après midi, et fut soutenue par les 27e et 59e de ligne qui formaient la réserve. Les troupes françaises furent suivies par les tirailleurs ennemis pendant deux lieues à travers des bois et des défilés; elles avaient perdu 1,300 hommes tués ou blessés. L'ennemi avoua 713 hommes tués. Le général Marchand avait eu le temps d'emmener tous ses blessés; il avait perdu une pièce de canon et en avait conservé une des sept qui avaient été enlevées d'abord à l'ennemi. Le 6e corps arriva le 19 au soir à Salamanque, où il s'arrêta pendant cinq jours pour attendre les renforts demandés au général Kellermann, qui n'arrivèrent pas, tandis que Ballesteros opérait dès le lendemain du combat de Tamamès sa jonction avec l'armée espagnole. Le duc del Parque détacha un corps de 15,000 hommes sur Ledesma; lui-même arriva à Matilla avec le reste de l'armée. Le 24 il vint prendre position à deux lieues et demie de Salamanque, tandis que des détachements de la première colonne se montraient dans les environs de Valverde et de Zamora. Le général Marchand, inquiet de sa position en présence de forces supérieures qui menaçaient de l'attaquer sur deux points à la fois, se décida à évacuer Salamanque dans la nuit du 24 au 25 et à aller prendre position à Toro, ce qui le rapprochait du général Kellermann. Celui-ci, ayant réuni une brigade de dragons et 3,000 hommes de la division d'infanterie du général Ferrey, marchait sur Salamanque alors que l'empressement du général Marchand à évacuer cette ville rendait tout secours inutile. 1809. Espagne.

L'échec de Tamamès fut dû d'une part au peu de cas que les généraux français faisaient des troupes espagnoles, quel qu'en fût le nombre, et d'autre part à la résolution prise par le général Marchand d'attaquer l'ennemi dans une position avantageuse, sur un terrain montueux, coupé de ravins, couvert de bois et de rochers, et d'une défense facile même avec des troupes peu aguerries et de médiocre qualité comme l'étaient celles du duc del Parque. La nouvelle de ce fâcheux événement alarma le roi Joseph, qui fit partir sur-le-champ de Madrid la brigade

1809. Espagne. du général Godinot, de la division du général Dessolles, forte de 3,500 hommes, pour se joindre au 6e corps. Cependant la joie causée par le léger succès de Tamamès ne fut pas de longue durée, comme on va le voir. Un mois ne s'était pas écoulé depuis l'entrée triomphante du duc del Parque à Salamanque, après sa jonction avec la division asturienne que lui avait amenée Ballesteros, qu'un grand désastre, arrivé dans le midi de l'Espagne, vint encore une fois renverser pour longtemps les plans conçus par le gouvernement central de Séville pour affranchir la patrie du joug de l'étranger.

Tandis que les environs de Salamanque étaient le théâtre des événements que nous venons de rapporter, les corps de l'armée française échelonnée sur les rives du Tage se préparaient à pénétrer plus avant dans la Manche. Le duc de Bellune, ayant obtenu l'autorisation de pousser jusqu'à la Guadiana, gagna le plus de terrain qu'il put vers la Sierra-Moréna et se trouva bientôt devant l'armée commandée par don Francisco Eguia, qui avait remplacé le général Cuesta après l'affaire de l'Arzobispo. Les rapports du maréchal Victor faisaient monter cette armée à 50,000 hommes d'infanterie, 10,000 chevaux et quatre-vingts bouches à feu; et ce maréchal demandait des renforts, qui lui furent accordés à condition qu'il livrerait bataille si l'ennemi l'attendait. Le roi lui envoya la division polonaise du 4e corps et la division de dragons du général Milhaud; il avait déjà la division allemande du général Leval. Le 14 octobre le maréchal réunit les deux divisions du 4e corps à Villaharta, et les dirigea sur Manzanarès, où il savait que l'ennemi avait un fort parti de cavalerie; mais le lendemain au point du jour ces escadrons disparurent. La cavalerie légère d'avant-garde, continuant son mouvement, entra le 16 dans Valdepeñas, après en avoir chassé 7 à 800 chevaux. Le 17 elle envoyait des éclaireurs à Santa-Cruz de Mudela et à Villanueva de los Infantes. L'infanterie du 1er corps se concentrait pendant ce temps sur la droite, à Daimiel; la cavalerie était établie, une partie en réserve derrière celle du 4e corps : c'était la division du général Latour-Maubourg, l'autre partie à Almagro, El Moral et Granatula, voyant les débouchés de Ciudad-Réal, Coral de Caraques, Aldéa del Rey et la route d'El Viso del Marquès. L'infanterie n'attendait que

l'arrivée des dragons du général Milhaud pour rejoindre le 4e corps; mais la disparition subite de toute l'armée espagnole rendit ce dernier mouvement inutile.

Ainsi Eguia, après s'être avancé quelque peu dans la Manche à la tête de plus 50,000 hommes, avait regagné en toute hâte la Sierra-Moréna, du moment où il s'était vu à portée d'une armée française qui comptait à peine 26,000 hommes. Une semblable retraite déplut extrêmement à Séville, où l'on ne rêvait rien moins que la reprise de Madrid ; elle contrastait trop avec l'arrogance des promesses faites par Eguia au début de cette expédition. Le gouvernement central, désabusé, ôta le commandement de l'armée à ce général trop timide pour le donner à don Juan-Carlos de Areizaga, jeune officier qui s'était distingué au combat d'Alcañiz contre les troupes du général Suchet. Le duc de Bellune se trouvait au pied de la Sierra-Moréna, incertain de la tournure que prendraient les hostilités, lorsque le maréchal Jourdan lui annonça l'échec de Tamamès, qui avait produit une assez forte impression au quartier royal pour que le rappel des deux divisions du 4e corps fût immédiatement décidé. En conséquence il fut prescrit au duc de Bellune d'envoyer sur-le-champ la division allemande à Tolède, la division polonaise à Aranjuez et les dragons du général Milhaud à Ocaña. Mora et même Tolède étaient indiqués au 1er corps comme les points sur lesquels il devait se retirer dans le cas où l'ennemi reprendrait l'offensive.

Le 2 octobre le ministre de la guerre Clarke avait informé le roi d'Espagne que l'empereur, par une lettre datée de Schönbrunn, du 26 septembre, autorisait le maréchal Jourdan à rentrer en France, et qu'il nommait major-général le duc de Dalmatie. Celui-ci entra en fonctions le 5 novembre, après le départ du maréchal Jourdan. Le 2e corps, que le maréchal Soult avait commandé jusqu'alors, fut mis sous les ordres du général Heudelet, qui remplaça, pour motif de santé, le général Delaborde, que l'empereur avait désigné pour commander provisoirement ce corps d'armée.

A cette époque, 5 novembre, les différents corps de l'armée française étaient répartis de la manière suivante : le 1er corps à Yebenès et Mora; la cavalerie à Consuégra et Madridejos;

1809. Espagne. le 2e corps à Oropéza et au pont de l'Arzobispo, ayant une avant-garde à la Calzada pour éclairer Navalmoral et les bords du Tiétar; le 5e corps à Talavéra de la Reina et aux environs de cette ville; le 4e corps avait une division à Tolède, une à Ocaña; l'autre division avait une brigade à Madrid et une brigade sur la Tajuna, gardant les défilés qui mènent par la gauche à Madrid; la division de dragons du général Milhaud était à Temblèque; une brigade de la division Dessolles formant la réserve avait été envoyée au soutien du 6e corps, comme on l'a déjà dit: c'était la brigade Godinot; le 6e corps et les troupes du général Kellermann se réunissaient le 6 à Salamanque, que l'ennemi venait d'évacuer; la brigade Godinot resta attachée au 6e corps jusqu'au 15, époque où elle fut rappelée à Madrid.

Les forces de l'ennemi comprenaient: l'armée de la Manche, aux ordres du général Areizaga; elle se composait de sept divisions d'infanterie et trois de cavalerie: le général don Manuel Freire commandait ces dernières; le corps d'Albuquerque, établi sur la rive gauche du Tage, entre Almaraz et le pont de l'Arzobispo; l'armée anglaise, sur la Guadiana; l'armée du duc del Parque, aux environs de Salamanque, et bientôt après dans la Sierra de Gata. Outre ces armées, le général Caro entreprenait du côté de Cuença l'organisation d'un corps assez nombreux qu'il prenait dans les levées de Murcie et de Valence. Toutes ces forces pouvaient présenter un effectif de 150,000 hommes.

L'armée de la Manche, la plus importante par sa force et sa composition, fut la première à donner le signal de l'attaque. Le mouvement d'Areizaga commença le 3 novembre. Son armée était divisée en deux grands corps; l'un s'avança par Manzanarès et l'autre par Valdepeñas. Don José Zayas commandait l'avant-garde, appuyée par la 1re division aux ordres de don Luis Lacy. 6,000 chevaux, suivis d'un gros corps d'infanterie se présentèrent le 6 devant Madridejos par la route de Herencia, et forcèrent le général Latour-Maubourg à se replier sur Mora. Un autre corps de cavalerie débouchait en même temps par Puerto-Lapice et attaquait la cavalerie légère du général Paris à Consuégra; celui-ci se retira sur Yebenès. Le général Beaumont étant alors à Manzanèque, toute la cavalerie

se trouva, dans la soirée de ce jour, en ligne avec le 1er corps. 1809. Espagne.
A la nouvelle de cette attaque, le roi rappela les divisions allemande et polonaise, ainsi que les dragons du général Milhaud, et les envoya soutenir le duc de Bellune; il ordonna en même temps au duc de Trévise de tenir une de ses divisions prête à s'avancer de Talavéra sur Tolède.

Cependant l'ennemi paraissait prononcer de plus en plus son mouvement sur Aranjuez, où la gauche de l'armée française était appuyée. Le 8, un corps de 4,000 chevaux vint attaquer le 5e régiment de dragons à la Guardia et le força à se replier sur Ocaña et de là sur Aranjuez. Ce régiment soutint plusieurs charges, tua du monde et fit 9 prisonniers, dont un capitaine; mais il eut 25 hommes tués ou blessés et perdit autant de chevaux. Le 9, le général Milhaud, appuyé par l'infanterie polonaise, s'avança sur Ocaña, où il prit position, et envoya des reconnaissances qui annoncèrent qu'Ariezaga avait réuni de fortes masses à Dos Barrios et à Temblèque.

Le duc de Bellune ne fut point inquiété dans les journées des 7, 8 et 9; il laissa son infanterie en position à Ajofrin et sa cavalerie à Yebenès et à Mora. Le 11, une de ses reconnaissance, partie dans la direction de Muscaraque et d'Almonacid, aperçut un gros corps d'infanterie et de cavalerie aux environs de cette dernière ville, et apprit par les prisonniers que ce corps était destiné à tourner la gauche de l'armée française en passant le Tage au-dessus d'Aranjuez. Tous les rapports venant confirmer ce mouvement général de l'ennemi, le roi ordonna un mouvement semblable sur la rive droite : le duc de Bellune marcha sur Aranjuez ; une division du 5e corps vint le relever à Tolède; cette division fut couverte par la cavalerie légère du général Paris.

L'ennemi continuant à pousser ses colonnes sur sa droite, le général Sébastiani allait avoir le premier choc à soutenir. Le 10 il envoya six escadrons de dragons à la Guardia. Les Espagnols s'y trouvaient avec une division d'infanterie et un corps de 3 à 4,000 chevaux. Les dragons, s'étant trop avancés, furent menacés d'une attaque par cette nombreuse cavalerie, et se retirèrent jusqu'à Dos Barrios, s'appuyant sur le reste de leur division et sur un bataillon polonais qui servait de réserve.

1809. Espagne. Les Espagnols chargèrent avec vigueur et perdirent du monde devant le front des Polonais, qui s'étaient formés en carré. Les 16ᵉ et 20ᵉ régiments de dragons firent plusieurs charges brillantes et ramenèrent deux pièces de canon et 200 prisonniers. Toutefois les forces étaient trop disproportionnées pour que les Français continuassent le combat sans péril; Milhaud abandonna le terrain et se retira sur Ocaña, emmenant tous ses blessés.

Fiers de cet avantage, les Espagnols reprirent l'offensive le 11 et semblèrent se préparer à attaquer le 4ᵉ corps sur les hauteurs qu'il occupait en avant d'Aranjuez. Sébastiani les attendait sur ce point avec toutes ses forces, moins 1,500 hommes placés en réserve au pont de Bayonna, et la brigade du général Liger-Belair, chargé d'éclairer les débouchés de la Tajuna. La journée du 12 fut employée à manœuvrer de part et d'autre. Les Espagnols concentraient leurs forces devant le 4ᵉ corps; le duc de Bellune était en marche pour se lier avec Sébastiani; le 5ᵉ corps entrait à Tolède; le 2ᵉ partait de Puente del Arzobispo pour Talavéra, d'où il devait continuer son mouvement suivant l'ordre qu'il recevrait. Le 13 on continua le mouvement général, qui fut terminé le lendemain. Le roi s'attendait à une grande bataille pour le 15, lorsque la disparition subite de toute l'armée ennemie vint dévoiler de nouveaux projets. Les Espagnols ne paraissaient donc avoir manœuvré jusqu'alors sur Aranjuez que pour masquer leur attaque véritable sur la Zarza, en remontant le Tage.

La première démonstration un peu importante d'Areizaga avait eu lieu le 6, et la seconde le 10. Jusque-là sa marche avait été rapide. Il ne s'était pas arrêté depuis son départ de la Sierra-Moréna; mais, quand il fut arrivé sur les bords du Tage, il sembla frappé d'immobilité. Il passa trois jours à Dos Barrios, du 10 au 13; puis, s'étant remis de sa première frayeur, il commença le 14 une marche de flanc sur sa droite par Santa-Cruz et la Zarza, espérant passer le Tage à Villamanrique, tourner la gauche des Français et arriver sur la capitale par le côté de l'est; mais ceux-ci avaient profité de son inaction à Dos Barrios pour se renforcer sur tous les points menacés.

Le 15, dans la soirée, on apprit que la division Lacy avait

passé le Tage à Villamanrique et à Colmenar de Oréja, où des ponts avaient été jetés. Le duc de Bellune eut ordre d'aller sur-le-champ à la rencontre de l'armée ennemie, avec le 1er et le 4e corps, moins une brigade qui devait couvrir Aranjuez, et de manœuvrer sur la rive droite de manière à arrêter ce passage et de forcer Areizaga à recevoir la bataille. D'après ces dispositions, le 1er corps s'établit à Morata, ayant sa cavalerie à Péralès, et le 4e corps à Bayonna, ayant sa cavalerie à Chinchon. 1809. Espagne.

Le maréchal Mortier laissa une brigade d'infanterie et une brigade de cavalerie au général Gazan, pour couvrir le débouché de Tolède, et se rendit à Aranjuez avec le reste du 5e corps. Cependant le duc de Trévise n'arriva sur ce point que par une contre-marche ; car, lorsqu'on sut qu'Areizaga avait déjà fait porter une forte colonne au delà du Tage à Villamanrique, le 5e corps fut dirigé en toute hâte sur Madrid, qu'il fallait couvrir, et dont ce corps n'était qu'à deux marches. Le duc de Trévise partit dans la nuit du 16 au 17, atteignit Valdemoro, où il venait de prendre position, prêt à se porter sur Madrid ou à la rencontre de l'ennemi, lorsqu'il fut rappelé sur Aranjuez. La présence du 1er corps à Morata et à Villarejo de Salvarès, sur la route directe de Villamanrique à Madrid par Arganda, avait forcé Areizaga à renoncer à son dessein ; il rappela les troupes qui avaient déjà passé le Tage, détruisit ses ponts, et s'avança sur le 4e corps, dont une partie était restée à Aranjuez. Ce second mouvement nécessita le rétablissement des ponts d'Aranjuez, que les Français avaient coupés, parce qu'on avait désiré que l'ennemi s'engageât en deçà du fleuve, et qu'on avait espéré, par cette mesure d'une timidité apparente, lui faire croire que l'armée impériale se tenait sur la défensive. L'activité du général Sénarmont eut bientôt fourni les matériaux nécessaires ; en deux heures le passage fut rétabli, et le 18, à trois heures du soir, les 4e et 5e corps, la réserve, la garde royale, le roi à leur tête, commencèrent à déboucher sur la rive gauche. Le pont de la Reina avait été rétabli par les soins du général Sébastiani.

Après le départ de la garde royale et de la réserve du général Dessolles, composée des 43e et 55e régiments de ligne et de deux bataillons de troupes espagnoles de nouvelle formation, la défense de Madrid resta confiée comme toujours au gé-

1809. Espagne. néral Belliard, qui avait sous ses ordres la brigade du général Godinot, qui revenait de Salamanque, la brigade du général Rey, composée des 28e et 32e régiments; le 75e était établi dans les environs de la capitale, à Alcala, Guadalajara et Buytrago.

Tandis que, le 18, l'infanterie attendait le rétablissement des ponts, le général Sébastiani profita d'un gué, qui se trouvait à proximité, pour passer avec trois régiments de la division du général Milhaud. Les dragons joignirent bientôt, au delà d'Aranjuez, une reconnaissance de cavalerie espagnole qu'ils poussèrent vivement au delà d'Ocaña, jusqu'à ce qu'ils l'eurent rejetée sur une forte division de même arme dont cette reconnaissance faisait partie. Le duc de Trévise, qui débouchait en ce moment, ayant été informé de la bonne contenance des dragons devant la ligne espagnole, envoya à leur aide la brigade du général Paris, composée du 10e régiment de chasseurs et des lanciers polonais. La division ennemie, forte de plus de 4,000 chevaux, occupait un plateau entre Ocaña et Ontigola; pour l'atteindre il fallait passer un ravin difficile. Le général Paris profita d'un chemin qu'il découvrit à gauche pour tomber brusquement sur la droite de cette division, tandis que les dragons la menaçaient de front. Le moment était critique; les Espagnols montraient beaucoup d'assurance, et les forces étaient disproportionnées. Toutefois les lanciers polonais, ayant entamé la charge avec la plus grande intrépidité, eurent bientôt culbuté et détruit un régiment espagnol. Effrayé de cet assaut sur sa droite, l'ennemi ploya une partie de sa ligne en colonne pour la soutenir, tandis que quatre régiments s'avançaient au trot sur les dragons français. Le général Sébastiani profita de ce moment pour ordonner une charge générale; les quatre régiments espagnols furent culbutés et renversés sur la colonne qui venait de se former, et toute cette cavalerie s'enfuit en désordre. Elle fut poursuivie pendant trois quarts de lieue et perdit 400 hommes tués, 100 prisonniers et 600 chevaux. Les Français n'eurent que 15 à 20 hommes tués ou blessés, au nombre desquels se trouva malheureusement le général Paris, qui périt d'un coup de sabre en pénétrant au milieu des rangs ennemis.

Cette rencontre de près de 5,000 hommes de cavalerie espagnole sur le plateau d'Ocaña, où quatre jours auparavant

l'ennemi n'avait laissé personne, donna lieu de penser qu'Areizaga s'était aperçu de la faute qu'il avait commise en dégarnissant la grande route qui formait sa base d'opérations, et qu'il voulait chercher à la reprendre. Bientôt tous les renseignements qu'on put se procurer vinrent confirmer cette opinion; les prisonniers dirent qu'ils étaient la veille du côté de Santa-Cruz de la Zarza, qu'ils étaient partis le matin de Villarubia et de Noblejas, et qu'on attendait le soir même deux divisions à Ocaña. Les rapports du duc de Bellune et celui du colonel du 12ᵉ régiment de dragons, qui avait été envoyé en reconnaissance sur Villamanrique par la droite du Tage, ne laissèrent plus de doute sur le mouvement qui s'opérait. Ils portaient que l'armée ennemie marchait par sa gauche et qu'on apercevait peu de monde sur les hauteurs de Santa-Cruz de la Zarza. Dès lors le maréchal Soult eut la certitude de joindre le lendemain l'armée ennemie et de la combattre; il fit en conséquence ses dispositions et prit de promptes et décisives mesures. 1809. Espagne.

Le commandement de la cavalerie fut confié au général Sébastiani : il avait sous ses ordres la division du général Milhaud, composée des 5ᵉ, 12ᵉ, 16ᵉ, 20ᵉ et 21ᵉ régiments de dragons; de la brigade du général Paris, formée du 10ᵉ régiment de chasseurs et des lanciers polonais, et de la brigade de général Beauregard, du 5ᵉ corps composée du 10ᵉ régiment de hussards et du 21ᵉ de chasseurs. Le duc de Trévise eut le commandement de toute l'infanterie, composée de la 1ʳᵉ division du 5ᵉ corps, commandée par le général Girard, et formée des 34ᵉ, 40ᵉ, 64ᵉ et 88ᵉ régiments de ligne; de la division du général Dessolles, formée dans la nuit d'une brigade de la 2ᵉ division du 5ᵉ corps, des 55ᵉ et 58ᵉ de ligne, et de deux bataillons d'infanterie espagnole; des divisions allemande et polonaise du 4ᵉ corps. La garde royale était commandée par le général Merlin, capitaine général, et par le général Bigarré, aide de camp du roi. Le 43ᵉ de ligne eut ordre de rester à Aranjuez pour garder les ponts et assurer les communications.

Bataille d'Ocaña. — Le 19, à la pointe du jour, l'armée se mit en marche et se dirigea sur Ocaña. Elle était commandée par le duc de Dalmatie, major général, sous les ordres du roi, et quitta à Ontigola la grande route. Elle prit 19 novembr.

1809. Espagne. à gauche un chemin qui débouche sur le plateau d'Ocaña, où avait eu lieu l'affaire de cavalerie de la veille. Le général Sébastiani forma ses escadrons sur ce plateau, et, à mesure que les divisions d'infanterie arrivèrent, le duc de Trévise les développa sur plusieurs lignes. Les postes ennemis furent facilement repoussés, et il s'engagea un tiraillement qui fut soutenu de part et d'autre jusqu'à onze heures du matin. La petite ville d'Ocaña, autour de laquelle s'était concentrée l'armée d'Areizaga, est située au bord du plateau élevé de la Manche, vaste plaine entièrement découverte. La position de l'ennemi était couverte au nord par un ravin, qui, prenant naissance à quatre ou cinq cents toises à l'est, devient insensiblement une cavité très-profonde, et forme un fossé naturel très-difficile à franchir. Ce ravin, tournant ensuite au nord-ouest, s'enchaîne avec d'autres vallons dont les eaux se rendent au Tage. Au midi et à l'est, la ville est entourée de très-belles plaines qui ne présentent aucun accident de terrain remarquable, si ce n'est un léger rideau qu'occupaient les lignes ennemies. De belles plantations d'oliviers bordent à l'est l'horizon de ces plaines à une distance de huit cents toises, et coupent le chemin de Santa-Cruz de la Zarza, qui conduit à Ocaña. C'était par ce chemin que l'ennemi venait d'arriver; il avait intérêt à le couvrir et à le défendre, parce que ses bagages y étaient encore engagés.

L'armée espagnole était formée sur plusieurs lignes : la droite se prolongeait parallèlement à la route et occupait le rideau; la gauche de son centre s'appuyait à Ocaña : quelque infanterie était dans cette ville pour en défendre les approches; l'aile gauche, composée d'à peu près 15,000 hommes, était établie en arrière du ravin, appuyant sa droite à Ocaña et paraissant n'avoir pour objet que de défendre la grande route d'Aranjuez à Ocaña, mesure assez inutile puisqu'aucun Français ne fut dirigé par cette route. Cette disposition était évidemment mauvaise, car Areizaga neutralisa ainsi une partie de ses troupes, qu'ensuite il n'eut pas le temps de ramener à sa droite lorsque les efforts des Français se portèrent sur cette aile.

A dix heures du matin, les divisions étant formées sur le plateau, le maréchal Soult détermina que l'attaque aurait lieu par la droite de l'ennemi; en conséquence le général Sébastiani

se prolongea à gauche pour déborder cette aile. Le maréchal Mortier disposa en même temps les divisions allemande et polonaise en colonne par régiment, ayant chacune un bataillon déployé. Par son premier mouvement, il s'empara du bois d'oliviers, que jusqu'alors l'ennemi avait défendu. La 1re division du 5e corps suivit dans le même ordre en seconde ligne, tandis que la division Dessolles vint se former en face d'Ocaña et en deçà du ravin pour contenir la gauche de l'ennemi. Le général Sénarmont, ayant reçu l'ordre de disposer de toute l'artillerie des 4e et 5e corps, forma une batterie de trente bouches à feu devant le centre et devant la droite de l'armée espagnole; une batterie de six pièces seulement fut laissée pour occuper la gauche et entretenir son feu. L'attaque ne tarda pas à commencer, et le canon français porta la mort et la terreur dans les bataillons ennemis. Six pièces furent destinées vers la droite à nettoyer le revers du ravin, dans lequel s'étaient embusqués des tirailleurs. L'ennemi avait démasqué entre son centre et sa gauche seize pièces, qui faisaient un feu vif et bien dirigé; mais une élévation de terrain qui se trouvait à la naissance du ravin servit à y établir de l'artillerie qui força celle de l'ennemi à se replier. 1809. Espagne.

Pendant cette canonnade, le général Leval, qui avait eu ordre d'appuyer à gauche avec les divisions allemande et polonaise, obligea par ce mouvement l'ennemi à un changement de front, l'aile droite en arrière, et le poussa jusqu'au ravin qui, tournant autour d'Ocaña, venait se reproduire en avant de ce front. Cette nouvelle position était défendue par l'élite des troupes espagnoles. S'appuyant sur le nombre et sur l'avantage du terrain, ces masses s'ébranlèrent et voulurent reprendre l'offensive. Deux pièces furent démontées; le général Leval fut blessé et perdit un de ses aides de camp; le duc de Trévise reçut une légère contusion au bras droit. La 1re division du 5e corps était déployée par bataillons en masse et suivait en seconde ligne. Le duc de Trévise, voyant un peu d'hésitation dans la première, fit exécuter à cette division le passage des lignes en avant; les bataillons se portèrent sur l'ennemi par les intervalles de la première ligne, se déployèrent avec le plus grand sang-froid, et commencèrent un feu de deux rangs qui, réuni à celui du ca-

1809. Espagne.

non, ne tarda pas à jeter du désordre dans l'armée espagnole. Le 88e de ligne, qui tenait la gauche de cette division, resta formé en masse devant la cavalerie ennemie, qui était en bataille dans la plaine et contre laquelle le général Sébastiani manœuvrait. Le général Dessolles avait reçu l'ordre de gagner du terrain à gauche avec sa division pour appuyer le mouvement offensif du général Girard, et de marcher en colonne par échelons, l'aile droite en arrière; en même temps il avait été prévenu qu'aussitôt qu'il verrait l'aile droite de l'armée espagnole ébranlée il devait faire attaquer Ocaña, s'emparer de cette ville et déployer sa division en avant. Ces dispositions furent exécutées avec la plus grande précision. Les chevau-légers de la garde royale, qui eurent ordre de déboucher en même temps, se portèrent sur l'aile gauche de l'ennemi, l'entamèrent, firent des prisonniers et enlevèrent du canon. Les bataillons espagnols de la division Dessolles, dans lesquels on n'avait pas grande confiance, tinrent ferme et firent bonne contenance.

Le général Sébastiani devait manœuvrer de manière à soutenir l'infanterie, en avançant toujours vers la gauche pour déborder l'aile droite de l'armée espagnole; il ne put s'engager qu'après que cette aile fut ébranlée; mais, lorsque l'ennemi fit son changement de front, l'aile droite en arrière, le général Sébastiani saisit le moment, serra son mouvement et fit charger le 10e de hussards et les lanciers polonais, qui coupèrent l'extrémité de cette aile et obligèrent 6,000 hommes à mettre bas les armes. Pendant une demi-heure l'ennemi manœuvra dans la plaine entre Ocaña et Dos Barrios pour regagner la route qui passe par ce dernier endroit; mais ce fut en vain. Les divisions des généraux Girard et Dessolles, ayant en seconde ligne les divisions allemande et polonaise et la garde royale, le serrèrent de si près qu'il lui fut impossible de rétablir sa ligne. Le 10e de chasseurs et les lanciers polonais continuèrent à déborder la droite et se présentèrent de nouveau sur son flanc, en même temps que le général Sébastiani l'attaquait de front avec les dragons du général Milhaud, le 10e de hussards et le 21e de chasseurs. En un instant tout fut enfoncé et mis dans la plus horrible confusion. Tout ce qui se trouva entre la grande route et le ravin qui s'étend de Dos Barrios à Yepès fut pris; le reste de

cette armée espagnole se sauva dans toutes les directions. L'ennemi avait en ligne, au commencement de la bataille, 55,000 hommes, dont 8,000 de cavalerie, et de plus l'avantage de la position, et Areizaga n'en sut tirer aucun parti ; il neutralisa un quart de ses forces, ne fit aucun usage de sa cavalerie, et justifia, ainsi que ses généraux, le reproche, qui leur a été fait tant de fois, d'ignorer jusqu'aux premiers éléments de l'art de la guerre. 1809. Espagne.

A deux heures après midi, 18,000 prisonniers, trente pièces de canon, cent vingt caissons ou voitures d'artillerie, trente mille fusils, vingt-cinq drapeaux, 600 officiers, 3 généraux étaient déjà au pouvoir de l'armée française. Le désordre que le dernier choc avait produit dans l'armée espagnole faisait espérer encore de plus grands résultats.

Le duc de Bellune, qui avait l'ordre de passer le même jour le Tage à Villamanrique et d'attaquer l'ennemi sur les hauteurs de Santa-Cruz de la Zarza, trouva les ponts rompus à Villamanrique; mais il fit passer à gué sa cavalerie et une partie de son infanterie. Le pont se rétablissait pendant ce temps, et à dix heures du matin la totalité du 1er corps était sur la rive gauche. Le maréchal se mit sur-le-champ à la poursuite de l'ennemi, qui, dès la veille, avait évacué la position de Santa-Cruz. Il aperçut près de Villatobas beaucoup de fuyards et une grande quantité de bagages qu'il fit enlever par sa cavalerie légère; celle-ci prit huit cents voitures et fit 1,000 à 1,200 prisonniers. Le duc de Bellune apprit par ces derniers le résultat de la bataille d'Ocaña; il arrêta alors son infanterie à Villatobas et fit porter sa cavalerie en avant. La division de dragons du général Latour-Maubourg alla joindre la cavalerie du général Sébastiani à la Guardia, et la brigade de cavalerie légère du général Beaumont marcha à Lillo, où elle enveloppa un parti ennemi et prit 500 hommes et 300 chevaux.

Telle fut l'issue de la mémorable bataille d'Ocaña, où 55,000 Espagnols furent dispersés et anéantis par moins de 34,000 Français. L'armée de la Manche, une des plus belles et des plus nombreuses qu'eût réunies jusqu'alors le gouvernement de Séville, perdit dans cette journée 30,000 hommes, dont 26,000 prisonniers et 4,000 hommes tués ou blessés, 3,000 chevaux

1809. Espagne. montés et de trait, et quarante-six pièces de canon. Les armées espagnoles n'avaient point encore éprouvé une défaite plus sanglante et plus complète. Poursuivis à outrance jusqu'à la Guardia par la cavalerie française, les fuyards ne s'arrêtèrent qu'au pied de la Sierra-Moréna, où ils ne purent être ralliés que deux mois après cette terrible catastrophe, dont la nouvelle répandit la terreur et le découragement dans tout le royaume. La perte des Français fut évaluée à moins de 2,000 hommes, tant tués que blessés.

La liste des braves qui se distinguèrent dans cette journée est nombreuse; le maréchal Mortier, empressé de rendre justice à tous ceux qui avaient combattu sous ses ordres, recommanda dans son rapport à la bienveillance de l'empereur le général Girard, blessé en chargeant à la tête de sa division; les généraux de brigade Beauregard et Chauvel (les deux aides de camp de ce dernier, Boirol et Bargevin, avaient été blessés à ses côtés); les colonels Raymond, du 34e régiment; Chassereau, du 40e; Pécheux, du 64e; Weilande, du 88e; Briche, du 10e de hussards; Steemhault, du 21e de chasseurs; Bouchu, commandant l'artillerie du 5e corps; Gouré, premier aide de camp du maréchal; les colonels d'état-major Dambowsky et Delaage; les chefs de bataillon Meusnier, Pichard et Astruc, du 64e; Millet et Lechasset, du 40e; Marquet et Monot, du 88e; Camus, du 28e d'infanterie légère; Fruchard, de l'artillerie; les chefs d'escadron Delapointe et Saint-Léger, du 10e de chasseurs; Delaval, du 10e de hussards; Hudry, de l'état-major général; les capitaines Hubé, des lanciers polonais; Bouvier, du 28e d'infanterie légère; Beaunier, Choisy et Durivaux, aides de camp du maréchal; Mesclop, aide de camp du général Girard; Mahon, de l'état-major général; Peinel, du 34e; Mouillard, du 64e; Lambert, de l'artillerie; Girard, du génie; le lieutenant Bret, du 64e, et Muron, aide de camp du général Girard; le sous-lieutenant Collet et le sergent Romblat, du 64e, qui avait enlevé un drapeau à l'ennemi.

L'armée française, à Ocaña, était des deux tiers moins nombreuse que celle d'Areizaga, et si les Espagnols eussent mis, le matin, plus de vigueur dans leur retour à l'offensive, ils auraient pu placer leurs adversaires dans une position très-criti-

que ; car les Français avaient le Tage à dos et ne pouvaient se retirer que par des défilés et des escarpements tout à l'avantage de l'ennemi. Mais la plus grande faute du général espagnol consista dans ses hésitations lorsqu'il fut arrivé sur les bords du Tage. Dès le 11 novembre son armée était réunie à Ocaña, et au lieu de poursuivre sa marche sur Aranjuez, et d'y attaquer en forces le 4e corps, établi sur les hauteurs en avant de cette résidence royale, il hésita encore et donna le temps aux 1er et 4e corps de se réunir, tandis que lui perdait le sien en marches et contre-marches, en tâtonnements qui durèrent jusqu'au 18, jour où il concentra de nouveau son armée à Ocaña, où enfin il se décida, mais trop tard, à accepter une bataille, après avoir permis, pendant une semaine, aux troupes françaises de se réunir et de se présenter en masse devant lui le 19 au matin. 1809. Espagne.

Le duc d'Albuquerque s'était avancé, le 17, avec 12,000 hommes, jusqu'au pont de l'Arzobispo, pour opérer de ce côté une diversion en faveur de l'armée de la Manche ; mais, à la nouvelle de la déroute d'Ocaña, il rétrograda, sans s'arrêter, jusqu'à Truxillo.

La bataille d'Ocaña est, de toutes les affaires qui ont eu lieu en Espagne, celle qui a présenté à l'instant même les plus grands résultats. Pour la première fois on vit en Espagne les habitants diriger les soldats français sur les traces des fuyards et les livrer eux-mêmes, pour se venger des maux qu'attiraient sur eux les auteurs de la guerre et éviter qu'à l'avenir leur pays fût encore le théâtre des combats.

Combat d'Alba de Tormès. — Neuf jours après la bataille d'Ocaña, le général Kellermann remporta un avantage remarquable dans la province de Salamanque, près de la ville d'Alba de Tormès. 28 novembr.

On se rappelle que le duc del Parque, après le combat de Tamamès, était entré le 25 octobre à Salamanque, que le général Marchand avait évacué afin de se rapprocher du général Kellermann, qui s'était mis en marche de Valladolid et venait au secours du 6e corps. Comme il était important de récupérer le terrain perdu et de reprendre la position de Salamanque, le maréchal Soult avait envoyé la division Gazan sur la route d'Avila pour menacer le

1809. Espagne. flanc droit de l'armée espagnole, tandis que le général Kellermann réunissait de toutes parts des troupes et se reportait en avant. Ces démonstrations déterminèrent le duc del Parque à regagner son asile habituel dans la Sierra de Gata. Tandis qu'il s'y retirait tranquillement, le 6ᵉ corps rentrait le 6 novembre à Salamanque, et, toutes les reconnaissances envoyées dans la direction de ces montagnes n'ayant découvert aucune trace de l'ennemi, le général Kellermann, qui avait pris le commandement supérieur de toutes les troupes réunies dans la province, y compris celles du 6ᵉ corps, reprit le chemin de Valladolid. Sa présence y était devenue indispensable, à cause des nombreux partisans que son absence avait enhardis à se montrer et qui infestaient le pays. Rassuré sur la position du 6ᵉ corps, le roi avait rappelé à Madrid la brigade du général Godinot et même celle du général Marcognet, du 6ᵉ corps, ce qui affaiblit considérablement ce corps d'armée, qui ne compta plus de disponibles que 9,000 hommes d'infanterie et 1,200 chevaux. Le général Marchand, justement alarmé de se voir de nouveau exposé à une attaque du duc del Parque, qui pouvait disposer d'une armée d'au moins 27,000 hommes, n'hésita pas à prévenir le général Kellermann que, dès qu'il serait assuré que le duc del Parque s'approcherait de lui, il abandonnerait Salamanque et se retirerait sur Médina del Campo. Les événements justifièrent bientôt les craintes du général Marchand.

Sitôt que le duc del Parque fut informé du départ des brigades Godinot et Marcognet, qui avait eu lieu le 15 novembre, il quitta Baños et Bejar. Le 17 il s'avança jusqu'à deux lieues d'Alba de Tormès, où était le colonel Ornano avec le 25ᵉ régiment de dragons et un bataillon d'infanterie, et le 18 il engagea avec ces troupes une fusillade qui ne cessa qu'à l'arrivée du général Mermet, qui accourait avec deux régiments d'infanterie et un régiment de cavalerie. A minuit les avant-postes se touchaient, et les rapports apprirent que toute l'armée ennemie était réunie à Salvatierra et à Piedrahita. Il parut dès lors évident que l'ennemi cherchait à tourner la gauche du 6ᵉ corps. Le général Marchand se décida aussitôt à évacuer Salamanque. Le 19, à deux heures du soir, l'armée opéra sa retraite : c'était la seconde fois en moins d'un mois. Une colonne ennemie en-

tra presque aussitôt dans la ville et tirailla avec l'arrière-garde. 1809. Espagne.
Pendant la première journée, le général Mermet soutint les efforts de l'ennemi, particulièrement ceux d'une nombreuse cavalerie, sans se laisser entamer. Le soir le 6e corps prit position à Arcédiano et y passa la nuit. Le 20, il arriva à Toro sans être inquiété, et, tournant à droite, en repartit le 21 pour Tordésillas. Le 22, il s'avança sur Médina del Campo, où il fut rejoint le 23 par la brigade du général Marcognet, revenue de Ségovie, au moment même où la cavalerie du général Kellermann, qui s'était avancée en reconnaissance sur El Carpio, ayant trouvé l'ennemi en force, venait d'être assez vivement repoussée jusqu'à Médina. Le 24, le 6e corps, renforcé par la 2e division de dragons, prit position à Valdestillas. Le 25 fut employé à prendre des dispositions pour couvrir Valladolid : une partie de l'armée prit, en conséquence la direction de Simancas ; l'autre, celle de Puente-Duero.

Del Parque n'avait fait aucun mouvement depuis l'escarmouche d'El Carpio. Le général Kellermann, se trouvant alors en mesure de reprendre l'offensive, s'avança le 26, précédé de toute sa cavalerie, et prit position à deux lieues en avant de Médina del Campo, en face de l'armée espagnole. Il voulait l'attaquer le lendemain ; mais ce même jour le duc del Parque recevait la nouvelle du désastre d'Ocaña, nouvelle qui jeta le découragement dans son armée. La junte lui ordonna de se retirer immédiatement; il attendit cependant jusqu'à la nuit pour commencer un mouvement qu'il fut bientôt obligé de précipiter, afin de gagner une marche sur les Français. Le général Kellermann n'attendit plus dès lors, pour commencer la poursuite, l'arrivée de la division Gazan, qui était à Avila. Parti le 27 de grand matin, son avant-garde ne put atteindre l'armée espagnole que le 28 au soir, à Alba de Tormès, où elle était arrivée le matin. Cette ville, située à cinq lieues de Salamanque, sur la rive droite du Tormès, communique avec la rive opposée par un pont de pierre sur lequel deux divisions espagnoles avaient déjà passé. Le reste de l'armée, l'artillerie, les bagages et le quartier général étaient dans la ville. Cette négligence du duc del Parque, qui devait s'attendre à une poursuite vigoureuse par la cavalerie française, parut inexplicable. L'avant-

1809. Espagne. garde, conduite par le général Lorcet, ne se composait que de 400 chevaux du 8e de hussards et du 15e de chasseurs. Elle arriva à trois heures du soir sur le plateau qui est en avant d'Alba, sur la rive droite, et aperçut une grande confusion dans l'armée espagnole. Des troupes de la rive gauche repassaient le pont déjà encombré d'hommes, de voitures et de bagages, qui s'y étaient précipités à l'approche des Français. Le duc del Parque, ne laissant alors qu'une seule division sur la rive gauche, disposa les autres, ainsi que toute son artillerie, sur les hauteurs qui couronnent la ville d'Alba.

Les Espagnols, voyant qu'ils n'avaient affaire qu'à une avant-garde, commencèrent eux-mêmes l'attaque; le général Lorcet, beaucoup trop faible pour résister, rétrograda vers le gros de la cavalerie qui le suivait. La confiance de l'ennemi s'accrut par ce mouvement des Français, et il fit occuper les revers du plateau par des tirailleurs, que soutenaient quelques pelotons de cavalerie. Le général Kellermann fit alors avancer les 3e et 6e régiments de dragons commandés par le général Millet, en lui donnant ordre de se diriger, à la faveur d'un rideau qui couvrait sa marche, sur la droite du plateau, tandis que, avec le reste de la cavalerie, il s'y portait lui-même directement.

L'attaque générale de toute la ligne ennemie ne tarda pas à avoir lieu, et fut exécutée avec tant de vigueur et d'impétuosité que les Espagnols lâchèrent pied presque aussitôt; leur cavalerie tourna bride sans même échanger un coup de sabre et repassa la rivière en désordre. L'infanterie fut sabrée et abandonna cinq pièces de canon.

Il restait au général ennemi une seconde ligne d'infanterie; la cavalerie française, arrivant sur elle avec toute la confiance qu'inspire un premier succès, fut accueillie par un feu très-meurtrier, qui l'obligea de se retirer. Ce mouvement rétrograde s'exécuta au pas, et les cavaliers, achevant de sabrer les fantassins qu'ils avaient d'abord dépassés, allèrent se reformer derrière de nouvelles brigades qui s'avançaient pour prendre part au combat. Le général Kellermann disposa les 15e et 25e régiments de dragons en colonne pour charger la cavalerie espagnole, qui était revenue pour soutenir son infanterie. La seconde ligne de l'ennemi se trouva débordée par ce mouvement, dont

le succès fut complet, et la cavalerie espagnole prit encore une fois la fuite pour ne plus reparaître. Le colonel Ornano, à la tête du 25e de dragons, chargea en flanc l'infanterie ennemie et lui enleva quatre pièces de canon. Les Espagnols s'étant retirés sur une hauteur, la cavalerie française se borna à les tenir en échec en attendant l'arrivée de la brigade d'infanterie du général Maucune. Il était nuit lorsque celui-ci fut en mesure de seconder les efforts de la cavalerie; cependant, malgré l'obscurité, qui permettait à peine de se diriger par des chemins et des passages inconnus, le général Kellermann n'hésita point à faire exécuter l'attaque qui devait terminer la journée. Elle fut si terrible et si bien soutenue que les Espagnols, qui s'étaient formés en carré, lâchèrent pied au premier choc, et se précipitèrent dans les ravins pour échapper plus promptement à la poursuite de leurs adversaires. Le général Maucune, trouvant le plateau abandonné, suivit les fuyards au bruit confus des voix, et entra presque aussitôt qu'eux dans la ville d'Alba de-Tormès. Là, tombant sur la queue de la colonne ennemie sans tirer un coup de fusil, il lui tua 200 hommes à la baïonnette, se rendit maître du pont et enleva l'artillerie qui le défendait. La nuit était si obscure que l'infanterie française ne dépassa point la ville d'Alba; les Espagnols, profitant des ténèbres, se dispersèrent dans les bois et dans les vignes voisines, de manière que le lendemain il fut impossible au général Kellermann de suivre leurs traces et d'achever leur destruction, comme il se l'était proposé. Le jour même de ce combat les Français entrèrent dans Salamanque, que l'ennemi avait entièrement évacué. Le duc del Parque se retira d'abord à Cuidad-Rodrigo et ensuite derrière la Sierra de Gata avec les débris de son armée. Il avait perdu 3,000 hommes, son artillerie et ses bagages.

1809. Espagne.

Il nous reste maintenant, pour terminer le récit des événements militaires en Espagne dans le cours de l'année 1809, à rapporter les opérations des corps d'armée qui occupaient les provinces d'Aragon et de Catalogne.

avril.-décem.

Suite des opérations militaires dans le royaume ou province d'Aragon; combats d'Alcañiz, de Maria, de Belchite; expéditions et autres combats partiels, etc. — Nous avons dit, à la fin du volume précédent, que le général Suchet avait été

1809. Espagne. appelé au commandement du 3e corps de l'armée française en Espagne immédiatement après la reddition de Saragosse. Dès les premières campagnes, et comme officier supérieur, Suchet avait signalé son début dans la carrière des armes par des actions d'éclat qui attestaient autant de talent que de valeur. Élevé au grade de général, il avait justifié cet avancement soit en remplissant les fonctions de chef d'état-major, soit en coopérant à la tête d'une division aux succès ou aux glorieux efforts des armées françaises en Italie. Lieutenant du maréchal Masséna dans la célèbre campagne de Gênes, on l'a vu contenir, avec une poignée de soldats sans vivres et sans vêtements, les nombreuses troupes autrichiennes qui menaçaient d'envahir les départements du midi de la France. Il avait alors non-seulement protégé les frontières de sa patrie, mais encore préparé, par une utile diversion, le passage des Alpes, la victoire de Marengo et la rapide et seconde conquête de l'Italie.

Ainsi, depuis longtemps, le général Suchet s'était montré digne du choix que Napoléon faisait de lui pour remplacer Junot, duc d'Abrantès, dans le commandement du 3e corps. Avec des troupes peu nombreuses, affaiblies par les pertes d'un siége aussi long que meurtrier et par les maladies, on va le voir arrêter, battre et disperser des forces considérables, dirigées par des chefs entreprenants et expérimentés, et, plus tard, prendre des places devant lesquelles avaient échoué déjà des généraux habiles[1], protégées par des ouvrages redoutables, défendues avec toute la valeur et l'opiniâtreté que donnent l'amour de la patrie et la crainte de l'esclavage. Enfin, non moins bon administrateur que général consommé, par l'ordre et la discipline qu'il maintiendra dans sa petite armée, par son caractère conciliant, ses formes nobles et affectueuses, ses soins paternels, Suchet saura conquérir la bienveillance et le respect des peuples, et exciter au plus haut degré l'amour, la confiance et la reconnaissance des soldats.

Le 3e corps était formé, au mois de mai 1809, de trois divisions d'infanterie, commandées par les généraux Laval, Musnier et Habert; de huit escadrons de cuirassiers, de hussards

[1] Entre autres Lérida, que le Grand Condé ne put parvenir à soumettre.

et de lanciers polonais, commandés par le général Wattier, et de vingt bouches à feu. Mais les pertes considérables éprouvées pendant le siége de Saragosse, le grand nombre de malades et de blessés, la dissémination en Navarre de nombreux détachements, et surtout l'éloignement de la 3e division, envoyée en Castille, réduisaient les combattants présents sous les armes à environ 10,000 hommes, non compris les troupes de l'artillerie et du génie. Dans un état voisin du découragement, ce corps d'armée était loin de compenser, par sa force morale, la faiblesse de sa force numérique. Arrivé le 19 mai à Saragosse avec l'arrière-garde de sa division, composée d'une compagnie de voltigeurs du 40e de ligne et d'un bataillon du 64e, le général Suchet n'ignorait aucune de ces circonstances, mais n'en conçut pas moins l'espoir de vaincre les difficultés de sa nouvelle position, de relever le moral de ses troupes, de ranimer leur confiance, et de rétablir l'ordre, que compromettait un sensible relâchement dans la discipline. Rien n'annonçant encore l'entrée prochaine d'une armée espagnole en Aragon, le général Suchet croyait avoir le temps de procéder à l'organisation définitive du 3e corps, de passer ses troupes en revue, de les exercer et de s'en faire connaître avant de les conduire contre l'ennemi ; malheureusement il se trompait. 1809. Espagne.

Vers le milieu d'avril, la junte centrale avait rendu un décret qui ordonnait la formation d'une seconde armée de la droite, sous la dénomination d'armée d'Aragon et de Valence, dont le commandement fut donné au général don Joaquin Blake, qui se trouvait alors à Tortose, à la tête de la division du marquis de Lazan. Informé que les troupes françaises en Aragon étaient réduites au 3e corps, dont il connaissait la faiblesse, Blake conçut le projet de les rejeter en Navarre et sur les Pyrénées, et de s'emparer de la grande communication de Bayonne à Madrid, afin de séparer de leur base d'opération les armées françaises enfoncées dans la Péninsule. Il se prépara à ce mouvement en soulevant et en armant de nouveau les populations sur les deux rives de l'Èbre, et ses efforts eurent un plein succès : de nombreux partisans s'organisèrent de toutes parts, et commencèrent une guerre de détail qui ne cessa plus de harceler le 3e corps dans toutes ses opérations.

1809. Espagne. A l'époque de l'arrivée du général Suchet à Saragosse, la 1[re] division, commandée par le général Laval, forte tout au plus de 4,000 hommes, était établie perpendiculairement à l'Èbre, de Barbastro à Alcañiz, et occupait, le long de la Cinca et du Guadalope, une ligne de plus de vingt lieues d'étendue, coupée en deux par le fleuve, qu'on ne pouvait passer sur un pont qu'à Saragosse, c'est-à-dire à vingt-deux lieues en arrière. Cette division ne pouvant par conséquent être secourue à temps par la 2[e], qui était à Saragosse, le général Blake partit de Tortose le 7 mai, avec la division Lazan, forte de 4 à 5,000 hommes, et huit bataillons de troupes valenciennes. Après avoir repoussé les postes avancés de la 1[re] division à Beceyte et à Val de Alforga, il attaqua le 18 le général Laval à Alcañiz, le força à évacuer cette ville et le rejeta sur Hijar et Samper de Calanda. Dans le même temps le général Habert avait reçu du duc d'Abrantès l'ordre de reprendre Monzon. Au commencement de mars, cette place était tombée au pouvoir d'une brigade du 5[e] corps, commandée par le général Girard; mais, après le départ de ce corps d'armée, la garnison française, se trouvant réduite à environ 200 hommes, fut chassée par les habitants, qui des premiers se soulevèrent, excités par les proclamations et les agents de Blake. Habert, se conformant aux ordres qu'il venait de recevoir, fit passer le 16 mai huit compagnies d'élite et 30 cuirassiers sur la rive gauche de la Cinca. Repoussé dans une première attaque sur Monzon, ce détachement demanda du renfort à Barbastro; mais, n'en pouvant pas recevoir par suite d'une crue subite des eaux de la Cinca, qui le sépara de la brigade Habert, les huit compagnies d'élite, dépourvues de vivres et de munitions, entourées par une population en armes et par des troupes sorties de Lérida, qui les empêchèrent de gagner le pont de Fraga, furent forcées de se rendre le 21 mai, au nombre d'environ 600 hommes. Les cuirassiers seuls repassèrent la Cinca à la nage, avec perte de la moitié des hommes et des chevaux, qui disparurent dans les flots de cette rivière torrentueuse, grossie par les pluies et la fonte des neiges des montagnes où elle prend sa source.

23 mai. *Combat d'Alcañiz.* — Ces événements ne furent connus à Saragosse que le 20 mai, au moment même où le général

Suchet venait prendre le commandement du 3e corps. Forcé de renoncer, dès son arrivée, à son projet de réorganiser son corps d'armée avant de le mettre en mouvement, ce général dut songer d'abord à marcher au secours de sa 1re division, qui s'était ralliée sur les hauteurs de Hijar. Il sortit de Saragosse le 21 mai, avec la majeure partie de la 2e division, et se réunit au général Laval en arrière de Hijar. Les deux divisions pouvaient s'élever ensemble à environ 8,000 hommes, dont 600 de cavalerie. Peu confiant en ses nouvelles troupes, le général Suchet les passa en revue, leur rappela la gloire qu'elles avaient acquise dans les tranchées de Saragosse, leur parla de l'espoir que la patrie mettait dans leur valeur, et, tout à la fois inquiet et empressé de les essayer, il se mit en marche dans la nuit du 22, et le 23, à six heures du matin, il se présenta devant Alcañiz, où Blake avait pris position. La droite espagnole était commandée par don Juan-Carlos d'Areizaga; la gauche, composé des Valenciens, était aux ordres de don Pedro Roca; Blake commandait le centre avec le marquis Lazan. Cette armée était adossée au cours de la rivière de Guadalope, en face d'Alcañiz. En arrivant, les Français replièrent l'avant-garde espagnole et lui firent une trentaine de prisonniers. Un mamelon, dit de Las Horcas, situé devant le défilé du pont et les débouchés de la ville, couvrait le centre de la ligne ennemie; il était défendu par du canon et une ligne d'infanterie. Le général Suchet espérait qu'en s'emparant de cette colline la défense des ailes tomberait sans effort. En conséquence, deux attaques furent dirigées contre les deux ailes pour les contenir, tandis que le général Fabre, à la tête du 114e de ligne et du 1er régiment de la Vistule, se portait en colonne d'attaque sur le mamelon, au pied duquel il arriva sous un feu violent de mitraille et de mousqueterie. Là une large coupure arrêta la colonne, qui alors commença à flotter, et bientôt après se replia en désordre, sans qu'il fût possible de la ramener au combat. Pendant ce temps l'attaque de la droite espagnole, établie sur la colline de l'ermitage de Fornolès, avait également échoué contre la vigoureuse résistance du général Areizaga. Peu satisfait de l'expérience qu'il venait de faire de la valeur de ses troupes, le général en chef suspendit l'action, mais ne se retira qu'à la nuit, laissant en arrière-

1809. Espagne. garde le bataillon du 64e de ligne, appartenant à son ancienne division. L'ennemi, se contentant de son succès, ne suivit pas le mouvement rétrograde des deux divisions françaises, qui le 30 prirent position sous Saragosse.

Si après l'affaire d'Alcañiz le général Blake se fût porté rapidement en avant, sans laisser au 3e corps le temps de se remettre, il l'aurait forcé peut-être à évacuer l'Aragon et se serait emparé de Saragosse; mais ce général avait aussi une armée composée, en grande partie, de corps de nouvelle formation et sans expérience de la guerre; il se borna donc pendant quelques jours à exercer ses troupes aux marches et aux manœuvres, et attendit les renforts que la junte de Valence s'empressa de lui envoyer. De son côté le général Suchet sut aussi mettre à profit le temps que Blake lui laissa. En s'arrêtant devant Saragosse, il concentra sa petite armée sur ce point unique, en attendant l'arrivée de la 3e division, composée des 116e et 117e régiments de ligne, qui venait de Tudéla. La 1re division fut placée en avant de la chartreuse de la Conception; la 2e, sur les hauteurs du mont Torréro, où le général en chef fit construire des retranchements et des redoutes. Le faubourg fut barricadé; les fortifications de l'Aljaféria ou couvent de l'Inquisition furent réparées. Le général Suchet s'attacha surtout à relever le moral de ses soldats, en même temps qu'il s'occupait de leur bien-être. Des revues fréquentes, des exercices à feu et de grandes manœuvres, dont on occupait leurs journées comme en pleine paix, le rappel à la tenue et à la discipline leur rendaient la confiance en eux-mêmes et en leurs chefs, et firent renaître dans leurs cœurs le sentiment presque éteint de leur valeur. Quinze jours suffirent pour obtenir ces importants résultats.

15 juin. *Combat de Maria.* — Dans les premiers jours de juin, le général Blake mit son armée en marche et se dirigea du côté de Belchite, à la tête d'environ 20,000 hommes de troupes régulières, sans compter de nombreuses bandes de miquelets qui devaient protéger ses flancs et harceler les troupes du 3e corps sur tous les points. Le 13, la division du général Areizaga était arrivée jusqu'à Botorrita, tandis que le général Blake était à Fuendetodos avec le reste de l'armée. Le général Suchet, qui

l'attendait de pied ferme, avait laissé sa cavalerie à El Burgo et partagé son infanterie entre le mont Torréro et le monastère de Santa-Fé, sur la route de Saragosse à Madrid. En même temps il détachait le général Fabre à Villa-de-Muel avec 1,200 hommes pour éclairer la droite de l'armée. Blake, informé que Fabre s'était avancé de Muel à Longarès, se porta le même soir dans cette direction; mais le général français, se voyant coupé de Saragosse par Areizaga, qui avait passé la Huerba, abandonna un convoi de vivres et se retira sans autre perte à Plasencia de Jalon. Le général Suchet ordonna à la 2ᵉ division, commandée par le général Musnier, de s'avancer au soutien du général Fabre; mais cette division, qui chercha le 14 à s'emparer de la position d'Areizaga à Botorrita, pour rouvrir la communication, fut bientôt forcée de se replier à l'approche du gros de l'armée espagnole, que Blake amenait de Villa-de-Muel. Pendant ce temps le général Fabre, qui, de Plasencia, avait descendu le long des bords du Jalon, rejoignait le 15 par la route de Tudéla. Le même jour le général Blake arriva à Maria, à deux lieues et demie de Saragosse, et déploya son armée en avant de la petite rivière que la grande route traverse par un pont près de ce village. Il appuya sa droite à la Huerba, dont il occupa les deux rives, et prolongea son centre et sa gauche sur les hauteurs, qu'il garnit d'infanterie formée sur deux lignes et d'artillerie. La première ligne était commandée par don Pedro Roca et la 2ᶜ par le marquis de Lazan. La cavalerie, aux ordres du général O'Donoju, était placée à la droite avec quelque infanterie. Cette armée se composait d'environ 14,000 hommes, non compris la division d'Areizaga, forte de 5,000 hommes, qui était détachée à Botorrita.

1809. Espagne.

Le général Suchet, qui, le matin, ne pouvait disposer que de treize bataillons, sept escadrons et douze pièces de canon, en tout moins de 9,000 hommes, cherchait à gagner du temps jusqu'à l'arrivée du détachement du général Fabre et de la 3ᵉ division, et ne se pressait pas d'engager l'action. D'après un nouvel ordre de bataille adopté pour la journée du 15, le 44ᵉ de ligne et le 3ᵉ régiment de la Vistule, de la 1ʳᵉ division, restèrent dans le camp du mont Torréro, observant la route de Fuentès. La brigade Habert et la 2ᵉ division furent mises en ligne, et campèrent, partie au monastère de Santa-Fé, partie sur les hau-

1809. Espagne.

teurs à droite. Le bataillon du 64ᵉ était placé en arrière sur la grande route, auprès de la brigade de cavalerie du général Wattier. Le colonel du génie Haxo, avec les troupes de son arme et 1,000 hommes d'infanterie, resta dans Saragosse pour contenir la population de cette ville en cas de soulèvement. Vers midi les 116ᵉ et 117ᵉ régiments, conduits par le colonel Robert, arrivèrent à hauteur de Saragosse, et reçurent l'ordre de se porter, sans faire halte, vers le monastère de Santa-Fé. Ce renfort de sept bataillons et du détachement du général Fabre qui rentrait à Saragosse, rendant la partie moins inégale, le général Suchet fit aussitôt avancer en ligne la première réserve, et le général Wattier fut rapproché de la gauche, commandée par le général Habert. La 2ᵉ division s'étendit sur les hauteurs, formant le centre et la droite dont l'extrémité fut flanquée par l'escadron de lanciers polonais commandé par le colonel Kliski. Jusqu'alors les Espagnols étaient restés dans l'immobilité après leur formation, qui s'opéra lentement.

A deux heures, l'attaque commença sur toute la ligne. L'armée espagnole fit d'abord un mouvement par sa gauche contre la droite française, menaçant de la déborder; mais le général Suchet détacha aussitôt sur le flanc gauche de l'ennemi les lanciers polonais et 200 voltigeurs, tandis qu'un bataillon du 114ᵉ de ligne marcha directement en colonne d'attaque contre cette aile, ce qui força les bataillons espagnols à se replier sur leur ligne de bataille. Le général en chef fit alors attaquer la gauche et le centre de Blake, et ordonna au général Musnier de franchir un ravin qui séparait les deux armées. Le colonel Chlopicki, à la tête du 1ᵉʳ régiment de la Vistule, et les 114ᵉ et 115ᵉ régiments déployés se portent aussitôt contre la position des Espagnols, sous un feu meurtrier d'artillerie. Ceux-ci, après avoir renforcé leur gauche, résistent à cette attaque et arrêtent le 115ᵉ au bord du ravin; mais l'intrépide général Harispe, chef d'état-major du 3ᵉ corps, se précipite dans le ravin à la tête de 100 grenadiers, et, quoique blessé d'abord, rétablit le combat. Dans ce moment un violent orage, mêlé de vent et de pluie, éclata sur les combattants, qui ne purent plus se voir, bien que très-rapprochés. Aussitôt que le temps fut éclairci, le général Suchet, refusant sa gauche, pendant que son centre et

sa droite étaient aux prises avec le centre des Espagnols, ordonna au général Habert de porter en avant le 14e de ligne précédé du bataillon du 5e léger en tirailleurs, et au général Wattier de devancer l'infanterie avec le 4e régiment de hussards et le 13e de cuirassiers, d'enfoncer la droite ennemie par une charge rapide, et de s'emparer du petit pont de Maria, en arrière de l'extrême droite de la ligne espagnole. Ce mouvement fut exécuté avec tant de promptitude et de précision que la droite de Blake fut rompue et sa cavalerie culbutée; le petit pont fut enlevé, ainsi qu'une batterie qui appuyait cette cavalerie. Le général espagnol, quoique privé de sa droite, n'abandonna cependant pas sa position, dans laquelle il se maintint de pied ferme; mais, bientôt assaillies en flanc par le général Habert et de front par le général Musnier, les masses d'infanterie des généraux Lazan et Roca furent enfoncées, se précipitèrent en désordre dans les ravins pleins d'eau qui sillonnaient les derrières de leur position et ne s'échappèrent qu'à la faveur de la nuit.

Vingt-cinq pièces de canon avec leurs caissons, trois drapeaux, le général O'Donoju, 8 officiers supérieurs, 400 soldats prisonniers, tels furent les trophées de ce combat, où les Espagnols avaient eu en outre plus de 1,200 hommes tués. La perte des Français fut de 600 à 700 hommes tués ou blessés. Le général Suchet eut à se louer de la tranquillité des habitants de Saragosse en cette circonstance. Ils voyaient combattre sous leurs yeux une armée nombreuse accourue dans l'intention de les délivrer, et qui, probablement, comptait sur leur coopération; mais ils ne firent aucun mouvement en sa faveur, soit que les terribles et récents malheurs du siége qu'ils avaient eu à soutenir eussent glacé de crainte le petit nombre d'entre eux encore disposés à tenter un nouvel effort, soit qu'ils fussent contenus par l'ascendant d'un chef dont ils redoutaient la valeur, et qui, par sa modération, leur inspirait déjà une grande confiance.

Le combat de Maria venait de sauver Saragosse. Le général Suchet sentit qu'il fallait suivre cet avantage avec toute l'activité possible, afin d'expulser entièrement de l'Aragon une armée encore bien redoutable malgré sa défaite. Il se mit donc

1809. Espagne. sur-le-champ à la poursuite de Blake, l'atteignit à Botorrita, où il avait rallié ses troupes à la division du général Areizaga, et le força à continuer jusqu'à Belchite son mouvement rétrograde. Les Français firent prisonniers, dans cette marche, un bataillon de marins et enlevèrent quelques équipages.

18 juin. *Combat de Belchite.* — Le 18, le général Suchet trouva l'armée espagnole rangée en bataille devant Belchite, bourg situé à neuf lieues au sud de Saragosse. Ayant reçu pendant la nuit un renfort de 4,000 hommes de troupes valenciennes, et se fiant d'ailleurs aux bonnes positions qu'occupaient ses troupes, le général Blake avait cru pouvoir tenter le sort d'un nouveau combat, afin d'arrêter la marche victorieuse de son adversaire. Le centre de la ligne espagnole s'appuyait à Belchite et au couvent de Santa-Barbara; la droite était sur une hauteur appelée le Calvaire, défendu par un fossé et protégé par le bourg, qui a une enceinte et des portes; la gauche s'étendait, derrière des espèces de retranchements naturels, jusqu'à l'ermitage de Nuestra-Señora del Pueyo. Des plants d'oliviers qui garnissaient le terrain en avant du front de l'ennemi étaient occupés par de nombreux tirailleurs, et la cavalerie était postée sur la route de Saragosse.

Le général Suchet, ayant déployé ses troupes dans la plaine en avant de Belchite, fit avancer un bataillon d'infanterie légère vers le centre ennemi, pour l'occuper sur ce point, tandis que le général Habert se portait en colonne serrée sur les hauteurs à droite de Belchite et que le général Musnier marchait en colonne par bataillon sur la gauche des Espagnols, pour les déborder et les charger ensuite vigoureusement. Ces mouvements furent exécutés avec la plus grande précision. Le 114e régiment et le 1er régiment de la Vistule abordèrent l'ennemi avec impétuosité, sous un feu terrible de mitraille, tandis que le 115e prenait plus à gauche. Blake tenta vainement de faire soutenir son infanterie par quelques escadrons. Le colonel Burthe, à la tête du 4e régiment de hussards, eut bon marché de cette mauvaise cavalerie, qui tourna bride au premier choc. Un obus de l'artillerie française, ayant fait sauter un des caissons espagnols, mit la plus grande confusion dans les rangs ennemis. Bientôt toutes les positions furent enlevées ; l'ennemi abondonna

neuf pièces de canon, les dernières qui lui étaient restées de l'affaire de Maria, et toutes ses munitions. Les soldats, en fuyant, jetaient leurs sacs et leurs fusils pour courir plus vite. Les hussards français sabrèrent presqu'en entier le 1er régiment de Valence, qui voulut se rallier à quelque distance du champ de bataille; tout ce qui put échapper à la mort fut fait prisonnier. Ce combat, dans lequel les Français eurent à peine 40 morts et 200 blessés, tant leur attaque avait été brusque et bien dirigée, leur valut, outre les neuf derniers canons de l'armée espagnole, un drapeau, vingt-trois caissons, des voitures de bagages, une grande quantité de fusils et plus de 4,000 prisonniers; 7 à 800 Espagnols avaient été tués. Les troupes victorieuses campèrent le soir à Alcañiz. 1809. Espagne.

Ainsi, quelques jours avaient suffi au général Suchet pour détruire ou disperser entièrement l'armée de Blake. En rappelant à ses troupes les brillants avantages qu'elles venaient de remporter, il leur disait dans son ordre du jour du 21 juin : « Soldats ! que ces succès vous apprennent à juger de votre force. Lorsque la confiance en vous-mêmes et la discipline vous conduiront, vous serez toujours invincibles. Nous habiterons des camps; nous nous y exercerons; nous y formerons les jeunes gens qui arrivent dans nos rangs, et nous conserverons cette mâle énergie qui constitue les armées françaises. Je veillerai à votre bien-être ; le pays fournira à votre subsistance, et vous, par votre discipline, vous rendrez la sécurité aux habitants. Vous ramènerez à la soumission et à la paix les hommes égarés, victimes de quelques chefs ambitieux et des intrigues anglaises; vous ferez aimer par votre conduite le gouvernement du frère de notre empereur. »

Après le combat de Belchite, le général Suchet traversa l'Èbre à Caspe, le 23 juin, fit reconnaître Mequinenza, se porta sur Fraga, passa la Cinca et reprit possession de Monzon. Le 1er juillet, il revint étabir son quartier général à Saragosse pour y préparer les moyens nécessaires à ses opérations subséquentes. Il s'occupa d'abord d'améliorer l'organisation de son corps d'armée et de mettre à profit les ressources du pays, afin de pourvoir constamment à l'entretien, à la nourriture et à la solde des troupes; il créa des magasins de vivres, de munitions,

1809. Espagne. d'habillement, d'équipement et d'armement en tout genre [1].

Tout en remplissant avec un plein succès cette tâche importante, le général Suchet disposa ses troupes de manière à conserver des communications faciles avec la France, et à faire une guerre active aux nombreuses bandes qui désolaient sur tous les points les frontières de l'Aragon. Pour jouir de quelque sécurité dans l'intérieur de cette vaste province, pour pouvoir y lever des contributions en argent et en nature, et pour en assurer la rentrée dans Saragosse, il fallait que des soldats aguerris, conduits par des chefs expérimentés, et tout à la fois audacieux et prudents, fussent presque toujours en campagne. Ces sortes d'expéditions ne demandaient pas moins de force physique et de patience que de valeur et d'intelligence; les hommes qui y étaient destinés tour à tour avaient à supporter les marches les plus pénibles et les plus rudes fatigues; car, à peine battus et dispersés sur un point, les insurgés, souvent plus hardis après une défaite qu'avant le combat, se présentaient sur un autre avec une persévérance infatigable. Le général Suchet, obligé de mettre à de fréquentes et périlleuses épreuves le dévouement de ses troupes, savait soutenir et ranimer leur zèle par des ordres du jour où le soldat, comme l'officier, lisait la mention honorable de ses actions, et où tous les traits de courage étaient recueillis avec une exactitude scrupuleuse, qui excitait l'enthousiasme et maintenait l'ardeur générale. Chacun

[1] La prévoyance et la sollicitude du général Suchet sur des objets aussi importants, secondées par son chef d'état-major le général Saint-Cyr-Nugues, qui avait succédé au général Harispe, blessé au combat de Maria, et par l'ordonnateur en chef Bondurand, furent telles que, dans les circonstances les plus critiques, le 3e corps, devenu depuis armée d'Aragon, ne cessa jamais de recevoir ses distributions de vivres, et que le payement de la solde n'éprouva pas un mois de retard. Cependant les ressources, dans un pays ravagé presque sur tous les points et épuisé par un siége ruineux, étaient bien rares, surtout pendant les premiers mois du commandement du général Suchet. L'ordre de l'administration, l'exacte discipline observée par les soldats, la confiance inspirée aux habitants semblèrent multiplier ces mêmes ressources, et elles fournirent au général, prompt et sévère dans la répression des abus, les moyens d'alimenter et de payer ses troupes sans être à charge à la France, d'où il ne tira jamais, en aucun temps, ni argent, ni provisions.

voulait mériter la même distinction, d'autant plus souhaitée qu'elle était presque toujours suivie ou de la décoration des braves ou de l'avancement à un grade supérieur. Dans ces expéditions partielles, où tant de dévouement et d'actions d'éclat restent presque toujours ignorées, les troupes ne sont pas moins dignes de l'estime et de la reconnaissance de leur pays que sur ces vastes champs de bataille arrosés du sang de plusieurs milliers d'hommes, dans ces actions dont les bouches de la renommée se fatiguent à redire les moindres particularités [1]. 1809. Espagne.

Les paysans qui avaient marché sous les drapeaux de Blake, n'ayant plus de point de rassemblement après la déroute de Belchite, s'étaient éparpillés dans les montagnes pour recruter les anciennes bandes de miquelets ou en former de nouvelles.

C'est ainsi que les Espagnols, toujours vaincus et jamais soumis, animés par ce courage que rien ne peut abattre, parce que l'amour de la patrie en est le moteur, opposèrent aux Français dans toute la Péninsule, mais surtout en Aragon et en Catalogne, la même résistance que leurs fiers aïeux avaient jadis opposée aux Carthaginois, aux Romains, aux Goths, aux Maures, à Charlemagne et à Louis XIV.

Dès le commencement de juillet, ces bandes, bien que sans espoir d'être secourues par des troupes régulières, ne se montraient pas avec moins d'audace sur les frontières de la Navarre, de la Vieille-Castille, du royaume de Valence et de la Catalogne. Une d'entre elles, commandée par un nommé Pédrosa, avait osé s'avancer près de Barbastro, où était campé le colonel Robert avec une brigade d'infanterie. Les grenadiers et voltigeurs des 116e et 117e régiments culbutèrent facilement cette masse d'insurgés, et la mirent en fuite avec perte de ses canons, de ses munitions et de ses bagages. Le colonel Rouelle et les chefs de bataillon Dandifredi et Mathis, à la tête de plusieurs

[1] « Il est peu d'événements à la guerre où des officiers et de simples soldats ne fassent de ces prodiges de valeur qui étonnent ceux qui en sont témoins, et qui ensuite restent pour jamais dans l'oubli. Si un général, un prince, un monarque eût fait une de ces actions, elle serait consacrée à la postérité; mais la multitude de ces faits militaires se nuit à elle-même, et, en tout genre, il n'y a que les choses principales qui restent dans la mémoire des hommes. » (VOLTAIRE, *Siècle de Louis XV*.

1809. Espagne. colonnes de cette même brigade Robert, achevèrent de disperser tous les rassemblements des environs.

Dans le même temps, le général Habert, ayant sous ses ordres deux bataillons et 50 hussards du 4e, attaquait à Palengua la bande de Péréna, lui tuait 300 hommes et la poursuivait jusque dans les montagnes inaccessibles où elle parvint à se réfugier.

Un parti plus redoutable que ces bandes s'était formé des débris de l'armée de Blake et se montrait à la même époque du côté de Daroca; le brigadier général Villacampa en avait pris le commandement. Ce chef, plein d'activité, de ressources, expérimenté, infatigable, était très-propre au genre de guerre qu'il avait embrassé, surtout dans un pays où il exerçait une très-grande influence, et où il pouvait à son gré appeler la population des villages sous ses drapeaux. Il avait d'abord cherché à surprendre quatre compagnies polonaises postées à Gallocanta; mais ce projet avait échoué par la vigilance du général Chlopicki et par la fermeté du colonel Kosinowski. Depuis, il fit successivement d'autres tentatives, qui furent également sans succès. Battu pendant deux mois et poursuivi de village en village par le colonel Henriod, du 14e régiment de ligne, dont les forces ne s'élevaient pas à plus de 2,000 hommes, Villacampa était venu se réfugier dans la grande chaîne des monts de Castille, qui s'étend jusqu'en Aragon; il avait fait du couvent de Nuestra-Señora del Tremendal sa principale place d'armes et le dépôt de toutes ses munitions.

Ce monastère est bâti sur le sommet d'une montagne de trois quarts de lieue d'étendue, détachée de la chaîne des monts de la Castille, dont elle couvre en quelque sorte les communications. Aux pieds ramifiés de ce Saint-Gohard des Castilles naissent les fleuves du Tage, du Jucar, du Guadalaviar et de dix à douze autres rivières accroissant ces trois fleuves, qui versent leurs eaux dans la Méditerranée. Les sources de la Guadiana sont éloignées de ce départ principal d'environ vingt lieues.

Villacampa avait avec lui environ 4,000 hommes de troupes de ligne et beaucoup de paysans; des prêtres et des moines de la Castille, portant une croix rouge sur leurs vêtements, s'étaient joints à cette petite armée pour exciter le fanatisme et fomenter l'insurrection.

Le général Suchet, sentant combien les insurgés, maîtres d'un poste aussi formidable et aussi inaccessible, pouvaient apporter d'obstacles à ses projets, ordonna au colonel Henriod de reconnaître la position, mais de ne rien compromettre, attendu l'insuffisance des moyens qu'il avait à sa disposition. Cet officier, obligé de laisser quelques détachements pour la sûreté du territoire dont il avait le commandement [1], partit le 23 novembre de Daroca, distant de quinze lieues de Tremendal, à la tête du 14e régiment de ligne, du 13e de cuirassiers, de quatre compagnies d'élite, et d'un bataillon du 2e régiment de la Vistule, avec deux pièces de canon et un obusier. Arrivé le 25 au pied du mont Tremendal, le colonel Henriod fit ses dispositions d'attaque, et, après huit heures d'un combat opiniâtre, il s'empara du couvent, qui fut livré aux flammes. Il avait fallu enlever chaque mamelon à la baïonnette, et gravir une montagne de la plus haute élévation par des chemins en zigzags, étroits et escarpés, qui fournissaient aux Espagnols les moyens d'arrêter à chaque pas leurs adversaires. Toutefois, la perte des premiers fut de 500 hommes tués ou blessés et quelques prisonniers; celle des Français n'alla pas au delà de 12 hommes, dont 2 tués. Ceci serait incroyable si l'on ne connaissait pas tout l'avantage du tir de bas en haut. Les colonels Daigremont et Kosinowski, le chef de bataillon Petit, le chef d'escadron Saint-Georges, le capitaine d'artillerie Camp, et surtout le colonel Henriod, qui avait si habilement dirigé cette audacieuse expédition, reçurent en cette occasion les justes témoignages de la satisfaction du général Suchet.

1809. Espagne.

Pendant que ces diverses actions se passaient vers les montagnes de Castille qui forment au sud-ouest les limites de l'Aragon, les bandes de Pédrosa, de Péréna et du colonel Baget, chassées des vallées du Vero et de l'Alcanadre, s'étaient réunies de l'autre côté de la Cinca et faisaient des excursions jusqu'aux bords de la Sègre. Le colonel Burthe, avec ses hussards et un bataillon du 116e de ligne, surprit un de ces partis à Torre de Sègre, lui tua 150 hommes et fit 50 prisonniers, parmi lesquels

[1] C'étaient les districts ou *corregimientos* de Calatayud, de Daroca, d'Albarracin, et partie de celui de Teruel.

1809. Espagne. se trouvaient le colonel Baget et deux capitaines. Le général Habert, ne laissant point de repos aux autres bandes, les défit également en plusieurs rencontres, dont la plus remarquable fut celle qui eut lieu près du village de Pons, où les insurgés eurent 300 hommes tués et un plus grand nombre de blessés.

Le colonel Dupeyroux, posté à Caspe, battit, avec un bataillon de son régiment (le 115ᵉ) un corps de 1,400 hommes, qui, de Batea, s'était avancé sur le cantonnement français. L'ennemi s'enfuit précipitamment après avoir laissé plus de 80 hommes sur le champ de bataille.

L'adjudant-commandant Plique opérait vers ce temps le désarmement et la soumission du territoire de Cinco-Villas, dans le haut Aragon, et le général Buget, après avoir parcouru avec le 2ᵉ régiment de la Vistule une partie des montagnes qui séparent l'Aragon de la Castille et de la Navarre, communiquait avec les troupes qui occupaient Soria, dans la Nouvelle-Castille. Il avait, dans cette excursion, dispersé les bandes qui infestaient le pays, rétabli l'ordre, et fait rentrer la contribution en nature.

Mais l'honneur d'un combat plus périlleux que ces derniers était réservé, vers les frontières de la Catalogne, au chef de bataillon Lapeyrolerie, du 117ᵉ régiment. Une bande de 2,000 hommes, en grande partie Catalans, s'était rassemblée depuis peu vers Colona, au nord-est de l'Aragon. Nous avons déjà fait remarquer que les Catalans, ainsi que les Aragonais, combattant dans les montagnes, ne le cédaient point aux meilleures troupes légères des peuples les plus guerriers [1].

[1] Le paysan catalan, en général, est grand, bien fait, fortement constitué; sa figure est mâle et fière; une jambe nerveuse et bien proportionnée le rend propre à courir dans les montagnes, et son habillement facilite encore sa légèreté naturelle. Il porte des espardilles, ou espèce de cothurne, des bas de peau qui prennent depuis les malléoles jusqu'au pli du genou, une culotte courte et une veste à manches. Pendant les froids rigoureux, il ajoute à ces vêtements un manteau court et très-léger, qui sert à lui couvrir le corps. Sa tête est couverte d'un large bonnet de laine. Toujours armé d'un fusil de chasse, il porte ses cartouches dans une ceinture, dont le devant est disposé à cet effet en petits compartiments, comme ceux d'une giberne. Ainsi vêtu et armé à la légère, et attendant presque toujours son adversaire sur la cime des plus hautes montagnes, combien le Catalan ou l'Aragonais n'avait-il pas d'avantage sur le soldat français, écrasé sous le

Le chef de bataillon Lapeyrolerie, menacé dans ses cantonnements de Benavarre, marcha au-devant de l'ennemi en remontant la rivière d'Isavena. Il le rencontra au village de Roda, et le fit attaquer sur ses flancs par deux colonnes aux ordres du chef de bataillon Desorties et du capitaine Gressart, tandis que lui-même, à la tête d'un bataillon, soutenu de deux obusiers de montagnes, attaquait le centre. Les insurgés, prévenant cette attaque, descendent des hauteurs qu'ils occupent et se jettent avec impétuosité sur les tirailleurs qui précèdent les colonnes ; mais quelques obus lancés sur cette masse désordonnée et une charge à la baïonnette l'arrêtent dans son élan : les Espagnols, mis en déroute, laissent 40 morts sur le terrain. Le lieutenant Coutanceau enlève leur drapeau, et ils sont menés battant jusqu'à deux lieues plus loin. 1809. Espagne.

Le lendemain, le chef de bataillon Lapeyrolerie prit position au delà de Bonanza et de Calvéra. A neuf heures du soir, présumant que l'ennemi se gardait mal, il le fit entourer par quatre compagnies d'élite. Plus de 200 Catalans furent tués à coups de baïonnette dans cette surprise de nuit ; un plus grand nombre resta prisonnier ; le jour seul mit fin au carnage. Cette expédition avait été exécutée avec tant de prudence et de célérité qu'elle ne coûta aux Français que 4 tués et 7 blessés. Elle valut au brave Lapeyrolerie le grade de colonel, déjà sollicité pour lui longtemps avant l'affaire.

Le général Blake, commandant alors l'armée espagnole en Catalogne, venait d'échouer dans les tentatives qu'il avait successivement faites, dans le courant de novembre et de décembre, soit pour ravitailler Gironne, soit pour en faire lever le siége. N'osant plus tenir la campagne avec des troupes tant de fois battues, il prit le parti de les disséminer jusqu'à nouvel ordre dans les places de Balaguer, Lérida, Tarragone et Tortose. Les

poids d'un énorme sac, d'une giberne gênante, d'un fusil trop pesant, souvent hors de proportion avec la taille de celui qui s'en sert, et enfin sous l'attirail d'un habillement incommode ! L'institution des voltigeurs dans nos bataillons d'infanterie fut sans doute une des meilleures innovations modernes ; elle a causé beaucoup de mal à l'ennemi ; mais en donnant à cette troupe, dans l'origine, un armement, un équipement et un habillement plus analogues au but de sa formation, on en eût tiré un bien meilleur parti.

1809. Espagne. bandes se trouvaient ainsi appuyées par des garnisons nombreuses, qui pouvaient leur fournir des officiers expérimentés, des renforts aguerris et des secours de toute espèce. Elles reparurent alors avec plus d'audace sur les bords de l'Èbre, de la Sègre, et dans les vallées qui confinent la Catalogne; mais la prévoyance du général Suchet et l'infatigable activité de ses soldats surent confondre, sur tous les points, les projets de l'ennemi. Le colonel Robert, déployant toujours la même intelligence et la même valeur, l'attaqua deux fois vers Alcarras, sur les rives de la Noguéra, le chassa des hauteurs environnantes, lui tua beaucoup de monde, s'empara d'une quantité d'armes et de munitions. Le colonel Lapeyrolerie repoussa près de Bernès le partisan Seratu, qui, sorti de Lérida, était parvenu à réunir une nouvelle masse de 1,500 à 2,000 paysans. Il le battit à Jénova et lui fit 100 prisonniers. Le général Habert passa la Sègre sur trois colonnes et contraignit le reste de cette bande à chercher son salut dans Lérida. Le 28 novembre, l'adjudant-major Berry, n'ayant avec lui que 200 hommes, défendit la ville de Tudéla, attaquée et presque envahie par un corps de 1,200 hommes. Retranché sur le pont de l'Èbre, que l'ennemi n'avait plus qu'à forcer pour être maître de la ville, Berry, avec sa poignée de braves, non-seulement repoussa tous les efforts de ses nombreux adversaires, mais contraignit ceux-ci d'abandonner Tudéla après avoir perdu près de 100 hommes morts et un plus grands nombre de blessés, qui restèrent prisonniers. Le 29, la faible garnison de Belchite repoussait un autre détachement ennemi de 400 hommes. Enfin, le 6 décembre, le général Musnier, s'étant porté sur Batéa avec le 115e de ligne et le 1er régiment de la Vistule, pour en chasser un rassemblement de 5 à 6,000 paysans, leur fit éprouver une perte de 120 hommes, s'empara de plusieurs magasins de vivres et de quatre cent mille cartouches. Tous ces insurgés étaient armés de fusils anglais.

Pour dégager les frontières de France, le général Suchet fit désarmer à cette époque les vallées de Bielsa et de Gistain. Une colonne française, qui pénétra dans la vallée de Venasque, en chassa 1,500 miquelets qui s'y étaient réunis. Le fort de Venasque, armé de neuf bouches à feu et bien approvisionné en

vivres et en munitions, tomba au pouvoir des vainqueurs à la suite de cette expédition. 1809. Espagne.

Ainsi se termina la campagne de 1809 en Aragon. Les opérations du général Suchet présentent en résultat une armée détruite, une vaste province conquise dans l'espace de quelques jours, des bandes de miquelets, sinon anéanties, du moins dispersées sur tous les points, mises hors d'état d'agir de concert, et par conséquent de pouvoir rien entreprendre d'inquiétant. Ce résultat est obtenu par un corps d'armée dont l'effectif est à peine de 16,000 hommes, obligé de faire face à la fois sur tous les points à des ennemis persévérants dans leurs attaques, inébranlables dans les sentiments de haine et de vengeance que leur inspirent le fanatisme religieux et l'amour de la patrie, et qu'excite constamment l'active protection de l'Angleterre, prodigue de ses armes, de ses munitions, de son or même, en Aragon comme dans les autres provinces de la Péninsule.

Suite des événements militaires en Catalogne; combat de Valls; le maréchal Augereau remplace le général Saint-Cyr dans le commandement de l'armée de Catalogne; prise de la ville d'Hostalrich; siége et prise de Gironne, etc., etc. — Nous avons laissé le corps d'armée de Catalogne, que commandait le général Gouvion Saint-Cyr, cantonné entre les places de Tarragone et de Barcelone [1]. Les ressources en vivres qu'offrait le pays furent bientôt épuisées. Dès la fin de janvier 1809 il fallait, pour se procurer des subsistances, que les troupes françaises se répandissent dans les contrées montagneuses qui sont au nord-ouest du littoral de la Catalogne, entre ces deux places, et chacune de ces fréquentes incursions occasionnait des pertes considérables. Le général en chef des Espagnols, Reding, n'osant pas encore hasarder une affaire générale, harcelait les fourrageurs et postait des détachements dans tous les défilés afin de multiplier les obstacles. C'est ainsi qu'il cherchait d'un côté à décourager ses adversaires et de l'autre à ranimer la confiance de ses troupes. Certain que la disette devenait extrême dans le cantonnement français, il fit camper un régiment suisse au col de Santa-Christina, pour fermer les débouchés des plai-

[1] Voyez tome IX, page 517.

1809. Espagne.

nes de Valls et du pays fertile que les Espagnols nomment *el Campo de Tarragona*. Les troupes françaises étaient continuellement aux prises avec ce détachement ennemi; dans un de ces engagements, le capitaine Louyot, à la tête d'un escadron du 24e de dragons, fit prisonnier un détachement de 50 Suisses, posté sur le chemin de Tarragone, et sabra un escadron espagnol jusque sous les murs de cette place.

Le général Saint-Cyr, réduit aux plus durs expédients par le manque absolu de vivres, mit ses troupes en mouvement du 15 au 30 février, pour occuper le pays entre les rivières de Gaya et de Francoli. La division Souham, qui se dirigeait par le col de Santa-Christina, trouva cette position évacuée par les Suisses, qui avaient craint d'être tournés par la division italienne aux ordres du général Pino. Celui-ci tenta inutilement dans sa marche de s'emparer du monastère de Santas-Cruces; des paysans insurgés, au nombre de 8 à 900, s'y étaient retranchés et ne voulurent consentir à aucune capitulation. Le général Saint-Cyr fut fort étonné de parvenir sans résistance sur les rives du Francoli : il avait cru que l'ennemi lui disputerait le terrain, et cette absence déconcertait tous ses calculs. Il établit la division italienne à Pla et la division française à Valls, petite ville sur la rive gauche du Francoli, pour observer l'entrée des défilés de Montblanch.

Dans la nuit du 24 au 25 février, le général Reding sortit de ces défilés et déboucha par le pont de Goy; au point du jour l'armée espagnole était rangée en bataille sur la rive droite du Francoli, dans une position fort avantageuse : sa gauche s'appuyait aux montagnes d'Alcover, que couronnaient de nombreuses bandes de miquelets; son centre et sa droite, qui s'étendait près de Villalonga, étaient protégés par l'escarpement de la rivière, qui coule dans cette partie au milieu de rochers taillés à pic. Une nuée de miquelets débordait le flanc droit de la division française et commença l'attaque par une fusillade des plus vives. Le général Reding, sachant qu'il n'avait devant lui qu'une seule division, fit passer le Francoli à ses meilleures troupes. Un combat acharné s'engagea bientôt entre les Suisses de l'armée espagnole, le 1er régiment d'infanterie légère et le 42e de ligne. De part et d'autre on déploya

des efforts inouïs et une rare valeur. Le 24e régiment de dragons, quoique placé sur un terrain difficile, arrêta l'ennemi par plusieurs charges décisives, et son brave colonel Delort fut grièvement blessé. Le projet du général espagnol était de brusquer l'attaque pour écraser la division Souham, s'emparer de Valls et se porter ensuite rapidement sur la division italienne, se flattant d'un succès complet, et de renouveler, ainsi qu'il l'annonça hautement à ses officiers, la catastrophe de Baylen; mais les bonnes dispositions du général Souham et la vigueur de ses troupes firent échouer cette entreprise. Les Espagnols, après un combat qui dura six heures, étaient rejetés sur la rive droite du Francoli, lorsque la division italienne, conduite par le général Saint-Cyr en personne, arriva sur le champ de bataille. Vers deux heures du soir, les troupes françaises prirent à leur tour l'offensive; l'ennemi fut tourné à sa gauche par un bataillon du 1er régiment d'infanterie légère, qui traversa le Francoli ayant de l'eau jusqu'aux aisselles, et par le 24e de dragons. Voyant sa droite menacée par les chasseurs royaux italiens et par les dragons Napoléon, rebuté non moins qu'affaibli par ses efforts infructueux contre une seule division, l'ennemi fut bientôt enfoncé et mis en pleine déroute. Le 24e de dragons le poursuivit à outrance; un dragon nommé Bouzon blessa grièvement le général Reding d'un coup de sabre, et le lieutenant Bertinot, officier de la plus belle espérance, était au moment de faire le général ennemi prisonnier lorsqu'il fut tué d'un coup de feu à bout portant [1]. 1809. Espagne.

On suivit les Espagnols l'épée dans les reins jusque sous le canon de Tarragone, où ils rentrèrent dans le plus grand désordre; ils perdirent leur artillerie et leurs bagages, et on leur

[1] Ce fait a été consigné dans les *Fastes de la Nation française* en ces termes : « . . . . . Le jeune Bertinot, à la tête de son peloton, dans le moment le plus critique et sur le terrain le plus difficile, exécuta une charge vigoureuse, qui eut le plus grand succès. Son cheval fut tué sous lui, percé de sept balles; mais cet intrépide officier, remontant aussitôt sur un autre qu'un dragon de sa compagnie venait de prendre, chargea de nouveau, culbuta avec son peloton les ennemis qui se trouvaient sur son passage, et il allait se saisir du général en chef Reding, déjà blessé par le dragon Bouzon, lorsqu'il reçut lui-même le coup mortel.

1809. Espagne.

fit 1,500 prisonniers. Le général Reding, dont tout l'état-major fut sabré par les dragons du 24e, mourut le 23 avril des suites de ses blessures, et du chagrin profond que lui causait sa défaite, d'autant plus humiliante qu'il s'était vanté d'une victoire décisive. C'est ainsi que le général Saint-Cyr eut la gloire de laver l'affront fait aux armes françaises dans la désastreuse journée de Baylen [1].

Le général Saint-Cyr, après cette victoire, fit occuper la ville de Reus, la seconde ville de la Catalogne pour la population, l'industrie, le commerce et la richesse, mais alors entièrement dépourvue de grains et n'offrant que des ressources pécuniaires. Les troupes françaises purent à peine y séjourner un mois, parce que le général en chef s'y trouvait sans communication, non-seulement avec la France, mais encore avec Barcelone.

Avant de quitter Reus et Valls pour revenir prendre des cantonnements auprès de Barcelone, le général Saint-Cyr conclut avec le général en chef espagnol Blake, successeur de Reding, une convention, d'après laquelle les malades et les blessés hors d'état d'être transportés étaient mis sous la protection des troupes qui reprenaient possession du pays et confiés à la générosité espagnole sans pouvoir être considérés comme prisonniers de guerre. Ce traité, qui honore la sagesse autant que l'humanité du général Saint-Cyr, fut religieusement observé de part et d'autre ; les deux armées furent souvent dans le cas de profiter de cet accord généreux. La division Souham, ayant trouvé à son arrivée à Reus un grand nombre de malades et de blessés espagnols, avait donné l'exemple d'une telle conduite, inspirée par la modération, la loyauté et l'humanité, et qui apporta de grands adoucissements aux calamités de cette guerre funeste.

Les insurgés, de plus en plus opiniâtres, avaient profité de l'éloignement de l'armée française pour bloquer une seconde

[1] Pour consacrer le souvenir de la capitulation de Baylen, la junte suprême avait créé un ordre militaire ayant pour décoration deux épées en sautoir, au bas desquelles on voyait un aigle suspendu par les serres; on y lisait en exergue : *Journée du 22 juillet* 1808. Le général Reding avait été nommé immédiatement un des grands-officiers de cet ordre; les Français, dans le combat de Valls, firent prisonniers un grand nombre d'officiers revêtus de cette décoration.

fois la place de Barcelone. Ils étaient revenus se poster au Puente del Rey et au col d'Ordal, d'où le général Urbin Devaux les avait chassés avec cette intrépidité qui entraîne le soldat, et dont il donnait souvent l'exemple. 1809. Espagne.

Quelque temps après cette affaire, le même général, chargé de faire une reconnaissance auprès du Mont Serrat, se laissa emporter par trop d'ardeur, et, dépassant ses instructions, il gravit la montagne jusqu'au sommet pour s'emparer du monastère, où il eut l'imprudence de laisser ses soldats reposer et vivre à discrétion pendant deux jours. Les moines, là comme ailleurs, ennemis toujours implacables et dangereux, couvrant leur perfidie de toutes les démonstrations d'un accueil bienveillant, se concertèrent avec les insurgés, qui accoururent aussitôt pour garnir les défilés et couper la retraite au détachement français; ce ne fut qu'après une grande perte en tués et en blessés que le téméraire général, après des efforts inouis, parvint à se faire jour à travers les bandes qui le fusillèrent presqu'à bout portant. Cette faute de discipline fut punie par un mois de détention au fort de Monjuich de Barcelone et par sa mention dans l'ordre du jour de l'armée. Un pareil châtiment, exigé par la subordination, et auquel le général en chef ne souscrivit qu'à regret, loin de nuire, ajouta, par sa cause même, à la réputation du brave Devaux dans l'esprit des troupes.

A cette époque, la place de Saragosse ayant été enfin soumise, un détachement de l'armée qui l'assiégeait, composé du 10e régiment de hussards et de deux bataillons sous les ordres du colonel Briche, vint communiquer avec les troupes de l'armée de Catalogne. Il avait percé avec des peines incroyables à travers les montagnes les plus escarpées, et successivement défendues par des miquelets depuis Fraga, sur les frontières de la Catalogne, jusqu'à Valls. Les soldats éprouvés par une telle expédition étaient de trop bons auxiliaires pour que le général Saint-Cyr ne les retînt pas quelque temps auprès de lui.

Au commencement d'avril, l'armée de Catalogne occupait auprès de Barcelone Sabadell et Tarrasa, d'où elle se mit bientôt en marche pour Vich. Le général Saint-Cyr dirigea les divisions Pino et Souham à travers les hautes montagnes de Caldas, San-Féliu-de-Cudinas et Centellas, pour couvrir le dé-

1809. Espagne. filé de la Garriga et d'Agua-Freda, par où marchèrent le quartier général, l'artillerie et les bagages. Dans ces mouvements, habilement ordonnés et non moins bien exécutés, les troupes italiennes, placées à l'avant-garde, chassèrent l'ennemi des formidables positions où il se trouvait embusqué, et se montrèrent dignes du poste honorable qui leur était confié.

La ville de Vich, où l'armée française vint prendre position, est située dans un vallon fertile, mais resserré de tous côtés par des montagnes presque inaccessibles; elle est bâtie régulièrement et contient une population de 12,000 âmes. Tous ses habitants, hommes, femmes, vieillards, enfants, s'étaient enfuis à l'approche des Français; l'évêque seul et un de ses grands vicaires étaient restés. Ce prélat était un de ces hommes respectables qui honorent un saint ministère, alliant à des sentiments modérés, à une instruction solide, à des mœurs pures, le plus ardent patriotisme; recevant avec égard les Français et leurs chefs, mais invariablement attaché à la cause de son pays, et ne dissimulant point les vœux qu'il formait pour le succès des armes espagnoles. La haute considération que ses qualités et ses vertus inspiraient aux généraux français ne se démentit point un seul instant, et, lorsque plus tard l'armée fut forcée d'abandonner ses blessés et ses malades dans Vich, ce digne évêque leur fit un rempart de son corps contre les fanatiques habitants qui, dans un transport de fureur, voulaient les égorger. Il avait eu la précaution de les réunir dans une salle de son palais, pour répondre non-seulement de leur sûreté, mais encore pour les faire traiter sous ses yeux avec tous les soins que réclament à la fois l'humanité et la religion. La plus vive reconnaissance, comme le sentiment d'une vénération profonde, nous ont fait un devoir de consigner ici cet hommage mérité pour l'un des plus vertueux ministres de la religion chrétienne.

Au bout de deux mois de séjour, toutes les ressources de la vallée de Vich furent consommées. Les chevaux avaient mangé les blés en herbe, et le plus cruel spectacle était, à son retour, réservé à cette population expatriée, qui, pour prix de son dévouement, se trouva menacée de la plus horrible famine; mais les Catalans supportaient tous ces maux avec une admirable résignation, en songeant que tous ces sacrifices seraient plus

que compensés s'ils aboutissaient à maintenir intacts leur honneur, leur gloire, leurs droits et leur indépendance. A Vich, comme dans les autres cantonnements occupés précédemment par l'armée française, la disette forçait les soldats à se répandre au loin dans le pays; les subsistances qu'ils achetaient par ces excursions pénibles étaient toujours teintes de leur sang; ils ne les obtenaient guère sans livrer des combats qui à la vérité coûtaient cher aux Espagnols, mais qui, réitérés presque tous les jours, affaiblissaient sensiblement les bataillons français. 1809. Espagne.

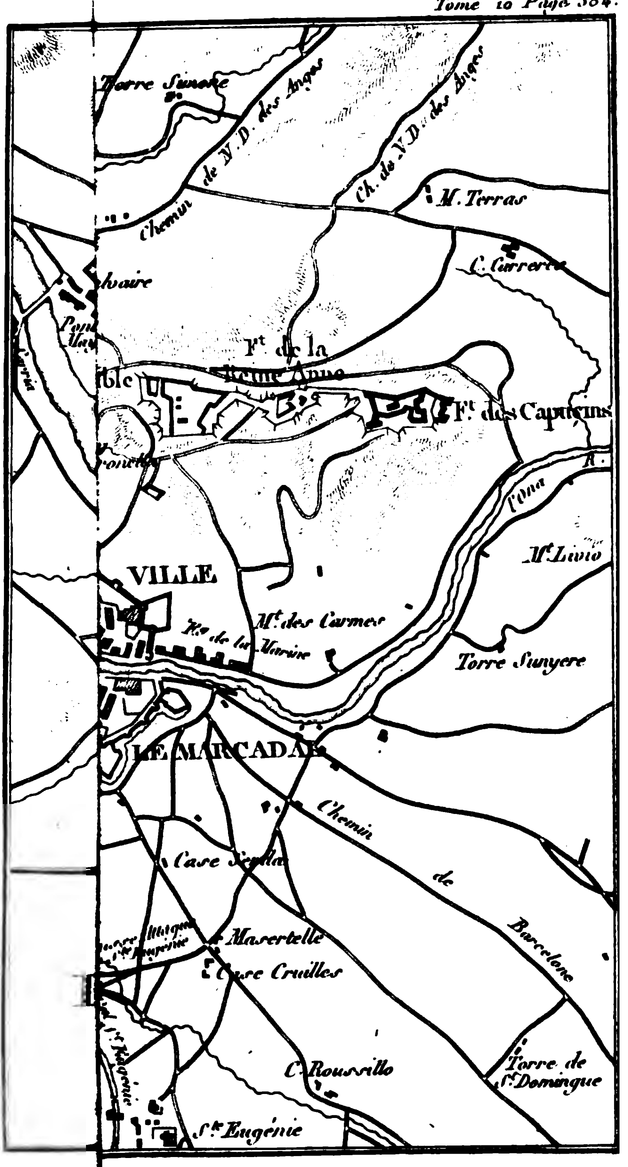
Pour donner une juste idée de la nature de cette guerre, il suffira de remarquer que, depuis le mois de novembre 1808, l'état-major n'avait fait expédier ni reçu aucun courrier; que le général en chef n'avait pu donner de ses nouvelles qu'en risquant une frêle barque au travers des croisières anglaises et espagnoles, et que, pour assurer le retour d'un aide de camp, porteur des premiers rapports officiels au prince major-général Berthier, il avait été nécessaire d'envoyer à la rencontre de cet officier jusqu'aux frontières de France un corps de 3,000 hommes. Ce détachement, attaqué en allant et en revenant, avait essuyé des pertes considérables. Le 1er régiment d'infanterie légère avait été surtout fort maltraité; mais il prouva en cette occasion, comme en toutes les autres, le plus généreux dévouement et la plus rare intrépidité. Que de braves soldats dont les derniers instants ne furent pas même adoucis par la consolation de recevoir des nouvelles de leur famille, et qui se battirent cependant avec d'autant plus d'ardeur pour jouir de cette satisfaction, si vive pour un cœur attaché à son pays, qu'ils en étaient privés depuis plus de six mois!

Le général Saint-Cyr, autant par le manque de vivres que pour se rapprocher de Gironne, dont le siége était déjà commencé, quitta Vich, passa les défilés de San-Hilario, et vint établir son corps d'armée dans les plaines du Ter, sa droite à l'étang de Sils et sa gauche à Bascano; et le 20 juin il porta son quartier général à Caldas. Le général Reille était arrivé, dès le 6 mai, en vue de Gironne, sur les hauteurs de Costa-Roja, et avait été remplacé le 13 par le général Verdier, qui resta à la tête des troupes pendant toute la durée du siége. Des renforts

1809. Espagne. étant arrivés successivement, le général Verdier acheva le 4 juin l'investissement de la place.

Gironne, bâtie au confluent du Ter et de l'Oña, dans l'angle saillant que forment ces deux rivières, est adossée à une chaîne de montagnes qui la commande au nord, à l'est et au sud-est. Cette ville est traversée pas l'Oña, qui la divise en deux parties : la ville proprement dite, qui se prolonge sur la rive droite jusqu'à l'endroit où cette rivière se jette dans le Ter, et le Mercadal, situé sur la rive gauche. Ces deux parties de la ville communiquent entre elles par un beau pont de pierre. L'enceinte, flanquée de plusieurs grosses tours, a sept bastions sur la rive gauche et deux sur la rive droite; mais il n'existe de fossés et de chemin couvert que du côté de la porte de France. Sur les hauteurs qui dominent Gironne, à la rive droite de l'Oña, s'élèvent plusieurs forts qui se prêtent un secours mutuel. Le plus important est le Monjuich [1]; ce château est bâti sur un rocher escarpé, avec quatre ouvrages avancés, et commande la ville au nord. Les autres sont les forts du Condestable, de la reine Anne, des Capucins, et les redoutes du Calvaire, du Cabildo et de la Ciudad; mais, ces forts une fois enlevés, surtout le Monjuich, la ville reste presque sans défense. La garnison tant de la place que des forts était de 8,000 hommes, sous les ordres du général don Mariano Alvarez de Castro. Ce gouverneur se montra le digne émule de celui de Saragosse, et comme lui se couvrit de gloire par une belle défense; son dévouement était bien secondé par les habitants, résolus de défendre leur ville jusqu'à la dernière extrémité, et de s'ensevelir, à l'exemple des Sagontins, sous des monceaux de ruines et de cadavres. Des proclamations énergiques, des écrits incendiaires, des caricatures, des chansons burlesques, des fêtes patriotiques, des processions solennelles, des prières publiques, l'exposition de la châsse de saint Narcisse, patron de la ville, au nom duquel les prêtres et les moines promettaient des miracles, la délivrance de la place ou l'extermination des assiégeants; enfin tout ce qui pouvait exciter contre les Français la haine, la dérision,

[1] *Mons Jovis*. Plusieurs positions ont une pareille dénomination, parce que l'on y avait probablement élevé autrefois un temple à Jupiter.


Torre Sunere
Chemin de N. D. des Anges
Ch. de N. D. des Anges
M. Terras
C. Carreres
Fᵗ. de la Reine Anne
Fᵗ. des Capucins
l'Ona R.
Mᵗ. Livio
VILLE
Mᵗ. des Carmes
Torre Sunyere
LE MARCADAL
Chemin de Barcelone
Case Sealla
Masertelle
Case Cruilles
C. Roussillo
Torre de Sᵗ. Domingue
Sᵗᵉ. Eugénie
Toises.

le mépris et l'indignation, fut mis en usage. Les prêtres et les moines passaient successivement du pied des autels sur les remparts et dans les tranchées, où ils cherchaient les postes les plus périlleux. L'exaltation des esprits était telle enfin que les dames de la ville, pour porter des vivres et des munitions aux combattants, des secours aux blessés, formèrent une compagnie militaire sous la dénomination de Sainte-Barbe; elles remplirent leurs généreuses et volontaires obligations avec un courage bien au-dessus de la faiblesse de leur sexe. 1809. Espagne.

Les troupes destinées au siége de la place se composaient de la division française aux ordres du général Souham, de la division italienne commandée par le général Pino, et d'une 3e division formée de trois régiments de la confédération du Rhin, sous le commandement du général Verdier; le général Samson commandait le génie, et le général Taviel l'artillerie. Le 8 juin, la place étant totalement investie, on commença deux attaques principales, l'une à la rive gauche du Ter, l'autre contre le Monjuich et les redoutes détachées qui le défendaient; car indépendamment des forts dits du Monjuich, du Condestable et des Capucins, le gouverneur Alvarez avait fait construire des redoutes, soit pour défendre l'approche de ces forts, soit pour lier et protéger leur communication avec lui.

La tranchée fut ouverte dans la nuit du 8 au 9 juin; une parallèle fut établie sur la hauteur de Tramon, à six cents toises des tours de San-Luis et de San-Narcisso, dépendantes du Monjuich. Une batterie de huit pièces de vingt-quatre et de deux obusiers fut placée devant une tranchée qui s'embranchait à l'extrémité de cette parallèle. Une autre batterie de mortiers fut établie derrière la hauteur de Denroca, à trois cent soixante toises du rempart de San-Pedro, situé à la droite de l'Ona, près de la porte de France. Une première sommation, faite le 12, ayant été repoussée par le gouverneur de la place, le feu commença le 14 au point du jour, et fut si vif et si bien dirigé que l'artillerie des redoutes se trouva démontée, pendant que les bombes lancées de la batterie placée sur la rive gauche du Ter portaient l'incendie et la destruction dans les principaux quartiers de la ville. Pendant la nuit du 13 au 14 on s'était emparé du Moulin-Neuf et du faubourg de Pedreto, ce qui mit

1809. Espagne. les avant-postes des assiégeants à demi-portée de fusil des ouvrages de la place.

Le 17, à sept heures du matin, les assiégés firent une sortie sur le faubourg de Pedreto, avec 1,000 hommes tirés du Monjuich et 500 tirés de la garnison de la place. Les avant-postes se replièrent sur un bataillon du 16e régiment de ligne placé au Moulin-Neuf. Ce bataillon s'étant formé, marcha à l'ennemi et le rejeta, la baïonnette aux reins, jusque dans les fossés du Monjuich, tandis que le colonel Legras, du 2e régiment de ligne westphalien, marchait avec quatre compagnies sur les bords du Ter, et fusillait à bout portant la colonne sortie de la ville. Cette dernière troupe se décida bientôt à la retraite, en laissant une centaine de morts sur le champ de bataille; on lui fit quelques prisonniers, dont deux officiers.

Le 19, les batteries recommencèrent leur feu sur les redoutes qui défendaient le Monjuich; des colonnes s'avancèrent sur les glacis de ces ouvrages, malgré le feu de mitraille, et les Espagnols, effrayés de l'audace des assaillants, abandonnèrent les redoutes, bien qu'elles ne fussent entamées par aucune brèche. Ces ouvrages ainsi enlevés, le général Taviel fit établir le 21 une nouvelle batterie contre la redoute San-Daniel, que l'ennemi prit le parti d'évacuer en mettant le feu à une fougasse, pour faire sauter l'ouvrage; on trouva sept bouches à feu dans les trois redoutes.

L'attaque du Monjuich commença immédiatement. Cette entreprise sur un roc vif et escarpé nécessitait de grands travaux et devenait très-difficile; mais on pensa que ce fort, qui peut en quelque sorte être considéré comme la citadelle de Gironne, une fois pris, amènerait la reddition de la place. Ce calcul, qui eût été vrai dans un autre temps, ne l'était pas dans les circonstances présentes; on aurait vraisemblablement obtenu des résultats plus décisifs en emportant d'abord la place, qui était un centre de communication indispensable pour les forts, le dépôt général des vivres et des munitions, et le foyer d'une résistance opiniâtre. Outre les obstacles qu'opposait le terrain, les assiégeants eurent encore à lutter contre de violents orages et des pluies continuelles, qui, tombant par torrents, dégradaient les ouvrages et rendaient leur achèvement impraticable.

Malgré toutes ces contrariétés, dès le 25 juin une batterie de mortiers fut mise en état de jouer, et l'on construisit avec activité d'autres batteries de brèche; l'artillerie y déploya un zèle infatigable. 1809. Espagne.

Le 3 juillet, à l'aube du jour, on commença l'attaque, en dirigeant sur le Monjuich le feu de plusieurs batteries, et particulièrement de celle qui était établie à gauche de la tour de San-Luis. Dans le courant de la journée, la face droite du rempart du nord fut entamée, et la garnison, forte de 900 hommes, s'empressa d'élever un retranchement derrière la brèche. Le 4, à dix heures et demie du soir, un assaut fut tenté infructueusement; il fut renouvelé le 8 sans plus de succès. Trois fois de suite, les troupes françaises, commandées par le colonel Muff, s'élancèrent en colonne serrée sur la brèche, aussi intrépidement défendue qu'elle était attaquée; trois fois de suite elles furent repoussées avec une perte énorme; entre autres, un bataillon de vélites de la garde royale italienne fut presque totalement détruit. Cette belle troupe, depuis son entrée en campagne avec le général Duhesme, l'année précédente, s'était battue, dans toutes les rencontres, avec un courage digne des grenadiers français.

Après l'échec éprouvé au Monjuich, le général Samson prolongea la ligne des travaux de siége, qui embrassèrent à la fois les deux fronts des fortifications du nord-est et du nord-ouest, et les assiégeants s'avancèrent jusqu'à la crête du glacis. Ils élevèrent en même temps de nouvelles batteries, sans être arrêtés par le feu et les sorties de l'ennemi.

Dans les premiers jours de juillet, le général Saint-Cyr, qui attendait impatiemment l'issue des mesures qu'il avait prises pour accélérer la reddition de la place, reçut l'avis qu'il allait être remplacé dans le commandement de l'armée de Catalogne par le maréchal Augereau, duc de Castiglione, qui, vers cette époque, arriva à Perpignan; mais, en attendant ce successeur, il continua de repousser avec succès les tentatives faites par l'ennemi pour ravitailler Gironne, tant à Bruñolas et Bascano que sur la montagne dite de los Angeles, à Palamos, San-Féliu de Guijols et près de Fornells. Le 1er régiment d'infanterie légère et le 24e de dragons, formant la brigade du général Bessières, le 42e régiment, commandé par le colonel Espert-Latour, les

1809. Espagne. brigades italiennes des généraux Mazzuchelli et Fontana se distinguèrent particulièrement dans ces différentes actions.

Le général Pino, par de promptes et habiles manœuvres, enveloppa, le 10 juillet, le colonel Marshall, Irlandais d'origine, qui, avec une colonne de 1,400 hommes commandés par de bons officiers, espérait, à la faveur des bois dont le pays est couvert, pénétrer dans Gironne avec un convoi de vivres. Cette colonne ennemie, arrêtée à Castellar après l'échange de quelques coups de fusil, fut réduite à mettre bas les armes. Le colonel irlandais, sous le prétexte de porter à ses soldats la convention qu'il venait de signer, se sauva à toute bride, abandonnant ainsi sa troupe à la discrétion du vainqueur, et rentra dans Gironne avec ceux de ses gens qui purent s'échapper. Dans la nuit du 3 au 4 août les Français attaquèrent le ravelin placé sur le front de l'attaque, mais ne parvinrent à enlever cet ouvrage que le lendemain et se logèrent sur la crête de la brèche. Prévoyant qu'il ne pourrait se maintenir plus longtemps le gouverneur du château l'évacua le 12, à six heures du soir, après avoir encloué son artillerie et détruit ses munitions. Les Français occupèrent enfin les décombres de ce château, au bout de deux mois de siége, après avoir ouvert plusieurs brèches dans ses murs et perdu plus de 3,000 hommes. De 900 combattants qui composaient la garnison de ce fort, il mourut 18 officiers et 511 soldats, sans qu'il restât à peine un seul homme qui ne fût blessé. Ceux qui restèrent firent leur retraite si à propos qu'on ne put les empêcher, du moins en grande partie, de se réfugier dans Gironne. Les Français regardaient la reddition du Monjuich comme tellement importante que le général Verdier affirmait que la ville se rendrait sous huit ou dix jours. Dans son rapport officiel au ministre de la guerre, il faisait observer que c'était la première fois qu'une opération aussi périlleuse avait été faite dans le cours de la guerre depuis quinze ans. « Elle a, disait-il, présenté d'autant plus de difficultés que nous avons été forcés de travailler sur le roc, et que tous ces travaux ont été artificiels et faits à la sape volante, devant un ennemi des plus acharnés. »

On ne trouva dans le fort que dix-huit bouches à feu, presque toutes hors de service. L'attaque audacieuse qui avait rendu

les Français maîtres du Monjuich n'imposa point aux défenseurs de Gironne; elle ne fit au contraire que redoubler leur fureur. En vain des milliers de bombes et d'obus écrasaient les maisons, en vain des soldats intrépides et dévoués cherchaient à pénétrer par des brèches déjà praticables; la résistance des assiégés croissait en raison de l'imminence des dangers qui rendaient partout inutile l'intrépidité des assiégeants. Deux assauts furent successivement repoussés, et laissèrent les brèches jonchées de l'élite des soldats français, italiens et westphaliens. Trois colonels, quatre officiers supérieurs et beaucoup d'autres officiers subalternes furent tués en donnant l'exemple de la plus haute valeur. Les soldats échappés au fer ou au feu de l'ennemi succombaient victimes de l'intempérie de la saison et des exhalaisons fétides d'une terre couverte de cadavres; la mort faisait surtout d'affreux ravages dans quelques maisons désertes de Figuières, qu'on avait transformées en ambulance, où les malheureux soldats, entassés sur un peu de paille, périssaient par milliers, sans secours, sans soins, sans médicaments, quelquefois même sans aliments et dans un état d'abandon bien déplorable.

Cependant la perte du Monjuich compromettait fortement la place de ce côté, où elle n'était couverte que par un mur vieux et faible, qui n'avait d'autres feux que ceux de la tour de Gironella et de deux batteries placées, l'une au-dessus de la porte de San-Cristobal, l'autre sur le rempart de Sarracinos. Du côté des assiégeants trois batteries furent construites, l'une au Montjuich, de quatre pièces de 24; une au-dessus du faubourg de San-Pedro, et une autre sur le mont Denroca. Le 19 ces trois batteries ouvrirent ensemble leurs feux sur le rempart de San-Cristobal et la porte de France. Le 21 août ces batteries continuèrent à vomir la destruction et la mort sur le rempart de San-Cristobal et sur celui de Santa-Lucia, partie la plus faible et la plus élevée de la ville. Les batteries de la ville ne pouvaient répondre que faiblement au feu soutenu des assiégeants. Déjà bien faible en elle-même, réduite encore par les pertes essuyées au Monjuich et celles qu'elle éprouvait journellement dans la place, la garnison ne pouvait plus opposer une assez vigoureuse résistance pour incommoder ou retarder les travaux des Français.

1809 Espagne. Les embarras allaient croissant dans l'intérieur de la ville, et il était temps qu'elle fût secourue.

Dès le commencement du siége, la ville de Gironne avait demandé des secours aux autorités de Catalogne. Pressé par les plus vives réclamations, le général Blake, qui était à Tortose, pensa sérieusement à secourir cette place. Avant la fin d'août il se porta avec une division à Vich, où il établit son quartier général, et, le 30 au soir, il fit marcher don Enrique O'Donnell sur Bruñolas avec 1,200 hommes, et don Manuel Llander sur l'ermitage de los Angeles, pour détourner, par ces mouvements, l'attention des Français et leur cacher le point par où il voulait faire passer le secours. Le général Saint-Cyr, qui, le 10 août, avait transféré son quartier général à Fornells, avait pris, avec le général Verdier, des mesures pour s'opposer aux desseins de Blake, en réunissant ses troupes, que la rareté des subsistances tenait disséminées; mais, trompé par les rapports de ses espions et par les mouvements habiles du général espagnol, il évacua ses postes les plus importants à conserver et même à renforcer, et fit avancer une grande partie de la division Souham, employée à couvrir le siége, pour l'opposer à Blake, que, contre toute probabilité et vraisemblance, il croyait s'être avancé pour lui livrer bataille; il manœuvra jusqu'à trois heures du soir du côté de Bruñolas, qu'O'Donnell attaquait vivement, pour attirer à lui la majeure partie des forces françaises, tandis que Llander s'emparait de l'ermitage de los Angeles. Le général Blake recueillit alors les fruits de sa ruse, en faisant filer sur la rive droite du Ter un convoi de 2,000 mulets, escorté par 4,000 hommes d'infanterie et 2,000 chevaux aux ordres du général don Jaime-Garcia Conde. Celui-ci culbuta à Salt la division Lecchi, commandée par Milossewitz, qui se retira sur Fornells, où le général Saint-Cyr la vit arriver en désordre; pendant ce temps le convoi entrait tranquillement dans Gironne. L'erreur du général français, en relevant l'espoir des Espagnols, retarda pour longtemps la prise de cette place, où Conde laissa, avec son convoi, un renfort de 3,300 hommes; après quoi il retourna à Hostalrich et Blake à Olot.

Les vivres introduits dans Gironne avec un surcroît de troupes pour les consommer ne remédièrent pas à la disette qui y

régnait. Dès le 6 septembre les Français reprirent l'ermitage de los Angeles, après avoir réoccupé tous les postes qu'ils avaient abandonnés. Le 11 le feu des assiégeants recommença avec une nouvelle vigueur. Alvarez, voulant retarder ou même détruire leurs travaux, ordonna, le 15, une sortie qui n'eut pas de succès ; les Espagnols, repoussés de toutes parts, furent forcés de se réfugier sous le canon de la place. Enfin, les brèches devenant chaque jour plus grandes et les feux de l'ennemi étant éteints sur tout le front de l'attaque, l'assaut fut résolu. Le 19 septembre, quatre colonnes de 2,000 hommes chacune se portèrent simultanément aux brèches ouvertes à Santa-Lucia, à los Almanès, à San-Cristobal et au Calvaire; mais tous les efforts des Français échouèrent contre le courage et la ténacité opiniâtre des troupes espagnoles, aidées par toute la population, jalouse d'imiter l'exemple de celle de Saragosse. Les pertes furent considérables, et il fallut se résigner à attendre comme auxiliaires les maladies et la famine, et convertir le siége en un étroit blocus.

Le général Blake, encouragé par le succès de sa tentative du mois d'août, épiait une nouvelle occasion de ravitailler Gironne. Ayant préparé dans ce but un convoi à Hostalrich, il se présenta le 26 septembre sur les hauteurs de la Bisbal, avec 12,000 hommes. L'avant-garde était commandée par O'Donnell, que suivait Wimpfen à la tête du convoi, composé d'environ 2,000 bêtes de somme et de menu bétail. Blake resta sur les hauteurs de la Bisbal avec le gros de l'armée. Le général Saint-Cyr, informé de la marche du convoi, pénétra entre Wimpfen et O'Donnell, qui marchait à une trop grande distance du convoi pour lui porter secours, et le tout tomba au pouvoir du général Saint-Cyr, ainsi que 2,000 hommes de l'escorte. O'Donnell, qui avait de l'avance, s'échappa avec son avant-garde, et se retira à l'abri des forts du Condestable et des Capucins.

Cependant les maladies et la disette augmentaient avec rapidité dans Gironne. Par ce motif O'Donnell conçut le projet hardi de s'éloigner de la place, de traverser l'armée française, et de gagner, malgré tous les obstacles, les hauteurs de Santa-Coloma, pour se réunir à l'armée dont il faisait partie. Le corps qu'il commandait était à charge à la garnison qui manquait de vivres, et le gouverneur de la place pressa lui-même O'Donnell

1809. Espagne.

d'exécuter sa résolution. Cette sortie, conduite avec autant d'intelligence que de fermeté, s'effectua le 12 octobre, au milieu de la nuit la plus obscure ; les Espagnols, dirigés par de bons guides, marchant en bon ordre et dans le plus profond silence, tuèrent à coups de baïonnette les sentinelles et les gardes établies sur leur passage. Le général Souham courut le danger d'être pris et fut réduit à se sauver à travers champs sans savoir quelle direction il devait prendre; ses bagages tombèrent au pouvoir des Espagnols, et l'un de ses gens fut tué à la porte même du quartier qu'il occupait. La cavalerie française, qui s'était formée au premier bruit, entendit les fantassins espagnols marcher dans l'intervalle de ses escadrons, mais elle n'osa rien entreprendre dans une obscurité aussi profonde, par crainte des plus funestes méprises ; les bataillons, effrayés et surpris, après s'être ralliés en désordre, furent près d'en venir aux mains les uns contre les autres. La marche rapide des troupes espagnoles abrégea, fort heureusement, cette cruelle incertitude. Un piquet avancé du 24e de dragons fit feu sur l'ennemi, qui riposta ; dès lors le régiment put suivre les traces de la colonne fugitive ; mais il ne l'aperçut qu'au point du jour, et lorsqu'elle gravissait les hauteurs de Santa-Coloma. Comme elle était déjà hors d'atteinte, les dragons ne purent lui prendre qu'environ deux cents traineurs harassés de fatigue et accablés par le sommeil. Quelques dames de Gironne, qui fuyaient avec cette colonne pour échapper à la famine et aux horreurs d'un prochain assaut, tombèrent également au pouvoir des cavaliers français.

Le même jour le maréchal Augereau, qu'une attaque de goutte avait retenu deux mois à Perpignan, arriva au camp français, que le général Gouvion Saint-Cyr avait quitté le 5. La disette touchait alors à son dernier degré. Les hôpitaux de Gironne étaient encombrés de malades et la place manquait pour les contenir. La garnison seule perdit 800 hommes dans le mois d'octobre, et ce fut en vain que le général Blake chercha, pour la troisième fois, à introduire des secours dans la place. Le 18 octobre il s'avança d'Hostalrich sur Bruñolas, dont il s'empara ; mais, voyant les préparatifs faits pour le chasser de cette position, d'où il menaçait tous les cantonnements français, il se décida à l'abandonner pour se placer à quelques lieues en arrière,

sur les hauteurs de Santa-Coloma, avec ses troupes d'élite, les Suisses et les gardes wallonnes; il occupa et fortifia en même temps ce village; les maisons furent crénelées et toutes les avenues barricadées et retranchées. L'infanterie ennemie, qui pouvait s'élever à 6,000 hommes, était appuyée par quatre escadrons déployés en bataille en avant de Santa-Coloma. Le général Souham forma le projet hardi d'attaquer l'ennemi dans ce poste avantageux. Le 42e régiment le tourna par la droite, en gravissant des hauteurs très-escarpées, tandis que trois bataillons du 1er régiment d'infanterie légère s'avançaient sur Santa-Coloma, et que deux bataillons du 3e régiment de la même arme menaçaient de déborder l'ennemi par sa gauche. Un seul escadron du 24e de dragons, sous les ordres du capitaine Bréjeaut, était chargé de soutenir le 1er régiment d'infanterie légère. 1809. Espagne.

Les dragons espagnols s'étant ébranlés pour charger la colonne qui s'avançait directement sur Santa-Coloma, celle-ci évita le choc en se retirant sur un terrain élevé, et laissa, par ce mouvement, l'escadron du 24e entièrement à découvert. Ainsi réduits à se défendre contre une cavalerie trois fois supérieure en nombre, les dragons français n'hésitèrent point à s'élancer sur leurs adversaires; ceux-ci furent renversés et défaits complétement, avec perte d'un grand nombre de chevaux et de cavaliers tués, blessés ou pris. Électrisés par un si bel exemple, les bataillons du 3e léger emportèrent le village, et en peu d'instants toutes les positions de l'ennemi furent occupées par les autres colonnes et les camps brûlés. Blake se retira du côté de Wich, ne laissant à Santa-Coloma qu'O'Donnell, qui fut bientôt forcé d'abandonner cette position, où il perdit tous ses bagages. Dans cette journée les Espagnols laissèrent sur le champ de bataille 1,200 hommes tués ou blessés grièvement; le nombre de leurs prisonniers s'élevait à 300, parmi lesquels 3 lieutenants-colonels. Ils ne revenaient pas de leur étonnement, et ne pouvaient concevoir comment, avec des forces si inférieures, opposées à des troupes d'élite, ils avaient été débusqués d'une position inexpugnable.

Blake, malgré la dispersion de son armée dans les montagnes après le brillant combat de Santa-Coloma, ne crut pas devoir renoncer à l'espoir de ravitailler Gironne; il rassembla à cet

1809. Espagne. effet des magasins à Hostalrich, petite ville adossée au fort de ce nom et située à mi-côte d'une montagne. Quoique suffisamment protégée par la forteresse qui la domine, il la mit à l'abri d'un coup de main, et y jeta une garnison de troupes de ligne sous les ordres du maréchal de camp Cuadrado. La place, fermée par un bon mur et garnie de quelques tours, dont l'une était armée de deux pièces de canon, offrait tous les moyens de faire une longue résistance; tous les habitants avaient pris les armes pour renforcer la garnison. Ces difficultés n'arrêtèrent point le général Pino, chargé de s'emparer, avec sa division, de ce poste important. La brigade du général Mazzuchelli escalada les murs à l'aide d'échelles qu'elle trouva dans les maisons du faubourg; tous les Espagnols furent passés au fil de l'épée, et les magasins évacués ou détruits.

Le mois de novembre se passa sans nouveaux combats; mais les maux et les calamités dont la ville était affligée s'aggravaient de jour en jour. Les pertes essuyées par les assiégés, le manque de munitions, une disette affreuse, une épidémie qui exerçait d'horribles ravages, avaient affaibli l'ardeur de la garnison et des habitants de Gironne, lorsque le maréchal Augereau ordonna au général Pino d'enlever le faubourg del Carmen, ainsi qu'une grande redoute construite de ce côté, et au général Verdier de pénétrer de vive force dans le faubourg de la Gironella. La première de ces opérations, qui présentait de grandes difficultés, fut dirigée, le 6 décembre, par le général Pino, avec une prudence et une habileté consommées, et exécutée avec une rare intrépidité par les brigades des généraux Mazzuchelli et Fontana. Le 7 le général Verdier s'empara de la redoute de la Ciudad et des maisons de la Gironella. Le même jour les assiégés, ainsi resserrés et réduits à la dernière extrémité, firent une sortie générale, tant de la ville que des forts du Condestable et des Capucins, pour reprendre les redoutes et les faubourgs qu'ils avaient perdus; mais les grenadiers du 6e de ligne et du 2e léger italien opposèrent, en défendant ces ouvrages, une résistance égale à l'ardeur qu'ils avaient déployée pour s'en emparer. Le général Amey, qui était en position au-dessous du Monjuich, vint prendre l'ennemi en flanc et le contraignit à se retirer avec précipitation. Une colonne de troupes italiennes, qui

agissait simultanément sur les revers des deux forts du Connétable et des Capucins, se joignit au général Amey, et ils enlevèrent ensemble les redoutes du Calvaire et du Cabildo. 1809. Espagne.

Ce dernier événement prépara et amena la reddition de Gironne. Étroitement bloquée dès les premiers jours de juin, cette place avait soutenu avec un admirable dévouement un siége de plus de six mois, pendant lequel les assiégeants et les troupes qui les protégeaient avaient montré une persévérance et une intrépidité au-dessus de tout éloge. Cette conquête coûtait des sommes immenses à la France, obligée de fournir les munitions et les vivres, tant pour les corps assiégeants que pour l'armée destinée à les appuyer; à peine le pays près des embouchures du Ter avait-il pu suffire à la subsistance de quelques détachements. La perte des Français peut être évaluée à 20,000 hommes, tant devant la place que dans les hôpitaux. La capitulation de la place et des forts, conçue en six articles, fut signée le 10 décembre, à sept heures du soir; elle mit au pouvoir de l'armée française huit drapeaux, 5,000 hommes et deux cents pièces de canon. L'article 2 stipulait que tous les habitants seraient respectés; mais l'empereur ordonna que tous les moines seraient conduits en France avec la garnison. Le gouverneur Alvarez, malade au moment de la capitulation, fut envoyé au fort de Figuières, où il mourut peu de jours après. L'armée fut la première à regretter que ce respectable officier n'eût pas été traité par le maréchal Augereau avec tous les égards dus à son patriotisme, à ses vertus et à son dévouement.

Immédiatement après la prise de Gironne, le maréchal duc de Castiglione réunit la division Souham, et chargea ce général de poursuivre les bandes de miquelets retirées dans la haute Catalogne, et de venger tout le mal qu'ils avaient fait pendant le siége, en détruisant les convois venant de France et en massacrant avec férocité les escortes et les hommes isolés. Le général Dumoulin, en se rendant en France, n'avait échappé de leurs mains que par miracle et dangereusement blessé d'un coup de feu; le maréchal Augereau lui-même n'avait dû son salut qu'à la compagnie d'élite du 24ᵉ de dragons, qui lui servait d'escorte dans une tournée qu'il fit pendant le siége.

Cette expédition, l'une des plus difficiles de cette guerre,

1809. Espagne. confiée au général Souham, fut conduite avec habileté et exécutée avec un grand courage. Comme la prise de Gironne enlevait aux insurgés un de leurs principaux points d'appui, le général Souham trouva dans les esprits des dispositions plus favorables qu'il ne s'y était attendu.

En arrivant à Besalu la division rencontra quelques centaines de miquelets, qu'elle dispersa après en avoir tué ou blessé un grand nombre. Les paysans pris les armes à la main furent passés par les armes. Après plusieurs autres engagements du même genre avec les bandes de Cherfos, Claros et Rovira, à Olot, Campredon et Saint-Pol, le général Souham se dirigea sur Rippoll, ville célèbre par son abbaye et ses manufactures d'armes, et où s'était réfugiée la bande de Claros, réduite à 1,100 hommes. La première brigade de la division commandée par le général Augereau, frère du maréchal, marcha directement sur la ville, tandis que la seconde brigade, commandée par l'adjudant général Devaux, tournait cette position en passant par le pont de Canas. Ces mouvements combinés eurent un plein succès. La colonne de Devaux gravit les hauteurs qui dominent Rippoll au sud et à l'ouest et en débusqua l'ennemi. La ville fut occupée; et, comme les insurgés paraissaient vouloir se défendre sur une montagne escarpée, le général Souham la fit tourner par un bataillon du 1er régiment léger. L'ennemi, qui s'aperçut de ce mouvement, se retira dans un village au bas de cette montagne, d'où il fut encore chassé avec perte d'un bon nombre de morts et de blessés. Le général Augereau se porta ensuite sur Ribas, en expulsa un autre détachement de miquelets, et reçut les soumissions des habitants de cette petite ville et des villages environnants. Le général Souham fit détruire dans Rippoll tout ce qui servait à la fabrication des fusils, comme forges, usines, ateliers, en un mot tous les objets employés à ces travaux. Le lendemain, la division vint prendre position à Olot, où elle devait rester cantonnée provisoirement.

Le colonel Delort, commandant l'avant-garde de la division, le chef de bataillon Reverend, les capitaines Bouilly et Saint-Simon, l'aide de camp Dumas et le sous-lieutenant Denis furent mentionnés honorablement dans le rapport que le général Souham adressa au maréchal Augereau sur cette expédition.

CHAPITRE II.

L'ANNÉE 1810.

Suite des événements militaires en Espagne. L'armée française franchit la Sierra-Moréna et envahit l'Andalousie; occupation du port de Malaga, etc. — Siége et prise d'Astorga. — Opérations du 3e corps en Aragon et dans le royaume de Valence; siége et combat de Lérida; cette place est prise d'assaut; siége et reddition de Méquinenza. — Opérations en Catalogne; combats de Mollet, de Vich, de Villafranca; prise du fort d'Hostalrich, etc. Le maréchal Macdonald remplace le maréchal Augereau dans le commandement du septième corps.

1810. Espagne.

Les victoires d'Ocaña et d'Alba de Tormès avaient terminé les opérations militaires de l'année 1809, et la fin de cette campagne, loin d'être aussi avantageuse à la cause de la Péninsule qu'elle l'était à la fortune particulière et à l'ambition du général sir Arthur Wellesley, créé Pair de la Grande-Bretagne en récompense du succès contesté et sans résultat de la bataille de Talavéra, avait augmenté la mésintelligence qui régnait entre les chefs des deux armées. Ceux-ci s'accusaient du mauvais succès de leurs dernières opérations; les uns et les autres se plaignaient, avec une égale raison peut-être, de n'avoir point été secondés dans leurs efforts. Guidés par des motifs plus ou moins légitimes, les généraux espagnols étaient en rupture ouverte avec le général anglais, dont ils suspectaient la prudence et la bonne foi. Le duc de l'Infantado, Castaños, Cuesta, Vénégas manifestaient hautement l'indignation que leur inspiraient l'orgueil insupportable et la déloyauté de leurs alliés. De son côté, sir Arthur Wellesley, que nous appellerons désormais lord Wellington, attribuait la non-réussite de l'entreprise sur Madrid à l'incapacité et au défaut d'accord des présomptueux défenseurs de l'indépendance espagnole. Résolu d'agir désormais pour son propre compte, le général anglais se détermina à quitter le territoire espagnol pour se rendre dans les environs d'Almeida. En conséquence, toutes les troupes anglaises étaient rentrées en Portugal avant le 1er janvier 1810.

1810. Espagne. En s'isolant ainsi des armées espagnoles, l'intention du général anglais était de se borner désormais à couvrir cette portion précieuse des possessions britanniques. Des considérations puissantes, puisées dans le caractère même des Portugais, l'engageaient à concentrer toutes ses forces dans leur pays. Il trouvait plus de douceur et de souplesse parmi les habitants; il n'avait pas à y lutter, ainsi qu'en Espagne, contre des esprits indociles, fiers, peu malléables, ennemis de toute espèce de joug, si ce n'est de celui qu'impose le fanatisme religieux; il trouvait au contraire en Portugal un peuple pour ainsi dire tout façonné à la morgue et aux mépris insultants de ses auxiliaires d'outre-mer. Le fantôme de régence établi à Lisbonne n'était qu'un objet de dérision pour les généraux anglais, et Wellington, retiré en Portugal, s'y considérait à bon droit comme dans une de ces vastes provinces de l'Inde, où la volonté des rajahs et des nababs est soumise aux décisions d'un simple capitaine anglais.

20 janvier. *L'armée française franchit la Sierra-Moréna et envahit l'Andalousie*, etc. — Immédiatement après la victoire d'Ocaña, la junte centrale avait dû s'attendre à voir les aigles françaises franchir la Sierra-Moréna; dans toutes les autres parties de l'Espagne les affaires n'étaient guère dans une situation moins défavorable à la cause de l'indépendance. La prise de Gironne affermissait l'établissement du 7e corps d'armée en Catalogne; le général Suchet maintenait la paix en Aragon et se disposait à chasser l'ennemi des places qu'il occupait encore sur la Sègre et sur l'Èbre; le 6e corps observait Ciudad-Rodrigo et la frontière de Portugal; le général Bonnet, avec la division sous ses ordres, occupait Santander et les positions principales de la Montaña et des Asturies; la route de Bayonne à Madrid était assurée.

La paix conclue entre la France et l'Autriche avait fait évanouir d'autre part les espérances que les Espagnols et leurs alliés fondaient sur une puissante diversion, et tout annonçait déjà que la guerre de la Péninsule allait être poussée avec une nouvelle vigueur. Ce qui appelait spécialement l'attention de Napoléon, instruit de la désunion toujours croissante qui existait entre les généraux espagnols et le général anglais, et de la ren-

trée de ce dernier en Portugal, c'était de détruire l'armée anglaise ou de la forcer à se rembarquer. Il envoya des renforts considérables en Espagne, et ordonna la formation d'une armée qui, sous les ordres de Masséna, devait faire la conquête du Portugal.

De son côté, le roi Joseph songeait sérieusement à la conquête de l'Andalousie. Deux projets se présentaient : le premier consistait à retarder cette expédition jusqu'après la prise des places de Tarragone, de Tortose et de Badajoz, ce qui, d'un côté, permettrait à l'armée de Catalogne de se porter sur Valence, et, de l'autre, mettrait les forces destinées par l'empereur à envahir le Portugal à même d'être opposées avec avantage à l'armée anglaise. Dans ce cas, la conquête de l'Andalousie, retardée pendant quelque temps, pouvait s'opérer sans obstacles sérieux. Le second projet consistait à profiter de la terreur répandue dans tout le royaume par les déroutes d'Ocaña, d'Alba de Tormès et par la prise de Gironne, à s'emparer de Séville, et à y combattre le principe le plus actif de la résistance; à se rendre maître, en même temps, de Cadix, et à enlever aux Anglais, par l'occupation de cette place importante, tout moyen d'alimenter l'insurrection. Ces deux projets furent soumis à l'empereur, qui ne répondit rien ; il jugeait qu'avant de songer à la conquête de l'Andalousie il fallait expulser les Anglais du Portugal, après quoi on aurait bon marché des Espagnols du midi de la Péninsule; car, si l'expédition contre le Portugal venait à échouer, l'armée anglaise pourrait facilement forcer le roi à évacuer l'Andalousie, surtout s'il n'était pas maître de Cadix, où ils seraient toujours libres de revenir, quand même ils auraient été chassés de Lisbonne. La conquête des provinces du midi ne pouvait donc être assurée que par l'occupation de Badajoz et par celle de Cadix. On va voir comment furent remplies les deux principales conditions de succès dans cette importante entreprise.

L'empereur ayant évité de se prononcer à l'égard des deux projets qui lui avaient été soumis, bien qu'on ait dit qu'il s'était rendu aux instances de son frère appuyées par celles du maréchal Soult, le roi Joseph se décida, vers la fin de 1809, à mettre à exécution son projet favori, le second, qui, dans son désir

1810. Espagne.

bien naturel de hâter la fin de la guerre, lui offrait l'espoir de dissoudre la junte centrale de Séville, principal foyer de l'insurrection espagnole. L'armée française, commandée par le roi en personne, avait réellement pour général en chef le duc de Dalmatie, qui remplissait nominalement les fonctions de chef d'état-major général. Elle se composait des 1er, 4e et 5e corps, de la réserve du général Dessolles et de deux régiments espagnols de nouvelle formation, en tout 48,000 hommes d'infanterie, 6,000 hommes de cavalerie, d'excellentes troupes, et soixante-quatorze bouches à feu. Au moment de commencer l'expédition, les 1er et 4e corps se trouvaient en ligne dans la Manche, achevant de disperser quelques bandes dont le pays était infesté. Des dépôts considérables en approvisionnements de toute espèce étaient établis à Tolède, Consuégra et Manzanarès, dont les châteaux avaient été relevés et mis en état de défense. C'est dans ces places que l'artillerie avait réuni ses parçs et son matériel. La défense de Madrid était confiée, comme toujours, au général Belliard, qui avait sous ses ordres la division Sébastiani, composée des 28, 32e, 58e et 75e régiments de ligne, plus le 26e régiment de chasseurs à cheval, le 3e régiment de hussards hollandais, un fort détachement de gendarmerie et les troupes de l'artillerie et du génie. En arrière de l'armée expéditionnaire se trouvait le 2e corps, commandé provisoirement par le général Heudelet, qui était répandu autour de Talavéra et devait prendre indirectement part aux opérations de cette armée. La brigade Arnaud, composée des 31e léger et 70e de ligne, occupait Tolède, couvrant les communications depuis Illescas jusqu'à Consuégra. Le 6e corps, cantonné à Salamanque, Lédesma, Toro et Alba de Tormès, observait tous les débouchés venant du Portugal.

Les quatre provinces andalouses, celles de Jaen, Cordoue, Séville et Grenade, sont séparées du reste de l'Espagne par la longue chaîne de la Sierra-Moréna (monts *Mariani*). Cette chaîne, qui se rattache à l'est à la Sierra d'Alcaraz, s'étend entre les bassins du Guadalquivir et de la Guadiana, et se termine à l'embouchure de ce dernier fleuve. Ses rameaux se prolongent au levant et au couchant et pénètrent dans l'intérieur au midi, coupant l'Andalousie en différentes plaines par d'autres monta-

gnes qui se détachent de Ronda et de la Sierra-Névada. La chaîne principale est traversée par une très-belle route pratiquée dans le défilé de Despeñaperros, passage redoutable entre deux rochers énormes. Cette route met Madrid en communication avec Cadiz par Ocaña, Villaharta, la Caroline, Andujar, Cordoue et Séville. Le reste de la chaîne est ouvert par un petit nombre de routes, telles que celles de Cordoue à Badajoz par Lléréna, de Séville à Mérida par le col de Monastério, et de Séville à Lisbonne par Valverde, Serpa, Béja et Alcacer do Sal. Par conséquent la seule ligne d'opérations qui mérite ce nom est celle qui passe par le défilé de Despeñaperros. Ce fut aussi cette direction que le maréchal Soult choisit pour passer avec le gros de l'armée, tandis que le maréchal Victor se dirigerait en même temps par le chemin dit de la Plata, communication latérale qui rapprochait de Cordoue, mais par laquelle il était impossible de conduire de l'artillerie. Par ces dispositions, le général en chef espérait tourner l'ennemi, le forcer à abandonner ses positions dans la Sierra-Moréna, et s'opposer à sa jonction avec le corps du duc d'Albuquerque, en marche de l'Estremadure pour rallier les troupes que réunissait la junte de Séville ; car celle-ci, rassemblant tous les débris dispersés de ses armées, les organisait pour la défense, appelant del Parque, Echevaria et d'Albuquerque au secours d'Areizaga, qui restait encore revêtu du titre de commandant en chef.

1810. Espagne.

Depuis la dispersion d'Ocaña, on n'avait pas pu réunir plus de 25,000 hommes pour défendre le petit nombre de débouchés par lesquels une armée peut pénétrer dans les plaines fertiles de l'Andalousie. Celle d'Areizaga se composait de six faibles divisions rangées en face des trois passages d'Almaden de Azogué, de Despeñaperros et de Villamanrique. Le général Zerain occupait Almaden avec une division; le général Copons était à Mestanza et San-Lorenzo avec une autre division ; la 3e division, aux ordres du général Giron, était à Puerto del Rey ; l'avant-garde, avec les 1re et 4e divisions, commandées par les généraux Zayas, Lacy et Castéjon, couvraient la Venta de Cardénas, Despeñaperros, le Collado de los Jardinès et Santa-Eléna. La 2e division, aux ordres du général Vigodet, qui avait recueilli les débris de la 6e, prit position à la Venta-Nuéva, à une

1810. Espagne. lieue de Montizon. Des coupures, des épaulements avaient été pratiqués en travers des contours sinueux de la grande route ; trois fourneaux de mines étaient établis dans le passage étroit qui commence à trois cents pas environ de la Venta de Cardénas et qui ne s'élargit qu'à une lieue plus loin. Par derrière, les Espagnols avaient élevé sur le coteau de los Jardinès une espèce de camp retranché, et ce débouché, armé d'une nombreuse artillerie, leur semblait inexpugnable.

L'ordre de mouvement adressé au duc de Bellune lui prescrivait de prendre la droite de l'armée à Ciudad-Réal ; le général Sébastiani eut l'ordre de se mettre en ligne avec le 1er corps à Villahermosa et Villanuéva de los Infantès, de garder les débouchés de la Sierra-Moréna par le col de San-Estevan, par la Venta-Quémada et Villamanrique, ainsi que par Alcaraz. Tandis que les 1er et 4e corps exécutaient leurs mouvements, le roi Joseph quitta Madrid le 8 janvier avec le 5e corps et la réserve du général Dessolles, et arriva à Almagro le 10. Le lendemain 11, le duc de Bellune fit ses dispositions pour engager sa tête de colonne sur la route d'Almaden, de manière à déboucher sur Cordoue, lorsque le passage de la Sierra-Moréna serait opéré au centre de la ligne française, dont l'étendue était d'environ vingt lieues. En même temps, le duc de Trévise faisait porter une division d'infanterie et deux brigades de cavalerie à El Moral de Calatrava, Granatula et à la Calzada del Rey, pour y relever les troupes du 1er corps et garder la grande route de la Caroline ; l'autre division et la réserve restèrent en colonne entre El Moral et Manzanarès.

Le 12 janvier l'armée occupait les positions suivantes : le 1er corps à Ciudad-Réal, éclairant les débouchés de Guadalupé, d'Almaden de Azogué et de Puertollano, par Coral et Carraques ; le 5e corps et la réserve à Almagro, observant les débouchés de Puertollano, par la Calzada del Rey, et ceux de Santa-Éléna, par Santa-Cruz de Mudéla ; le 4e corps à Villanuéva de los Infantès, couvrant les chemins de Villamanrique et de Montizon.

Le 1er corps arriva le 15 à Almaden de Azogué, d'où il repoussa la division de Zerain, qui se replia précipitamment dans la direction de Cordoue. Ses reconnaissances passèrent le Gua-

dalmez et poussèrent jusqu'à Santa-Eufémia et Belalcazar la division de Copons. Du 16 au 18, le duc de Bellune, ayant reconnu l'impossibilité d'engager son artillerie et ses bagages au delà d'Almaden, les renvoya rejoindre la grande route royale de Madrid à Séville et prit par Torrécampo le chemin de Pozzoblanco, où il arriva le 19; le 20 il coucha à Villanuéva de la Jara, et le 21 il atteignit le Guadalquivir à Montoro, après avoir surmonté toutes les difficultés que lui opposait un pays de montagnes escarpées, arides et privées de routes. Maître du pont du Gadalquivir, qui heureusement n'avait pas été détruit, il attendit des nouvelles du passage de la Sierra par le 5e corps avant de continuer son mouvement sur Cordoue. Ces nouvelles ne se firent pas attendre : la Sierra-Moréna était forcée, et l'armée française déployait ses longues lignes dans les plaines de l'Andalousie.

1810. Espagne.

Depuis plusieurs jours, les mouvements du 1er corps sur Almaden et ceux du 4e corps en avant de Villanuéva de los Infantès avaient attiré l'attention de l'ennemi aux deux extrémites de la ligne; il croyait sa droite menacée, et dégarnit son centre pour la renforcer. Les retranchements qu'il avait élevés à l'entrée des défilés, des coupures sur toutes les routes, et les mines qu'il avait pratiquées au bord des précipices pour faire sauter des portions de chemin, lui donnaient la confiance de ne pas être attaqué; mais ces obstacles n'étaient insurmontables qu'en apparence. Le 19, le roi Joseph avait porté son quartier général à Santa-Cruz de Mudéla, où le 5e corps, la garde royale et la brigade espagnole se trouvaient réunis depuis le 18 au soir. Le même jour le maréchal Mortier fit occuper El Viso et El Visillo, où se porta également la division du général Dessolles. Le général Sébastiani prit position avec la division du général Milhaud, la brigade de cavalerie légère, le 58e de ligne[1] et la division polonaise, à Villamanrique d'où il chassa l'ennemi, et fit occuper en même temps Torre-de-Juan-Abad et Almédina.

Le roi ayant résolu d'attaquer, dans la journée du 20, les positions de la Sierra, le général Dessolles reçut l'ordre de partir

[1] Ce régiment, qui devait faire partie de la garnison de Madrid, venait de rejoindre l'armée avec la division de dragons du général Milhaud, près de laquelle il avait été détaché.

1810. Espagne.

d'El Visillo avec sa division et le 21e régiment de chasseurs à cheval, et de se diriger sur la Caroline, par l'ancien chemin qui passe à Puerto del Rey. Ce chemin rejoint à Venta-Nuéva la grande route entre la Caroline et Santa-Eléna. Le maréchal Mortier eut ordre de faire attaquer par le 5e corps la position de Despeñaperros, où les Espagnols avaient coupé la route en plusieurs endroits et pratiqué leurs mines. Le général Sébastiani devait attaquer l'ennemi dans ses positions de Venta-Nuéva et Venta-Quémada, le chasser de Montizon et de San-Estévan, et le poursuivre soit sur Linarès, soit sur Baéza et Ubéda, suivant qu'il prendrait l'une ou l'autre de ces directions.

Le 20, au matin, le général Dessolles partit d'El Visillo, comme il en avait l'ordre, et se dirigea sur Puerto del Rey. La division de Giron, qui défendait ce passage, fut attaquée à la baïonnette dans ses retranchements et mise aussitôt dans la plus complète déroute. Les soldats espagnols se sauvèrent à travers les précipices et les montagnes et se dispersèrent complétement aux Navas-de-Tolosa, abandonnant leurs armes et leurs provisions. Le général Dessolles, continuant son mouvement, ne tarda pas à se réunir à la colonne du centre, entre San-Estévan et las Navas-de-Tolosa. La division du général Gazan, du 5e corps, partit en même temps d'El Viso, détacha la brigade du général Brayer, composée du 28e léger et du 103e de ligne, pour forcer le passage par le col del Muradal, qui suit un sentier difficile et vient aboutir à la grande route au tournant dit de Corrédéras, par conséquent en arrière de tous les retranchements, des coupures et des mines de l'ennemi. L'autre brigade de la division, formée des 21e léger et 100e de ligne, et conduite par le général Gazan en personne, gravit la montagne entre ce passage et Despeñaperros, pour soutenir l'attaque du général Brayer et concourir aux mêmes résultats.

La division du général Girard, suivie de la garde royale, de la brigade espagnole et de la cavalerie, resta sur la grande route et ne se porta en avant qu'à mesure que les troupes du général Gazan obligeaient l'ennemi à évacuer successivement toutes ses positions et à abandonner ses camps, ses retranchements, son artillerie et ses munitions. Les trois mines destinées à enlever des portions de la route, dans les parties où elle est resserrée

entre des rochers à pic et des escarpements de cinquante pieds de hauteur, firent explosion ; mais leur effet fut à peu près nul ; elles n'occasionnèrent pas le moindre accident, et les dégradations furent si peu considérables que le mouvement de la colonne ne fut arrêté que pendant quelques minutes. La division espagnole postée sur la hauteur dite Collado de los Jardinès, se voyant ainsi prévenue au débouché de la route qui conduit à Santa-Eléna, abandonna avec précipitation son camp retranché et se sauva en désordre à travers les montagnes. Le 100e de ligne, que le maréchal Mortier détacha à la poursuite de cette division, lui tua un grand nombre d'hommes, et fit 400 prisonniers, dont un général, un lieutenant-colonel, 10 autres officiers, et lui enleva un drapeau. Dès lors la déroute de l'ennemi devint générale, et la nuit qui survint empêcha de faire plus de prisonniers. Quelques fuyards gagnèrent avec Castéjon du côté d'Arguillas; les autres se dispersèrent dans les montagnes. Areizaga, Lacy, Giron, abandonnés de leurs troupes, coururent se réfugier à Jaen, derrière le Guadalquivir.

Ainsi, en moins de cinq heures, le passage si formidable de Despeñaperros, dernier espoir de la junte, où les Espagnols avaient accumulé tant de moyens de résistance, fut emporté par une manœuvre habile et par la valeur des troupes françaises. A six heures du soir l'armée arriva à la Caroline, première ville de l'Andalousie et chef-lieu des colonies de la Sierra-Moréna, fondées en 1767 par le célèbre et malheureux Olavidez, qui peupla ces montagnes jadis désertes et sauvages, repaires de brigands, qu'on ne traversait qu'avec effroi. Le 21, le 5e corps se porta à Baylen, où dix-huit mois auparavant un général, réputé jusqu'alors un des plus habiles et des plus heureux de l'armée française, avait été réduit à déposer les armes devant les troupes réunies de Reding et de Castaños. Le même jour le corps d'armée arriva à Andujar et s'empara du pont de cette ville. Le duc de Bellune, instruit le lendemain du passage de la Sierra, fit avancer la cavalerie du général Latour-Maubourg à Castro del Rio, la cavalerie légère à El Carpio et au pont d'Alcoléa, et passa le Guadalquivir avec l'infanterie qu'il avait laissée à Adamuz. Ces mouvements avaient pour objet d'empêcher les ennemis de se rejeter sur Cordoue ou sur Séville. Ce

1810. Espagne. même jour, 22, les communications entre les 1er et 5e corps furent établies par Andujar, et le duc de Bellune reçut l'ordre de marcher immédiatement à Cordoue. Le maréchal Soult envoya la réserve du général Dessolles avec une brigade de cavalerie sur Baéza par Linarès, pour donner la main au général Sébastiani, chargé de traverser la Sierra par Montizon.

Celui-ci avait rencontré plus de résistance à la gauche que le maréchal Victor à la droite de la ligne française. On a déjà vu que les Espagnols, se fiant aux retranchements du centre, qu'ils jugeaient inabordables, les avaient dégarnis pour renforcer leur droite, qu'ils croyaient menacée par les mouvements du 4e corps en avant de Villanuéva de los Infantès. Le général Sébastiani, parti le 20 de Villamanrique, s'était avancé vers le col de San-Estévan, où il rencontra la division du général Vigodet, qui voulut défendre les positions de Venta-Nuéva et de Venta-Quémada; mais, attaquées vigoureusement et rejetées en désordre dans la direction de Montizon, les troupes espagnoles se dispersèrent de tous côtés, abandonnant leur artillerie et laissant 3,000 prisonniers aux mains des Français. Le lendemain matin, Vigodet, resté presque seul, passa le Guadalquivir et se réfugia près de ses collègues à Jaen. Le même jour, 21, le général Sébastiani rencontra près d'Arguillas le général Castéjon en position derrière le Guadalen avec les débris de troupes qu'il avait pu rallier après la déroute du centre, au Despeñaperros et au Collado de los Jardinès. L'engagement ne dura pas longtemps; en un instant les troupes de Castéjon furent culbutées, et lui-même fut pris avec un grand nombre d'officiers et de soldats. Le général Sébastiani, continuant son mouvement le 22, se mit, par sa droite, en communication avec le général Dessolles, et se rendit maître des ponts sur le Guadalquivir en avant de Baéza et d'Ubéda. Le 23 il entra à Jaen, où il trouva une nombreuse artillerie et des magasins considérables. Le même jour le duc de Bellune entrait à Cordoue, où le roi et le maréchal Soult arrivèrent le 26.

Les journées des 20 et 21 janvier avaient livré à l'armée française, presque sans perte, les débouchés de la Sierra-Moréna et les têtes de ponts sur le Guadalquivir; 7 à 8,000 prisonniers, dont 2 généraux, quatre-vingts pièces de canon, huit drapeaux,

les arsenaux de Cordoue et de Jaen, et des magasins de toute espèce étaient les trophées de ces deux journées. Après être resté trois jours à Cordoue, pour y attendre son artillerie, le duc de Bellune se mit en marche, par la chaussée royale, avec les divisions Ruffin et Leval. Le 27, le général Latour-Maubourg fit quelques prisonniers sur l'avant-garde du duc d'Albuquerque, à Ecija; 6 à 7,000 hommes, postés entre Alcala de Guadeira et Carmona, abandonnèrent une position assez forte sans combattre et se retirèrent sur Utréra. La route royale étant entièrement libre, le duc de Bellune arriva à Carmona le 28, s'y arrêta le 29, et parut le lendemain devant Séville qu'il somma. Les membres de la junte centrale, craignant de tomber aux mains des Français, s'étaient empressés, du 20 au 23, de quitter la capitale de l'Andalousie, se dirigeant sur l'île de Léon, indiquée comme dernier refuge du gouvernement insurrectionnel. Leur départ avait provoqué une sédition dont les principaux moteurs étaient don Francisco Palafox et le comte del Montijo, que la commission exécutive avait fait arrêter et mettre en prison comme fauteurs de troubles. Aussitôt que les membres du gouvernement furent éloignés de Séville, la junte provinciale s'était déclarée elle-même junte suprême et nationale, et s'adjoignit comme membres Palafox et Montijo, qui sortirent de prison. La nouvelle junte fit tous ses efforts pour exciter les habitants de Séville à se défendre; mais, abandonnée bientôt par ce gouvernement éphémère et par une faible garnison sous les ordres du vicomte de Gand, qui se retira dans le comté de Niébla, la populace, décidée à opposer une résistance opiniâtre, fut contenue par la partie saine des citoyens. Le 31, ceux-ci entrèrent en négociations avec le duc de Bellune, et, le 1er février, à trois heures du soir, les Français entrèrent dans la ville. Le même jour le roi Joseph y établit son quartier général; mais le désir de s'emparer avant tout de Séville fit manquer le but principal de la campagne, qui était l'occupation de Cadiz.

On sait déjà qu'après la déroute d'Ocaña le duc d'Albuquerque avait évacué les environs de Talavéra et s'était retiré sur Truxillo. Il occupait les rives de la Guadiana à l'époque de l'entrée des Français en Andalousie, et avait établi son quartier général à Don-Bénito. Ses troupes, cantonnées sur ce point,

1810. Espagne. se composaient de 8,000 hommes d'infanterie et 600 hommes de cavalerie, non compris 3,000 hommes postés entre Truxillo et Mérida et destinés à former la garnison de Badajoz. Ce général, ayant reçu de la junte l'ordre de soutenir, par sa gauche, la division de Zerain, postée à Almaden, s'était avancé jusqu'à Agudo; mais, apprenant la retraite de Zerain, l'arrivée des reconnaissances françaises à Hinojosa del Duqué, et l'entrée du duc de Trévise à la Caroline, il se dirigea sur l'Andalousie, pour couvrir le siége du gouvernement, fit marcher à Badajoz le corps qui, sous les ordres des généraux Contréras et Ménacho, devait former la garnison de cette place, et se porta, le 22 janvier, par Guadalcanal, sur le Guadalquivir, qu'il passa à Cantillana. Le 24 il arriva à Carmona, d'où il envoya à Ecija son avant-garde, qui y rencontra, le 28, celle des Français, devant laquelle elle se replia. Ce fut alors que, désespérant de pouvoir secourir Séville, il résolut de marcher rapidement à Cadiz et d'y devancer les Français. Il partit aussitôt de Carmona, avant l'arrivée des 1er et 5e corps, envoya sa cavalerie et son artillerie par la grande route de Séville à Xérès de la Frontéra, par Utréra et Lébrija, et prit avec l'infanterie le chemin le plus direct, par los Palacios, las Cabezas de San-Juan et Lébrija. Arrivé le 2 février à Xérès, il y réunit, le 3, toutes ses troupes et entra le lendemain dans l'île de Léon, rompit le pont de Suazo, sur le canal Santi-Petri, qui sépare Cadiz du continent, et rendit ainsi toute attaque impossible par terre. Il avait été peu inquiété dans sa marche, sa cavalerie seule ayant été suivie jusqu'à Utréra par la brigade de dragons commandée par le colonel Bouvier des Éclats, du 14e régiment. Après un court engagement, cette brigade s'était portée sur Séville, où toutes les troupes du 1er corps avaient été rappelées.

Le colonel Napier[1] fait observer, avec raison, que, malgré la rapidité de sa marche, Albuquerque avait mis encore trop de temps à se décider, car la cavalerie française surprit son arrière-garde à Utréra, et l'infanterie eût pu entrer en même temps que lui dans l'île de Léon, si on ne l'eût pas dirigée sur Séville. En effet, on pouvait, d'Ecija, où les 1er et 5e corps étaient

[1] Napier, *Histoire de la guerre de la Péninsule*.

le 28, diriger sans nul danger le 5ᵉ corps sur Séville, dont la reddition était regardée comme certaine, tandis que le 1ᵉʳ corps se serait avancé rapidement, par Marchéna, l'Arahal et Utréra, sur Cadiz. En suivant, sans désemparer, la trace des Espagnols, les Français auraient pénétré pêle-mêle avec eux dans l'île de Léon; mais le duc de Bellune, qui avait perdu un jour à Carmona, un jour pour marcher à Séville et deux jours pour soumettre cette ville, ne put partir que le 2 février, et ne se présenta que le 5 devant l'île de Léon, douze heures après l'entrée des troupes du duc d'Albuquerque, qui attendaient alors sans crainte l'arrivée des Français. On a reproché au roi Joseph de s'être formellement opposé à une marche rapide sur Cadiz; cependant, dans une réunion de généraux qui eut lieu le 29 janvier à Carmona, l'avis de se rendre maître de Séville avant tout avait prévalu, et le maréchal Soult, loin d'être d'une opinion contraire, s'était écrié : *Qu'on me réponde de Séville ; je réponds de Cadiz.* Soult enviait surtout la possession de cette vaste cité, qui renfermait d'immenses richesses. N'ayant plus l'espoir de devenir roi du Portugal, dont le maréchal Masséna allait être chargé de faire la conquête, il voulait être au moins le souverain des Andalousies, dont le gouvernement lui était promis. C'est ainsi que l'ambition démesurée des lieutenants de l'empereur compromettait sans cesse le succès des opérations militaires destinées à mettre un terme aux difficultés sans cesse renaissantes de cette funeste guerre de la Péninsule.

1810. Espagne.

De Cordoue, où le duc de Bellune était entré le 23 janvier, il n'y a que vingt-huit lieues jusqu'à Séville, et l'armée avait employé sept jours pour franchir cette courte distance. On a dit que le duc de Dalmatie avait cru devoir ralentir la marche des troupes des 1ᵉʳ et 5ᵉ corps de manière à se trouver à portée de soutenir le général Sébastiani dans son expédition du royaume de Grenade; cependant on n'ignorait pas que ce général n'avait devant lui, après la déroute du 20, que les faibles débris dispersés de l'armée du centre, composée de troupes inaguerries, mal organisées et incapables d'arrêter la marche rapide du 4ᵉ corps vers le midi, et que d'ailleurs ce corps était, par sa droite, en communication avec la division Dessolles, chargée de garder les débouchés de la Sierra-Moréna, de contenir les nombreuses

1810. Espagne. populations des royaumes de Jaen et de Cordoue, et dont on pouvait avoir journellement des nouvelles. Rien ne pouvait donc excuser cette perte de temps, irréparable au moment où les opérations exigeaient une grande rapidité de mouvements. Les Espagnols ont reconnu eux-mêmes que, si les Français s'étaient avancés avec leur célérité ordinaire, ils auraient pu s'interposer entre l'armée du duc d'Albuquerque et l'île de Léon, ce qui eût changé complétement le sort de cet inexpugnable boulevard de l'indépendance nationale [1]. Une première sommation, adressée à la junte de Cadiz le 6 février, fut repoussée par cette simple réponse : « La ville de Cadiz, fidèle aux principes qu'elle a ju« rés, ne reconnait d'autre roi que le seigneur Ferdinand VII. » La réponse du duc d'Albuquerque à la sommation du maréchal Soult, datée de Chiclana le 10, acheva d'ôter tout espoir de réduire Cadiz autrement que par la force ; mais comment attaquer une place dont on était séparé par l'île de Léon, et qui communiquait librement avec la mer ? On n'en commença pas moins les préparatifs d'un investissement par terre, qui occasionna des dépenses considérables et ne procura, pendant deux ans, aucun résultat avantageux aux assaillants.

Le général Sébastiani, plus heureux dans ses opérations, après s'être rendu maître de Jaen, continua son mouvement dans la direction d'Alcala-la-Réal, où il atteignit le 27 janvier la cavalerie d'Areizaga, aux ordres du général Freire. C'était le reste de cette armée qui deux mois auparavant couvrait les plaines de la Manche. L'engagement ne dura pas longtemps ; en un instant la cavalerie espagnole fut culbutée, dispersée et prise en partie. Le lendemain le général Sébastiani fit, sans opposition, son entrée à Grenade. Quarante pièces d'artillerie dirigées sur Guadiz tombèrent aux mains du général Peyremont, qui, le 26, avait été détaché sur la gauche du 4e corps avec une brigade de cavalerie légère.

Pendant que le roi Joseph faisait la conquête de l'Andalousie, l'empereur lui retirait le commandement de ses armées et leur donnait une nouvelle organisation. Les neuf corps d'armée qui

[1] Toreno, *Histoire du soulèvement, de la guerre et de la révolution d'Espagne*, t. III, p. 178.

étaient en Espagne furent mis sous les ordres immédiats des généraux qui en avaient le commandement; ceux-ci, indépendants les uns des autres, recevaient directement les ordres de l'empereur. L'autorité de Joseph, en sa double qualité de roi et de chef des armées en Espagne, se trouvait réduite au commandement des troupes qui occupaient la Nouvelle-Castille, au nombre de 19,000 hommes, tandis que les troupes françaises en Espagne s'élevaient, au mois de juin 1810, à environ 270,000 hommes. 1810. Espagne.

En général, les populations des provinces andalouses se montrèrent moins hostiles aux Français que celles des autres parties de l'Espagne. A son entrée à Cordoue, le roi Joseph avait été accueilli avec empressement; des députations de la ville allèrent à sa rencontre pour le recevoir et le féliciter; on chanta un *Te Deum*, et des fêtes publiques célébrèrent son triomphe. Le roi profita du long séjour qu'il fit à Séville pour visiter les principales villes de l'Andalousie. Partout les populations accoururent sur son passage et l'accueillirent avec le plus grand enthousiasme. Les autorités de ces villes protestaient de leur soumission, et l'on commençait à concevoir l'espérance de rallier la nation à la nouvelle dynastie; mais l'arrogante prédominance des généraux français qui commandaient dans les provinces, les vexations dont les populations les mieux disposées étaient victimes, refroidissaient la bonne volonté même des gens les plus dévoués au nouveau gouvernement, et cette désaffection fut encore accrue par un décret impérial du 8 février, qui érigeait en gouvernements militaires la Catalogne, l'Aragon, la Navarre et la Biscaye, résolution qui dévoila la pensée d'incorporer à l'empire français les provinces de la rive gauche de l'Èbre. Ces nouvelles dispositions militaires et administratives de l'empereur apprirent aux Espagnols que le pouvoir du roi ainsi restreint le mettait dans l'impossibilité de tenir les promesses qu'il leur avait faites de ne s'occuper désormais qu'à assurer le bonheur et la prospérité de la nation.

Occupation de Malaga. — Le 4 février, l'avant-garde du 4ᵉ corps, commandée par le général Milhaud, eut un engagement très-vif, entre Antéquéra et Malaga, avec la colonne ennemie qui s'était dirigée sur ce dernier point. Les cavaliers 5 février.

1810. Espagne.

français sabrèrent leurs adversaires et surmontèrent avec une rare constance tous les obstacles que leur offrait le terrain le plus difficile. Le 5, le général Sébastiani poursuivit sa marche sur Malaga ; les Espagnols, forcés dans toutes leurs positions, furent mis en déroute.

Ralliés sous la ville, ils tentèrent de reprendre l'offensive et attaquèrent à leur tour la cavalerie française, sur laquelle ils avaient l'avantage du nombre ; mais le général Sébastiani, étant arrivé au secours de son avant-garde avec quelques bataillons, obligea les Espagnols à se réfugier dans Malaga, où il entra pêle-mêle avec les fuyards. La cavalerie chargea dans les rues et fut un moment arrêtée par le feu que l'on continuait de dessus les toits et par les croisées ; l'arrivée de l'infanterie française mit fin au combat, et les habitants se soumirent. Les Français ne perdirent qu'un petit nombre d'hommes ; les Espagnols, au contraire, eurent plus de 3,000 hommes tués ou blessés. Le port de Malaga était armé de cent quarante pièces de canon de tout calibre, qui tombèrent au pouvoir des vainqueurs, ainsi qu'un équipage de vingt-trois pièces de campagne destiné pour l'armée de Catalogne. Les magasins étaient abondamment fournis de munitions de guerre. Au moment de l'entrée des Français, cette malheureuse ville était livrée au désordre et à l'anarchie ; un capucin, nommé Berrocal, avait été investi du commandement suprême : on ne doit donc pas s'étonner si, sous l'autorité d'un pareil chef, on ne prit aucune mesure pour la défense ou au moins pour l'évacuation d'un point aussi important, mesure que le voisinage de la mer rendait très-facile. Ce que nous ne croyons pas devoir passer sous silence, c'est que la ville tomba au pouvoir des Français sans que préalablement il y eût eu aucune stipulation faite en faveur des habitants. Toutefois ils n'eurent qu'à se louer de la modération du général Sébastiani. Berrocal et ses adhérents furent pendus ; un colonel nommé Abello, qui avait provoqué l'insurrection de la populace, fut plus heureux et parvint à se réfugier à Cadiz.

Le maréchal duc de Trévise se dirigea sur la basse Estrémadure pour soumettre cette province et tâcher de s'emparer de Badajoz ; il avait ordre de se mettre en communication avec le 2e corps, précédemment sous les ordres du maréchal Soult, et

commandé alors par le général Heudelet. Le 9 février, les Français étaient maîtres de Zafra; trois jours après Badajoz fut sommée. D'après la réponse négative du gouverneur espagnol, le maréchal Mortier, qui n'avait point de grosse artillerie pour entreprendre le siége de cette place, se replia par Los-Santos sur Lléréna, où il établit son quartier général et cantonna ses troupes entre les deux petites villes de Lléréna et Almendraléjo. Des colonnes mobiles dissipèrent quelques rassemblements ennemis à Xérès de los Cavallros et à Valéverdé. L'armée eut à regretter, dans ce dernier engagement, le général Beauregard, qui reçut une balle au cœur en chargeant à la tête de la cavalerie. 1810. Espagne.

Vers le même temps, le maréchal Ney, qui, le 16 janvier, avait repris le commandement du 6e corps d'armée, toujours cantonné dans la province de Salamanque, fit un mouvement vers Ciudad-Rodrigo. Le 11 février, les Français commencèrent à jeter quelques obus dans la place et sommèrent le gouverneur de se rendre. Celui-ci ayant déclaré qu'il n'ouvrirait les portes de sa ville que lorsqu'il se verrait réduit à la dernière extrémité, le duc d'Elchingen replia ses troupes et se cantonna entre Ciudad-Rodrigo et Salamanque, jusqu'à ce qu'il eût réuni les moyens d'agir plus efficacement.

Appelé par le roi Joseph à gouverner l'Andalousie, le maréchal duc de Dalmatie mit tous ses soins à y faire régner l'ordre et la bonne harmonie entre les troupes et les habitants. Il adopta le système des colonnes mobiles pour pacifier les contrées montueuses qui entourent les vastes plaines de cette province, et où la junte réfugiée à Cadiz ne cessait d'entretenir des foyers de résistance et d'insurrection. Le général Dessolles, gouverneur de Cordoue, informé que les habitants des montagnes qui séparent le royaume de Jaen de celui de Murcie avaient pris les armes, fit marcher contre eux une colonne mobile sous les ordres du chef de bataillon Grundner, du 55e régiment. Cet officier chassa les insurgés de toutes les positions qu'ils occupaient et les dispersa.

A peu près à la même époque, le général Reynier, qui avait pris le 7 mars le commandement du 2e corps d'armée, occupant la haute Estrémadure, ordonna au général Foy, de la division

1810. Espagne.

Heudelet, de parcourir le pays sur la rive droite de la Guadiana pour chasser les partis ennemis qui se trouvaient de ce côté. Le général Foy, apprenant qu'un corps espagnol fort de 2 à 3,000 hommes venait d'occuper Arroyo-del-Puerco, se porta rapidement sur lui, l'attaqua à l'improviste et lui fit éprouver une perte considérable. Le colonel anglais Grant, au service de Portugal, et chargé par lord Wellington du rôle d'explorateur, était dans Arroyo-del-Puerco au moment où les Français attaquèrent ce village ; il n'eut que le temps de s'échapper à demi vêtu ; ses chevaux, ses effets et ses papiers tombèrent au pouvoir de la colonne du général Foy. On trouva la correspondance que cet officier entretenait avec lord Wellington, le général Hill, commandant l'aile droite de l'armée anglo-portugaise, et le maréchal Beresford.

Deux jours après cet engagement, le général Foy fut attaqué près de Cacérès par une colonne formidable d'infanterie et de cavalerie. L'ennemi s'avançant par la droite et sur les derrières de la colonne française, forte seulement de cinq cents fantassins et de cent chevaux, le général Foy prit la résolution de se retirer sur Mérida. Il avait neuf lieues à faire pour gagner le premier poste occupé par les troupes du 2e corps, et pour y arriver il fallait marcher pendant plus d'une heure dans la Sierra de Cacérès, formée de montagnes coniques, nues et faciles pour la cavalerie. Le général fit former son infanterie en carré, et s'avança ainsi de crète en crète, constamment suivi et serré de près par plus de 6,000 hommes d'infanterie, flanqués de quelques pelotons de cavalerie. Prévenus au Puerto-del-Trasquillon par une colonne de 800 chevaux ennemis, les Français, loin de se laisser intimider, virent avec le plus grand calme la nuée de cavalerie et de tirailleurs qui les entouraient. Le carré continua à marcher dans un terrain difficile et sous un feu très-vif ; plusieurs fois la cavalerie espagnole fit mine de vouloir charger ; mais elle fut constamment arrêtée par la bonne contenance de ses adversaires. Le général Foy, sommé par des parlementaires de mettre bas les armes, fit répondre par des coups de fusil et par les cris de Vive l'empereur ! La colonne française fit ainsi, sans se désunir et sans laisser un seul homme vivant en arrière, six lieues d'Espagne en cinq heures. L'ennemi aban-

donna sa poursuite au village d'Aldéa del Cano, situé à quatre lieues de Cacérès. 1810. Espagne.

Cette retraite, avec une poignée d'hommes, fit le plus grand honneur au général Foy, qui lui-même donna, dans son rapport, des éloges mérités aux officiers et aux troupes de sa colonne, et particulièrement au chef d'escadron le Gentil, au chef de bataillon du 86e Bazin, aux capitaines du même régiment Villemet, Suffisant et Brunet, aux lieutenants Guerlot et Perrin.

Le 12 avril, le maréchal duc de Bellune, en position devant Cadiz, se rendit maître du fort de Matagorda; les Anglais, qui le défendaient, l'évacuèrent après douze jours de résistance. L'occupation de Matagorda permit à l'artillerie de placer des mortiers le long de la côte. Lorsque les batteries furent achevées, on se disposa à bombarder la place; celle-ci était alors en proie aux désordres de l'anarchie. Le général Blake, appelé de la Catalogne par la junte, avait remplacé le duc d'Albuquerque dans le commandement des troupes. Ses querelles avec la junte et d'autres désagréments avaient décidé celui-ci à résigner le commandement en chef vers la fin de mars, et il avait été nommé ambassadeur à Londres, où il mourut peu de temps après. Les autorités civiles, qui se succédaient rapidement, ne songeaient qu'à mettre à profit leur existence éphémère pour s'enrichir aux dépens de leurs administrés [1].

[1] L'occupation du fort de Matagorda facilita plus tard la délivrance de quinze cents prisonniers français, dont six cents officiers; ils faisaient partie du corps d'armée du général Dupont, qui avait capitulé à Baylen. Au mépris d'une capitulation aussi solennelle, ces malheureux avaient été placés sur les pontons *la Castille* et *l'Argonaute*, dans la rade de Cadiz, où, depuis plus de vingt mois, ils languissaient dans les angoisses de la plus horrible captivité. Quelques-uns d'entre eux résolurent de tout tenter pour recouvrer leur liberté. Le 15 mai, à huit heures du soir, le vent, qui commençait à se maintenir au sud-ouest depuis le matin, sembla tomber tout à coup. C'était cependant le moment choisi par le ponton *la Castille* comme le plus favorable pour couper ses câbles et profiter du flot. Conduits par quelques jeunes sous-lieutenants, deux cuirassiers, à coups de hache, coupèrent les câbles qui les retenaient au rivage; dès lors plus d'incertitude, et chacun se mit à l'ouvrage. Les officiers de marine dirigèrent la manœuvre du ponton; les officiers de terre s'emparèrent de la garnison, qu'ils mirent à la cale, et se rangèrent sur le pont. Avec les armes qu'ils venaient d'enlever à leurs

1810. Espagne. Le 26 du même mois, le général Gazan attaqua à el Ronquillo, en Estrémadure, un corps ennemi commandé par le gé-

gardiens, les boulets et les gueuses qu'ils jetaient à la main sur les embarcations ennemies qui les approchaient, ils parvinrent à éloigner les assaillants après les avoir maltraités. Pendant ce temps le ponton continuait à dériver, quelquefois dans une direction contraire lorsque les vents mollissaient; mais les voiles, que l'on avait habilement disposées avec des hamacs et des couvertures, le maintinrent contre le courant, et il vint échouer à la côte.

Doria, capitaine de frégate; Mousseau, Souque, Girardin, lieutenants de vaisseau; Bounac et Gateaux, enseignes, montrèrent une grande présence d'esprit et beaucoup de fermeté dans cette circonstance; le lieutenant Mousseau fut tué d'un coup de mitraille sur son banc de quart.

Lorsque le ponton fut découvert à la côte par les troupes françaises du Trocadéro, elles prirent à l'instant toutes les mesures nécessaires pour lui porter secours. La situation des malheureux prisonniers de *la Castille* ne laissait pas de devenir de plus en plus critique. Ils recevaient à quart de portée le feu du fort de Puntalès, celui de toutes les batteries qui sont sur la côte entre le fort et Cadiz, ainsi que les bordées d'une vingtaine de canonnières et d'autant de bombardes.

Des embarcations furent mises sur des voitures, et conduites au galop au Trocadéro, seul point où la force de la mer permit de faire sortir des embarcations. Le débarquement s'effectua sous l'active direction des généraux Leval et d'Aboville. Le lendemain 16, à huit heures du matin, quatre cents hommes du ponton étaient déjà à terre, et à midi tout le monde était débarqué.

L'opération du sauvetage dura sept heures; elle se fit sous un feu d'artillerie des plus vifs. C'était un spectacle touchant, et dont on peut difficilement rendre compte, que l'ardeur que chacun mettait à sauver ces courageux prisonniers : officiers généraux, officiers subalternes, pontonniers, marins, canonniers, infanterie, les uns à la nage, les autres dans l'eau et dans la vase jusqu'aux épaules, quelques-uns sur des embarcations, tous s'empressaient de donner des secours. Pendant huit heures consécutives, deux mille individus du 1er corps, officiers et soldats, se tinrent dans l'eau, sous les coups de cent cinquante bouches à feu, pour sauver leurs compatriotes. Le chef de bataillon Clouet, le capitaine du génie Bonpart; Joubert, officier d'état-major; les sergents Deguilhem, Faillou; le caporal Girardin; les pontonniers Hubert, Gabriel, Pontarolo et Nussbaume, montrèrent le plus grand courage, soit en sauvant des prisonniers qui s'étaient jetés à la nage sans savoir nager, soit en dirigeant des embarcations.

L'ennemi parvint, avec des bombes et des obus, à mettre le feu au ponton; il fut éteint trois fois par les Français qui restaient encore à bord. *La Castille* était entièrement évacuée lorsqu'une bombe partie de Puntalès vint éclater sur son pont, et bientôt elle fut totalement consumée.

Quelques jours après, la même entreprise fut exécutée avec un égal succès par les prisonniers détenus sur *l'Argonaute*.



PLAN
DU SIÉGE
D'ASTORGA
en 1810.

500 Toises.

néral Ballesteros. Ce chef espagnol était parvenu à réunir 2,000 hommes d'infanterie, 600 chevaux, et dix pièces de canon. Le général français marcha à la rencontre de ces troupes, culbuta leur avant-garde, lui tua 200 hommes et fit un pareil nombre de prisonniers. 1810. Espagne.

Dans le même temps, de nouvelles troupes ayant été dirigées, ainsi qu'on le verra plus bas, sur la province de Santander et le royaume de Léon, le général Bonnet, qui avait détaché le général Jeannin, avec les 46ᵉ et 65ᵉ régiments, sur Astorga, pour concourir au siége de cette place, et qui occupait Santander, put alors concentrer une partie de sa division [1] dans les Asturies. Il établit son quartier général à Oviédo, dont les Français étaient déjà maîtres depuis le 24 janvier. Harcelé sans relâche par l'armée de Galice et par les bandes nombreuses qui s'étaient formées dans la province, le général Bonnet sut s'y maintenir en se faisant craindre de ses adversaires et estimer du plus grand nombre des habitants.

Siége et prise d'Astorga. — Nous avons dit que, la paix avec l'Autriche rendant disponible une grande partie des troupes de l'armée d'Allemagne, l'empereur s'était empressé de diriger de nouveaux renforts sur l'Espagne. Plusieurs corps de la garde impériale et quelques autres troupes étaient entrés en Biscaye dès le commencement de l'année, et presque tous les corps d'armée dans la Péninsule avaient été recrutés et renforcés. Le 8ᵉ, composé des troupes de l'ancienne armée de Portugal, sous les ordres du général Junot, duc d'Abrantès, était fort de trois divisions d'infanterie [2] et d'une de cavalerie. Depuis son retour en Espagne, ce corps d'armée était resté en Biscaye, en Navarre et dans la Vieille-Castille, pour purger le pays des bandes qui l'infestaient; mais, à l'arrivée des détachements venus de France, il dut se porter sur Valladolid. Une partie s'avança dans le royaume de Léon, afin de protéger cette province contre les troupes de Galice, commandées par le général Mahy. En position dans les environs de la ville d'Astorga, ces troupes ennemies se liaient avec un corps nombreux d'Anglo-Portugais qui occupaient l'Esla et tout le côté de la frontière de Portugal. 10 avril.

[1] Elle faisait partie du 8ᵉ corps.

[2] La division Bonnet comprise.

1810. Espagne.

Ce fut dans les derniers jours du mois de mars que le duc d'Abrantès reçut l'ordre de s'emparer d'Astorga. Cette ville avait été mise par les Espagnols sur un pied de défense très-respectable. A une enceinte d'une construction extrêmement solide on avait ajouté plusieurs ouvrages qui en défendaient les approches. On avait retranché et lié avec la ville deux faubourgs dont elle est flanquée au sud et au nord. Elle renfermait des magasins immenses de munitions de toute espèce. Son artillerie était très-bien servie par d'excellents canonniers marins tirés de la Corogne et du Ferrol. La garnison qui l'occupait était brave, nombreuse, et sous les ordres d'un gouverneur nommé Santocildès, justement considéré des siens comme un général énergique et habile. L'empereur, déjà déterminé à cette époque à chasser les Anglais du Portugal, avait jugé de quelle importance était pour lui l'occupation de cette place, qui ouvrait un débouché dans le nord du royaume qu'il voulait reconquérir, et protégeait les incursions de l'ennemi dans la province de Léon et les Asturies.

L'investissement d'Astorga fut effectué sans beaucoup d'obstacles.

L'armée ennemie se retira sur la route de la Corogne pour être à même de jeter quelques secours dans la place aussitôt que l'occasion s'en présenterait; elle prit position à Villafranca; mais les Français rendirent cette disposition inutile : les troupes furent distribuées de manière à couvrir le siége et à repousser l'ennemi s'il tentait quelque diversion.

Le général Junot détermina le point d'attaque sur le côté est de la ville; il comprenait l'espace qui sépare les deux faubourgs de la ville proprement dite. Après un premier combat où les Français rencontrèrent la plus vigoureuse résistance, le faubourg de Puerta-Rey tomba en leur pouvoir. On ne jugea point convenable d'attaquer alors le faubourg *Reitibia*, qui se trouvait à droite, et qui, sans faciliter l'acheminement vers le corps de la place, devait infailliblement coûter beaucoup de monde. La tranchée fut ouverte, et l'on éleva plusieurs parallèles en peu de jours, malgré quelques sorties infructueuses et le feu soutenu des assiégés. L'artillerie française n'avait que de très-faibles moyens à sa disposition; elle ne servait que six pièces de siége,

dont trois de 24 et trois de 16, avec deux mortiers, le tout en assez mauvais état. On suppléa autant qu'on put aux pièces essentielles qui manquaient par des obusiers et de l'artillerie de campagne. Au bout de quelques jours, les boulets ne produisant presque aucun effet sur la vieille maçonnerie des murs de la place, et les pièces de gros calibre étant déjà hors de service, l'artillerie fit connaître qu'il lui serait désormais difficile de rendre la brèche plus praticable. On disposa donc tout pour l'assaut. Un bataillon de grenadiers et de voltigeurs, sous les ordres du chef d'escadron Lagrave, un des aides de camp du général Junot, fut destiné pour cette périlleuse expédition. 1810. Espagne.

C'était positivement la partie de l'enceinte adossée à la cathédrale que l'on avait assez maladroitement choisie pour battre en brèche ; il résultait de là que les boulets qui manquaient le rempart allaient s'amortir en pure perte dans le pignon de ce vaste édifice. En outre, pour arriver à la brèche, il fallait passer sous le feu de plusieurs maisons du faubourg Reitibia, que l'ennemi avait crénelées et remplies de ses meilleurs tireurs. Le général Jeannin, chargeant à la tête de sa brigade, formée, comme on l'a vu, des 46e et 65e régiments, essaya vainement de déloger les Espagnols. Il perdit à cette attaque une partie de ses compagnies d'élite, auxquelles il donnait l'exemple de la plus rare intrépidité. On eût évité ces graves inconvénients en reconnaissant mieux le terrain, et en déterminant la brèche quarante toises plus loin, à gauche, en se rapprochant du faubourg de Puerta-Rey.

Le gouverneur ayant envoyé un de ses officiers en parlementaire avec les conditions les plus hautaines et les plus déplacées, on crut devoir le prévenir qu'à quatre heures de l'après-midi l'assaut serait livré ; que, si la ville et la garnison s'exposaient à cette extrémité, elles seraient l'une et l'autre traitées sans ménagement. Pour toute réponse le général Santocildès, un quart d'heure après, envoya un coup de canon, parfaitement pointé, sur l'endroit de la tranchée où l'officier parlementaire avait été reçu par le général en chef au milieu de son état-major, et où l'on savait qu'il était encore. Quelques personnes furent blessées. On peut juger par ce seul trait à quel degré d'exaspération était parvenu l'ennemi. Au signal donné, les intrépides voltigeurs

1810. Espagne.

français se précipitent au pas de charge vers le rempart. Dans le trajet de cent toises qu'il y avait à parcourir ils perdirent beaucoup de monde : les Espagnols nourrirent tellement leur fusillade de front et de flanc que bientôt la troupe qui donnait l'assaut fut séparée de celle qui devait la soutenir. Arrivé au pied du rempart on n'avait point d'échelles, et à peine les soldats, en s'aidant réciproquement, pouvaient-ils parvenir sur la brèche, tant elle était escarpée ; elle offrait d'ailleurs des difficultés insurmontables pour déboucher dans la ville. Le rempart dans cet endroit n'avait que la largeur du mur, et sa crête, aiguisée par l'éboulement de la maçonnerie, formait un talus si glissant que l'on pouvait à peine s'y tenir. Il s'élargissait à quelques pas à droite et à gauche ; mais, à droite, on était subitement arrêté par un mur de traverse de dix pieds de haut ; à gauche, par trois estacades construites à dix pas les unes des autres, d'où l'ennemi tirait avec un avantage certain sur tout ce qui parvenait à déboucher sur le rempart et cherchait à s'établir dans les ruines. À la droite de la brèche, c'est-à-dire dans un espace de quarante pieds de long sur moins de quinze de large, le rempart formait un cul-de-sac ; les soldats français, à mesure qu'ils montaient, se jetaient de ce côté. Il est aisé de juger quel ravage faisait le feu des Espagnols sur une masse où tout coup portait. En une heure les assaillants perdirent de cette manière plus de 300 hommes. Deux partis restaient à prendre pour se tirer d'une position qui n'offrait qu'une perte certaine sans aucune chance de succès : il fallait ou enlever l'estacade, d'où l'ennemi faisait tant de mal, ou se loger provisoirement sur la brèche même. Malgré la difficulté de l'escarpement, les voltigeurs abordèrent trois fois l'estacade avec autant d'audace que de sang-froid, et trois fois, malgré tous leurs efforts, ils ne purent parvenir à franchir ce terrible obstacle.

Cette position critique durait depuis deux heures, et le danger semblait croître à chaque instant ; mais l'ardeur et l'intelligence des soldats français dans ce péril imminent ne pouvaient se démentir. Comme on voyait les difficultés qu'ils éprouvaient à gravir sur la brèche, on leur fit porter quelques échelles et quelques outils par des hommes de corvée. Dès ce moment ils

ne s'occupèrent plus qu'à se loger sur la brêche même. Toutefois, ce n'était point une chose facile à exécuter sur la crête d'un mur qui s'éboulait sans cesse, et qui les laissait impunément à découvert à vingt pas d'un ennemi embusqué dans les maisons et hors d'atteinte. Les assaillants n'avaient encore ni gabions, ni sacs à terre, ni matériaux pour se faire un abri. Quelques-uns d'entre eux donnèrent spontanément un exemple du plus ingénieux désintéressement, que tous s'empressèrent de suivre; ils se servirent de leurs sacs à effets pour établir la base d'un petit retranchement, qui, en moins d'une heure, eut assez d'élévation pour les mettre à même de riposter à l'ennemi avec un peu moins de désavantage. La nuit qui survint ne fut point défavorable aux assaillants; le feu de l'ennemi ne cessa pas; mais, dirigé d'une manière moins certaine, il les incommoda bien moins que pendant le jour. A dix heures ils reçurent quelques sacs à terre qui leur servirent à donner à leur retranchement la proportion et la solidité convenables.

1810. Espagne.

Les compagnies de voltigeurs, très-maltraitées dans cet assaut, furent remplacées par les grenadiers. Pendant qu'une partie d'entre eux s'occupait avec une ardeur extrême à fortifier le retranchement, à déblayer la brèche, à la rendre plus praticable et à s'ouvrir une issue pour pénétrer dans la ville et s'établir dans une maison voisine avec quelque sûreté, les autres faisaient le coup de fusil et protégeaient les travailleurs. Pendant ce temps, d'autres troupes travaillaient avec un égal empressement à établir une communication entre le rempart et la tranchée, afin qu'au point du jour les troupes déjà portées sur la brèche pussent être soutenues au besoin. Une fusillade toujours très-vive, qui partait du faubourg de droite, ne cessait d'incommoder les tirailleurs qu'elle prenait en flanc; mais nonobstant la difficulté de l'entreprise, la communication fut achevée, imparfaitement il est vrai, avant le lever du soleil. Le 65e régiment, cantonné au village de Val de Viéjas, occupait la ligne en avant du faubourg Reitibia. Chargé pendant l'assaut de faire une fausse attaque sur ce point, il reçut l'ordre, vers les neuf heures du soir, de la convertir en une attaque réelle et de s'emparer du faubourg à quelque prix que ce fût. Cette opération eut lieu pendant la nuit, et le chef de bataillon Barral, du

1810. Espagne. 65ᵉ, remplit cette mission périlleuse avec autant d'intelligence que de bravoure.

L'ennemi, déconcerté par l'imperturbable ténacité des assaillants, et effrayé d'ailleurs par toutes les dispositions prises pour un assaut à outrance, jugea toute résistance désormais inutile. A la pointe du jour Santocildès demanda à capituler. Le duc d'Abrantès rejeta toutes les conditions offertes par le gouverneur espagnol, et exigea que la ville se rendit à discrétion; ce qui eut lieu le même jour. Les troupes prirent possession d'Astorga le 10 avril, après quinze jours de tranchée ouverte. La garnison, forte encore de 4,500 hommes, fut déclarée prisonnière de guerre et conduite en France. Les habitants furent traités avec égard. Quant aux nombreux paysans qui étaient venus s'enfermer dans la place, on se contenta de les renvoyer dans leurs villages sans les maltraiter. D'après le refus formel du général en chef français de stipuler aucune condition en leur faveur, les uns et les autres étaient bien éloignés de s'attendre à tant de modération de la part du vainqueur [1].

Pendant le siége d'Astorga, le corps espagnol en position à Villafranca voulut faire un mouvement pour secourir la place; mais il fut battu et repoussé jusque sur la Galice par le général Clausel, qui commandait une division du 8ᵉ corps.

Après avoir terminé cette opération, le duc d'Abrantès se rapprocha de Valladolid avec la plus grande partie de son corps et remit la brigade du général Jeannin à la disposition du général Bonnet.

[1] Longtemps après la prise d'Astorga, les Espagnols chantaient encore une chanson où toutes les particularités du siége étaient racontées à leur avantage, et dont le refrain était qu'*Astorga avait été le tombeau des Français*. Bien que cet enthousiasme fût naturel en pareille circonstance, il est certain que ce siége ne coûta pas au 8ᵉ corps plus de six cents hommes tués ou blessés. Cette perte eût sans doute été moindre encore si, en agissant moins précipitamment, on eût suivi les conseils que dictaient la sagesse et les règles de la fortification. L'armée vit avec peine rejeter obstinément les avis du commandant du génie Valazé, qui voulait qu'on attaquât en brèche plus à gauche. En effet, en agissant ainsi on simplifiait l'attaque, on évitait le mur de la cathédrale, et l'on obtenait l'immense avantage d'un débouché facile dans la ville.

Opérations du 3e corps de l'armée française en Aragon et dans le royaume de Valence. — Dès le commencement de l'année 1810, le général Suchet, à peu près maître de tout l'Aragon, se préparait à faire le siége de Lérida, place forte située sur la grande communication de cette province avec la Catalogne, à vingt-cinq lieues de Barcelone et autant de Saragosse; mais, afin d'exécuter avec plus de sécurité une opération aussi importante, il avait formé le projet d'enlever préalablement aux Espagnols tous leurs points d'appui sur les frontières de la Nouvelle-Castille et du royaume de Valence, lorsque le roi Joseph, voulant profiter de l'influence que devaient avoir sur l'esprit des peuples les succès rapides obtenus en Andalousie et des intelligences qu'il entretenait dans la ville de Valence, l'un des foyers les plus ardents de l'insurrection, ordonna au chef du 3e corps de marcher rapidement sur cette capitale, en deux colonnes, l'une par Téruel et Ségorbe, l'autre par Morella, San-Matéo et la route du bord de la mer. Quoique le succès de cette expédition fût douteux, puisque l'armée partait sans artillerie de siége et qu'elle laissait sur ses derrières des partis prêts à intercepter ses communications, le général Suchet pouvait supposer que Valence ouvrirait ses portes à la vue d'une armée victorieuse; dans le cas contraire, il s'assurait de l'état actuel de ses fortifications, des dispositions de ses habitants, des forces renfermées dans cette ville, en un mot de tous ses moyens de défense. Cette excursion, qui présentait de grandes difficultés, fut ainsi exécutée : le général Laval eut ordre de partir de Téruel le 19 février, pour s'emparer de Villel, où le général Villacampa avait réuni 3,000 hommes, qu'il croyait en sûreté, parce que cette ville était entourée de fossés profonds. Le général Laval rencontra, à Villastar, une avant-garde forte de 800 hommes, et la culbuta rapidement. L'ennemi vint alors se rallier dans la ville et dans une redoute fermée; mais, un mouvement opéré sur ses derrières par le général Laval ayant ébranlé le courage de cette troupe, un bataillon du 14e régiment entra de vive force dans Villel, au moment même où quatre compagnies de voltigeurs polonais, sous les ordres du colonel Kliski, débordaient les Espagnols par leur gauche. Ces attaques simultanées et bien exécutées mirent l'ennemi dans une déroute

1810. Espagne. Févr.-Mars.

1810 Espagne. complète. Il laissa 100 morts sur le champ de bataille, et perdit en outre 300 hommes, dont plusieurs officiers, qui, poursuivis par les vainqueurs, se noyèrent dans le Guadalaviar. Le général Chlopicki, le colonel Kliski et le capitaine Petit, qui commandait le bataillon du 14e régiment, se distinguèrent éminemment dans cette action.

Ce premier succès obtenu, le général Suchet porta, le 1er mars, son quartier général à Sarrion, pour diriger lui-même la suite d'une opération aussi importante. L'armée valencienne était établie en force au pont d'Alventosa, sur le Mijarès, la droite à Puenseca et la gauche à Manzanéra. Des retranchements pratiqués dans une partie de la ville, des hauteurs couronnées de redoutes, et qui se flanquaient mutuellement, enfin les rives escarpées du Mijarès offraient de grands obstacles aux attaquants. Le 2 mars, le général Suchet fit les dispositions suivantes : tandis que les généraux Harispe et Paris, l'un au centre et l'autre à la gauche, menaçaient l'ennemi par un feu soutenu sur Alventosa et Puenseca, le général Laval eut ordre de forcer, dès le point du jour, le passage vers Manzanéra, de traverser le Mijarès et de déborder la gauche des Espagnols. Ce mouvement fut exécuté, et l'ennemi contraint à une prompte retraite. Le colonel Burthe, détaché à la poursuite des fuyards avec son régiment, le 4e de hussards, enleva quatre pièces de canon, des munitions et des équipages. Le général Suchet continua sa marche avec célérité dans la direction qu'avait prise le général ennemi, emporta sans coup férir le défilé de Jérica, et arriva le même jour à Ségorbe, où une grande quantité d'armes et d'immenses magasins tombèrent en son pouvoir. Pendant que ces actions se passaient au centre, le général Habert franchissait avec six bataillons, malgré cinq pieds de neige, la chaîne de montagnes qui séparent l'Aragon du royaume de Valence, surprenait la ville de Morella, garnie de retranchements et défendue par 4,000 hommes de l'armée de Valence, leur faisait éprouver une perte considérable en tués et blessés, et leur enlevait quinze cents fusils. Le 14e régiment, formant l'extrême gauche de la petite armée française, descendait en même temps le Guadalaviar et rejetait les bandes de Villacampa dans la province de Cuenca. L'armée arriva le 3 à Murviédro

(l'ancienne Sagonte), où elle fut rejointe par la colonne du général Habert. 1810. Espagne.

Par suite de ces mouvements rapides et exécutés avec précision, le 3e corps, traversant les belles campagnes du royaume de Valence, arriva le 5 mars jusque sous les murs de cette capitale. Le général Habert s'empara de son principal faubourg et du port de Grao, qui touche aux embouchures du Guadalaviar; le général Suchet entra dans Beniferri, et rejeta dans la ville tous les postes établis sur la rive gauche de ce fleuve. Cette marche mit de plus en possession des vainqueurs neuf bouches à feu, six caissons, un drapeau et trois cents fusils. Elle avait coûté aux Espagnols 400 tués, beaucoup de blessés, et l'entière dispersion d'un corps de 15,000 hommes.

Un rassemblement considérable de paysans était formé pour défendre Castellon de la Plana, petite ville sur les bords de la mer et près de l'embouchure du Mijarès. Le général Suchet y envoya deux escadrons de cuirassiers et hussards, avec quelques compagnies d'élite d'infanterie, sous le commandement du général Boussard. Le pont de Castellon, encombré et barricadé, fut emporté après une vive résistance. Un cuirassier nommé Vinatier se fit remarquer dans cette action; ayant mis pied à terre, seul il dégagea le pont, sous une grêle de balles, et ouvrit le passage. Son intrépidité fut récompensée par la décoration de la Légion d'honneur.

Le général Suchet resta pendant cinq jours sous les murs de Valence, dans l'espoir que cette grande et opulente cité ouvrirait ses portes à une armée victorieuse, qui tout récemment, et pour ainsi dire sous les yeux des habitants, avait triomphé de tant d'obstacles; mais, résignée à tous les sacrifices et inébranlable dans sa résolution, Valence, que le général français ne pouvait investir ni attaquer, ne voulut s'abaisser à aucun acte de soumission. Dès lors le général Suchet prit la résolution de rentrer en Aragon; et le 10 mars, à l'entrée de la nuit, l'armée leva son camp, et, réunie en une seule colonne, elle reprit la route de Téruel et de Ségorbe. L'expédition brillante du général français, loin de décourager, fortifia encore le patriotisme des Valenciens. Dès ce moment leurs fortifications furent réparées, développées et mises dans un état de défense imposant.

1810. Espagne. les remparts furent couverts d'artillerie. Les villes de Péniscola, Oropésa et Sagonte, dont les antiques murailles étaient à moitié écroulées, devinrent en peu de temps des forteresses respectables et de nouveaux obstacles à surmonter dans une seconde invasion.

Sur ces entrefaites, le chef de bataillon Renouvier, commandant de Jaca, et le capitaine Rauquemaurel, commandant au fort de Venasque, donnaient une vigoureuse chasse, le premier à la bande d'un chef nommé Sarto; le second, aux partis des chefs Sarraza et don Diégo Alvarès, qui furent repoussés jusqu'en Catalogne. Trois autres commandants français, Passelat, Donarche et Zimer, obtinrent de pareils succès sur d'autres bandes de miquelets.

L'Angleterre seule fournissait à tous ces partis des armes et des munitions; elle avait bien pensé que, dans une semblable lutte, il fallait, pour soutenir le zèle des insurgés si souvent défaits, ne les laisser jamais au dépourvu. Maîtresse des rives de l'Océan et de la Méditerranée, et pour ainsi dire de presque toutes les places maritimes de la Péninsule, elle pouvait opérer et opérait en effet, à son gré et sur tous les points, des débarquements d'armes, de munitions, souvent même de vivres, sans que des pertes immenses et journalières aient jamais arrêté cette inconcevable prodigalité.

14 mai. *Siége et prise de Lérida.* — Cependant le général Suchet, de retour, le 17 mars, de son expédition sur Valence, avait disposé tous les préparatifs du siége de Lérida. Cette entreprise offrait de grandes difficultés et exigeait des forces imposantes. Les places de Tortose, de Méquinenza, de Tarragone, peu distantes de Lérida, devaient être contenues. De forts détachements, capables de résister aux nombreuses bandes qui cherchaient à s'emparer des convois, étaient nécessaires à leur escorte. La nature du terrain exigeait aussi de la part des assiégeants un grand développement. En effet, Lérida, situé sur la rive droite de la Sègre, au milieu d'une vaste plaine presque dépouillée d'arbres, est une ville étendue, et dont la population, accrue de celles des villages voisins, qui s'étaient réfugiées dans la place, s'élevait à près de 20,000 âmes. Elle n'est entourée que d'une simple muraille, mais la Sègre, fleuve assez large et ra-

PLAN
DU SIÈGE
DE LÉRIDA.

pide, rarement guéable, la défend presque entièrement du nord au sud dans toute sa longueur. Un beau pont en pierre établit la communication avec la rive gauche, où l'on avait construit une lunette formant tête de pont Deux forts, bâtis sur deux montagnes auxquelles la place est adossée, la dominent. Ces forts, celui du Château et celui du Garden, sont assez près l'un de l'autre pour se prêter un appui réciproque. C'est dans la protection de ces forts, et surtout du château situé au côté nord, au sommet d'une colline élevée, que consiste la principale force de Lérida. Un mur sans fossé ni chemin couvert enferme le reste de l'enceinte. La fortification qui entoure le château forme un carré irrégulier de cent vingt-cinq toises du côté extérieur, flanqué de bons bastions de six à sept toises d'escarpe. Le front de l'ouest est le seul qui ait des fossés; ceux du sud et de l'est, bâtis sur des escarpements très-roides, étaient presque inattaquables. Celui du nord était d'un accès difficile à cause du terrain formé presque entièrement de roc. Il ne restait que le front de l'ouest, d'une pente assez douce, dont on pouvait approcher par une attaque régulière; mais il fallait auparavant être maître du fort Garden, qui le protégeait de tous ses feux. Ce dernier fort est bâti sur la croupe d'un plateau qui domine l'extrémité ouest de la ville, à trois cents toises. Il était couvert par un grand ouvrage à cornes dont la droite bordait l'escarpement, et la gauche se rattachait à une redoute. Deux autres grandes redoutes, appelées del Pilar et de San-Fernando, avaient été élevées à l'extrémité opposée du plateau, à plus de sept cent cinquante toises de la ville, et à trois cent cinquante de l'ouvrage à cornes.

1810. Espagne.

La ville et ses forts, abondamment pourvus de munitions de guerre et de bouche, d'une salpêtrière et d'un moulin à poudre, étaient dans le meilleur état de défense possible. Cent cinq bouches à feu de tout calibre garnissaient les remparts; 10,000 hommes de troupes de ligne y étaient renfermés sous le commandement du maréchal de camp don Jaime Garcia Conde, le même qui, au mois de septembre précédent, avait introduit un convoi dans Gironne. Le maréchal de camp don José Gonzalès était gouverneur de la place et du château; enfin les habitants se rappelaient avec orgueil que leurs ancêtres avaient résisté, en

1810. Espagne.

1647, aux armes du grand Condé [1]. Cependant ils durent aussi se souvenir que le duc d'Orléans s'empara de cette place, en 1707, à la vue de l'armée de l'archiduc Charles, commandée par lord Galloway.

Le général Suchet osa entreprendre un siége aussi difficile avec un corps d'armée qui ne s'élevait pas à 20,000 hommes. Il comptait, à la vérité, que l'armée de Catalogne, conformément aux ordres du gouvernement français, resterait, pendant toute la durée du siége, dans les positions qu'elle devait occuper pour appuyer les assiégeants et pour contenir les troupes du général O'Donnell, placées dans le camp retranché sous Tarragone. Mais on verra, dans le paragraphe suivant, que le défaut absolu de vivres contraignit le maréchal Augereau d'évacuer la ville de Reus, et de livrer, en quelque sorte, dans une conjoncture aussi délicate, le général Suchet à toutes les chances d'un pareil abandon.

L'investissement de Lérida fut formé au commencement d'avril. Le général Musnier entra sans rencontrer d'obstacles à Flix et à Mora, sur les bords de l'Èbre. Cette position était nécessaire pour s'opposer aux tentatives de la garnison de Tortose et pour communiquer, par les défilés de Falset, avec l'armée de Catalogne, alors campée autour de Reus. Le général Habert, chassant devant lui toutes les bandes qui infestaient encore les vallées de la Cinca et de la Sègre, s'empara de Balaguer, ville assez considérable, au nord de Lérida, et que sa position rend susceptible d'une bonne défense. L'ennemi, frappé de terreur à l'approche de ces mêmes colonnes qui l'avaient si souvent battu et dispersé, abandonna Balaguer pendant la nuit, ainsi que tous les retranchements qu'il avait construits sur les hauteurs environnantes.

[1] Le vainqueur de Rocroi, devenu aussi redoutable au ministre qu'à ses ennemis, avait été envoyé de Flandre en Catalogne pour faire le siége de Lérida. S'il échoua dans cette entreprise, c'est principalement parce qu'on lui avait donné de mauvaises troupes mal payées. Quelques contemporains rapportent qu'il ouvrit la tranchée avec des violons; mais l'auteur du *Siècle de Louis XIV* le justifie de cette fanfaronnade, en disant que c'était alors l'usage en Espagne. (Voyez Voltaire, *Siècle de Louis XIV*, chap. III.)

L'investissement de Lérida était à peine fini lorsque le général Suchet apprit que Campoverdé s'était approché de Cervéra, par Manresa, avec une division, et que des rassemblements de paysans armés se montraient sur la haute Sègre. Voulant reconnaître le pays et chercher des nouvelles du corps du maréchal Augereau, le général en chef fit marcher, le 19 avril, le général Musnier à Balaguer, où il se porta en même temps. Après avoir ordonné quelques travaux dans cette place pour la défense du pont et du château, il s'avança le 21 jusqu'à Tarréga, où il apprit qu'O'Donnell était parti de Tarragone à la tête de deux divisions et qu'il s'était porté sur Monblanch. Profitant de cet avis, le général Suchet se hâta, par une marche rapide, de ramener sa colonne devant Lérida, et le 22 il plaça le général Musnier dans sa première position à Alcoletge, avec la cavalerie du général Boussard en réserve. En effet le général don Enrique O'Donnell, qui avait succédé au général Blake dans le commandement de l'armée de Catalogne, n'étant plus contenu par l'armée du maréchal Augereau, avait osé concevoir le projet hardi de faire lever le siége avec les débris d'une armée mal remise d'une déroute complète qu'elle venait d'essuyer [1] dans les plaines de Vich. Le général espagnol ne se dissimulait point sans doute et les mauvaises dispositions de ses troupes, et toutes les difficultés à surmonter pour venir à bout de son entreprise; mais il espérait, d'un côté, que la nombreuse garnison de Lérida favoriserait son dessein par une vigoureuse sortie et occuperait ainsi la majeure partie des forces du général Suchet; de l'autre, il se flattait qu'il pourrait surprendre les troupes françaises par une marche rapide, et réussir à écraser les postes disséminés sur la rive gauche de la Sègre. Il ne prévit pas que le terrain par où il dirigeait sa marche, ne lui présentant aucun point d'appui, donnait contre lui, à des troupes braves et parfaitement exercées, quoique en petit nombre, des avantages qui leur assuraient un succès infaillible. Aussi le général Suchet, certain d'obtenir, à peu de frais, des résultats décisifs, laissa-t-il les Espagnols pénétrer, à travers une plaine immense, jusque sous le canon de la place.

[1] Voir le paragraphe suivant, qui traite des opérations de l'armée de Catalogne.

1810. Espagne.

O'Donnell, parti du camp de Tarragone, le 22 avril, avec un corps d'environ 8,000 hommes d'infanterie et 600 chevaux, avait franchi rapidement les défilés de Monblanch, et le lendemain, vers deux heures du soir, il déboucha dans la plaine de Mergalef, ses bataillons formés en colonne d'attaque, et la cavalerie couvrant leurs flancs. Trompé par un avis du gouverneur de Lérida qui lui annonçait qu'une partie de l'infanterie française et presque toute la cavalerie s'étaient éloignées de la place, avis qui n'était plus vrai au moment où il le recevait, O'Donnell s'avançait dans une entière sécurité. Déjà son avant-garde n'était plus qu'à une faible distance des retranchements à la tête du pont sur la Sègre, lorsque le général Harispe, commandant les avant-postes, la fit charger par le 4ᵉ de hussards. Cette charge fut ordonnée si à propos et exécutée avec un tel élan par le colonel Burthe que la moitié de cette avant-garde fut forcée de mettre bas les armes.

La garnison de Lérida, voyant les troupes d'O'Donnell si rapprochées de ses remparts, crut l'instant décisif pour effectuer une sortie et se porter à leur rencontre. Le canon tirait, toutes les cloches de la ville étaient en mouvement; les drapeaux étaient déployés; la plus vive impatience se manifestait, l'enthousiasme était à son comble; et déjà un bataillon d'élite débouchait par la tête de pont, lorsque le colonel Robert, chargé de contenir les assiégés à la tête du 117ᵉ de ligne, les força, par un feu très-vif et très-meurtrier, à rentrer dans la place, pour y être bientôt témoins inactifs de l'entière déroute de l'armée qui venait les secourir.

Cependant, après la déconfiture de son avant-garde, O'Donnell s'était arrêté et avait promptement rangé son armée en bataille, dans un ordre imposant. Le général Musnier, sortant d'Alcoletge, se mettait en marche pour l'attaquer avec sa division d'infanterie; mais le général Boussard, manœuvrant sur un terrain favorable, dans une plaine qui ne présentait pas le plus léger obstacle, ne donna ni à l'infanterie ni à l'artillerie le temps de se mettre en ligne : il déborde les Espagnols, et lance sur leurs escadrons et sur leurs bataillons le 13ᵉ régiment de cuirassiers. En un instant l'ennemi est culbuté, enfoncé, dispersé; la plaine est jonchée de cadavres; et l'infanterie française, ce qui

est sans exemple, n'a pas le temps de tirer un coup de fusil. 1810. Espagne.

Cette victoire, remportée par l'une des plus brillantes charges de cavalerie, mit au pouvoir des vainqueurs le brigadier général Dupuig, huit colonels, 271 officiers, 5,337 soldats, 1,000 chevaux, trois bouches à feu, deux caissons, trois étendards, un drapeau et cinq cent mille cartouches. La célérité et la vigueur de la charge du général Boussard avaient été telles que la perte totale des cuirassiers ne s'élevait pas à plus de 23 morts, 82 blessés et 60 chevaux tués [1].

Les généraux Harispe, Boussard; les colonels Robert, Burthe Daigremont (ce dernier commandant le 13ᵉ de cuirassiers); les chefs d'escadron Devallant, Saint-Georges et Rubichon; les capitaines Scarempi, Lafarge et Destombes; le maréchal-des-logis Montons et le cuirassier Tartarin, qui avait enlevé un drapeau au milieu d'un bataillon ennemi, reçurent en cette occasion les témoignages les plus honorables, comme les mieux mérités, de la satisfaction du général Suchet.

L'entière défaite des troupes du général O'Donnell produisit un grand découragement dans la garnison, qui, du haut des remparts de Lérida, avait été spectatrice du combat; elle se trouvait abandonnée à ses propres forces, et l'on sait combien l'espoir d'une prochaine délivrance est un stimulant nécessaire pour déterminer une troupe renfermée dans une place à s'y défendre jusqu'à la dernière extrémité. La contenance des assiégés, presque certains de ne plus être secourus, semblait déjà présager leur sort; la même cause élevait, au contraire, au plus haut degré, l'énergie des assiégeants. Le général Suchet était trop habile pour ne pas mettre à profit ces dispositions morales, qui décident presque tous les succès. Dans la nuit qui suivit le combat de Mergalef, il fit attaquer les redoutes du fort de Garden. A minuit un bataillon du 114ᵉ de ligne surprit, presque sans combat, celle del Pilar. Un bataillon du 121ᵉ fut

[1] Le jeune d'Houdetot, qui sortait des pages de l'empereur, et qui, à peine âgé de dix-huit ans, avait déjà obtenu la décoration des braves, fut blessé de deux coups de baïonnette, dont il mourut le lendemain. L'armée donna des larmes à cet officier de la plus belle espérance. Il était le petit-fils de cette femme aimable dont l'auteur d'*Émile* et de *la Nouvelle Héloïse* a immortalisé le nom dans sa correspondance.

1810 Espagne. moins heureux à la redoute de San-Fernando, défendue par 50 hommes déterminés à ne pas céder. Forcé de se retirer, ce bataillon occasionna aussi la retraite de celui qui occupait la redoute del Pilar, qui ne pouvait pas tenir contre le feu dominant de San-Fernando. Le lendemain le général Suchet écrivit à Garcia Conde pour lui représenter l'inutilité de sa défense; le général espagnol lui répondit le même jour que la place n'avait jamais compté sur le secours d'aucune armée, voulant prouver par cette réponse concise et énergique que l'échec éprouvé par O'Donnell devant Lérida n'avait eu aucune influence sur sa détermination de se défendre jusqu'à la dernière extrémité. Heureusement pour les assiégeants, les faits ne répondirent pas à ces fières paroles, comme à Saragosse et à Gironne.

Le général Suchet vit donc qu'il fallait d'autres moyens pour achever son entreprise, et ne songea plus qu'à les déployer promptement et avec vigueur.

Dans la nuit du 29 avril, la tranchée fut ouverte au poste dit de la Croix, qui s'approche de la place à environ quatre cents toises sur le front qui regarde le nord; le développement et les communications de cette tranchée furent portés, dans cette nuit même, jusqu'à cent quarante toises de la ville. Mais bientôt des orages inondèrent les travaux, qu'un terrain glaiseux rendit impraticables; les épaulements furent renversés. L'activité et la patience des ingénieurs et des artilleurs réparèrent toutes ces dégradations.

Dès le 7 mai, au point du jour, deux batteries de brèche commencèrent à tirer contre la place, tandis que trois autres batteries lançaient des bombes et des obus sur le château.

Le lendemain on ouvrit une seconde parallèle, à soixante toises, et des boyaux furent conduits jusqu'au pied des murs; on les garnit de tirailleurs qui, faisant feu sur les embrasures, devaient éteindre celui de l'artillerie ennemie.

Le 12, l'artillerie, ayant démasqué de nouvelles batteries, commença, à neuf heures du matin, une attaque décisive. Une brèche fut ouverte au bastion de l'Ascension, et un magasin d'obus sauta dans le château. Cette explosion fit en deux endroits une brèche assez praticable pour que quelques déserteurs suisses pussent y descendre.

Sur ces entrefaites, le général Suchet se porta à la droite de la ligne pour diriger lui-même une attaque combinée sur les deux redoutes de l'extrémité du plateau du fort Garden et sur l'ouvrage à cornes qui couvrait le milieu de ce plateau. Cette expédition hardie avait pour but de couper la communication entre les deux forts, de déjouer tous les calculs des assiégés, d'achever leur découragement, et de brusquer la reddition de la place. Nous avons déjà dit que ces ouvrages intermédiaires étaient dans l'état de défense le plus respectable, mais qu'ils forçaient les assiégés à un immense développement. Le général Vergès, avec un bataillon du 114ᵉ, quatre compagnies d'élite du 121ᵉ et 100 travailleurs, planta des échelles, enfonça les barrières et enleva les deux redoutes. Tous les Espagnols qui n'eurent pas le temps de se jeter en bas du fossé furent tués à coups de baïonnette. Le capitaine du génie Montauban fut blessé mortellement sur l'échelle. L'assaut de ces deux redoutes coûta à l'ennemi 300 hommes ; la perte des Français fut de 25 morts et de 80 blessés. Dans le même temps, le général Buget, à la tête de quatre compagnies d'élite du 114ᵉ, deux du 121ᵉ, deux du 3ᵉ régiment de la Vistule, et 400 travailleurs armés de pelles et de pioches, escaladait l'ouvrage du centre et pénétrait dans son enceinte. Les travailleurs, guidés par le chef de bataillon du génie Plagniol, quittant leurs outils, poursuivirent les Espagnols jusqu'aux palissades du Garden, sous un feu des plus vifs. On profita de l'obscurité de la nuit pour se couvrir dans les ouvrages enlevés, et l'établissement fut achevé avant le jour. 1810 Espagne.

Ce succès devait avoir une grande influence sur le projet principal que le général Suchet allait exécuter. Maître de ces ouvrages avancés, construits avec tant de peine et si brusquement perdus, il donnait, d'une part, à la garnison des inquiétudes sérieuses sur un point essentiel de la défense ; de l'autre, il ôtait à une nombreuse population, presque doublée par les paysans qui s'étaient réfugiés dans la ville, une vaste et facile retraite. Le général espagnol avait reconnu l'urgente nécessité de rentrer dans les ouvrages enlevés, et déjà il se disposait à une vigoureuse sortie pour les reprendre ; mais la promptitude des événements ne lui donna pas le temps de l'exécuter.

1810. Espagne.

La brèche principale faite au bastion aigu du front de la Madeleine était large et accessible ; celle de la contregarde et du bastion l'était aussi, mais seulement avec des échelles. Le 13 avril, le feu des batteries assiégeantes cessa tout à coup sur tous les points, et le général Suchet fit donner, à sept heures du soir, le signal de l'assaut par quatre bombes lancées à la fois. Aussitôt douze compagnies d'élite des 5e d'infanterie légère, 115e, 116e et 117e de ligne, et du 1er de la Vistule, conduites par le général Habert, le colonel Rouelle et le major Barbaroux, soutenus de 450 travailleurs munis d'échelles et de gabions, franchissent le parapet de la tranchée et un ruisseau qui se trouvait en avant, et s'élancent sur les deux brèches. Ni le feu terrible de toutes les batteries de l'ennemi, alors convergentes sur un seul point, ni une vive fusillade qui s'engage des maisons, dans la rue, sur le quai, ne peuvent arrêter l'audace des assaillants. Ils surmontent tous les obstacles au pas de charge, et forcent, sous un feu meurtrier, la porte de la Madeleine. Déjà les batteries de la grande rue sont enlevées ; mais les sapeurs, conduits par le capitaine du génie Valentin, trouvent le passage sur le quai fermé par un retranchement. Un sergent nommé Baptiste monte sur la barrière et l'ouvre ; les soldats se précipitent alors sur l'ennemi et le rejettent près du pont, défendu par six pièces de canon. Des décharges à mitraille ne peuvent réprimer l'élan du 116e régiment, déjà maître du quai dans toute sa longueur. De la rive gauche de la Sègre le général Harispe presse en même temps avec vigueur la tête du pont. Le 117e, qui marche sous les ordres de son digne chef, le colonel Robert, emporte tous les retranchements élevés sur cette rive. Les Espagnols, ainsi placés entre les feux de deux colonnes qui ont opéré leur jonction, abandonnent tout à coup leur artillerie et leurs retranchements. Tout ce qui ne se dérobe pas par une prompte fuite à la fureur des assaillants est massacré sur la place.

La terreur se répand dans la ville. Tous les habitants, hommes, femmes, vieillards, enfants, menacés de toutes les horreurs inséparables d'un assaut, courent de toutes parts pour chercher un asile dans le château. Ils encombrent les fossés, les cours, les bâtiments, et mettent ainsi le gouverneur Gonzalès dans la

pressante alternative de les renvoyer impitoyablement ou bien de les sauver en capitulant; l'humanité autant que la situation éminemment critique où il se trouve forcent le général ennemi à prendre ce dernier parti. Le 14, dans la matinée, il fait arborer un drapeau blanc sur le principal bastion du grand fort et obtient de défiler avec les honneurs de la guerre. La prise de Lérida mettait au pouvoir des Français cent trente-trois bouches à feu, un million cinq cent mille cartouches, cent cinquante milliers de poudre, dix drapeaux et 8,000 prisonniers, qui furent conduits en France. 82 officiers de l'armée de Catalogne, détenus dans le fort, et notamment le colonel Guéry et le chef de bataillon Wauthier, faits prisonniers au funeste combat de Mollet [1], recouvrèrent leur liberté. La garnison avait perdu 1,200 hommes pendant le siége; la perte des assiégeants ne s'élevait pas au delà de 400 morts et de 800 blessés. Les troupes françaises avaient creusé, en moins de quinze jours, malgré des orages affreux et sur un terrain extrêmement difficile, trois mille deux cents toises de tranchées. L'artillerie, commandée par le général Vallée, avait vaincu tous les obstacles avec une courageuse persévérance, et le colonel du génie Haxo, chargé de la direction des travaux du siége, avait montré autant de zèle que de talent. Enfin ce brillant fait d'armes, qui donnait un nouvel éclat à la réputation du 3e corps de l'armée d'Espagne, révélait à la France que le général en chef, Suchet, était désormais appelé à prendre un rang distingué parmi les capitaines les plus illustres de cette époque.

1810. Espagne.

Siége et prise de Méquinenza, etc. — On n'avait pu occuper les forts de Lérida que dans la soirée du 14 mai, et, le 20 du même mois, cinq bataillons de la division Musnier arrivaient déjà devant le fort de Méquinenza, pour le cerner entre l'Èbre et la Sègre. Ceci peut donner une idée de l'activité que le général Suchet mettait à poursuivre le cours de ses opérations. Il était d'ailleurs essentiel pour lui de s'emparer promptement de la ville et du fort, attendu que ce point fournissait aux Espagnols les moyens d'intercepter la navigation de l'Èbre, et, par conséquent, de rendre impossible ou du moins très-difficile le siége 8 juin.

[1] Voyez plus bas, page 440.

1810. Espagne. de Tortose. C'était en outre un appui nécessaire aux bandes armées qui rôdaient continuellement sur les bords de la Cinca, de la Sègre et de l'Èbre. Ces considérations étaient assez pressantes pour déterminer le général Suchet à ne pas perdre de temps. Toutefois, cette nouvelle entreprise offrait encore de grandes difficultés.

La ville de Méquinenza est située au confluent de la Sègre et de l'Èbre, et au milieu d'un terrain désert, vaste et montueux; elle est adossée à un rocher de six cents pieds de haut à peu près, et tellement escarpé qu'il laisse à peine un chemin suffisant aux piétons pour aller de Méquinenza à Fraga et à Pénalba; elle est défendue par une vieille muraille qui descend des contre-forts jusqu'aux deux rivières, et qui n'est interrompue que dans les parties du rocher qui sont à pic. Entourée de toutes parts par les eaux de l'Èbre et de la Sègre, et par le rocher dont nous venons de parler, la ville avait été retranchée, barricadée et armée de quelques batteries basses; mais son principal appui était dans le fort qui la domine. Ce fort est construit sur un rocher qui n'est accessible que sur un plateau prolongé vers l'ouest dans une largeur d'environ treize cents toises. C'est le seul côté susceptible d'une attaque régulière, et ce côté est protégé par un ouvrage à cornes, revêtu en maçonnerie, avec un fossé taillé dans le roc vif et un chemin couvert palissadé.

Ces obstacles n'étaient pas les seuls; aucune route praticable pour les voitures n'existait alors depuis Fraga jusqu'à Méquinenza; aussi les officiers précédemment envoyés contre cette place l'avaient-ils présentée comme inattaquable; mais le général Suchet, convaincu qu'une volonté forte est la clef des choses difficiles, ordonna au colonel Haxo d'ouvrir à travers les rochers un chemin pour l'artillerie, et cette tâche pénible fut remplie avec une célérité incroyable. Les officiers du génie furent obligés en plusieurs endroits de faire usage de la mine. Un des embranchements de cette route fut dirigé sur le plateau, et l'autre fut conduit du sommet du Monténégro jusque sur les bords de l'Èbre, en creusant dans le flanc de la montagne un espace de deux mille quatre cents toises. Dès lors on put facilement amener du canon contre la ville et le fort, et ces travaux immenses furent achevés du 21 mai au 1er juin.

L'investissement complet du fort et de la ville fut immédiatement formé ; les postes ennemis furent rejetés dans la place, et ceux des Français s'établirent, à la faveur d'un couvent, à trois cents toises de l'ouvrage à cornes. Le 2 juin, l'ennemi fit plusieurs sorties qui furent repoussées avec perte. 1810. Espagne.

La tranchée fut ouverte dans la nuit du 2 au 3, à cent toises de l'ouvrage à cornes, par 700 travailleurs. L'ennemi, averti par le bruit des pioches sur un terrain rocailleux, fit un feu très-vif de mousqueterie qui tua ou blessa une soixantaine d'hommes ; au jour, quelques parties de la parallèle et des communications où l'on avait trouvé le roc vif ne furent pas entièrement à couvert. On fut obligé d'attacher le mineur pour creuser à l'aide du pétard.

Dans la nuit suivante, la parallèle fut approfondie, étendue et perfectionnée ; l'artillerie commença la construction de ses batteries et travailla avec peine sur un terrain extrêmement dur.

Le général Suchet avait sagement prévu que, dès l'instant où la brèche du fort serait accessible, l'ennemi tenterait de s'échapper par les barques. En conséquence, pour l'isoler entièrement des deux rivières et pour le resserrer davantage, il avait donné des ordres à l'effet d'attaquer la ville en même temps que le fort. Dans la nuit du 4 au 5, le 2e bataillon du 1er régiment de la Vistule, malgré d'énormes blocs de pierre lancés du château, enleva une tour carrée, armée de deux pièces de 12, en escaladant les murs et les retranchements. On s'empara de la ville, de huit pièces de canon, de quatre cents fusils, de quinze barils de poudre et de quatre grandes barques. Le chef de bataillon polonais Chlusowitz et le capitaine de sapeurs Foucaud conduisirent cette attaque avec autant de bonheur que de bravoure.

La ville prise, le général en chef pressa le siége du fort ; dans la nuit du 5 au 6, de nouveaux boyaux furent poussés à cinquante toises du glacis.

Enfin, dans la nuit du 7 au 8, l'artillerie, commandée par le chef de bataillon Raffron, finit d'armer trois batteries, et le feu de seize pièces commença à jouer au point du jour. L'ennemi riposta avec vigueur et parvint à démonter trois pièces ;

1810. Espagne. mais le feu des assiégeants continua vivement, rasa en peu d'instants tous les merlons en maçonnerie; une grande partie du parapet s'écroula. Les bombes firent d'énormes dégâts dans un fort aussi étroit. Les tirailleurs secondèrent très-bien, derrière des créneaux en sacs à terre, le feu de l'artillerie. Le 8, à dix heures du matin, l'ennemi, hors d'état d'opposer une plus longue résistance, battit la chamade et arbora le drapeau blanc. La garnison obtint, pour toute capitulation, l'honneur de défiler devant la division du général Musnier, et déposa ses armes sur le glacis, pour être conduite en France. On remarqua parmi les troupes de cette garnison, forte de 1,500 hommes à peu près, un régiment levé par un Anglais nommé *Doyle,* prenant le titre de commissaire général en Aragon. Ce corps, armé et vêtu à l'anglaise, était formé d'anciens contrebandiers ou de miquelets navarrais, aragonais et catalans, ayant quelques aventuriers anglais pour officiers.

Les Français trouvèrent dans le fort de Méquinenza quarante-cinq bouches à feu, quatre cent mille cartouches de fabrication anglaise, trente milliers de poudre, une grande quantité de fer coulé, et des vivres pour 2,000 hommes pendant trois mois.

Nous rapporterons dans un autre chapitre la suite des brillantes opérations du général Suchet, que le gouvernement français chargea à cette époque du soin de réduire Tortose, place située à l'extrémité méridionale de la Catalogne, et l'un des plus importants boulevards de cette province.

Janv.-Juin. *Opérations en Catalogne; combat de Mollet; combat de Vich; combat de Villafranca; prise du fort d'Hostalrich, etc. Le maréchal Macdonald remplace le maréchal Augereau dans le commandement du 7ᵉ corps.* — Le brigadier don Enrique O'Donnell venait de succéder au général Blake dans le commandement de l'armée espagnole en Catalogne. Sa sortie de Gironne à travers l'armée française, qui assiégeait cette place, avait ajouté à la réputation d'audace et d'activité que cet officier général s'était déjà acquise dans les campagnes précédentes; et la junte centrale, appelant Blake auprès d'elle en Andalousie, crut ne pas pouvoir confier en des mains plus sûres que celles d'O'Donnell la direction des opérations militaires dans cette

partie de la Péninsule, où la cause de l'indépendance avait éprouvé moins de revers que partout ailleurs. 1810. Espagne.

Nous avons laissé le général Souham cantonné avec sa division aux environs d'Olot, dans les derniers jours de décembre 1809. Il n'y séjourna pas longtemps, et, renforcé d'une brigade de la division italienne du général Pino, il eut ordre de se porter sur Vich. Les bandes qui venaient d'être dispersées sur tous les points étaient déjà revenues sur leurs pas avec une incroyable célérité, dans le dessein d'arrêter la division française dans les défilés qui séparent Olot de Vich. Le 42e régiment de ligne les débusqua de la crête des montagnes avec son élan accoutumé. Dans cette occurrence, aucun habitant de Vich n'avait quitté sa demeure, et les Français se félicitèrent de cette marque de confiance qu'ils avaient méritée par leur discipline. A l'approche de la division Souham, la ville fut évacuée par les troupes espagnoles qui y étaient stationnées depuis quelque temps; elles se retirèrent sur le col de Sespina. Le colonel Delort, commandant l'avant-garde française, atteignit au delà de Tonalla queue de la colonne ennemie, enleva les bagages et l'ambulance, et fit une cinquantaine de prisonniers. Le 1er régiment et un bataillon du 3e léger, encouragés par ce succès, gravirent au pas de charge les hauteurs de Sespina. En avançant ils trouvèrent les troupes espagnoles rangées en bataille sur les montagnes, en avant de Moya, dans l'ordre le plus imposant et dans des positions formidables. Le nouveau général en chef O'Donnell était à leur tête; s'apercevant qu'il n'avait affaire qu'à quelques bataillons, il laissa une partie de ses forces en réserve et fondit avec le reste sur les Français. Ceux-ci, déconcertés d'abord par une attaque aussi brusque, se battirent toutefois avec résolution; mais, accablés par le nombre, ils furent contraints de céder le plateau et de descendre précipitamment du col de Sespina. O'Donnell, pour exciter l'ardeur de ses soldats, combattait à leur tête comme un simple grenadier, et fit lui-même prisonniers 3 officiers du 3e régiment d'infanterie légère, qu'il traita avec toutes sortes d'égards et de bienveillance. Le général Souham réunit le soir toute sa division à Centellas, et marcha le lendemain au point du jour pour attaquer l'ennemi. Il avait fait d'excellentes dispositions pour s'assurer de la victoire; mais

1810. Espagne. O'Donnell ne jugea pas à propos de recevoir le combat. Souham le suivit jusqu'à Moya et revint ensuite à Vich.

Le général espagnol, aussi actif qu'entreprenant, épiait toutes les occasions de prendre ses adversaires en défaut; un détachement de la garnison de Barcelone ne tarda pas à lui en fournir une signalée. Ce détachement, aux ordres du colonel Guéry, fort de trois bataillons et de 250 cuirassiers [1], avait eu l'ordre de venir au-devant de l'armée du maréchal Augereau, alors en marche pour se rapprocher de Barcelone. Son départ de cette place aurait dû être combiné de manière à ce qu'il opérât sa jonction avec l'armée le jour même, ou au plus tard le lendemain de sa sortie; il devait surtout se garder avec une extrême vigilance; mais il paraît que le colonel Guéry ne prit aucune précaution, et l'ennemi ne profita que trop de la dissémination des troupes, de la sécurité et de la négligence de leur chef. Les Espagnols cernèrent pendant la nuit le bataillon du 112ᵉ posté dans Santa-Perpétua, et fondirent sur lui au point du jour avec une grande vigueur. Ce bataillon, conduit par le commandant Wauthier, fit une belle défense; mais, écrasé par des forces bien supérieures, il fut pris ou détruit en totalité. Le marquis de Campoverde, qu'O'Donnell avait chargé de cette expédition, courut avec une extrême célérité sur Mollet, distant de Santa-Perpétua d'une forte lieue, enleva rapidement, avec des soldats enthousiasmés par un premier succès, les deux pièces de campagne qui défendaient l'approche de ce village, enfonça et mit en déroute l'infanterie et les cuirassiers. Le chef de bataillon Mioque [2], officier d'une grande distinction, en rallia les débris, les reforma avec une présence d'esprit admirable, repassa la rivière de Bezos sous une grêle de balles, et réussit, malgré la poursuite d'un ennemi acharné, à rentrer dans Barcelone. Le colonel Guéry, qui avait eu son cheval tué sous lui, tomba au pouvoir de l'ennemi, malheureux de survivre à un désastre qu'on pouvait at-

[1] Ils appartenaient a un régiment provisoire qui faisait partie du corps d'armée avec lequel le général Duhesme était entré en Catalogne en 1808.

[2] Ce brave officier, destiné à un avancement rapide et mérité, fut tué au siége de Tarragone l'année suivante; il emporta au tombeau l'estime de toute l'armée.

tribuer à un défaut de vigilance et à de mauvaises dispositions. 1810. Espagne.
Il ne restait plus au marquis de Campoverde, pour compléter sa victoire, que d'attaquer un dernier bataillon posté à Granollers; mais cette troupe, qui, heureusement, était pourvue de vivres, s'était retranchée dans un couvent très-avantageusement situé hors de la ville. Le commandant répondit par des coups de fusil à la proposition qu'on lui fit de se rendre Les troupes qui tinrent ce bataillon bloqué pendant trois jours se retirèrent à l'approche de l'armée française.

Le spectacle qui attendait celle-ci à son passage à Mollet jeta les soldats et les officiers dans la plus profonde consternation. Les environs de ce village, les rues, les maisons étaient encombrés de cadavres; tout attestait que des hommes désarmés avaient inutilement imploré la générosité des vainqueurs. Le soldat espagnol est sobre, patient à supporter les fatigues et les privations, susceptible d'un grand élan lorsqu'il est conduit par des chefs qui ont mérité sa confiance; il possède presque toutes les qualités qui constituent le guerrier; mais, orgueilleux et fanfaron à l'excès, même dans les revers les plus humiliants, rarement généreux, et dans la victoire presque toujours cruel jusqu'à la férocité. Le petit nombre de Français échappés à cette boucherie fut promené en grande pompe dans une partie de la Catalogne, précédé des deux canons pris à Mollet. Ces canons étaient couverts d'inscriptions et décorés de guirlandes de lauriers et de fleurs. Une populace en délire, accueillant les vainqueurs par toutes les démonstrations possibles d'allégresse et de reconnaissance, accablait d'outrages les malheureux prisonniers. Cette espèce de fête triomphale avait pour but d'exalter de nouveau les esprits et d'effacer entièrement l'impression produite par la prise de Gironne.

Cependant le maréchal Augereau, précédé par de glorieux souvenirs, revêtu de toutes ses décorations, parmi lesquelles on distinguait le grand-cordon de l'ordre royal espagnol de Charles III, entra en grand appareil militaire dans Barcelone avec le titre de gouverneur de la Catalogne, et vint prendre son quartier dans ce magnifique palais de gouvernement, où, trente ans auparavant, il avait monté la garde comme simple garde wallone; offrant ainsi dans sa personne un nouvel exemple

1810. Espagne. des jeux bizarres et des extrêmes vicissitudes de la fortune [1]. On dénonça au maréchal des abus criants et des vexations odieuses; il en fut révolté, et il renvoya en France le général Duhesme, à qui il reprocha de ne les avoir pas réprimés. Cet acte de sévérité, en faisant concevoir une opinion favorable du caractère du chef de l'armée de Catalogne, apaisa tout d'un coup bien des haines et des ressentiments. Dans un homme revêtu de hautes dignités et dépositaire d'un grand pouvoir, l'équité est le moyen, peut-être unique, de se concilier les esprits et de faire respecter l'autorité.

L'armée française ne pouvait pas rester longtemps stationnée autour de Barcelone, dont elle consommait les ressources d'autant plus précieuses que, le pays étant entièrement ravagé, il fallait désormais les tirer à grands frais des magasins de France, et que la réunion de toutes les forces était nécessaire pour escorter les convois. Le maréchal retourna donc bientôt à Gironne, laissant la division italienne sur les hauteurs de Masanet pour bloquer le fort d'Hostalrich, qui ne pouvait être pris que par famine; la division Souham fut renvoyée à Vich. Cette division, munie seulement de trois pièces de campagne, exécuta son mouvement par les défilés de la Garriga presque sans être inquiétée. Le colonel Delort avait fait occuper pendant la nuit les crêtes des montagnes par des bataillons de son avant-garde, qui, bien disposés et se prêtant un appui mutuel, ne permirent pas aux miquelets d'approcher du défilé.

La position du général Souham à Vich ne tarda pas à lui causer de vives inquiétudes. Nous avons déjà dit que cette ville est située dans un vallon peu étendu et entouré de toutes parts par des montagnes presque inaccessibles. Le défilé de la Garriga est le seul qui soit praticable pour les voitures, et encore présente-t-il à l'artillerie de grandes difficultés; ailleurs, tous les transports ne peuvent avoir lieu que par mulets. Déjà les miquelets, qui occupaient toutes les montagnes environnantes, tenaient, pour

[1] L'installation d'Augereau dans le palais du gouvernement à Barcelone n'était pas, au reste, une chose plus extraordinaire que l'occupation du trône des Espagnes par Joseph Bonaparte. Le maréchal avait conquis ses titres sur le champ de bataille; le roi Joseph ne devait les siens qu'à l'ambitieuse générosité de son illustre frère.

ainsi dire, les Français en état de blocus dans leurs cantonnements. Le général O'Donnell, introduisant dans ses troupes la méthode de Napoléon, prenait une marche tout opposée à celle de ses prédécesseurs; récompensait lui-même sur le champ de bataille les actions d'éclat, soit par des grades, soit par des louanges, qui, données à propos, électrisent toujours le soldat; ne comptait pour rien dans l'avancement ni la naissance, ni les titres, ni les recommandations, mais seulement les talents, la valeur et les services personnels, et jouissait dès lors au plus haut degré de la confiance des Espagnols par ses deux expéditions de Gironne et de Mollet. O'Donnell avait réuni à Moya toutes les forces dont il pouvait disposer.

1810. Espagne.

Le général Souham informait journellement le maréchal Augereau de sa position critique, et lui demandait avec instance des renforts; mais on faisait peu de cas de ses avis pressants.

Dès les premiers jours de février, l'ennemi avait été repoussé deux fois du village de Malla, occupé par un bataillon du 93e. Celui-ci, par sa bonne contenance, avait donné le temps de le secourir. Dans cette occasion, un détachement du 24e de dragons chargea avec vigueur deux escadrons ennemis, qui furent mis en déroute avec perte d'une trentaine d'hommes et de chevaux; le capitaine de dragons Valentin fut tué. Vers le même temps, le colonel Delort, avec un bataillon du 3e léger, battit un corps nombreux de miquelets qui était venu attaquer le village de Garp. Ces actions furent le prélude d'un combat remarquable, où la division Souham, à peine forte de trois mille cinq cents baïonnettes, eut la gloire de vaincre une armée de 15,000 hommes.

Le 20 février, à sept heures du matin, l'armée que le général O'Donnell avait réunie à Moya déboucha dans la plaine de Vich sur trois colonnes. La première, composée en partie de cavalerie, avait marché par Tona, et elle se déploya en avant de ce village; la deuxième, descendue par le col de Sespina, se forma en ordre de bataille à la gauche de la première; la troisième, qui avait pénétré par Salforas, occupa les montagnes qui dominent la plaine de Vich à l'ouest.

Lorsque le général Souham fut à peu près certain des mou-

1810. Espagne. vements de l'ennemi, il réunit dans la plaine, immédiatement au-dessous de Vich, toutes ses troupes disponibles : le 42e régiment au centre ; le 1er régiment d'infanterie légère à droite, le 93e appuyant le 1er léger ; le 24e de dragons, le 3e régiment provisoire de chasseurs et le régiment italien des dragons Napoléon, soutenant les trois pièces d'artillerie et les ailes de la division.

L'attaque de l'ennemi commença sur le village de Garp avec une telle vivacité qu'il semblait que ce devait être le point principal où il avait intention de faire effort ; mais le général Souham ne prit pas le change. Le bataillon du 3e léger qui gardait Garp se replia en bon ordre sur Vich sans être entamé et sans perdre un seul homme.

Une fusillade très-vive s'engagea incontinent sur tout le front de la ligne. L'ennemi, qui opposait aux Français l'élite de ses troupes, et notamment les deux régiments suisses dont nous avons déjà eu l'occasion de parler, attaqua avec beaucoup d'audace, en même temps qu'il faisait filer sur sa droite toute sa cavalerie pour déborder le flanc gauche de ses adversaires. Le général Souham fit alors charger le 24e régiment de dragons, appuyé sur son flanc gauche par la compagnie d'élite du régiment italien, dragons Napoléon. Cette charge, conduite par le brave colonel Delort, culbuta la cavalerie espagnole et la mit dans le plus grand désordre. Un grand nombre de cavaliers ennemis furent tués ; le reste, en se repliant, souffrit beaucoup par le feu de la mousqueterie et par la mitraille que l'artillerie dirigeait sur elle.

Le général O'Donnell disposa alors de toutes les forces qu'il avait en réserve, et chercha à pénétrer par le centre de la ligne française, qu'il réattaqua avec furie. Le 42e régiment, commandé par le colonel Espert-Latour, qui eut ses habits criblés de balles, et les bataillons du 93e régiment soutinrent pendant trois heures le feu le plus vif et le plus meurtrier, sans que l'ennemi pût leur faire perdre un pouce de terrain.

Las de faire des efforts inutiles pour enfoncer le centre, O'Donnell voulut par une manœuvre hardie déborder à la fois les Français par leur flanc droit et leur flanc gauche ; mais cette seconde tentative ne lui réussit pas mieux. Le 1er régiment d'in-

fanterie légère, commandé par le colonel Bourgeois, arrêta l'ennemi sur la droite par tous les points où il voulut pénétrer. Dans cette circonstance le général Souham reçut un coup de feu à la tempe gauche, et se fit momentanément remplacer par le général de brigade Augereau, frère du maréchal. 1810. Espagne.

Pendant que les troupes placées au centre et à la droite de la ligne française arrêtaient l'ennemi étonné d'une résistance qui déconcertait tous ses calculs et qui rendait inutile le déploiement de toutes ses forces, le général O'Donnell faisait filer de nouveau par sa droite une colonne d'infanterie soutenue de toute sa cavalerie, qu'il avait ralliée; mais une seconde charge exécutée à propos par le 24e de dragons, le 3e provisoire de chasseurs et un escadron des dragons Napoléon, coupa entièrement cette colonne, composée de deux bataillons suisses. 1,000 hommes mirent bas les armes, et deux drapeaux furent enlevés. Cette charge vigoureuse fut poursuivie jusqu'à Tona, et plus de 300 chevaux espagnols furent pris. Les dragons et les chasseurs français abîmèrent la cavalerie. Un colonel, beaucoup d'officiers et un grand nombre de soldats restèrent sur le champ de bataille, tués à coup de sabre [1]. Tous les équipages, composés de plus de cent mulets, furent enlevés.

La déroute des Espagnols ne pouvait être plus complète; la terre était jonchée de morts, de blessés, d'armes et de débris; 2,400 prisonniers restaient entre les mains des vainqueurs. Le reste de l'armée d'O'Donnell chercha son salut dans les montagnes.

Dans le même temps que le général Souham se tirait avec autant de gloire que de bonheur d'une position difficile, la division italienne, formant le blocus d'Hostalrich, dispersait les bandes de miquelets accourues de divers points au secours de cette forteresse; le général Guillot et le colonel Guêtre repoussaient une colonne ennemie qui s'était portée sur Besalu, et le général Verdier chassait avec 1,500 hommes les insurgés réunis sur les bords de la mer, ainsi que la junte provinciale qui s'é-

[1] Ce qui irrita au dernier point les dragons et les chasseurs français, c'est que bon nombre de cavaliers espagnols étaient couverts de cuirasses prises au 3e régiment provisoire de cuirassiers, si impitoyablement massacré à Mollet.

1810. Espagne. tait nouvellement installée à Arenis-de-Mar, pour activer l'insurrection générale des pays environnants.

Ces attaques, faites simultanément sur tous les points alors occupés par les troupes françaises en Catalogne, peuvent donner une idée et de la persévérante opiniâtreté des habitants et du caractère ainsi que de la vigueur du nouveau chef de l'armée espagnole. Elles doivent faire concevoir aussi une haute opinion de la bravoure et de la constance des soldats et officiers que tant d'obstacles et de dangers n'ont jamais pu rebuter, et qui partout faisaient échouer les entreprises de l'ennemi.

Le maréchal duc de Castiglione, après les succès dont nous venons de rendre compte, tranquille sur la haute Catalogne, crut l'instant favorable pour se porter avec la majeure partie de ses forces au delà de Barcelone. Des ordres supérieurs lui prescrivaient d'ailleurs ce mouvement, dans le but d'appuyer le corps du général Suchet, qui se préparait à cette époque à faire le siége de Lérida. Le maréchal se mit en marche avec son armée dans le commencement du mois de mars, laissant à peu près 8,000 hommes devant Hostalrich, pour en continuer le blocus. La division Souham, commandée par le général Augereau depuis que la blessure du premier l'avait forcé de rentrer en France, fut dirigée par le col de Sespina et par Manrésa; la division italienne, alors commandée par le général Severoli, marcha par San-Céloni et Granollers. Ces deux divisions, par suite de leurs mouvements bien combinés, arrivèrent le même jour sur le Llobregat, à Puente del Rey.

Les Italiens ne rencontrèrent aucun obstacle; mais la division française trouva les Espagnols, au nombre de 2,000 hommes à peu près, au col de Sespina; l'avant-garde, aux ordres du colonel Delort, les en débusqua au milieu de la nuit.

Toute la population de Manrésa, ville de 6,000 âmes, industrieuse et commerçante, se sauva précipitamment à l'approche des Français; le camp établi sur le col d'Ordal se retira également sur Tarragone sans tirer un coup de fusil.

Les deux divisons réunies arrivèrent à Villafranca; l'arrière-garde ennemie, forte de 600 hommes, cavaliers et fantassins, fut atteinte au delà de cette ville, chargée et mise en déroute par une seule compagnie du 24e de dragons, commandée par

le capitaine Crosjean. Cette charge fut poursuivie à fond jusqu'à Torre-d'Emarra, et mit au pouvoir des Français une centaine de prisonniers et 80 chevaux. Le maréchal Augereau fit occuper Villafranca par un bataillon et un détachement de cavalerie. 1810. Espagne.

Cette garnison était destinée à assurer la communication avec les deux divisions qui allaient cantonner à Reus, derrière Tarragone, et avec le maréchal, qui jugea convenable de rester de sa personne dans Barcelone comme point central de ses opérations. Ce détachement était évidemment exposé à une perte infaillible. On fit, à cet égard, des représentations au maréchal; non-seulement il persista dans l'exécution de ses ordres, mais il fit encore très-imprudemment sommer la junte de Tarragone de lui livrer la place, par une lettre datée de ce même poste de Villafranca, où il était censé avoir établi son quartier général.

Cette faute ne resta pas longtemps impunie; à peine les divisions française et italienne étaient-elles établies à Reus qu'une forte colonne de troupes d'élite, partie de Tarragone avec quelques pièces de canon, vint attaquer la garnison de Villafranca, qui s'était retranchée dans une caserne isolée, et la força de se rendre à discrétion. Ce bataillon enlevé, les Espagnols se portèrent rapidement sur la brigade du général Schwartz, tout aussi inconsidérément laissée à Manrésa, la battirent, la mirent en pleine déroute, et la poursuivirent la baïonnette aux reins jusque sous les redoutes de Puente del Rey. Un parlementaire était alors immédiatement envoyé de Reus à Tarragone pour l'échange de quelques prisonniers. Fort heureusement le général Severoli et le général Augereau avaient différé l'envoi de la sommation du maréchal; les prisonniers faits à Villafranca et à Manrésa entrèrent en même temps que le parlementaire dans Tarragone, aux acclamations d'une populace en délire. Des cris de mort se firent entendre, et le détachement qui escortait l'officier français parlementaire chez le gouverneur de la place eut beaucoup de peine à le tirer des mains des furieux, qui l'auraient inévitablement massacré s'il eût été porteur d'un message attestant la plus offensante comme la plus méprisable jonglerie.

Les deux échecs que venait d'éprouver le corps d'armée met-

1810. Espagne.

taient le maréchal dans la situation la plus embarrassante et la plus critique; il ne pouvait plus transmettre d'ordre aux divisions stationnées à Reus, et cependant ces divisions constituaient la majeure partie de ses forces. Les partis qui sortaient à volonté de Tarragone, par où passe la grande route de Barcelone à Valence, interceptaient facilement les communications sur tous les points.

D'un autre côté, les généraux Severoli et Augereau, qui avaient leurs instructions séparées, et qui n'étaient point subordonnés l'un à l'autre, quoique le second ne fût que général de brigade, n'osaient, ne voulaient rien prendre sur eux, et attendaient sans cesse des ordres pour effectuer un départ que le manque de vivres rendait urgent; ils étaient obligés de tenir en masse toutes leurs forces, à peine suffisantes contre une armée qui occupait un camp retranché sous les murs d'une place redoutable, dont la garnison manifestait un vif enthousiasme, et demandait à marcher contre les postes français. L'arrivée d'un courrier, hasardé par mer et échappé par miracle aux nombreuses croisières de la côte, vint enfin, en apportant des ordres, tirer les deux généraux italien et français de leur position difficile.

Dès le soir même, vers huit heures, les deux divisions se mirent en marche pour échapper à la vigilance de l'ennemi; mais les ordres de ce mouvement rétrograde avaient été mal donnés et furent encore plus mal exécutés. La colonne, retardée par les bagages et les voitures qui encombraient le chemin et par la confusion qui régnait dans la marche, débouchait à peine de Reus au point du jour. Ce désordre fut aperçu du camp de Tarragone, et l'ennemi se mit en devoir d'en profiter. Toutefois, le colonel Delort, commandant l'arrière-garde, composée du 24e de dragons et des compagnies d'élite du 1er léger et du 7e de ligne, laissa filer les équipages et les troupes, marcha par échelons derrière cette grande colonne et observa un tel ordre dans sa retraite qu'il réussit non-seulement à couvrir les deux divisions, mais encore à sauver tous les traîneurs et les maraudeurs, qui étaient en grand nombre.

Cependant l'impétueux O'Donnell brûlait d'impatience de tirer parti d'une telle occasion. Il se mit lui-même à la poursuite

des Français, et détacha le colonel Orry, l'un de ses meilleurs officiers, pour venir insulter les deux divisions dans le camp qu'elles commençaient à établir à Villafranca pour y passer la nuit. Les chasseurs espagnols tombaient déjà de tous côtés sur les fourrageurs et les hommes isolés, et répandaient l'épouvante dans les bivouacs, lorsque le colonel Delort, réunissant les voltigeurs et les carabiniers du 1er régiment léger, avec 100 chevaux du 24e de dragons, tomba à son tour sur les assaillants, sans leur donner le temps de se reconnaître. Cette charge fut couronnée d'un prompt succès. Le colonel Orry, percé d'un coup de pointe, et le capitaine commandant son infanterie furent pris avec 10 officiers; 100 chevaux et 150 hommes, fantassins et cavaliers, restèrent également au pouvoir des vainqueurs. Les fuyards furent poursuivis pendant deux heures, jusque sous les murs de la petite ville d'Arbos, où le général O'Donnell avait pris position, et d'où il fut témoin de l'entière déroute de son avant-garde, qu'il n'osa pas secourir. Ce brillant succès eut pour résultat de venger les deux échecs que nous avons rapportés plus haut, et de pouvoir continuer la retraite sur Barcelone sans être harcelé par un ennemi audacieux, et qui avait besoin de cette leçon pour être arrêté dans ses entreprises.

1810. Espagne.

Immédiatement après l'arrivée des deux divisions, le maréchal duc de Castiglione rentra dans Gironne, et disposa ses troupes de manière à assurer les communications avec la France et à empêcher le général ennemi de rien entreprendre pour la levée du blocus d'Hostalrich, dont il était si important pour les Français d'être en possession, attendu qu'il n'était plus possible d'approvisionner la capitale de la Catalogne autrement que par des vivres et des munitions tirés des magasins de France.

Le fort d'Hostalrich, garni de quarante-deux pièces de bronze de gros calibre, était dans le meilleur état de défense; entouré de tous les côtés par des montagnes très-élevées et du plus difficile accès, il est situé sur un rocher à pic qui les domine toutes; il ne pouvait donc être réduit que par famine. La nature du terrain, qui exige un grand développement, rend le blocus même presque impossible. Un grand nombre de miquelets, soutenus par quelques troupes régulières, tentèrent, dans la nuit du 2 au 3 mai, d'introduire dans la place deux convois qu'ils avaient

1810. Espagne. rassemblés dans les plaines de Vich et de Mataro. Cette entreprise échoua par les bonnes dispositions du général Severoli, qui commandait le blocus, et par la bravoure des Italiens; elle coûta aux insurgés 5 à 600 blessés ou tués [1].

La garnison d'Hostalrich, ayant consommé tous ses vivres et n'espérant plus être secourue, voulut profiter, dans la nuit du 12 mai, d'un brouillard très-épais pour tenter de s'échapper; une sentinelle italienne fut égorgée, mais une autre, plus vigilante, ayant donné l'éveil, les brigades employées au blocus coururent aux armes, et poursuivirent avec une telle célérité l'ennemi, qui avait déjà dépassé les avant-postes, que la moitié seulement de la garnison réussit à s'évader. On prit le gouverneur, son état-major, 10 officiers, 300 hommes et un drapeau.

Au moment où Hostalrich ouvrait ses portes, le maréchal duc de Castiglione donnait des ordres pour l'attaque des petites îles et du fort de las Médas, situés au sud de l'une des pointes du golfe de Rosas et près des embouchures du Ter. La possession de ces îles était nécessaire pour assurer le cabotage le long de la côte et pour ôter aux Anglais un mouillage important. Le général napolitain prince Pignatelli fit toutes les dispositions nécessaires pour s'en emparer. Le général d'artillerie Nourrit, le chef de bataillon du génie Tournadre avaient déjà commencé les attaques, lorsque deux officiers du 1er régiment d'infanterie légère napolitain, Giugliotti et de Luva, par un de ces coups de main audacieux qui réussissent quelquefois, passèrent, avec sept chasseurs, dans l'île où est bâti le fort, et contraignirent le commandant à se rendre. D'après toutes les mesures prises, il était sans doute dans l'impossibilité d'opposer une longue résistance; mais on n'en doit pas moins d'éloges aux deux officiers

[1] Les deux convois, que les Espagnols eurent soin de ne pas aventurer avant d'être tout à fait maîtres des positions par où ils devaient filer, ne tombèrent pas entre les mains des Français. Nous rapportons cette circonstance parce qu'elle fait connaître que les miquelets, conduits par des officiers expérimentés, mettaient dans leurs opérations plus de méthode, de prudence et d'art qu'on ne le supposait ordinairement, et en cela ils l'emportaient souvent sur leurs adversaires, trop négligents ou trop peu circonspects.

dont le dévouement épargna la perte de quelques braves. 1810. Espagne.

La prise d'Hostalrich et l'occupation des îles de las Médas furent les dernières opérations qui eurent lieu en Catalogne sous le commandement du maréchal Augereau; son successeur était déjà nommé. Le gouvernement français lui faisait un crime, et des revers partiels qu'il avait essuyés, et d'avoir compromis, en effectuant sa retraite de Reus, les opérations du siége de Lérida. Il est facile de le disculper du dernier reproche. D'abord, les deux divisions campées à Reus ne pouvaient plus, faute de vivres, y faire un plus long séjour. En second lieu, pour ne pas laisser au général O'Donnell l'entrée des défilés de Montblanch, et par suite la faculté de se porter, avec de l'artillerie, au secours de Lérida, le maréchal compromettait évidemment le blocus d'Hostalrich, que les Espagnols épiaient l'occasion de faire lever, comme l'un des moyens les plus essentiels d'entraver les opérations de l'armée, d'affamer Barcelone, et de retarder indéfiniment l'entière conquête de la Catalogne. Enfin, soit que le maréchal restât campé à Reus, soit qu'il mît (ce qui était pire) entre lui et les Espagnols les défilés de Montblanch, il livrait, en quelque sorte, à la merci de l'ennemi toute la haute Catalogne, où les insurgés, n'étant plus contenus, pouvaient à leur gré se répandre de toutes parts et faire encore des incursions jusque sur les frontières de France. Or, de si graves inconvénients ne peuvent être mis en balance avec l'avantage d'avoir opéré une diversion en faveur de l'armée qui assiégeait Lérida, diversion devenue impossible à cause du manque absolu de vivres, il faut le répéter, parce que c'est la plus péremptoire des raisons qui justifient le duc de Castiglione. L'expérience a prouvé, d'ailleurs, que cette diversion n'était rien moins que nécessaire au 3e corps. Placées dans des plaines fertiles, où elles trouvaient abondamment des vivres, et où nul accident de terrain ne gênait leurs manœuvres, les troupes du général Suchet, aussi dévouées qu'habilement dirigées, ne tardèrent pas à arrêter de la manière la plus brillante, ainsi qu'on l'a vu plus haut, le général O'Donnell, qui, avec les débris de l'armée vaincue à Vich par la division Souham, avait osé concevoir l'espérance de faire lever le siége de Lérida.

Ce qu'on peut raisonnablement reprocher au maréchal duc de

1810. Espagne. Castiglione, c'est d'avoir, au mépris des plus instantes et des plus plausibles représentations, persisté à laisser à Villafranca et à Manrésa des détachements qui devaient bientôt être victimes de cette inconcevable imprudence; c'est d'être demeuré presque toujours séparé, et à de trop grandes distances, des divisions qui formaient la principale force de son armée, et de les avoir placées dans les situations les plus extraordinaires et les plus périlleuses. Mais cet éloignement du maréchal tenait au pitoyable état de sa santé, qui le forçait d'être immobile dans son quartier général de Gironne ou de Barcelone[1].

Le maréchal duc de Tarente vint remplacer le duc de Castiglione dans les derniers jours du mois de mai. Il avait reçu tout récemment le prix de ses anciens services et de sa brillante coopération à la mémorable journée de Wagram. Le commandement de la Catalogne, et la direction d'opérations militaires où deux généraux renommés n'avaient point répondu à l'attente de Napoléon, étaient pour Macdonald une preuve de confiance aussi flatteuse que les récompenses éclatantes qui lui avaient été décernées. Toutefois, on le verra bientôt arrêté, comme ses prédécesseurs, par des obstacles insurmontables, dans la soumission d'une vaste province, hérissée, comme nous l'avons déjà fait observer, de montagnes, de défilés, de postes fortifiés, et où toute la population armée disputait avec tant d'opiniâtreté jusqu'aux moindres passages.

Après la prise de Gironne, le maréchal Augereau avait cru qu'une grande sévérité était indispensable à la soumission de la Catalogne; aussi tous les paysans pris les armes à la main étaient pendus sans miséricorde à de vastes potences dressées sur la grande route de Gironne à Figuières. Le duc de Tarente, adoptant, dès son arrivée, un plan de conduite entièrement contraire, voulut substituer la douceur à une cruelle, mais

[1] L'article officiel du *Moniteur* relatif au remplacement du maréchal Augereau est conçu en ces termes : « Le duc de Castiglione mande qu'il a été obligé de venir sur Barcelone, laissant le général Lacombe Saint-Michel faire le siége d'Hostalrich, mouvement qui pouvait compromettre la division du corps du général Suchet, qui assiége Lérida. L'empereur a envoyé le duc de Tarente pour remplacer le duc de Castiglione, à cause de l'état de sa santé. »

juste sévérité. Il chercha à se concilier l'esprit des habitants par des proclamations qui toutes respiraient des intentions loyales et pacifiques. Il créa, comme principal moyen de rétablir l'ordre et la discipline, des magasins de subsistances pour assurer aux troupes des distributions exactes et régulières, et il fit de grands efforts pour réprimer tous les abus. Mais ni la sévérité, ni le langage de la persuasion, soutenus d'une conduite pleine d'équité et de modération, ne pouvaient rien sur des esprits ardents, exaltés, indociles, impatients non-seulement de toute domination étrangère, mais toujours enclins à la sédition et à la révolte sous le gouvernement même de leur prince légitime [1]. Dès la première expédition entreprise par le duc de Tarente, les Catalans ne répondirent que par des coups de fusil à ses exhortations bienveillantes et amicales. Cette expédition, qui avait pour but d'introduire dans Barcelone un grand convoi d'approvisionnements, réussit, le 13 juin, quoique les bandes de miquelets couvrissent toutes les montagnes qui bordent les défilés qu'il fallait traverser, et bien que ces bandes fussent appuyées d'un corps considérable de troupes régulières avantageusement posté.

1810. Espagne.

Barcelone ainsi approvisionné pour quelques mois, le duc de Tarente franchit les cols d'Ordal et de Santa-Cristina, campa pendant quelques jours à Reus, d'où la disette de vivres le força bientôt de s'éloigner, et vint, en traversant les défilés de Montblanch, se réunir, dans Lérida, au général Suchet. Le 3e corps était en partie cantonné autour de cette place, qu'il avait conquise tout récemment, ainsi que nous l'avons rapporté, et il se préparait au siége de Tortose, que deux de ses divisions investissaient déjà.

[1] Les rois d'Espagne s'étaient souvent vus forcés, même en temps de paix, de n'user de leur autorité envers les Catalans qu'avec beaucoup de ménagement.

CHAPITRE III.

SUITE DE L'ANNÉE 1810.

Troisième expédition des Français en Portugal. Formation d'une nouvelle armée d'invasion sous les ordres du maréchal Masséna. — Siége de Ciudad-Rodrigo. — Combats de la Conception, d'Alméida. — Siége de cette dernière place. — L'armée française pénètre en Portugal. — Bataille de Busaco. — L'armée anglo-portugaise se retire dans ses lignes en avant de Lisbonne. — Les deux armées s'observent réciproquement; retraite des Français sur Santarem; passage du Zézére; reconnaissance sur Abrantès, etc. — Le neuvième corps vient joindre l'armée française en Portugal.

1810. Portugal. Les Français, maîtres de l'Andalousie et vainqueurs sur presque tous les autres points où se trouvaient leurs troupes, croyaient, avec quelque raison, approcher du terme de leurs travaux. Cette opinion prit une nouvelle force lorsqu'ils apprirent que l'empereur, par décret du 17 avril (quinze jours après son mariage avec l'archiduchesse Marie-Louise), venait d'ordonner le rassemblement d'une armée de 60,000 hommes dans les environs de Salamanque, pour tenter une troisième fois la conquête du Portugal, dont les Anglais avaient fait un vaste camp retranché.

Le maréchal Masséna, prince d'Essling, était appelé à commander cette armée. L'empereur ne pouvait faire un meilleur choix : le prince d'Essling avait commandé de grandes armées et acquis une juste réputation dans la guerre de montagnes; Napoléon avait donc raison de compter sur Masséna pour soumettre cette contrée aride et montagneuse, n'offrant sur presque tous les points que d'horribles défilés bordés de précipices, et traversée par un petit nombre de routes mal entretenues et à peine praticables pendant l'hiver. La frontière politique du Portugal semble une longue et épaisse muraille qui ouvre à peine quelques brèches pour laisser passer des fleuves brisés et torrentueux. D'ailleurs le pays est presque sans agriculture et sans industrie, sans communications faciles pour les transports;

les rivières n'ont ni ponts ni bacs, sont à sec dans l'été, et dans l'hiver ravagent leurs bords; des cantons sont entièrement déserts et incultes. Une armée nombreuse ne saurait donc vivre dans cette contrée sans occuper les côtes et sans une flotte destinée à lui amener ses subsistances par mer. Tel était le pays que Masséna devait conquérir, après les revers éprouvés par les ducs d'Abrantès et de Dalmatie, qui avaient échoué devant les forces supérieures des Anglais et l'insurrection en masse des Portugais. L'armée d'invasion devait être formée des 2e, 6e et 8e corps, et d'une forte division de cavalerie sous les ordres du général Montbrun. Le 2e corps, sous les ordres du général Reynier, était campé sur la Guadiana, près de la frontière de l'Alentejo; il communiquait par sa droite, à Alcantara, avec la gauche du corps du maréchal Ney, menaçait Badajoz et inquiétait sans cesse l'armée espagnole commandée par le général La Romana. Le duc d'Elchingen se disposait à faire le siége de Ciudad-Rodrigo, à la tête du 6e corps. Le 8e, aux ordres du duc d'Abrantès, se trouvait dans les environs de Valladolid, et ne tarda pas à se porter sur Salamanque, afin d'observer l'armée anglaise de lord Wellington pendant le siége de Ciudad-Rodrigo. Un corps de réserve de 12,000 hommes, sous la dénomination de 9e corps, se rassemblait, en outre, à Valladolid, sous les ordres du général Drouet, comte d'Erlon, pour renforcer et soutenir au besoin l'armée d'invasion, en arrière de laquelle 20,000 hommes de la jeune garde devaient garder le pays, tandis qu'une division aux ordres du général Séras appuierait sa droite vers Léon et Astorga.

Toutefois, le premier mouvement du maréchal Masséna fut de refuser ce commandement en chef. Il connaissait le caractère difficile et l'humeur jalouse du duc d'Elchingen, ainsi que la vaniteuse susceptibilité du duc d'Abrantès, qui ne verrait pas sans envie un autre général réussir dans une expédition où lui-même avait échoué. D'un autre côté, il représentait son âge avancé, sa santé affaiblie par de longues fatigues, et qui exigeait du repos. Il eut une entrevue avec l'empereur et se laissa séduire par des promesses et de flatteuses paroles. « Qui pourrai-je envoyer en Portugal, lui dit l'empereur, pour rétablir « mes affaires compromises par des maladroits, sinon celui qui

1810. Portugal. « les a toujours réparées? Est-ce que vous n'êtes pas l'homme « des circonstances difficiles, des cas désespérés? Et vous iriez « me faire défaut quand vous seul pouvez me tirer d'embarras! « Puis-je en effet quitter Paris maintenant? Je vous envoie en « Portugal à ma place, et vous me refuseriez sous de futiles et « imaginaires prétextes! » — Après avoir rassuré le maréchal sur les dispositions de Ney et de Junot, qui ne pouvaient lui désobéir impunément sans encourir sa disgrâce, l'empereur termina en lui disant : « Partez donc avec confiance; tout ira « mieux que vous ne pensez. Avec de la prudence et de la fer-« meté les obstacles que vous redoutez s'aplaniront. Vous en « avez surmonté de bien plus grands [1]. »

On a dit qu'en venant de France pour reprendre le commandement de son corps d'armée le maréchal Ney avait l'espoir de diriger en chef l'expédition de Portugal; ce fut peut-être là le motif de la mésintelligence qui commença à régner entre lui et le maréchal Masséna dès le début de la campagne, et qui eut une si fâcheuse influence sur les événements. Quoi qu'il en soit, on savait que le duc d'Elchingen ne pouvait servir que sous les ordres immédiats de l'empereur; on l'avait vu, l'année précédente, refuser de rester sous les ordres du maréchal Soult, auquel l'empereur avait donné le commandement en chef des 2ᵉ, 5ᵉ et 6ᵉ corps. Ce fut donc une faute grave que d'avoir placé deux chefs d'un grade égal à la tête de l'armée de Portugal, et d'avoir rompu ainsi *l'unité de commandement*. Ces deux illustres guerriers furent constamment d'un avis contraire, et le maréchal Ney refusa presque toujours d'obéir aux ordres du général en chef. Ce défaut de subordination, qui régnait dans la plupart des armées françaises d'Espagne, excepté en Catalogne et en Aragon, eut plus tard de funestes conséquences : il amena la confusion, et, par suite, de nombreux revers.

Le prince d'Essling partit de Paris le 29 avril, arriva le 6 mai à Vittoria, le 10 à Valladolid, et se rendit quelque temps après devant Ciudad-Rodrigo, dont les troupes du 6ᵉ corps formaient le blocus. Il y vit le duc d'Elchingen, qui l'accueillit froidement, et eut lieu d'être peu satisfait de l'état des préparatifs

[1] Général Koch, *Mémoires de Masséna*, vol. VII, pag. 17 et suiv.

du siége. Tout manquait à la fois, les magasins, les moyens de transport, les munitions, un parc suffisant. Un tel état de choses convainquit le prince d'Essling de la nécessité d'ajourner le siége, et il retourna à Salamanque.

L'armée que commandait lord Wellington comptait 35,000 Anglais et 50,000 Portugais; ceux-ci, organisés en régiments depuis plus de deux ans, bien armés, bien équipés, ayant déjà acquis quelque expérience de la guerre, et commandés par des officiers anglais; venaient ensuite les milices, dont on distinguait deux espèces : la première, régulièrement organisée en bataillons, avec des officiers nationaux ; ces bataillons n'étaient pas, sans contredit, aussi instruits que la troupe de ligne, mais ils étaient armés, soldés, et habitués déjà à une certaine discipline. L'autre partie de la milice se composait du reste de la population, armée, quelques hommes de fusil, mais le plus grand nombre de piques, de faux, de bâtons ferrés; cette milice existait dans chaque canton, sous les ordres d'un chef qu'on nommait *capitan mor*, et auquel tous les paysans devaient obéir sous peine de mort. Un messager transmettait verbalement les ordres de ce chef dans chaque village; alors chacun s'armait, prenait des vivres pour quelques jours et marchait au rendez-vous indiqué. Au reste, ces divers corps de milice ne devaient point entrer en ligne avec la troupe réglée ; ils étaient destinés à agir comme partisans, à se jeter tantôt sur les flancs, tantôt sur les derrières de l'armée française, à attaquer les convois, tomber sur les traîneurs, et intercepter toute communication avec l'Espagne. Tous ces mouvements étaient dirigés par des officiers supérieurs anglais. Trois petits corps, de 7 à 8,000 hommes chacun, avaient été formés de l'élite de ces troupes nationales. Le colonel Trant en commandait un, le général portugais Silveïra le second; le général Wilson était à la tête du troisième. Les levées en masse dont nous venons de parler plus haut, connues sous le nom d'*ordenanzas*, n'étaient évaluées par les Anglais qu'à 45,000 hommes. Il est de fait qu'elles se composaient réellement de toute la population armée du Portugal, animée contre les Français par le patriotisme, la haine, la vengeance, et par le souvenir récent des maux qu'elle avait soufferts pendant les deux expéditions du général Junot et du maréchal Soult, quel-

1810. Portugal. que désastreuses qu'elles eussent été d'ailleurs pour les Français.

La campagne que nous allons décrire entraîna les plus tristes résultats pour les Français; elle commença la réputation d'un général anglais dont alors l'empereur Napoléon soupçonnait à peine l'existence, et qui devait, quelques années après, porter à ce monarque les derniers coups que lui réservait la fortune. Elle apprit en outre aux habitants de la Péninsule que les Français n'étaient point invincibles, et amena pour ces derniers les revers qui devaient succéder à tant de victoires. Le prince d'Essling, loin d'y être aussi heureux que dans les champs de Zurich, s'y montra pourtant digne de la gloire qu'il avait acquise. Il y conserva ce sang-froid imperturbable et cette opiniâtreté dans le combat qui lui étaient propres; mais, outre que ses forces physiques n'étaient plus les mêmes, la position de son armée était toute autre: sans communication avec la France, elle manqua bientôt de tout, excepté de courage. Le prince d'Essling avait à combattre à la fois et les difficultés locales d'un pays qu'il ne connaissait qu'imparfaitement, et la haine nationale de trois peuples réunis.

Lord Wellington, au contraire, connaissait à fond le pays; il l'avait parcouru plusieurs fois et n'ignorait aucune des ressources qu'il était susceptible d'offrir. Mécontent des Espagnols à Talavéra, il s'était retiré dans le Portugal, qu'il avait organisé selon ses vues. Des officiers anglais commandaient les troupes de ce pays; il avait profité de six mois de repos pour aguerrir ses soldats et s'assurer des vivres et des munitions nécessaires. Fier d'avoir à combattre un rival tel que Masséna, il avait résolu de bien l'étudier et de profiter des moindres fautes qui pourraient lui échapper. Vaincu, la réputation colossale de son adversaire mettait la sienne à l'abri; vainqueur, ses contemporains ne pouvaient manquer de le placer au premier rang. Les armées qui allaient entrer en lice étaient animées, de part et d'autre, de ce désir de vaincre, de ce sentiment patriotique qui enfante les grandes actions. Si les Anglais considéraient les Français comme des ennemis acharnés, dont l'unique but était de détruire le commerce et la marine de la Grande-Bretagne, les Français, accoutumés à ne voir dans les Anglais que des

ennemis perfides, remarquaient avec chagrin que leurs rivaux, après avoir anéanti la puissance maritime de la France, s'efforçaient encore de leur enlever sur le continent cette suprématie qu'ils devaient à la victoire. Habitués à triompher des peuples du Nord et du Midi, ils espéraient n'être pas moins heureux avec ces implacables insulaires, et les forcer à repasser la mer.

1810. Portugal.

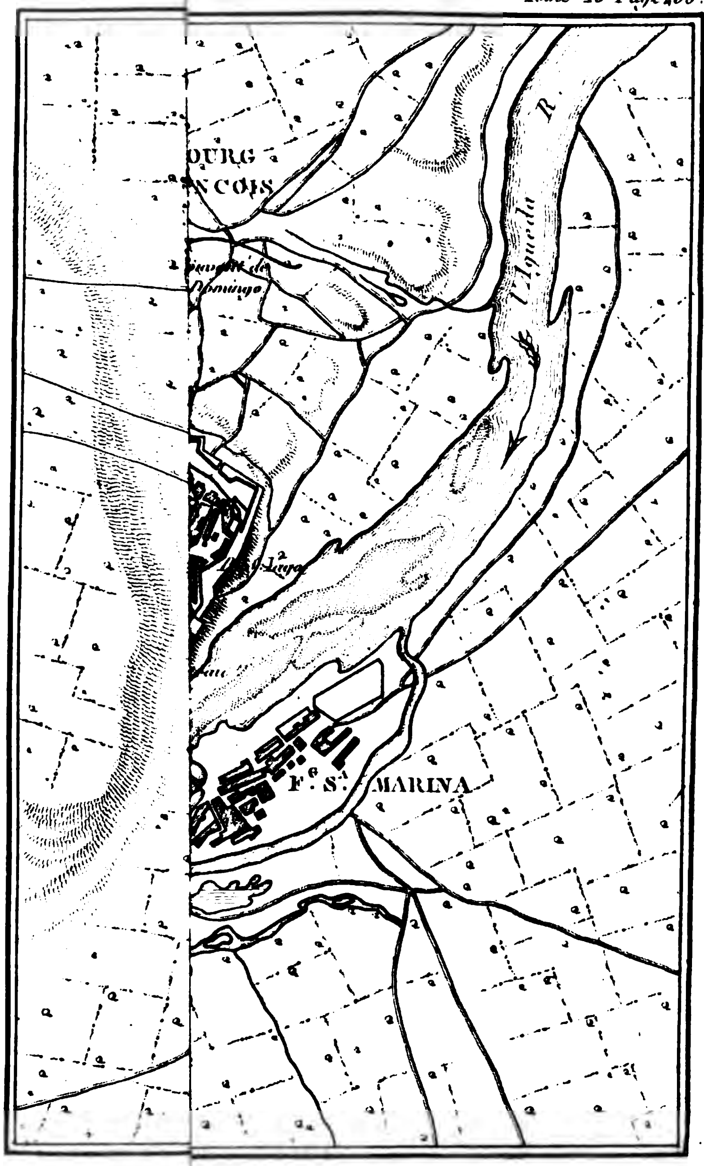
On ne peut nier que les Français n'eussent encore à cette époque de nombreux partisans en Portugal. La conduite des Anglais et l'extrême rigueur des moyens employés par lord Wellington pour enlever à l'armée du prince d'Essling toute espèce de ressources avaient singulièrement refroidi le zèle des nationaux, qui n'avaient vu d'abord, dans le noble duc, que le défenseur de leur cause. Toutefois, soit crainte, soit véritable patriotisme, il est de fait que la majorité des habitants, plus ou moins éclairée sur ses véritables intérêts, avait pris les armes. Ces bandes indisciplinées firent beaucoup de mal tant qu'elles combattirent entre les gorges de leurs montagnes, où elles avaient une grande supériorité, tant par le nombre que par la connaissance des lieux ; mais elles devenaient inutiles hors de leur pays. C'est pour cette raison que l'armée réglée anglo-portugaise de lord Wellington ne s'était plus éloignée, malgré les provocations des Français, de la ligne de défense qu'elle occupait sur les frontières du Portugal, au nord et au midi du Tage. Le général anglais redoutait, d'ailleurs, de livrer une bataille rangée dans les plaines de la province de Salamanque, où il pensait que les Français se seraient trouvés à même de déployer une cavalerie nombreuse et formidable.

Mais la faiblesse de l'armée française, composée seulement des 6e et 8e corps, environ 40,000 hommes, ne permettant pas au prince d'Essling de prendre l'offensive, il dut se borner au siége de Ciudad-Rodrigo. Toutefois il ne se dissimulait pas le danger de précipiter une entreprise que l'empereur lui-même ne jugeait pas si pressée, bien qu'il lui eût prescrit d'assiéger cette place et celle d'Alméida et d'en faire ses places de dépôt pour la conquête du Portugal. Mais, amené forcément à céder aux désirs du duc d'Elchingen, qui avait déjà fait des préparatifs de siége, quoique insuffisants, et qui ne comprenait pas qu'il s'était trop hâté d'appeler tout son corps d'armée autour

1810. Portugal. de cette place, le prince d'Essling résolut de le faire soutenir, dans cette opération, par deux divisions du 8e corps. Le 1er juin, Masséna se rendit devant Ciudad-Rodrigo, en fit la reconnaissance, visita les camps et passa la revue des troupes. Le maréchal Ney profita de cette occasion pour lui démontrer la nécessité d'attaquer les Anglais avant de commencer le siége, et fit tous ses efforts pour le convaincre des avantages qui en résulteraient; mais Masséna se refusa formellement à prendre ce parti et retourna à Salamanque. Ney, piqué de ce refus, proposa au duc d'Abrantès de marcher avec lui aux Anglais et de leur livrer bataille sans le concours du général en chef; heureusement Junot recula devant la responsabilité d'un tel acte d'insubordination.

Tout portait à croire que le prudent allié des Portugais ne verrait pas tranquillement tomber entre les mains de ses ennemis une ville que sa position et sa force rendaient une excellente place d'armes pour l'armée destinée à marcher en Portugal; le mouvement en avant qu'il fit faire à son armée dans cette conjoncture semblait encore l'indiquer. On savait qu'il avait authentiquement promis au gouverneur de le secourir lorsqu'il en serait temps; il n'en fit rien cependant, soit qu'il n'eût jamais eu l'intention de remplir sa promesse, ou qu'il jugeât la prise de Ciudad-Rodrigo peu nuisible à ses opérations ultérieures, d'après le système qu'il avait adopté.

9 juillet. *Siége et reddition de Ciudad-Rodrigo.* — Situé sur la rive droite de l'Aguéda, affluent de gauche du Duéro, à la jonction des routes de Coria et de Salamanque, Ciudad-Rodrigo, qui est la clef de la Vieille-Castille, offrait aux Anglais un fort bon point d'appui pour marcher sur Salamanque. Cette place est assise sur un mamelon dont le versant sud-est se prolonge jusqu'à l'Aguéda; elle est entourée d'une ancienne muraille terrassée et assez haute, devant laquelle se développe une fausse-braie avec fossé revêtu et un glacis très-escarpé. La ville a deux faubourgs, celui de Santa-Marina ou del Puente, bâti au sud-est dans une île formée par un petit bras de l'Aguéda, et qui communique avec la ville par un pont de pierre de soixante toises de longueur; et celui de San-Francisco, plus considérable et situé au nord-est, à environ cent toises du corps de la place, que do-


OURG
L'Agueda
R.
F.e S.A MARINA

mine au nord, et a une distance de plus de deux cent quatre-vingt-dix toises, un mamelon appelé le *grand Teson*. Cette hauteur se trouve à l'extrémité du faubourg, dont la place est séparée par un autre mamelon moins élevé, appelé le *petit Teson* ou *El Calvario*. Ce faubourg était protégé par des retranchements en terre, appuyés aux couvents de San-Francisco et de Santo-Domingo qui l'avoisinent à droite et à gauche, et dont les murs sont à l'épreuve du boulet. Le couvent de Santa-Cruz, situé au nord-ouest, au pied de la berge de la basse Aguéda, avait été palissadé et crénelé, et on avait ouvert des tranchées palissadées et des trous-de-loup entre la berge et la rivière pour interdire l'accès de la vallée. 1810. Portugal.

La garnison se composait d'environ 6,000 hommes, et la ville renfermait en outre un grand nombre de paysans des environs, qui s'y étaient réfugiés pour la défendre. Ses magasins contenaient des vivres pour un an; il ne pouvait rien manquer à son armement, puisqu'elle possédait la meilleure école d'artillerie de l'Espagne, et qu'elle était en outre un de ses dépôts les plus précieux. Son arsenal était rempli d'une quantité immense d'armes et de munitions, quatre-vingt-six bouches à feu garnissaient les remparts. L'ardeur de la garnison était entretenue par le voisinage de l'armée espagnole aux ordres de La Romana et de celle de lord Wellington. La place avait pour gouverneur don Andrès Pérez de Herrasti, vieux militaire, plein d'honneur et de bravoure.

Le 6ᵉ corps, composé de trois divisions d'infanterie, commandées par les généraux Marchand, Mermet et Loison, et de la brigade de cavalerie légère du général Lorcet, était destiné aux opérations du siége. Ce qui ne fut point employé aux attaques dut servir à compléter l'investissement de la place sur la rive gauche de l'Aguéda. Le corps du général Reynier s'approcha de Coria, et celui du duc d'Abrantès vint s'établir entre San-Felicès-el-Chico et San-Felicès de los Gallegos. Ces deux corps d'armée couvraient l'armée assiégeante et devaient se réunir pour recevoir l'armée anglo-portugaise, dans le cas où elle tenterait de secourir la place. L'avant-garde de lord Wellington, commandée par le général Crawfurd, était alors à Carpio, entre l'Aguéda et la Coa, le quartier général à

1810. Portugal. Viseu, et le gros de l'armée dans les environs d'Alméida.

Les 28 et 29 mai, deux grands convois, composés de pièces de siége, de munitions et d'une partie de l'attirail nécessaire, étant partis de Salamanque, le duc d'Elchingen arriva devant Ciudad-Rodrigo qu'il fit investir le 6 juin. Le général Ruty commandait l'artillerie; le chef de bataillon Couche dirigeait les travaux du siége. La garnison de la place s'efforça vainement d'en défendre les approches; trompée par deux fausses attaques, faites, l'une sur la gauche de l'Aguéda, l'autre sur la droite de cette rivière, elle fut culbutée et repoussée dans les faubourgs. Dans la nuit du 15 au 16, la tranchée fut ouverte sur la hauteur appelée le *grand Teson;* la première parallèle s'étendait entre le revers occidental de ce mamelon et l'Aguéda, et devait se lier avec le *petit Teson*. Elle fut ensuite poussée à droite jusqu'au couvent de Santa-Cruz et à plusieurs maisons crénelées où l'ennemi s'était retranché; il en fut déposté et les troupes françaises s'y logèrent. A gauche elle se prolongeait jusqu'au faubourg San-Francisco, occupé en force par la garnison, et dans lequel se trouvaient les couvents de San-Francisco et de Santo-Domingo, convertis en autant de forts, et auxquels le couvent de Santa-Clara, situé au milieu du faubourg, servait de réduit. Dans la nuit du 18 au 19, la gauche de la parallèle ayant été prolongée de manière à la couvrir contre les feux des faubourgs, on commença l'établissement de six batteries sur les emplacements désignés par le général Ruty. Elles étaient armées de neuf pièces de 24, sept de 16, douze de 12, dix mortiers et huit obusiers; en tout quarante-six bouches à feu. Les chefs de l'artillerie et du génie, qui pensaient réduire Ciudad-Rodrigo par une simple menace, ne songèrent qu'à faire brèche et à incendier la ville sans ricocher sérieusement le front d'attaque. Masséna, qui s'aperçut de ce défaut de prévision, ordonna plus tard les changements nécessaires. Comme, du couvent de Santa-Cruz, situé sur le flanc droit des cheminements des assiégeants, la garnison tourmentait sans cesse les travailleurs, le duc d'Elchingen le fit incendier dans la nuit du 23 au 24.

Dans la soirée du 24, le prince d'Essling arriva devant la place, visita les travaux et imprima une telle activité à ceux des batteries que le 25, à trois heures du matin, celles-ci se

trouvèrent complétement armées et approvisionnées. A quatre heures il donna l'ordre de commencer le feu, et les quarante-six bouches à feu, en batterie, tonnèrent à la fois contre la place. Les parapets de l'enceinte furent détruits en partie, et six cents obus jetés tant sur le rempart que dans la place firent sauter un magasin à poudre, dont l'explosion causa de grands ravages. Un accident semblable arriva dans deux batteries des assiégeants, ruina une partie des épaulements et mit beaucoup de monde hors de combat. Le 26, trois autres magasins à poudre de la place sautèrent et incendièrent plusieurs maisons. Dans la nuit du 27 au 28 la ville parut toute en flammes à la suite de l'explosion d'un nouveau magasin à poudre qui mit le feu à une quantité considérable de bombes et d'obus, et l'incendie, alimenté par cette explosion, se propagea de toutes parts. Toute la partie exposée aux attaques n'offrait qu'un vaste monceau de ruines; les projectiles creux avaient aussi mis le feu dans d'autres endroits, et l'incendie se développait avec fureur. Le mur de la fausse-braie était renversé, et il était déjà question de faire brèche au corps de la place. Les assiégeants reconnurent alors qu'ils avaient construit leurs batteries à une trop grande distance de la place pour qu'elles pussent produire tout l'effet qu'on en attendait. Malgré les innombrables difficultés d'un terrain accidenté, les Français parvinrent à transporter à bras leurs pièces à soixante toises du rempart. Le travail qu'exigeait cette opération longue et pénible se fit à une distance très-rapprochée de l'ennemi, et sous un grand feu de mitraille et de mousqueterie, tandis que les batteries assiégeantes se trouvaient au contraire dans la nécessité d'interrompre le leur. A la faveur de ce répit les Espagnols réparèrent en partie la brèche de la fausse-braie et construisirent de nouveaux ouvrages derrière ceux qui avaient été détruits. Cependant, la ligne d'attaque ainsi rapprochée se trouvant enfilée par le feu du faubourg San-Francisco, occupé par les Espagnols, il était indispensable de les déloger; mais ce ne fut que dans la nuit du 1er au 2 juillet que le général Simon, à la tête de 600 hommes d'élite, parvint à s'en rendre maître, après une assez vive résistance de la part des assiégés. La garnison tenta plusieurs sorties, qui toutes furent repoussées avec un égal succès. L'ar-

1810. Portugal.

tillerie de la place était supérieurement servie. Les Français, pour incommoder les canonniers et les troupes qui gardaient les embrasures eurent recours à un expédient connu, qui leur réussit; ils portèrent, en avant du front d'attaque, jusqu'auprès de la contrescarpe, plusieurs détachements, qui creusèrent des *trous-de-loup*, où un homme se trouvait couvert jusqu'à la tête; quelques tireurs adroits, employés à ce service, firent le désespoir des Espagnols, qui n'osaient presque plus se montrer sur le rempart.

Le 28 juin, le revêtement de l'enceinte basse s'étant trouvé en partie renversé, l'enceinte supérieure fort endommagée, et les ouvrages et l'intérieur de la place étant presque ruinés, le feu de la place s'était sensiblement ralenti. Le maréchal Masséna crut dès lors la brèche praticable et ordonna de cesser le feu. Ce même jour, à deux heures de l'après-midi, le duc d'Elchingen envoya le chef de bataillon Esmenard en parlementaire au gouverneur, avec sommation de capituler. Tout en rendant justice au courage et à la belle défense du général espagnol, le maréchal Ney s'efforçait de lui démontrer combien l'espérance qu'il gardait d'être secouru par les Anglais était vaine et illusoire [1].

[1] « En effet, disait avec raison dans sa sommation ce maréchal au gouverneur, comment auriez-vous pu ne pas reconnaître que, si telle a été leur intention (des Anglais), ils n'auraient pas attendu pour le faire que Ciudad-Rodrigo eût été réduit à l'état déplorable dans lequel il se trouve? Votre situation, soyez en bien convaincu, Monsieur le Gouverneur, ne peut plus qu'empirer. Vous avez à choisir entre une capitulation honorable et la vengeance terrible d'une armée victorieuse. Je vous prie de me répondre, et de me dire ce que vous aurez préféré. Agréez, etc. »

La réponse d'André Herrasti fut celle d'un homme de cœur; le maréchal Ney dit depuis qu'il n'en avait jamais attendu d'autre de lui. Nous croyons devoir la rapporter textuellement ici.

Réponse de don André Herrast

« Après quarante-neuf annés de service, je connais les lois de la guerre et mes devoirs militaires.

« La place de Ciudad-Rodrigo n'est point réduite à capituler et n'a point de brèche ouverte qui l'y oblige.

« En conséquence, je ne puis qu'engager Votre Excellence à continuer ses opérations contre la place. Je saurai moi-même, par égard pour l'hu-

Les ouvertures de capitulation ayant été repoussées; le feu recommença avec une nouvelle vigueur dans la nuit du 28 au 29. Chaque jour néanmoins de nouveaux déserteurs confirmaient que la place était réduite à la dernière détresse; mais la junte et le gouverneur, les habitants mêmes, exaltés par le fanatisme des moines, gardaient encore quelque espérance de secours. Les Anglais avaient leur avant-garde en vue de la ville, à deux petites lieues des ouvrages. Pour s'assurer de leurs intentions, le prince d'Essling ordonna une grande reconnaissance sur la route d'Alméida. En conséquence, le duc d'Abrantès fit passer l'Aguéda à une division d'infanterie et à une forte brigade de cavalerie, et marcha sur l'avant-garde anglaise. 1810. Portugal.

Celle-ci était avantageusement postée sur l'Azava, près du village de Marialva; elle fut culbutée et ramenée jusque sur les hauteurs de Gallégos. Soutenue par une bonne artillerie, elle voulut s'y arrêter; mais quelques charges, exécutées par le général Sainte-Croix, la forcèrent à se réfugier sous le canon d'Alméida. Le duc d'Abrantès, après s'être avancé jusqu'au fort de la Conception et avoir reconnu que l'ennemi était toujours de l'autre côté de la Coa, fit rentrer ces troupes; il laissa toutefois de gros postes pour tenir ceux de l'ennemi plus éloignés qu'auparavant. Les Français eurent constamment l'avantage dans ces diverses rencontres.

Nous n'omettrons pas de citer une compagnie de grenadiers du 22[e] régiment, commandée par le capitaine Gouache; attaquée et entourée par deux escadrons de la garde anglaise, elle se forma en carré et soutint ce combat inégal pendant deux heures. Les Anglais exécutèrent trois charges, et perdirent 24 hommes et 20 chevaux; le capitaine Gouache ne laissa pas un seul de ses grenadiers sur le champ de bataille.

Cependant, Ciudad-Rodrigo, quoique entièrement ruiné par les bombes et incendié dans plusieurs quartiers, redoublait son feu. Dans la nuit du 28 au 29, le feu des assiégeants recommença aussi avec une nouvelle vigueur et détermina de nou-

manité et quand les circonstances m'en feront un devoir, demander à capituler, après avoir mis à couvert mon honneur, qui m'est plus cher que la vie. »

1810. Portugal. veaux incendies. Le général en chef ordonna divers changements dans l'emplacement des anciennes batteries et en fit établir et armer six nouvelles. Le 2 juillet un autre magasin à poudre des assiégés sauta, tandis qu'une batterie de mortiers allumait plusieurs incendies dans le faubourg San-Francisco, dont on s'empara la nuit suivante, ainsi que du couvent de Santa-Clara. Celui de Santo-Domingo fut également pris dans la nuit du 4 au 5, par le général Simon. Jusqu'au 8 on travailla à perfectionner la 2e parallèle, qui avait été entreprise dans la nuit du 29 au 30 juin. Dans celle du 8 au 9 juillet, le colonel Valazé, auquel le général en chef avait donné la direction des travaux du génie à la place du chef de bataillon Couche, fut blessé grièvement à la tête et à l'épaule par une grenade qui le renversa au moment où il présidait à l'établissement des fourneaux de mine qui devaient faire sauter la contrescarpe. A deux heures du matin, cette mine, chargée de quatre cents kilogrammes de poudre, renversa une grande partie de la contrescarpe et ouvrit à droite et à gauche de l'entonnoir un large passage par lequel on pouvait arriver presque à découvert jusqu'au pied de la brèche. A quatre heures du matin, l'artillerie commença le feu. Les assiégés y répondirent mollement pendant quelques heures et furent enfin réduits au silence. Masséna invita alors le maréchal Ney à ordonner les préparatifs de l'assaut.

A trois heures et demie, le général Ruty et le commandant Couche annoncèrent que la brèche était praticable sur les deux enceintes dans une largeur de quinze à dix-huit toises, avec une bonne rampe. Tout était prêt pour l'assaut; le maréchal Ney disposait lui-même, dans les tranchées, deux colonnes de troupes d'élite qui devaient le donner. Le fossé était comblé par la chute de la contrescarpe, et la pente de la brèche paraissait douce et commode. Afin de s'en assurer, le duc d'Elchingen demanda trois soldats de bonne volonté pour en faire l'épreuve, en montant les premiers sur le haut du rempart : à l'instant même plus de cent sortirent de leurs rangs : Thirion, caporal de grenadiers au 50e régiment; Bombois, carabinier, et Billeret, chasseur (ces deux derniers appartenant au 6e d'infanterie légère), furent choisis. Ces trois braves, qui croyaient marcher à une mort certaine, après avoir franchi en peu d'instants

les deux brèches et être arrivés sur le second rempart, firent feu sur l'ennemi aux cris de *vive l'empereur*, et en descendirent avec le même sang-froid. Cette belle action, qui se passait sous les yeux de l'armée, fit accélérer le pas aux deux colonnes d'attaque : la 1re composée du bataillon des chasseurs du siége, aux ordres du capitaine Sprunling, adjoint à l'état-major, de trois compagnies de grenadiers, commandées par Delom, chef de bataillon au 6e léger; et la 2e, de six compagnies de voltigeurs, commandées par Dutoyat, chef de bataillon au 69e. Ces troupes, arrivées au pied de la brèche, allaient monter à l'assaut lorsque les assiégés arborèrent le drapeau blanc. Le gouverneur, conduit devant le maréchal, offrit de rendre la place à discrétion.

Dix-sept jours avant que la capitulation n'eût été proposée et acceptée, un détachement de 340 lanciers, qui faisait partie de la garnison et que commandait l'intrépide partisan don Julian Sanchez, s'ouvrit, par une sortie brusque, un chemin à travers les postes français et s'échappa en Portugal. Don Julian avait remarqué que les troupes qui bloquaient la place sur la rive gauche de l'Aguéda se gardaient négligemment du côté de la ville, d'où elles ne craignaient aucune surprise, parce qu'elles en étaient séparées par la rivière. Ce fut par ce point que ce partisan espagnol résolut de percer; il tomba brusquement avec sa troupe sur le piquet qui gardait la route de Fuenté-Guinaldo, et il eut le temps de gagner les bois voisins pendant que le piquet montait à cheval et se mettait en mesure de l'arrêter.

Le 10 juillet au soir, les troupes françaises prirent possession de la ville de Ciudad-Rodrigo, après vingt-quatre jours de tranchée ouverte. Le lendemain 3,500 hommes de la garnison sortirent pour être conduits en France prisonniers de guerre. Parmi eux se trouvaient le gouverneur don Andrès Pérez de Herrasti, un brigadier commandant l'artillerie, et deux officiers supérieurs du génie. Quoique l'incendie de l'arsenal eût fait perdre une quantité immense de munitions, on trouva dans cette place importante cent cinq bouches à feu de tout calibre, deux cents milliers de poudre, et près d'un million de cartouches d'infanterie. Cette conquête coûta au 6e corps 168 hommes tués et 1,009 blessés.

1810. Portugal. Les généraux d'artillerie Éblé et Ruty, le général de division Loison, les généraux de brigade Simon, Ferrey, le colonel du génie Valazé, le chef de bataillon Couche, de la même arme, méritèrent particulièrement les éloges du général en chef.

Le maréchal Masséna crut devoir s'arrêter dans les environs de Ciudad-Rodrigo jusqu'à ce que le général Reynier, à la tête du 2e corps, eût repassé le Tage pour se porter vers Castello-Branco et menacer le flanc droit de l'armée anglaise. Lord Wellington, de son côté, voulut prévenir ce mouvement, et le général Hill, qui commandait un corps de 14,000 hommes, reçut l'ordre de couvrir le point menacé.

A cette époque l'armée anglo-protugaise se trouvait cantonnée en trois corps principaux : le plus considérable, de 25,000 hommes, sous les ordres directs de lord Wellington, occupait les villes de Viseu, Guarda, etc.; une division de 4,000 hommes de troupes légères, commandée par le général Crawfurd, était en avant d'Alméida; le second, de 14,000 hommes, sous les ordres du lieutenant général Hill, se tenait, comme nous venons de le dire tout à l'heure, sur la droite de la frontière, pour observer le général Reynier; le 3e corps enfin, composé de 12,000 hommes de réserve, et commandé par le général Leith, était en position à Thomar.

21 juillet. *Destruction du fort de la Conception.* — Le 21 juillet, le maréchal duc d'Elchingen chargea le général Loison de réunir à Gallégos 3,000 hommes de sa division, la division de cavalerie légère aux ordres du général Treilhard, et quelques pièces d'artillerie légère, pour se diriger ensuite, à deux heures du matin, sur le fort de la Conception, en passant par Villar del Puerco, Castilléjo et Dos Casas. Le général Loison rencontra sur ce dernier point la division légère du général Crawfurd, formant l'avant-garde de l'armée anglaise. Vainement le général Treilhard s'efforça de rejeter l'ennemi dans Alméida. Après un combat sanglant, livré sur le plateau même où est établi le fort de la Conception, le général Crawfurd effectua sa retraite sur la Coa, par la route d'Alverca. Avant de se retirer il fit sauter le fort de la Conception; néanmoins les mines pratiquées ne produisirent point tout leur effet : trois fourneaux restèrent intacts; mais ceux qui avaient été allumés détruisirent l'ouvrage

à cornes et plusieurs demi-lunes. Les troupes françaises arrivaient sur les glacis au moment où l'explosion eut lieu ; elles serrèrent de près la division ennemie qu'elles avaient devant elles, et lui firent un assez bon nombre de prisonniers. 1810. Portugal.

Maître du plateau de la Conception, le général Loison devait encore s'assurer de la position de l'armée ennemie. Il fit tourner le village de Val de la Mula par le général Treilhard, en même temps qu'il le faisait attaquer par le général Simon. Le général Treilhard, par son mouvement, débusqua l'infanterie et la cavalerie ennemies, qui occupaient la rive gauche du Turones, et força à la retraite 600 cavaliers placés sur la route d'Alméida. L'ennemi se retira d'abord sur les glacis de cette dernière place, et revint bientôt après, avec deux bataillons, trois pièces de canon et environ 1,800 chevaux, se mettre en bataille sur la gauche du ravin qui sépare Val de la Mula d'Alméida. Les trois régiments de cavalerie légère aux ordres du général Treilhard parvinrent cependant à occuper la rive gauche du ravin ; les Français ne poussèrent pas plus loin, pour ne pas attirer inutilement le feu de la plaee, à la portée duquel ils étaient et sous lequel l'ennemi semblait chercher à les faire arriver. Par suite de ce mouvement rétrograde des Anglais ; leur droite se trouvait à Guarda, et leur gauche se prolongeait vers Pinhel.

Le 24 juillet, le prince d'Essling fit investir Alméida ; les troupes du 6ᵉ corps furent réunies à cet effet en grande partie au fort de la Conception, et débouchèrent du Val de la Mula le même jour à six heures du matin. La brigade de cavalerie légère, composée des 3ᵉ régiment de hussards et 15ᵉ de chasseurs, sous les ordres du général Lamotte, précédée du bataillon des chasseurs du siége, ouvrait la marche. Elle était suivie des 15ᵉ et 25ᵉ de dragons, commandés par le général Gardanne. Le général Montbrun dirigeait cette cavalerie.

La division d'infanterie du général Loison formait deux colonnes ; elle était soutenue par la division Mermet, à la tête de laquelle marchait le 10ᵉ de dragons, et par trois régiments d'infanterie de la division Marchand. Le duc d'Elchingen commandait lui-même tous ces mouvements.

La division d'avant-garde de l'armée anglaise sous les ordres

1810. Portugal.

du lieutenant général Crawfurd, se composait de 1,100 hommes de cavalerie, 4,000 d'infanterie, et six pièces de canon occupant la position à droite d'Alméida. Son infanterie légère et plusieurs escadrons de hussards du 1[er] régiment formaient les postes en avant et sur les flancs de cette place. Les troupes françaises attaquèrent vigoureusement et dans le meilleur ordre; l'ennemi opposa une résistance opiniâtre. Quoiqu'il défendît le terrain pied à pied et soutînt avec beaucoup de constance un feu très-vif de mousqueterie et d'artillerie, il fut cependant chassé successivement de ses postes. Le général Crawfurd réunit alors toute sa division sous le canon de la place, supposant que les Français prendraient position sans oser l'attaquer dans ce poste formidable. Il se trouvait d'ailleurs protégé par une forte réserve placée sur les hauteurs de la rive gauche de la Coa; mais les troupes françaises, formées sur quatre colonnes, marchèrent droit à l'ennemi et l'abordèrent sans répondre à son feu. Celui de la place, quoique assez mal dirigé, devint dans le moment de la plus grande vivacité. Le 3[e] de hussards, soutenu par le reste de la cavalerie, tomba à toute bride sur l'infanterie anglaise et lui sabra beaucoup de monde. La cavalerie de Crawfurd se rallia sous les remparts de la place sans avoir donné, et repassa ensuite la Coa.

Sur ces entrefaites, la brigade du général Ferrey, débordant déjà toute la droite de l'ennemi, allait lui couper la retraite ou le forcer à se jeter dans Alméida. Le général Crawfurd profita de la nuit qui survint pour se rapprocher de l'armée anglaise. Les Français le poursuivirent jusqu'à ce que les colonnes qui devaient former l'investissement d'Alméida eussent exécuté cette opération sans difficulté.

Dans cette affaire, l'ennemi eut 400 morts et 700 blessés, parmi lesquels il comptait 28 officiers; de ce nombre étaient le colonel du 43[e], celui du 16[e] de dragons, et le major Bronn, du 52[e]. On lui prit un drapeau, 400 hommes et deux pièces de canon. La perte du côté des Français ne fut que de 527 hommes, tant tués que blessés.

Le lendemain, 25, le duc d'Elchingen fit occuper Valverdino et chasser les Anglais qui occupaient les hauteurs en avant de Pereiro. Le 26, il envoya un détachement de la division Loison

sur Pinhel. La 3e division anglaise, sous les ordres du major général Picton, en était partie à deux heures du matin pour gagner les montagnes de l'Estrella. 1810. Portugal.

L'armée anglaise, qui jusqu'alors avait eu son centre vers Alméida, prit une nouvelle position en deçà de la Sierra d'Estrella, sa gauche à l'embouchure de la Coa dans le Duero, le centre à Célorico, et la droite à Sabugal, par où elle se liait avec le corps portugais, que commandait le maréchal Beresford.

Siége d'Alméida. — Le prompt investissement d'Alméida fut dû à l'infatigable activité du duc d'Elchingen et aux soins du général Éblé, qui dirigeait l'artillerie. Le 6e corps, s'étant porté en avant, battit l'arrière-garde anglaise. Il résulta de là que l'ennemi, qui croyait les Français encore loin, n'eut pas le loisir de faire entrer dans la place la moisson qui était déjà coupée et ramassée en tas à portée des glacis. Ce fut sans contredit une grande faute de la part de lord Wellington de laisser pour ainsi dire à l'entière disposition de ses adversaires une ressource aussi essentielle. Les blés qui restaient encore dans les environs devaient nécessairement être incendiés. Mais si l'on voulait attribuer à des vues d'humanité, à des considérations philanthropiques, rarement à leur place en temps de guerre, la conduite du général anglais, il suffirait de rappeler les ordres sévères, les mesures plus que rigoureuses employées par le noble lord pour forcer ses alliés, les Portugais, à abandonner leurs maisons, leurs champs, et à tout brûler plutôt que de rien laisser aux Français. On jugerait alors que la conduite de Wellington dans cette circonstance est plutôt la suite de sa négligence qu'un calcul d'humanité de sa part. Nous avons vu les Anglais, se bornant à de vaines démonstrations, laisser prendre Astorga et Ciudad-Rodrigo sans fournir le moindre secours à ces places; nous allons encore les retrouver plus fidèles à leur système qu'à leurs alliés devant Alméida. 25 août.

Cette dernière place, beaucoup plus forte que celle de Ciudad-Rodrigo, était conséquemment susceptible d'une plus longue défense; mais la possession de celle-ci donnait aux Français les moyens de déployer devant l'autre un plus grand système d'attaque. Elle passait pour la première place de Portugal. Comme forteresse, sa situation est admirable; elle est bâtie sur

1810. Portugal.

l'extrême plateau d'une chaîne de montagnes que borde la rive droite de la Coa, rivière dont le cours est encaissé et très-profond. Sa double enceinte était couverte par six bastions en pierre et par autant de ravelins. Son château, formant comme une seconde citadelle, pouvait encore servir de refuge à la garnison et prolonger sa résistance de plusieurs jours. Le général anglais William Cox, avec 4,000 hommes de milices et 1,000 hommes de troupes de ligne, était chargé de la défense de cette place, qui était abondamment pourvue d'approvisionnements de toute espèce.

Dans la journée du 26 juillet, la garnison tenta deux sorties : l'une de 600 hommes et de 60 chevaux, sur la division Loison, ayant pour but de détruire des maisons qui se trouvaient à deux cents toises des ouvrages; l'autre, de 300 hommes et 40 chevaux, sur la droite du général Marchand, pour enlever quelques gerbes de blé qui se trouvaient près du faubourg. Ces deux sorties demeurèrent sans succès et coûtèrent 50 hommes aux assiégés.

Le 27 juillet, le maréchal Masséna arriva à Ciudad-Rodrigo, d'où il s'était rendu à Salamanque, après la prise de cette place, pour surveiller et activer les opérations de l'administration de son armée; il vint ensuite devant Alméida, où, le 28, il visita les camps avec le duc d'Elchingen et les généraux Éblé et Lazowsk, commandants de l'artillerie et du génie.

Le même jour les assiégés risquèrent une troisième sortie plus sérieuse; 1,200 hommes, suivis de quatre pièces de canon et de plusieurs voitures, vinrent pour enlever les mêmes gerbes de blé; la grand'garde française les arrêta assez longtemps pour qu'on vînt la secourir. Alors l'ennemi fut mené chaudement et rejeté en désordre dans la place; il fut même forcé d'abandonner ses voitures. Le jeune Neumayer, du 6e d'infanterie légère, se rendit maître d'une pièce de canon sur les glacis. Cette affaire se passa sous les yeux de Masséna, qui par sa présence, redoublait l'ardeur des soldats.

Cependant les autres corps de l'armée française se rapprochèrent du 6e, chargé de poursuivre les opérations du siége. Le général Reynier prit position auprès de Zarza-la-Mayor, et le duc d'Abrantès quitta les bords du Tormès pour se porter sur l'Aguéda.

La tranchée fut ouverte dans la nuit du 15 au 16 août. Deux mille travailleurs furent occupés à creuser la première parallèle à trois pieds de profondeur sur un développement de plus de cinq cents toises. Elle ne fut achevée que le 19, en raison des difficultés d'un terrain dur et rocailleux, et de la nécessité de se couvrir à chaque instant de gabions.

Du 20 au 25 on continua à monter la tranchée, on poussa les boyaux. Dans la nuit du 24 au 25 on ouvrit la seconde parallèle, à moins de cent cinquante toises de la place, dans le rocher. Le feu terrible des assiégés ne permit pas de s'y maintenir pendant le jour ; mais la nuit suivante les mineurs achevèrent de creuser et d'élargir la tranchée avec le pétard.

Le 26, à cinq heures du matin, onze batteries, armées de soixante-cinq bouches à feu, commencèrent à tirer sur la place, qui riposta avec vigueur. Tandis que trois de ces batteries étaient destinées à battre en brèche le bastion de San-Pédro, ainsi que les demi-lunes collatérales, d'autres enfilaient et ricochaient les remparts, jetaient des bombes et des obus dans l'intérieur. Le soir même du 26, une terrible explosion se fit entendre ; la ville entière disparut tout à coup dans un nuage épouvantable de fumée : une bombe venait de faire sauter la grande poudrière, contenant plus de cent cinquante milliers de poudre. Les fortifications la cathédrale, les principaux édifices et une grande partie de la population furent détruits. Des pierres énormes, des rochers entiers furent lancés jusque dans les tranchées ; des pièces de gros calibre furent enlevées de la citadelle et jetées à plus de deux cents toises, brisées en plusieurs tronçons. Toutes les troupes qui garnissaient les remparts ce jour-là furent tuées par les éclats ou par les pierres. Heureusement la garnison habitait des casemates dans lesquelles s'étaient aussi retirés quelques habitants. Plusieurs restèrent ensevelis sous les décombres, et les Français eurent encore le temps d'en retirer quelques-uns de ces malheureux après qu'ils eurent pris possession de la ville. Nous ne passerons point sous silence l'admirable sang-froid de quelques canonniers portugais, qui, ayant eu le bonheur miraculeux de survivre à l'explosion, continuèrent à faire jouer leurs pièces pendant que les débris de la place volaient encore et menaçaient de les écraser.

1810. Portugal. La destruction d'une grande partie de la ville et la perte absolue de toutes les munitions rendaient désormais toute résistance inutile. Le 27, le maréchal Masséna fit cesser le feu de ses batteries et envoya à neuf heures du matin son chef d'état-major sommer le général Cox. Le marquis d'Alorna, général de division portugais, et plusieurs officiers supérieurs de la même nation, qui suivaient l'armée française, s'approchèrent des remparts pendant qu'on négociait, et, s'étant fait reconnaître de leurs compatriotes, les exhortèrent à se soustraire comme eux à la domination britannique et à embrasser la même cause. Ces pourparlers demeurèrent d'abord sans succès, et le gouverneur refusa d'accepter les conditions qui lui étaient proposées. Son intention était de se jeter dans le château, qui n'avait point été endommagé, et de s'y soutenir encore quelques jours, dans l'espoir que l'armée alliée viendrait au secours de la place. Le maréchal Masséna fit alors recommencer le feu à neuf heures du soir; trois heures après une émeute, fomentée par le lieutenant de roi Bernardo de Costa, força Cox à capituler. On supposa que l'influence des Portugais qui étaient dans le camp français n'était pas étrangère à la sédition de la garnison. Plus tard de Costa fut fusillé; mais il n'était pas bien démontré qu'il eût eu des intelligences avec les Français. Le 28, les Français entrèrent dans Alméida. La garnison sortit avec les honneurs de la guerre, et, après avoir déposé les armes sur les glacis, dut rester prisonnière de guerre, ainsi que le général anglais William Cox et deux officiers de la même nation que lord Wellington avait envoyés avant le siége. On trouva encore dans la place beaucoup de munitions de bouche, six drapeaux et cent quinze pièces d'artillerie, parmi lesquelles un petit équipage d'artillerie de montagne.

Le maréchal Masséna, par suite de cette loyauté qui faisait la base de son caractère, renvoya les milices dans leurs foyers, après leur avoir fait prêter serment de ne plus servir pendant cette guerre contre la France et ses alliés. Le marquis d'Alorna et les autres officiers portugais présents au camp français furent accueillis avec acclamations par la garnison. Les officiers et les soldats de la ligne, ainsi qu'un millier de miliciens, demandèrent à se ranger sous les drapeaux de la France. Le maréchal, dans l'espoir de détacher ainsi des Anglais une partie de la po-

pulation, céda aux instances du marquis et des géneraux portugais, qui se rendaient garants de la fidélité de ces troupes, et proposaient d'en former un corps au service de France pour l'opposer à ceux qu'avaient organisés les Anglais, et qu'on supposait supporter impatiemment leur joug. Si le maréchal eût mieux connu les mœurs et le caractère des peuples de la Péninsule, il se fût bien gardé de leur montrer autant de confiance et de générosité. Fiers et vindicatifs, l'Espagnol et le Portugais ne pardonnent point. Lors de cette guerre, injuste sans doute dans son principe, ils ne se faisaient aucun scrupule de sacrifier tout sentiment de reconnaissance à leur penchant pour la cruauté. Dans les guerres les plus terribles, le plus décisives, les peuples policés se font généralement une loi de ne point user de perfidie et de ménager leur ennemi s'il tombe sans défense entre leurs mains ; aux yeux de l'Espagnol et du Portugais, tout moyen était bon pour immoler et prolonger le supplice de leurs adversaires. On pourrait dire que c'est dans les raffinements de la vengeance la plus atroce, dans les actes de la cruauté la plus inouie, qu'ils puisaient de nouvelles forces de résistance.

1810. Portugal.

Les 3,000 hommes de milices renvoyés par le prince d'Essling ne rentrèrent chez eux que pour y retrouver des armes, et, malgré le serment qui les liait, ce furent 3,000 ennemis de plus à combattre. Le reste de la garnison d'Alméida, composée de l'ancien régiment de Bragance, de 1,000 miliciens et d'une compagnie de cavalerie, accepta avec les plus vives démonstrations de joie la proposition du marquis d'Alorna de coopérer à soumettre le Portugal. On en forma une brigade, qui fut mise sous les ordres du général portugais Pamplona ; dès le surlendemain, ils avaient tous déserté.

Alméida s'était rendu après treize jours de tranchée ouverte. Ce siége avait coûté aux Français 62 morts et 439 blessés. Lord Wellington, qui s'était opiniâtrément tenu en observation derrière cette ville, ayant appris qu'elle était tombée au pouvoir des Français, battit en retraite, et se retira dans la vallée du Mondégo, sur la route de Lisbonne. Le corps d'armée du général Reynier qui avait quitté l'Estremadure espagnole et traversé le Tage près d'Alcantara, se concentra sur les deux autres corps français, le 8e et le 6e, dans les environs d'Alméida. Le corps

1810. Portugal.

anglais du général Hill, qui était opposé à celui du général Reynier, vers Elvas et Portalègre, traversa de même, par un mouvement correspondant, le Tage à Villa-Velha. Ainsi ces deux corps s'étaient également rapprochés de leurs armées respectives.

L'armée française, prête à marcher sur le Portugal, était forte d'environ 52,000 hommes, y compris 6,000 hommes de cavalerie. D'autre part, ce n'est point exagérer que de porter à 150,000 hommes le nombre des troupes anglo-portugaises de toute espèce postées seulement entre le Duéro et le Tage pour combattre les Français ou pour les harceler dans leur marche.

On a dit que l'invasion du Portugal fut une grande faute politique à l'époque où cette nouvelle expédition fut effectuée ; que les Espagnols commençaient alors à n'être plus dupes de l'égoïsme et de l'astucieuse conduite des Anglais. Constamment abandonnés par leur infidèle allié au moment du danger, livrés à leurs propres forces devant un vainqueur irrité, ils commençaient à se lasser de la guerre, et maudissaient ouvertement ceux qui les avaient engagés à persévérer dans une lutte aussi inégale. L'intérêt et le temps avaient refroidi le zèle des partisans du fils de Charles IV, et augmenté de beaucoup celui des nationaux qui avaient embrassé la cause de Joseph. C'était le moment d'employer toutes les troupes françaises répandues en Espagne à purger ce pays des bandes de guerrillas qui l'infestaient et qui soutenaient presque seules la guerre. On devait alors redoubler d'ardeur pour rétablir une discipline sévère parmi les soldats, régler les administrations civiles et militaires, réprimer et punir les vexations dont les Espagnols étaient victimes. On eût alors achevé la conquête de ce pays, familiarisé déjà avec son nouveau souverain; en cas de revers, on eût au moins évité ces grandes catastrophes qui devaient en amener de plus terribles encore.

On a répondu à cela que, pour soumettre l'Espagne par la force des armes, il fallait, avant tout, priver les Espagnols de l'appui de l'armée anglaise, ce qu'on ne pouvait obtenir que par la conquête du Portugal. Il est vrai que beaucoup d'Espagnols, fatigués de la guerre, mécontents des Anglais, s'étaient ralliés au gouvernement du roi Joseph, pensant que c'était l'unique moyen de conserver l'indépendance nationale

et l'intégrité du royaume; mais ces bonnes dispositions étaient bien changées depuis le décret impérial du 8 février, qui avait érigé en gouvernements militaires les provinces d'Espagne les plus rapprochées de France. La régence de Cadiz présenta aux Espagnols l'établissement de ces gouvernements comme violant l'intrégrité du territoire, les excita à redoubler d'énergie pour repousser la domination de l'empereur, et le cabinet britannique acquit dès lors une grande influence dans les affaires de l'Espagne. La nation répondant à l'appel du gouvernement, bientôt les guerrillas se multiplièrent au point qu'il fallut employer une armée entière pour les poursuivre et pour maintenir les communications avec la France. Ainsi il n'était plus temps, à l'époque de la troisième invasion du Portugal, de compter sur les nationaux qui avaient embrassé la cause de Joseph; ceux-ci, déjà désignés aux peuples sous le nom d'*afrancesados*, passaient aux yeux de la multitude pour ennemis de leur patrie, qu'ils avaient concouru à asservir et à placer sous le joug de l'étranger. Dans de telles circonstances, le dernier et le meilleur parti à prendre était de chasser les Anglais de la Péninsule; mais, pour assurer le succès d'une telle entreprise, il eût fallu déployer de plus grands moyens que ceux qui furent mis à la disposition de l'illustre maréchal auquel elle fut confiée.

1810. Portugal.

Avant de pénétrer dans le Portugal, le maréchal Masséna fit répandre dans ce pays la proclamation suivante :

« Portugais,

« Vous faut-il d'autres preuves de l'abandon des Anglais que leur inaction devant Alméida? Pouvez-vous vous méprendre sur leurs véritables intentions, et 25,000 hommes tiendront-ils si longtemps dans un honteux esclavage plus de deux millions d'habitants? Récapitulez les maux qu'ils font peser sur vous! Ils vous ordonnent de quitter vos foyers quand ils s'en éloignent eux-mêmes; ils emportent les grains et les bestiaux destinés à nourrir vos familles; ils détruisent tout ce qui pouvait servir à l'habitation et aux besoins de la vie, et ils veulent que le Portugal ne soit plus qu'un monceau de ruines dès qu'ils seront obligés d'en sortir. Est-ce dans votre intérêt qu'ils vous em-

1810. Portugal. mènent sur les bords de la mer et organisent tous ces moyens de destruction ? Ne voyez-vous pas qu'en vous forçant à accompagner vos enfants jusqu'auprès de leurs vaisseaux ils veulent que les vieillards et les femmes, après avoir dit un éternel adieu aux objets de leurs affections, ne puissent pleurer leur misère et leur infortune que sur les débris des chaumières que vous avaient laissées vos aïeux ?

« Et vous, soldats portugais, n'avez-vous pas aussi votre part dans les humiliations dont ils abreuvent vos compatriotes ? Quel cachet de flétrissure n'ont-ils pas imprimé sur vos bataillons en vous donnant des chefs, comme si vous n'aviez pas parmi vous des officiers dignes de vous commander ! Ne manquez-vous pas de pain pendant qu'ils consomment à satiété les ressources préparées pour vous ? Portugais ! je vous l'ai déjà dit : rentrez dans vos habitations, et livrez-vous à vos occupations domestiques ; et vous, soldats du Portugal, donnez-vous des chefs, secouez le joug de ces alliés qui vous accablent de leur mépris. Les armées du grand Napoléon sont là pour vous faire respecter et pour défendre vos personnes, vos propriétés, vos familles et vos droits. Accueillez-les en amis ; rappelez-vous qu'elles ne font la guerre qu'à l'ennemi du continent, et qu'il est de votre intérêt de vous joindre à elles pour l'expulser de votre territoire. Résistez toujours aux insinuations perfides de ces hommes que l'or de la Grande-Bretagne a séduits ; ils veulent, à l'ombre de l'influence anglaise, vous gouverner pour leurs propres intérêts, et non pour le bien de votre pays. Ils sont autant vos ennemis que ceux dont ils sont les agents. »

En même temps le prince d'Essling rappela à l'armée, par un ordre du jour, le respect des personnes et des propriétés. Pourvus de vivres, les soldats n'avaient aucun prétexte pour quitter leurs rangs. Ils devaient marcher en masse, car des premières impressions que leur conduite donnerait aux habitants dépendait celle que ceux-ci tiendraient à leur égard.

Après la conquête de Ciudad-Rodrigo et d'Alméida, qui assurait à l'armée française une excellente base d'opérations, le moment était venu d'entrer en Portugal, de marcher sur Lisbonne et d'en chasser les Anglais, but principal de l'expédition ; mais rien n'était encore prêt pour exécuter cette importante entre-

prise. Le 2 septembre on n'avait pas pour quinze jours de vivres, faute de moyens de transports ; la fatigue, les grandes chaleurs et le manque de nourriture avaient fait périr presque tous les chevaux des équipages ; le peu qui en restait était complétement hors de service. L'artillerie, qui en avait perdu 1,500 pendant les deux siéges, avait besoin d'être remontée et réorganisée. Les troupes manquaient de cartouches, d'habillement et de chaussure ; 2,000 hommes avaient péri dans les tranchées de Ciudad-Rodrigo et d'Alméida, et 6,000 gisaient dans les hôpitaux. C'était donc avec une armée déjà affaiblie, mal habillée et mal chaussée ; dépourvue de vivres et de munitions, sans réserve et sans espoir d'être secourue en cas de revers, que Masséna allait marcher à la conquête d'un pays défendu par plus de 150,000 hommes, protégé par les difficultés naturelles d'un sol aride, hérissé de montagnes et dépourvu généralement de routes et de chemins praticables. Malgré l'insuffisance de ses moyens, le prince d'Essling, confiant dans sa fortune, résolut de prendre l'initiative.

1810. Portugal.

Comme on craignait au quartier général que la Sierra d'Estrella fût impraticable, et, d'un autre côté, la route directe de Célorico à Coïmbre formant un défilé de quinze lieues, où Wellington avait retranché des positions formidables, le maréchal Masséna se détermina à opérer sur la rive droite du Mondégo et à y réunir ses forces pour marcher sur Viseu et Coïmbre. S'il parvenait à battre Wellington derrière cette dernière ville, il le poursuivrait alors jusque dans Lisbonne pour le forcer à se rembarquer. En arrêtant ce plan d'opérations fort simple, Masséna ignorait complétement l'existence des lignes de Lisbonne. Le général anglais, déterminé à se replier et à réunir toutes ses forces à quatorze lieues en avant de cette capitale aussitôt que les Français passeraient la Coa et s'avanceraient sur le Mondégo, avait fait travailler depuis dix mois à un vaste camp retranché dont la droite touchait au Tage, tandis que le centre s'étendait sur les montagnes, à Sobral et à Monté-Agraça, et la gauche au delà de Torrès-Védras, à l'embouchure du Zizambro. Cette position réunissait à l'avantage de couvrir Lisbonne et le mouillage de la flotte anglaise celui de servir de refuge aux populations refoulées vers la capitale. On avait retranché en arrière

1810. Portugal. de cette première ligne deux autres camps non moins sûrs, dans lesquels l'armée pouvait se retirer si le premier était forcé. Le troisième, établi à l'embouchure du Tage, était destiné à protéger l'embarquement de l'armée en cas d'échec.

Pendant les siéges de Ciudad-Rodrigo et d'Alméida, l'armée anglaise, composée de cinq divisions d'infanterie et d'une division de cavalerie, couvrait les positions suivantes : la 1re division, aux ordres du général Spencer, était à Viseu ; la 2e, celle du général Hill, était à Abrantès ; la 3e, commandée par le général Picton, occupait Célorico ; le général Cole tenait Guarda avec la 4e ; la 5e division, composée des troupes légères aux ordres de sir Robert Crawfurd, campait derrière le Lamégo ; la division de cavalerie, sous les ordres du général Stappleton Cotton, cantonnait dans la vallée du Mondégo. Le maréchal Beresford avait deux fortes divisions portugaises à Thomar et à Abrantès. Mais, après la prise d'Alméida, Wellington échelonna le gros de son armée sur la route de Célorico à Coïmbre, afin de pouvoir, au premier signal, défendre le passage de l'Alva et du Mondégo. Il étendit les postes avancés de son armée, en y comprenant les troupes de Hill et quelques autres, sur la droite, depuis le côté d'Alméida, par la Sierra d'Estrella, jusqu'à Guarda et Castello-Branco. En cas d'attaque, toutes les divisions devaient se replier et se concentrer vers les lignes. Cette position avait l'inconvénient d'être trop étendue ; car l'armée française, tout en menaçant Célorico, pouvait s'interposer, par Belmonté, entre Wellington et le général Hill. Le dernier, en suivant parallèlement, comme nous l'avons dit, les mouvements du général Reynier, était arrivé à Castello-Branco le 21 juillet, et, d'après l'ordre de Wellington, il s'était porté jusqu'à Sarzedas avec 16,000 hommes et huit bouches à feu. On coupa la route au-dessus de Covilha, et une brigade portugaise fut postée à Fundao. Une réserve formée à Thomar, forte de 8,000 Portugais et de 2,000 Anglais, aux ordres du général Leith, fut établie entre deux positions retranchées derrière le Zézère, affluent du Tage, et tout près de l'Alva, affluent de Mondégo.

Wellington avait, pour opérer sa retraite depuis Célorico, le choix de deux routes : celle qui conduit à la Sierra de Murcelha et celle de Viseu. La première parcourt une distance de

quinze lieues le long du défilé qui est entre le Mondégo et la Sierra d'Estrella, et se termine à la Sierra de Murcelha. De là, un chemin qui va à Espinhal facilitait les communications avec Hill et Leith, et par un de ses embranchements on communiquait avec Coïmbre. La seconde route, celle de Viseu, est une des plus mauvaises du Portugal; elle est coupée par le Criz et d'autres courants, et étroitement resserrée entre le Mondégo et la Serra de Caramula, qui se réunit, par un pays montagneux, à celle de Busaco, limite, pour ainsi dire, de la vallée, et qui fait face à celle de Murcelha, baignée par les eaux de l'Alva. Les deux Sierras sont séparées par le Mondégo, qui coule à leur pied. Avant de se décider Wellington attendait que les Français prissent un parti. Le sien était déjà pris pour enlever à l'armée française toutes les ressources du pays qu'elle allait traverser. Tout le territoire jusqu'aux environs de Coïmbre, par où le général anglais présumait que Masséna devait pénétrer, fut dévasté. Des ordres impitoyables furent donnés pour obliger les habitants de tout âge et de tout sexe à quitter leurs foyers et à se diriger sur Lisbonne. Les récoltes furent incendiées, les champs ravagés, les moulins, les fours, les usines, les ponts, les bacs, les chariots, les instruments de culture furent détruits, ainsi que tout ce que les populations ne purent emporter dans leur émigration forcée, rigueurs que justifierait à peine la conquête, et qui, à l'égard d'une nation alliée, étaient le comble de la tyrannie. On ne peut comparer cette manière odieuse et barbare d'accomplir un plan de guerre à l'incendie du Palatinat par Turenne, qui agissait alors en pays ennemi. Wellington n'avait pas même cette triste excuse; mais, égoïste et sourd à la voix de l'humanité, il se souciait peu des souffrances d'un pays qui n'était point le sien, et qu'il ne défendait pas dans l'intérêt de ce pays même, mais dans les intérêts politiques et mercantiles de sa propre nation.

1810. Portugal.

C'est en prenant conseil des généraux portugais qu'il avait à son état-major, et qu'il supposait bien instruits, que le maréchal Masséna s'était déterminé à marcher sur Viseu, et de là sur Coïmbre, ces Portugais lui ayant affirmé que cette route était facile et peu embarrassée d'obstacles.

L'armée française pénètre en Portugal. — Le 16 septem- 16 sept.

1810. Portugal. bre, l'armée française commença son mouvement général et quitta Alméida et ses environs. Elle se composait de sept divisions d'infanterie (41,649 hommes), de deux divisions de cavalerie attachées aux trois corps d'armée, et d'une réserve de dragons (6,304 chevaux); d'un personnel d'artillerie, du génie et des équipages militaires s'élevant à 4,497 hommes[1]. Le 8e corps

[1] En voici le tableau :

Le maréchal Masséna, prince d'Essling, général en chef;
Le général de dvision Fririon, chef de l'état-major général;
L'adjudant-commandant Delosne, sous-chef;
Le général de division Eblé, commandant l'artillerie;
Le général de division Lazowski, commandant le génie;
L'inpecteur aux revues Lambert, intendant général de l'armée.

AILE DROITE.

8e Corps. Le général de division duc d'Abrantès, commandant en chef,
1re *Division*. Le général Clausel, commandant.
Ménard, Taupin, Godart; généraux de brigade.
Infanterie : Régiments : 15e léger, 19e, 22e, 25e, 28e, 34e, 36e, 46e, 75e de ligne; 6,636 hommes.
2e *Division*. Le général Solignac, commandant.
Gratien, Thomières, généraux de brigade.
Infanterie : Régiments : 15e, 47e, 65e, 70e, 86e de ligne, bataillon de Prusse, Irlandais; 7,196 hommes.
Cavalerie : Sainte-Croix, général de brigade, commandant. Régiments : 1er, 2e, 4e, 9e, 14e, 26e, dragons; 1,581 chevaux.
Artillerie, génie, gendarmerie, équipages militaires, mulets de bât; 1,293 hommes, 1,405 chevaux et mulets.

CENTRE.

6e Corps. Le maréchal duc d'Elchingen, commandant en chef.
1re *Division*. Le général Marchand, commandant.
Maucune, Marcognet, généraux de brigade.
Infanterie : Régiments : 6e léger, 39e, 69e, 76e de ligne; 6,547 hommes.
2e *Division*. Le général Mermet, commandant.
Bardet, Labassée, généraux de brigade.
Infanterie : Régiments : 25e léger, 27e, 50e, 59e de ligne; 7,009 hommes.
3e *Division*. Le général Loison, commandant.
Simon, Ferrey, généraux de brigade.
Infanterie : Régiments : légion du midi, légion hanovrienne, 32e léger, 26e, 66e, 82e de ligne; 6,903 hommes.

passa la Coa et marcha à Pinhel, suivi du parc d'artillerie, des équipages et des vivres. La réserve de cavalerie bivouaqua sur la rive droite de cette rivière. L'avant-garde du 6e corps s'avança jusqu'à Fornos, sur la rive droite du Mondégo. Le corps d'armée bivouaqua en avant de Célorico. Le 2e corps se porta sur le Mondégo près de Célorico, où il opéra sa jonction avec le 6e corps. La division Heudelet resta à Guarda. L'armée ainsi placée pouvait marcher de front sur le Mondégo ou de flanc sur le Zézère, par la route de Belmonté. Ainsi le mouvement général se trouva démasqué vingt-quatre heures trop tôt par la pointe du maréchal Ney sur Célorico, en portant son avant-garde à Fornos au delà du Mondégo. Pour rentrer en 1810. Portugal.

Cavalerie : Lamotte, général de brigade, commandant. Régiments : 3e de hussards, 15e de chasseurs ; 942 hommes.

Artillerie, génie, gendarmerie, équipages militaires, mulets de bât ; 1,733 hommes, 1,856 chevaux et mulets.

AILE GAUCHE.

2e Corps. Le général de division Reynier, commandant en chef.

1re *Division*. Le général Merle, commandant.

Sarrut, Graindorge, généraux de brigade.

Infanterie : Régiments : 2e, 4e légers, 15e, 36e de ligne ; 5,579 hommes.

2e *Division*. Le général Heudelet, commandant.

Foy, Arnauld, généraux de brigade.

Infanterie : Régiments : 17e, 31e légers, 47e, 70e, 86e de ligne ; 7,179 hommes.

Cavalerie : Soult, général de brigade, commandant. Régiments : 1er de hussards, 22e de chasseurs, chasseurs hanovriens, 8e de dragons ; 1,294 chevaux.

Artillerie, génie ; 1,307 hommes, 2,700 chevaux.

Réserve de cavalerie. Le général de division Montbrun, commandant en chef.

Le général de division Treilhard.

Lorcet, Cavrois, Gardanne, généraux de brigade.

Régiments : 3e, 6e, 10e, 11e, 15e, 25e dragons ; 3,487 chevaux.

Artillerie, 164 hommes, 237 chevaux.

Ce qui donne pour les trois corps d'armée et la réserve de cavalerie un total de 58,850 hommes de toutes armes, non compris les états-majors (1,094 hommes) ; mais de ce total il faut déduire 2,400 hommes restés à Ciudad-Rodrigo et à Alméida, 3,000 hommes restés dans la province de Salamanque, aux ordres du général Gardanne, et 1,000 hommes de cavalerie détachés sur divers points, ce qui réduit l'effectif de l'armée d'invasion à 52,450 hommes au moment de l'entrée en campagne.

1810. Portugal. ligne Ney reçut l'ordre de séjourner le 17 dans la position où il se trouvait, et Wellington eut vingt-quatre heures d'avance pour donner ses derniers ordres et attirer à lui le corps de Hill. Le 17, les 2e et 6e corps, réunis à la cavalerie de Montbrun, entrèrent à Célorico et replièrent les avant-postes ennemis sur Cortiza. Wellington commença alors sa retraite sur l'Alva par la rive gauche du Mondégo.

Le général anglais supposait que le prince d'Essling marcherait sur Lisbonne par la direction la plus courte ; or, c'était évidemment celle de Ponté-Murcelha, en laissant le Mondégo à droite. En conséquence, Wellington, après avoir passé l'Alva, avait fait sauter le pont de Murcelha sur cette rivière et celui de San-Comba-Dao sur le Dao. La position occupée par l'ennemi, de l'autre côté de la rivière, était déjà très-forte par elle-même; on y avait encore ajouté plusieurs redoutes. De là jusqu'à Pombal, les deux rivières de Ceira et de Deuça présentaient de nouvelles positions avantageuses pour ralentir la marche des Français. Des ouvrages avaient été construits sur toutes les hauteurs qui protégent les défilés; Wellington n'avait laissé d'ailleurs, en avant de sa position, et pour observer les mouvements des Français, que l'avant-garde aux ordres du général Crawfurd, avec laquelle la cavalerie française eut, pendant sa marche, quelques engagements de peu d'importance.

Le 18, le 8e corps atteignit Otojal et le grand parc, Povoa del Rey; le 6e corps arriva le même jour à Mangualdo et à Frexiosa; mais le parc de réserve de ce corps ne put dépasser Fornos. Le 19, le 8e corps traversa Viseu; le 6e se porta sur la route de Coïmbre, et le 2e s'établit en arrière et en avant de Mangualdo. Dans cette marche pénible, que ralentissait celle de l'artillerie arrêtée sans cesse par des chemins affreux, l'armée ne rencontra presque pas d'habitants; les campagnes étaient en feu et les villages déserts ou détruits. Viseu, ville de 6 à 7,000 âmes, dans une plaine fertile, entre le Mondégo et la Vouga, et très-commerçante, était abandonnée de ses habitants. Tous ses magasins avaient été évacués ou brûlés.

Le 20, les trois corps composant l'armée de Portugal se trouvèrent réunis à Viseu et à Mangualdo. Le 8e corps avait précédé les deux autres de quelques heures; son avant-garde avait

échangé quelques coups de fusil avec un peloton de l'arrière-garde anglo-portugaise. 1810. Portugal.

On a dit que l'intention du maréchal Masséna était de tourner la Serra d'Alcoba par un des nombreux chemins qui rayonnent sur Viseu et d'arriver sur Coïmbre en côtoyant le revers occidental des montagnes; qu'il avait recommandé aux ducs d'Abrantès et d'Elchingen de s'assurer s'il existait des chemins praticables de Viseu à travers la Serra de Caramula, mais que ses ordres furent mal exécutés ou ne le furent pas du tout, et qu'on lui répondit qu'il n'en existait pas; ce qui était faux, car il en existait plusieurs. Peut-être doit-on regretter que le maréchal n'ait pas imité son adversaire, qui ne confiait à personne le soin des reconnaissances générales, dont il appréciait toute l'importance. Si, sans se fier entièrement aux rapports de ses états-majors et aux assertions erronées des officiers portugais qui suivaient son quartier général, le maréchal eût pris lui-même connaissance des voies de communication entre les deux revers de la Serra d'Alcoba, il eût appris vraisemblablement qu'à six lieues sud-ouest de Viseu il existait un chemin conduisant de Mortagoa, à travers la Serra de Caramula, jusqu'à la route d'Oporto à Coïmbre, et la fatale rencontre du 27 n'eût peut-être pas eu lieu; mais, persuadé de l'exactitude des rapports qu'il avait reçus, Masséna se vit forcé de longer la rive droite du Mondégo pour atteindre Coïmbre.

Le duc d'Elchingen reçut en conséquence l'ordre de porter son avant-garde sur Casal de Maria et d'échelonner son corps entre Tondella et Sabugosa. L'avant-garde du 2ᵉ corps fut dirigée sur Santa-Comba-Dao, et une division occupa le pont d'Oliveira-do-Condé. Pendant ce temps, le parc d'artillerie et les équipages, qui s'acheminaient lentement sur Viseu, furent attaqués par le brigadier anglais Trant, du corps de milices portugaises commandées par le général Bucelar, et destiné à inquiéter le flanc droit et l'arrière-garde de l'armée française. Trant, qui venait de Moimento-da-Beira avec 2,000 hommes d'infanterie, 100 chevaux et cinq pièces de canon, se présenta le 20, à quatre heures du soir, sur la droite et en avant du convoi. Le chef d'escadron qui le commandait, n'ayant à sa disposition qu'une faible compagnie du 75ᵉ de ligne et 15 gen-

1810. Portugal. darmes, forma l'infanterie en carré ; la fusillade s'engagea, et, sans s'arrêter, le convoi continua sa route avec perte d'une vingtaine d'hommes. Les dernières voitures n'arrivèrent à Viseu que le 23 au soir, ce qui fit perdre quatre jours à Masséna, et Wellington se hâta de profiter de ce retard. Éclairé par le rapport de Trant sur la direction suivie par l'armée française, il fit passer le Mondégo aux divisions Crawfurd et Cole, qui remontèrent le Dao et le Criz et rompirent les ponts. Il s'établit avec la division Picton et la cavalerie à Ponté-Murcelha, où il appela d'Espinhal la division Hill. Le général Spencer eut l'ordre de se porter sur Coïmbre par la rive gauche du Mondégo.

Wellington venait enfin de se résoudre à risquer les chances d'une bataille sur la Serra d'Alcoba. Cette chaîne, dont le versant oriental est hérissé de rochers très-escarpés et déchiré par de profonds ravins, n'a pas quatre lieues et demie de longueur; elle se termine brusquement à la rive droite du Mondégo et se confond de l'autre côté avec la Serra de Caramula, qui se réunit à celle de Busaco. Cette dernière, située entre la route de Viseu à Coïmbre et le chemin de traverse qui la quitte à peu de distance de Ponté de Criz, pour gagner la route de Coïmbre à Oporto, est la partie la plus élevée de la Serra d'Alcoba (deux cent quatre-vingt-dix toises) et n'a guère plus de deux lieues du sud au nord. Elle est couronnée par un plateau longitudinal qui suit la même direction et sur lequel s'élève un couvent de carmes déchaussés où Wellington établit son quartier général. Ce plateau est traversé vers le milieu par un chemin qui rattache ceux de Mortagoa et de Viseu à Coïmbre, et qui facilitait les mouvements de l'artillerie d'une de ses extrémités à l'autre. Au nord du couvent, une gorge que suit un troisième chemin, qui descend dans la plaine de Villanova en tournant l'Alcoba, sépare celle-ci de la Serra de Caramula.

Le 22, le duc d'Elchingen fit passer le Criz à gué par trois bataillons et le 15e régiment de chasseurs à cheval, qui se placèrent sur les hauteurs de la rive droite, et le lendemain le général Loison, avec une colonne de 1,200 hommes d'infanterie et de cavalerie, s'empara de Barril, d'où il fut forcé de se retirer devant des forces supérieures ; mais, soutenu par l'avant-garde du 2e corps, il rentra dans Barril, d'où il chassa l'ennemi, qui

se retira par les chemins de Busaco, Moira et Méalhada. Ainsi, contrairement à l'opinion de Masséna, qui pensait que Wellington n'accepterait la bataille que sous Coïmbre, celui-ci s'arrêtait définitivement dans la Serra de Busaco : car, laissant le corps de Hill sur la rive gauche du Mondégo, il donna ordre à la division de cavalerie et à deux divisions d'infanterie de passer cette rivière à Ponté-Murcelha. La division Crawfurd et la brigade portugaise du général Pack marchèrent à Mortagoa; les divisions Cole et Picton se postèrent entre ce village et les dernières pentes de l'Alcoba; la cavalerie se déploya dans la plaine de Mortagoa jusqu'au Mondégo, et la division Spencer entre Coïmbre et Méalhada. 1810. Portugal

Le 24, le général Loison, voulant reconnaître la position des alliés et les chemins qui conduisent à Coïmbre, se porta sur Mortagoa et jusqu'au pied de la montagne d'Aménord, dont l'ennemi occupait le sommet. Cette reconnaissance, dans laquelle le 32e de ligne et la légion du Midi firent environ 50 prisonniers, prouva que les trois chemins qui traversent la Serra d'Alcoba étaient praticables pour l'artillerie et que les alliés étaient décidés à en défendre l'entrée.

Le 25, l'avant-garde du 2e corps poussa jusqu'à San-Antonio de Cantaro, d'où vient l'un des trois chemins qui conduisent à Coïmbre, et le corps d'armée prit position à Bemfeita. L'avant-garde du 6e corps se porta en avant de Mortagoa, sur le chemin qui conduit à Coïmbre par le plateau de Busaco, et s'avança sur les hauteurs de Moira, d'où l'ennemi se retira après avoir fait d'abord mine de vouloir disputer le terrain. Les trois divisions s'établirent sur ces hauteurs, à Villanova, Mortagoa et Barril. Le 8e corps, qui était resté à Viseu pour donner le temps nécessaire aux réparations de l'artillerie et des équipages, et qui suivait l'armée à un jour de marche, bivouaqua à Casal de Maria avec la réserve de cavalerie.

Le 26, les deux armées se trouvaient en présence. Un brouillard épais, qui empêchait de distinguer les mouvements de l'ennemi, s'étant dissipé vers huit heures, le général Reynier aperçut une batterie de cinq pièces de canon, soutenue par de l'infanterie, qui barrait le chemin débouchant de San-Antonio de Cantaro. Il fit aussitôt demander au duc d'Elchingen s'il

1810. Portugal. fallait passer outre. Le maréchal Ney, tout en convenant qu'on ne pouvait encore deviner les desseins de l'ennemi, écrivit au général Reynier que, s'il avait le commandement, il attaquerait sans hésiter. Il annonçait, en même temps, qu'il avait dépêché un aide de camp à Masséna, dans la matinée, pour le presser de prendre un parti. Celui-ci arriva à midi sur le front du 6e corps. Après une rapide reconnaissance de la position de l'ennemi, Masséna hésita à attaquer; il n'y avait cependant pas d'autre parti à prendre pour passer; d'ailleurs la confusion qui régnait alors dans les mouvements de l'armée alliée offrait les plus grandes chances de succès à l'armée française. Dans ce moment Leith passait le Mondégo avec sa réserve; Hill n'était pas encore arrivé de Ponté-Murcelha, et Wellington avait à peine en ligne 25,000 hommes. S'il eût été attaqué à l'instant où le maréchal Ney voulait le faire, il est certain qu'il eût été forcé de céder le terrain; mais, lorsque Leith et Hill parurent, Wellington forma sa ligne de bataille de la manière suivante : les divisions Hill, Leith, Picton et Spencer furent placées à droite du couvent de Busaco, que la brigade portugaise du général Colman fut chargée de défendre; Hill occupait la droite; Leith était à sa gauche; ensuite venait la division Picton, et puis la division Spencer, qui était établie entre Picton et le couvent. La division Cole se forma à l'extrémité opposée, pour couvrir le passage conduisant au village de Méalhada, situé dans une plaine où se posta la cavalerie de sir Stappleton Cotton, à l'exception du 14e régiment de dragons, qui occupait les hauteurs. La brigade portugaise du général Pack, formant l'avant-garde de la division Spencer, était postée à mi-côte en avant du couvent. La division légère du général Crawfurd s'établit sur la pente de la route, en face du couvent. Sur divers points, à l'arrière-garde de la ligne, étaient placés les Portugais, pour soutenir le corps de bataille. Environ cinquante pièces de canon étaient en batterie aux abords de la ligne, que couvrait une chaîne de postes très-rapprochés.

Une reconnaissance plus complète de la position de l'armée anglo-portugaise fit reconnaître qu'elle était accessible sur plusieurs points, surtout à la gauche de l'armée française, où elle avait trop de développement et offrait de grandes lacunes, et

qu'en pénétrant dans un des intervalles de sa ligne de bataille il serait facile de la couper en deux et d'en culbuter la droite ou la gauche en prenant en flanc l'une ou l'autre de ces ailes. Dans un conseil où le maréchal réunit, le soir, les chefs des trois corps d'armée et les commandants de l'artillerie et du génie, le duc d'Elchingen exprima le regret qu'on n'eût pas attaqué la veille et soutint qu'il n'était plus temps d'y songer; il émit l'avis de retourner à Viseu ou même sur l'Aguéda, pour y attendre des renforts. Masséna repoussa avec indignation un conseil, sinon perfide, du moins contraire au caractère de celui qui le donnait; et, déterminé par l'assurance de Reynier, qui promettait de dérober la marche de ses colonnes à la vue de l'ennemi, il résolut d'attaquer. Ainsi il est faux de dire que ce fut par amour-propre qu'il se dirigea dans cette occasion, et que, jaloux de conserver le titre d'heureux que lui avaient valu tant de glorieux combats, il crut pour son propre honneur devoir affronter un écueil qu'un général vulgaire eût prudemment évité. Tout le monde demandait une bataille, et il l'accorda, moins peut-être pour obtenir de l'ascendant sur l'ennemi par une victoire que pour forcer ses lieutenants à la soumission; mais il fit la faute de leur abandonner l'exécution de ses ordres écrits, et de ne pas diriger lui-même tous les détails des attaques. Ici se présente encore une occasion de faire remarquer la différence des moyens employés par les deux chefs d'armée. Wellington, impénétrable dans ses desseins, les mettait à exécution sans consulter les généraux placés sous ses ordres, bien qu'ils fussent d'un grade égal au sien, ou même d'un grade supérieur, tel que le maréchal Beresford. Il était général en chef, ne prenait conseil que de ses propres inspirations, et tout le monde lui obéissait. Il n'en était malheureusement pas de même dans l'armée française : sous les ordres immédiats de l'empereur, chacun obéissait et tenait à honneur d'obéir; sous ses lieutenants d'ignobles jalousies, de mesquines rivalités de commandement amenaient presque toujours des revers.

1810. Portugal.

L'attaque étant résolue, le prince d'Essling dicta ses ordres pour le lendemain 27 septembre.

Bataille de Busaco. — C'était précisément le jour même de l'arrivée des Français devant la position des alliés que les gé- 27 sept.

1810. Portugal. néraux Hill et Leith avaient rejoint le principal corps de l'armée anglaise à Busaco. Ainsi, au moment opportun, toutes leurs troupes furent concentrées sur le premier point favorable qui s'offrit pour s'opposer de tous leurs efforts aux vétérans de l'armée française. Le sommet de l'Alcoba, occupé par eux, a deux lieues d'étendue. Sa hauteur interdit à peu près l'usage de l'artillerie aux assaillants. Il forme, d'ailleurs, une position presque inattaquable, quand il est tout à fait occupé; mais on a besoin pour cela d'une armée considérable. D'autre part, on doit présumer que, lorsque le prince d'Essling ordonna l'attaque, il ignorait encore la jonction des corps des généraux Hill et Leith, qui venait de s'effectuer, à son insu, par l'autre versant de la position.

La crête de la montagne d'Alcoba était alors occupée, dans la longueur de plus d'une lieue, par toute l'armée de lord Wellington, forte de 59,000 hommes d'infanterie, dont 27,000 Anglais et 32,000 Portugais; sa cavalerie était de 3,000 hommes; son artillerie comptait quatre-vingts pièces de canon de tout calibre. L'ennemi n'avait réellement que deux points à défendre : la route de Busaco, à droite, traversant le couvent du même nom, et le chemin de gauche, par San-Antonio de Cantaro. Ces deux routes menaient également à Coïmbre ; elles gravissaient et suivaient l'Alcoba l'espace d'une demi-lieue, et des deux côtés cette montagne était si escarpée et si roide qu'elle était absolument impraticable. Le général anglais avait fait occuper tous les bouquets de bois et les hameaux qui se trouvaient dans le système de sa position. Les deux routes qui conduisaient sur le dos de la montagne avaient été coupées ou barricadées dans la nuit; elles étaient défendues par une nombreuse artillerie qui les battait de front et de flanc. Il était impossible aux Français d'exécuter un seul mouvement qui ne fût aperçu de l'ennemi; aussi se porta-t-il en grande force sur le chemin de Busaco, que le prince d'Essling semblait menacer davantage. Les Anglais se formèrent par échelons depuis le milieu de la montagne jusqu'au sommet, le premier de ces échelons appuyé à un petit village situé à mi-côte, le second à deux cents toises plus haut, et le troisième sur le plateau adossé au mur de l'enclos du couvent de Busaco. Les troupes formant ce dernier

échelon se composaient de fortes masses d'infanterie, placées au point où les deux chemins joignaient la crête, et destinées à soutenir l'artillerie et à repousser les Français, s'ils approchaient du sommet après avoir enlevé les bois et les hameaux qui fortifiaient la ligne ennemie. Les commandants des divisions anglaises, se tenant sur les points les plus élevés de leur ligne de bataille, découvraient tous les mouvements des troupes qu'on était à même de leur opposer, et, au besoin, lord Wellington pouvait faire jouer ses quatre-vingts pièces à la fois. Cette dernière circonstance seule assurait déjà tout l'avantage à l'ennemi, puisque la nature des lieux et du champ de bataille ne permettait pas au général français de faire soutenir ses colonnes d'attaque par une seule pièce de canon. La réserve anglaise ne tarda pas à se démasquer et à prendre position sur le plateau entre Busaco et San-Antonio; le général Hill, qui la commandait, se trouvait ainsi à même de se porter partout où son secours serait nécessaire.

1810. Portugal.

L'armée française comptait 50,000 fantassins et 4,500 cavaliers. D'après les dispositions prises par le maréchal Masséna, le 6ᵉ corps formait la droite, sur la route de Viseu à Coïmbre qui passe par Moira, et avait reçu l'ordre d'attaquer le couvent de Busaco dans cette direction. Le 2ᵉ corps tenait la gauche, à hauteur de San-Antonio de Cantaro, et devait pousser l'ennemi sur le couvent en gravissant la croupe de la montagne au pied de laquelle était massée la division du général Merle; ce corps d'armée faisait face à la droite des alliés, par laquelle il était débordé. Le 8ᵉ corps occupait le centre et servait de réserve. Le prince d'Essling se plaça, avec l'état-major général, sur un mamelon, près de la route, au centre du maréchal Ney, et à portée de quelques batteries anglaises. Derrière lui se trouvait la cavalerie du général Montbrun. Quelques pelotons de cavalerie légère éclairaient le flanc droit de l'armée française. L'artillerie était derrière le 6ᵉ corps, disposée à suivre l'infanterie aussitôt que celle-ci serait arrivée sur la crête de l'Alcoba.

Le 27, à sept heures du matin, les 2ᵉ et 6ᵉ corps attaquèrent simultanément avec une bravoure sans exemple; l'attaque du général Reynier sur San-Antonio eut pendant un instant un succès complet; ses troupes gravirent la montagne malgré le

1810. Portugal.

feu nourri des Anglais, qui hésitèrent un moment. La pente de l'Alcoba, quoique généralement très-rude, était pourtant beaucoup plus accessible que du côté de Busaco. La division Merle, parvenue jusqu'au sommet, commençait déjà à se former sur le plateau, lorsqu'elle fut aussitôt attaquée par le général Picton, à la tête des 55e et 88e régiments anglais, soutenus par le 8e régiment portugais. Ces régiments, s'avançant résolûment contre la brigade du général Graindorge, firent à quinze pas une décharge qui blessa mortellement ce général, ses deux colonels et un grand nombre d'officiers. De son côté, le général Merle, qui s'était établi avec sa 1re brigade sur la crête du plateau, fut attaqué par le général Leith à la tête des 9e et 38e régiments anglais. Abordés par un violent feu de mousqueterie, les 2e léger et 36e de ligne furent rejetés au bas du plateau avec une perte énorme. Le général Merle et presque tous ses officiers supérieurs furent blessés ou tués. Le combat était trop disproportionné pour que les Français pussent le soutenir longtemps; ils étaient harassés de fatigues, affaiblis déjà par les engagements qu'ils avaient eus depuis le bas de la montagne jusqu'en haut, sans une seule pièce de canon, et tout au plus au nombre de 4,000 combattants. 15,000 hommes de troupes fraîches, soutenues par une bonne artillerie, marchèrent rapidement sur eux, déterminèrent leur retraite, et les forcèrent à se précipiter en désordre du haut de la position. Cependant le général Reynier, ayant rallié sa 1re division, ordonne au général Sarrut de renouveler l'attaque, appuyé par la brigade Foy, de la 2e division; mais à peine Sarrut a-t-il gravi les deux tiers de la montagne à la tête de quatre régiments réduits de moitié qu'il est renversé par Picton. Le 74e régiment anglais, appuyé par les 9e et 21e régiments portugais, s'élance ensuite sur la brigade Foy et la rejette avec perte jusqu'au bas de la montagne, après avoir mis son général hors de combat.

Pendant que le général Reynier attaquait l'aile droite des alliés, la 3e division du duc d'Elchingen, formant tête de colonne, et commandée par le général Loison, s'était aussi ébranlée. La seconde brigade de droite de cette division, celle du général Ferrey, lança des tirailleurs sur ceux de l'ennemi, et suivit un étroit sentier qui la conduisit droit sur la route. L'autre bri-

gade, commandée par le général Simon, monta dans un des endroits les plus élevés et les plus rapides et gravit les escarpements en face du village de Sul. Jamais troupe ne fit preuve de plus d'élan et de plus de courage que n'en montra cette brigade, dans une occasion aussi périlleuse. Artillerie, mitraille, mousqueterie, charges à la baïonnette, difficultés du terrain, elle surmonta tout avec la plus incroyable audace; rien ne put ralentir sa marche. Elle culbuta promptement les tirailleurs et s'empara du village de Moira, et atteignit enfin la crête à la place même où étaient les pièces, que les canonniers venaient d'emmener au galop. Le général Simon, marchant intrépidement à la tête de ses tirailleurs, continuait de repousser l'ennemi lorsqu'il fut grièvement blessé de deux coups de feu. Dans ce moment, les 43e et 52e régiments de ligne anglais, conduits par Crawfurd et presque masqués sur le versant opposé, s'avancèrent au pas de charge, et firent, à dix pas, un feu nourri et meurtrier sur la brigade française, qu'ils prenaient en flanc. Celle-ci fut forcée de rétrograder en toute hâte et d'abandonner ses blessés, au nombre desquels se trouvait le brave général Simon. Quant à la brigade Ferrey, composée des 32e léger, 66e et 82e de ligne, qui luttait depuis une heure contre la brigade Colman, elle fut forcée de se retirer en arrière de Moira, après l'échec éprouvé par la brigade Simon.

1810. Portugal.

La division Marchand (1re du 6e corps), qui devait attaquer en même temps que la 3e, avait commencé son mouvement beaucoup plus tard. Elle devait suivre la route de Busaco pour s'emparer du passage; elle s'engagea précisément au moment où la brigade Simon était repoussée. L'instant était éminemment critique; la route de Busaco était battue de front et de flanc gauche par une bonne artillerie, soutenue de masses d'infanterie. Les troupes de la division française marchaient sur trois files d'épaisseur; mais, comme les boulets creux, la mitraille lui enlevaient des files entières, et que les bouquets de bruyères et de bois qui se trouvaient à quinze ou vingt pas sur la gauche étaient garnis de tirailleurs ennemis, la première brigade, celle du général Maucune, se jeta de ce côté, tant pour se soustraire à l'effet meurtrier de l'artillerie, que pour éloigner les tirailleurs qui l'incommodaient. Elle fut suivie par la

1810. Portugal. deuxième brigade. Ce mouvement de flanc coûta cher à la division, car, en quelques minutes, les 6e léger et 39e, 69e et 76e de ligne furent accablés de mitraille et de boulets. Le général Maucune fut grièvement blessé et le colonel Amy fut tué. Cependant on repoussa plusieurs fois les tirailleurs ennemis jusqu'à la crête; quelques voltigeurs pénétrèrent même dans le retranchement qui se trouvait au-dessous du rocher de gauche, où l'ennemi avait une batterie; mais tous y furent tués ou en sortirent blessés. Ce peu de succès n'empêcha point le général Marchand de former de nouvelles colonnes d'attaque, et, après quelques instants de repos, de marcher une seconde fois en avant. Les troupes s'y portèrent avec la même valeur que la première fois; mais les mêmes raisons de supériorité que la position donnait aux alliés produisirent les mêmes résultats. Enfin, l'attaque ayant échoué, et l'ennemi s'opiniâtrant à rester sur ses hauteurs, on ne fit plus que se tirailler jusqu'à la nuit. Les deux armées gardèrent les positions qu'elles occupaient avant l'affaire; les postes français furent même poussés un peu plus loin, pour montrer sans doute que l'armée n'avait point cédé de terrain. Un avantage plus réel pour le général anglais fut d'être rehaussé dans l'opinion de ses soldats, et de leur avoir donné une haute idée d'eux-mêmes. Lord Wellington n'omit, du reste, aucun moyen pour flatter l'amour-propre national de ses troupes, et l'on peut dire que, le lendemain de la bataille de Busaco, leur courage était accru de moitié.

Les Anglo-Portugais occupaient, sur la montagne d'Alcoba, une position qui formait un arc de cercle et embrassait, par ses deux extrémités, le terrain sur lequel s'avançaient les Français. Le général ennemi avait vu les moindres mouvements de ces derniers et avait eu le temps de réunir d'avance de grandes forces pour les recevoir; cette circonstance contribua principalement au succès qu'il remporta. Les Français perdirent 1,800 hommes dans leurs attaques, et ils eurent 2,700 blessés. Au nombre des morts se trouvaient le général Graindorge, les colonels Meunier, Amy et Berlier; parmi les blessés, les généraux Merle, Foy, Maucune, Simon, prisonnier; les colonels Merle, Desgraviers, Lavigne, Bechaud; les adjudants commandants Pinoteau, Bouret; 13 chefs de bataillon, et enfin 225 of-

ficiers, tant tués que blessés et prisonniers. Les Anglais et les Portugais, protégés par leur position, n'eurent que 1,600 hommes hors de combat. 1810. Portugal.

Cet échec, au début de la campagne, porta une atteinte profonde à la confiance dont tant de glorieux souvenirs avaient investi le vainqueur de Zurich, et fit naître de fâcheuses mésintelligences entre le général en chef et ses lieutenants. Le maréchal Ney surtout éclata en propos irritants, que répétèrent à l'envi ceux qui blâmaient les dispositions prises par Masséna dans cette fatale journée. Cependant, à Busaco comme à Talavéra, Wellington n'avait obtenu d'autre avantage que celui de conserver sa position, que vraisemblablement il eût perdue s'il eût été permis au général en chef de diriger en personne et simultanément les attaques de Reynier et du duc d'Elchingen, ce que la nature du champ de bataille rendait impossible.

Le lendemain 28, le maréchal Masséna fit reconnaître le pays, à droite et à gauche de la ligne, par le général Sainte-Croix, pour obtenir des renseignements sur les débouchés de la Serra d'Alcoba, et apprit qu'on pouvait la tourner par la droite, où un chemin conduisant de Mortagoa à Boialva traversait la Serra de Caramula. Le général Montbrun, chargé de reconnaître ce chemin dans toute son étendue, rapporta qu'une bonne route joignait Boialva à Avelans de Camino, et reliait ce village à la chaussée d'Oporto à Coïmbre. Satisfait de ces renseignements, qui lui permettaient de tourner la position des alliés, Masséna ordonna au duc d'Abrantès de partir, à la nuit tombante, dans la direction de Sardao, de s'arrêter sur la crête de la montagne et d'y attendre l'arrivée des autres corps d'armée; au duc d'Elchingen, de se diriger sur les traces du 8e corps et de s'arrêter à Boialva; au général Reynier, de suivre le 6e corps par Mortagoa et de camper en arrière de Boialva. Par cette disposition, le 8e corps, précédé de la cavalerie, formait l'avant-garde, le 6e le corps de bataille, et le 2e l'arrière-garde, que suivaient le parc et les équipages sous la protection d'une partie de la cavalerie de réserve.

Ce mouvement de flanc, en présence de l'ennemi, qui, en se précipitant sur les colonnes en marche, aurait pu y porter le désordre, fut exécuté heureusement pendant la nuit. Les

1810. Portugal.

Français, à défaut de moyens de transport pour enlever leurs blessés, firent aux uns des brancards de feuillage, noués avec les bretelles de fusil coupées par bandes ; les autres montèrent les chevaux de cavalerie légère ou furent emportés à dos par leurs camarades. On marcha toute la nuit. La cavalerie, précédée par la brigade Sainte-Croix, ouvrait la marche, qui ne fut point troublée. Tandis que Wellington formait sa ligne de bataille sur la Serra de Busaco, il prescrivit au brigadier Trant de se porter avec sa brigade sur Sardao, au débouché des montagnes, où il prévoyait que Masséna pourrait tourner sa gauche par le chemin de Mortagoa à Oporto. Trant, qui venait de San-Pedro de Sul, arriva encore à temps pour défendre le débouché de Sardao; mais ses milices, peu nombreuses et inaguerries, furent rejetées au delà de la Vouga par l'avant-garde française. et le 29, la montagne fut tournée par la droite. L'ennemi, ayant alors aperçu ce mouvement, qu'il eût été si facile d'arrêter, opéra sa retraite en bon ordre par le revers opposé de l'Alcoba ; Hill repassa le Mondégo et l'Alva, avec ordre de se diriger sur Thomar par Espinhal ; Wellington, avec le gros de son armée, se dirigea sur Méalhada, tandis que l'artillerie, escortée par la division de troupes légères du général Crawfurd, descendait sur Coïmbre en suivant le chemin du couvent de Busaco.

Ce fut alors qu'un blâme universel tomba sur le général en chef français. On lui reprochait de n'avoir pas exécuté cette manœuvre avant l'attaque, et d'avoir inutilement sacrifié 4,000 de ses plus braves combattants. Sans doute il valait mieux chercher à tourner la position, comme on fut forcé de le faire après un si grave échec ; mais l'armée voulait enfin se mesurer avec un ennemi qui jusqu'alors avait fui devant elle, et qui paraissait décidé à accepter la bataille. D'ailleurs l'empereur prescrivait de marcher sur Lisbonne pour en chasser les Anglais, et une victoire ouvrait à l'armée le chemin de cette capitale. Masséna, comptant encore sur sa fortune, espérait que ce premier essai de l'audace et de l'impétuosité françaises découragerait l'ennemi et aurait une utile influence sur les suites de cette campagne. Il se décida donc à attaquer avec de vaillants soldats une position formidable, mais non inattaquable, qu'il eût forcée s'il eût été mieux secondé.

Le 30 septembre Wellington passa le Mondégo sur deux colonnes, l'une par le pont de Coïmbre, l'autre en aval, à gué. Il continua sa marche rétrograde le 1er et le 2 octobre, et ne réunit son armée qu'à Leiria, où il séjourna jusqu'au 6. Il ne resta sur la rive droite du Mondégo que la division Crawfurd et la cavalerie. 1810. Portugal.

Après avoir franchi les défilés de Serdao, l'armée française marcha directement sur Coïmbre. Chemin faisant, les dragons d'avant-garde du général Sainte-Croix échangèrent quelques coups de sabre avec un petit corps de cavalerie qui couvrait l'arrière-garde ennemie. La tête de l'armée française entra, le 1er octobre, dans la capitale de la province de Beira. Cette ville était déserte. Les habitants, effrayés par les mesures de lord Wellington et du maréchal Beresford, s'étaient enfuis à la nouvelle de l'arrivée des Français. Une proclamation des généraux anglais ordonnait à tous les Portugais, habitants des cités et des campagnes, de fuir et d'emporter ou de détruire sans ménagement tout ce qui aurait pu être utile aux Français. La veille encore de nombreuses arrestations avaient eu lieu dans Coïmbre; on avait enlevé avec violence et condamné à la déportation des personnages de marque qui refusaient d'exécuter les ordres des généraux anglais. Toute la population de Coïmbre et des lieux environnants, s'enfuyant en masse par les défilés qui conduisent à Condeixa, compromit la division de Crawfurd, qui couvrait la retraite de l'armée alliée. Le général Sainte-Croix, à la tête de cinq régiments de dragons, venait de pousser l'arrière-garde ennemie jusque sous les murs de Coïmbre; celle-ci, forcée de traverser la ville pour gagner le pont du Mondégo, fut arrêtée par la foule éperdue des habitants qui encombraient les rues, ce qui donna le temps aux dragons français d'arriver. Leur apparition causa un tel désordre que, s'ils eussent été suivis de l'infanterie du général Taupin, qui faisait partie de l'avant-garde, c'en était fait peut-être de Crawfurd, dont l'infanterie put à peine se faire jour. Quant à la cavalerie, elle fut obligée de se jeter sur la route de Figueira, sur laquelle Sainte-Croix la poursuivit jusqu'à Casas-Novas. Les soldats français ayant pénétré dans la ville commencèrent à fouiller les maisons; ils trouvèrent dans presque toutes du riz, de la farine, du biscuit,

1810. Portugal.

du vin et une grande quantité de légumes secs et de denrées coloniales. On avait voulu d'abord les empêcher d'entrer en ville; mais, instruits par l'expérience, ils avaient peu de confiance dans les administrations chargées de leur préparer des distributions de vivres. Le plus grand nombre voulaient s'assurer par eux-mêmes des ressources existant dans la ville. Insensiblement ils oublièrent le motif presque plausible qui les avait portés à enfreindre les ordres supérieurs, et ils se mirent à piller. Bientôt toutes les maisons furent ouvertes de vive force, dégradées et saccagées; en un mot, la ville entière fut livrée au pillage; de sorte que Coïmbre, dont les ressources auraient alimenté l'armée plus de quinze jours, fournit à peine à l'administration quelques tonneaux de biscuit et de farine. Dans cette circonstance, la négligence des autorités supérieures françaises est d'autant plus condamnable que l'on avait résolu de faire rester dans cette ville les malades et les blessés. Or, le maréchal, ne pouvant pas affaiblir son armée au moment de livrer une grande bataille, se trouvait dans l'impossibilité absolue d'y laisser une garnison suffisante. Les blessés allaient se trouver inévitablement à la merci des habitants de retour chez eux après le départ de l'armée. A quels affreux traitements ne devaient point s'attendre ces victimes d'une cruelle représaille?.....

Le prince d'Essling quitta Coïmbre le 4 octobre. Le 5, l'armée coucha à Condeixa-Velha, à trente lieues de Lisbonne. Les Français suivirent la route de Redinha, Pombal, et arrivèrent le 7 à Leiria, où l'on apprit pour la première fois que Wellington se retranchait depuis un an devant Lisbonne. L'arrière-garde ennemie, ayant voulu défendre une position avantageuse qu'elle occupait, fut culbutée par la cavalerie française. Le même jour, 7, le brigadier anglais Trant, à la tête des milices de l'est du Portugal, se présenta devant Coïmbre. La petite garnison de 500 hommes qu'y avait laissée le maréchal Masséna se défendit avec la plus grande valeur; mais elle était trop faible pour résister longtemps à ses nombreux ennemis. Ceux-ci, encouragés par l'infériorité numérique de leurs adversaires, se portèrent avec fureur sur l'hôpital, pour y égorger, sans risque et sans pitié, les 2,000 malades ou blessés qu'on y avait abandonnés; mais ces derniers, réunis à la garnison, loin de se laisser abat-

tre par la position désespérée où ils se trouvaient, résolurent de mourir en gens de cœur, et de vendre chèrement le reste de vie qu'un ennemi impitoyable voulait leur arracher. A l'instant même le couvent dans lequel l'hôpital avait été établi fut barricadé. Ceux des malades qui pouvaient encore marcher se portèrent dans les cours, aux fenêtres, dans les jardins, pour en défendre l'approche à l'ennemi; les autres, que des blessures graves ou des membres amputés mettaient dans l'impossibilité de se lever, restèrent sur leurs lits, avec leurs armes, et se disposèrent à déchirer leurs dernières cartouches. L'ennemi, étonné de la résistance qu'on lui opposait, offrit une capitulation, que les Français acceptèrent; ils se rendirent prisonniers au colonel Trant, qui leur assura qu'on aurait pour eux tous les égards dus au courage malheureux.

1810. Portugal.

Après cette prise mémorable d'un hôpital, le colonel anglais laissa une forte garnison à Coïmbre et se dirigea sur Oporto, suivi de son convoi, composé, indépendamment d'environ 2,000 blessés ou malades, des 500 hommes de garnison et de beaucoup d'employés de l'administration de l'armée. Arrivés à Oporto, les malheureux Français furent donnés, pendant trois jours, en spectacle à la populace, et promenés dans toutes les rues. On avait fait monter sur des ânes ceux qui ne pouvaient pas marcher. Jamais pompe triomphale ne fut à la fois aussi ridicule et aussi barbare; les blessures les plus graves, les souffrances les plus horribles ne purent dispenser d'assister à cette affreuse parade. Plusieurs officiers français, appuyés par quelques habitants distingués d'Oporto, ayant réclamé contre cette violation manifeste des traités, contre ces traitements humiliants et cruels, que réprouvaient les lois de la guerre, l'Anglais Trant se contenta de leur répondre avec un sang-froid ironique que *tous les moyens étaient bons pour exciter et entretenir l'enthousiasme du peuple*. Lorsque le sort des malheureux abandonnés à Coïmbre fut connu dans l'armée française, on murmura hautement contre le maréchal; on qualifia généralement de barbarie une imprévoyance bien coupable, sans doute, puisque tant de braves en avaient été les victimes.

L'armée anglo-portugaise se retire dans ses lignes en avant de Lisbonne. — Les Français marchèrent de Leiria sur Moliano 10 octobre.

1810. Portugal.

et Rio-Mayor; il y eut quelques escarmouches dans les environs d'Alcoentre. Les ennemis apportaient plus de ténacité dans leur résistance à mesure qu'ils se rapprochaient de leurs lignes. Le 9, une affaire assez sérieuse s'engagea à Alenquer. La division légère de Crawfurd et la brigade portugaise de Pack occupaient cette petite ville et toutes les hauteurs qui la dominent; tandis que la cavalerie française manœuvrait pour tourner ces positions, un bataillon du 15ᵉ régiment d'infanterie légère enleva à la baïonnette le retranchement de la chaussée, et entra au pas de charge dans Alenquer. L'ennemi se retira avec précipitation; les généraux Reynier et Montbrun se mirent à sa poursuite dans la direction de Villafranca, et le duc d'Abrantès dans celle de Sobral. Ce fut en avant et à fort peu de distance de ce village que le 8ᵉ corps atteignit l'armée ennemie; elle était postée sur des hauteurs et derrière des retranchements qui coupaient la route en plusieurs endroits. Les troupes françaises, s'avançant de position en position, arrivèrent jusqu'au village, où elles entrèrent en même temps que l'ennemi. Au même moment de fortes colonnes anglaises commencèrent leur mouvement pour reprendre cette position importante, qui défendait une première ligne établie sur le Monte-Agraça. Le combat s'engagea vivement; l'ennemi avait déjà 10,000 hommes en bataille, et cependant il ne cessait point de perdre du terrain; il était déjà rejeté derrière un ravin en arrière de Sobral, lorsque la nuit vint et fit cesser le combat. Le général Clausel, qui n'avait pas encore été rejoint par son artillerie, fit rentrer une partie de ses troupes, qui s'étaient abandonnées à la poursuite de l'ennemi bien au delà de Sobral. Il se borna à occuper ce village et les bords du ravin qui couvraient son front; mais, comme l'ennemi pouvait déboucher en force le lendemain par le chemin de Buccellas, le général français y fit élever pendant la nuit quelques ouvrages de campagne. La 2ᵉ division du 8ᵉ corps se plaça en échelons à une demi-lieue en arrière, de manière à observer une vallée et différentes chaussées par lesquelles l'ennemi aurait pu attaquer à l'improviste et déborder ensuite très-facilement la droite du corps d'armée.

De son côté l'ennemi ferma la route de Buccellas par un retranchement de six pieds de hauteur, avec fossé et palissades.

Il éleva aussi quelques ouvrages de campagne devant ses postes avancés, et jeta six forts bataillons dans un village à gauche de Sobral; à une portée de fusil de distance des Français, il les dominait d'un bord du ravin à l'autre. Il eût pu facilement avec quelques obusiers ou canons les contraindre à abandonner une position qui se trouvait enfilée et dominée presque partout; mais, craignant au contraire pour son artillerie, il la fit remonter pendant la nuit à la redoute de Monte-Agraça. A la droite de Sobral il environnait également toutes les hauteurs, bordant la vallée qui le séparait des troupes françaises.

Les postes de la première division française n'ayant point été poussés assez avant sur sa droite, l'ennemi porta pendant la nuit un bataillon sur le plateau qui aboutit au village de Coxeiras.

Le lendemain 10, le duc d'Abrantès, étant allé reconnaître les positions des Anglo-Portugais, s'aperçut que son flanc droit était tout à fait débordé par le mouvement que l'ennemi venait de faire sur Coxeiras; en conséquence il donna l'ordre au général Solignac de le rejeter dans la vallée. Toute une division anglo-portugaise étant venue soutenir le bataillon qui occupait le plateau, le général Solignac allait être forcé de rétrograder, lorsque le général Gratin, à la tête du 15e régiment de ligne, vint rétablir le combat. Chargé à la baïonnette, l'ennemi rentra confusément dans ses retranchements, laissant au pouvoir de ses adversaires le plateau, ses blessés, et un assez bon nombre de prisonniers. La droite des Français fut dès lors moins en l'air, et l'ennemi n'osa plus s'éloigner du canon de ses redoutes.

Le 12, le prince d'Essling, voulant s'assurer des forces qui occupaient le village de gauche, envoyà quelques compagnies d'élite sur le retranchement du chemin de Buccellas; ce retranchement fut enlevé sans hésitation. Au même instant les Français attaquaient Buccellas de front et par la droite; mais l'ennemi, ayant tout à coup démasqué 6,000 hommes, se porta en avant du village. Là le combat s'engagea avec une nouvelle ardeur; cependant, comme il n'amenait aucun résultat, le maréchal le fit cesser, et l'ennemi ne chercha point à le prolonger. La nuit suivante, il évacua lui-même ce village, dont la possession donnait quelque force à la position de Sobral.

1810. Portugal. Sur ces entrefaites, la cavalerie française, ayant reconnu la vallée du Tage, le 2ᵉ corps s'établit à Villafranca comme le 8ᵉ l'était à Sobral.

Les montagnes de Villafranca, qui formaient les positions de Lisbonne, avaient été fortifiées d'avance; elles étaient retranchées, palissadées en plusieurs endroits, et hérissées de pièces de canon de tout calibre. L'ennemi avait trois lignes, qui s'appuyaient au Tage par la droite et à la mer, près de l'embouchure du Zizambro, par la gauche. La première de ces lignes avait sa droite à Alhandra, et sa gauche à la mer, entre Torrès-Védras et Mafra, passant par les hauteurs d'Arruda, de Monte-Agraça, et se terminant à Ponté-Réal. Elle était protégée dans toute sa longueur par trente-deux ouvrages, qui étaient la plupart des redoutes fermées, avec fossés et palissades, et armées de cent quarante bouches à feu. La seconde ligne avait sa droite à Alveira; elle embrassait les défilés de Buccellas, Montachique et Mafra. Soixante-cinq ouvrages et cent cinquante bouches à feu la défendaient. La 3ᵉ ligne, qui devait, en cas d'échec, couvrir la retraite de l'armée ennemie et protéger son embarquement au fort Saint-Julien, était soutenue par onze ouvrages et quatre-vingt-treize bouches à feu; elle s'étendait de Belem à Cascaès.

Le lieutenant général Hill occupait Alhandra et Buccellas; les divisions des généraux Crawfurd et Leith étaient sous Caldas; celle de sir Spencer au centre et à la gauche, les généraux Picton, Cole et Campbell occupaient Torrès-Védras, Duas-Portas et Ribaldiera. Le quartier général de sir Stappleton-Cotton, commandant la cavalerie, était à Mafra. Ces lignes, malgré leur étendue, étaient cependant très-fortes naturellement, le Tage et la mer empêchant de les tourner. On n'avait en outre négligé aucune des ressources de l'art pour les rendre plus formidables; toute l'artillerie de l'arsenal de Lisbonne et d'une partie de la côte les garnissait; tous les ouvrages étaient occupés par des troupes qui devaient au besoin s'y renfermer et s'y défendre. Telles étaient les fameuses lignes de Torrès-Védras.

De son côté Masséna disposa habilement l'armée française de manière à la réunir en quatre heures; elle couronnait des

hauteurs formant un second arc de cercle concentrique par rapport à celui de l'armée ennemie, mais tracé sur un rayon plus grand. Il résultait de cette disposition que, avec moins de troupes, les Français gardaient une ligne beaucoup plus étendue. Un vallon assez étroit, situé entre Villafranca et Alhandra, séparait les deux armées, et un petit ruisseau, divisant ce vallon en deux parties à peu près égales, servait de limites aux postes avancés. Le 2e corps, à gauche de l'armée française, était un peu en arrière de Villafranca, s'appuyant par la droite sur Arruda. Porto de Mugem fut occupé par une brigade de cavalerie légère, afin d'entretenir les communications avec Santarem, où l'on voulait établir le dépôt général des trois corps d'armée. La cavalerie du général Montbrun était sur le Zézère, pour tenir en respect la garnison d'Abrantès et protéger les derrières de l'armée. Le 8e corps occupait le centre, à Sobral. Une division de dragons qui dépendait de ce même corps d'armée fut placée par le général Junot à Alcoentre, pour couvrir son flanc droit contre les attaques d'une division de cavalerie anglaise stationnée sur le Zizambro. Le 6e corps était sur la gauche, à Otta et Villanova; il fournissait des postes le long du Tage, pour observer la navigation de ce fleuve, dont l'ennemi était maître au moyen de ses embarcations et de ses chaloupes canonnières. La division Loison fut placée à cheval par le maréchal Ney sur la chaussée, entre Alenquer et Sobral, pour lier entre eux les 2e et 8e corps. La division du général Solignac menaçait la vallée d'Arruda, l'une des plus fortes positions de l'ennemi. Le grand quartier général et les administrations furent établis à Alenquer.

1810. Portugal.

L'armée française était entièrement établie dans ces différentes positions au 12 octobre. Ce fut ce même jour, à quatre heures après-midi, que le jeune Descorches Sainte-Croix, ancien aide de camp du maréchal Masséna et officier général de la plus haute espérance, étant monté presque seul sur une hauteur pour observer quelques chaloupes anglaises qui tiraient sur un des postes français, fut atteint par un boulet qui ricocha et vint le couper en deux. Cette perte fut vivement sentie par toute l'armée française.

Les deux armées s'observent réciproquement; retraite des Oct.-nov.

1810. Portugal. *Français sur Santarem; passage du Zézère; reconnaissance sur Abrantès, etc.* — Quelques écrivains, dans des relations d'ailleurs très-inexactes de cette campagne de Portugal, n'ont point balancé à décorer lord Wellington du titre pompeux de *Fabius moderne*. Jaloux sans doute d'éviter cette partialité patriotique que l'on a reprochée aux historiens anglais, ceux dont nous parlons se sont constamment montrés censeurs aussi sévères de la conduite des généraux français qu'enthousiastes zélés des plans du général anglais. Pour éviter un excès excusable ils sont tombés dans un autre qu'il nous est impossible de justifier. Tout en louant l'heureux rival de Masséna et en voulant lui rendre justice, encore fallait-il accorder quelque chose à la chance des événements, et ne pas attribuer exclusivement à la profondeur immense des combinaisons stratégiques du noble lord les succès qu'il a obtenus. En dépit de l'événement même et des louanges exagérées prodiguées au général anglais, les dispositions qu'il prit à Torrès-Védras pour arrêter le prince d'Essling pouvaient être contrariées, rendues nulles, et même entraîner par suite la perte de l'armée anglo-portugaise. Notre intention n'est point de rabaisser ici le mérite du chef de cette armée; mais, puisque nous nous sommes fait un devoir de ne point déguiser les fautes de Masséna, nous voulons indiquer, avec la même franchise, celles que l'on pourrait reprocher au général anglais. Nous avons jugé qu'il était permis d'attribuer quelque chose à la fortune, et de ne pas tout considérer comme le résultat exclusif de l'expérience et de la science militaires. Un des plus grands capitaines de la France, et sans contredit le plus modeste, Turenne, a dit : *En fait de guerre, il y a deux parts : celle du général et celle du hasard; la part du hasard est même toujours la plus forte*. Étayés de ce principe, nous avons osé examiner la conduite du général anglais, et il nous a semblé que, si Masséna perdit sur les hauteurs de Villafranca ce surnom d'heureux que lui avaient valu tant de brillants faits d'armes, lord Wellington mérita plutôt ce titre que celui de *Fabius moderne*. En effet, le *temporiseur* du Portugal obtint, par suite de circonstances entièrement indépendantes de sa volonté, un résultat que n'eût peut-être point amené cette *prudence excessive* qu'on a tant louée chez lui.

Wellington avait sans doute suffisamment de monde pour défendre les trois lignes qu'il avait tracées en avant de Lisbonne; car, indépendamment de ses troupes réglées, il avait encore à sa disposition cette immense population qui, de gré ou de force, avait abandonné ses demeures pour se réfugier à la pointe de l'isthme. Cette foule innombrable de personnes de tout sexe et de tout âge, effrayée de sa situation, de sa position, privée des choses les plus nécessaires à la vie, était campée entre l'espace qui séparait la seconde ligne des faubourgs. Or était-il facile, était-il possible même, aux troupes anglo-portugaises, d'exécuter aucun changement, de faire aucune manœuvre avec cette cohue obstruant les chemins et gênant les grands déploiements. La première ligne ennemie avait douze lieues d'étendue, en raison des accidents et des difficultés du terrain. A combien d'attaques, de surprises de tout genre n'est-on pas exposé lorsque l'on a un front si vaste à défendre? Quelles que fussent l'exactitude de ses gardes, la force de ses positions, la surveillance de ses postes, l'ennemi pouvait être trompé et enfoncé sur un point. Les grenadiers français maîtres de la première ligne, l'ennemi était forcé de se replier en hâte sur la seconde. Encouragés par un premier succès, les vainqueurs, empressés d'en obtenir un plus décisif encore, tournaient l'artillerie de la première ligne sur la seconde et poursuivaient leur attaque. A la vue d'un danger si imminent, à l'approche d'une aussi terrible catastrophe, que l'on se représente les malheureux habitants arrachés par le soldat anglais de leurs demeures, ces vieillards, ces femmes, ces enfants, privés d'espérance et de ressources, poussant des cris de désespoir, et faisant retentir la plage de leurs gémissements! Les troupes portugaises sont ébranlées par l'affreux spectacle que leur offrent leurs compatriotes; le désordre, la confusion règnent dans l'armée et dans la flotte. Au milieu de cette capitale si populeuse, combien de citoyens divisés d'opinion, agités d'intérêts divers! Les uns veulent fuir sans le pouvoir; les autres, contenus jusque-là par la police violente des généraux anglais, manifestent hautement leur haine pour ces alliés, et appellent des ennemis qu'ils ne craignent pas de trouver plus cruels qu'eux. Qu'arrivera-t-il si, après une seconde attaque, l'armée alliée, acculée au fond de

1810. Portugal. l'isthme, est forcée à chercher précipitamment un asile sur ses vaisseaux? Désormais moins dociles aux insinuations de leurs alliés, les soldats portugais, abreuvés d'humiliations et de mépris par des officiers étrangers, consentiront-ils à fuir sous un autre ciel, et les vaisseaux anglais auront-ils pour eux le charme d'une seconde patrie? La troisième ligne enfin, destinée à arrêter les progrès des assaillants, suffira-t-elle d'ailleurs pour protéger un embarquement toujours difficile, et qui exige en outre le concours d'un temps favorable? Affaiblie par sa défaite et plus encore par l'isolement où la laisse la défection morale d'un grand nombre d'habitants du pays[1], poursuivie avec acharnement par un vainqueur audacieux, qui, sans lui donner le loisir de s'embarquer, ne lui laisse d'autre refuge que la mer, l'armée anglo-portugaise, dans l'impossibilité de résister davantage, ne se trouvera-t-elle pas réduite à une capitulation devenue désormais inévitable? Loin de regarder à Torrès-Védras la chance de succès comme certaine en sa faveur, lord Wellington ne devait-il pas être frappé de justes craintes? Enfin un général d'armée ne doit-il pas frémir lorsque l'avenir lui offre de semblables probabilités et lorsqu'il s'est mis dans une pareille position? C'est donc à tort que l'on a voulu poser en principe que Wellington avait tout prévu et tout assuré à Villafranca; là comme partout ailleurs la fortune avait conservé ses droits; son caprice, qui se plaît si souvent à favoriser l'audace dans les combats, pouvait déconcerter les combinaisons du général anglais et les faire servir à la destruction totale de son armée.

Les lignes de Torrès-Védras étaient hérissées de redoutes construites avec beaucoup d'art, de manière à battre de front et d'écharpe les colonnes qui tenteraient une attaque; mais, en raison de leur étendue, elles étaient cependant moins redoutables que celles de Busaco. On a dit que le prince d'Essling avait commis une faute de marcher sur Lisbonne sans avoir la certitude de pouvoir conserver des communications avec l'Espagne, et avant d'avoir obtenu un succès décisif dans une position où il eût pu faire usage de sa belle cavalerie et de l'habileté de ses troupes dans les manœuvres. Quand il vit que lord Wellington refusait de combattre à Pombal, il n'aurait dû pousser à Leiria que son avant-garde. Entre cette ville et le

Mondégo il pouvait cantonner une moitié de son armée, et l'autre entre Coïmbre et Oporto. Il serait dès-lors resté le maître de se choisir un champ de bataille où l'armée anglo-portugaise eût été forcée de venir le combattre pour délivrer le Portugal des vexations de ses fourrageurs, qu'il aurait pu pousser à une très-grande distance dans toutes les directions. Il aurait en outre sauvé les 2,000 blessés de Busaco, qu'il fut obligé de livrer sans garde à l'implacable vengeance des Portugais et aux lâches fanfaronnades du colonel Trant.

Mais rien n'est plus aisé que la critique après l'événement. On peut répondre à tout ce raisonnement : que les ordres de l'empereur, adressés successivement au prince d'Essling par le major général, lui prescrivaient de marcher sur Lisbonne au commencement de septembre ; qu'un renfort de 12,000 hommes, sous le comte d'Erlon, lui était annoncé vers le commencement de ce mois, pour former sa réserve active ; que l'existence des lignes de Torrès-Védras ne lui avait point été suffisamment révélée à Coïmbre pour l'arrêter dans cette ville à six ou sept marches de Lisbonne ; que Masséna persista donc dans sa résolution de poursuivre l'ennemi et de le contraindre à livrer une bataille décisive ou à se rembarquer. Vainqueur et maître de Lisbonne, les blessés de Busaco auraient été sauvés et soustraits aux lâches traitements que leur fit subir le colonel Trant.

On a blâmé, peut-être avec plus de raison, le prince d'Essling d'avoir voulu bloquer l'armée anglo-portugaise dans ses lignes de Torrès-Védras. Arrivé devant ces positions, et après les avoir attentivement examinées dans les journées du 14 et du 15, le maréchal avait jugé impossible de les enlever de vive force. Depuis son départ de Coïmbre, des pertes considérables avaient fortement affaibli son armée, manquant déjà de munitions et n'ayant pas de pièces d'artillerie d'un calibre assez fort pour attaquer ces retranchements. Cependant l'honneur des armes françaises exigeait qu'avant de se retirer on s'assurât au moins, par les reconnaissances les plus minutieuses, que ces fameuses lignes étaient évidemment inexpugnables. Masséna se décida donc à en former le blocus et à établir en arrière, sur le Tage, les magasins nécessaires à l'entretien de son armée. En attendant les renforts qui lui étaient promis, il la posta dans

1810. Portugal.

des positions où il pouvait arrêter l'ennemi s'il débouchait de ses retranchements, et le forcer à recevoir la bataille en rase campagne. Qu'eût dit l'empereur, qui lui mandait de contraindre les Anglais à se battre partout où il les trouverait, si Masséna fût revenu sur ses pas sans chercher à les attirer au dehors de leurs formidables lignes? En les bloquant il ne pouvait toutefois espérer que la faim les forcerait d'en sortir, car l'armée ennemie, maîtresse du Tage, approvisionnée par mer, ne manquait de rien, tandis que l'intérieur du Portugal, occupé par les Français, ayant été abandonné de ses habitants et ravagé par les troupes anglo-portugaises, ne présentait plus aucune ressource. Les derrières de l'armée de Masséna n'étaient point assurés; aucun magasin n'avait été établi; bientôt les Français commencèrent à manquer de tout. Les divisions furent obligées d'envoyer à la maraude par détachements; quelques-uns de ces corps isolés furent attaqués et surpris par les milices que commandaient Wilson et Grant. Le mécontentement et le désordre s'introduisirent dans l'armée française; l'officier, obligé de fermer les yeux sur la conduite des maraudeurs, puisqu'il partageait avec eux le riz ou la farine qu'ils avaient découverts, ne fut plus respecté de ses soldats; la discipline militaire se relâcha. On parvint cependant, au bout de quelque temps, à mettre un certain ordre dans cette méthode irrégulière de se procurer des vivres. Les moulins détruits par l'ennemi furent réparés et mis en état de servir; les régiments faisaient tout eux-mêmes sans que l'administration s'en mêlât. Des détachements allaient sans cesse chercher des subsistances; ce qu'ils rapportaient était distribué à chaque compagnie. Ces caravanes ne revenaient jamais sans être accompagnées de troupeaux de bœufs, de chèvres, de moutons, de cochons, et sans être chargées de blé, d'orge, de légumes, de vin et d'eau-de-vie. Chaque corps avait son moulin, son troupeau et son petit magasin, qu'il administrait lui-même, à la grande surprise des Anglais. L'armée française, approvisionnée de cette manière, put encore vivre quelque temps.

Ainsi que nous l'avons dit plus haut, quelques affaires de peu d'importance avaient eu lieu près de Sobral, dans le commencement du mois d'octobre; à partir de cette époque, les

deux armées s'observèrent réciproquement, sans que la moindre escarmouche eût lieu. L'armée ennemie, loin de prendre l'offensive, s'attendait à chaque instant à être attaquée et s'obstinait à rester dans ses lignes. Cette timidité du général anglais (dont on a voulu faire à tort un système de temporisation) l'empêcha de profiter des défauts de la position de l'armée française, dont la droite était trop en l'air. La partie de Torrès-Védras n'étant point suffisamment observée, l'ennemi pouvait en une nuit réunir un corps de troupes derrière la montagne qui le séparait des Français, et déboucher dans leurs quartiers par Coxeiras. Cette subite invasion ne demandait, pour être effectuée, qu'une matinée de deux heures, un peu d'audace de la part des assaillants, et le concours d'attaques simulées sur toute leur ligne; mais, loin de méditer de semblables projets, l'ennemi retranchait jusqu'à ses grand'gardes, renforçait ses avant-postes, et semblait tout redouter de l'audace française. Il n'avait pas mis sa confiance dans la force des armes et dans la supériorité numérique de ses troupes; elle reposait tout entière dans ses retranchements, dans la faim, les privations, les maladies, qu'il considérait, avec raison, comme ses plus sûrs auxiliaires.

1810. Portugal.

Cependant chaque jour l'armée anglo-portugaise prenait une attitude plus imposante par les renforts qu'elle recevait: 9,000 Anglais venaient de débarquer à Lisbonne; 13,000 hommes de milices portugaises étaient entrés dans les lignes, et l'infatigable la Romana, l'âme de l'insurrection espagnole, à la tête d'un corps de 10,000 hommes, avait effectué sa jonction, le 19 octobre, et s'était engagé à coopérer de tous ses efforts à la défense de Torrès-Védras.

L'armée française, au contraire, s'affaiblissait journellement par les détachements chargés de la faire vivre et par les maladies qu'occasionnaient la mauvaise nourriture et les pluies continuelles; elle comptait à peine alors 35,000 combattants. Ce fut cependant avec ces 35,000 Français seulement, accablés d'ailleurs de privations de toute espèce, que Masséna bloqua, pendant près de six semaines, une armée composée de 36,000 Anglais, de 35,000 hommes de troupes régulières portugaises, de 13,000 hommes de milices, au moins, et de 10,000 Espagnols.

1810. Portugal. Pendant ce temps, avec le reste de son armée il fortifiait Santarem, occupait Thomar et menaçait Abrantès [1].

Au bout d'un mois, l'armée française se trouva dans le dénuement le plus absolu. Le prince d'Essling, forcé de se rapprocher d'une contrée qui fût moins épuisée que celle qu'il occupait depuis près de six semaines, se détermina à prendre une position plus en arrière, afin d'y trouver de nouvelles ressources en vivres et en fourrages, et d'y attendre avec plus de sûreté les renforts et les instructions que le général Foy, envoyé par lui en mission à Paris, avait été demander à l'empereur [2].

Le prince d'Essling ordonna donc un mouvement de retraite sur Santarem. Ce mouvement commença par le 6ᵉ corps; le maréchal Ney porta son quartier-général à Thomar, la gauche de son corps d'armée près du Zézère et la droite au delà d'Ourem. Le général Loison vint s'établir à Golgao, avec sa division et une brigade de dragons. Le général Montbrun répandit les régiments de dragons dans les environs de Leiria, et porta la cavalerie légère jusqu'à Pombal. Le grand quartier-général fut établi à Torrès-Novas, et les administrations ainsi que les hôpitaux furent évacués sur Santarem. Ces premiers mouvements s'exécutèrent sans que l'ennemi en eût connaissance. On n'espérait pas cacher ceux du 8ᵉ et du 2ᵉ corps, qui, postés à distance de mousquet, ne pouvaient dérober que très-difficilement

[1] Les écrivains français les plus exagérés dans leur prétendu système d'impartialité, ceux-là mêmes qu'un amour excessif pour la justice rend injustes envers leurs compatriotes et prodigues de louanges à l'égard des étrangers, n'ont pu refuser quelques éloges à une persévérance jusque-là sans exemple dans les troupes de leur nation.

[2] Nous devons ajouter quelques mots sur cette mission du général Foy. Le voyage de cet officier, entrepris dans un pays entièrement soulevé, à la tête d'une poignée de soldats, mérite d'être cité avec éloge dans nos annales militaires. Obligé à des marches pénibles, à des contre-marches de nuit, dans des routes non frayées, constamment environné de bandes nombreuses, contrarié par les éléments, en butte à la haine et aux embûches des chefs ennemis opiniâtrément acharnés à sa perte, il parvint cependant jusqu'aux frontières de France. Son retour en Portugal, au milieu des mêmes dangers et avec le même bonheur, excita le plus vif étonnement, même chez ceux de ses compagnons d'armes qui connaissaient depuis longtemps le courage actif et entreprenant de ce général distingué.

leur marche. Il en fut pourtant autrement, grâce à l'extrême circonspection du général anglais, disons mieux, à son excessive timidité, qui l'empêcha de saisir l'occasion favorable, et d'attaquer avec un grand avantage, ainsi qu'il en avait alors la possibilité. Le 8e corps, qui occupait Sobral, était forcé de traverser le défilé d'Alenquer; le 2e corps, qui était à Villafranca, devait attendre, pour commencer son mouvement de retraite, que le 8e eût traversé ce défilé, afin que ces deux corps pussent ensuite marcher à hauteur et se secourir mutuellement. Le 8e commença le sien dans la nuit du 14 au 15 novembre. Il y eut pendant la matinée de ce jour un épais brouillard, dont, à la vérité, les Français profitèrent pour faire filer en avant tout ce qui aurait pu gêner la marche des troupes pendant la nuit. L'ennemi s'aperçut qu'il y avait plus d'agitation que de coutume parmi les Français; mais il se contenta de bien soutenir ses premiers postes par de gros piquets de réserve. Le soir du même jour, à sept heures, le général Clausel retira tous les postes dans le plus grand silence, rallia sa division à Sobral, et se mit en route par le chemin d'Alenquer. La division Solignac se forma en colonnes serrées sur le plateau qui domine la vallée d'Arruda, appuyant sa droite à la chaussée d'Alenquer; la brigade Ferrey, en réserve sur les hauteurs, se plaça à la gauche du 8e corps; une brigade de dragons formait l'extrême arrière-garde. Soit qu'il l'ignorât réellement ou qu'il ne voulût agir qu'après avoir acquis une parfaite connaissance des intentions des Français, l'ennemi ne fit cette nuit-là aucune démonstration pour inquiéter leur retraite. Les troupes continuèrent donc de filer par Alenquer, et arrivèrent le 15, à dix heures du matin, à Aveiras de Cima; le corps du général Reynier se dirigea également sur Santarem par Azambuja et Cartaxo. Le 17 novembre, le 8e corps se porta sur Pernès et Alcanhede; le 2e prit position sur les hauteurs mêmes de Santarem. Jusque-là l'arrière-garde des Français n'avait pas vu l'ennemi.

Le 18, l'armée occupait les positions suivantes : le 2e corps à Santarem, sa gauche au Tage, et son front couvert par le Rio-Mayor; le général Loison à Golgao, avec une division; le 8e corps sur l'Alviella, la gauche à Torrès-Novas, son centre à Pernès, sa droite à Alcanhede; le 6e corps et la cavalerie

1809. Portugal.

à Leiria et Thomar; le grand quartier-général à Torrès-Novas.

La nouvelle position que le maréchal Masséna avait choisie en avant de Santarem était très-avantageuse; elle présentait à l'ennemi un double rideau boisé assez étendu, facile à défendre, et qui fut promptement fortifié par des abatis d'arbres entiers. La droite était couverte par le Monte-Junto, montagne impraticable, et la gauche était appuyée au Tage. Dans le cas où l'ennemi aurait cherché à tourner cette position, il eût été facile de profiter de son mouvement pour marcher rapidement sur Lisbonne, qui se fût trouvée alors entièrement à découvert.

Le même jour, 18 novembre, lord Wellington fit passer le Tage à la division du général Hill; il craignait que le mouvement que venaient d'opérer les Français n'eût pour but de tenter le passage sur la rive méridionale du fleuve.

Le lendemain, l'armée combinée sortit de ses lignes et s'avança en colonnes d'attaque sur Santarem. Cette ville est située sur la crête d'une chaîne de montagnes élevées et presque perpendiculaires, précédée d'une autre chaîne de collines un peu plus basses, sur lesquelles s'étendait la première ligne de l'armée française. Au pied de ces hauteurs coulent le Rio-Mayor et le Tage. Les Anglais avaient à traverser un large espace de terrain marécageux, sur deux chaussées qui, ainsi que le pont, étaient complétement dominées par l'artillerie française. Il n'y avait d'autre voie pour déboucher sur Santarem qu'un pont de plus de quatre cents toises de long, sur lequel le 2ᵉ corps avait placé son poste avancé. Il fallait, après avoir franchi ce pont pour arriver à la ville, s'avancer l'espace de mille toises par une route encaissée entre deux montagnes boisées; le général Reynier avait établi son corps d'armée sur ces deux montagnes, et disposé son artillerie de manière à enfiler le pont et la route par laquelle l'ennemi aurait pu essayer de déboucher. Pour la première fois depuis leur départ de Torrès-Védras les Français aperçurent enfin une avant-garde anglaise de quelques mille hommes, qui prit position sur une colline en deçà du pont. Ce ne fut cependant que le lendemain que l'armée ennemie se montra. Une de ses divisions, forte de 7,000 hommes, fila par la rive droite du Rio-Mayor et alla prendre position entre Azambuja et Santarem; elle était précédée de deux régi-

ments de cavalerie avec quelques pièces de canon. En même temps toutes les hauteurs de l'autre côté du pont se garnissaient successivement de fortes masses, et l'ennemi, à la grande satisfaction des Français, semblait disposé à en venir à une affaire générale. Le général Reynier, persuadé qu'il allait être attaqué, fit prévenir le duc d'Abrantès et le prince d'Essling des projets qu'il supposait à lord Wellington. Il fit ensuite filer ses équipages et ses blessés sur Golgao, et, après avoir rangé les troupes qu'il avait de disponibles avec cette habileté et cette présence d'esprit qui le caractérisaient, il se prépara au combat. Cependant, vingt-quatre heures s'écoulèrent sans que l'ennemi eût rien entrepris. Le duc d'Abrantès profita de ces instants précieux pour réunir sa première division. Le général Clausel, avec une grande partie de ses troupes, s'avança jusqu'à Cruz de Entrada, à une demi-lieue en deçà de Santarem, et une brigade de dragons continua d'occuper Alcanhede, observant les routes de Rio-Mayor et de Tremès. Masséna, étant venu examiner par lui-même le mouvement de l'armée combinée, ne jugea point, comme le général Reynier, que lord Wellington voulût prendre l'offensive et renoncer subitement au système qu'il avait suivi jusqu'alors; il ne vit dans les diverses manœuvres du général anglais que de simples démonstrations pour hâter la retraite de l'armée française. En conséquence, au lieu de continuer l'évacuation de Santarem, il donna contre-ordre, afin que tout ce qui était déjà sorti de la ville eût à y rentrer sur-le-champ. On fit en outre tous les préparatifs nécessaires pour montrer à l'ennemi que l'on était disposé à le bien recevoir.

1810. Portugal.

Le 20 novembre, à trois heures de l'après-midi, les avant-postes français, du côté du Tage, furent attaqués par 3 ou 400 tirailleurs. L'ennemi ayant fait quelques mouvements, on supposa que c'était le prélude d'une grande affaire; mais, après quelques coups de fusils échangés, l'ennemi cessa le feu et rappela ses colonnes. Son véritable but était de s'assurer si l'armée française effectuait une retraite finale ou si ce n'était qu'un changement de position. Convaincu désormais que les Français étaient résolus de se maintenir à Santarem, lord Wellington, à l'exception d'une forte arrière-garde qu'il laissa sur le Rio-Mayor, retira toute son armée sur Cartaxo, où il

1810. Portugal. établit son grand quartier général. Les troupes furent placées en cantonnements sur les deux rives du Tage; les divisions aux ordres des généraux Hill, Fane et Erskine furent placées sur la rive gauche; le reste fut distribué sur la rive droite, ainsi qu'il suit : les généraux Brent, Spencer et Cameron, à Cortaxo même; le général Crawfurd, entre cette dernière ville et Santarem, observant les avant-postes français; le général Picton, à Torrès-Védras; le général Campbell, à Alenquer; le général Cole, à Azambuja; le général Leith, à Alcoentre; le surplus de l'armée, dans les lignes. L'armée française resta également dans ses premiers emplacements; seulement le général Reynier posta sa cavalerie à son extrême droite pour observer le Rio-Mayor, et se lier, à Ponte-Calharis, avec la division Clausel.

Le général Loison, qui occupait Golgao, avait la gauche de sa division au Zézère. Le maréchal Masséna lui ordonna de concourir avec le général Montbrun à forcer le passage de cette rivière et à s'emparer de Punhète. L'ennemi, maître des hauteurs, pouvait disputer le passage de la rivière avec un grand avantage, en raison de l'escarpement de ses bords; il ne l'osa pas, et se retira à Abrantès presque aussitôt l'apparition des troupes du général Loison. Le Zézère coule dans un lit très-encaissé; sa rive orientale est si montagneuse et si roide qu'il n'y a que deux ou trois points accessibles, excepté à sa jonction avec le Tage; mais dans cet endroit la plaine est si peu étendue et le Zézère est si rapide que cet obstacle arrête autant que les rochers les plus escarpés. La brigade du général Ferrey, après avoir surmonté toutes les difficultés que présentaient la profondeur de l'eau et la rapidité du courant, s'empara de Punhète et poussa des partis jusque sous les murs d'Abrantès, où ils jetèrent l'alarme la plus vive. Cette place était gardée par une garnison de 4,000 Portugais, sous les ordres d'un général anglais, et par conséquent à l'abri d'un coup de main. D'autre part, elle n'était pas, il est vrai, suffisamment fortifiée pour soutenir longtemps un siége en règle; mais le maréchal Masséna n'était point en mesure de tenter alors une opération semblable. Il commençait à manquer de munitions, et plus elles devenaient rares, plus il fallait en être avare, par l'impossibilité de les remplacer. La division Loison se borna donc à occuper Punhète.

Deux ponts de bateaux, défendus par de bonnes têtes de pont, furent jetés, l'un à Punhète et l'autre à Martinchel. 1810. Portugal.

Cependant l'empereur Napoléon, instruit par le général Foy de la véritable position de l'armée de Portugal, avait fait réitérer, par le major général, l'ordre au duc de Dalmatie d'envoyer le 5ᵉ corps sur le Tage, entre Montalvao et Villaflor, pour faire sa jonction avec l'armée de Portugal. Il faisait recommander au prince d'Essling de tenir ferme vis-à-vis des Anglais en attendant ses renforts, s'il ne trouvait pas l'occasion de les attaquer avec avantage, dût-il passer l'hiver dans ses positions. Masséna était bien disposé à remplir les intentions de l'empereur; mais il restait à savoir s'il le pourrait. Une fois qu'il eut jugé les positions de Lisbonne inexpugnables, il ordonna la construction d'un pont de bateaux, afin d'être à même de pouvoir passer sur la rive gauche du Tage lorsque l'on aurait épuisé toutes les ressources de la rive droite; les ouvriers des régiments, les sapeurs et le 44ᵉ bataillon de marins, animés par le zèle et l'activité de leurs officiers, que dirigeait le général Eblé, parvinrent à faire deux équipages de pont de quarante bateaux chacun. La construction des pontons fut poussée avec toute l'opiniâtreté et l'ardeur qu'on pouvait attendre d'une armée réduite à ses propres moyens. Le pays n'offrait d'ailleurs aucune ressource pour ces immenses travaux; les cordages, les outils mêmes qui servirent à abattre les premiers arbres furent dus à l'industrie des ouvriers, qui suppléa à tout; mais c'était inutilement que les ingénieurs français triomphaient de ce nouveau genre d'obstacles : leurs efforts devaient demeurer sans résultat.

La plaine de Golgao, qui présente une étendue de quatre lieues carrées, et les contrées environnantes, dans lesquelles se répandit l'armée française après avoir passé le Zézère, étaient d'une fertilité remarquable. Elles n'avaient point été dévastées et abandonnées comme le reste du pays; la plus grande partie des habitants, malgré les ordres des Anglais, étaient restés dans les environs de Thomar et sur toute la côte, depuis Alcobaça jusqu'à l'embouchure du Mondégo. Éloignés du théâtre des premiers combats et se croyant en sûreté, ils demeurèrent tranquilles jusqu'à ce qu'ils se virent inopinément enveloppés

1810. Portugal.

dans les excursions étendues de la cavalerie française ; ce fut principalement ce qui eut lieu dans le pays abondant et fertile à l'est de Santarem. La cinquantième partie du blé, peut-être, n'y avait pas encore été enlevée ; ainsi c'était l'endroit le plus propre à faire subsister une armée. La plaine de Golgao était couverte de maïs, dont la récolte fut d'un grand secours pour les hommes et pour les chevaux. Le pays qu'arrose l'Alviella fit vivre les 2[e] et 8[e] corps pendant plusieurs semaines. Le 6[e] corps et la cavalerie trouvèrent encore de plus longues ressources dans les contrées où ils s'établirent.

Ces ressources, toutefois, n'étaient que très-précaires ; l'armée française le sentait, et il lui était aisé d'en prévoir la fin prochaine. Des hauteurs de Santarem elle dominait la fertile province d'Alentéjo, surnommée à bon droit *le grenier du Portugal*. Ces riches et belles plaines, couvertes au loin de nombreux troupeaux, que les habitants avaient fait passer sur la rive gauche du Tage, offraient un contraste frappant avec l'autre rive du fleuve, déjà ravagée en tous sens par les deux partis et couverte de ruines et de soldats. Cette vue, qui promettait une abondance permanente, redoublait chaque jour le désir qu'avait l'armée française de franchir enfin l'obstacle qui la séparait de cette terre promise et de l'ennemi.

Le prince d'Essling songeait en effet à exécuter le projet qu'il avait formé de passer sur la rive gauche du Tage. Ce projet offrait alors, entre autres avantages, celui de lier les mouvements du prince aux opérations du maréchal Soult, qui, à cette époque, manœuvrait sur la Guadiana. Lorsque l'armée occupait encore la vallée du Tage jusqu'à Villafranca, cette opération n'eût éprouvé aucune difficulté, parce que toute la côte était bordée de petits ports où l'on eût trouvé en quantité suffisante des bateaux, des cordages, des ancres, et tous les agrès nécessaires ; mais, au-dessus de Santarem, on ne trouvait plus rien, parce qu'à cet endroit la navigation du fleuve se réduit à fort peu de chose ; néanmoins quatre-vingts bateaux furent construits en moins d'un mois. Les travaux de la petite rade de Punhète ressemblaient alors à ceux d'un port en pleine activité. Ils s'exécutaient, d'ailleurs, à la vue de l'ennemi, qui, préjugeant leur véritable but, s'appliqua de tous ses efforts à le pré-

venir. Il sentait de quelle importance il était pour lui de ne pas laisser transporter le théâtre de la guerre dans l'Alentéjo, au moment où le maréchal Soult s'approchait de Badajoz ; mais tous ses efforts pour empêcher ce mouvement eussent été certainement vains si, au lieu de rester six semaines au pied des retranchements de Torrès-Védras, Masséna se fût occupé de faire jeter alors un pont sur le Tage. Alors, ou l'ennemi n'eût point tenté de troubler sérieusement cette opération (cette chance était la plus probable), ou il se fût déterminé à quitter ses lignes qui lui donnaient tant de supériorité ; dans l'un et l'autre cas il en fût résulté un avantage immense pour les Français. Ces puissantes considérations ne furent appréciées qu'alors que le prince d'Essling était déjà retiré sur Santarem ; la faute était commise, et il n'était plus guère possible de la réparer. Quoi qu'il en soit, lord Wellington redoubla de soins pour garder la rive gauche ; un corps de 15,000 Anglais, sous les ordres du général Hill, passa le fleuve vers le milieu de décembre et se concentra auprès de Chamusca et d'Almeyrim. Des corps de milices et de paysans armés gardaient la rive depuis Santa-Marta jusqu'à Brilo. Peu de temps après, ces troupes furent portées à 30,000 hommes. Outre cela, il y avait de fortes réserves à Villa-Nova, prêtes à se diriger partout où les Français tenteraient le passage. Des barques étaient disposées à Porto de Mugem et Azambuja, pour transporter, au premier signal, ces troupes sur l'autre bord, et le général anglais avait fait élever, sur tous les endroits accessibles, de nombreuses et fortes batteries.

1810. Portugal.

Une division du 9e corps vient joindre l'armée française en Portugal, etc. — Cependant le 9e corps, commandé par le général Drouet, comte d'Erlon, était parti le 12 octobre de Valladolid, marchant vers la frontière de Portugal. Le général Foy, qui était entré le 8 novembre à Ciudad-Rodrigo, après une marche de six jours au milieu de dangers de toute espèce, remit au général Gardanne l'ordre de rejoindre l'armée au plus tôt avec un fort convoi de munitions et de vivres. Le général Gardanne, à la tête des détachements restés à Ciudad-Rodrigo et à Alméida pour former la garnison de ces deux places, environ 2,000 hommes, s'était mis en route quelque temps avant le comte

26 décemb.

1810. Portugal.

d'Erlon pour rejoindre la grande armée de Portugal. Le 14 novembre, arrivée à quelques lieues des avant-postes français, cette colonne rétrograda tout à coup. Le général fut trompé par les faux rapports d'un déserteur portugais que le gouverneur d'Abrantès lui avait envoyé à dessein, et par les discours des habitants qu'il avait rencontrés sur les derrières de l'armée française. Il crut l'armée du prince d'Essling en retraite, et ne jugea point à propos de s'aventurer plus loin en Portugal. Au lieu de pousser une reconnaissance sur le Zézère pour s'assurer du fait, il rebroussa chemin à Cardijos, au moment où son avant-garde pouvait découvrir les feux des bivouacs de l'armée française. Sa colonne était forte d'environ 2,000 hommes, dont 300 de cavalerie, avec un convoi considérable de munitions et d'objets d'habillement et d'équipement pour les troupes. Craignant de se voir attaqué par des forces bien supérieures aux siennes, il se retira à marches forcées et perdit beaucoup de monde en route par suite de fatigues. Il arriva à Peñamacor le 29 novembre. Le comte d'Erlon, ayant réuni les débris de cette colonne à la première division du 9ᵉ corps, la seule qu'il eût alors avec lui, se décida à joindre l'armée de Portugal par Célorico et Ponte de Murcelha. Le général Gardanne prit le commandement de l'avant-garde, qui fit sa jonction avec l'armée du prince d'Essling, le 26 décembre.

Ce renfort, que l'on avait annoncé comme beaucoup plus considérable, et qui se réduisit à une seule division de troupes peu familiarisées avec le climat et avec la méthode de guerre que l'on avait été forcé d'adopter en Portugal, produisit cependant une sensation très-vive sur l'armée française; privée depuis longtemps de toute espèce de communication, celle-ci se croyait abandonnée. Le comte d'Erlon couvrit ses derrières et occupa Leiria; ce point bien gardé assurait tout à fait les positions de Santarem, et mettait le général anglais dans l'impossibilité de les attaquer avec succès. Le comte d'Erlon n'avait en tout avec lui que la division Conroux, forte d'environ 6,000 hommes; sa cavalerie était restée dans les environs de Ciudad-Rodrigo; sa seconde division, commandée par le général Claparède, vint prendre position à Trancoso pour tenir en échec le corps de Silveira.

La 1re division du 9e corps avait marché par la vallée du Mondégo jusqu'à Pombal, où elle avait communiqué pour la première fois avec le maréchal Masséna. Sur sa route le comte d'Erlon battit et dispersa les bandes de partisans qui infestaient les derrières de l'armée; mais il ne put toutefois les détruire. La division Claparède, postée à Trancoso, ainsi que nous venons de le dire, fut bientôt environnée par les corps ou bandes réunies de Silveira, Baccelar, Miller, Wilson, Trant et Grant. Le 30 décembre, un des régiments de cette division, commandé par le colonel Bonnaire, fut vivement attaqué, au pont d'Albado, par Silveira, à la tête d'une colonne de plus de 5,000 hommes; mais l'ennemi ne tarda pas à être repoussé avec une grande perte. Le général Claparède se disposa à suivre ce premier avantage sur un adversaire d'ailleurs peu redoutable. C'était ce même Silveira, bien moins connu par ses exploits guerriers que par l'infamie dont il s'était couvert en faisant lâchement assassiner, à Chavès, les malades et les blessés désarmés que le maréchal Soult avait laissés dans cette ville, lors de sa campagne en Portugal.

Portugal. 1810.

Vers la fin de l'année 1810 le prince d'Essling conservait encore quelque espoir de réussir dans ses opérations contre Lisbonne. Cet espoir était fondé sur le calcul qu'une partie de l'armée du midi de l'Espagne pourrait opérer une jonction avec celle de Portugal avant que le pays occupé par l'armée française fût totalement épuisé. Tous les mouvements du maréchal Masséna tendaient évidemment à ce but; mais la résistance de Badajoz retarda, ainsi que nous le dirons bientôt, la jonction qu'aurait pu effectuer le 5e corps, s'il n'eût pas été retenu devant cette place jusqu'au mois de mars de l'année suivante (1811).

Dans les derniers jours de décembre 1810, des motifs d'une nature différente contribuaient à laisser les armées respectives dans une triste inaction. Le prince d'Essling, limité dans son commandement, ne pouvait pas reprendre l'offensive qu'il n'eût reçu ou les renforts qu'il attendait, ou des instructions positives de son souverain. Quoique plus libre, lord Wellington, de son côté, restait sur la défensive avec plus de circonspection que jamais. On discutait, à cette époque, dans le parlement, si

1810. Portugal.

la maladie de Georges III exigeait une régence, et, dans le cas où l'urgence d'une semblable mesure serait reconnue, quels seraient les pouvoirs du prince appelé de droit à cette régence. Divers partis s'agitaient à Londres, selon la coutume ; il pouvait en résulter de grands changements dans le ministère, et par suite dans le commandement de l'armée. Ces bruits inquiétaient visiblement lord Wellington ; il redoutait que ces discussions parlementaires, traînant en longueur, ne contribuassent à retarder l'envoi des nombreux renforts qui lui étaient annoncés et qu'il réclamait avec instance. Peu certain, d'ailleurs, de conserver le commandement suprême de l'armée, il attendait avec anxiété l'issue des démêlés qui devaient assurer l'autorité dans ses mains ou fermer la carrière à son ambition.

Malgré les immenses ressources que leur offrait la mer, dont ils étaient les maîtres, les Anglais ne se trouvaient pas toujours en mesure d'alimenter cette foule innombrable qui encombrait Lisbonne et ses environs ; les rues de cette ville étaient jonchées de malheureux mourant de faim. Cette pénurie extrême engendrait des maladies qui se répandaient avec une rapidité effrayante dans l'armée anglo-portugaise et y exerçaient de grands ravages. La situation des Français était encore plus déplorable ; les ressources de l'Alviella et du pays de Santarem avaient été promptement épuisées. Les soldats étaient obligés de s'étendre jusqu'à Porto de Mos pour faire des vivres, qu'ils ne trouvaient ni en quantité suffisante, ni de nature à rétablir leur santé délabrée. Des fièvres lentes, que des cordiaux ou quelques aliments restaurants eussent facilement fait disparaître dans l'origine, se changeaient bientôt en maladies compliquées, qui emportaient chaque jour un grand nombre d'hommes. Les jeunes soldats furent les premiers moissonnés, et beaucoup de vieux guerriers ne tardèrent point à succomber eux-mêmes.

Avant de continuer et de terminer le récit de cette expédition du Portugal, non moins fâcheuse que les précédentes, nous devons rapporter les événements qui eurent lieu en Espagne depuis le mois de juillet jusqu'à la fin de l'année 1810.

CHAPITRE IV.

SUITE DE L'ANNÉE 1810.

Suite des événements militaires en Espagne. Commencement du siége de Cadix. — Défaite des Anglais sur les côtes du royaume de Grenade; combats dans le midi de l'Andalousie; affaires de Villagarcia, de Fuenté-Ovéjuna, de Fuenté-de-Cantos, en Estramadure. — Opérations du général Sébastiani. Les Anglais sont battus dans le royaume de Murcie. — Opérations militaires au centre et dans le nord de l'Espagne. — Événements militaires en Catalogne. Combats de Cervéra, de la Bisbal, de Palamos, etc. — Siége et reddition de Tortose. — Coup d'œil sur les partis espagnols connus sous le nom de *guerrillas*.

Tout en hésitant de se prononcer ouvertement à l'égard de l'expédition d'Andalousie, Napoléon n'y avait pas mis d'empêchement sérieux; au contraire, il s'était laissé détourner de son premier projet par la flatteuse perspective de soumettre d'un seul coup tout le midi de l'Espagne, d'occuper les villes importantes de Grenade, Séville, et surtout le port de Cadix, où il fallait empêcher les Anglais de s'établir. Sans trop prévoir les funestes conséquences de son adhésion au projet de Joseph, projet conforme aux vues ambitieuses du major-général de ce prince et provoqué par les conseils de ses ministres espagnols O'Farill, d'Azanza et Urquijo, l'empereur avait consenti tacitement à l'expédition. Comme on l'a déjà vu, il pensait, avec raison, qu'il fallait avant tout expulser les Anglais de la Péninsule, où leur présence stimulait l'énergique résistance du gouvernement insurrectionnel et donnait au peuple la confiance que la lutte qu'il soutenait contre les envahisseurs finirait par tourner à son avantage; mais, d'un autre côté, considérant que Masséna ne pourrait entrer en Portugal que vers le mois de mai, il entrevoyait moins d'inconvénients à laisser d'abord pénétrer en Andalousie une armée française, pensant que celle-ci se trouverait en mesure d'appuyer, par la rive gauche du Tage, l'armée de Portugal, qui marcherait sur Lisbonne par la rive

1810. Espagne.

1810. Espagne. droite. Pendant ce temps, Reynier, avec le 2e corps, resterait sur ce fleuve vis-à-vis d'Alcantara, pour observer les Anglais et couvrir la droite de l'armée d'Andalousie, qui, plus tard, prit la dénomination d'armée du midi. Mais aucune de ces prévisions ne put être réalisée : l'armée du maréchal Soult, dispersée dans les provinces de Grenade, d'Andalousie et d'Estrémadure, ne put prêter aucun secours à celle du maréchal Masséna; Reynier, appelé à faire partie de l'armée de Portugal, laissa l'Estrémadure à découvert, ce qui permit aux Anglais d'arrêter Masséna sur la rive droite du Tage et de s'opposer à sa jonction avec Soult; enfin la manie de vouloir tout conquérir et tout garder à la fois fit que l'on ne se trouva en force sur aucun point, et que de toute part on éprouva des revers.

Cependant, au mois de mars, les Français étaient à peu près maîtres de toute l'Andalousie, à l'exception de l'île de Léon et de la place de Cadix. Les premiers efforts du maréchal duc de Bellune, chargé par le duc de Dalmatie de réduire cette place, s'étaient dirigés, comme nous l'avons dit, sur le fort de Matagorda, dont il s'était emparé le 28 avril, en forçant les Anglais qui y tenaient garnison à se retirer tout à fait dans Cadix et dans l'île de Léon, n'abandonnant que des ruines aux assaillants. La possession de Matagorda, ayant rendu accessible la partie méridionale du Trocadéro, favorisa la mise en batterie des énormes bouches à feu dites obusiers-canon, ou à la *Villantrois*, du nom de l'officier d'artillerie qui les avait imaginées. Ces pièces, à plaque et à semelle, étaient destinées à lancer des bombes dans l'intérieur de Cadix, à une distance de deux mille quatre cents toises. Après de nombreux essais, les bombes finirent, en effet, par atteindre la ville et la plage adjacente, et y causèrent du ravage.

L'île de Léon présente la figure d'un triangle assez régulier, dont deux côtés sont baignés par l'Océan; le troisième côté est séparé du continent par le canal appelé rivière de Santi-Pétri. Ce canal profond débouche au nord dans le bassin de Puerto-Réal, à la Carraca, et au sud dans la mer, à l'île Santi-Pétri. L'île de Léon, qui a trois lieues de long sur une lieue un quart dans sa plus grande largeur, renferme les villes de San-Fernando et de San-Carlos, qui se touchent presque. Le reste du sol est

Route de
Torre Lirio
Chiclana
S.ta Anna
Tour Bermeja
Nord
E
N
rro de los Martires fortifiée
Route de
Ch.au et Ile de Sancti Petri
Hazte Afuera
Juan Vela

PLAN
DE LA BAIE DE CADIZ ET DE L'ILE DE LÉON

Dessiné et Gravé
Par Ambroise Tardieu
1823.

1/4 1/2 3/4 1 lieue

couvert de vastes lagunes, les unes cultivées, les autres formées de marais salants, communiquant avec la baie intérieure par de nombreux canaux. L'île communique avec la terre ferme par le pont de Suazo, que le duc d'Albuquerque avait fait couper avant l'arrivée du duc de Bellune ; c'est l'unique passage qui conduise à Cadix par terre. L'arsenal maritime de la Carraca est situé en face de San-Carlos, dans un îlot contigu à l'île de Léon et formé par la rivière Santi-Pétri et le canal de las Culébras. La ville de Cadix est bâtie sur un plateau formé par des rochers élevés au-dessus de l'océan et sans cesse battus par les vagues, à l'extrémité septentrionale d'une langue de terre (ou isthme) étroite, sablonneuse, presque à fleur d'eau, d'environ deux lieues de longueur, qui, partant de l'angle occidental du triangle, c'est-à-dire du point le plus éloigné du continent, établit la communication entre cette ville et l'île de Léon. La rade intérieure, qui a plus de six lieues de tour, est défendue par le fort de Matagorda, situé à la pointe la plus méridionale de la terre ferme, non loin de la côte, et près de l'embouchure du canal du Trocadéro ; le fort San-Luis, à l'extrémité occidentale de l'île du Trocadéro, qui n'est qu'un banc de sable élevé, et le fort de Puntalès, situé sur un avancement de l'isthme qui joint Cadix à l'île de Léon. Au milieu des marais salants et des canaux qui sont en avant du Santi-Pétri s'élève une chaussée longue et étroite qui conduit au pont de Suazo et où les Espagnols établirent plusieurs coupures et des batteries qui en rendaient les abords inexpugnables. Le front d'attaque du Santi-Pétri fut garni d'une triple ligne de batteries, et l'isthme fut coupé par un canal dans sa partie la plus étroite. Cette coupure (*Cortadura*), défendue par le fort San-Fernando et éloignée de Cadix d'environ trois quarts de lieue, était destinée à barrer à l'ennemi l'entrée de Cadix, quand bien même il aurait pénétré dans l'île de Léon. Encore aurait-il fallu, dans ce cas, se rendre maître des ouvrages de l'enceinte de Cadix, qui ne présentaient qu'un seul front d'attaque.

1810. Espagne.

Outre 5,000 hommes de troupes anglaises et portugaises envoyés de Lisbonne par Wellington, les troupes espagnoles échappées aux désastres de la Sierra-Moréna, qui venaient de divers point se réfugier à Cadix, avaient porté l'armée du duc

1810. Espagne. d'Albuquerque à 14 où 15,000 hommes, à la fin de mars. Le corps auxiliaire anglo-portugais était sous les ordres de sir Thomas Gruham, qui avait remplacé le général Stewart.

Dès le 6 février le duc de Bellune avait établi les trois divisions du 1er corps sur les points littoraux les plus importants, depuis San-Lucar de Barraméda, à l'embouchure du Guadalquivir, jusqu'au château de Santi-Pétri, à l'extrémité méridionale de l'île de Léon; il occupait Rota, Santa-Maria, Puerto-Réal, Xérès de la Frontéra et Chiclana. La cavalerie du général Latour-Maubourg occupait à gauche Médina-Sidonia, sa droite appuyée à la mer et sa gauche au Guadalète, ses avant-postes à Alcala de los Gazalès. Les forts et les batteries de la côte, détruits par les Espagnols depuis Rota et s'étendant au dedans de la grande rade et de la baie intérieure par Santa-Catalina, Puerto Santa-Maria, le Rio San-Pédro, le canal du Trocadéro et Puerto-Réal, avaient été remis en état et armés. Les principaux postes de cette ligne d'au moins dix lieues d'étendue étaient les forts Santa-Catalina, battant l'entrée de la grande rade; le petit fort Lafaga, couvrant Santa-Maria; le fort San-Luis et le Trocadéro. Trois cents bouches à feu composaient l'armement de cette immense ligne de batteries et fermaient aux bâtiments ennemis l'accès de la Carraca, où se trouvaient les magasins de la marine royale, et de la plage adjacente à Santa-Maria et à Puerto-Réal.

Il y avait en rade une escadre anglaise, aux ordres de l'amiral Purvis, et une escadre espagnole, commandée par don Ignacio de Alava. Battues par une violente tempête qui s'éleva le 6 mars et continua jusqu'au 10, ces escadres avaient perdu quatre vaisseaux de ligne, une frégate, une corvette et cinquante bâtiments marchands, qui, sous le feu des batteries françaises, échouèrent à la côte avec leurs cargaisons et 600 hommes d'équipage, la plupart Anglais. L'ennemi incendia lui-même deux de ses vaisseaux; un petit nombre de bâtiments chargés d'approvisionnements divers destinés à la garnison de Cadix rentrèrent en rade dans le plus grand délabrement.

La junte centrale, réfugiée à Cadix après la prise de Séville, avait été forcée de céder le pouvoir exécutif à une régence composée de cinq membres, et lui restait attachée comme pou-

voir délibérant jusqu'à la réunion des cortès, convoquées pour le mois de septembre. Le nouveau pouvoir installé le 31 janvier avait pris le nom de *conseil suprême de régence.* 1810. Espagne.

Le mois de février s'était passé tranquillement dans la haute Andalousie; mais, au mois de mars, une violente insurrection avait éclaté dans les Alpujarres, branche méridionale de la Sierra-Moréna, qui, suivant au sud de Grenade le rivage de la mer, va se terminer au pied de Gibraltar. Le général Blake, retiré à Murcie, avait soulevé les populations féroces et belliqueuses de ces montagnes. La garnison française que le roi Joseph avait laissée à Ronda, vers la fin de février, fut bientôt resserrée dans l'enceinte de la ville et forcée de l'évacuer le 12 mars, devant les nombreuses bandes des montagnards de la *Serrania*, nom de la chaine de hautes montagnes qui partent des environs de Tarifa et s'étendent au loin à l'est. Un des principaux chefs de ces bandes de contrebandiers et de malfaiteurs était don Andrès Ortiz de Zarate, partisan qui se rendit célèbre sous le nom d'*El Pastor*. Pour mettre un terme à cette agression, le maréchal Soult avait envoyé de Malaga, contre les insurgés, le général Peyremont avec trois bataillons. Réuni à la colonne qui venait d'évacuer Ronda, Peyremont reprit le 21 cette ville, d'où les montagnards ne se retirèrent qu'après s'être livrés au pillage et à toute sorte d'excès. Profitant de l'absence du général Peyremont, les insurgés envahirent Malaga, ce qui força ce général à quitter Ronda, après y avoir rétabli la garnison, et à voler au secours de la première de ces villes, que, malgré leur promesse, les habitants n'avaient pas défendue.

La régence de Cadix avait chargé le marquis de la Romana du commandement de l'armée dite de la gauche, qui campait autour de Badajoz, et le général Blacke, remplacé en Catalogne par le général O'Donnel, avait été appelé à commander l'armée du centre, qui cantonnait aux environs de Murcie. Celle-ci, formée des débris de l'armée du général Areizaga, s'accrut considérablement par le recrutement, par les enrôlements volontaires, et fomenta par sa présence la levée d'un grand nombre de guerrillas dans les montagnes de Cazorla et dans les Alpujarres. Cette armée fut destinée, conjointement avec la garnison de Cadix, à inquiéter les troupes françaises établies à Grenade, à

1810. Espagne.

Séville, et partout où il importait de soutenir les guerrillas de la Serrania et de Ronda. Mais Blacke, s'étant rendu à Cadix pour prendre le commandement des troupes espagnoles réunies dans cette place et dans l'ile de Léon, fut remplacé par le général Freire, qui resta à la tête de l'armée du centre, forte alors de 12,000 hommes d'infanterie, 2,000 chevaux, avec quatorze pièces de canon.

Encouragés par le succès qu'avait eu l'heureuse témérité de *la Castille*, les prisonniers français détenus à bord d'un autre ponton espagnol, *l'Argonaute*, tentèrent, quinze jours après, la même voie de salut. Ce ponton, qui servait d'hôpital, avait à son bord six cent cinquante Français blessés ou malades. Il vint, dans la nuit du 26 au 27 mai, s'échouer près de Matagorda : les câbles en avaient été coupés par les Français. L'ennemi, furieux de cette seconde tentative d'évasion, fit vainement des efforts incroyables pour le détruire par le canon ou par le feu pendant la dérive; *l'Argonaute* toucha à terre à peu de distance de l'endroit où, quelques jours auparavant, avait échoué *la Castille*. Les soldats français du 1er corps montrèrent encore, dans cette seconde circonstance, autant de sollicitude et de dévouement, pour sauver leurs malheureux camarades, qu'ils en avaient apporté pour préserver ceux de *la Castille* de la mort qui les poursuivait jusqu'au rivage [1].

Depuis quelque temps la garnison de Cadix faisait des apparitions en terre ferme et commençait à fixer l'attention du 1er corps. Dans la nuit du 28 au 29 septembre, les assiégés tentèrent une attaque contre le centre de la ligne occupée par l'armée française; 4,000 hommes débouchèrent par le pont de Suazo, rétabli dans la nuit, et par la Carraca; ils étaient soutenus par plusieurs chaloupes canonnières, qui remontèrent les canaux de Zurraque, Aguilar et la Cruz. Les avant-postes des assiégeants se retirèrent dans les ouvrages où le 9e d'infanterie légère s'était formé. Les bataillons de réserve, soutenus par le canon des batteries de la côte, ayant aussitôt pris position, le 9e sortit

[1] Le lieutenant de vaisseau Cartagnez, le chirurgien-major Goudin, l'infirmier principal Guilloteau, le lieutenant Montchoisy et le chirurgien aide-major Cazevieille, prisonniers sur *l'Argonaute*, se distinguèrent particulièrement dans l'évasion de ce ponton.

des retranchements et marcha droit à l'ennemi, qui fut bientôt culbuté et forcé de rentrer dans ses lignes sans avoir pu détruire les ouvrages avancés, ainsi qu'il en avait le projet. 1810. Espagne.

Les deux partis continuaient de s'observer avec une sorte de défiance mutuelle. Les Français sentaient qu'ils ne pouvaient entreprendre aucune opération offensive véritablement sérieuse contre une place si bien fortifiée; ils continuaient cependant avec activité les travaux d'investissement de la rade et de l'île de Léon. Malgré tous les obstacles qu'y apportait l'ennemi, une flottille nombreuse, composée de chaloupes canonnières, de péniches et d'embarcations, avait été créée par eux dans les ports de Santa-Maria, San-Lucar de Baraméda, Puerto-Réal et Chiclana. Cette flottille de siége, ayant été attaquée par les bâtiments anglais dans la nuit du 31 octobre, remporta sur eux un avantage assez marqué. Néanmoins rien n'annonçait encore quelle serait l'issue du siége, et l'on demeurait dans une inactivité à peu près égale des deux côtés.

Défaite des Anglais sur la côte du royaume de Grenade. 15 octobre. — A cette même époque, la seule entreprise digne de remarque fut celle que les Anglais tentèrent du côté de Malaga, dans le royaume de Grenade. Le but de cette expédition était de prendre d'un coup de main le château de Fuengirola, qui n'était défendu que par 160 hommes. La possession de ce château eût ouvert à l'ennemi un point de communication avec les montagnards voisins, qui résistaient encore aux Français. Dès qu'il en aurait été le maître, il y aurait placé une garnison pour engager les Français à l'attaquer, en dégarnissant Malaga. L'expédition se serait alors rembarquée sous la protection du fort, et, de concert avec d'autres troupes parties de Gibraltar, aurait enlevé Malaga, détruit les fortifications et pris les corsaires et bâtiments richement chargés qui se trouvaient dans le port. A cet effet, le 14 octobre, une escadre anglaise, composée de deux vaisseaux de 74, quatre frégates et trois bricks, avec quatre canonnières et sept bâtiments de transport, parut à la vue du fort de Fuengirola, situé à quatre lieues ouest de Malaga. Le débarquement s'effectua à Cala de Mora, à douze milles est de la place. L'escadre mit à terre le 82e et le 89e régiments de ligne anglais et le régiment de Tolède espagnol, arrivant de Ceuta, en tout

1810. Espagne. 4,000 hommes, sous les ordres du général anglais lord Blayney. Le 15 au matin, toutes les hauteurs qui environnent le fort furent couronnées de troupes anglo-espagnoles, et une batterie de cinq pièces fut établie à cent cinquante toises. Le général anglais fit sommer le fort de se rendre; le capitaine Mlokosiewietz, qui commandait la garnison, refusa d'écouter le parlementaire; aussitôt le feu de la batterie et de l'escadre fut dirigé sur le fort, mais le général Sébastiani, ayant promptement réuni 3,000 hommes, se porta sur l'ennemi, l'attaqua et le culbuta. La garnison du fort seconda ce mouvement par une sortie impétueuse en front, et enleva la batterie que l'ennemi avait établie contre elle. Cette sortie eut lieu quelques minutes avant que le général Sébastiani parût sur le flanc du corps qui investissait le château. Lord Blayney, qui prit le détachement sorti de Fuengirola pour une troupe espagnole, fut, dès le premier choc, fait prisonnier avec une partie de son monde. Les Anglais et les Espagnols s'enfuirent en désordre vers le rivage. Le feu du fort coula plusieurs chaloupes canonnières chargées de soldats, et, des troupes qui étaient descendues à terre, quelques débris seulement parvinrent à se rembarquer. L'ennemi laissa le champ de bataille jonché de ses morts, parmi lesquels on compta 250 Anglais. Outre un grand nombre de prisonniers, cinq pièces de canon, beaucoup d'outils et plusieurs caissons de cartouches tombèrent au pouvoir des vainqueurs.

Telle fut l'issue de cette opération, mal combinée, encore plus mal commandée. Du côté des Français, elle fit beaucoup d'honneur au chef de bataillon polonais Bonitz, aux capitaines Mlokosiewietz et Plachecki, au lieutenant Chelmicki, et au capitaine Autier, qui commandait un escadron du 21e régiment de dragons.

Août-Sept. *Combats dans le midi de l'Andalousie; affaires de Villagarcia, de Fuenté-Ovéjuna, de Fuenté de Cantos, en Estrémadure.* — Après sa défaite à Santa-Olalla et au Ronquillo, les 25 et 26 mars [1], Ballasteros, lieutenant de la Romana, s'était retiré sur Cala et Aracéna, et avait cherché un abri dans les montagnes presque inaccessibles de cette contrée. Battu successive-

[1] Voir page 416.

ment par la division Girard, du 5e corps, les 15 avril et 26 mai, à Zalaméa-la-Réal, au passage du Rio-Tinto et à Aracéna, il s'était vu forcé à gagner en désordre la Guadiana inférieure et les frontières de Portugal. Le principal champ de bataille et de retraite de Ballastéros était le pays qui s'étend entre l'Estrémadure, le Portugal et la province de Séville, d'où il donnait la main aux troupes espagnoles qui occupaient le comté de Niébla. 1810. Espagne.

L'adjudant-commandant Victor Rémond, avec un petit corps d'infanterie, observait le Rio-Tinto. Il battit l'ennemi le 17 juin. Les vivres devenant de plus en plus rares dans Cadix, les assiégés firent un nouvel effort pour ravitailler la place, et opérer, s'il était possible, une diversion vers le Rio-Tinto. Le 24 août, le général Lacy débarqua un corps de 5,000 hommes, venant de Cadix, entre Moguer et la Torre de Oro, et marcha aussitôt contre le duc d'Aremberg, qui occupait Moguer avec 200 hommes de son régiment, le 27e de chasseurs à cheval. Pendant ce mouvement, le général espagnol Copons, avec 1,500 hommes, débouchait des frontières de Portugal et marchait rapidement sur le Rio-Tinto pour couper la retraite à l'adjudant-commandant Rémond. Attaqué par des forces bien supérieures, celui-ci soutint néanmoins le combat avec assez d'égalité pendant toute la journée et prit position, le soir, à Villarraza. Le 25 il continua sa retraite sur San-Lucar la Mayor. Des détachements du 5e corps s'étant alors réunis à la petite colonne, Lacy arrêta son mouvement. Le général Pepin, qui commandait à San-Lucar, marcha au général ennemi sans délai. Le 28 au matin, il le fit attaquer à Manzanilla et le poursuivit jusqu'à Villalba. Un corps de 300 cavaliers espagnols, ayant chargé avec assez de succès d'abord un escadron du 2e de hussards, fut repoussé ensuite, sabré ou fait prisonnier. Le 29 août, les Français rentrèrent dans Moguer; l'ennemi se rembarqua en désordre pendant la nuit, abandonnant une partie de ses blessés et beaucoup d'effets sur la plage. Le 15 septembre, un nouveau débarquement eut lieu à Moguer. Le général Copons se porta des bords de la Guadiana pour le soutenir; mais l'adjudant-commandant Rémond l'atteignit bientôt, le repoussa jusqu'au delà de San-Bartoloméo et de Cartaya, et le força encore une fois à se rembarquer précipitamment. Le 13 octobre

1810. Espagne. l'ennemi, malgré les échecs qu'il avait précédemment reçus sur le Rio-Tinto, voulut encore s'établir à son embouchure et se retrancher à Huelva; l'adjudant-commandant Rémond vint le chasser de cette position. Cet officier attaqua les Espagnols, enleva d'assaut le fortin qu'ils avaient construit, et força la garnison ennemie à se rendre ou à gagner ses chaloupes à la nage. Beaucoup d'Espagnols périrent dans le trajet, et les Français firent 60 prisonniers.

Dès que le maréchal Mortier se fut replié sur Lléréna, le 12 février [1], la junte de Badajoz fit tous ses efforts pour répandre des guerrillas vers la province de Séville et sur les rives du Tage. Peu de temps après, l'armée de La Romana se mit en marche pour gagner la Guadiana, excepté la division de Carréra, qui resta postée sur la frontière pour empêcher les communications entre l'Estrémadure et le pays situé au delà de la Sierra de Baños. Cette armée, réunie aux forces renfermées dans Badajoz, s'élevait à environ 26,000 hommes d'infanterie et 2,000 hommes de cavalerie; elle se composait de cinq divisions : celles de Mendizabal et de don Carlos O'Donnell, frère de don Enrique, qui commandait en Catalogne, s'appuyaient, à gauche, à Castello de Vidé et à Albuquerque; une division était à Badajoz avec le quartier général, et les divisions de Ballestéros et de Contréras occupaient, à droite, Olivença et le chemin de Monasterio. Le général Reynier, ayant quitté le Tage au commencement de mars, s'était établi à Mérida, où il reçut l'ordre de marcher sur le Tage et de se mettre en ligne avec l'armée de Portugal, dont il faisait partie. Il devait prévenir le maréchal Mortier de son départ et s'occuper de déblayer la route qu'il allait suivre pour gagner le Tage. En conséquence le général Merle fut dirigé de Féria sur Xérès de los Caballéros avec sa division et la brigade de dragons du général Marizy. Le 5 juillet il rencontra à moitié chemin de Xérès, à Salvatierra, l'avant-garde espagnole postée sur une hauteur boisée; il l'attaqua et la replia sur un mamelon escarpé qu'on ne pouvait atteindre qu'en défilant homme par homme. Toutefois elle fut délogée par les voltigeurs des 2e et 4e régiments d'infanterie lé-

[1] Voir page 413.

gère. Les Espagnols se concentrèrent alors dans une bonne position sur les hauteurs à droite de Xérès. Ils présentaient en ligne environ 7,000 hommes avec du canon et étaient commandés par les brigadiers généraux Imaz et Morillo détachés de la division de don Carlos O'Donnell, établie aux environs de Badajoz. 1810, Espagne.

Attaqués à la baïonnette par les 2e et 4e légers, soutenus par la cavalerie, les Espagnols sont rejetés sur les revers des sommités qu'ils occupent. Abordés de nouveau, ils sont refoulés en désordre vers l'Ardilla, où le régiment d'infanterie de la Princesse, abandonné par la cavalerie, et se formant en carré à la tête du pont en arrière de Xérès, essaye de protéger le passage; mais les dragons du général Marizy enfoncent le carré, tuent 200 hommes dans cette charge et font 200 prisonniers; le reste fuit en désordre vers les montagnes voisines. Cette affaire coûta aux Espagnols plus de 1,000 tués et blessés, et 500 prisonniers. La perte des Français ne dépassa pas 50 hommes. Immédiatement après cette rencontre, le 2e corps se rapprocha du Tage, qu'il passa, dans les journées du 15 au 18 juillet, à Garrobillas, à Talavan et à Alconétar, et se dirigea sur Coria, où il entra le 17. Il fut suivi parallèlement à sa marche par le général Hill, qui stationnait, à hauteur d'Elvas, sur la frontière de Portugal.

La Romana profita du départ du 2e corps pour réunir de nouveau ses troupes dispersées en Estrémadure et tenter une incursion en Andalousie. Ayant obtenu de faire relever par des Portugais les garnisons de Badajoz, de Campo-Mayor, etc., il parvint à former un corps de 10,000 hommes d'infanterie et de 900 chevaux, avec lequel il manifestait l'intention de marcher sur Séville. Le général Girard, instruit de la marche de l'ennemi sur Bienvénida, se porta, le 11 août, de Lléréna sur ce point, par Villagarcia. Les Espagnols, surpris par ce mouvement décisif, suspendirent le leur et s'établirent sur la défensive; ils formèrent leurs lignes dans des retranchements naturels et attendirent l'attaque. Le général Girard fit alors des démonstrations sur leur centre, tandis que le général Chauvel marchait pour les déborder sur la gauche et que le général Brayer observait la droite. Deux escadrons de cavalerie ennemie char-

1810. Espagne. gèrent vigoureusement la brigade Chauvel, qui les reçut à bout portant, et les força à se retirer en désordre, après avoir laissé beaucoup d'hommes et de chevaux sur la place. La position de gauche fut immédiatement enlevée l'arme au bras. Au même moment, la brigade Brayer chargea à la baïonnette les 5,000 hommes qu'elle avait devant elle et s'empara du plateau qu'ils défendaient. Les Français se trouvant alors maîtres des hauteurs, la victoire fut décidée en leur faveur. La cavalerie espagnole fit les plus grands efforts pour protéger la retraite de l'infanterie; mais, chargée au pas de course par plusieurs compagnies de voltigeurs réunies, elle fut rompue, et dès lors la déroute devint complète. L'ennemi fut poursuivi, l'épée dans les reins, jusqu'à Monté-Molino, d'où il se jeta dans les montagnes de Zafra. Il perdit dans cette affaire 2,500 hommes, tués ou blessés et 800 prisonniers. On lui prit quatre pièces de canon et d'immenses magasins de vivres. Les Français n'eurent que 200 hommes tués ou blessés.

Les généraux Chauvel et Brayer; les colonels Raymond, du 34e régiment; Chassereaux, du 40e; Vigent, du 64e; le chef de bataillon Monnot, commandant le 88e; le major Gaidon, du 21e chasseurs; le chef de bataillon Marquet, commandant les voltigeurs; le chef d'escadron Hudry, le capitaine Gritte, du 34e; le capitaine Levêque, du 10e de hussards; le capitaine de grenadiers Martin, du 64e; l'adjudant-major Lefebvre, du 88e; l'officier du génie Anduard et l'aide-de-camp Duroc-Mesclop méritèrent, à cette occasion, des éloges pour leur belle conduite.

Cependant La Romana, renforcé par une division de troupes portugaises, reçut du général en chef anglais l'ordre de se porter de nouveau en avant. Ce secours et ce qu'il put réunir de ses débris lui formèrent près de 9,000 hommes. Il se remit donc en marche au commencement de septembre, et s'avança jusqu'aux défilés qui dominent l'Andalousie; il occupait Aracéna, Santa-Olalla, Monastério et Guadalcanal. Durant son séjour dans cette contrée, une de ses divisions attaqua, pendant quatre jours de suite, le poste de Castello de los Guardios, y fut constamment repoussée et y perdit 200 hommes. Le 6 septembre, 2,000 hommes se portèrent sur Fuenté-Ovéjuna, où se trou-

vaient 96 hommes du 51e régiment de ligne français, commandés par le capitaine Billot. Ce faible détachement se battit avec acharnement pendant treize heures. 1810. Espagne.

Après une forte résistance aux issues du village de Fuenté-Ovéjuna, dans quatorze maisons que l'ennemi brûla successivement pour en chasser les Français, ceux-ci se retirèrent dans l'église, d'où ils firent plusieurs sorties à la baïonnette, et de là dans le clocher. Le général Morillo, désespérant de pouvoir vaincre cette poignée de braves, fit apporter au bas de l'escalier du clocher de vieux matelas et des ballots de laine, auxquels on mit le feu, afin d'étouffer par la fumée ceux qui se défendaient si opiniâtrément. En effet, plusieurs d'entre eux ayant succombé, le capitaine Billot descendit avec ce qui lui restait d'hommes sur le toit de l'église, où il fut forcé de se rendre, après avoir brûlé sa dernière cartouche. Les Espagnols embusqués dans les maisons environnantes tuaient ces soldats sans défense. Morillo fit cesser le feu, et on les fit descendre de l'église avec des échelles à incendie. Il ne restait plus que 50 Français, qui furent conduits, ainsi que le capitaine Billot, en Portugal, où ils furent repris par le 6e d'infanterie légère; ils rentrèrent ensuite à leur régiment. Le détachement envoyé à leur secours ne put arriver à temps à Fuenté-Ovéjuna, et ils étaient déjà au pouvoir de Morillo quand celui-ci abandonna le village.

Sur ces entrefaites, le maréchal Mortier, d'après les ordres du duc de Dalmatie, réunit le 5e corps d'armée à el Ronquillo, afin de rejeter tout à fait l'ennemi dans le fond de l'Estrémadure. Les Français, chassant les troupes qui se trouvaient devant eux à Santa-Olalla et à Monastério, arrivèrent le 15 septembre au matin près de Fuenté de Cantos, où la cavalerie ennemie, au nombre de 2,700 chevaux, y compris 1,000 Portugais, crut pouvoir résister et s'opposer au passage. Le général Briche marcha sur l'ennemi avec sa brigade de cavalerie légère; les Espagnols furent repoussés en désordre et sabrés. 500 hommes de leur cavalerie, parmi lesquels le colonel du régiment de l'Infante, et beaucoup d'officiers furent faits prisonniers. Six pièces d'artillerie légère furent également prises, avec leurs attelages et leurs caissons. L'ennemi laissa sur la place un grand

1810. Espagne. nombre de morts, et celui de ses blessés fut très-considérable. Les Français n'eurent guère que 20 hommes tués et 70 blessés.

Les Espagnols précipitèrent leur retraite. Le 16, le duc de Trévise était déjà à Zafra, et poussait ses reconnaissances jusqu'à Fuenté del Maestré.

Avril-Nov. *Opérations du général Sébastiani; les Espagnols sont battus dans le royaume de Murcie.* — De nombreux rassemblements stationnant au mois d'avril sur les frontières de Murcie, le général Sébastiani fit une incursion sur ce point à la tête de 8,000 hommes. Il se dirigea par Baza et Lorca; le général Freire se replia sur Alicante et envoya à Carthagène la 3e division de son armée. Le général Sébastiani marcha sans éprouver de résistance sérieuse jusqu'à Murcie, dont il prit possession le 23 avril et qu'il évacua trois jours après. Presque toujours vainqueur, soit qu'il fût attaqué ou qu'il prit l'offensive, il ne pouvait parvenir à pacifier entièrement le royaume de Grenade. Les triomphes des armées françaises, quoique se succédant avec rapidité, n'entraînaient cependant avec eux aucun résultat décisif. Vers le milieu du mois de juin, le général Sébastiani avait dispersé et taillé en pièces à Castrit, sur la frontière de Murcie, un rassemblement d'insurgés auquel s'étaient jointes quelques troupes réglées; le 15 juillet suivant, le général Rey attaqua un autre corps d'insurgés, dans les montagnes de Ronda, lui tua 400 hommes, le mit en déroute, et lui ramassa quelques prisonniers, parmi lesquels se trouvait le colonel Valdivia, qui commandait l'expédition. Dans les derniers jours du mois d'août, des rassemblements de paysans de Murcie, soutenus par quelques troupes régulières, commandés par le général Blake, qui était venu de Cadix pour diriger les opérations de l'armée du centre, menaçaient les frontières de Grenade. Le général Sébastiani partit de la ville de ce nom pour marcher à leur rencontre; mais à son approche ils se retirèrent dans les montagnes. Les Français s'arrêtèrent à Totana dans la nuit du 29 au 30.

Pendant que le général Sébastiani faisait son expédition, deux bandes de guerrillas des montagnes de Grenade se réunirent; soutenus par 2,000 paysans du pays qui se joignirent à eux, ils se portèrent dans les environs de la ville de Grenade.

Le chef d'escadron Rollet, du 16ᵉ régiment de dragons, les joignit, le 4 septembre, au-dessus de Padal, les mit dans une déroute complète, et leur tua 400 hommes, au nombre desquels était leur chef; il leur fit en outre quelques prisonniers, prit leur drapeau et beaucoup de chevaux. Le reste regagna les montagnes.

D'un autre côté, les Anglais et les insurgés cherchaient aussi à profiter de l'éloignement du corps du général Sébastiani pour soulever le pays. Quelques villages se révoltèrent et massacrèrent tous les Français qu'ils purent surprendre en force moindre ou isolés. De nouveaux débarquements s'effectuèrent sur la côte des Alpujarres, et les châteaux de Motril et d'Almunéjar furent pris; mais, après l'affaire de Padal, le général Werlé marcha sur ces deux villes, qu'il trouva fortement occupées. Les Anglais, après avoir cherché à entamer le général Werlé, furent repoussés avec perte, et obligés de se rembarquer en toute hâte, laissant beaucoup de morts sur la place. Les châteaux de Motril et d'Almunéjar, dont ils avaient augmenté l'armement et qu'ils avaient approvisionnés, rentrèrent au pouvoir des Français.

Vers la fin du mois d'octobre, Blake, étant parvenu à réorganiser l'armée du centre, commença à inquiéter la gauche du 4ᵉ corps. Le 2 novembre il fit reconnaître la petite ville de Cullar, vers la frontière du royaume de Grenade, par un parti de 100 chevaux. Prévenu par le général Rey, le général Sébastiani donna l'ordre à tous les détachements de se réunir sur ce point et de marcher à l'ennemi. Le 4, Blake vint prendre position au Rio-Almanzor, avec près de 10,000 hommes. Le général Rey fit aussitôt ses dispositions pour attaquer. Le général Milhaud, étant arrivé un instant après avec sa cavalerie, prit le commandement et fit charger l'ennemi, sans attendre les renforts qui lui arrivaient sous les ordres du général Sébastiani. En un instant les Espagnols furent enfoncés et culbutés de toutes parts: 1,000 prisonniers, dont environ 40 officiers, quatre canons, quatre caissons et deux drapeaux tombèrent en notre pouvoir; plus de 1,200 hommes restèrent sur le champ de bataille, entre autres le brigadier commandant les carabiniers espagnols. Les Français n'eurent que 200 hommes tant tués

1810. Espagne. que blessés. Le général Milhaud poursuivit sans retard l'ennemi, afin de ne pas lui laisser le temps de se reformer.

Dans cette affaire, qui termina la campagne de 1810, les Français étaient loin d'égaler les Espagnols en nombre. 1,200 chevaux, 2 bataillons du 32e, 400 hommes du 88e, avec une compagnie d'artillerie légère, suffirent pour battre et disperser entièrement le corps de Blake, qui comptait 10,000 hommes. Les généraux Milhaud et Rey, les colonels Ormancey, Subervie, Aymard et Konopka se distinguèrent.

Juill.-Déc. *Opérations militaires au centre et dans le nord de l'Espagne.* — Le général Hugo, qui occupait la ville de Siguenza, dans la province de Guadalajara, y fut attaqué, le 6 juillet, par la bande de l'Empécinado; les Espagnols, malgré leur nombre, furent rompus et laissèrent beaucoup de monde sur la place.

Deux mille autres guerrilléros s'étaient réunis à Almazan, sur le Duéro, dans la province de Soria. Le colonel Baste, commandant les marins de la garde impériale, partit le 9 juillet de Soria, à la tête d'une colonne de 1,000 marins et ouvriers militaires, pour aller attaquer ce rassemblement. Le 10, de grand matin, la ville d'Almazan fut cernée. Le combat s'engagea vivement bientôt après et se soutint pendant quelque temps avec opiniâtreté; néanmoins la ville fut enlevée de vive force, et l'avantage demeura tout entier aux Français. L'ennemi perdit dans cette affaire 300 hommes morts et 500 blessés ou prisonniers. Les Français n'eurent qu'une centaine des leurs tués ou blessés.

Dans la Manche, le général Lorge obtenait des succès contre les bandes qui infestaient ce pays. Une d'entre elles, forte de 300 hommes d'infanterie et de 200 chevaux, attaqua Tomelloso, le 2 septembre. Le colonel badois Kruse, s'étant porté à sa rencontre, l'attaqua, la battit et s'empara de toutes ses munitions et de ses bagages.

Battu à Siguenza, l'Empécinado reparut bientôt à la tête de 1,200 hommes et se porta à Cifuentès et dans les environs. Le général Hugo, alors à Brihuéga avec une colonne mobile composée de 900 hommes d'infanterie et 250 chevaux, marcha contre lui le 14 septembre, le chassa de toutes ses positions,

entra dans Cifuentès, et lui fit éprouver une perte d'environ 200 hommes. 1810. Espagne.

Le 6 du même mois, le général Roguet avait taillé en pièces un parti de 900 hommes et de 150 chevaux, qui s'était formé dans le village d'Yanguas, près de Soria.

Le 16 octobre, douze cents guerrilléros attaquèrent l'escorte d'un convoi destiné pour Torija; le colonel Balestrier le dégagea en les dispersant. Le général Hugo les attaqua dans leur retraite sur Val-de-Sas et leur tua près de 200 hommes. Le général Lahoussaye, les ayant rencontrés le 21 à Tarancon et à Uclès, ne leur fit pas moins de mal que le général Hugo.

Vers le commencement de novembre, les débris de toutes les guerrillas et des bandes chassées de la Biscaye et de la Navarre par des colonnes de la garde impériale française se réfugièrent en nombre dans les montagnes de Soria; ces montagnes leur offraient un point de ralliement et de grandes ressources pour le genre de guerre qu'ils avaient adopté. Quelques partis de ces guerrillas inquiétaient déjà le voisinage de Logroño. Le général Roguet reçut l'ordre de marcher avec 1,500 hommes d'infanterie de la jeune garde impériale et 500 chevaux. Après vingt jours de recherches et de marches et de contremarches pénibles, son avant-garde découvrit enfin l'ennemi, fort de 2,000 hommes, prenant position à Bélozado, la gauche à Frénillo de Rio-Tiro. Les troupes françaises passèrent aussitôt la rivière à gué. A peine quelques compagnies d'infanterie s'étaient-elles formées que 200 chevau-légers ou lanciers du grand-duché de Berg, commandés par le colonel de Goltsheim, s'élancèrent vers le centre de la position des bandes, et les abordèrent à toute bride, malgré la fusillade; les Espagnols furent enfoncés et dispersés en un moment. L'infanterie française suivait au pas de course, et faisait un carnage affreux de ce qui échappait à la cavalerie. Les fuyards furent chargés pendant trois lieues; la ville, les hauteurs, les routes étaient couvertes de cadavres. Le nombre des morts, chez l'ennemi, monta à plus de 1,000; 3 ou 400 hommes seulement s'échappèrent et se sauvèrent dans les montagnes voisines.

Le 18 novembre, la bande d'Amor s'étant établie au bourg de Santo-Domingo, le major Robert partit de Haro avec un déta-

1810. Espagne.

chement de la garde impériale, la surprit et lui prit son drapeau. Le chef d'escadron Soubeiran ne traita pas mieux la bande de Garrido, qu'il rencontra à Caldaso.

Le 19 novembre, l'adjudant-commandant Fontaine attaqua à Belmonté avec 300 hommes, un rassemblement de 1,500 paysans ; il les dispersa entièrement après leur avoir tué beaucoup de monde.

Les bandes éparses dans la province de Valladolid et dans le royaume de Léon s'étaient réunies à Sahagun, petite ville située au pied de l'une des arêtes de la chaîne des Asturies. Le colonel Pinteville, à la tête de 250 chevaux du 16e de dragons et de quatre compagnies du 1er régiment de la garde de Paris, les battit successivement les 22, 23 et 24 novembre, et força ceux qui ne furent pas tués ou faits prisonniers à se disperser dans les montagnes.

Le même jour, 24 novembre, la bande de don Julian Sanchez, réunie aux débris de celle d'Aguilar, et forte de 600 chevaux, fut battue à Aléjo, sur la route d'Astorga, par le chef d'escadron Perussel, du 16e de dragons. L'avant-veille de cet échec, don Julian avait voulu enlever le poste de Fuenté el Sauco, village situé sur la route de Toro à Salamanque. C'était un détachement de 50 hommes du 2e régiment suisse, sous les ordres du capitaine de Salis. Don Julian s'étant présenté devant ce village somma le poste de se rendre. Le capitaine de Salis s'était retranché dans la maison qui servait de caserne à sa troupe, et ne répondit aux propositions du chef espagnol que par un feu violent et très-meurtrier. Une partie des guerrilléros ayant mis pied à terre s'empara des maisons voisines de la caserne et les incendia. L'ennemi espérait que le feu atteindrait bientôt les Suisses ; mais le capitaine de Salis fit faire des sorties si à propos que ses soldats parvinrent à arrêter l'incendie et à isoler le bâtiment où ils se défendaient. Les journées des 21 et 22 novembre se passèrent ainsi sans que les attaques répétées de l'ennemi amenassent aucun résultat. Le capitaine de Salis avait placé en observation au clocher de l'église un poste de 5 hommes ; l'ennemi, n'ayant pu le déterminer à se rendre, mit le feu à l'escalier du clocher. Ces braves Suisses restèrent soixante-six heures sur le saillant du mur du clocher, où la

fumée les força de se réfugier, sans boire ni manger, faisant feu sur l'ennemi dès qu'il se montrait. Ils en étaient à leurs dernières cartouches lorsque le commandant de Toro arriva pour les dégager, ainsi que leurs camarades, à la tête de 90 hommes. Ce secours mit en fuite la bande de don Julian. 1810. Espagne

Enfin, le 1er décembre, 50 conscrits grenadiers de la garde, commandés par le sous-lieutenant Nolivos, ayant été attaqués par une bande de 300 guerrilléros montés, réussirent à la repousser avec perte et arrivèrent à Pancorbo sans s'être laissé entamer.

Vers la fin de l'année 1810, les trois provinces de Biscaye et de Navarre paraissaient en quelque sorte fatiguées des efforts qu'elles avaient faits pour alimenter les guerrillas. Maltraitées quelquefois par ceux-là mêmes qu'elles considéraient comme leurs défenseurs naturels, imposées, pillées par les troupes irrégulières espagnoles, ces provinces soupiraient après le retour d'un meilleur ordre de choses. Quelques villes et villages avaient formé des milices nationales, et se joignaient même quelquefois aux troupes françaises pour marcher contre les rassemblements de guerrillas dont ils redoutaient la vengeance. Dans la province d'Astorga, le général Jeannin avait également organisé des gardes civiques, animées d'un esprit tel que jamais les guerrillas ne parurent dans le pays. Dans la Biscaye, les principales bandes avaient été dispersées, à l'exception d'une seule, qui, sur le plus léger motif, se portait à d'horribles excès envers les habitants qu'elle soupçonnait d'être des *afrancesados* (partisans des Français). Espoz y Mina occupait la Navarre à la tête d'une bande souvent battue et dispersée, jamais détruite. Ce chef faisait à tout ce qui portait l'uniforme et le nom français une guerre opiniâtre et terrible. Souvent ses soldats se plaisaient à épuiser toutes les ressources de la cruauté la plus raffinée sur les malheureux qui tombaient entre leurs mains. La plume se refuse à tracer les excès commis par les ordres de ce chef inflexible sur ce sexe faible et bienfaisant dont l'humanité courageuse ne voit que des blessés sur un champ de bataille et n'y connaît plus d'ennemis.

Le général Séras s'était porté le 29 juillet sur le fort de la Puébla de Sanabria, sur les frontières de Galice, et défendu par

1810. Espagne. 3,000 Espagnols. Ce poste était d'une très-grande importance depuis que l'expédition de Portugal allait commencer; il défendait les débouchés de ce royaume et fermait ses communications avec la Galice. Le général Séras s'en rendit maître. Il y trouva vingt pièces de canon et des vivres pour 3,000 hommes pendant six mois.

Le deuxième bataillon du 2e régiment suisse, commandé par le chef de bataillon Graffenried, fut laissé à la garde de la Puébla. L'ennemi s'étant présenté trois jours après le départ du général Séras, Graffenried se rendit lâchement, sans tirer un seul coup de fusil. Conduit prisonnier à la Corogne, on le débarqua ensuite à Dunkerque, et sa conduite, ignorée, ne reçut pas le prix qu'elle avait mérité.

Malgré les succès partiels des Français dans ces provinces, il est vrai de dire que leurs forces étaient insuffisantes pour contenir le pays, et, dans les derniers mois de l'année 1810, ils furent même repoussés des frontières de Galice.

Dans les Asturies, le général Bonnet défit les partis ennemis chaque fois qu'il les rencontra. Son quartier général était toujours à Oviédo; ses troupes occupaient Grado et tout le pays entre la Narcéa et la Navia. Il avait établi des communications entre Santander et Léon, et pouvait se porter en Galice, si la circonstance l'exigeait impérieusement.

Un ancien officier de l'armée espagnole, Juan Diaz Porlier, dit *el Marquésito,* parce qu'on le croyait neveu de La Romana, avait réuni à Potès un parti qui prenait chaque jour de nouvelles forces. Dans le courant du mois de septembre, le général Séras fut envoyé, par le général Kellermann, de Bénavente sur Potès, pour dissiper ces troupes; le Marquésito ne jugea pas à propos de l'attendre; il se jeta dans les Asturies, espérant attaquer avec succès le général Bonnet dans Oviédo. Le 14 septembre, les avant-postes français le découvrirent à quatre lieues de cette ville, à la tête de 3,000 hommes. Le général Bonnet marcha aussitôt à lui, l'attaqua, lui tua 400 hommes, détruisit presque entièrement sa cavalerie, lui fit plus de 300 prisonniers et dispersa le reste.

Un mois après, les Anglais et les Espagnols essayèrent de s'emparer du port de Santona, dans la province de la Montana

ou de Santander; une expédition partit à cet effet de la Corogne sur quatre frégates et une quarantaine de bâtiments. 1810. Espagne.

Dans l'après-midi du 17 octobre, Porlier, déjà battu tant de fois par le général Bonnet, reparut à la tête de 300 hommes, et se présenta tout à coup devant Gijon, port de la côte des Asturies. Le colonel Cretin, avec un piquet de chasseurs et une compagnie de voltigeurs, le tenait en échec depuis quelque temps lorsqu'il aperçut une escadre de vingt-sept voiles qui s'approchait du port, et qui, peu d'instants après, commença à débarquer des troupes au nombre de 2,500 hommes. Trop faible pour résister à une supériorité si décidée, le colonel Cretin évacua avec ordre la place et se replia à une lieue de la ville. Le lendemain, ayant reçu des renforts suffisants, il marcha sur Gijon, et força les Anglais et les Espagnols à se rembarquer précipitamment, en laissant plusieurs centaines de tués et de blessés.

Le 20, un corps de 5,000 Galiciens vint attaquer la brigade Valletaux à Fresno et à Grado; cette attaque eut un succès pareil à celui du débarquement; l'ennemi fut encore battu et chassé au delà de la Narcéa, après avoir perdu beaucoup de monde. Cependant, l'escadre anglo-espagnole ayant paru prendre la route du Nord, le général Bonnet fit prévenir les commandants de Santander et de la côte de se tenir sur leurs gardes.

Le 23, le 1er régiment d'infanterie légère se réunit à Larédo avec 3,000 hommes qu'avait amenés le général Caffarelli, aide-de-camp de l'empereur et gouverneur de la Biscaye.

Vers le soir du même jour l'escadre ennemie mouilla sur la rade; elle était forte de quatre frégates, dont une espagnole, trois bricks, deux goëlettes, quatre canonnières, trente bâtiments de transport, formant en tout quarante-trois voiles.

Le 24 et le 25, le vent ayant changé, les vaisseaux de guerre furent contraints de prendre le large en laissant les transports sur la rade. La tempête augmentant, la frégate espagnole perdit ses ancres et vint se briser contre les roches de Larédo, où elle périt; un brick anglais et quatre canonnières espagnoles eurent le même sort. Dans ces deux jours, les troupes embarquées et les équipages éprouvèrent une perte de plus de 1,000 hommes.

Malgré ces désastres, l'ennemi ne renonça point à ses projets,

1810. Espagne.

et, ses vaisseaux de guerre ayant reparu le 26, il voulut profiter de la journée de 27 pour opérer le débarquement. A une heure de l'après-midi les troupes furent embarquées dans des chaloupes. Trois canonnières se mirent en tête et balayèrent la plage avec un feu terrible de mitraille. Le 1er régiment d'infanterie légère les attendit sans s'ébranler. Bientôt après, une batterie de terre, habilement placée près de Santoña, ouvrit un feu de flanc sur les chaloupes, et ne leur laissa plus d'autre parti que la retraite. Le commodore anglais donna en effet le signal de l'embarquement. A cinq heures, le vent ayant fraichi, la flottille disparut, s'élevant au nord; mais elle n'échappa au canon des Français que pour être assaillie par la tempête. Beaucoup de transports chargés de troupes, d'effets militaires, d'artillerie, de munitions, etc., échouèrent à la côte de Plencia et d'Achona, et tombèrent au pouvoir des Français. Les autres bâtiments, forcés de chercher un refuge dans les ports occupés par les Français, furent également pris, avec leur chargement et les hommes qui les montaient. Enfin, de toute cette malheureuse expédition, les trois frégates anglaises, bien que maltraitées par les batteries de la côte, parvinrent seules à se sauver.

Le 29 novembre au matin, un corps de 6,000 hommes de l'armée de Galice se porta sur l'avant-garde du général Bonnet, commandée par le général Valletaux et postée en avant d'Oviédo. Les reconnaissances françaises trouvèrent l'ennemi à cheval sur les routes de Miranda et de Belmonté. Le général Valletaux fit aussitôt ses dispositions : il forma son centre de huit compagnies, et se porta de sa personne à Fresno, avec un bataillon du 118e régiment. Les Espagnols se présentèrent bientôt et couronnèrent tous les mamelons de la montagne. La fusillade s'engagea vivement. L'ennemi, bien supérieur en nombre, porta des masses considérables vers le centre des Français, qu'il espérait enfoncer; il avait même déjà réussi à gagner un espace de terrain assez considérable et manœuvrait pour entourer les deux ailes françaises dès qu'il les aurait isolées l'une de l'autre, lorsque le chef de bataillon Lenouand arriva sur la position avec quelques renforts. Le général Valletaux profita de cet événement pour détacher deux compagnies du 118e, chargées de tourner la gauche de l'ennemi. Cette manœuvre

obtint un succès complet et força l'ennemi à se porter en arrière. Le centre put alors rentrer en ligne, et reprit aussitôt ses positions. La charge fut à l'instant battue sur tous les points, et l'ennemi, enfoncé à son tour, fut obligé de se retirer en désordre. Les Français le poursuivirent jusque dans Belmonté et Miranda, dont les routes furent couvertes de morts. 1810. Espagne.

Cette affaire, dans laquelle 1,500 Français repoussèrent avec perte un corps de plus de 6,000 Espagnols, fit honneur au général de brigade Valletaux. Les chefs de bataillon Guichard et Lenouand; les capitaines Pellerin, Melins et Bernel, du 118e; Leroy, Guidet, Bertin et Chevalier, officiers au 26e, s'y distinguèrent particulièrement.

Événements militaires en Catalogne; combats de Cervéra et de la Bisbal, etc. — Nous avons dit dans le deuxième chapitre, que le maréchal Macdonald, après avoir traversé les défilés de Montblanch, était venu se réunir dans Lérida au général Suchet, pour coopérer au siége de Tortose, dont les troupes du 3e corps étaient spécialement chargées; mais la baisse des eaux de l'Èbre retardait les approvisionnements nécessaires pour cette longue et difficile opération, et, en attendant que le fleuve redevînt navigable, le duc de Tarente se détermina, pour faire subsister ses troupes, à les mettre en cantonnements dans les plaines fertiles qui avoisinent la petite ville de Cervéra, située à huit lieues au nord de Tarragone. Le 4 septembre il campa à Tarréga, et le lendemain, au point du jour, l'avant-garde, ayant en tête le 1er régiment de chasseurs à cheval napolitain, rencontra quelques postes de cavalerie espagnole. Les chasseurs repoussèrent d'abord avec vigueur ces détachements; mais, s'étant abandonnés à leur poursuite sans précaution et avec une impétuosité aveugle, les dragons de Santiago, placés en embuscade, fondirent sur ces imprudents et en firent un grand carnage. Le colonel Duvernois ne parvint, malgré sa présence d'esprit et tous ses efforts, qu'avec une peine extrême à rallier son régiment, dont la compagnie d'élite était presque entièrement détruite. Le 24e régiment de dragons, qui, au moment de cette échauffourée, sortait à peine de Tarréga, reçut du maréchal duc de Tarente l'ordre de venir en toute hâte réparer cet échec. Sept.-Déc.

1810. Espagne.

Le colonel Delort, ayant dépassé la colonne, forma son régiment en bataille à droite et à gauche de la route, et envoya aussitôt reconnaître la position de l'ennemi. La cavalerie espagnole, composée des régiments de Santiago (dragons) et de Grenade (hussards), était forte de 600 chevaux, et se trouvait placée en bataille dans un ordre à peu près parallèle à celui des dragons français. Ceux-ci se portèrent en avant pour aborder l'ennemi, qui dans le moment même fit un mouvement rétrograde. Le colonel Delort détacha un de ses escadrons pour le poursuivre, et marcha par pelotons avec les autres pour soutenir le premier. La cavalerie espagnole, serrée de près, s'arrêta et fit volte-face; mais, dans l'instant où elle se disposait à charger, elle fut assaillie par l'escadron qui la poursuivait. Enfoncée et mise en déroute, elle essaya vainement de se rallier près de Cervéra; elle fut chargée de nouveau par l'escadron du commandant Bréjeant et dispersée dans les montagnes. Le colonel Delort, avec le reste de son régiment, traversa Cervéra et poursuivit de son côté une autre colonne d'infanterie et de cavalerie qui s'était retirée par la grande route. Cette colonne fut également sabrée et éparpillée dans les montagnes. L'ambulance, les munitions de l'ennemi, les équipages de ses officiers tombèrent au pouvoir du 24e de dragons. Ce régiment réuni se porta jusqu'au delà de Monmanen, et vint ensuite rejoindre l'armée au camp sous Cervéra. Une grande partie des chasseurs napolitains emmenés par l'ennemi furent repris [1]. La cavalerie espagnole avait beaucoup souffert dans ce combat; près de 50 hommes étaient restés sur le champ de bataille; un pareil nombre étaient prisonniers.

Le duc de Tarente établit immédiatement son quartier général à Cervéra, et cantonna ses troupes aux environs de cette ville, célèbre par la magnifique université que le roi Philippe V y a fondée, en témoignage de la fidélité dont elle lui avait donné des preuves dans la guerre de la Succession, et lorsque toute la Catalogne était soulevée pour faire à l'armée française une guerre d'extermination.

[1] Les cavaliers espagnols, forcés de lâcher leur proie, eurent l'insigne cruauté de mutiler à coups de sabre presque tous les chasseurs de la compagnie d'élite qu'ils avaient faits prisonniers.

Mais, pendant que la plus grande partie du 7e corps occupait momentanément une position si précaire, en attendant que le maréchal pût venir appuyer les opérations du siége de Tortose, le général O'Donnell n'était pas homme à rester spectateur oisif des événements. Il sortit de son camp retranché de Tarragone. Contenant adroitement avec des miquelets et par des démonstrations simulées les garnisons de Barcelone, d'Hostalrich et de Gironne, il se porta à marches forcées vers la haute Catalogne, presque dégarnie de troupes, et, dans la nuit du 14 septembre, il fondit à l'improviste sur la brigade du général Schwartz, cantonnée à la Bisbal et dans les villages voisins. Ce général surpris par des forces décuples des siennes [1], opposa la plus vive résistance; mais, n'ayant aucun espoir d'être secouru, il fut enfin forcé de céder au nombre. Tout ce qui échappa au feu et au fer de l'ennemi fut fait prisonnier. Les Français furent embarqués pour être conduits à Tarragone; le général Schwartz était du nombre, et on lui réservait, à son débarquement, l'humiliation d'être traîné en esclave après le char du vainqueur. Celui-ci, gravement blessé dans cette action, entra dans Tarragone aux acclamations unanimes des citoyens, qui le proclamaient emphatiquement le martyr, le libérateur et le héros de la patrie. Quelque temps après, la junte suprême décerna à O'Donnell, avec tous les éloges dus à sa constance, à ses talents et à son activité, le titre glorieux de comte de la Bisbal. 1810. Espagne.

Ce succès électrisa les Catalans et les enhardit au dernier point; il leur révélait à la fois et le secret de la faiblesse des Français et celui de leurs propres forces. Ils comprirent que, si l'armée française était pour eux inattaquable, avec quelque probabilité de succès, sur les points où elle était serrée en masse, chacun de ses détachements un peu éloignés était du moins aventuré, et qu'ainsi ils pouvaient à leur gré faire des incursions sur les flancs et sur

[1] Il faut que la marche du général O'Donnell ait été bien prompte et bien secrète pour que le général Schwartz n'en ait eu aucun avertissement; car alors, pour éviter un engagement trop inégal, il se serait jeté dans Gironne, dont il n'était éloigné que de trois à quatre lieues. Il n'est guère permis non plus d'imputer le désastre de la Bisbal à un défaut de précaution et de vigilance dans un général qui unissait à beaucoup de bravoure une longue expérience, acquise par de beaux faits d'armes.

1810. Espagne.

les derrières de leurs adversaires, intercepter toute correspondance avec les forteresses qui étaient en leur pouvoir, leur fermer toute communication, et les tenir constamment dans la situation la plus gênante et la plus critique. Ils comprirent surtout qu'appuyés d'une place extrêmement forte, située sur la mer, et abondamment pourvue de tout par les Anglais, toute entreprise leur devenait facile, et que, toujours maîtres des défilés de Montblanch, ainsi que du col de Balaguer, défendu par le fort San-Félipé, le duc de Tarente ne pouvait communiquer avec le général Suchet et retourner, soit à Barcelone, soit à Gironne, qu'avec de grandes difficultés.

L'audace et la férocité des paysans catalans n'eurent plus de bornes après le revers éprouvé par les Français à la Bisbal. Des soldats voyageant isolément sur la grande route de Tarréga à Cervéra furent impitoyablement égorgés. De pareils assassinats devaient être réprimés par des châtiments exemplaires : plusieurs habitants furent pendus et leurs maisons démolies et rasées ; de fortes contributions furent imposées aux villages qui avaient favorisé ou du moins toléré ces abominables excès. Ainsi le maréchal Macdonald, malgré toute sa modération et les sentiments d'humanité dont il était animé, se trouvait déjà contraint à autant et peut-être plus de sévérité que son prédécesseur. La terreur inspirée par d'effrayantes représailles pouvait seule contenir des paysans naturellement cruels, fortifiés dans leurs penchants par une longue habitude, et alors excités à la vengeance et au meurtre par les passions les plus violentes.

Cependant la situation de la haute Catalogne et de Barcelone exigeait impérieusement le retour du duc de Tarente. Un convoi considérable était rassemblé sous Gironne, et il fallait une grande réunion de forces pour l'introduire dans Barcelone, qui ne pouvait être approvisionnée, comme nous l'avons déjà fait observer, que par terre, à grands frais et pour peu de temps. Avant d'exécuter ce mouvement, le maréchal fit faire des incursions vers Balaguer et vers Solsona, pour repousser tous les partis qui défendaient les défilés et les montagnes. Ces expéditions, qui réussirent, n'eurent d'ailleurs rien de mémorable que l'incendie de la cathédrale de Solsona. Cet incendie, causé par accident, éclata au milieu de la nuit avec le fracas épouvanta-

ble des clochers qui s'écroulaient sous d'immenses débris, et répandit dans tous les environs une clarté comparable à celle du jour. 1810. Espagne.

Le maréchal fit faire également la reconnaissance du fort de Cardona, bâti sur des rocs inaccessibles, près du Cardener, et qu'on n'avait pu armer qu'en faisant fondre les canons sur place. Quelques coups de fusil, sans autre résultat que plusieurs hommes tués ou blessés, furent échangés sous les murs de cette forteresse. Mais toute expédition, par cela même qu'elle n'était point mise à fin, ne pouvait servir qu'à augmenter la courageuse résolution des Espagnols de se défendre partout jusqu'à la dernière extrémité.

Le duc de Tarente, arrivé à Gironne le 10 novembre, y laissa reposer ses troupes pendant quelques jours, s'occupa du soin de les équiper, de les habiller, d'incorporer les renforts venus des dépôts, et se remit en marche le 22 pour Barcelone, avec le convoi rassemblé par les soins du général Baraguey d'Hilliers, alors commandant supérieur de la haute Catalogne.

Il est difficile de se faire une idée des précautions qu'on était obligé de prendre pour la sûreté des convois et des fatigues excessives des soldats qui les escortaient. Chargés de leurs vivres pour tout le trajet, ces soldats avaient à gravir des hautes montagnes, pour en débusquer les miquelets, sous une grêle de balles, tandis que le convoi filait lentement à travers des défilés étroits et escarpés, où la moindre voiture brisée retardait la marche pendant des journées et des nuits entières. Le gouvernement français, sans avoir égard à l'extrême difficulté des chemins, et ne donnant à la guerre d'Espagne, qui devait influer cependant d'une manière si décisive sur les destinées de l'empire, qu'une attention médiocre, ne fournissait à l'armée de Catalogne, pour moyens de transports, que d'énormes et vastes fourgons, bons tout au plus à parcourir des chemins de plaine, larges et bien entretenus.

Toutefois, le convoi dont nous parlons entra intact, le 25 novembre, dans Barcelone, sans que les troupes régulières, à portée de l'inquiéter et de soutenir les bandes qui harcelaient sans cesse les détachements français, eussent fait aucune tentative dans ce but. Cela était d'autant plus à craindre que les

1810. Espagne.

paysans, mettant à profit le séjour de l'armée dans les plaines de Cervéra, avaient dégradé les chemins d'une manière affreuse et par d'immenses travaux. Ces chemins, depuis San-Céloni jusqu'à Cardadeu, c'est-à-dire dans l'espace de cinq à six lieues, étaient hérissés de nombreuses coupures et d'énormes abatis.

Tout étant prêt pour le siége de Tortose, il était urgent que le duc de Tarente vînt appuyer le 3ᵉ corps. Aussi, dès le lendemain de son entrée à Barcelone, dont il renouvela la garnison, le maréchal continua son mouvement par des marches non moins difficiles et pénibles que les précédentes. Traversant le col de Santa-Cristina et les défilés de Montblanch, il longea, depuis Falset, les montagnes escarpées à travers lesquelles l'Èbre coule près de ses embouchures, et vint établir sur ce fleuve son quartier général à Tivénis. Une partie des troupes du 7ᵉ corps resta auprès du duc de Tarente, l'autre fut mise par lui à la disposition du général Suchet pour renforcer les postes qui, placés près d'Amposta, devaient contenir les troupes du camp retranché et la garnison de Tarragone.

Dans les premiers jours de décembre, le général Baraguey d'Hilliers dissipa quelques rassemblements de miquelets qui s'étaient formés dans les environs d'Olot, de San-Lorenzo de la Mouga et de Massanet. Le 13, deux vaisseaux de ligne, une frégate et quatre à cinq bâtiments anglais parurent devant Palamos, et débarquèrent 900 hommes et quatre pièces de canon de campagne à l'ouest de ce port; dans le même temps, une frégate, une corvette et un brick se dirigeaient à l'est, et mettaient à terre 200 hommes destinés à s'emparer de la ville. Tout semblait favoriser cette entreprise des Anglais, lorsque le chef de bataillon Emyon, du 3ᵉ régiment d'infanterie légère, qui avait pris position avec sa troupe sur les hauteurs, saisit le moment où l'ennemi se formait en bataille pour tomber sur lui. Cet audacieux mouvement eut un plein succès; les Français culbutèrent leurs adversaires, les acculèrent aux vieilles murailles de Palamos, où ils entrèrent pêle-mêle avec eux, et les poursuivirent jusqu'à leurs chaloupes. Sur 1,100 Anglais ainsi débarqués, 400 furent tués; 5 officiers, dont un capitaine de frégate, plusieurs *midshipmens* et 700 soldats furent faits pri-

Ouvrage
à cornes
des
Tenailles

Ebre Fl.

sonniers. Le commandant Emyon ne perdit que 60 hommes tués ou blessés dans cette affaire, qui lui fit le plus grand honneur. Aussitôt que les vaisseaux anglais virent le désastre de leur expédition, ils mirent à la voile et disparurent. 1810. Espagne.

Comme le duc de Tarente va se trouver borné à un rôle secondaire et presque passif en Catalogne, nous comprendrons désormais dans une même relation, et par ordre de date, les faits d'armes communs aux deux armées, et qui, se passant dans un même pays, ont entre eux une liaison nécessaire et une influence réciproque. C'est par ce motif que l'on verra plus tard les deux armées réunies sous le commandement d'un même chef.

Siége et reddition de Tortose. — Dès la fin du mois de mai Juin-Déc. le gouvernement français avait ordonné au général Suchet de faire le siége de Tortose, espérant alors que l'armée de Catalogne serait elle-même bientôt en mesure de soumettre Tarragone. En conséquence de cette détermination et dans le courant de juin, la première division du 3e corps était venue bloquer, sur la rive droite de l'Èbre, la tête du pont de Tortose; la 2e s'était portée sur les frontières du royaume de Valence, détachant une brigade sur Téruel pour contenir le général Villacampa, qui rôdait continuellement sur les frontières de l'Aragon, et en même temps pour couvrir Saragosse. La 3e division avait été placée sur le bas Èbre, pour assurer les approvisionnements, les transports d'artillerie, et pour observer le camp retranché de Tarragone.

A cette époque les habitants de l'Aragon étaient aussi tranquilles qu'ils avaient été agités avant et pendant le siége de leur capitale; leurs terres étaient bien cultivées, et ils avaient repris le cours de leurs affaires habituelles. Loin d'entraver les opérations du général Suchet, ils les rendaient plus faciles en obéissant à toutes les réquisitions, en acquittant tous les impôts, répartis avec une sage et équitable mesure. Cet heureux changement dans la situation politique d'une grande province était dû à la conduite pleine de modération d'un chef qui savait gouverner, combattre, et concilier, autant que possible, l'intérêt du peuple avec des devoirs pénibles et des obligations rigoureuses.

1810. Espagne. L'Èbre, ainsi que nous l'avons déjà dit, coule, près de ses embouchures, à travers des montagnes escarpées et arides; le pays offre presque partout un aspect triste et sauvage. Le général Rogniat, commandant en chef l'arme du génie, avait été obligé d'ouvrir une route praticable pour l'artillerie de Caspé et Méquinenza jusqu'à Tortose, c'est-à-dire l'espace de trente lieues, et dans des montagnes où les mulets et les gens de pied pouvaient à peine passer. D'autres obstacles devaient encore arrêter le 3e corps : la baisse des eaux de l'Èbre pendant les chaleurs de l'été empêchait ce fleuve d'être navigable. C'est après avoir attendu longtemps la crue des eaux, et avec une persévérance et des soins infatigables, que le général d'artillerie Vallée parvint à réunir à Jerta les moyens nécessaires pour commencer le siége. Le pays n'offrant presque point de ressources, il fallut diriger sur Jerta, outre les munitions de guerre, les provisions de bouche suffisantes à la consommation des deux corps d'armée (3e et 7e) dont la réunion, déjà ordonnée par le gouvernement, était indispensable pour le siége projeté. Afin de protéger ces approvisionnements, le général Suchet fit construire des têtes de pont à Mora et à Jerta, et mit en même temps ces deux villes à l'abri d'un coup de main.

Avant de parler des opérations qui concernent spécialement le siége de Tortose, nous devons exposer succinctement les diverses tentatives que fit l'ennemi pour forcer le général Suchet à renoncer à cette entreprise.

8,000 Valenciens s'étaient dirigés, dans cette intention, sur Morella; le général Montmarie, qui occupait cette ville avec 2,000 hommes, attaqua l'ennemi, malgré la disproportion de ses forces, le battit et lui mit plus de 500 hommes hors de combat. Pendant cette action, le général Laval, soutenu du 13e régiment de cuirassiers, se portait sur San-Matéo et Bénicarlo, dans le royaume de Valence, pour balayer les bords de la mer et préparer l'investissement de Tortose, déjà effectué en partie par la division qui bloquait la tête de pont, et par le mouvement du général Habert sur la rive gauche de l'Èbre.

Les 6 et 8 juillet, la garnison de Tortose fit deux sorties qui furent promptement repoussées. Quatre jours après, elle en effectua une plus sérieuse avec 1,500 soldats d'élite, appuyés

d'un grand nombre de paysans. Les premiers postes français cédèrent; mais bientôt les généraux Laval et Chlopicki se précipitèrent sur l'ennemi, à la tête du 14e régiment de ligne et des grenadiers de la Vistule, et le rejetèrent dans la place, où il rentra dans le plus grand désordre, avec perte de près de 300 hommes tués, blessés ou prisonniers. 1810. Espagne.

Le 9 juillet, une reconnaissance envoyée sur Falset surprit et enleva quelques hommes du régiment espagnol de Grenade. L'arrière-garde de cette reconnaissance, forte seulement de 60 hommes, se trouva cernée par 400 miquelets : elle forma le carré, se battit pendant quatre heures avec la plus grande résolution, et parvint à se faire jour à la baïonnette, après avoir tué bon nombre de ses adversaires.

Le 11, le brigadier Garcia-Navarro s'avança avec 1,200 hommes sur quelques compagnies que le général Suchet avait en avant de son quartier général de Mora; il fut repoussé par le colonel Kliski, qui lui tua une cinquantaine d'hommes et lui fit un nombre à peu près égal de prisonniers.

Le 12, le général Abbé tourna la position de Tivisa, où l'ennemi s'était établi, l'en chassa en lui tuant beaucoup de monde et s'empara du village.

Le 15, l'ennemi se présenta avec une division devant Tivisa, et attaqua à son tour cette position, qu'il voulait reprendre. Le général Abbé n'avait que 700 hommes sur ce point; mais 400 hommes du 115e régiment marchèrent à l'ennemi et le forcèrent à la retraite. Il fut poursuivi jusqu'à deux lieues de Tivisa, et perdit encore dans cette poursuite 200 hommes tués, 250 prisonniers, et un nombre considérable de cartouches. Les Français n'eurent guère que 70 hommmes tués ou blessés.

Le 17, 1,800 Espagnols attaquèrent le général Vergès à Daroca; ils furent complétement battus et dispersés. Le général Vergès leur tua plus de 400 hommes, fit 217 prisonniers, dont 17 officiers, et entra à Téruel.

Le fort de Morella, défendu seulement par 200 hommes, était bloqué depuis quatorze jours par 1,500 Valenciens. Le général Montmarie y fut envoyé le 19 juillet avec 600 hommes, pour le ravitailler et y faire entrer de l'artillerie. L'ennemi fut rejeté au loin avec perte d'un grand nombre d'hommes tués;

1810. Espagne. parmi lesquels 4 officiers, de 160 prisonniers, d'une pièce de huit; de six cents boulets, trente mille cartouches, et d'une grande quantité de vivres, etc. Le général Montmarie ne perdit qu'une cinquantaine d'hommes. L'occupation de Morella était d'autant plus importante alors que ce fort, situé dans le voisinage de Valence, tenait cette ville dans une inquiétude continuelle.

Vers la fin du mois d'août, le général Suchet, ayant appris qu'un corps assez considérable s'avançait par la route de Valence, se porta à sa rencontre avec quelques bataillons et 800 chevaux; mais l'ennemi ne l'attendit pas; il se retira dans plusieurs directions, abandonnant plus de cent cinquante mille rations de biscuit, beaucoup de bagages et un drapeau. L'avant-garde française put seulement atteindre une centaine d'hommes, qu'elle fit prisonniers.

Le 13 octobre, le général espagnol Bassecourt, à la tête de 600 chevaux et de 7,000 Valenciens, vint occuper Vinaros dans le dessein de marcher ensuite au secours de Tortose. Le général Suchet se porta rapidement le 15 sur Ulldécona, avec 2,500 grenadiers. A son approche Bassecourt se replia, et fut inutilement poursuivi jusqu'à Péniscola.

Informé quelques jours après que la junte de Valence, voulant profiter de l'instant où il était occupé au siége de Tortose, avait rassemblé un corps de 8,000 hommes sous les ordres des généraux Villacampa et Caravajal, afin d'opérer une diversion sur Saragosse, le général Suchet donna ordre au général Chlopicki de marcher sur Téruel avec sept bataillons. Les Espagnols, surpris dans leur marche, furent contraints de rétrograder sur cette ville, où le général Chlopicki arriva le 30 octobre au soir, chassant devant lui Villacampa, et faisant prisonniers 1 colonel, 3 officiers et une centaine de soldats. Caravajal était parti à deux heures avec une colonne d'artillerie; le général Chlopicki se remit à sa poursuite à minuit. Le 31, à onze heures du matin, il atteignit l'arrière-garde ennemie au ravin d'Alventosa; plusieurs charges brillantes du 4e de hussards la mirent aussitôt dans une déroute complète. Toute l'artillerie fut prise attelée et intacte, avec une compagnie d'artillerie légère toute montée, et les trois officiers qui la commandaient. Plus de 60 mulets chargés

de cartouches furent précipités dans le ravin par la rapidité de la charge des hussards du 4ᵉ. Deux pièces de 4, deux de 8, deux obusiers, six caissons chargés, une forge, cinquante caisses de cartouches, 100 chevaux ou mulets d'artillerie, ainsi que 300 prisonniers, tombèrent au pouvoir des Français. Le général Chlopicki, après avoir conduit ses prises à Saragosse, se remit à la poursuite de Villacampa. Le 11 novembre, il apprit à Téruel que l'ennemi s'était rallié et avait réuni 4,000 hommes à Fuenté-Santa, aux frontières de Castille, position regardée dans le pays comme inattaquable. Il se mit aussitôt en marche. Le 12, il chassa devant lui l'avant-garde établie à Villastar, et prit position derrière Villel. 1810. Espagne.

Le mont de Fuenté-Santa est appuyé au Guadalaviar, entièrement escarpé sur ses flancs, et d'un accès si difficile que les chevaux ne peuvent y arriver. Le général Chlopicki fit ses dispositions, et à une heure il donna le signal de l'attaque sous le feu terrible de l'ennemi. Un bataillon de grenadiers de la Vistule et deux bataillons du 121ᵉ marchaient en bataille et en échelons, tandis que le colonel Kosinowski, avec les fusiliers du 1ᵉʳ régiment, observait les flancs. Au fort de l'engagement, une colonne ennemie vint menacer la gauche du général Chlopicki; elle fut aussitôt chargée et repoussée. Le colonel Milet, blessé deux fois à la tête du 121ᵉ et à peine rappelé à la vie, donna de nouveau l'exemple aux siens et s'élança sur l'ennemi; le chef de bataillon Fondeleski en fit autant sur la droite : les positions des Espagnols furent escaladées et enlevées l'une après l'autre. Enfin, après deux heures d'un combat sanglant, dans lequel l'opiniâtreté de la résistance répondait à la vivacité de l'attaque, l'ennemi, rompu sur tous les points, s'enfuit en désordre. Les Espagnols se précipitèrent sur le pont de Libros, qui se rompit sous le poids des fuyards; les rochers et la rivière furent bientôt couverts de morts. La lassitude seule des Français arrêta le carnage et la poursuite. Le lendemain, elle recommença vers el Cuervo; mais la dispersion avait été si complète que la plupart des officiers espagnols que l'on fit prisonniers avaient été déjà abandonnés par leurs soldats, qui rentraient par bandes et sans armes dans la Nouvelle-Castille.

Cependant un corps espagnol assez considérable, sous les

1810. Espagne. ordres du général O'Donnell, était venu occuper la position de Falset, et ne laissait pas que d'inquiéter les opérations du siége de Tortose. Le 19 novembre, le général Suchet fit marcher sur ces troupes le général Abbé avec le 115ᵉ régiment de ligne, et le général Habert avec le 5ᵉ d'infanterie légère et une partie du 116ᵉ. Le général Abbé fit son attaque par la grande route, tandis que le général Habert cherchait à déborder l'ennemi par la droite. Les Français se précipitèrent dans les retranchements ennemis, enlevèrent successivement trois camps, et entrèrent au pas de charge dans Falset. Pendant ce temps, le général Abbé continuait à déborder les positions de l'ennemi; il arriva avant lui avec ses voltigeurs sur la route de Reus. L'ennemi, surpris dans sa retraite, laissa le champ de bataille couvert de morts et de blessés, et évacua tous ses camps; 400 soldats et 14 officiers furent faits prisonniers. On comptait parmi eux le comte de la Cannada, major de Grenade; le brigadier Garcia-Navarro, et plusieurs officiers d'état-major. Cent mille cartouches, une grande quantité de riz, de biscuit et de vin, tombèrent en notre pouvoir; on recueillit sur le champ de bataille plus de mille fusils abandonnés. L'ennemi perdit dans cette affaire près de 1,200 hommes, tués, blessés ou prisonniers. Malgré la résistance qu'ils avaient éprouvée dans leurs différentes attaques, les Français n'eurent que quelques hommes à regretter.

Le général Suchet avait cherché plusieurs fois à engager au combat l'armée de Valence, commandée par Bassecourt; le général Musnier réussit à l'attirer sur Ulldécona. Le 26 novembre, Bassecourt se présenta à la tête de 8,000 fantassins et de 800 chevaux. Favorisé par l'obscurité de la nuit, il parvint à tourner les premiers postes du 114ᵉ, et arriva jusqu'au camp de ce régiment; quelques compagnies s'étant formées à la hâte se portèrent aussitôt en avant. Les Espagnols furent reçus à bout portant par une décharge qui joncha la terre d'hommes et de chevaux. Le colonel des dragons de la Reine fut blessé et pris. Il n'était pas encore jour que déjà toutes les troupes françaises étaient en ligne. L'ennemi avait attaqué sur trois colonnes; l'une d'elles s'était dirigée sur une hauteur où se trouvait une vieille tour et y avait pris position; le colonel Estève, du 14ᵉ, s'y porta rapidement et chassa à la baïonnette l'ennemi de toutes ses positions.

Le brave sous-lieutenant Pileau, à la tête d'un peloton du 4e de hussards, profitant d'un moment favorable, chargea avec fureur l'ennemi déjà ébranlé. Le 14e de ligne déposa aussitôt ses sacs pour être plus agile, et s'élança au pas de course à la poursuite d'un ennemi six fois plus nombreux. Les Espagnols furent atteints au pont de la Cénia; il s'en fit là un carnage affreux. 300 hommes et 11 officiers restèrent prisonniers; ils étaient presque tous du régiment de Savoie. 1810. Espagne.

Pendant ce temps, le général Montmarie tenait en respect la colonne ennemie qui voulait déboucher par la route d'Alcanar; les débris de celle qui venait d'être battue s'étaient réunis à elle. Le général Musnier donna ordre au général Montmarie d'attaquer brusquement tout ce qu'il avait en tête, tandis que lui-même se porterait avec rapidité sur Vinaros, suivi de la brigade de cavalerie du général Boussard et du 14e régiment d'infanterie.

L'ennemi tint ferme pendant quelque temps et finit par se reployer en ordre sur Vinaros; mais il avait été prévenu dans son mouvement par le général Musnier, déjà établi sur ce point. Les Espagnols se trouvèrent alors attaqués à la fois en flanc et en queue; la déroute fut bientôt générale. Le général Boussard, à la tête des hussards du 4e et des cuirassiers du 13e, les poursuivit jusqu'à Bénicarlo avec tant d'impétuosité qu'un très-grand nombre de fantassins et de cavaliers, pour éviter d'être sabrés, se précipitèrent dans la mer et s'y noyèrent. Outre 2,000 soldats et 80 officiers qu'ils laissèrent entre les mains du vainqueur, les Espagnols eurent plus de 1,200 hommes sabrés, tués ou noyés. Du côté des Français, la perte ne s'éleva pas au delà de 200 hommes tués ou blessés.

Pendant que l'on se battait ainsi à Vinaros, vingt-sept chaloupes canonnières anglaises vinrent menacer la tour de la Rapita et tenter un débarquement sur les derrières de l'armée assiégeante, pour opérer une diversion; le général Harispe envoya aussitôt le capitaine Siéyès avec un détachement d'artillerie. Les pièces que cet officier avait à sa disposition furent servies avec tant de précision et d'adresse que les canonnières anglaises, accablées d'obus, se déterminèrent à la retraite et restèrent au large, tranquilles spectatrices de la défaite de leurs alliés.

1810. Espagne.

Le général Suchet passa sur la rive gauche avec douze bataillons, pour former le blocus de Tortose; une colonne française enleva la position du col de l'Alba, tandis qu'une autre débouchait de la tête du pont de Jerta, et s'avançait jusqu'à portée de canon de la place sur le haut Èbre, en faisant replier les postes ennemis. Les Français laissèrent un régiment sur ce point et tournèrent ensuite autour de la place, à grande portée de canon, en laissant des troupes de blocus sur tout le circuit que leurs lignes parcouraient, jusqu'au bas Èbre. L'investissement fut ainsi complété en un seul jour, malgré les montagnes affreuses qu'on eut à parcourir. L'ennemi fut repoussé de tous côtés dans la place, qui fut étroitement bloquée dès le soir même. Les assiégeants profitèrent des divers couverts que leur offrait un terrain accidenté et bouleversé pour rapprocher les camps des ouvrages, et diminuer par ce moyen le circuit du blocus. Le 117ᵉ régiment de ligne occupait la droite; son colonel sut habilement tirer parti d'un revers de terrain pour se camper, à l'abri des feux de la place, à deux cents toises d'un ouvrage à cornes, dit *des Tenailles* (las Tenazas). Cette position ne laissait plus à l'assiégé aucun champ libre pour faire des sorties sur le haut Èbre. Le 5ᵉ régiment d'infanterie légère et le 116ᵉ de ligne furent placés au centre; la gauche fut occupée par le 44ᵉ régiment de ligne et le 2ᵉ de la Vistule. Cinq bataillons étaient restés sur la rive droite pour le blocus de la tête de pont; ces troupes, campées à six cents toises seulement de cet ouvrage, se couvrirent par des épaulements contre le canon de l'ennemi.

Les communications des deux rives furent assurées par l'établissement, sur le haut et sur le bas Èbre, de ponts volants, protégés par des têtes. Trois brigades d'officiers du génie parcouraient les environs de la place pour reconnaître les ouvrages et figurer le terrain.

Tortose, baignée par l'Èbre et adossée à une chaîne de montagnes, est fermée par une enceinte bastionnée, dont une partie est dans la plaine, et l'autre partie s'élève sur des plateaux de granit, presque partout dépouillés de terre, d'environ deux cents pieds de haut; la place a pour réduit un vieux château sur un roc élevé. Lorsqu'en 1708 les Francais attaquèrent par

le bastion Saint-Pierre, qui est sur un plateau, ils furent obligés de former presque partout leurs tranchées en sacs à terre, et ils restèrent près de vingt jours pour construire leurs batteries. Les Espagnols avaient, depuis cette époque, renforcé ce bastion d'un bon retranchement, et ils avaient construit en avant le fort d'Orléans, qui se compose d'une bonne lunette avec un fossé taillé dans le roc et un chemin couvert, et d'un ouvrage irrégulier sur la droite, qui domine toute la plaine du bas Èbre. Les autres plateaux sont couronnés par l'ouvrage à cornes des Tenailles, et par l'ouvrage à cornes en avant del Castillo. 1810. Espagne.

Le général Rogniat avait jugé que la construction du fort d'Orléans, les difficultés du terrain, et le peu de saillie du front sur les autres, rendaient ce point beaucoup plus fort et beaucoup plus difficile à attaquer que le demi-bastion Saint-Pierre, qui s'appuie sur le bas-Èbre; en conséquence, il fut décidé par le général en chef que l'attaque serait conduite sur ce demi-bastion. Partout ailleurs le terrain était extrêmement mauvais, et l'on se voyait forcé de s'emparer d'abord des forts avancés avant de pouvoir atteindre la double enceinte du corps de place. Cette attaque du demi-bastion Saint-Pierre était à cheval sur le fleuve, et elle avait l'inconvénient d'être écharpée et plongée du fort d'Orléans. Les assaillants résolurent de paralyser l'action de ce fort et de protéger les flancs de l'attaque principale par deux fausses attaques, l'une sur le plateau en avant du fort d'Orléans et l'autre sur la rive droite, devant la tête de pont, afin de renfermer l'assiégé dans ses ouvrages.

Le 19 décembre, on avait chassé tous les postes ennemis dans la place, et l'on s'était déjà emparé d'un ouvrage que les assiégés avaient commencé en avant du fort d'Orléans, mais qui n'avait pas encore acquis assez de consistance pour être défendu. Le soir on ouvrit une tranchée sur un plateau en avant du fort d'Orléans, avec 500 travailleurs; car il était indispensable de s'assurer la possession de ce plateau avant de se hasarder dans la plaine au-dessous. On l'ouvrit à la sape volante, à quatre-vingts toises du fort, sur une longueur de cent quatre-vingts toises. On rencontra presque partout du roc vif ou un terrain extrêmement dur, qui ne permettait de s'enfoncer qu'à

1810. Espagne.

l'aide du pétard. Dans la nuit du 20 au 21, par un vent violent et une grande obscurité, 2,300 travailleurs ouvrirent la première parallèle devant le front des deux bastions Saint-Pierre et Saint-Jean, la gauche à quatre-vingts toises, se prolongeant depuis le bord du fleuve jusqu'au pied du plateau d'Orléans, dans une étendue de deux cent cinquante toises. En même temps les Français ouvraient sur la rive droite une tranchée à quatre-vingt-dix toises de la tête de pont, pour y placer des batteries destinées à flanquer l'attaque principale. Le 22, la division du général Frère, de l'armée de Catalogne, vint se réunir à l'armée de siége; le général Suchet la plaça à une lieue au-dessous, sur l'Èbre, observant la route de la mer et de Tarragone, et détachant un bataillon d'observation au col de l'Alba.

Du côté des assiégeants il est difficile de déployer plus d'intelligence, de courage et d'activité que n'en montrèrent les officiers et les troupes du génie dans les travaux. Le chef de bataillon Henri, qui commandait l'attaque du centre, la poussa avec une vivacité remarquable; dès la septième nuit, avant même l'établissement des batteries, le chemin couvert était couronné; exemple unique peut-être dans l'histoire des siéges. Dans la nuit du 17, la garnison tenta une sortie et fut repoussée par les 116e et 117e régiments; les tirailleurs français arrivèrent jusqu'au pied de la muraille; le camp retranché et toutes les redoutes furent enlevés. Le 23 au soir, de nouvelles sorties eurent lieu sur presque tous les points, et les Espagnols parvinrent à disperser les travailleurs de l'attaque de l'ouvrage d'Orléans.

Dans les nuits des 24 et 26, l'ennemi attaqua les camps et les ouvrages avec des colonnes de 3 à 400 hommes; les grenadiers, les gardes de tranchée du 44e le reçurent partout à la baïonnette et le repoussèrent avec perte. Le 28, l'ennemi, pour préparer une sortie générale avant le jeu des batteries assiégeantes, fit un feu terrible de toutes les batteries de la place, et vomit pendant plusieurs heures, de toutes ses bouches à feu, une grêle de projectiles qui rendait la tranchée extrêmement dangereuse; le capitaine du génie Possin y fut atteint à la tête d'un coup mortel. A quatre heures du soir, les troupes de l'assiégé, débouchant par les portes del Rastro,

s'avancèrent, au nombre de près de 2,000 hommes, sur le plateau, pour prendre de revers les parallèles de l'attaque d'Orléans ; mais le général Habert et le général Bronikowski, étant accourus à la tête du 8e léger et du 116e régiment, campés vis-à-vis de cette sortie, se précipitèrent sur les Espagnols à la baïonnette et les chassèrent jusque dans leur chemin couvert, en en faisant un grand carnage. Le général Abbé, commandant de tranchée, avec le colonel du 44e, Lafosse, marcha à eux par-dessus les tranchées, les culbuta, en tua un grand nombre et fit quelques prisonniers. Cependant l'ennemi attaquait en même temps le front des parallèles ; il fut, il est vrai, vigoureusement repoussé devant le fort d'Orléans, mais dans la plaine il parvint à chasser les postes du couronnement du chemin couvert. Le lieutenant du génie Jacquand s'efforça en vain de repousser les assiégés à la tête de quelques sapeurs ; ce brave jeune homme expira sous leurs coups sans vouloir abandonner son poste. Quelques-uns d'entre eux arrivèrent même jusqu'à la seconde parallèle, où ils furent percés à coups de baïonnette par les troupes de garde. Les Français s'élancèrent en même temps en avant pour reprendre le couronnement du chemin couvert ; les Espagnols ne tardèrent pas en être chassés ; toutefois ils avaient eu le temps de mettre le feu aux gabions et de bouleverser une partie des travaux des assiégeants. Cette sortie générale avait pour objet de parvenir jusqu'aux canons des assiégeants pour les enclouer ; l'ennemi n'atteignit point le but qu'il s'était proposé et perdit 400 hommes.

1810. Espagne.

De son côté l'artillerie française avait surmonté de grands obstacles, toujours renaissants, pour transporter le parc de siége sur la rive gauche ; la navigation du fleuve variait tous les jours et était fort difficile. La construction des batteries fut vivement contrariée par un feu terrible de la place, qui écrasait surtout la rive droite ; la batterie n° 1, à cinq cents toises du fort d'Orléans, fut faite en plein jour et à découvert, à l'aide d'un feu vif de mousqueterie dirigé contre les embrasures de l'ennemi. Le 29, à la pointe du jour, le général Vallée disposait de quarante-cinq bouches à feu, divisées en dix batteries sur l'une et l'autre rive ; ces batteries commencèrent un feu qui prit, dans deux heures, une supériorité décidée et éteignit bientôt tout celui du

1810. Espagne.

front attaqué. Le pont fut coupé le même jour et le lendemain entièrement rompu, ce qui obligea l'ennemi d'évacuer, dans la nuit, la tête de pont, dont les Français s'emparèrent, ainsi que de trois pièces de canon qu'il y avait abandonnées.

Le 30, le château presque seul tirait encore; le 31, le feu des Français se ralentit, l'assiégé n'y répondant plus. Les parapets étaient rasés, les embrasures hors d'état de recevoir du canon, et deux brèches commencées à l'avancée du fort d'Orléans et à la place. Le général Rogniat, en même temps, poursuivait sans relâche ces brillants résultats, exécutait la descente et le passage du fossé, et enfin attachait le mineur à l'escarpe du corps de la place.

C'est dans cet état de choses que, le 1er janvier 1811 au matin, un drapeau blanc parut sur le sommet du château de Tortose, et bientôt, à ce signal, les hostilités ayant cessé partout, les remparts furent couverts d'une foule de soldats et d'habitants. Deux officiers parlementaires se présentèrent et furent amenés au général Suchet; ils étaient porteurs d'une lettre du gouverneur et autorisés à faire des propositions. L'adjudant-commandant Saint-Cyr Nugues, chef d'état-major du 3e corps, ayant été introduit dans la place pour porter la réponse du général Suchet et les bases d'une capitulation, trouva dans le gouverneur, comte d'Alacha, un homme faible, entouré de deux ou trois chefs qui se partageaient l'autorité, et qui demandèrent d'être renvoyés à Tarragone tout de suite, ou de se rendre conditionnellement dans quinze jours, s'il n'étaient secourus avant. L'officier français rejeta ces propositions comme inadmissibles, et invita le gouverneur à ne plus arborer de drapeau blanc, si ce n'était pour capituler purement et simplement.

Au retour du colonel Saint-Cyr Nugues, les soldats français reçurent avec joie la nouvelle de l'irrésolution du gouverneur, et demandèrent à grands cris l'assaut, que le général Suchet leur promit pour le lendemain. Les feux de bombes et d'obus recommencèrent la nuit sur la ville et le château; le mineur avait continué son travail. Le 2 janvier au matin, une nouvelle batterie de brèche, élevée avec une rapidité extraordinaire, dans le chemin couvert, sur la contrescarpe du fossé, battait à quinze toises. La brèche s'élargissait d'heure en heure; trois drapeaux blancs

flottèrent à la fois; de tous côtés les assiégeants redoublaient leurs feux; à deux heures tout était prêt pour l'assaut. Le général Suchet fit prendre les armes à la brigade Harispe, dans la grande communication des tranchées, et les compagnies d'élite des gardes de tranchées se formèrent en colonne pour monter à l'assaut. 1810. Espagne.

Les parlementaires se présentèrent de nouveau; mais le général Suchet avait défendu d'en recevoir aucun, si ce n'était en livrant aux grenadiers français, pour premier préliminaire, une porte de la ville. Ils hésitaient : le général Suchet s'avança et ordonna de baisser les ponts levis; les soldats espagnols obéirent à cet ordre; le général entra dans la place, adressa des reproches aux officiers et au gouverneur sur leur conduite de la veille. Les forts, incertains et surpris, se soumirent. Les grenadiers français prirent possession des portes, et, à quatre heures du soir, la garnison, forte de 6,800 hommes, défila prisonnière de guerre, en déposant neuf drapeaux, dont un offert par le roi Georges à la ville de Tortose, et prit immédiatement la route de Saragosse.

Ainsi la ville de Tortose tomba au pouvoir des Français après dix-sept jours d'investissement, treize nuits de tranchée ouverte et quatre jours de feu; la descente et le passage des fossés étaient terminés; le mineur, attaché à l'escarpe, travaillait depuis deux jours, et il existait deux brèches praticables au corps de la place. Il était difficile à la garnison de prolonger plus longtemps une défense qui l'exposait à être enlevée d'assaut.

Les vainqueurs trouvèrent dans la place cent soixante-dix-sept bouches à feu, neuf mille fusils, et beaucoup de munitions de guerre et de bouche.

La garnison espagnole était de 8,000 hommes avant le siége, qui lui fit perdre 1,200 hommes; l'armée assiégeante était de 10,000 hommes, et elle ne perdit que 400 hommes; une perte aussi légère et la courte durée de ce siége furent dues à la bonne conduite des travaux, à l'emplacement bien choisi des batteries, à l'heureuse application, en un mot, de cet art que Vauban a eu la gloire de créer et de porter à sa perfection. Peut-être aussi L'idée neuve et hardie d'attaquer le long de l'Èbre, en négligeant les ouvrages qui couronnent les hauteurs, eut-elle une grande

1810. Espagne. influence pour obtenir d'aussi prompts résultats ; on peut hardiment conjecturer que l'attaque sur tout autre point eût exigé le double de temps et eût été beaucoup plus meurtrière [1].

La prise de Tortose porta un coup terrible aux provinces de l'est, cette ville étant, comme nous l'avons déjà dit, le principal point de communication entre elles, et en outre le grand dépôt de leurs ressources militaires. La Catalogne se trouva donc privée de tout secours à l'intérieur, et n'eut plus d'espoir que dans ceux que l'on pourrait débarquer sur la côte. Ce fut pour y mettre obstacle que le général Suchet se hâta de poursuivre le cours de ses opérations, et se prépara à faire le siége de Tarragone, ainsi que nous le rapporterons au volume suivant.

Les Français étaient, comme on l'a vu, vainqueurs sur tous les points de l'Espagne ; et cependant la campagne de 1810 n'eut point pour eux les résultats qu'ils avaient droit d'en attendre. Les succès des Anglais en Portugal apprirent aux Espagnols que leurs dominateurs n'étaient point invincibles, et qu'une longue résistance fatiguait quelquefois la victoire. L'exemple des provinces soumises et pacifiées n'éteignit point l'esprit d'insurrection qui régnait dans les autres ; l'audace de certains chefs de bandes, au contraire, sembla s'augmenter en raison de la défaite des troupes régulières, et la haine nationale reçut de nouveaux développements. A peine une de leurs armées était-elle battue, une de leurs bandes dispersée, que les soldats se hâtaient de rentrer dans leurs familles ; là ils reprenaient leurs occupations journalières, se livraient aux travaux paisibles de l'agriculture, avec la ferme résolution de ne plus combattre pour une cause qu'ils jugeaient vaincue. Aigris par le profond sentiment de leurs souffrances récentes, ils abjuraient une résistance qui ne pouvait que prolonger indéfiniment leur fâcheuse situation ; mais bientôt paraissaient les proclamations des chefs, les écrits patriotiques de la junte. Des émissaires, la plupart prêtres, d'autres revêtus à dessein de l'habit monastique, parcouraient les villes et les campagnes, promettant aux uns la rémission des péchés, la couronne du martyre, les récompenses d'une autre vie ; faisant

[1] Relation du siége de Tortose par le baron Rogniat, lieutenant général du génie.

briller aux yeux des autres la gloire réservée de tout temps à ceux qui se sacrifient pour la foi et pour leur pays; employant tour à tour, en un mot, les illusions puissantes du fanatisme et la voix sacrée de la patrie. Quelques-uns des habitants, entraînés par cette magie attachée au nom de liberté, mais le plus grand nombre séduits par les idées d'une religion outrée, quittaient de nouveau leurs foyers et leurs familles, détestaient le serment qu'ils avaient fait de ne plus combattre les Français, et couraient affronter encore la mort, dans l'espoir si consolant pour eux de la donner à leurs dominateurs.

1810. Espagne.

Coup d'œil sur les partis espagnols connus sous le nom de GUERRILLAS.

Dès le 23 décembre 1808 la junte centrale avait prescrit la formation de corps francs destinés à harceler l'ennemi à toute heure et en tous sens et à ne lui donner aucun repos. Ces bandes armées, nées des circonstances, auxquelles on donna le nom de *guerrillas,* d'abord faibles en nombre, s'accrurent ensuite prodigieusement, et bientôt chaque province eut sa *guerrilla;* il y eut même des districts et des cantons où toute la population virile prit part à ce genre de guerre, tels qu'en Catalogne et en Galice. Ces bandes étaient grossies par la dispersion des armées régulières, par le manque de travail et la misère qui en résultait, et surtout par l'aversion que les populations portaient aux envahisseurs. C'était là le côté louable et légitime de leur origine : ces peuples, indignement trompés, injustement attaqués par des armées formidables, et voyant qu'ils perdaient toutes les batailles, cherchèrent à suppléer à la force, à l'art de la guerre, par la ruse et la perfidie. Avant même l'arrivée des circulaires adressées aux provinces par la junte centrale, quelques chefs de partisans, tels que Juan-Diaz Porlier et Juan-Fernandez Echavarri, parcouraient déjà les environs de Palencia, la montagne de Santander et la Biscaye. Ces chefs pouvaient parler *patrie, honneur, religion, vengeance* aux jeunes Espagnols qu'ils enrôlaient; mais que dire au contumace, au condamné, au banqueroutier, au voleur de grands chemins, et enfin aux déserteurs français, anglais, prussiens, russes, polonais, allemands et italiens, qui venaient chercher un asile dans leurs rangs, refuge assuré pour tous les genres de crimes et de délits? Ils ne pou-

1810. Espagne. vaient leur faire sourire la victoire que sous les auspices du pillage et du butin.

Ce qui contribuait à entretenir les guerrillas et à les multiplier, c'étaient les impôts, c'étaient les réquisitions, qui avaient le triple inconvénient d'exaspérer les propriétaires, de faire disparaître les denrées et de donner lieu à une foule d'abus. L'empereur exigeant que le service des subsistances de ses armées fût aux frais de l'Espagne, on était presque toujours forcé d'employer la violence pour arracher aux populations les denrées qu'elles tenaient soigneusement cachées. Ces excès excitaient des vengeances; les paysans espagnols ne se faisaient aucun scrupule d'égorger les soldats français isolés, les blessés, les malades et leurs escortes; ces vengeances provoquaient de cruelles et sanglantes représailles, des incendies, des exécutions militaires dans les localités où ces assassinats avaient été commis. Les alcaldes des communes, les curés des paroisses, les citoyens notables devaient répondre de la tranquillité publique, et, s'ils étaient soupçonnés d'entretenir des relations avec les guerrillas, ils étaient emprisonnés ou exilés en France, ou fusillés, ou pendus. Ces moyens rigoureux et presque toujours cruels, loin d'amener les peuples à la soumission, ne servaient qu'à les irriter davantage. Assaillis de toutes parts par les guerrillas, dont le nombre augmentait chaque jour, les Français étaient obligés d'établir de distance en distance des postes fortifiés échelonnés sur leurs lignes d'opérations, et cette manière d'assurer les communications exigeait à la fois une grande vigilance, beaucoup de monde et diminuait considérablement l'effectif des armées agissantes.

C'est en janvier 1809 que les guerrillas commencèrent à se multiplier dans les provinces occupées par les troupes françaises. Dès le principe, on distingua celle de Juan-Martin Diez, surnommé *l'Empecinado*. A la fin de décembre 1808, ce chef commença à inquiéter les Français en parcourant les districts d'Aranda, de Sépulvéda et de Pédraza dans la Vieille-Castille. En septembre 1809 il se rendit dans la province de Guadalajara à la demande de la junte de cette ville. Ce fameux partisan infestait la route de Saragosse à Madrid par Calatayud, Siguenza et Guadalajara. Ses détachements parcouraient aussi les environs

de Madrid, se présentaient jusqu'aux portes de cette capitale, dont il était alors dangereux de sortir sans escorte. Ses forces s'élevèrent jusqu'à 1,500 hommes d'infanterie et 600 chevaux. Presque toujours battu par le général Hugo, il ne se décourageait point. Serré de trop près, il dispersait sa bande pour la rallier dans une autre province. Partout où il se retirait, il recevait en abondance, même de Madrid, des secours en argent, en vivres et en munitions de guerre, et trouvait la plus grande facilité à recruter sa bande, dont les exploits flattaient l'orgueil national. Au mois d'avril, le fameux curé de Villoviado, Géronimo Mérino, forma aussi un corps de partisans qui parcourait les plaines de la Vieille-Castille, ainsi que les guerrillas du *Capuchino* et de Saornil; celles de Juan Abril, à Ségovie, Camillo Gomez, à Avila, Juan Tapia, à Palencia, Bartolomé Amor, à la Rioja, José Joacquin Duran, à Soria. L'exemple de ces chefs de partisans était suivi dans les autres provinces. Un officier sans emploi ou échappé des mains des Français, le supérieur d'un couvent dévasté, le curé d'un village incendié, le frère d'une sœur déshonorée, le fils d'un père et d'une mère assassinés, profitant des dispositions hostiles de leurs compatriotes, se mettaient à leur tête et tombaient à l'improviste sur les petits détachements, sur les convois de blessés, de malades, faiblement escortés, sur les estafettes, les malles-postes et les voitures du Trésor. Non contents du butin que ces expéditions lucratives leur procuraient, les partisans espagnols égorgeaient sans pitié les blessés et les malades, fusillaient les soldats des escortes ou les pendaient aux arbres des grandes routes. A la faveur des habitants, qui les protégeaient, les renseignaient et les cachaient au besoin, ces bandes échappaient à toutes les poursuites; chassées d'une ville, d'un village, elles y revenaient après le passage des troupes envoyées contre elles. Outre les petits partis, les hommes isolés qu'elles enlevaient chaque jour, elles tombaient souvent en forces sur les postes retranchés renfermant de faibles garnisons, s'en emparaient ou les incendiaient s'ils n'étaient pas secourus à temps.

1810. Espagne.

Telles furent dès l'origine ces guerrillas, qui causèrent des ravages affreux dans les armées françaises, que cette guerre de détail affaiblissait continuellement. La situation physique et

1810. Espagne.

géographique de l'Espagne favorisait parfaitement cette guerre de buissons et de montagnes. Ce qui facilita beaucoup la formation des guerrillas, ce furent les secours et l'abri qu'elles trouvaient au besoin dans les places fortes, dans les lieux inoccupés par les troupes françaises, dans de hautes cordillières, et dans un chaos de montagnes où l'on trouve à chaque pas des gorges, des défilés propres à une guerre de chicane et prolongée.

La Navarre, les districts voisins de l'Aragon et la route de Pampelune à Saragosse étaient le théâtre des exploits de Francisco-Xavier Mina. Ce jeune chef de partisans, âgé de dix-neuf ans, était d'une audace extrême. Un jour, déguisé en paysan, il se mit, près d'Olite, dans un groupe assemblé sur la route de Saragosse, pour voir passer le général Suchet se rendant à Pampelune. C'est ainsi que tous les Espagnols qui prenaient les armes contre les Français pouvaient parcourir le pays avec la certitude de n'être pas découverts ni trahis par leurs compatriotes. Serrées de trop près par les troupes détachées à leur poursuite, les guerrillas se dispersaient ; chaque homme cachait ses armes, rentrait dans ses foyers, logeait et mangeait avec l'ennemi, et au premier signal rejoignait son chef. Mina, longtemps poursuivi par le général Harispe, s'étant avancé en Aragon vers les Cinco-Villas, fut rejeté en Navarre, où le général Dufour avait fait occuper tous les passages, et, cerné de toutes parts, dans les derniers jours de mars 1810, il tomba au milieu des postes français, fut pris et envoyé en France, où il resta jusqu'en 1814. Cet événement délivra l'armée française d'un partisan très-entreprenant, et calma pour quelque temps les troubles de la Navarre. Mina le jeune fut remplacé par son oncle, Francisco Espoz y Mina qui, par ses hauts faits et sa meilleure fortune, eut bientôt éclipsé la renommée de son neveu. Cet intrépide chef exploitait à la fois la Castille, l'Aragon, la Navarre et la grande route de Bayonne à Burgos. Cette importante ligne de communication entre la France et Madrid, par Valladolid, fut de très-bonne heure parcourue par une infinité de guerrillas dont la cupidité avait de quoi s'assouvir sur les fréquents convois et les nombreux voyageurs français qui y circulaient journellement. Après les bandes de Mina, qui, au commencement de 1810, s'élevaient déjà à plus de 3,000 hommes d'infanterie et de

cavalerie, les plus redoutables étaient : en Vieille-Castille, celles d'Ignacio Cuévillas, de Juan Gomez, de Fernandez de Castro et des curés Tapia et Mérino, déjà cités ci-dessus ; en Biscaye et dans le haut Aragon, le moine Francisco Longa, Campillo, Juan de Arostégui, Gaspar Jaurégui, d'abord berger, et appelé par cette raison *el Pastor*.

1810. Espagne.

Tandis que les principales forces des Français étaient occupées en Portugal et en Andalousie, et qu'il ne restait que de faibles corps d'armée dans les provinces intérieures de l'Espagne, le système des guerrillas prenait de profondes racines. La Romana, que les Espagnols s'accordent à reconnaître généralement comme le premier organisateur de ce système, lui donnait d'énormes développements et s'efforçait de l'établir dans toute l'étendue de la Péninsule. Dans la Catalogne, dans l'Aragon, et surtout dans le royaume de Murcie, dans les Alpujarres, le général Blake avait puissamment contribué au soulèvement des populations et à la formation des corps de partisans. Son exemple avait été suivi en Andalousie et en Estrémadure par le général Ballasteros. La junte centrale avait sagement jugé que, si les guerrillas ne pouvaient arrêter d'abord l'impétuosité des Français, elles parviendraient un jour, peut-être, à les dégoûter de victoires qui finissaient par leur coûter plus qu'à l'ennemi vaincu. Les ordres concernant l'organisation des guerrillas avaient été exactement suivis sur presque tous les points ; il n'était guère de provinces qui n'eût un chef à la tête d'une bande formidable. Abandonnés à eux-mêmes, les plus hardis et les plus entreprenants de ces chefs s'élevaient au commandement, ou par des actions d'éclat, ou par l'influence qu'ils parvenaient à exercer sur leurs compagnons d'armes, quel qu'en fût d'ailleurs le motif. Livrés à leurs seules inclinations, maîtres de choisir leur champ de bataille et le genre d'attaque et de résistance qui leur était le plus favorable, le service militaire le plus approprié à leurs forces et à leurs habitudes était celui qu'ils adoptaient.

En 1810 on comptait jusqu'à 200 chefs de guerrillas bien connus ; d'autres surgissaient et disparaissaient selon les circonstances produites par les événements de la guerre, ou allaient se fondre dans d'autres bandes déjà renommées. Dans les Asturies, la bande la plus considérable était celle de Juan-Diaz

1810. Espagne. Porlier, surnommé *El Marquésito*, dont il a déjà été fait mention précédemment; venaient après celles de Frédérico Castañon et de Pédro Barcéna; dans le royaume de Léon, don Julian Sanchez, dont il a été parlé à l'occasion du siége de Ciudad-Rodrigo : il se tenait ordinairement aux environs de cette place et de Salamanque, et explorait tour à tour le royaume de Léon et la Vieille-Castille; Lorenzo Aguilar, aux environs de Toro, et Thomas Principé, qui commandait la guerrilla de cavalerie dite les lanciers de Bourbon, dans les environs de Valladolid. Dans la Nouvelle-Castille, indépendamment de *l'Empécinado*, qui se tenait aux environs de Guadalajara, on trouvait encore, dans la province de Cuenca, le marquis de las Atayuelas, et José de San-Martin, qui, de médecin, était devenu un chef intrépide de partisans et parcourait le pays jusqu'au Tage; Juan Palaréa, médecin de Villalengua, connu sous le nom d'*El Médico;* Ventura Ximénès, Torribio Bustamenté, surnommé *Caracol*, dans la province de Tolède; en Aragon, Antonio Porta, depuis la frontière de France jusqu'à Figuières; Francisco Robira, de Figuières à Gironne; Milans, Iranzo, Claros, depuis Hostalrich jusqu'à Gironne; Mariano Rénovalès, dans les vallées d'Ansó et de Roncal; Miguel Saraza, lieutenant de Rénovalès, dans la vallée de Jaca, au couvent de San-Juan de la Peña; Félipé Péréna, Bajet, sur la rive gauche de la Cinca, à la descente des Pyrénées; Ramon Gayan, dans les montagnes de Montalvan, à l'ermitage del Aguila; Pédro Villacampa, aux environs de Calatayud et à Nuestra-Señora del Tremendal; dans le royaume de Valence, José Lamar; dans la Manche, Mir et Ximénez; Francisco Sanchez, connu sous le nom de *Francisquete;* Miguel Diaz, Juan-Antonio Orobio, Francisco Abad, Manuel Pastran; en Andalousie, Andrès Ortiz de Zarate; dans les montagnes de Ronda, Francisco Gonzalez; dans la Serraña, José Roméro, à Montellano; dans la Sierra de Ronda, Mena, Villalobos, Garcia; dans les Alpujarres, Pédro Zaldivia, Juan Marmol, Juan-Lorenzo Rey; la guerrilla dite du *Mantéquéro,* dans la province de Séville.

La plupart de ces chefs de partisans étaient reconnus et maintenus dans leurs commandements par la junte centrale; mais il en existait un grand nombre d'autres, connus seulement par

1810. Espagne.

de ridicules noms de guerre, tels que *El Manco, el Cocinéro, el Abuélo*, et par des actes de cruauté dont les soldats français s'étonnerent longtemps avant que de chercher à s'en venger. Plusieurs bandes de malfaiteurs et de brigands, organisées en guerrillas sous le manteau du patriotisme, opprimaient les populations; elles étaient poursuivies par les guerrillas les mieux organisées, et par les Français, auxquels se joignaient même les habitants des localités que ces bandes maltraitaient et dépouillaient de tout ce qu'elles pouvaient leur enlever. Connaissant les ressources que leur offraient les populations et celles qu'elles pouvaient, au besoin, tirer des localités d'un pays coupé et montagneux; informées à temps de l'apparition des Français et de leur nombre, les guerrillas se séparaient et se réunissaient à un rendez-vous fixé, au commandement de leurs chefs respectifs. Assurés de la foi inviolable de leurs compatriotes, constamment protégés par des intelligences que la surveillance la plus exacte de la part des Français et les menaces les plus sévères ne pouvaient rompre, les partisans restaient souvent cachés des jours entiers aux portes mêmes d'une ville occupée par les Français, attendaient patiemment le moment où ils seraient supérieurs en forces, et enlevaient l'objet de leurs recherches sans qu'on eût le temps de prévenir ni d'arrêter leur attaque. Rien n'était à l'abri de leur activité et de leur audace, et malheur à qui tombait vivant entre leurs mains. Ainsi, agissant à part et en petits corps, les guerrillas ne cessaient d'inquiéter les armées françaises, les forçaient à doubler leur service et à se tenir perpétuellement sur leurs gardes. Bien même qu'une telle guerre ne pût donner immédiatement de grands résultats, elle aurait dû être entretenue très-soigneusement et surtout très-encouragée, en raison de l'extrême faiblesse des forces régulières espagnoles; mais l'amour de la patrie, qui dirigeait les Espagnols dans leurs efforts, n'était point tellement exclusif qu'il ne laissât quelque empire à des passions moins désintéressées et moins nobles. La réputation de quelques chefs de guerrillas avait éveillé la jalousie du gouvernement pour le maintien duquel ils se battaient; soupçonneux, parce qu'il était faible, ce gouvernement craignait qu'ils ne devinssent indépendants. Hors d'état de s'assurer d'eux par des récompenses pécuniaires

1810. Espagne. et de les arrêter quand il le jugerait convenable, il voulut au moins donner à leur ambition une direction dont il resterait maître. En conséquence, pour conserver, autant que possible, son autorité sur eux, il récompensa adroitement leurs efforts par un rang militaire, les soumettant ainsi aux généraux de l'armée régulière; des uniformes riches et brillants, un état-major personnel et d'autres accessoires inutiles furent ajoutés à leurs titres. Le sentiment de leur importance s'accrut, et ils augmentèrent l'appareil de leurs forces dans un degré correspondant. Les principales bandes de guerrillas furent bientôt composées d'artillerie, d'infanterie et de cavalerie, et, du moment qu'elles eurent échangé leur activité contre de l'importance, elles devinrent une mauvaise espèce de troupes régulières. Les talents de Mina et de Longa seuls s'accrurent; ils commandèrent des armées de 6 à 8,000 hommes avec l'habileté de tacticiens consommés. Favorisés par la configuration du terrain et par les connaissances locales qu'ils avaient d'un pays aussi accidenté, ces chefs firent quelquefois, pendant des mois entiers, pour tromper la poursuite de plusieurs corps français considérables, des manœuvres que n'auraient peut-être pas désavouées les généraux les plus célèbres. A ces exceptions près, et elles étaient rares, la force des guerrillas s'éteignit graduellement par le fait même de l'intervention du gouvernement espagnol, dont la politique méticuleuse porta un coup mortel à l'institution de ces corps francs; ils auraient probablement cessé d'exister au bout de quelques campagnes, si la guerre de la Péninsule eût duré plus longtemps.

CHAPITRE V.

ANNÉE 1811.

Suite des opérations militaires en Portugal. — Mort du général espagnol La Romana. — Situation fâcheuse de l'armée française. — Elle bat en retraite. — Combat de Redinha, etc. — Affaire de Foz-d'Arunce. — Combat de Sabugal. — Le maréchal Masséna rentre sur le territoire espagnol. — Bataille de Fuentes de-Oñoro. — Belle retraite du général Brenier et de la garnison d'Alméida; destruction de cette dernière place. — Le maréchal duc de Raguse remplace le prince d'Essling dans le commandement de l'armée de Portugal; fin de cette campagne.

L'arrivée du 9ᵉ corps de l'armée française sur la frontière de la province de Beira, et son entrée en Portugal pour rejoindre l'armée du maréchal Masséna dans ses lignes de Santarem, avaient forcé le corps de milices portugaises commandé par le général Silveïra d'abandonner ses positions autour de Pinhel et de Trancoso, pour se replier vers le Duéro. Silveïra crut pouvoir revenir sur ses pas, après le passage de la première division du corps français, et inquiéter de nouveau les communications de l'armée; mais il fut arrêté dans son mouvement par le général Claparède, qu'il avait attaqué le 30 décembre, et qui le battit, près de Trancoso, à Ponte do Abade. Non content de ce premier succès, le général Claparède, après avoir fait ses dispositions et formé deux colonnes de ses troupes, se mit en marche, le 9 janvier, dans l'intention de poursuivre le général portugais et de le rejeter de l'autre côté du Duéro. Arrivé à un quart de lieue du village de Guittero, il trouva son adversaire en position sur les hauteurs, développant sur son front une ligne étendue de tirailleurs. Le général Claparède fit aussitôt avancer une de ses colonnes, destinée à tourner la gauche de l'ennemi, tandis que lui-même se portait rapidement sur le centre. Silveïra n'attendit pas le résultat de cette manœuvre et se mit aussitôt en retraite.

1811. Portugal.

Le 11, les Français continuèrent à le poursuivre sur Villa

1811. Portugal. de Ponte, et le trouvèrent arrêté sur les hauteurs de la rive gauche de la Tavora, après avoir barricadé les ponts de Villa et de Frésinto, et coupé tous les chemins par des abatis et des fossés : il paraissait disposé à défendre vigoureusement tous les passages. Le général Claparède porta sur-le-champ la majorité de ses forces sur le pont de Frésinto, sans s'inquiéter de la vive fusillade qui s'engagea aussitôt sur sa droite. Le pont fut enlevé au pas de charge par un bataillon du 21e régiment d'infanterie légère ; les hauteurs étaient attaquées avec impétuosité. L'ennemi ne put résister ; il fut forcé de toutes parts à fuir en désordre, perdant beaucoup de monde : la nuit seule arrêta la poursuite à Villa de Rua.

Le 12, l'ennemi continua sa retraite par Moimenta-de-Beira et Léonil. Le soir, son arrière-garde, composée de ses meilleures troupes, s'arrêta à Mondin ; elle fut aussitôt chargée et culbutée par l'avant-garde française, commandée par le colonel Dommanget, du 10e de dragons, qui la rejeta au delà de la Coura. Le général Claparède arriva le 13 au soir à Lamégo, ramassant sur la route tous les traîneurs et une partie des équipages de Silveira. Les ouvrages élevés en avant de Lamégo avaient été abandonnés. Le général portugais avait effectué son mouvement rétrograde sur Pézo-de-Régao et passé le Duéro à Mullito, le même jour 13 ; son intention était de faire jonction avec les colonnes des généraux Bacelar et Wilson, qui étaient à Castro-Dairo. Celle du colonel Miller, qui se trouvait à quatre lieues de Lamégo, s'avançait au secours de Silveira, lorsqu'elle apprit à Tarouca la défaite et la fuite de ce dernier. Miller crut prudent dès lors de se replier sans retard sur Castro-Dairo et Viseu, sans attendre les reconnaissances françaises qui éclairaient tous les points du Duéro où l'ennemi aurait pu trouver des barques. Les résultats de ces différentes affaires furent de tuer à l'ennemi plus de 300 hommes de ses meilleurs soldats, de lui en avoir blessé plus de 1,000 et pris 200 avec un drapeau. On avait trouvé aussi une certaine quantité d'armes et de munitions qui furent détruites.

Cette expédition terminée, la division Claparède abandonna les bords du Duéro, le 28 janvier, pour se rapprocher de Célorico, sur la communication directe de Santarem avec Almeida.

Ce mouvement pouvait protéger le retour du général Foy, qui partit d'Almeida le 2 février pour rejoindre l'armée du maréchal Masséna, après avoir rempli la mission qui lui avait été confiée. 1811. Portugal.

De nouveaux rassemblements ayant eu lieu dans les environs de Guarda, Belmonté, Covilhao, Fondâo, etc., le général Claparède rassembla encore sa division et marcha pour les dissiper. Ils s'étaient réunis à Covilhao dans une position superbe, et ils étaient commandés par le brigadier anglais Grant. Ce partisan, qui avait fait de grands préparatifs de défense, se laissa manœuvrer par le général Claparède, et bientôt sa troupe, composée de milices, d'ordonnances et de guerrillas, fut mise dans une déroute complète : on lui prit un canon et un drapeau.

Mort du général espagnol La Romana. — Le 23 janvier 1811, le marquis de La Romana mourut, presque subitement, au quartier général de lord Wellington. Il succomba, dit-on, à une maladie chronique qui avait pour cause l'ossification des vaisseaux du cœur. D'autres ont uniquement attribué sa mort aux chagrins profonds dont il était abreuvé depuis quelque temps. Le caractère très-connu de cet Espagnol nous fait regarder cette dernière opinion comme la plus plausible. On n'ignore pas de quelle manière il quitta le Danemark, en 1808, avec la plus grande partie de ses troupes. Cette conduite, tout à la fois hardie et déloyale, avait mis le marquis de La Romana en grand honneur auprès des Anglais : c'était le seul général espagnol auquel ils reconnussent du talent, quoiqu'il n'eût justifié, dans aucune occasion importante, l'opinion exagérée qu'on a voulu donner de son mérite. Il est juste de convenir, toutefois, qu'il a montré, dans sa conduite militaire, plus de tact et de jugement que tous les autres chefs espagnols. Les Anglais, qui s'attribuaient tout le mérite de son retour en Espagne, ne manquèrent pas de lui donner un éclat extraordinaire. Ils le produisirent comme le héros protecteur et sauveur de la Péninsule ; mais plus ils prirent à tâche d'exalter les qualités militaires et patriotiques de La Romana, moins la junte suprême se montra disposée à les reconnaître. Forcée d'accepter tous les dons des Anglais, elle redoutait de se mettre dans leur dépen- 23 janvier.

1811. Portugal.

dance; loin d'admirer aveuglément la générosité qui paraissait les faire agir, elle savait en apprécier les motifs à leur juste valeur; elle n'était pas dupe de ce zèle généreux avec lequel ils avaient embrassé sa cause; et la liberté qu'ils prenaient de s'immiscer dans les affaires les plus secrètes du gouvernement, de vouloir tout influencer, et le choix des généraux, et la direction des opérations militaires, et l'administration intérieure, étaient autant de démarches qui justifiaient ses défiances. L'éloge de La Romana fut mal reçu sous de pareils auspices, et ce fut, au contraire, un motif pour que la junte ne lui conférât jamais de sa propre autorité que des commandements de peu d'importance. La première opération de ce général, en débarquant à Santander, fut de se jeter en partisan avec ce qu'il avait ramené d'Allemagne : c'est lui qui donna l'idée d'organiser les paysans en bandes armées, connues depuis sous le nom de *guerrillas*. La mort des Français et de tout ce qu'on supposait leur appartenir fut le mot d'ordre donné à ces nouveaux soldats, et il n'y eut point de crimes qui ne fussent vantés comme œuvres méritoires pour atteindre ce but. Un pays coupé, montagneux, favorisait singulièrement ces guerres de partis. Le théâtre était le même que du temps des Romains; les Espagnols n'avaient point dégénéré peut-être de leurs ancêtres; mais La Romana était bien loin d'égaler Sertorius. Ce général n'eut jamais sous ses ordres qu'une petite armée, qui, à la vérité, lui était très-dévouée. Constamment soutenu par lord Wellington, il fut presque toujours contrarié et blâmé par la junte dans ses opérations. Le chagrin de voir les affaires de son parti alors fort mal conduites, et les nombreux dégoûts que lui suscitaient à dessein beaucoup de ses compatriotes, contribuèrent, à ce que l'on croit, à abréger ses jours. Sa mort fut, sans contredit, une grande perte pour la cause qu'il défendait; il fut cependant, en général, moins regretté des Espagnols, qui suspectaient la pureté de ses motifs, que des Anglais, qui le considéraient comme le seul de tous les généraux de la Péninsule auquel ils pussent accorder une confiance exclusive. Quelques jours avant sa mort, La Romana se disposait à marcher contre le maréchal Mortier, avec l'armée espagnole qu'il avait sous ses ordres. Les généraux Mendizabal et La Carréra se partagèrent le commandement

des troupes du défunt, et se dirigèrent vers Badajoz pour secourir cette place espagnole alors fortement menacée par le 5e corps. 1811. Portugal.

Cependant les troupes du général Hill, campées sur les bords du Tage, voyaient chaque jour les progrès des travaux des Français dans leurs lignes. Il leur était facile, d'une rive à l'autre, de compter le nombre des pontons achevés, et de calculer approximativement l'époque à laquelle on tenterait le passage. Cet instant approchait lorsque les Anglais essayèrent d'incendier les bateaux avec des fusées à la Congrève. Les pontons ayant été éloignés à temps, cette tentative demeura sans effet.

Situation fâcheuse de l'armée française. — La situation de l'armée française, loin de s'améliorer, devenait de plus en plus difficile. La rareté des vivres augmentait chaque jour. La cavalerie et le 6e corps trouvaient encore quelques faibles ressources sur les derrières de leurs cantonnements, du côté de Leiria, Santa-Cruz, Ourem et Thomar; mais l'autre partie de l'armée, placée plus près du Tage, avait déjà tout épuisé à une grande distance autour d'elle. Les environs d'Alcobaça et de Porto-de-Moz avaient fait vivre pendant quelque temps le 2e et le 8e corps; bientôt ces contrées furent également épuisées; il fallut alors fourrager plus loin. Les détachements s'avancèrent d'abord jusqu'à la Liz, parcourant tout le pays situé entre cette rivière et la mer, jusqu'à la hauteur de Leiria; ils poussèrent ensuite jusqu'à la Soure, et bientôt après ils passèrent cette rivière et s'aventurèrent jusqu'à aller enlever du vin et des bestiaux sous le canon de l'ennemi, qui bordait la rive droite du Mondégo. De petits dépôts intermédiaires furent établis sur les bords de la Liz, de la Soure et du Mondégo, où l'on réunissait tout ce que les maraudeurs pouvaient recueillir dans des contrées plus éloignées. Chaque corps avait soin d'y entretenir un petit nombre d'hommes, sous les ordres d'un officier actif et intelligent: cet officier était le fournisseur en chef des vivres du régiment. Chaque partie de sa petite troupe avait des fonctions différentes: les uns étaient constamment occupés à fouiller les vallées, les montagnes, les endroits les plus escarpés, les îles au milieu des rivières, pour y découvrir tout ce que les habitants y avaient caché, et ils le rap- Janv.-Févr.

1811. Portugal. portaient au dépôt. Là, d'autres étaient chargés de parquer les troupeaux, de moudre le grain, de faire du pain ou du biscuit et de distiller de l'eau-de-vie [1], parce que le vin était très-difficile à transporter. Quelques-uns étaient chargés des voyages du dépôt au régiment et du régiment au dépôt, pour y conduire ces différents approvisionnements. Les chemins étaient continuellement couverts de ces nombreux convois faiblement escortés. Il eût été facile à l'ennemi de les intercepter en débouchant de Péniche ou de tout autre point de la côte jusqu'à Figueira; mais, dans cette partie comme devant Lisbonne, il s'était posé, pour ainsi dire, des limites qu'il n'osait point franchir.

Les intentions de l'empereur étaient que le maréchal Masséna tînt ferme devant les Anglais, en attendant les renforts qui lui étaient promis, s'il ne trouvait pas l'occasion de les attaquer avec avantage, dût-il passer l'hiver dans ses positions. Restait à savoir si ces intentions pouvaient être remplies. Les premières démonstrations du général Montbrun sur Abrantès n'ayant produit aucun résultat, Wellington avait eu le temps de renforcer la garnison de cette place, et Masséna s'était assuré, dès le commencement de décembre, qu'on ne pouvait s'en rendre maître qu'au moyen d'un siége en règle. D'ailleurs l'occupation d'Abrantès n'offrait aucun avantage réel, et l'ennemi n'aurait pas manqué de brûler ou de détruire son pont de bateaux; cette place devait tomber nécessairement après le passage du Tage, et l'on aurait tiré de l'Alentéjo de quoi l'attaquer.

Quelque désir qu'eût Masséna de prolonger son séjour dans ses positions jusqu'à la fin de février, comme le voulait l'empereur, il n'entrevoyait pas la possibilité de faire vivre l'armée jusqu'à cette époque. Les ducs d'Elchingen et d'Abrantès pensaient que cela serait possible; Reynier ne le croyait pas, et il avait raison. Les chevaux dépérissaient chaque jour faute de paille et de fourrage, et les hommes ne souffraient pas moins de la disette des vivres qu'il fallait journellement aller chercher à de grandes distances des positions occupées par l'armée.

Sur ces entrefaites, l'armée anglo-portugaise reçut de nouveaux

[1] On connaît l'active industrie du soldat français. Il n'est point de régiment où il ne se trouve des artisans de toute espèce de profession.

renforts. Une expédition projetée par l'Angleterre en Calabre ayant été ajournée, une grande partie des troupes anglaises destinées à défendre la Sicile fut transportée en Portugal. Wellington, craignant d'être attaqué sur la rive gauche du Tage, avait profité de l'arrivée de ce renfort pour augmenter considérablement le nombre de ses troupes sur cette rive, et en avait confié le commandement général au maréchal Beresford, qu'il avait encore renforcé dans les journées des 15 et 16 janvier. C'est alors que le prince d'Essling, ayant appris que l'armée ennemie préparait de grands mouvements, ordonna au général Reynier et au duc d'Abrantès de pousser de fortes reconnaissances en avant de leurs lignes, pour s'assurer si lord Wellington avait en effet porté des masses sur sa gauche, par où il lui était plus facile de déboucher. Le duc d'Abrantès devait se diriger en force sur la ville de Rio-Mayor, en chasser l'ennemi, éclairer la partie d'Alcoentre, pour le forcer à se dégarnir sur la rive gauche.

1811. Portugal.

Le 19 janvier, ce général se mit à la tête de 2,500 hommes d'infanterie et de 400 chevaux, et partit d'Alcanhède, à cinq heures du matin, pour marcher directement sur Rio-Mayor. L'ennemi tenait habituellement dans cette ville plusieurs bataillons et quelques cents chevaux; il y était couvert par la rivière du même nom et par de bons retranchements au delà du pont, qui était en outre fortement barricadé; ses grand'gardes étaient à moitié chemin d'Alcanhède, en face de celles des Français : elles firent volte-face à l'approche de leurs adversaires et coururent au galop donner l'alarme à toute la ligne. Les Français, en les suivant devant la ville, y trouvèrent par conséquent tout disposé à faire bonne contenance. Le duc d'Abrantès donna aussitôt l'ordre d'emporter les retranchements et le pont; quelques compagnies de voltigeurs y marchèrent avec tant d'impétuosité que cette opération fut l'affaire d'un moment : en moins d'une demi-heure les Français demeurèrent entièrement maîtres de Rio-Mayor, et l'ennemi fut repoussé en désordre à une petite distance au delà. Le duc d'Abrantès, impatient de voir par lui-même quelle direction prenaient les colonnes anglaises, courut au galop sur une éminence, au delà des tirailleurs les plus avancés, et y fut grièvement blessé d'une balle qui l'atteignit au bas

1811. Portugal. du front. Malgré cette blessure grave, le duc conserva le plus grand sang-froid ; tandis qu'on lui plaçait le premier appareil sur le terrain même, il ordonna de poursuivre vivement l'ennemi du côté d'Alcoentre, pour s'assurer s'il y avait porté quelques masses. Les avis donnés à cet égard ayant été reconnus faux, toutes les troupes rentrèrent dès le soir même dans leurs premières positions.

Le funeste système que lord Wellington avait fait adopter par la junte de Lisbonne avait eu les conséquences les plus terribles pour l'armée française. A son approche tous les habitants s'étaient enfuis, comme nous l'avons déjà dit, après avoir détruit, livré aux flammes ou enfoui dans la terre tout ce qu'ils supposaient pouvoir devenir de quelque utilité aux envahisseurs. Ce plan, fidèlement exécuté, entraînait, il est vrai, avec lui la ruine et la dévastation des provinces où les Français avaient eu d'abord l'intention de s'établir; mais d'un autre côté il les mettait dans la nécessité d'évacuer le pays, faute de vivres et de ressources. Depuis l'affaire de Busaco l'armée n'avait vécu que de ses maraudes. La peine de mort avait été décrétée par la junte contre tout Portugais qui n'abandonnerait pas sa demeure à l'approche des Français; la crainte avait donc arraché à ces infortunés les derniers sacrifices qu'ils eussent encore à faire, non pas véritablement au salut de leur patrie, mais aux intérêts de la politique anglaise. Femmes, enfants, vieillards, chassés plutôt par l'idée du châtiment dont ils étaient menacés que par l'arrivée des Français, fuyaient dans les endroits les plus déserts, emportant avec eux leurs effets, leurs provisions de toute espèce, emmenant leurs bestiaux et ayant soin d'anéantir tout ce qu'ils ne pouvaient enlever. Les creux des rochers, le sommet des montagnes les plus élevées, les lieux les plus sauvages devenaient leurs retraites les plus ordinaires; mais bientôt ces fugitifs eux-mêmes ne furent plus à l'abri des recherches opiniâtres des soldats isolés, et ceux que les détachements marchant en ordre aux vivres n'avaient pu découvrir d'abord n'échappaient point aux incursions des maraudeurs. Les efforts de ces derniers pour se procurer quelque nourriture n'étaient point sans succès; de temps à autre ils trouvaient encore quelques troupeaux cachés dans des lieux presque inaccessibles, soit au

sein des forêts les plus touffues et les plus sombres, soit dans les anfractuosités des rochers, au fond des précipices les plus affreux, où nul homme peut-être n'avait osé pénétrer avant cette guerre; mais ces réduits, qui auraient pu soustraire ceux qui les habitaient à la cupidité de soldats avides de butin, ne pouvaient les défendre contre la fureur du soldat affamé, aigri par les privations et par la résistance qu'on lui opposait; exigeant encore après avoir tout obtenu, il convertissait quelquefois ces tristes refuges en de vastes tombeaux. Dans la crise fatale où l'armée se trouvait réduite, le besoin le plus impérieux, la faim, se faisait continuellement ressentir; le soldat accusait l'habitant de ses fatigues et de tous ses malheurs. Lorsque, dans ses courses lointaines, il vit ses malades égorgés, ses camarades torturés et mutilés; lorsque les troupes portugaises, nageant dans l'abondance, eurent donné l'exemple de la cruauté la plus inouie; lorsque leurs généraux eurent légitimé de terribles représailles en faisant trophées de meurtres et d'assassinats, alors le soldat français sortit de son caractère : il brisa tous les liens de la discipline, il abjura tout sentiment d'humanité; les crimes des Silveira, des Trant, furent vengés par d'autres crimes; le Portugal devint un théâtre affreux de meurtre et de carnage. Mais si quelques soldats isolés et livrés à eux-mêmes se portaient souvent à de cruelles extrémités, ce n'était pas assez pour en accuser toute l'armée, comme l'ont fait quelques écrivains français.

1811. Portugal.

Le prince d'Essling avait annoncé au major général qu'il passerait le Tage à la fin de janvier avec les 2ᵉ et 8ᵉ corps, et qu'il laisserait le 6ᵉ et le 9ᵉ sur la rive droite pour garder les communications, et qu'immédiatement après son arrivée dans l'Alentéjo il se mettrait en rapports avec le 5ᵉ corps; mais que, si le passage échouait, il se verrait forcé, par le manque absolu de vivres, d'abandonner les bords du Tage, et de se porter entre le Mondégo et le Duéro; ce qui serait un grand malheur, car le pays, peu fertile et déjà ruiné, l'année précédente, par les Anglais, ne pourrait longtemps nourrir l'armée.

Cependant le prince d'Essling ne pouvait établir un pont sur le Tage et une tête de pont dans l'Alentéjo que si un corps français apparaissait sur la rive gauche, à quatre ou cinq lieues au-

1811. Portugal. dessous d'Abrantès. Le 4 décembre le major général avait ordonné au duc de Dalmatie de porter un corps de 10,000 hommes sur Montalvao ou sur les hauteurs de Villa-Velha, pour communiquer avec l'armée de Portugal et concourir à forcer les Anglais à se rembarquer. Suivant l'ordre du prince de Wagram, toute autre considération devait disparaître devant le mouvement qu'il prescrivait au duc de Dalmatie. Mais, bien que cet ordre eût été réitéré trois fois de suite, le maréchal Soult persista à faire, avant tout, le siége de Badajoz. Il représenta l'impossibilité d'envoyer sur le Tage un corps de 10,000 hommes qui laisserait sur ses derrières et sur sa gauche les places de Badajoz, Jurumenha, Elvas, Campo-Mayor et Albuquerque, renfermant ensemble 22,500 hommes de garnison qui agiraient contre lui pendant que le général Hill, établi sous Abrantès, l'attaquerait de front. En même temps le maréchal Soult annonçait qu'il avait pris Olivença le 22 janvier, et qu'il allait investir Badajoz, ensuite Campo-Mayor, et qu'après la prise de ces deux places il se trouverait en mesure de faire en Portugal des incursions utiles à l'armée de Masséna.

Cependant cette armée était ravagée par les maladies, et la disette de vivres et de fourrages était arrivée à un tel point qu'il devenait indispensable de faire un mouvement quelconque pour se rapprocher d'une contrée moins épuisée. Tout ce que Masséna avait pu faire en faveur des malades et des blessés se bornait à la formation d'une réserve de biscuit et de viande pour dix jours. Privé de nouvelles de l'armée du Midi, qui devait lui faciliter le passage du Tage, et n'en recevant pas du général Foy, parti depuis trois mois pour instruire l'empereur de la situation de l'armée, Masséna avait déjà adressé à ses lieutenants un ordre éventuel de retraite, lorsque Foy arriva le 5 février avec des dépêches du major général. Une entre autres réitérait au prince d'Essling l'ordre de tenir constamment les Anglais en échec, et d'avoir des ponts sur le Zézère et sur le Tage, parce que la ligne la plus naturelle de ses opérations paraissait devoir être par la rive gauche de ce fleuve. Cette dépêche lui annonçait, en outre, qu'un nouvel ordre avait été adressé au duc de Trévise, lui prescrivant de se porter immédiatement sur le Tage avec le 5e corps. Il n'était plus permis dès lors de songer à la retraite, et

il fallut se résoudre à tenter de nouveaux efforts pour répondre aux intentions de l'empereur. 1811. Portugal.

Dès le 1er octobre les ateliers de construction dirigés par le général Éblé avaient été transférés de Santarem à Punhète. Les premiers bateaux étaient destinés à établir deux ponts sur le Zézère à Punhète et Martinchel. On ne pouvait pas entreprendre le passage d'un fleuve comme le Tage en présence de l'ennemi, ni songer à un établissement permanent sans être en état de former un double pont. Mais le pays n'offrant aucune ressource, tout avait été fort long à confectionner : ce ne fut que vers la mi-janvier que l'on eut quatre-vingts bateaux nécessaires pour les ponts du Tage, indépendamment de ceux du Zézère ; il fallut travailler ensuite à la construction des bacs, des nacelles et des haquets pour un premier pont de quarante bateaux. A la fin du mois il existait assez de bateaux pour tenter le passage ; mais l'ennemi, effrayé de ces préparatifs, avait entassé retranchements sur retranchements vis-à-vis de Punhète et de l'embouchure du Zézère, et y avait renforcé et concentré ses troupes. Il était également dangereux de tenter le passage à Santarem en y faisant descendre les barques, parce qu'outre le risque d'être coulées par les batteries de la rive gauche elles auraient couru celui d'échouer sur les bas-fonds dont le lit du fleuve est parsemé à cette hauteur. Enfin, quel que fût le point choisi sur la rive droite pour entreprendre cette opération, on avait à craindre un échec qui eût compromis le sort de l'armée.

Dans un tel état de choses, Masséna crut devoir suspendre une entreprise si difficile et même inutile, puisque la coopération annoncée du 5e corps annulait nécessairement toute résistance et assurait les moyens de passer sans aucun danger. Les lettres du major Casabianca, expédié au major général avant l'entrée de l'armée en Portugal, et les dépêches du général Foy lui faisaient espérer que cette diversion tant désirée ne se ferait pas attendre. Tout dépendait donc de l'arrivée du 5e corps. La promesse du prince de Wagram et l'ordre de tenir sur le Tage et de gagner le plus de temps possible étaient formels ; il fallut se résigner à attendre et à prolonger les souffrances de cette brave armée. Cependant le prince d'Essling ne se méprit pas longtemps sur la prochaine arrivée du duc de Trévise ; il com-

1811. Portugal. prit bientôt que celui-ci ne viendrait pas, et que l'armée de Portugal, loin d'être aidée par celle d'Andalousie, servirait au contraire à protéger les opérations de cette dernière; et, en effet, pendant qu'on l'attendait sur les bords du Tage, elle faisait tranquillement les siéges d'Olivença et de Badajoz. On entendait au loin, vers le sud, le bruit sourd de son artillerie, qui entretint pendant quelque temps les espérances.

En attendant les Anglais s'étaient renforcés de tous côtés et commençaient à se mouvoir. Le pays en deçà du Mondégo était épuisé; les derniers approvisionnements étaient consommés, à l'exception d'une réserve de biscuit pour quinze jours, seule ressource de l'armée en cas de retraite. Il ne restait dans les trois corps d'armée que 28,000 fantassins en état de combattre. Le canon de Badajoz se faisait toujours entendre; des reconnaissances envoyées sur Villaflor et quelques avis assez certains annonçaient qu'aucune troupe française ne marchait vers le Tage; enfin, le passage de ce fleuve devenant de jour en jour plus difficile, le prince d'Essling dut songer à se rapprocher de ses magasins et de ses réserves qui n'arrivaient pas. Il fallut renvoyer à un autre temps l'attaque de Lisbonne et l'établissement d'une armée française en Portugal. Mais, avant de prendre un parti, il voulut connaître l'opinion de ses principaux généraux, et les réunit le 18 février à Golgao, chez le général Loison, qui avait fait préparer un déjeuner; ce fut ainsi que Masséna, Ney, Junot, Reynier, Éblé, Lazowski, Fririon, Foy, Solignac et Loison furent assis à la même table sans que cette réunion eût le caractère d'un conseil de guerre. Après le déjeuner, le prince d'Essling exposa brièvement la situation de l'armée, fit connaître l'ordre de l'empereur qui prescrivait de tenir le plus longtemps possible les Anglais en échec; il parla des positions qu'ils occupaient, énuméra leurs forces, leurs ressources, et demanda quel était le meilleur parti à prendre dans les circonstances difficiles où l'on se trouvait. Il invita d'abord le général Foy à faire part à l'assemblée du résultat de sa mission à Paris et de ses conférences avec l'empereur. Le général répéta ce que renfermait la dépêche déjà mentionnée ci-dessus, et ce qu'il avait entendu dire par l'empereur de l'importance qu'il y avait à obliger les Anglais à se retirer de Lis-

bonne ou par la famine ou par la force, et par conséquent de la nécessité de passer le Tage pour nourrir l'armée dans l'Alentéjo et se mettre en communication avec le 5e corps, de se maintenir sur ce fleuve au moyen d'un établissement solide qui permette de manœuvrer sur les deux rives, de tenir constamment l'ennemi en alerte, etc., etc., toutes choses fort bonnes en elles-mêmes, parfaitement senties et comprises par Masséna, qui, pour les exécuter, avait moins besoin de pareilles instructions que de vivres, de munitions de guerre et d'un renfort de 20 à 30,000 hommes, comme on le lui avait promis, et sur lequel il ne comptait plus. 1811. Portugal.

Les auditeurs du général Foy, remplis du désir de se conformer aux intentions de l'empereur, se prononcèrent unanimement pour une prolongation de séjour sur le Tage.

Masséna demanda ensuite s'il convenait de quitter les bords du Tage pour s'établir sur le Mondégo, où l'on trouverait encore quelques ressources; s'il valait mieux forcer le passage, et sur quel point, ou s'il était préférable d'attendre l'arrivée du 5e corps, jusqu'à ce qu'on fût réduit à la dernière extrémité et alors forcé d'adopter l'un ou l'autre des deux premiers partis.

La retraite sur le Mondégo fut presque unanimement repoussée comme étant contraire aux volontés de l'empereur; le passage du Tage présentant trop de difficultés, soit que l'on voulût le tenter à Punhète, à Montalvao, à Abrantès ou à Santarem, on finit par se rendre à l'avis du général Foy, qui consistait à attendre l'arrivée du 5e corps; et Masséna, bien convaincu que le duc de Trévise ne viendrait pas, que dans quelques jours on serait forcé de prendre le parti de la retraite, congédia l'assemblée sans lui communiquer sa pensée, et fit ses préparatifs pour mettre l'armée en état d'attaquer ou de se retirer sur le Mondégo [1]. Il avait bien vu, pendant la conférence, que chacun inclinait à ajourner le passage du Tage jusqu'à l'arrivée du 5e corps. Le général Foy, qui avait écrit, de Ciudad-Rodrigo, les lettres les plus pressantes au maréchal Soult pour lui faire connaître les vues de l'empereur, dont la volonté for-

[1] Voir les *Mémoires de Masséna*, par le général Koch, t. VII, page 313 et suivantes, où la conférence de Golgao est rapportée avec détails.

1811. Portugal. melle était que l'armée d'Andalousie marchât immédiatement sur le Tage, promettait que, selon toutes les probabilités, le 5e corps paraîtrait sur la rive gauche sous huit à dix jours.

Masséna et Reynier ne partageaient pas cette opinion, Reynier surtout, qui mourait de faim à Santarem, et qui affirmait ne pouvoir pas vivre plus de cinq à six jours sans manger sa réserve de biscuit. En effet, malgré les plus grands efforts faits depuis un mois pour s'alimenter, le 2e corps éprouvait la plus affreuse disette. Indépendamment des différents détachements qui avaient marché dans plusieurs directions et simultanément, avec toutes les bêtes de somme que l'on avait pu rassembler, et qui s'étaient portés, les uns sur Castello-Branco, d'autres vers les contrées qu'arrosent la Ceira et l'Alva, quelques soldats du corps de Reynier s'étaient aventurés sur de faibles radeaux, malgré le feu de l'artillerie et de la mousqueterie, pour aller enlever des provisions de toute espèce que l'ennemi croyait en sûreté dans plusieurs îles près de Figuiera, et dont ils firent même les garnisons prisonnières. Toutes ces expéditions n'avaient ramené que quelques troupeaux de moutons, de chèvres, fort peu de bœufs, et quelques sacs de maïs; ces faibles ressources, bien insuffisantes pour les besoins de l'armée, n'avaient duré que peu de jours, quelque sévère économie que l'on apportât, d'ailleurs, dans la distribution que l'on en faisait aux soldats.

Le Tage forme, près du confluent de l'Alviéla, une grande île qui est dominée par les hauteurs de Boavista sur la rive droite, et qui n'est séparée de la rive gauche que par un petit bras guéable et même à sec dans les eaux basses, et par conséquent aisé à franchir. En occupant fortement cette île pendant la nuit, on aurait pu y attacher le pont. Cette opération présentait plus de sûreté que l'établissement du pont sur un des points situés au-dessus ou au-dessous de Santarem, et offrait les mêmes avantages que l'île de Lobau dans le Danube. En descendant les barques par le Tage ou sur des haquets, on pouvait, sans rencontrer d'opposition, jeter des troupes dans l'île et l'occuper entièrement; mais, dans la conférence de Golgao, le général Éblé s'était prononcé contre la possibilité de transporter les bateaux par terre depuis Punhète jusqu'à l'embouchure de l'Alviéla, à cause du mauvais état des chemins et de l'épui-

sement des chevaux de l'artillerie. Les descendre par eau sur le Tage avait paru encore plus difficile; car, outre les dangers de la navigation causés par les bas-fonds, on était trop à portée des batteries de la rive gauche qui auraient pu détruire l'équipage de pont créé avec tant de peine et tant d'industrie. On avait donc renoncé à tenter ce dernier et unique moyen de passage; mais Reynier, se doutant que l'île dont il s'agit renfermait des ressources en vivres, avait obtenu de Masséna, après de vives instances, six bateaux de l'équipage de pont, et le 19, à neuf heures et demie du soir, le capitaine Parmentier, qui en avait pris le commandement, suivit avec sa petite flottille la rive droite du Zézère et entra dans le Tage, où, aperçu par les postes portugais, il fut accompagné jusqu'à l'embouchure de l'Almonda par un feu de mousqueterie soutenu, mais de peu d'effet, et à cinq heures et demie du matin la flottille entra dans l'Alviéla. Là le capitaine Parmentier, prenant 30 soldats du 47[e] de ligne sur chacun de ses bateaux, débarqua le 21, en moins de dix minutes, dans l'île, où l'on trouva des grains et du bétail. On chargea rapidement les bateaux, qui firent trois voyages; mais, les postes ennemis ayant donné l'éveil, des troupes accoururent pendant l'embarquement, qui s'opéra presque en désordre, et, peu de temps après, plus de 4,000 hommes et 500 chevaux s'établirent en face de l'île et y jetèrent un fort détachement. 1811. Portugal.

L'expédition du capitaine Parmentier venait de prouver la possibilité de conduire des bateaux de Punhète dans l'Alviéla, malgré l'opinion contraire du général Éblé, malheureusement partagée par Masséna. L'ennemi étant prévenu, il ne resta plus que la triste conviction d'avoir perdu cette chance de passage dont on n'avait pas su profiter. Si, au lieu de se brouiller avec l'empereur de Russie, qui ne voulait pas la guerre, Napoléon, instruit par le général Foy de l'état des affaires en Portugal, eut marché en personne au secours de Masséna à la tête d'une armée de 80,000 hommes, il eût bien su trouver le moyen de franchir le Tage comme il avait su franchir le Danube en présence de 200,000 Autrichiens; il terminait promptement, devant Torrès-Védras, la lutte avec l'Angleterre, donnait la paix à l'Europe, et la funeste campagne de 1812 n'eût pas eu lieu.

Au moyen de sa trouvaille, Reynier put vivre encore quel-

1811. Portugal. que temps; mais, dans les derniers jours de février, les maraudeurs ne rapportant plus rien, bien que les deux tiers de l'armée s'occupassent encore à rôder et à fouiller inutilement les campagnes, on allait être réduit à entamer la précieuse réserve de biscuit. Du reste, l'ennemi devenait chaque jour plus entreprenant; il avait doublé ses avant-postes; de fréquentes escarmouches avaient lieu avec la cavalerie. Comme il menaçait particulièrement la droite de la ligne française, la plus grande partie de la division du général Clausel, fort affaiblie par un grand nombre de malades, se concentra près d'Alcanhède, afin de s'opposer aux tentatives que l'ennemi annonçait de ce côté. Ces diverses démonstrations venaient à l'appui des rapports qui annonçaient que lord Wellington se disposait sérieusement à reprendre l'offensive. S'il eût mis ce dessein à exécution, la perte de l'armée française paraissait inévitable : disséminée sur une grande étendue de terrain, elle ne pouvait plus vivre du moment où l'ennemi la forcerait à se concentrer sur un seul point; attaquée de front, comment eût-elle pu manœuvrer dans un pays difficile, avec une artillerie et des équipages mal attelés, et cette immense quantité de malades qu'elle traînait à sa suite? Elle tombait véritablement d'inanition. Depuis plus d'un mois ni officiers ni soldats n'avaient mangé de pain; de grandes chaleurs pendant le jour, des froids très-vifs pendant la nuit, des pluies continuelles, l'humidité des bivouacs, la continuité des marches et des fatigues avaient énervé le soldat. Cette armée si belle, six mois auparavant, en entrant en campagne, ne paraissait plus la même. Les communications avec l'Espagne étaient coupées: Silveïra, avec ses Portugais échappés au général Claparède, se trouvait sur toutes les routes. Les détachements isolés étaient attaqués, quelquefois battus; l'ennemi prenait de la force et de la consistance tandis que l'armée française périssait de faim et de misère; en un mot, elle était arrivée au plus haut point de détresse, lorsque le prince d'Essling, sentant qu'il n'y avait plus moyen de rester, résolut de commencer son mouvement de retraite sur le Mondégo, qu'il n'avait retardé que pour remplir les intentions de l'empereur, qui voulait que l'armée de Portugal restât sur le Tage jusqu'à la dernière extrémité.

L'armée française bat en retraite. — Suivant le plan de retraite arrêté par Masséna, l'armée devait pivoter de Leiria vers Pombal et Espinhal, et se porter sur Coïmbre. Cette marche, des bords de l'Almonda sur Coïmbre, obligeait à opérer d'abord un changement de front perpendiculaire, l'aile gauche en arrière, devant une armée très-supérieure, qui occupait en force les environs du pivot ainsi que les débouchés de la ligne principale de retraite sur la route de Leiria, et qui avait, à l'autre extrémité, un pont tout prêt à Abrantès pour marcher dans la direction d'Ourem et de Thomar. Si Wellington prévenait l'armée sur Leiria, il fallait livrer une bataille fort douteuse ou renoncer à Coïmbre et se voir rejeté sur la mauvaise route d'Espinhal. Il importait donc de le tenir dans une incertitude complète sur le mouvement qui allait être exécuté soit sur le Mondégo et Coïmbre, soit sur Punhète, pour y passer le Tage, soit enfin derrière le Zézère, et plus tard sur Castello-Branco. 1811 Portugal. 4 mars.

Le 1er mars le 2e corps reçut l'ordre de commencer son mouvement dans la nuit du 5 au 6, par Golgao, Thomar et Espinhal, et le 8e par Torrès-Novas, Chao-de-Maçans et Pombal. Le 6e corps, sur lequel l'armée allait pivoter, et auquel furent réunis le 9e corps et la cavalerie de Montbrun, reçut l'ordre d'être rendu le 5 à Leiria. La division Loison devait rester jusqu'au 7 à Punhète pour entretenir l'ennemi dans la pensée que l'armée se disposait à passer le Tage.

Le 4 au soir, les malades et les blessés, le parc d'artillerie et les gros bagages furent évacués sur Thomar. Le 5, à l'entrée de la nuit, toute l'armée commença son mouvement. Reynier se dirigea sur Golgao, après avoir détruit le pont de l'Alviéla et fait barricader celui de l'Almonda; et le 6 ses deux divisions s'établirent à Golgao. Le même jour le duc d'Abrantès arriva à Torrès-Novas, le comte d'Erlon à Moliano, et Ney se porta sur Ourem et Leiria.

Avant de commencer son mouvement, Masséna chargea le général Foy de porter de nouvelles dépêches au major général, qu'il instruisait de sa retraite sur le Mondégo. Foy partit le 7 au matin, et, moins heureux que la première fois, il faillit être pris, le 20, par un parti espagnol, près de Pan-

1811. Portugal.

corvo. Le jour de son départ, Reynier était à Thomar, le duc d'Abrantès à Ourem et le maréchal Ney à Leiria. Loison, qui était resté à Punhète, livra aux flammes, dans la nuit, l'équipage de pont, fruit de l'admirable industrie du général Éblé, auquel il faisait tant d'honneur. De là Loison marcha à Thomar pendant que Drouet retournait à Leiria.

Dans la matinée du 6, Wellington, qui, depuis le 4, avait aperçu le mouvement des Français, était encore dans l'incertitude sur le véritable objet de leurs opérations; mais à midi il fit occuper Santarem et passer le Tage à une partie des troupes du maréchal Beresford, pour s'opposer à l'établissement d'un pont que lui faisaient craindre des préparatifs faits ostensiblement à Punhète, où toutes les démonstrations de passage avaient été simulées. Ayant appris le 7 au soir que l'équipage de pont venait d'être brûlé, il s'avança jusqu'à Thomar avec trois divisions d'infanterie et deux brigades de cavalerie, tandis qu'il faisait suivre les 8e et 2e corps par sa division légère.

Le maréchal Ney, chargé de faire l'arrière-garde, avait sous ses ordres quatre divisions : celles du général Marchand, à la droite de Caval-os-Ovos, du général Mermet, à gauche, de Drouet, à Venda-da-Boica, de Loison, à Arneiro, et la cavalerie de Montbrun fermant la marche et placée en seconde ligne à hauteur d'Aranha ; plus vingt-huit bouches à feu. Il était juste que le 6e corps, qui avait le moins souffert dans ses cantonnements, remplit cette mission ; d'ailleurs le maréchal Ney était l'homme qui devait en être chargé pour le salut de l'armée. Le général Marcognet, qui était à Pombal avec une brigade de la 1re division du 6e corps, occupait le poste avancé de Redinha. Le 2e corps avait quitté Thomar le 8 à quatre heures du matin et devait être rendu le lendemain à Cabaços. Le 8e corps avait suivi la route de Pombal et s'était établi à Santa-Maria. Le 9 Reynier se porta à Venda-Nova dos Figueiras ; Junot gagna Venda-da-Cruz, et Loison, qui n'avait pas encore rejoint, s'établit a Anciao, liant Ney avec Reynier, qui cherchait à déboucher dans la vallée du Mondégo par Espinhal.

Wellington, craignant que le projet du prince d'Essling ne fût de s'arrêter aussi longtemps à Coïmbre qu'à Santarem, résolut

de l'en empêcher [1], dût-il même livrer une bataille. En effet, si Masséna s'établissait solidement sur la rive droite du Mondégo, d'où il pouvait tirer des secours d'Espagne et trouver à vivre abondamment dans les plaines fertiles situées entre ce fleuve et le Duéro, l'armée anglaise courait le danger de rester longtemps enfermée dans le pays dévasté de la rive gauche et d'y mourir de faim ou d'évacuer Lisbonne, ce que demandait le ministère anglais, fatigué de pourvoir aux dépenses énormes qu'exigeait l'entretien de son armée de Portugal. Wellington se borna donc à faire suivre le 2e corps, qui se dirigeait de Thomar sur Espinhal, par un corps de cavalerie et quelque infanterie. Une plus forte colonne se montra à la suite du 8e, qui continuait à marcher sur Pombal par Chao-de-Maçans et Obranco; mais les plus fortes masses ennemies se rassemblèrent à Alcoentre et se portèrent sur Leiria, espérant déborder les Français et être sur le Mondégo avant eux.

1811. Portugal.

En arrivant le 9 à Pombal, Masséna donna l'ordre à Montbrun de se porter sur le Mondégo avec les 15e et 25e régiments de dragons pour faciliter le passage de ce fleuve au 8e corps, qui était déjà sur la Soure (affluent de gauche du Mondégo, qui porte le nom d'Arunca au-dessus de Pombal). Pour donner le temps à Montbrun et à Junot de rétablir le pont de Coïmbre, dont une seule arche avait été coupée, et d'occuper la ville, qui n'était gardée que par 200 hommes de la brigade de Trant, Masséna résolut de séjourner le 10 à Pombal; mais il n'était plus temps de songer à occuper Coïmbre en présence de la masse principale des forces ennemies déjà concentrées sur la route de cette ville et en vue de l'arrière-garde française. En voyant Masséna s'arrêter devant Pombal, pendant qu'il envoyait des troupes en arrière pour s'emparer de Coïmbre, Wellington avait rappelé à lui le corps du maréchal Beresford, destiné à marcher au secours de Badajoz, assiégé par le maréchal Soult, ainsi que la division Cole et la grosse cavalerie, qui, la veille, avaient quitté Thomar pour se porter également en Estrémadure. C'était donc deux jours plus tôt

[1] C'était aussi, mais par un autre motif, la crainte du maréchal Ney, qui, dégoûté d'une campagne qu'il avait faite à contre-cœur, n'aspirait qu'à rentrer en Espagne, et avait cherché, par tous les moyens, à détourner Masséna de s'établir à Coïmbre, en en exagérant les difficultés.

1811. Portugal.

qu'il eût fallu envoyer sur le Mondégo la cavalerie de Montbrun avec quelques bataillons d'infanterie légère, pour s'assurer du pont de Coïmbre. En effet, l'armée s'étant mise en marche le 5 au soir, Montbrun pouvait être devant cette ville le 8, et aurait eu jusqu'au 12 le temps de rétablir le pont, de chasser de Coïmbre le faible détachement de Trant, et de construire un second pont en face de Péreira, au moyen de dix chevalets, comme le confirma plus tard le rapport du colonel Valazé. Le passage ainsi assuré d'avance, l'armée pouvait franchir tranquillement le Mondégo et s'établir sans obstacle sur la rive droite.

Le 10, le duc d'Elchingen, en position en avant de Pombal avec les divisions Marchand et Mermet, se trouvait en face de l'armée anglaise, que l'arrivée successive des troupes appelées de Thomar et de Leiria par Vellington augmentait considérablement. Craignant d'être attaqué le lendemain par des forces supérieures, il demanda à Masséna, dans la soirée, de le renforcer de manière à pouvoir résister à l'ennemi, ou de l'autoriser à se retirer en arrière de Pombal. D'un autre côté, Drouet qui, dès le commencement de la retraite, avait voulu retourner à Almeida, disant avoir des ordres particuliers et devoir se rendre dans son commandement territorial, Drouet, qui déjà avait désobéi au général en chef dans plusieurs circonstances, annonçait au duc d'Elchingen qu'il partirait à minuit de Pombal pour aller à Condeixa, et que de là il continuerait sa marche sur Viseu. Cette fois, aucune prière, aucun ordre ne purent le retenir, et à minuit il partit. Deux heures après, le duc d'Elchingen commença sa retraite sur Pombal, contre l'intention de Masséna, qui l'avait engagé à tenir dans sa position jusqu'au lendemain matin. Ney et beaucoup d'autres avaient vu avec satisfaction le comte d'Erlon s'éloigner de l'armée; c'était un motif de plus pour accélérer l'évacuation du Portugal. Après le départ de la division Conroux, Ney restait avec les deux divisions Marchand et Mermet, moins la brigade Marcognet, qui devait se porter à Condeixa ; Loison avait reçu l'ordre d'éclairer la droite du 6e corps en se rapprochant de Redinha, bourg à six lieues de Coïmbre, et à hauteur duquel se trouvait le 8e corps.

Le 11, à huit heures du matin, une forte colonne anglaise,

composée de l'infanterie légère du général Erskine et de la cavalerie du général de Slade, avec quatre pièces de canon, arriva en présence de l'arrière-garde du 6e corps, formée du 6e léger, commandé par le colonel Fririon. Ce régiment était resté sur la rive gauche de l'Arunca, petite rivière à droite de laquelle est bâti Pombal, où l'on arrive par un beau pont de pierres en venant de Leiria. Le 6e léger se mit aussitôt en retraite par échelons, disputant bravement le terrain, et arriva en bon ordre jusqu'au pont. A la vue de l'ennemi le maréchal Ney ordonna d'évacuer la ville, sans vouloir écouter le colonel Fririon, qui lui faisait observer qu'on pouvait défendre le pont et occuper le château qui domine Pombal. Une heure après les troupes anglaises passèrent le pont et s'emparèrent de la ville et du château ; mais le maréchal, changeant bientôt d'avis, ordonne de reprendre Pombal et de l'incendier. Aussitôt le premier bataillon du 69e de ligne court au château, tandis que les 2e et 6e légers pénètrent dans la ville au pas de charge, culbutent les Anglais dans la grande rue, qui devient la proie des flammes ainsi que le reste de la ville. L'ennemi, surpris par ce vigoureux coup de main, s'enfuit en désordre, abandonnant ses blessés, qui périrent au milieu de l'incendie. Vers dix heures les Français se replièrent sans être suivis ; ils avaient perdu une cinquantaine d'hommes dans cette échauffourée. Le maréchal Ney continua ensuite tranquillement sa retraite par la rive droite de l'Arunca, en face des Anglais qui longeaient la rive gauche, et alla prendre position, le soir, à Venda-da-Cruz, à l'entrée de la vallée de la Soure.

1811. Portugal.

Le 12, à quatre heures du matin, Ney quitta sa position pour se retirer sur les hauteurs en avant de Redinha. La route de Venda-da-Cruz à Redinha, après avoir quitté la vallée de l'Arunca, coupe l'étroit ravin de la Redinha, ruisseau qui prend son nom du bourg bâti sur ses bords et en arrière duquel règne une chaîne de collines qui le dominent et commandent un vieux pont en pierres étroit et construit au nord du bourg, ainsi qu'un défilé qui se prolonge jusqu'à près d'une lieue du pont. Pendant sa marche, le 6e corps fut suivi constamment par l'armée de Wellington, formée sur trois colonnes : celle du général Picton, à droite ; l'infanterie légère du général Erskine, à gauche, et l'infanterie

1811. Portugal. portugaise du général Pack, au centre, ayant derrière elle la cavalerie du général Cotton ; les autres divisions formaient la réserve. Des nuées de tirailleurs couvraient le front de ces colonnes et les liaient entre elles. Le terrain fortement accidenté que traversait le 6e corps fut bravement et habilement disputé, depuis six heures du matin jusqu'à midi, sans que les Anglais, qui cherchaient à envelopper leurs adversaires, pussent obtenir sur eux le moindre avantage, bien qu'ils fussent trois fois plus nombreux. On ne pouvait rien voir de plus beau et de plus imposant que le 6e corps manœuvrant sous les ordres du maréchal Ney, qui maniait avec une égale facilité l'infanterie et la cavalerie; rien n'égalait l'aisance, la précision et l'ordre admirable avec lesquels ce vaillant capitaine exécutait ses mouvements devant l'ennemi, ni la confiance qu'il inspirait à ses soldats, qui l'aimaient et ne l'avaient pas quitté depuis les mémorables journées d'Elchingen, d'Iéna et de Friedland. Masséna, des hauteurs en arrière de Redinha, observait les mouvements de Wellington et admirait les manœuvres exécutées avec tant de dextérité par son lieutenant, qui semblait se jouer de l'ennemi. Quand celui-ci osait s'approcher de trop près, Ney l'accablait de mitraille, le faisait charger à la baïonnette, ou lançait sur lui sa cavalerie, qui le ramenait rompu et en désordre au point d'où il était parti. Comptant que le duc d'Elchingen n'abandonnerait pas, avant la fin de la journée, le terrain qu'il défendait avec tant d'habileté et d'énergie, Masséna partit pour Condeixa, où Montbrun rassemblait les matériaux nécessaires pour effectuer le passage du Mondégo. Il importait donc de tenir le plus longtemps possible devant Redinha; mais, dès que Masséna fut parti, Ney, pour s'assurer une réserve en cas d'échec, fit replier la division Marchand par le pont de Redinha, et l'envoya prendre position sur les hauteurs en arrière de ce bourg, à l'entrée du défilé, ne conservant en avant que les 6,000 hommes de la division Mermet, les 6e et 11e régiments de dragons, le 3e régiment de hussards, que Masséna lui avait envoyé le matin, et quatorze bouches à feu.

12 mars. *Combat de Redinha.* — Les Anglais, déployés dans la plaine en face de la position occupée par la division Mermet, cherchaient, comme le matin, à déborder les flancs de Ney,

Erskine par la droite, Picton par la gauche; mais chaque coup de canon enlevant des files entières dans les rangs de Picton, qui avait gravi les hauteurs boisées à gauche de la ligne française, celui-ci se vit contraint de s'abriter derrière les hauteurs au pied desquelles s'étend la plaine d'où il avait débouché. Toutefois Wellington, jugeant qu'une seule division ayant un long défilé à dos, ne résisterait pas à une attaque de front exécutée par 20,000 hommes, fit avancer ses réserves, composées des divisions Cole et Spencer. Il était environ trois heures de l'après-midi. La division Picton, formée en colonne, parvient la première à gravir les hauteurs et s'avance à portée de fusil, sur le flanc gauche de la division Mermet; mais, accueillis par la mitraille de six pièces, par le feu des tirailleurs qui se glissent sur leurs flancs, et enfin par une charge à la baïonnette de deux bataillons des 27ᵉ et 59ᵉ de ligne, les Anglais de Picton sont précipités au bas des hauteurs et mis dans une déroute complète. Le général Spencer, qui a pris le commandement du centre, s'avance alors dans la plaine pour rallier et recueillir la droite, qui plie en désordre; mais Ney lance sur lui le 25ᵉ léger et le 50ᵉ de ligne, qu'il fait appuyer par le 6ᵉ régiment de dragons, le 3ᵉ de hussards et l'artillerie. Reçus par des décharges d'artillerie et de mousqueterie et par une charge à la baïonnette, les Anglais, ébranlés par ce choc violent, commencent à flotter en sens divers; le 3ᵉ de hussards profite de ce moment de fluctuation, s'élance au galop et complète le désordre et la confusion en renversant la première ligne d'infanterie sur la seconde. Si, à cet instant, Masséna eût été sur le champ de bataille avec une division de plus, l'armée anglaise essuyait un rude échec.

1811. Portugal.

Après cet avantage, qui avait contraint l'ennemi à déployer toutes ses forces, il fallut enfin songer à la retraite, car le duc d'Elchingen ne pouvait garder plus longtemps sa position devant une armée entière, qui revenait à la charge avec des troupes fraîches. Il fit donc défiler l'infanterie et l'artillerie par la gauche et la cavalerie par la droite, pour entrer dans le vallon qui commence au-dessous de Rédinha. Il était quatre heures lorsque Wellington, formant toute son infanterie sur quatre lignes, s'avança contre le front de la position, pendant que Picton recom-

1811. Portugal. mençait l'attaque sur la gauche et qu'Erskine cherchait à déborder la droite; mais la retraite de la division Mermet s'exécutait déjà en échiquier par régiments. Ceux-ci, en défilant devant les Anglais, les accueillaient par des feux de bataillon et se repliaient par la gauche de Rédinha, tandis que la cavalerie se retirait par la droite, pour aller se placer en seconde ligne derrière la division Marchand. L'ennemi, après s'être formé sur les hauteurs que les troupes de Ney venaient de quitter, lança ses tirailleurs dans Rédinha et tenta de déboucher par le pont; mais il fut arrêté par le feu de l'artillerie française, qui tirant dans cette direction, incendia ce malheureux bourg. Picton seul parvint à passer le ruisseau à gué et s'avança sur la route, où l'artillerie de la division Marchand le prit en flanc, le força à se jeter à gauche, poursuivi à la baïonnette par un bataillon du 59e de ligne et par tous les tirailleurs, qui le refoulèrent avec perte au delà du ruisseau. Après cette brillante journée le duc d'Elchingen se retira lentement par la route de Coïmbre. De l'aveu des Anglais le combat de Rédinha fut très-meurtrier; mais ils n'ont pas avoué leurs pertes, qu'on évalue à environ 1,800 hommes. Celle des Français n'avait pas dépassé 150 hommes, tant tués que blessés.

Tandis que le 6e corps se retirait sur Condeixa par le défilé aboutissant aux hauteurs qui tombent directement sur le Mondégo et sur Coïmbre, Reynier se portait d'Espinhal à Miranda de Corvo; le comte d'Erlon, déjà arrivé à Miranda, accélerait le rétablissement du pont de Murcelha, dont Loison, établi à Fuenté-Cuberta, gardait le chemin. D'après les rapports de Montbrun, il fallait trente-six heures pour construire un pont de chevalets en face de Péreira. L'établissement de l'armée à Coïmbre pouvait encore avoir lieu si le maréchal Ney donnait le temps d'achever ce pont en tenant l'ennemi en échec devant Condeixa. Le 12 au soir, Masséna, tout en félicitant le maréchal sur la journée de Rédinha, lui témoigna son regret de ce qu'il n'avait pas conservé sa position jusqu'au soir, et l'engagea à tenir vingt-quatre heures sur les hauteurs de Condeixa, pour donner le temps aux blessés et aux bagages de filer sur Miranda de Corvo; car, dans la crainte que le 6e corps ne fût rejeté au delà de Condeixa, le prince d'Essling avait résolu de s'assurer par précaution de la ligne de l'Alva. Sans rien promettre de positif, le

duc d'Elchingen répondit qu'il tiendrait, le lendemain, le plus longtemps possible. Pour rassurer Ney, qu'inquiétaient les démonstrations des Anglais sur sa gauche, Masséna avait placé entre lui et l'ennemi la division Loison, soutenue par la division Clausel, du 8e corps, de sorte que Ney se trouvait lié par sa gauche avec le 2e corps.

Le 13, à huit heures du matin, l'ennemi ne s'était pas encore mis en marche. Depuis le combat de la veille, Wellington semblait hésiter et ne s'avançait que lentement, se bornant à diriger la division Picton à travers les montagnes dans la direction de Miranda de Corvo. Vers dix heures, Masséna, après avoir réitéré à Ney l'invitation de tenir en avant de Condeixa, se rendit à Fuenté-Cuberta, au centre de l'armée, laissant à Condeixa le duc d'Abrantès avec la division Solignac. Quel que fût l'objet du mouvement de Picton, celui-ci allait immanquablement rencontrer Loison et Clausel, qui lui feraient payer cher sa pointe sur Miranda de Corvo, ce qui, du reste, n'eut pas lieu; car, les mouvements du général anglais étant aperçus des hauteurs de Fuenté-Cuberta, Masséna jugea qu'ils ne pouvaient inspirer aucune inquiétude. Ney ne pouvait donc ignorer qu'il ne courait aucun danger sur sa gauche; mais, général d'avant-garde intrépide et inébranlable quand il se trouvait en face d'un ennemi dont il pouvait apprécier l'attitude et les dispositions, le héros de Vierzehn-Heiligen, qui, avec 3,000 hommes, avait affronté toute l'armée prussienne du prince de Hohenlohe [1], craignait l'ennemi quand il ne le voyait pas. Il se persuada que Picton allait le couper du gros de l'armée et peut-être même l'envelopper. Ce fut, toutefois, le prétexte allégué par lui pour justifier sa retraite sur Miranda de Corvo. Peut-être aussi le vif désir que le maréchal éprouvait de quitter le Portugal eut une grande part à sa détermination. Quoi qu'il en soit, à deux heures du soir le 6e corps était en pleine retraite, à travers une gorge étroite et presque impraticable qui, après un trajet de trois à quatre lieues, conduisait au pont de Miranda de Corvo, sur la Deuça.

En se retirant, le duc d'Elchingen avait envoyé un détachement

[1] Voir t. VIII, p. 529.

1811. Portugal. à Montbrun pour le prévenir de son départ et de sa marche sur Miranda de Corvo, l'engageant à se retirer aussi dans cette direction en remontant les bords du Mondégo avec sa cavalerie.

En apprenant à Fuenté-Cuberta, la retraite précipitée du 6ᵉ corps, qui compromettait le sort de toute l'armée, et particulièrement celui du détachement de Montbrun établi devant Coïmbre, où il pouvait être enveloppé, Masséna fut vivement irrité; en effet, ce mouvement rétrograde, exécuté à son insu, était un acte inexcusable et que rien ne pouvait justifier. Il dut dès lors renoncer à son projet d'établir l'armée derrière le Mondégo, et envoya un aide de camp pour arrêter le mouvement de Ney et lui porter l'ordre de prendre position en avant de Casal-Novo, bourg à deux ou trois lieues est de Condeixa. Le même jour, à dix heures du soir, le prince d'Essling partit de Fuenté-Cuberta avec les divisions Loison et Clausel, et arriva le 14 au matin entre Miranda de Corvo et Casal-Novo, où le maréchal Ney s'était arrêté la veille et avait pris position en face de l'armée anglaise, qui arriva à dix heures du soir. Les convois avaient filé toute la nuit sur Foz d'Arunce.

Dans la matinée du 14, un brouillard épais enveloppait les deux armées, ce qui n'empêcha pas le maréchal Ney de disposer habilement ses troupes en retraite par échelons; le premier, formé de la brigade Ferrey, qui faisait l'arrière-garde, s'étendait à gauche sur les hauteurs en avant de Casal-Novo; la division Mermet, sur les hauteurs de Chao de Lamas, formait le deuxième échelon; la division Marchand, en arrière, au centre, formait le troisième; enfin la division Loison occupait, à droite, les abords de Chao de Lamas, où Masséna s'était arrêté. A un quart de lieue en arrière se trouvait le 8ᵉ corps, qui composait la réserve.

A cinq heures et demie du matin, le général Erskine, qui avait l'ordre de tourner la droite du 6ᵉ corps, tandis que le général Picton manœuvrerait sur la gauche, lança le 52ᵉ régiment anglais contre la brigade du général Ferrey; celle-ci disputa au 52ᵉ l'entrée de Casal-Novo, et lui avait tué déjà beaucoup de monde lorsque le colonel Laferrière, du 3ᵉ de hussards, fondit sur ce régiment et le culbuta. Erskine accourut

alors avec le reste de sa division; mais ses troupes, arrêtées par les soldats de Ferrey, que protégeaient de petits enclos d'où ils tiraient à coups sûrs contre les Anglais, ne parvinrent qu'après deux heures de combat à forcer Ferrey à se retirer. A la droite, Picton, renforcé des troupes de Cole, manœuvrant pour tourner la position de Mermet sur les hauteurs de Chao de Lamas, le maréchal Ney porta la brigade Ferrey derrière la division Marchand, dont l'attitude menaçante arrêta l'ennemi tout court, et, massant alors tous ses échelons à Chao de Lamas, il imposa à Wellington, qui n'était parvenu, pendant toute la journée, qu'à gagner le terrain que le maréchal avait bien voulu lui céder. La nuit survenant, Wellington fut forcé de s'arrêter devant l'armée française, réunie sur les hauteurs de Chao de Lamas. Pendant ce temps tous les convois regagnèrent la tête de l'armée, et le 2ᵉ corps put arriver sur la Ceira, entre Miranda de Corvo et Foz d'Arunce, village situé sur la rive gauche de cette rivière, affluent de gauche du Mondégo. Le duc d'Elchingen se replia, sans être suivi, sur Miranda, où il prit position, en deçà de la Deuça, sur une montagne conique en avant de ce bourg. Ce fut là que le rejoignit la petite colonne du général Montbrun, dont on n'avait pas de nouvelles depuis le 12.

Le général Reynier avait reçu l'ordre de se porter, à dix heures du soir, au delà de Foz d'Arunce, sur la rive droite de la Ceira, et de s'établir à gauche de la position; le duc d'Abrantès devait en prendre la droite. Le maréchal Ney fut invité à laisser seulement un détachement sur la rive gauche pour couvrir le passage du reste de l'artillerie et des bagages, et de passer aussi la Ceira après que le 8ᵉ corps aurait terminé son mouvement, qui devait commencer à minuit. La Ceira, rivière encaissée, rapide et profonde, est dangereuse à passer à gué lors même que ses eaux ne sont point accrues par les pluies. Arrivés sur ses bords, les 2ᵉ et 8ᵉ corps la traversèrent à Foz d'Arunce, partie sur le pont, partie à deux gués qui se trouvaient en amont, et le 15, à neuf heures du matin, ces deux corps, ainsi que la division Loison, avaient pris, sur la rive droite, les positions qui leur étaient assignées; mais le maréchal Ney, voyant l'extrême arrière-garde exécuter sa retraite sans être inquiétée, pensa que l'ennemi ne suivait pas et qu'il s'était

1811. Portugal. arrêté pour se remettre des fatigues de la veille et de l'avant-veille, où il avait été si maltraité. Au lieu de passer sur la rive droite, comme cela lui était prescrit, il laissa sur la rive gauche les divisions Mermet et Marchand, ayant à dos un pont étroit et un gué difficile. Wellington, instruit de ce qui se passait par le rapport de ses patrouilles, chargea le général Erskine de s'emparer des hauteurs de Foz d'Arunce, occupées par le général Ferrey, tandis que la division Picton attaquerait la division Mermet dans le village.

15 mars. *Affaire de Foz d'Arunce.* — Les troupes françaises en position sur la rive gauche se reposaient tranquillement depuis le matin, et la brigade de cavalerie légère du général Lamotte, postée d'abord sur la route de Miranda de Corvo, à droite du général Ferrey, avait cessé d'éclairer cette route pour fourrager dans un champ voisin de la Ceira, ce qui permit à l'ennemi de former ses colonnes d'attaque sans être aperçu, et de les diriger contre les troupes de Ferrey et de Mermet, qui occupaient les hauteurs à gauche du terrain où elles avaient bivouaqué. Le maréchal Ney, se voyant menacé d'une attaque à laquelle il ne s'était pas attendu, ordonna sur-le-champ au général Marchand de passer le pont avec sa division, tandis que Mermet et Ferrey contenaient l'ennemi sur les hauteurs. Lamotte, étant parvenu enfin à rallier ses fourrageurs, arriva devant le pont, forma sa cavalerie en bataille et attendit que l'ennemi se présentât pour le charger. La division Marchand avait atteint la rive droite, et le maréchal Ney se disposait à ramener aussi la division Mermet de l'autre côté du pont, lorsque quatre pièces en batterie sur une hauteur descendirent au grand trot et se renversèrent sur le 50e régiment, qui se repliait. Supposant que l'artillerie était poursuivie par l'ennemi, ce régiment se crut pris à dos et fut ébranlé. Les soldats, voyant alors la cavalerie de Lamotte devant le pont, veulent passer avant elle, et, se précipitant tumultueusement, poussent le 59e et l'entraînent avec eux vers le pont. Lamotte accourt au-devant des fuyards pour les arrêter; mais ceux-ci, craignant de voir le pont obstrué par la cavalerie, s'y entassent et s'y culbutent; les derniers arrivés, trouvant le débouché intercepté, se jettent dans la rivière pour la traverser à gué. Au milieu de cette scène d'épouvante,

le maréchal fit longtemps d'impuissants efforts pour rétablir un peu d'ordre dans cette masse confuse; à la fin il parvint à rallier un bataillon du 27e et trois compagnies de voltigeurs, et regagna les hauteurs, où les généraux Mermet et Ferrey se soutenaient difficilement contre les Anglais, qui commençaient à leur faire perdre du terrain; mais la présence de ce renfort, bien que faible, et surtout celle du maréchal, ranimant les troupes, elles reprennent l'offensive, et, revenant à la charge, elles culbutent les Anglais jusque dans leur camp. La nuit close mit fin à cette singulière affaire, qui pouvait avoir des suites funestes sans la fermeté déployée par les généraux Mermet et Ferrey, dont les troupes se trouvèrent engagées pendant plus de quatre heures au milieu de presque toute l'armée ennemie; chacun conserva d'ailleurs ses premières positions. La perte des Français ne dépassa pas 150 hommes. Le maréchal Ney, dont l'opiniâtreté avait causé cette perte en restant sur la rive gauche de la Ceira contre la volonté de Masséna, crut d'abord avoir plusieurs centaines de noyés; mais la plupart des hommes manquant à l'appel rentrèrent à leurs corps pendant la nuit. A minuit le 6e corps quitta la rive gauche de la Ceira, et à trois heures du matin on fit sauter le pont. Mortifié de cet échec, le maréchal, au lieu de s'en prendre à lui-même de ce qui venait d'arriver, s'en prit au général Lamotte et le renvoya sur les derrières de l'armée: mesure injuste, qui fut appréciée comme elle le méritait par le général en chef.

1811. Portugal.

Contrarié dans tous ses plans et ses projets par le maréchal Ney, qui voulait à toute force rentrer en Espagne, Masséna souffrait cruellement d'être réduit à abandonner le Portugal par une retraite qui semblait compromettre l'honneur de son armée, tandis que Wellington recueillait, comme en 1808, toute la gloire de la campagne. Forcé de renoncer à s'établir sur le Mondégo, il lui restait l'espoir de s'arrêter sur l'Alva, le long de la Serra de Murcelha, qui correspond à celle d'Alcoba, d'où l'armée menacerait encore Coïmbre et tout le pays compris entre le Mondégo et le Duero, jusqu'à la mer; mais cette dernière consolation devait aussi lui être refusée. Le 16, la réparation du pont sur l'Alva étant presque terminée, les 6e et 8e corps reçurent l'ordre de couronner les hauteurs de la

1811. Portugal. rive gauche, tandis que Reynier s'établissait à Arganil, vers les montagnes de l'Estrella. Drouet, qui n'était plus retenu par le général en chef, partit le même jour pour Célorico.

Le 17, le pont étant achevé, le duc d'Abrantès passa l'Alva à deux heures du matin, et s'établit derrière Ponté-Murcelha; le maréchal Ney échelonna le 6e corps depuis le plateau qui domine le pont jusqu'auprès de Cortiçada, se liant étroitement par sa droite avec le duc d'Abrantès; mais sa gauche n'était pas appuyée par Reynier, dont le prince d'Essling n'avait reçu aucune nouvelle depuis vingt-quatre heures. Montbrun, envoyé à la recherche du 2e corps, le trouva cantonné dans la Serra de Moïta, à plus d'une lieue et demie du centre et bien en arrière de la position occupée alors par l'armée. Le flanc gauche du 6e corps ainsi découvert, Wellington, s'il eût été plus entreprenant, pouvait, en moins de deux heures de marche, se trouver derrière l'armée, lui couper la route de Célorico et ses communications avec le 2e corps. Masséna ne reçut qu'à sept heures du soir le rapport de Montbrun. Il envoya sur-le-champ à Reynier l'ordre de se reporter immédiatement en ligne, de se rapprocher du 6e corps, lui représentant que son éloignement compromettait le salut de l'armée. Reynier, militaire instruit, fort habile dans la partie spéculative de la guerre et qui jusqu'alors s'était montré le plus docile des lieutenants de Masséna, au lieu d'obéir à l'ordre du général en chef, lui envoya une dissertation sur les inconvénients de la ligne de l'Alva et sur les mouvements qu'il fallait faire pour reprendre celle de la Ceira. Pendant ce temps les Anglais, qui ne dissertaient pas, bien qu'ils en eussent plus le loisir que le commandant du 2e corps, atteignaient le but principal de leur poursuite, qui était de chasser les Français du Portugal, se déployaient sur la crête des montagnes en avant de Ponté-Murcelha, et leurs tirailleurs harcelaient déjà le 6e corps. Ney apercevait les ennemis en bataille à environ une lieue de sa gauche, et ne voyait là aucune troupe française pour leur disputer le passage de la rivière. Ainsi la position de Ponté-Murcelha était tournée, et Masséna dut renoncer à s'établir sur l'Alva. En conséquence, le 18, à la chute du jour, il commença son mouvement général de retraite, qui fut continué le 19; et le lendemain la division Conroux attei-

gnit Célorico, où le comte d'Erlon apprit que la division Claparède tenait Guarda avec une brigade et Belmonté avec l'autre. Le 21 mars, l'armée arriva à Célorico, suivie seulement par quelques escadrons anglais, le gros de l'armée ennemie ayant été forcé, faute de vivres, de s'arrêter le 19 dans la Serra de Moïta.

1811. Portugal.

Le 22 l'armée française était sur la ligne des hauteurs qui séparent la vallée du Mondégo de celle de la Coa, et en vue des frontières d'Espagne. Cependant Masséna, bien qu'il connût les dispositions de ses généraux et de l'armée, qui brûlaient du désir de rentrer tout de suite en Castille, ne voulait pas encore abandonner le peu de pays qu'il occupait en Portugal, et avait résolu de se porter sur le Tage vers Alcantara et d'entrer en communication avec le maréchal Soult. L'esprit rempli de ce projet, qui semblait le consoler de ses revers, il dirigea l'armée vers la Sierra de Gata, et établit le 2e corps à Gouvéa, le 8e à Guarda et le 6e à Célorico. Le 22 au matin, l'ordre général fut donné à l'armée de rester pendant trois jours dans ses nouvelles positions pour y ramasser le peu de vivres qu'on y trouvait encore, pour diriger sur Alméida et Ciudad-Rodrigo les blessés et les malades, et faire venir de ces places et de Salamanque les objets d'habillement et d'équipement nécessaires à l'armée, ainsi que les fonds de la solde. En même temps l'artillerie et les bagages des 2e et 8e corps furent dirigés sur Guarda. Le maréchal Ney écrivit au prince d'Essling contre ses dispositions et soutenait qu'il valait mieux attendre de nouveaux ordres de l'empereur, à proximité des places d'Alméida et de Ciudad-Rodrigo, que de marcher par la gauche pour se rapprocher du Tage vers Alcantara. Enfin, apprenant le soir que l'armée allait être dirigée sur Coria et Plasencia, le duc d'Elchingen protesta contre cette manœuvre et déclara qu'il ne l'exécuterait qu'autant que le général en chef lui ferait connaître les ordres de l'empereur à cet égard, et que, dans le cas contraire, il allait quitter les environs de Célorico pour se porter le lendemain sur Alméida. Depuis longtemps Masséna supportait impatiemment les contrariétés de son lieutenant. Après la désobéissance de Ney à Condeixa, il avait eu la pensée de faire un exemple en le renvoyant sur les derrières de l'armée ; mais

1811. Portugal.

il avait besoin d'un général à l'arrière-garde, poste qui ne pouvait être confié qu'au brillant courage du maréchal Ney et au dévouement de ses troupes. Les premières altercations un peu vives entre le prince d'Essling et le duc d'Elchingen avaient eu lieu à Miranda de Corvo, pendant le combat de Casal-Novo; cette mésintelligence était soigneusement entretenue par quelques officiers d'état-major qui, à défaut de bons services et de talents, tant les états-majors étaient mal composés à ces époques, s'efforçaient de capter la bienveillance de leurs chefs par des rapports mensongers.

Cependant Masséna, avant d'en venir à un éclat en présence de toute l'armée, voulut donner à son lieutenant le temps de réfléchir sur les conséquences de son acte d'insubordination, et lui fit demander s'il persistait à méconnaître l'autorité que l'empereur lui avait confiée en sa qualité de général en chef; mais le bouillant maréchal s'était mis dans le cas de ne plus pouvoir reculer, et insista pour connaître les ordres de l'empereur qui autorisaient la marche sur le Tage, prétention exorbitante d'un subordonné voulant obliger son chef à lui communiquer ses instructions avant de lui obéir. Dès lors la longanimité du prince d'Essling dut avoir un terme; il enjoignit aux généraux du 6ᵉ corps de ne plus obéir au maréchal Ney, sous les peines encourues pour crime de révolte, signifia au maréchal l'ordre de se rendre immédiatement en Espagne pour y attendre que l'empereur prît une décision à son égard, et investit le général Loison du commandement du 6ᵉ corps. Le lendemain le duc d'Elchingen protesta contre l'ordre qui lui retirait un commandement qu'il avait reçu de l'empereur et que personne, disait-il, n'avait le droit de lui ôter; et, profitant de l'apparition d'un corps ennemi devant sa position, il chercha à le reprendre. Toutefois Masséna, persistant dans sa résolution, fut inflexible, et le maréchal Ney s'éloigna de l'armée, qui le vit partir avec regret; mais elle resta dans le devoir. Le duc d'Elchingen, en improuvant le projet de recommencer une autre campagne sur le Tage, et en insistant pour rentrer immédiatement en Espagne, exprimait, il est vrai, le vœu de toute l'armée, et il aurait pu, sans inconvénient, soumettre ses observations au général en chef sans enfreindre les lois de la disci-

pline; mais le ton insolent de sa correspondance indigna juste- 1811. Portugal.
ment Masséna, qui se vit forcé, bien que malgré lui, d'agir avec sévérité, et d'expédier un aide de camp au prince de Wagram avec les lettres du maréchal. La dégénérescence des invincibles armées de la République et de l'Empire avait commencé dans la Péninsule. Les souffrances, la misère et les fatigues avaient relâché les liens de la subordination et de la discipline, moins toutefois dans les rangs inférieurs que parmi les généraux et les chefs de corps, et l'exemple scandaleux que venait de donner le maréchal Ney contribua à entretenir cet esprit d'anarchie, qui rendait tout commandement impossible. Après le maréchal Ney vint le comte d'Erlon. Masséna, en instruisant ce général du prochain mouvement de l'armée sur Guarda et Belmonté, et de là sur Coria, l'avait invité à se rapprocher de la Coa, pour couvrir les places d'Alméida et de Ciudad-Rodrigo; mais le comte d'Erlon refusa de prendre position sur cette rivière, prétendant que le 9ᵉ corps ne pouvait plus être chargé de la défense de ces places sans de nouveaux ordres de l'empereur. Puis, portant la division Conroux derrière Ciudad-Rodrigo, il rappela de Guarda celle du général Claparède.

Malgré ses pertes et ses fatigues pendant une retraite de soixante lieues à travers un pays dévasté et couvert d'ennemis, l'armée de Portugal comptait encore 34,000 hommes d'infanterie et 3,400 de cavalerie d'excellentes troupes, avec quarante-huit bouches à feu. Le 24 mars le 2ᵉ corps porta son avant-garde à Belmonté, où se rendit aussi le 8ᵉ corps. Le 6ᵉ fut établi à Guarda. Le 25 Masséna reçut dans cette ville plusieurs dépêches du prince de Wagram, qui lui apprirent la formation d'une armée du Nord sous les ordres du maréchal Bessières, duc d'Istrie, qui devait avoir sous son commandement la Navarre, la Biscaye, la province de Santander, les Asturies, les provinces de Burgos, Aranda, Soria, Palencia, Valladolid, Léon, Bénaventé, Toro, Zamora et Salamanque. Le duc d'Istrie devait avoir son quartier général à Valladolid, et couvrir les places d'Alméida et de Ciudad-Rodrigo; le 9ᵉ corps était destiné définitivement à faire partie de l'armée de Portugal, décision qui tranchait toutes les difficultés soulevées jusqu'alors par le comte d'Erlon; mais Masséna apprit en même temps par une dépêche de ce général que les places d'Al-

1811. Portugal.

méida et de Ciudad-Rodrigo n'étaient pas suffisamment approvisionnées, et que la première n'avait pas pour quinze jours de vivres. Cette fâcheuse circonstance et les renseignements que lui fournit Reynier sur l'impossibilité de vivre dans les environs de Coria et de Plasencia, pays ruinés par les armées, et sur celle de passer le Tage à Almaraz, au pont de l'Arzobispo ou à Alcantara, ces ponts étant coupés et le pays n'offrant pas les matériaux nécessaires pour les réparer, ébranlèrent la première résolution de Masséna, et il se décida dès lors à quitter le Portugal et à rentrer en Espagne. Aussitôt qu'il avait eu avis de la formation d'une armée du Nord, il avait envoyé un de ses aides de camp au duc d'Istrie pour lui demander des secours en vivres et en munitions, et résolut d'attendre sur la Coa la réponse de ce maréchal, l'armée ne pouvant rentrer en Espagne sans avoir la certitude d'y trouver des vivres et les objets nécessaires à son rééquipement. L'ordre de marche était donné pour le 30; mais les Anglais, qui avaient reçu des vivres de Lisbonne, partirent de Moïta et se concentrèrent le 28 aux environs de Célorico. Le lendemain matin Wellington réunit trois divisions, dont il forma cinq colonnes d'attaque, au pied des hauteurs de Guarda, pour en déloger le 6e corps. Ces colonnes étaient soutenues par quatre autres divisions. Guarda est située sur le sommet le plus élevé de la Sierra d'Estrella, près des sources du Mondégo, et commande tout le pays des environs. Maître de cette position, bien préférable à celle de Célorico, les Français l'étaient aussi de plusieurs passages qui conduisent à la frontière d'Espagne et ouvrent la route du Tage; mais elle était si mal gardée par Loison que les Anglais gravirent la montagne en suivant tous les chemins, et débordèrent bientôt le 6e corps sans rencontrer d'obstacle; et, sans la vigilance du général Fririon, chef de l'état-major général, qui visitait, avant le jour, les avant-postes de Loison, et les sages dispositions qu'il sut prendre à temps, le 6e corps était écrasé. Pendant que ce corps d'armée échappait à ce danger, on se hâta de faire filer les équipages sur la route de Sabugal, et la 3e division, celle du général Ferrey, qui avait remplacé Loison, forma l'arrière-garde. Le 2e corps se rapprocha de Sabugal; la division du général Heudelet resta sur la rive droite de la Coa; celle du général Merle

occupa la rive gauche. Le 30, l'armée tout entière se trouva en ligne sur cette rivière. Le 2e corps, qui formait l'aile gauche, était à Sabugal; le 6e, formant l'aile droite, s'étendit jusqu'à Nave, à deux lieues d'Alméida, en suivant toujours la rive droite de la Coa; le 8e corps était à Alfayates, où Masséna établit son quartier général. Il se proposait de rester trois ou quatre jours dans ses nouvelles positions pour donner le temps au maréchal Bessières de rassembler des subsistances, comme il le lui avait demandé. Bessières répondit aux demandes de Masséna par des protestations d'amitié et de dévouement, lui faisant espérer des secours qu'il n'eut pas le talent de lui procurer; et, pendant que le chef de l'armée de Portugal attendait en vain sur la frontière de la Vieille-Castille la réalisation des promesses du duc d'Istrie, les Anglo-Portugais se rapprochèrent de la Coa le 1er avril. Le lendemain une forte colonne, composée d'infanterie et de cavalerie, avec dix pièces de canon, s'avança sur Sabugal par Péga et Valmorisco, et prit position la droite sur la route de Péñamacor. Reynier écrivit sur-le-champ à Masséna pour lui faire connaître sa position en présence de forces supérieures et demandait à se retirer dans la nuit. Masséna lui répondit aussitôt que l'ordre général était donné à l'armée pour effectuer le 4 sa retraite sur l'Espagne; que l'artillerie et les équipages partiraient le 3 au point du jour; qu'il fallait donc rester le 3 dans sa position de Sabugal et y tenir ferme en cas d'attaque. Les généraux anglais passèrent deux jours à observer la position du 2e corps et à reconnaître les chemins et les gués sur sa gauche, en remontant la Coa. Malgré les différents avis de Reynier sur les mouvements de l'ennemi, qui lui semblaient indiquer une attaque prochaine, Masséna ne partageait pas les craintes de son lieutenant, dont il connaissait le caractère inquiet; mais plusieurs rapports reçus dans la nuit lui dévoilèrent les dispositions réellement offensives de l'ennemi et l'intention de Wellington de tourner la gauche du 2e corps, de le séparer du 8e, et de le cerner avant que le 6e pût le secourir; en conséquence, le 3, à environ deux heures du matin, il donna l'ordre à l'artillerie du 2e corps de rétrograder sur Alfayates, et à trois heures il écrivit à Reynier que, s'il croyait ne pouvoir tenir à Sabugal sans se compromettre, il pouvait commencer son mouvement rétro-

1811. Portugal. grade sur Alfayates quand il le jugerait à propos, après en avoir donné avis à Loison. A huit heures et demie Reynier invita le commandant du 6e corps, qui était sur sa droite à Ravina, à l'avertir aussitôt qu'il serait forcé de battre en retraite; et, bien qu'il eût reçu du général en chef l'autorisation de se retirer s'il était attaqué, il préféra combattre dans sa position à exécuter sa retraite de jour, suivi par l'ennemi.

3 avril. *Combat de Sabugal.* — A neuf heures du matin les généraux Erskine, de Slade et Picton marchèrent dans la direction des hauteurs qui longent la route de Pénamacor à droite, et des patrouilles de la cavalerie du général de Slade, arrivant sur le chemin d'Alfayates, que suivaient une partie de l'artillerie et les équipages du 2e corps, donnèrent la chasse aux conducteurs. Le 25e régiment de dragons, que Reynier avait détaché le matin sur sa gauche pour être averti des mouvements de l'ennemi, ayant négligé de le prévenir, il n'apprit qu'à onze heures, par les fuyards, que la route d'Alfayates était interceptée. A huit heures du matin Reynier avait encore le temps de se retirer et d'éviter le combat; mais décidé, comme on l'a vu, à ne pas commencer sa retraite de jour, il résolut de résister à l'ennemi jusqu'au soir et de ne partir qu'à la nuit. A onze heures, le brouillard épais qui avait favorisé la marche des généraux anglais s'étant dissipé, Reynier aperçut sur sa gauche les colonnes des généraux Erskine et de Slade, qui s'approchaient des gués pour y passer la Coa, tandis que la division Picton la passait à droite, à un quart de lieue de Sabugal. La 1re division française, commandée par le général Sarrut, fut aussitôt dirigée vers les gués, et, en même temps, toute la cavalerie, commandée par le général Soult, reçut l'ordre d'éclairer la gauche, tandis que la division Heudelet, postée sur la rive droite de la Coa, se tenait prête à rétrograder. Erskine se porta à la gauche des gués avec une brigade; une autre brigade, formée en masse par bataillons, sur le penchant de la côte, fit replier les troupes qui gardaient le point de passage et parvint à franchir la Coa. Le général Heudelet commença alors sa retraite, et la brigade anglaise, remontant le plateau, se trouva en présence des 2e léger et 36e de ligne, qui l'accueillirent par une vive fusillade, se précipitèrent ensuite à la baïonnette sur les bataillons

ennemis et les rejetèrent sur le revers du plateau. Erskine, accouru avec l'autre brigade, regagna bientôt le terrain perdu et se déploya sous le feu du 17e léger, qui ne put l'empêcher de prendre un obusier; mais, chargé par le général Soult à la tête de deux escadrons, il fut repoussé avec perte. Cependant ce premier succès n'apportait aucun changement dans la position critique où se trouvait le 2e corps; car, dans ce moment, Picton débouchait sur la droite, et une forte colonne, composée de la 5e division anglaise et de l'artillerie, et appuyée par les 1re et 2e divisions formant réserve, débouchait au centre par le pont de Sabugal, qu'elle passait au pas accéléré, et gravissait les hauteurs à gauche. Reynier rappela alors le 2e léger et le 36e de ligne, qui, de concert avec le 4e léger et l'artillerie, étaient restés en bataille sur le plateau où ils avaient contenu les deux brigades d'Erskine. La division commandée par le général de brigade Sarrut avait déjà atteint le chemin d'Alfayates, ainsi que la 2e brigade de la division Heudelet. La retraite s'opéra par le chemin de Rendo, dans le meilleur ordre et en présence de l'ennemi, qui s'était déployé sur le plateau. Le général Heudelet couvrit la marche avec le 31e de ligne et son artillerie. Le soir, le 2e corps, suivi par la cavalerie anglaise, arriva à Alfayates, où il se réunit aux 6e et 8e corps, qui s'y étaient déjà rendus. Cette affaire, qui fait honneur au général Reynier ainsi qu'aux troupes du 2e corps, ne coûta que 47 hommes tués et 263 blessés, au nombre desquels se trouvèrent les colonels Desgraviers, du 4e léger, Lavigne, du 70e de ligne, et l'adjudant commandant Desroches. L'ennemi n'accusa que 200 hommes tués ou blessés. Dans cette journée les troupes anglaises combattirent avec beaucoup de bravoure; mais Wellington et ses lieutenants firent preuve de peu de talents dans l'exécution d'un plan d'ailleurs bien conçu, qui consistait à tourner la gauche du 2e corps, à le séparer du 8e et à le cerner avant qu'il pût être secouru par le 6e. Reynier, au contraire, retrouva dans cette circonstance toute son énergie et son habileté, dès que l'action fut engagée, et sut éviter d'être acculé à la Coa et pris entre deux feux. Tandis qu'il était attaqué de front et sur sa gauche par des forces triples des siennes, une forte colonne, après s'être emparée des hauteurs en face de Sabugal, brusquait le passage du pont, et une autre co-

1811. Portugal.

1811. Portugal. lonne, non moins considérable, attaquait de flanc. Cette dernière avait passé la Coa à gué au-dessus de la ville, pour manœuvrer sur les derrières du général français; mais les troupes anglaises exécutèrent mal leur déploiement; leur mouvement ne fut point assez large, de sorte qu'elles se trouvèrent engagées avec le flanc des Français, qu'elles devaient prendre en queue, avant que les masses destinées à attaquer de front fussent assez avancées pour les soutenir. Reynier, qui aperçut ce faux mouvement, opéra alors un changement de front, l'aile gauche en arrière, et, par cette manœuvre exécutée rapidement et à propos, il paralysa l'effort que faisait l'ennemi pour l'envelopper.

4 avril. *Le maréchal Masséna rentre sur le territoire espagnol.* — Le combat de Sabugal, bien que glorieux, était inutile, puisque le général Reynier avait été autorisé à l'éviter. L'armée de Portugal, réduite, fatiguée et abattue, mais encore respectable, allait rentrer en Espagne avec ses bagages et toute son artillerie, moins l'obusier pris au combat de Sabugal et une autre bouche à feu, hors de service, restée à Punhète. Son effectif au 1er avril était encore d'environ 40,000 combattants et 10,000 chevaux, y compris ceux de l'artillerie et des équipages. Les malades et les blessés, au nombre de 10 à 12,000, avaient été évacués sur Salamanque et Valladolid. Dans la nuit du 4 avril l'armée commença son mouvement de retraite pour rentrer dans la Vieille-Castille. Suivie par six escadrons anglais et de l'artillerie légère, elle franchit en bon ordre le Turones et se porta de là sur les bords de l'Aguéda, où elle prit des cantonnements entre Alméida et Ciudad-Rodrigo; mais les environs de ces deux villes avaient été ruinés tant de fois qu'il était impossible d'y subsister. Forcé de tirer 200,000 rations de biscuit de l'approvisionnement de Ciudad-Rodrigo, Masséna avait invité le duc d'Istrie à les remplacer le plus tôt possible. Décidé à livrer bataille aux Anglais entre Alméida et Ciudad-Rodrigo, il se disposait à camper quatre ou cinq jours à proximité de ces places et de vivre aux dépens de leurs magasins. Après le combat de Sabugal, l'armée de Wellington n'avait pas suivi celle de Portugal. Manquant aussi de vivres, elle avait repassé les montagnes et s'était arrêtée dans les environs de Célorico, afin d'être plus à portée des magasins établis à Viseu et à Coïmbre.

Dès qu'elle fut approvisionnée, elle s'ébranla pour se rapprocher des places, et se porta le 7 avril vers la petite rivière de Dos-Casas. Un corps nombreux de cavalerie s'assembla aux environs d'Alméida. L'agglomération de l'armée française entre les places, qu'elle aurait fini par affamer, fit prendre à Masséna le parti de l'établir dans des cantonnements plus éloignés. En conséquence, le 8, le 2e corps se mit en marche pour Ledesma, le 6e pour Salamanque, et le 8e pour Toro. La cavalerie de réserve devait se diriger sur Benaventé. Le 9e corps, établi à Aldéa del Obispo, où il paraissait trop exposé, reçut l'ordre de se porter à San-Félices el Grandé; mais, se prévalant d'un ordre du duc d'Istrie qui l'autorisait à rentrer en Espagne, bien que ce maréchal n'eût plus d'ordres à donner au 9e corps depuis qu'il appartenait à l'armée de Portugal, le comte d'Erlon, au lieu de rester à San-Félices, pour empêcher Alméida et Ciudad-Rodrigo d'être bloqués, prit la route de Salamanque, où il arriva le 11, abandonnant à elles-mêmes, presque sans subsistances, deux places qu'il avait mission de protéger. Il s'excusa près du général Fririon, chef de l'état-major de l'armée, sur ce que, ses deux divisions manquant de pain depuis plusieurs jours, il s'était vu forcé d'en aller prendre à Salamanque. Il promettait de les conduire à San-Félices aussitôt qu'elles en seraient pourvues, ce qu'en effet il exécuta, suivi et surveillé par un aide de camp de Masséna. Arrivé à Salamanque, le prince d'Essling ordonna à la division Marchand de rétrograder, et le 15 avril cette division prit position dans le faubourg de Ciudad-Rodrigo, sur la rive gauche de l'Aguéda.

1811. Portugal.

L'affaire importante pour Wellington comme pour Masséna était la question des subsistances, dans laquelle celui-ci était peu secouru par le duc d'Istrie, malgré toutes ses protestations de dévouement. Le général anglais établit des dépôts à Lamégo, sur le Mondégo, et à Guarda, Peñamacor et Castello-Branco. Alméida, n'ayant plus que pour vingt jours de vivres, fut rigoureusement bloqué par le lieutenant général Spencer, auquel Wellington confia le commandement de l'armée du Nord. Quant à lui, supposant que Masséna ne pourrait de longtemps rien tenter de sérieux contre le Portugal avec une armée fatiguée et affaiblie par les pertes successives d'une longue et pénible

1811. Portugal. retraite, il se porta en Estrémadure avec un gros détachement pour reprendre Badajoz et délivrer Cadix. Le maréchal Beresford s'étant emparé d'Olivenza le 15, le siége de Badajoz fut commencé immédiatement. De son côté Spencer passa l'Aguéda avec 8,000 hommes, et Masséna, qui reçut le 16, à Salamanque, la nouvelle de la rupture de toute communication avec Alméida, s'occupa aussitôt de réunir son armée; la division Marchand, du 6e corps, était déjà en route. Le 23, ce général, à la tête de 2,400 hommes, poussa une reconnaissance sur le pont de Marialva et y trouva l'ennemi en force. Celui-ci paraissait avoir 20 à 25,000 hommes autour d'Alméida. Le duc d'Istrie, auquel Masséna avait demandé un secours d'une division d'infanterie, de 12 à 1,500 chevaux, avec quinze à dix-huit pièces d'artillerie bien attelées, les siennes se trouvant démontées, ne répondit pas à cette demande. Le prince d'Essling pensait que ces forces, jointes à celles qu'il pourrait concentrer à Ciudad-Rodrigo, suffiraient pour culbuter l'ennemi au delà de la Coa; mais, privé de ce secours indispensable pour opérer avec chance de succès le ravitaillement d'Alméida, il se trouva réduit à l'effectuer avec six faibles divisions d'infanterie, 15 à 1,800 chevaux, en tout 34,000 combattants sur 40,000, la division Clausel, du 8e corps, ayant été détachée sur la route de Salamanque pour entretenir les communications et seulement vingt pièces de canon pour toute l'armée.

Cependant, sans renoncer à son projet qui devait amener une bataille décisive pour la campagne, Masséna donna l'ordre à Reynier de mettre en marche les divisions Heudelet et Merle. Les deux divisions Mermet et Ferrey, du 6e corps, et la division Solignac, du 8e, devaient s'ébranler en même temps. Le 24 avril le général Ferrey partit de Salamanque, campa le 25 à San-Martino del Rio et s'établit le lendemain devant la tête de pont de Ciudad-Rodrigo. Mermet quitta ses cantonnements d'Alba de Tormès, Baños et Béjar, campa à San-Muños et à Tamamès, le 25 à San-Martino del Rio, à Salvatierra, et le lendemain à Santi-Spiritus et au couvent de la Caridad. Solignac arriva à Matilla, campa le 25 à Fuenté de San-Estévan, et entra le lendemain à Ciudad-Rodrigo. Le 25 la division Merle, du 2e corps, se porta de Zamora à Ledesma, et campa le len-

demain à Vitugadino; celle du général Heudelet campa à moitié chemin de Vitugadino et le lendemain à Sobradillo, ayant un régiment au débouché du pont de Barba del Puerco, sur la rive droite de l'Aguéda. La cavalerie de Montbrun, composée des 11ᵉ, 15ᵉ et 25ᵉ régiments de dragons, s'avança sur Ciudad-Rodrigo, où Masséna arriva le 25. Le reste de la réserve resta provisoirement à Zamora, sous le commandement du général Cavrois. Ainsi l'armée achevait son mouvement de concentration le 26 au soir au lieu du 25, comme le voulait Masséna, par la faute de Reynier, qui, sans autorisation, avait fait porter à Zamora la division Merle au lieu de la laisser à Ledesma, qu'elle ne put atteindre que le 25. Le mouvement sur Alméida, que Masséna avait été forcé de retarder jusqu'au 30, faute de vivres et dans l'attente des renforts en cavalerie, et en artillerie qu'avait enfin promis le duc d'Istrie, ne put commencer que le 2 mai après midi, ce faible secours n'étant arrivé qu'au point du jour. Il consistait en 1,500 hommes de cavalerie, formés des brigades Wathier et Lepic, la première de 700 hommes de cavalerie légère et la seconde de 800 cavaliers de la garde, et en une batterie de six pièces et trente attelages d'artillerie. Un convoi de quinze cents voitures, chargées de blé, de farine, de biscuit et d'eau-de-vie, destiné à ravitailler Alméida, était prêt à suivre l'armée. Il avait été réuni par les soins de Masséna et de l'intendant général Lambert, aidé du général Thiébault, gouverneur de Salamanque. Un bataillon de la garnison de Ciudad-Rodrigo devait escorter ce convoi amené de Salamanque sous l'escorte des 800 cavaliers de la garde. Avec le renfort fourni par le maréchal Bessières, l'armée s'élevait à environ 36,000 hommes. Elle déboucha par le pont de Ciudad-Rodrigo sur l'Aguéda. Reynier, avec ses deux divisions, prit la droite, se porta sur Marialva, passa le pont de l'Azava et fit reconnaître Gallégos, où sa reconnaissance pénétra, l'ennemi ayant évacué ce village à midi. Le duc d'Abrantès, réduit à la division Solignac, se porta en avant de Carpio, sur la rive gauche de l'Azava, franchit le pont occupé par de l'infanterie et de l'artillerie ennemies qui l'abandonnèrent, et, suivie du 9ᵉ corps, cette division s'avança sur Alaméda, prit position à gauche du 2ᵉ corps, et forma le centre avec les divisions Conroux et Claparède. Le

1811. Portugal.

1811. Portugal. 6e corps, sous Loison, réuni à la cavalerie de Montbrun, au nombre de 2,400 chevaux, y compris la cavalerie légère du général Wathier, prit la gauche de l'armée et atteignit Espéja à la nuit.

En traversant l'Aguéda, l'armée française avait trouvé les avant-postes ennemis en avant et en arrière de la petite rivière d'Azava ; en franchissant le pont de cette rivière, Solignac avait chassé les postes anglais au delà de Gallégos ; l'avant-garde du 6e corps, commandée par le général Ferrey, avait repoussé d'Espéja trois bataillons et deux escadrons jusque sur les hauteurs de Fuentès de Oñoro, et le refus de Montbrun de marcher avec Loison, malgré les ordres du général en chef, fit échapper deux bataillons et 300 chevaux que le mauvais état de la cavalerie du 6e corps empêcha de poursuivre. Les Anglais, repoussés des rives de l'Azava, se retirèrent sur le Dos-Casas, cours d'eau encaissé et d'un accès difficile, et se formèrent sur la chaine de collines qui sépare le bassin du Dos-Casas de celui du Turones. Leur droite était adossée au village de Navé de Avel, le centre au sommet des collines entre Fuentès de Oñoro et Villa-Fermosa, la gauche à Val de Mula, s'étendant autour du fort de la Conception, devant lequel passe le Dos-Casas avant de se jeter dans l'Aguéda, après un cours de quelques lieues seulement. L'armée alliée était forte d'environ 43,000 hommes, dont 28,000 Anglais, 12,000 Portugais et 3,000 Espagnols, sous le partisan don Julian Sanchez. Le front de la ligne ennemie, d'un développement de plus d'une lieue, était protégé par la gorge profonde et escarpée du Dos-Casas. La 7e division anglaise, sous les ordres du général Houston, tenait la droite, couverte par la cavalerie ; la 1re division, celle du genéral Spencer, qui venait ensuite, se liait avec la 3e, commandée par le général Picton, qui communiquait avec la division légère du général Crawfurd. Celui-ci tenait sa droite à Espéja et sa gauche à Gallégos. La 5e division, sous le général Dunlop, fut laissée en arrière vers le fort de la Conception ; et la 6e division, sous le général Campbell, resta en face d'Alaméda, couvrant ainsi le blocus d'Alméida, maintenu par la brigade portugaise du général Paek et un régiment anglais.

Lord Wellington, qui était arrivé le 21 avril devant Badajoz, dont il allait commencer le siége, ayant été prévenu le 25 par

le lieutenant général Spencer du mouvement de l'armée française aux environs d'Alméida, partit le même jour d'Elvas et arriva le 28 à son quartier général de Villa-Fermosa. A son retour les 1[re] et 3[e] divisions furent concentrées à une portée de canon en arrière de Fuentès de Oñoro, point important pour l'armée anglaise parce qu'il couvrait sa principale communication par le pont de Castello-Bom sur la Coa. Plus loin sur sa droite, vers le village de Pozo-Velho, Wellington plaça en éclaireur don Julian Sanchez avec sa bande espagnole, composée d'infanterie et de cavalerie, pour être prévenu de ce qui se passerait de ce côté. Tout en évitant de provoquer une bataille, le général anglais, confiant dans sa position défensive, était résolu à accepter le combat si Masséna le lui présentait. Son front était fort, mais sa droite était en l'air; derrière lui, les précipices de la Coa, vallée infranchissable, s'étendaient bien au delà de sa gauche, où se trouvait une place occupée par une garnison française. Refoulée par sa droite dans l'impasse de la Coa et du Duéro, l'armée anglaise n'avait plus de ligne de retraite et était fort compromise; mais l'aveugle fortune la sauva dans cette journée comme elle l'avait fait en tant d'autres occasions.

1811. Portugal.

Bataille de Fuentès de Oñoro. — En quittant les bords de l'Azava, l'armée française se porta, le 3 mai au matin, sur le Dos-Casas; le 2[e] corps, formant toujours la droite, se dirigea sur Alaméda; la division Solignac, soutenue par le 9[e] corps, marcha sur la gauche de ce village et forma le centre de la ligne de bataille entre Alaméda et Fuentès de Oñoro, en arrière du Dos-Casas; le 6[e] corps, précédé de la cavalerie légère du général Fournier et suivi de la réserve de Montbrun, marcha d'Espéja sur Fuentès de Oñoro; la 3[e] division, aux ordres du général Ferrey, formait l'avant-garde. Le convoi destiné au ravitaillement d'Alméida suivait la division Solignac et était escorté par la cavalerie de la garde. Il devait attendre à Gallégos le résultat du mouvement du 6[e] corps sur Fuentès de Oñoro. Celui des 2[e] et 9[e] corps et de la division du 8[e] donnant de l'inquiétude à Wellington pour son centre et pour la gauche de sa position, il fit passer le Dos-Casas à la division Crawfurd pour renforcer la 6[e], et Fuentès de Oñoro resta occupé par six bataillons de troupes d'élite détachés des 1[re] et 3[e] divisions. Le

5 mai.

1811. Portugal. projet du prince d'Essling était d'attaquer brusquement par sa gauche la droite de Wellington à Fuentès de Oñoro, de lui couper la communication de Castello-Bom en la refoulant sur son centre et sur sa gauche. Si cette attaque réussissait, l'armée alliée, précipitée sur la basse Coa, n'eût plus eu que le choix d'une retraite difficile, sinon désastreuse.

Fuentès de Oñoro est bâti en partie au pied du coteau qu'occupait l'ennemi. La plupart des maisons de cette petite ville sont dans le ravin creusé par le Dos-Casas; éparses et construites avec solidité, elles sont presque à l'épreuve du canon, ainsi que les murs des jardins qui les entourent, de sorte que l'infanterie y trouve d'excellents abris, tandis que les troupes assaillantes sont exposées de toutes parts au feu de l'ennemi. Un ancien ermitage et quelques maisons, faciles à retrancher, couronnaient les rochers environnants. Le général Fournier, soutenu par une partie de la réserve de cavalerie, déboucha dans la plaine en avant de Fuentès de Oñoro, chargea la cavalerie anglaise au nombre de quinze à seize escadrons, et la rejeta brusquement jusqu'à l'entrée de la ville. A une heure après midi, Loison, sans attendre les ordres de Masséna, poussa la 1re brigade de la division du général Ferrey sur Fuentès de Oñoro; le colonel Williams, qui occupait les abords de la ville avec quatre bataillons de troupes légères et le 2e bataillon du 83e régiment anglais, défendit vaillamment les parties basses en avant du Dos-Casas; ses troupes, postées derrière les murs de clôture et derrière une barricade élevée dans la principale rue, furent rejetées sur la rive gauche du Dos-Casas, où Ferrey les suivit, culbutant à la baïonnette tout ce qui opposait de la résistance. Il était parvenu jusqu'au centre de la ville, et le colonel Williams, blessé dangereusement, était hors de combat, quand Wellington renforça les troupes de Williams du 71e régiment, bientôt soutenu par le 79e. Les Anglais, reprenant alors l'offensive, rejetèrent la 1re brigade de Ferrey de l'autre côté du Dos-Casas. C'était une faute grave d'avoir attiré mal à propos l'attention de l'ennemi sur cette importante position en l'attaquant avec aussi peu de forces. Masséna le sentit, et à cinq heures du soir il ordonna une seconde attaque avec toute la division Ferrey et une brigade de la division Marchand; c'était encore trop peu, car l'ennemi,

déjà averti, pouvait, comme il le fit effectivement, concentrer sur le point menacé des forces plus considérables, en les faisant descendre des hauteurs qu'il occupait. A cinq heures le général Ferrey fit balayer les abords de Fuentès de Oñoro par son artillerie, tandis que le 32e léger, la légion du Midi et le 82e de ligne pénétraient dans la ville au pas de charge, malgré une grêle de balles, et s'emparaient de la partie basse. Appuyés par la légion hanovrienne et la 2e brigade, composée des 26e et 66e de ligne, ces braves régiments s'avancent jusqu'au pied des hauteurs; emportés par leur ardeur, les trois bataillons de la 1re brigade essayent de les gravir à la suite des fuyards qui ont abandonné les clôtures et les maisons où ils étaient embusqués; mais, assaillis par le 24e régiment anglais, soutenu par les 71e et 79e, ils sont ramenés au bas de la partie haute et expulsés une seconde fois de la ville. Menacé d'être débordé par sa droite, Ferrey rallie à sa 2e brigade les troupes qui viennent d'être repoussées, et, soutenu par quatre bataillons de la division Marchand, se jette à la baïonnette sur les Anglais, qu'il pousse en désordre dans la ville, dont il conserve la partie basse ainsi que les deux rives du Dos-Casas. La nuit mit fin au combat. Les Anglais restèrent maîtres de la partie haute de Fuentès de Oñoro, où Wellington ne laissa que les 71e et 79e régiments et le 2e bataillon du 24e. Ils avaient perdu dans ce combat 6 à 700 hommes tant tués que blessés. Les Français, ayant toujours combattu à découvert, en perdirent un peu plus. Au centre et à la droite de l'armée française, les 2e et 6e corps avaient occupé toute la ligne ennemie par de fausses attaques et des escarmouches d'avant-poste. Reynier avait occupé Alaméda, que le général Campbell lui avait cédé pour se replier sur le fort de la Conception.

Dans la nuit du 3 au 4 Wellington fit retrancher la partie haute de Fuentès de Oñoro qu'il avait conservée. Le front de sa position était bien couvert par le ravin du Dos-Casas, qui s'étend jusqu'au fort de la Conception; mais, au-dessus de Fuentès de Oñoro, ce ravin se resserre peu à peu et se perd dans un bois marécageux qui s'étend jusqu'à Pozo-Velho, village à mi-chemin entre Fuentès de Oñoro et Navé de Avel, où s'appuyait, comme on l'a vu, la droite de l'armée alliée. Le 4, dans la matinée, pen-

1811. Portugal. dant que Ferrey occupait les Anglais devant Fuentès de Oñoro, Masséna fit reconnaître cette droite par un gros détachement de cavalerie conduit par Montbrun. Celui-ci constata que le flanc droit de l'ennemi était accessible par une plaine large et dénuée d'obstacles, qui s'étend jusqu'à Navé de Avel, où une montagne élevée domine les chemins menant aux ponts de Séceiras et de Sabugal.

Le rapport de Montbrun détermina le général en chef à tourner la droite ennemie par un changement de front à gauche, et à resserrer Wellington entre le Dos-Casas, le Turones, la Coa et Alméida. En lui coupant ses communications avec Sabugal et Séceiras, et ne lui laissant pour ligne de retraite que la direction de Castello-Bom, l'armée alliée courait le risque d'être rejetée sur la basse Coa et d'y perdre toute son artillerie. Ce mouvement de l'armée française par sa gauche, la portant perpendiculairement sur le flanc droit des alliés, conduisait réellement au véritable et unique point d'attaque; car la droite de Wellington, solidement établie et retranchée sur les hauteurs de Fuentès de Oñoro, qui lui procuraient d'immenses avantages, était séparée des Français par un ravin profond défendant le front de sa ligne d'un bout à l'autre. Son aile gauche, adossée aux ruines du fort de la Conception, qui présentaient encore un solide appui en cas d'attaque sérieuse, pouvait être facilement renforcée par l'aile droite. Il ne restait donc à Masséna d'autre parti à prendre que celui qu'il adopta. Le 3, avant la concentration des forces des alliés sur les hauteurs de Fuentès de Oñoro, cette manœuvre pouvait avoir un plein succès.

Le 4 au soir, les ordres pour attaquer le lendemain par Navé de Avel et Pozo-Velho furent expédiés aux chefs des corps d'armée. Les mouvements s'exécutèrent pendant la nuit, mais pas aussi secrètement que le général anglais ne pût les deviner, ayant eu toute la journée du 4 pour les épier; d'ailleurs la marche de l'armée française par le flanc gauche, qui devait être exécutée avant la pointe du jour, fut retardée de deux ou trois heures, ce qui donna à Wellington le temps et les moyens de faire de nouvelles dispositions. La division légère envoyée à Alaméda revint à Fuentès de Oñoro, dont les hauteurs furent occupées par les 3ᵉ et 1ʳᵉ divisions; la brigade portugaise d'Ash-

worth, deux bataillons anglais, une partie de la cavalerie et la 7e division, aux ordres du général Houston, furent dirigées sur Pozo-Velho, et les Espagnols de don Julian Sanchez se portèrent à Navé de Avel pour éclairer la droite. 1811. Portugal.

Le 5 mai, à la pointe du jour, l'armée française se trouva ainsi placée : à gauche Loison, avec les divisions Marchand et Mermet, en face de Pozo-Velho, et celle du général Solignac en réserve ; toute la cavalerie de Montbrun, 2,400 chevaux, à gauche de ces divisions ; la brigade de cavalerie légère du général Fournier, 3e, 7e et 20e régiments de chasseurs, vis-à-vis de Navé de Avel, la gauche à hauteur de Pozo-Velho ; la cavalerie de la garde en réserve. La 3e division du 6e corps, celle du général Ferrey, occupait la partie basse de Fuentès de Oñoro et était destinée à attaquer la partie supérieure ; elle formait le centre, appuyé par les divisions Conroux et Claparède, du 9e corps ; à la droite, le 2e corps appuyait sa 1re division à Alaméda, et la 2e s'étendait intermédiairement entre ce village et Fuentès de Oñoro. L'infanterie de l'armée était formée en masse par régiment ; la cavalerie était déployée, et l'artillerie entre les divisions. Reynier avait ordre de favoriser par des démonstrations d'attaque le grand mouvement de l'armée et de manœuvrer de manière à se réunir à elle à mesure qu'elle gagnerait du terrain sur l'ennemi. Le convoi de vivres destiné pour Alméida, qui était parqué à Gallégos, retourna à Marialva.

Le général Fournier, qui avait reçu l'ordre de tourner Navé de Avel par sa gauche tandis que Wathier l'appuyerait par sa droite, déboucha seul sur ce village d'où il chassa Julian Sanchez, lui fit une centaine de prisonniers et le rejeta derrière le Turones. L'attaque de cette faible guerrilla, exécutée d'ailleurs sans précision, fit perdre une heure à Montbrun. Celui-ci, après son expédition de Navé de Avel, déboucha sur les hauteurs de Pozo-Velho. Pendant ce temps Loison avait fait porter la division Marchand sur ce village, occupé par la 7e division anglaise. La brigade Maucune, en colonne par division et soutenue par celle du général Marcognet, entama l'affaire en enlevant de vive force, du premier choc, le bois de Pozo-Velho, où le général Houston avait jeté 2,000 hommes en tirailleurs. Si cette brigade eût été soutenue par quelques pelotons de cava-

1811. Portugal. lerie, le 85e régiment de ligne anglais, qui occupait le bois avec le 83e, eût été pris entièrement; car il s'était laissé rompre et fuyait en désordre vers le village, où il jeta la confusion, et où Maucune se précipita sur ses traces. Cette charge à la baïonnette coûta à l'ennemi 200 hommes tués ou blessés et environ 200 prisonniers. En poursuivant les Anglais au delà de Pozo-Velho, la brigade française rencontra la cavalerie de Montbrun qui s'avançait rapidement. La première ligne de Houston était couverte par deux escadrons de hussards hanovriens et un régiment de chasseurs portugais. Montbrun fit aussitôt charger cette cavalerie par la compagnie d'élite du 6e de dragons, conduite par le capitaine Brunel, qui la culbuta sur l'infanterie de la division anglaise. Celle-ci étant couverte par huit bouches à feu, Montbrun hésite de l'aborder sans artillerie et attend inutilement pendant 45 minutes quelques pièces de la garde qui lui étaient promises et dont le général Lepic ne voulut pas se dessaisir. L'infanterie de Loison, n'étant plus soutenue par la cavalerie, suspendit son mouvement. Malheureusement le général en chef ne se trouvait pas là, et lorsque, instruit du refus du commandant de la garde, il envoya quatre pièces à Montbrun, l'instant décisif était perdu pour l'armée française. C'est alors qu'on dut regretter le duc d'Elchingen; car, tandis que Loison n'osait prendre sur lui de jeter le 6e corps au milieu des masses ennemies ébranlées, Ney, soldat intrépide et vigilant, capitaine habile, n'eût pas hésité à continuer l'attaque contre un ennemi déjà à moitié vaincu, et, imprimant un dernier élan à ses soldats, il eût enlevé la cavalerie de Montbrun et fixé la victoire qui échappait en ce moment aux Français jusqu'alors vainqueurs. Le fatal temps d'arrêt du 6e corps avait été employé utilement par Wellington, qui fit arriver au secours du général Houston toute sa cavalerie de réserve et la division légère du général Crawfurd.

Cependant Montbrun, masquant ses quatre pièces par un escadron du 5e de hussards déployé sur son front, s'avançait sur la division Houston, à la tête de sa réserve de dragons. Celle-ci, ayant sur ses ailes deux escadrons des 11e et 12e de chasseurs, était précédée d'une centaine de tirailleurs de la brigade Wathier, lorsque le 51e de ligne anglais se porta fièrement à sa rencontre. Montbrun démasque alors son artillerie, couvre de mitraille

ce régiment et lance sur lui ses hussards et ses chasseurs, qui achèvent de le disperser. Découverte par la fuite du 51e, dont les débris s'étaient réfugiés derrière la division légère de Crawfurd, la division Houston, coupée de son artillerie par le mouvement de la brigade Maucune, restait sans appui au milieu de la plaine; placée sur un terrain favorable aux attaques de la cavalerie, elle se trouvait fort compromise, lorsqu'en approchant du Turones les escadrons de Montbrun sont arrêtés dans leur élan par le feu vif et bien nourri d'un régiment de chasseurs anglais posté derrière un mur qui le sépare des assaillants. Wellington profite de cet instant pour faire passer le Turones à la 7e division. Il ne resta sur la rive droite que la division légère, dont le général Crawfurd forma trois carrés couverts par la cavalerie. Masséna, qui voit de Pozo-Velho une partie de la droite anglaise rejetée sur la rive gauche du Turones, ordonne à Loison d'appuyer à gauche avec les divisions Marchand et Mermet, pour faciliter l'attaque de Montbrun; mais le mouvement de ces deux divisions, mal dirigé par le commandant du 6e corps, les porte trop à droite sur les hauteurs de Fuentès de Oñoro, au lieu de les lier par la gauche à la cavalerie. Pendant que s'exécutait ce faux mouvement, observé par Wellington, Houston, qui avait descendu la rive gauche du Turones jusqu'à Frédéna, ralliait sa division et était rejoint par Julian Sanchez; les 1re et 3e divisions, appuyées par les Portugais, se mettaient en ligne en face du ravin de Fuentès de Oñoro par lequel débouchaient les divisions Marchand et Mermet, comme s'il ne se fût agi que de prendre cette position à revers, au lieu que, par le mouvement ordonné à Loison, l'intention de Masséna était d'embrasser toute la ligne de la droite anglaise et de la rejeter sur son centre.

Pendant ce temps la cavalerie française, gagnant toujours du terrain, arrivait devant les carrés de Crawfurd, dont les intervalles étaient garnis d'artillerie. Montbrun ordonne alors au général Fournier de faire attaquer le carré de droite par un de ses régiments, de charger en personne, avec ses deux autres régiments, le carré du centre, qui était le plus considérable, tandis que le général Wathier attaquerait le carré de gauche. Lui-même devait suivre en réserve avec ses dragons. Arrivés à

1811. Portugal. portée de l'ennemi, les escadrons français sont accueillis par un violent feu de mitraille, ce qui n'empêche pas le carré de droite d'être enfoncé. Le carré du centre éprouve le même sort : le général Fournier y pénètre, le traverse avec les 7e et 13e régiments de chasseurs, fait demi-tour et achève de le renverser; 1,500 hommes restent prisonniers avec le colonel Hill. Mais la charge du général Wathier échoue contre le carré de gauche, et ses régiments sont ramenés sous une vive fusillade et des décharges à mitraille qui démontent le général Fournier et blessent ses deux colonels, au moment où Montbrun se disposait à charger ce même carré avec ses dragons. Masséna, sous les yeux duquel cette attaque a lieu, jugeant que la réserve de Montbrun est insuffisante pour résister à toute la cavalerie anglaise qui s'avance au soutien de la division Crawfurd, a déjà envoyé un officier au général Lepic, en position derrière le 9e corps, avec ordre d'appuyer l'effort de la cavalerie de Montbrun qui doit être décisif; ne voyant pas venir Lepic, il lui dépêche un autre officier pour le presser d'accourir avec ses 800 chevaux de la garde. Dans cet intervalle l'artillerie de Houston, coupée par la brigade Maucune, parvint à se dégager et à rentrer en ligne, par suite du temps d'arrêt de la cavalerie de Montbrun qui s'est repliée en attendant celle de la garde, ce qui facilite la fuite de la majeure partie des 1,500 prisonniers anglais épars sur le champ de bataille. Le premier officier envoyé au général Lepic, le capitaine Oudinot, aide de camp de Masséna [1], arrive enfin et annonce que le général de la cavalerie de la garde ne pouvait agir que sur un ordre du duc d'Istrie. Où était alors Bessières? C'est ce qu'on ignorait; car on ne l'avait pas vu de la journée à l'état-major du général en chef. Cependant Montbrun, resté sans appui sur les bords du Turones, inutilement exposé pendant quatre heures au feu de l'artillerie anglaise, et espérant toujours voir déboucher dans la plaine les divisions Marchand et Mermet, ne put renouveler ses attaques. Dès lors l'armée alliée, incertaine dans ses mouvements, eut le temps de se raffermir; Wellington put effectuer un changement de front sur son centre, l'aile droite en arrière, et attaquer Fuentès

[1] Depuis lieutenant général.

de Oñoro, dont le général Ferrey, soutenu par la division Claparède, venait d'enlever la partie haute; mais, n'étant pas appuyé par tout le 9[e] corps, tandis que le général anglais pouvait renouveler sans cesse les troupes fatiguées par des troupes fraîches, Ferrey se vit forcé d'abandonner les hauteurs et ne conserva que la partie basse, d'où l'ennemi ne parvint pas à le repousser. 1811. Portugal.

Pendant que ceci se passait à la gauche et au centre, Reynier agissait mollement sur la droite et se livrait à d'inutiles tirailleries. Un bataillon de la légion Lusitanienne repoussa une faible démonstration que fit sur Aldéa del Obispo le 31[e] régiment d'infanterie légère. C'est à ce fait insignifiant que se borna la coopération du chef du 2[e] corps, qui n'avait devant lui qu'une division et prétendait en avoir trois, ce qui n'était pas, car Wellington avait attiré la majeure partie de ses forces à sa droite.

Ce chef de l'armée anglo-portugaise, formé sur le plateau qui s'étend entre le Turones et le Dos-Casas, se liait par sa gauche au général Picton, qui défendait les hauteurs de Fuentès d'Oñoro. Les divisions Spencer, Crawfurd et les Portugais formaient sa droite, appuyée par toute la cavalerie et par une nombreuse artillerie. Il était cinq heures du soir. Masséna, qui a reconnu la faute commise par Loison, ordonne à celui-ci d'appuyer à gauche en se rapprochant de Montbrun, fait porter Solignac dans l'intervalle, et, malgré le front imposant que présente la ligne ennemie, il se propose de l'attaquer et de l'enfoncer avec ces trois divisions d'infanterie et la cavalerie de Montbrun; mais, au moment d'entrer en action, il apprend que l'approvisionnement en cartouches est épuisé et qu'il n'en reste pas en tout trente par homme, la consommation de la journée ayant été considérable. Or ce n'était pas assez pour recommencer une lutte dans laquelle l'ennemi, adossé à la Coa, et n'ayant pour ligne de retraite que la route de Castello-Bom, eût senti la nécessité d'opposer une résistance désespérée. Masséna, que cette nouvelle difficulté ne décourage pas, ordonne d'envoyer à Ciudad-Rodrigo, pour y prendre des cartouches et des vivres, les attelages amenés par Bessières; celui-ci s'y oppose, alléguant la fatigue éprouvée par ses attelages pendant la bataille, et, après de vives contestations, Masséna

1811. Portugal. est forcé de remettre au lendemain matin le départ de ses caissons pour Ciudad-Rodrigo. En effet, ceux-ci partirent le 6 au point du jour, et ne ramenèrent ni vivres ni cartouches pour une longue bataille, la place n'en étant pas approvisionnée. Ainsi tous les genres d'obstacles s'opposaient à la réalisation des projets du général en chef de l'armée de Portugal, tandis que les fautes ou la désobéissance de ses lieutenants lui arrachaient le fruit de ses plus habiles combinaisons. La journée du 6 se passa sans événements dignes d'être mentionnés; le général en chef passa l'armée en revue et lui distribua une partie des vivres destinés au ravitaillement d'Alméida. De son côté Wellington, qui s'attendait à être attaqué le lendemain de la bataille, avait employé la nuit à retrancher sa ligne et l'espèce de défilé formé par la rencontre des ravins de Fuentès de Oñoro et de Villa-Fermosa, village situé sur le Turones. Il fit barricader la partie haute de Fuentès de Oñoro et Villa-Fermosa, et l'on vit avec étonnement une armée plus forte des deux cinquièmes se couvrir d'ouvrages devant une armée inférieure, qui, par sa position de bataille, s'était mise en prise sur sa gauche, dont le 2ᵉ corps, resté à Alaméda, se tenait entièrement isolé; de sorte que Wellington se trouvait au milieu de l'armée française et aussi rapproché qu'elle de Ciudad-Rodrigo. La moindre menace sur cette ligne de communication forçait Masséna à quitter sa position.

On ne pouvait plus songer à attaquer l'armée anglaise dans les retranchements qui rendaient sa position inabordable de front; la tourner par la droite ou par la gauche avait également de graves inconvénients; il fallut donc se résigner et renoncer à une entreprise désapprouvée par la plupart des généraux et surtout par les principaux chefs, devenus presque étrangers à l'armée de Portugal. En effet, Loison savait qu'il était remplacé par le maréchal Marmont, duc de Raguse; le 9ᵉ corps, que Drouet avait ménagé à l'attaque de Fuentès de Oñoro, allait quitter l'armée pour passer le Tage et rejoindre l'armée du Midi; Reynier, qui le 5 n'avait pas fait le moindre mouvement d'attaque sérieuse contre la gauche ennemie, espérait et demandait un commandement séparé; Junot, qui n'était pas guéri de sa blessure, retournait à Paris.

Les deux partis s'attribuèrent la victoire : les Français parce qu'ils restèrent maîtres de Pozo-Velho et de la plaine, et qu'en tournant l'aile droite des alliés ils avaient forcé Wellington à abandonner une lieue de terrain et à changer le front de sa position; les Anglais parce qu'ils avaient conservé la partie haute de Fuentès de Oñoro si souvent attaquée et toujours défendue avec opiniâtreté, et qu'ils avaient empêché le ravitaillement d'Alméida, tout en conservant leur ligne de retraite par le pont de Castello-Bom. Les pertes des Français, qui combattirent longtemps à découvert dans Fuentès de Oñoro pendant les journées du 3 et du 5, s'élevèrent à près de 3,000 hommes tant tués que blessés ou prisonniers; celles des alliés, qui eurent presque toujours l'avantage du terrain et des positions, furent d'environ 2,000 hommes.

On a généralement reproché des fautes au prince d'Essling, relativement à sa campagne de Portugal; mais de quelle manière expliquera-t-on la conduite de lord Wellington? comment un général toujours si prudent, qui n'acceptait le combat que dans des positions inabordables, osa-t-il s'exposer à livrer bataille dans celle qu'il avait choisie derrière le Dos-Casas? Vainqueur, la possession d'Alméida justifiait sans doute les plus grands sacrifices; mais de quel affreux désastre une défaite n'eût-elle pas été suivie? Il avait devant lui une armée victorieuse, longtemps forcée de battre en retraite sans avoir été vaincue, et jalouse de venger l'affront de n'avoir pu vaincre; à dos, une forteresse ennemie, un torrent profond; plus loin, un pays coupé, montagneux, rempli de défilés sans routes voiturables : voilà par quels chemins il eût été forcé d'effectuer sa retraite; la perte de son artillerie, de ses bagages, de tout son matériel, en devenait une conséquence inévitable, et peut-être ce grand échec eût-il entraîné avec lui une catastrophe générale. On ne pouvait excuser cette conduite du général anglais qu'en le supposant mal instruit de l'état des forces qu'il avait à combattre; il les jugeait sans doute hors d'état de lutter contre les siennes : son erreur faillit lui coûter cher. Nous avons expliqué plus haut comment la victoire échappa des mains de Masséna, et certes les manœuvres de lord Wellington n'y contribuèrent en rien.

1811. Portugal. Les Français, il est vrai, étaient restés maîtres d'une grande partie du champ de bataille, que l'ennemi n'osa pas leur disputer; mais cet avantage était à peu près nul et ne changeait rien à la situation d'Alméida : rien n'était décidé pour le ravitaillement de cette place. Depuis un mois des travaux avaient été ordonnés pour la faire sauter; l'empereur en avait autorisé le démantellement ou celui de Ciudad-Rodrigo, comme trop rapprochées et inutiles l'une ou l'autre. Le prince d'Essling, ne pouvant plus espérer de communiquer avec Alméida, prit le parti de détruire cette place et d'en sauver la garnison. L'embarras était de faire parvenir des instructions au gouverneur. Il s'agissait de traverser l'armée ennemie et de surmonter tous les périls qui pouvaient survenir dans l'espace de deux lieues, pour aller remettre au général Brenier l'ordre de détruire le matériel d'artillerie et de faire sauter les ouvrages. Le gouverneur devait ensuite se faire jour l'épée à la main, en se dirigeant sur Barba del Puerco. Le 6 au soir trois hommes de bonne volonté se présentèrent pour ce périlleux message : ce furent Zamboni, caporal au 76e de ligne, Jean-Noël Lami, soldat cantinier de la division Ferrey, et André Tillet, chasseur au 6e léger. Ces trois émissaires partirent par divers chemins, le 6, à neuf ou dix heures du soir, chacun porteur de l'ordre du maréchal. Les deux premiers prirent des déguisements; Tillet partit en uniforme et armé de son sabre. Seul il arriva [1].

11 mai. *Belle retraite du général Brenier et de la garnison d'Alméida; destruction de cette place.* — Dans la matinée du 7, Masséna donna, par ses mouvements, de l'inquiétude aux alliés, qui travaillaient avec activité à augmenter leurs retranchements. Vers midi le maréchal Marmont arriva et prit le commandement du 6e corps, en remplacement du maréchal Ney. A minuit on entendit le signal des cent coups de canon, indiqué à Brenier pour annoncer l'arrivée des ordres du général en chef. Pendant les journées des 8, 9 et 10 mai, les Français continuè-

[1] Le chef de bataillon Guingret, dans l'ouvrage qu'il a publié en 1817 sur la guerre de Portugal, donne, page 212, un récit fort intéressant des innombrables dangers auxquels échappa le chasseur Tillet, qui, avec un courage et une présence d'esprit vraiment rares, parvint à passer, quoique en uniforme, à travers les postes de blocus.

rent d'occuper l'attention de l'ennemi par des démonstrations sur son flanc droit, entre la Coa et Villa-Fermosa, ce qui le tint constamment sous les armes dans ses retranchements, s'attendant à une nouvelle attaque. Cependant l'armée avait déjà consommé une partie du convoi de vivres destiné primitivement pour Alméida; les convois envoyés de Ciudad-Rodrigo n'arrivant plus, la disette commençait à se faire sentir, et, forcés de s'éloigner, les Français allaient abandonner à l'ennemi une place dont il convoitait si ardemment la conquête. Masséna hésitait encore à se replier derrière l'Aguéda, malgré les instances des généraux et les murmures des troupes; il voulait auparavant être mieux éclairé sur ce qui se passait à Alméida; mais, cédant enfin au désir témoigné par toute l'armée de rentrer en Espagne, il se décida à commencer sa retraite le 10. Les 6e et 8e corps se dirigèrent sur Ciudad-Rodrigo, le 2e s'établit au pont de Barba del Puerco, par lequel Brenier devait déboucher avec sa garnison, et le 9e se porta sur Espéja. Le 10, à minuit, pendant la marche de l'armée, une grande explosion se fit entendre; on apprit, le 11 au matin, que c'étaient les fortifications d'Alméida qui avaient sauté de manière à n'être plus tenables. Cette opération avait été conduite avec autant d'adresse que de courage par le général Brenier. Depuis longtemps il avait fait miner les principaux ouvrages de la place, et attendait l'ordre de les détruire que le chasseur Tillet lui apporta le 7 au soir. Aussitôt il fit jeter les cartouches dans les puits, scier les affûts, détruire les pièces en tirant à boulet dans la volée, et le 9 il fit charger les fourneaux de mines. Enfin, tous les préparatifs étant terminés, le 10, la garnison, composée de 1,100 hommes formant deux colonnes, sortit de la place vers les dix heures et demie du soir, dans le plus grand silence; son avant-garde arriva sur les postes anglais au moment où commençait l'explosion des mines, auxquelles 200 sapeurs, restés dans la place aux ordres du commandant du génie Morlet, étaient chargés de mettre le feu. Les braves troupes du général Brenier suppléèrent par la vivacité de l'attaque à l'infériorité du nombre; elles s'ouvrirent un passage. A la tête de la colonne de gauche, constamment inquiétée dans sa marche, sur ses flancs et sur ses derrières, par la brigade portugaise du géné-

1811. Portugal.

1811. Portugal.

ral Pack; malgré l'obscurité de la nuit, l'incertitude des routes, le défaut de guides sûrs et les attaques continuelles de l'ennemi, le général Brenier se trouva, au point du jour, entre Villar de Ciervos et Barba del Puerco, où le commandant Morlet le rejoignit avec ses braves sapeurs, après avoir aussi forcé la ligne des postes ennemis. Brenier se dirigea alors sur l'Aguéda; poursuivi à droite par la cavalerie du général Stappleton-Cotton et à gauche par les Portugais de Pack, il se déroba par un sentier conduisant directement au pont de Barba del Puerco, et s'enfonça dans un défilé formé par des rochers à pic et aboutissant à une carrière profonde; mais, la colonne française ayant été obligée de s'allonger pour passer le défilé, son arrière-garde fut coupée et sabrée par la cavalerie anglaise. 2 à 300 hommes gravirent les versants escarpés du défilé pour échapper à la poursuite des dragons du général Cotton et tombèrent sous la fusillade des Portugais de Pack; un grand nombre furent engloutis dans un précipice où ils entraînèrent les Portugais après eux; mais le gros des deux colonnes fut recueilli par le général Heudelet, que Reynier avait laissé pour cet objet en avant du pont de Barba del Puerco. Quant aux pertes éprouvées par la garnison d'Alméida, il fut constaté que, sur 350 hommes manquant à l'appel, 200 avaient été pris par l'ennemi, 100 avaient péri dans le précipice, et 50, les armes à la main. Sur 40 Portugais trouvés dans le gouffre, 30 étaient morts.

Le 12 mai, la garnison d'Alméida se rendit à Salamanque; l'issue de son entreprise au milieu de tant d'obstacles couvrit de gloire le général Brenier et les intrépides soldats qu'il avait sous son commandement, et fut un sujet d'humiliation et de honte pour l'armée ennemie, qui regardait la garnison d'Alméida comme une proie qui ne pouvait lui échapper.

L'expédition de Portugal offrait, sans contredit, des difficultés insurmontables qui ont pu amener des fautes; mais, aux yeux mêmes des ennemis de la France, elles ont augmenté la haute réputation de ses armes. On a voulu prétendre que les résultats de cette fameuse campagne avaient été la perte de la meilleure partie de l'armée française en Espagne; ce fait est faux de tout point. Les armes françaises n'éprouvèrent aucun revers en Portugal. L'ennemi évita constamment d'en venir aux

mains en bataille rangée, si ce n'est à Fuentès de Oñoro ; il n'opposa partout, au prince d'Essling, qu'une force d'inertie, des combinaisons défensives, et des obstacles puisés dans la localité déterminèrent seuls la retraite de ce maréchal. 1811. Portugal.

Le 12 mai le 2e corps gagna Ledesma en même temps que Brenier se rendait à Salamanque avec sa garnison. Masséna laissa à Ciudad-Rodrigo le reste du convoi destiné pour Alméida, porta à 2,000 hommes la garnison de cette place et rentra à Salamanque avec l'armée, qu'il distribua dans des quartiers de rafraichissement. Il s'occupait à la réorganiser lorsqu'il reçut l'ordre de remettre son commandement au maréchal duc de Raguse et de se rendre immédiatement à Paris. L'empereur était fort mécontent de l'échec éprouvé par ses armes en Portugal. Avec les doutes qu'il avait sur la réalité des forces de ses armées dans la Péninsule et sur celles de l'ennemi, il ne voulait pas admettre qu'au lieu de 70,000 hommes Masséna n'en avait eu d'abord que 50,000, réduits bientôt à 45,000 et en dernier lieu à 30,000. Trompé par l'empereur qui se trompait lui-même, Masséna ne reçut d'autres renforts que les 7,000 hommes de la division Conroux, conduits par Drouet, qui n'avait pas même l'ordre formel de marcher au secours de l'armée de Portugal. Avec d'aussi faibles moyens, presque toujours privé de subsistances, à travers un pays dévasté, le prince d'Essling s'empara de tout ce qu'il voulut prendre, à l'exception de Lisbonne, que, sans nul doute, il eût emporté s'il avait été appuyé par l'armée du Midi. Il lui a fallu pour oser pénétrer en Portugal cette audace et cette confiance personnelle qui sont les plus brillantes qualités d'un général, et, pour y tenir pendant six mois, cette opiniâtreté et cette force d'âme par lesquelles se distinguait son grand et noble caractère. Malgré tant de glorieuses preuves d'habileté, de courage et d'énergie, Masséna subit les conséquences communes à la guerre, où tout n'est que hasard et incertitude. Napoléon, toujours heureux, comme l'avait été Masséna, devait bientôt prouver lui-même, dans les désastreuses campagnes de Russie, de Saxe, et dans sa glorieuse campagne de France, que les plus habiles combinaisons et les plus brillantes conceptions du génie ne suffisent pas toujours pour fixer la victoire.

1811. Portugal.

On ne peut nier le tort qu'eut Masséna d'attaquer de front la position de Busaco, qu'il pouvait tourner; de s'être arrêté trop longtemps sur le Tage, qu'il aurait pu franchir; d'avoir perdu la journée du 3 mai en attaques inutiles contre Fuentès de Oñoro, et d'avoir laissé à Wellington la journée du 4 pour se raffermir sur les hauteurs. Malgré ces fautes, l'affaire du 5 devait conduire à une victoire éclatante si Masséna eût été mieux obéi et secondé par Reynier, Drouet et Loison, et convenablement appuyé par les troupes du duc d'Istrie. Mais la plus grande faute de cet illustre guerrier fut d'avoir consenti à prendre le commandement de l'armée dite de Portugal pour opérer une invasion qu'il désapprouvait dans les conditions où elle devait être entreprise. Il avait d'abord refusé, et aurait dû persister dans son refus, malgré les paroles flatteuses de Napoléon; il céda par faiblesse et compromit sa gloire dans cette malheureuse expédition, bien qu'il y ait déployé les plus grands talents et les plus rares qualités de caractère. La bataille de Fuentès de Oñoro, bien qu'indécise, fut glorieuse pour l'armée française et termina la carrière active de Masséna. L'espèce de disgrâce qui frappa le héros de Zurich et de tant d'autres combats heureux fut une injustice dont l'empereur, seul appréciateur du mérite de ses meilleurs lieutenants, se repentit plus tard. Quant aux revers éprouvés par le prince d'Essling dans sa campagne de Portugal, la postérité jugera entre lui et Wellington, d'après les actions et non d'après les résultats.

OUVRAGES IMPRIMÉS ET DOCUMENTS MANUSCRITS

CONSULTÉS POUR LA RÉDACTION DES CAMPAGNES DE 1809 A 1811.

Espagne et Portugal.

Moniteur. — *Annual Register.* — *Histoire de France.* — *Mémoires du maréchal Suchet, duc d'Albuféra, sur ses campagnes en Espagne, depuis 1808 jusqu'en 1814.* — Général Rogniat, *Relation des siéges de Saragosse et de Tortose par les Français dans la dernière guerre d'Espagne.* — Belmas, *Journaux des siéges faits ou soutenus par les Français dans la Péninsule, de 1807 à 1814.* — Lenoble, *Mémoires sur les opérations militaires des Français en Galice, en Portugal et dans la vallée du Tage, en 1809, sous le commandement du maréchal Soult, duc de Dalmatie.* — Colonel Tallandier, *Mémoires relatifs aux opérations du 2e corps d'armée, en Espagne et en Portugal, sous les ordres du maréchal Soult, duc de Dalmatie, dans les années 1808 à 1811.* — Guingret, *Relation historique et militaire de la campagne de Portugal, sous le maréchal Masséna, prince d'Essling.* — Général Koch, *Mémoires de Masséna.* — Colonel sir John Jones, *Histoire de la guerre d'Espagne et de Portugal pendant les années 1807 à 1813, plus la campagne de 1814 dans le midi de la France.* — Napier, *Histoire de la guerre de la Péninsule et dans le midi de la France, depuis l'année 1807 jusqu'à l'année 1814.* — Comte de Toreno, *Histoire du soulèvement, de la guerre et de la révolution d'Espagne.* — Thiers, *Histoire du Consulat et de l'Empire.* — *Dépêches et ordres du jour du feld-maréchal duc de Wellington.* — *Mémoires et Correspondance politique et militaire du roi Joseph.* — *Mémoires divers.* — *Documents manuscrits.* — *Pièces officielles.*

Conquête de l'Andalousie, campagnes de 1810 et 1811 dans le midi de l'Espagne, par le capitaine d'artillerie E. Lapène. L'auteur a fait avec distinction la campagne d'Estrémadure en 1811. C'est sur les lieux mêmes qu'il a pris les matériaux de son ouvrage. Il parle en témoin oculaire bien instruit des événements, et l'on doit regretter qu'il n'ait pas pu étendre son récit jusqu'à l'époque de l'évacuation de l'Andalousie par l'armée du Midi.

Allemagne, Autriche.

Moniteur. — *Annual Register.* — *Histoire de France.* — Général Koch, *Mémoires de Masséna.* — *Histoire des guerres en Europe* (en allemand).

Mémorial du Dépôt de la guerre, t. VIII. Campagne de 1809, en Bavière et en Autriche.

La guerre de l'an 1809 entre l'Autriche et la France, par un officier autrichien. Ouvrage important et précieux pour l'histoire de l'armée autrichienne. L'auteur, le général Stutterheim, aussi distingué comme militaire que comme écrivain, s'est trouvé en position d'observer et d'apprécier les événements de cette guerre. Bien qu'il n'ait pas cru devoir dire tout ce qu'il savait, ce qu'il dit porte un tel cachet de vérité qu'on doit y avoir une entière confiance. Malheureusement son récit s'arrête à la veille de la bataille d'Essling.

Essai d'une histoire de la campagne de 1809 sur le Danube, par le général-

major baron de Valentini (en allemand). Cet essai historique renferme d'utiles renseignements sur les batailles livrées dans le Marchfeld et sur la retraite de l'armée autrichienne en Moravie. Le général Valentini se trouvait alors au quartier général du prince d'Orange.

Recueil des principaux événements de la guerre entre la France et l'Autriche en 1809, sans nom d'auteur (en allemand). C'est un exposé succinct et souvent impartial des principales phases de cette lutte mémorable.

Relation de la campagne de 1809 *en Autriche*, par un témoin oculaire (en allemand). Cette relation, qui paraît avoir été rédigée d'après les Bulletins autrichiens, mérite peu de confiance.

Précis historique de la guerre entre la France et l'Autriche en 1809, par le comte Alexandre de Laborde. Cet ouvrage, peu important sous le rapport des opérations militaires, contient quelques détails intéressants pour l'histoire de l'armée française. Du reste, il renferme des récits forts inexacts et des jugements plus que hasardés.

Pourquoi les Autrichiens n'ont-ils pas profité de la victoire d'Aspern (Essling) pour diriger leurs opérations d'attaque sur la rive droite du Danube? Quels sont les motifs qui ont engagé le général en chef autrichien à conclure un armistice à Znaïm, et cet armistice a-t-il été dans l'intérêt de l'Autriche (en allemand)? L'auteur de cet écrit, le général baron de Wimpfen, alors aide de camp du prince généralissime, n'apprécie les circonstances de cette guerre qu'au point de vue de l'opportunité des résolutions prises au grand quartier général autrichien.

Voyage en Autriche, par Cadet de Gassicourt. Ouvrage rempli d'erreurs et de fausses appréciations.

Mémoires sur la guerre de 1809 *en Allemagne, avec les opérations particulières des corps d'Italie, de Pologne, de Saxe, de Naples et de Walcheren*, par le général Pelet. Le seul ouvrage complet sur toute cette guerre; très-important pour l'histoire de l'armée française, et précieux par le grand nombre de pièces justificatives qu'il renferme. Le général Pelet, alors aide de camp du maréchal Masséna, a pris une part active à cette guerre, qu'il décrit toujours avec talent, d'après les matériaux qu'il a recueillis sur les lieux et dans les documents officiels des archives du Dépôt de la guerre. Il avoue dans son introduction « qu'il ne se présente pas comme entièrement impartial... et prévient que, s'il a erré dans la scrupuleuse recherche de la vérité, il manifeste du moins ses sentiments assez hautement pour que chacun puisse se tenir en garde contre ses jugements. »

Journal militaire autrichien. Les volumes des années 1813, 1832, 1833, 1834 et 1836 de cet excellent recueil contiennent un grand nombre de Notices intéressantes sur les principaux épisodes de la guerre de 1809.

Dalmatie, Carinthie et Styrie.

Mémoires du maréchal Marmont, duc de Raguse, de 1792 *à* 1841. C'est avec beaucoup de circonspection que l'on doit consulter ces Mémoires pour l'intelligence des opérations du corps d'armée de Dalmatie.

Italie, Tyrol.

Histoire politique et militaire du prince Eugène, vice-roi d'Italie, par le général Vaudoncourt. Cette histoire, bien qu'écrite sur pièces authentiques et d'après les matériaux recueillis sur les lieux par l'auteur, ne mérite pas toujours une entière confiance.

Opérations de l'armée aux ordres de l'archiduc Jean, en Italie, dans le Tyrol et en Hongrie, par un officier de l'état-major de cette armée (en allemand). Bon à consulter pour l'intelligence des mouvements, marches et opérations de l'armée autrichienne d'Italie.

Guerre dans le Tyrol en 1809, par Baur (en allemand). L'auteur paraît avoir été bien instruit des principales circonstances de cette guerre, dont il a été témoin oculaire.

Histoire d'André Hofer, aubergiste à Passeyr, chef des insurgés tyroliens pendant la guerre de 1809, *puisée à des sources authentiques* (en allemand). Matériaux utiles pour l'histoire de cette guerre, malgré quelques inexactitudes de détail.

Ferdinand von Schill, par Haken (en allemand). C'est la Notice la plus étendue qui ait été publiée sur la vie et sur les entreprises de ce célèbre partisan.

Pologne.

Relation des opérations de l'armée aux ordres du prince Joseph Poniatowski, pendant la campagne de 1809 *en Pologne, contre les Autrichiens*, par le général Roman Soltyk. C'est la seule relation complète qui ait paru en langue française. L'auteur, ayant servi sous les ordres du prince Poniatowski, se trouvait à même de faire connaître avec détail toutes les circonstances de cette campagne.

Hollande, Belgique.

Expédition de l'Escaut. Enquête, pièces et documents relatifs aux affaires de l'Escaut, communiqués aux deux chambres du Parlement d'Angleterre. Les documents que renferme cette traduction française, publiée en 1810, bien qu'incomplets, méritent d'être consultés.

Spectateur militaire. Rapport détaillé du général Osten sur les événements survenus depuis le débarquement des Anglais jusqu'à la capitulation de Flessingue.

TABLE DES MATIÈRES.

LIVRE CINQUIÈME.

Guerre d'Espagne.

CHAPITRE V.

SUITE DE L'ANNÉE 1809.

LIVRE SIXIÈME.

Guerre d'Allemagne.

CHAPITRE I.

SUITE DE L'ANNÉE 1809.

CHAPITRE II.

SUITE DE L'ANNÉE 1809.

CHAPITRE III.

SUITE DE L'ANNÉE 1809.

CHAPITRE IV.

SUITE DE L'ANNÉE 1809.

LIVRE SEPTIÈME.

Guerre d'Espagne.

CHAPITRE I.

SUITE DE L'ANNÉE 1809.

CHAPITRE II.

ANNÉE 1810.

CHAPITRE III.

SUITE DE L'ANNÉE 1810.

CHAPITRE IV.

SUITE DE L'ANNÉE 1810.

CHAPITRE V.

ANNÉE 1811.

CARTES ET PLANS

CONTENUS DANS CE VOLUME.